



1907.



BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.º d'inventario 826 858

Sala Grande

Scansia N 1 Polchetto 41

N.º d'ord. 27





Palat. XI 3

DICTIONNAIRE
DES MŒURS.
TOME SECONDE.

DICTIONNAIRE

DES MEURS.

TOME SECOND.

569326 >BN

DICTIONNAIRE . UNIVERSEL, HISTORIQUE ET CRITIQUE DES MŒURS,

Loix, Usages & Coutumes Civiles, Militaires & Politiques ; & des Cérémonies & Pratiques Religieuses & Superstitieuses, tant anciennes que modernes, des Peuples des quatre Parties du Monde ,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES :

C O N T E N A N T

CE qu'il est important de connaître dans l'Histoire des Peuples ; leur Culte, leurs Dieux, leurs demi-Dieux & leurs Héros ; leurs Prêtres, leurs Sacrifices, leurs Superstitions, leurs Ordres Religieux, & généralement tout ce qui peut éclaircir les Dogmes & la croyance des Chinois, des Japonois, des Siamois, des Indiens, des Tartares, des Mexicains, des Péruviens, & des différens Peuples de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique :

LES principales Loix des Nations, les Tribunaux de Justice, leurs Droits & leurs Prérogatives, leurs Officiers Militaires & de Police ; & enfin tout ce qui peut donner des idées justes & exactes du génie & du caractère de chaque Peuple, &c. &c. &c.

T O M E S E C O N D .



A P A R I S ,

Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DES MŒURS, USAGES ET COUTUMES,

TANT ANCIENNES QUE MODERNES,

DES PEUPLES DES QUATRE PARTIES DU MONDE.

F

FABULINUS. Nom que les Romains donnaient au Dieu de la Parole ; ils lui faisaient de fréquens sacrifices, & l'invoquaient sur-tout lorsque leurs enfans commençaient à bégayer quelques mots.

FACTIONS. Les Romains appellaient ainsi les Troupes de combattans qui couraient sur des chars dans les jeux du Cirque : ces Factions étaient distinguées par autant de couleurs, le verd, le bleu, le blanc & le rouge ; & l'Empereur Domitien en ajouta

Tome II.

deux autres, la pourpre & la dorée. Ces différentes Troupes étaient soutenues par des partis qui se battaient quelquefois les uns contre les autres avec un acharnement inconcevable, & tel qu'il ne peut être comparé qu'aux Guerres civiles, ou inspirées par le Fanatisme. Sous le regne de Justinien il y eut plus de quarante mille citoyens qui perdirent la vie ; parce que le peuple s'était partagé entre la Faction verte & la Faction bleue. Depuis cet affreux événement le nom de Faction fut aboli.

A

FAGOT. Jusqu'au tems que les Anglais se sont séparés de la Religion Catholique, les Hérétiques qui abjuraient leur erreur, pour rentrer dans le sein du Catholicisme, devaient porter à leur manche une certaine marque, afin de notifier publiquement leur conversion. Ils étaient ensuite admis, dans une des grandes solennités de l'Eglise, à une pénitence qui avait quelque chose d'assez particulier; c'était de promener un Fagot sur leur épaule. » Celui qui » avoit pris le Fagot sur sa man- » che, & qui le quittait, était » regardé comme un relaps & un » apostat. «

FAGUTAL. Un hêtre (en latin *Fagus*) poussa par hasard dans un Temple de Jupiter; c'est ce qui fit donner à ce Dieu le surnom de *Fagutal*.

FAIM. (la) Divinité du Paganisme, créée par les Poètes; ils la plaçaient à la porte de l'Enfer, avec les Maladies, les Chagrins, les Remords, l'Indigence, & les autres maux qu'ils s'étaient plu à diviniser. On ne s'adressait à la Faim que pour l'éloigner. » Les Lacédémoniens avaient à » Chalcioëque, dans le Temple » de Minerve, un tableau de la » Faim, dont la vue seule était » effrayante. Elle était représen- » tée dans ce Temple sous la figure » d'une femme hâve, pâle, abat- » tue, d'une maigreur effroyable, » ayant les tempes creuses, la » peau du front sèche & retirée, » les yeux éteints, enfoncés dans » la tête, les joues plombées, les » lèvres livides; enfin les bras & » les mains décharnés, liés der-

» rière le dos. « On ne pouvait envisager ce tableau sans horreur.

FAISCEAUX. Ces marques d'honneur & d'autorité chez les Romains étaient composées de branches d'ormes, au milieu desquelles il y avait une hache dont le fer sortait par en haut. On croit communément que ce fut Tarquin l'ancien qui apporta dans Rome l'usage des Faisceaux, avec celui des anneaux, des chaises d'ivoire, des habits de pourpre, & autres semblables symboles de la grandeur de l'Empire. Il y a cependant des Auteurs qui en attribuent l'institution à Romulus, qui, disent-ils, l'emprunta des Etruriens. Quoiqu'il en soit, cet usage subsista sous les Rois, sous les Consuls, & même sous les premiers Empereurs. Vingt-quatre Huissiers portaient autant de Faisceaux devant les Dictateurs, & douze seulement devant les Consuls. Les Préteurs des Provinces & les Proconsuls en avaient six, les Préteurs de Ville, deux; mais les Décemvirs en prirent orgueilleusement douze. Les Magistrats, qui voulaient faire leur cour au peuple, avaient coutume de faire baisser les Faisceaux devant lui.

FAKIR. Religieux Mahométan qui vit d'aumônes, & mène une vie errante. Ils vont souvent seuls; mais quelquefois en troupe. Lorsque plusieurs sont joints ensemble, ils ont une espèce de supérieur, que l'on reconnaît à son habit. C'est lui qui partage les aumônes du jour entre les inférieurs, & qui en distribue le reste aux pauvres. Quand ils arrivent

dans un endroit ils sonnent du cor, & n'oublient jamais d'en faire autant lorsqu'ils se retirent. Ils s'asseyent & se couchent toujours sur la terre, qu'ils raclent scrupuleusement avant que de s'y placer.

Si nous nous en rapportons à d'Herbelot, on trouve dans les Indes huit cens mille Fakirs Mahométans, & plus de douze cens mille Idolâtres, sans compter beaucoup d'autres Fanatiques, dont les pénitences extravagantes font frémir l'humanité. (*Voyez Dervis & GYMNO SOPHISTES.*)

FALBALA. Bandes d'étoffes plissées & festonnées, qui servent d'ornement aux robes & aux jupes de nos Dames. On prétend que cette mode est fort ancienne. On raconte à ce sujet que deux de nos Elégans, que l'on appelle *petits-Maitres*, passant un jour par les salles du Palais, furent arrêtés par ces jolies ouvrières, dont l'imagination fertile fournit des alimens au luxe & à l'extravagance ruineuse des femmes. » Il » n'existe rien, dit un de ces » aimables, qui ne se trouve ici : » Il s'y trouve, répondit l'autre, ce qui même n'existe pas. « Imaginez un mot sans idée, & ces femmes y en attacheront une. On prononça le mot *Falbala* & les garnitures des robes que l'on arrangeait, prirent ce nom, & elles l'ont conservé depuis. Cette mode, après une assez longue interruption, a repris vigueur; mais tous les états l'ont saisie & elle passera bientôt, pour renaître dans un autre siècle. La mode est une roue, aux rayons de laquelle tous

les ridicules & toutes les extravagances sont attachés; ainsi l'on ne doit pas être surpris que son mouvement les fasse successivement réparaître.

FAMILIERS. C'est le nom que l'on donne en Espagne & en Portugal aux Officiers que l'Inquisition charge de faire arrêter les accusés. Il y a nombre de grands Seigneurs qui n'ont pas honte de se parer du ritte odieux de Familiers de ce Tribunal terrible. (*Voy. INQUISITION.*)

FAMILISTES. David-Georges Delft fut le chef de ces Hérétiques, & il donna à sa Secte le nom de *Famille d'Amour*, ou de *Charité*: en effet toute sa Doctrine était fondée sur ces grands & respectables principes, » Qu'il » faut s'aimer réciproquement, » quelque différence qu'il puisse » y avoir entre les sentimens sur » la Religion, & qu'on doit obéir » à toutes les Puissances temporelles, quelque tyranniques qu'elles soient. « Les Familistes se regardaient tous comme freres; jamais il ne s'élevait entre eux aucune dispute, & il ne leur échappa jamais aucune parole injurieuse contre personne: mais Delft voulait rétablir le Royaume d'Israël; il méprisait Moïse & les Prophètes; il se prétendait le vrai Messie, dont Jesus-Christ, disait-il, n'avait été que l'ombre; il ne devait point mourir, ou s'il mourait, il était certain de ressusciter. Imbus de ces erreurs, les Familistes soutinrent encore que toutes les actions de l'impie sont autant de péchés, & que les fautes sont remises à celui

qui a recouvré l'amour de Dieu. Lorsque, dans la dispute, on les pressait, & qu'ils n'avaient rien de bon à répondre, ils s'en tiraient en disant, que l'esprit leur ordonnait de se taire. En 1694, il y a eu en Angleterre quelques Hérétiques de ce nom.

FA-MIT-TAY. Divinité que reconnaissent les habitans de Laos dans la presqu'île au-delà du Gange, dont le regne n'est pas encore arrivé, mais qui doit succéder au Dieu Xaca, lorsque la mission de cinq mille ans de ce dernier sera achevée. Fa-mit-tay est, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'Ante-Christ de Xaca. Il ne se montrera dans le monde que pour anéantir la Religion de son prédécesseur, pour briser ses temples & ses statues, & pour brûler ses livres. Il prêchera de nouveaux Dogmes, & enseignera une nouvelle Religion absolument contraire à celle de Xaca.

FANUS. Dieu des Phéniciens, qui était regardé comme le protecteur des personnes qui se mettaient en voyage, & comme la Divinité qui présidait à l'année. Ils le représentaient sous la figure d'un serpent replié sur lui-même, qui mord sa queue.

FAQUIN. (courir le) C'était une espèce de jeu fort en usage parmi les jeunes Romains qui se destinaient aux emplois militaires. Il consistait à rompre des lances, ou à jeter des dards contre un pal ou pilier, auquel les Italiens substituèrent un homme armé. Ce jeu étant passé jusqu'à nous, nous l'avons appelé *la course du Faquin*, terme qui désigne un

Grocheteur, ou un homme de la lie du peuple. Dans la suite, & principalement dans les manéges, au lieu du pal & de l'homme, on a placé sur un pivot un buste mobile, tenant un bouclier de la main gauche, & de la droite une épée, ou un sabre, ou un bâton, ou un sac rempli de sable ou de son. Il s'agissait de rompre des lances contre ce buste. Cet exercice est maintenant abandonné. Nous retrouvons dans quelques endroits de la France une idée de cet ancien jeu, sur tout parmi les Meuniers & les Bateliers. On voit dans le Recueil des Artêts de Bretagne, » que les nouveaux » mariés, dépendans du Pricuré » de Livré, qui n'auront point eu » d'enfans pendant l'année, sont » tenus de rompre en trois coups, » sous peine d'une amende, une » perche contre un pilier planté » dans la rivière; le tout en présence du Seigneur; tandis que » les femmes sont obligées de » présenter au Procureur du Roi » un chapeau de roses ou d'autres fleurs, & de donner à goûter » au Greffier. «

FARCE. On entend par ce mot une sorte de représentation de scènes grossièrement cousues, ou la décence & le bon sens sont sans cesse violés. Les Romains désertèrent le Théâtre de Térence pour courir aux Bâteleurs: nous abandonnons Arhalie & le Misantrope, & nous faisons foule à quelques parades en musique. Les ridicules rapprochent les siècles les plus éloignés; mais que devient le goût du bon, & nous osons le dire, le goût de l'honnête & de

l'utile ? Reléguons la Fâce sur les tréteaux des carrefours, & donnons nos momens de loisir aux chefs-d'œuvres de nos Auteurs du siècle dernier, & du commencement de celui-ci, dans l'espérance que la nature reposée leur accordera un jour des successeurs dignes d'eux. L'esprit, le cœur, les mœurs en général, & les sociétés en particulier, tout y gagnera.

FARD. Il faut franchir l'époque du Déluge pour trouver l'origine du Fard. L'Auteur du Livre d'Enoc assure qu'avant le Déluge, l'Ange Azazel apprit aux filles l'art de se farder. L'antimoine est le premier Fard dont l'Histoire fasse mention. Les femmes d'Orient se frottaient le tour de l'œil avec une aiguille trempée dans du Fard d'antimoine, pour étendre la paupière & faire paraître l'œil plus grand. Aujourd'hui les femmes Syriennes, Babylonniennes & Arabes, se noircissent du même Fard le tour de l'œil, ainsi que les hommes. Les femmes Grecques & Romaines emprunterent des Asiatiques la coutume de se peindre les yeux avec de l'antimoine; & l'envie de plaire leur fit bientôt imaginer le blanc & le rouge, qui ont passé jusqu'à nous.

FARE, LA FARE. Ancienne Fête qui se célébrait en France pendant le mois de Mai. Tous les Pécheurs d'un canton s'assemblaient alors avec les Officiers des Eaux & Forêts pour faire une pêche générale qui durait plusieurs jours, & qui souvent dépeuplait les rivières. Par l'Ordonnance de

1669 cette étrange pêche a été défendue.

FASCINATION. C'est un maléfice produit par une imagination forte, qui agit sur un esprit ou sur un corps faible.

Les Romains s'imaginèrent qu'ils devaient opposer des Dieux aux puissances malfaisantes qu'ils supposaient se plaire à fasciner les hommes: ils créèrent le Dieu *Fascinus* & la Déesse *Cunina*: & Varron nous apprend que les symboles de ce Dieu *Fascinus* étaient infâmes, & qu'on les suspendait au col des enfans comme un puissant préservatif contre toute espèce de maléfices. On trouve encore en Toscane, dans le cabinet de quelques curieux, de ces Amulettes que les femmes Etrusques portaient & faisaient porter à leurs enfans. Il y en a qui représentent seulement une main fermée, dont le pouce est inséré entre le doigt index & le doigt du milieu. Quelques Auteurs assurent que l'usage de cette main, pendue au col des enfans, subsiste encore en Espagne, & que les femmes obligent à toucher cette main ceux dont elles craignent les regards malins. On trouve dans les origines d'Anvers, (p. m. 16; *Goropius Becanus*.) que les femmes les plus respectables de cette ville appelaient Priape à leur secours au moindre accident, & que cette superstition subsistait encore du tems de Godefroi de Bouillon, Marquis d'Anvers.

FASCINUS. Espèce de Divinité chez les Romains, dont on suspendait l'image au col des enfans pour les garantir du prétendu

maléfice qu'on nommoit *Fascinum*; & ce qu'il y a de singulier, c'est que ce Dieu suspendu au col de l'enfant avait la forme du membre viril. Une cérémonie indispensable, lorsqu'on l'attachait, c'était de cracher trois fois sur le giron de l'enfant. On ornaît de ces Amulettes les chars des Triomphateurs. Les Vestales étaient spécialement chargées d'offrir des sacrifices au Dieu *Fascinus*.

FASTE. Ce mot exprime la magnificence dans les Rois & les personnes en place qui doivent représenter. En même-tems, il découvre la vanité dans les autres. Dans les onzième & douzième siècles le Faste était monté en France à un tel degré, que le troisième Concile de Latran fut contraint d'ordonner que les Archevêques dans leurs visites n'eussent tout au plus que quarante ou cinquante chevaux, les Cardinaux vingt-cinq, les Evêques vingt ou trente, les Archidiacres sept, les Doyens & leurs inférieurs deux seulement. Le même Concile leur défend aussi de conduire avec eux des chiens & des oiseaux pour la chasse, d'imposer aucun droit sur leur Clergé, & d'exiger des Curés plus qu'un repas modeste & frugal.

FASTE des Dames Romaines. Nous en jugerons par la censure que saint Chrysostôme a cru devoir en faire. » Leur Faste, dit-il, » n'a point de bornes; le fard » regne sur leurs paupières, & » sur tout leur visage; leurs jupes » sont entrelacées de fils d'or; leurs » colliers sont d'or; leurs braccets » sont d'or; elles vont sur » des chars tirés par des mulets

» blancs dont les rênes sont dorées, avec des eunuques à leur suite, & grand nombre de femmes & de filles de chambre. »

FASTES. Les Romains nommaient ainsi un Calendrier où jour par jour étaient marqués leurs jeux, leurs cérémonies, sous la division de jours *Fastes & Nefastes*, c'est-à-dire, jours destinés aux affaires, & jours destinés au repos. Les Fastes doivent leur établissement à Numa Pompilius, qui ayant ajusté son année de douze mois au cours & aux phases de la Lune, marqua précisément les jours qui seraient employés au culte des Divinités, ceux auxquels les citoyens pourraient vaquer aux affaires, & ceux où seraient indiquées les assemblées du Sénat & les élections des Magistrats. Il eut soin d'y faire insérer les jours propres à donner bataille, & les jours marqués par quelque heureux événement, ou par quelque calamité publique. Ce Livre fut déposé entre les mains des Pontifes à l'exclusion de toutes autres personnes, & il ne contribua pas peu à augmenter leur autorité, parce que sous le prétexte des Fastes ou Nefastes, ils purent avancer ou reculer le jugement des affaires les plus importantes, & traverser les desseins les mieux concertés des Magistrats & des particuliers. Dans la suite ce simple Calendrier devint un immense journal où l'on déposa tous les événements intéressans, & c'est sur ces Fastes, qui devinrent les mémoires les plus fidèles, que l'on composa l'Histoire de Rome.

FASTIGIUM. Ornement que les

Romains mettaient au faite des Temples de leurs Dieux. César fut le premier à qui la République accorda le privilège de placer des *Faſtigia* au-deſſus de ſon palais; diſtinction d'aurant plus flatteuſe pour ce Prince, qu'elle marquait que ce palais devait être regardé comme un temple. Les *Faſtigia* des grands Seigneurs de Rome étaient ordinairement décorés de pluſieurs ſtatues des Dieux & de quelque figure de la Viſtoire. Heureux ſiècle que le nôtre ! ſans avoir beſoin de privilège, il nous eſt permis de décorer nos hôtels des ſtatues des Héros, & des Dieux du Paganisme. Il eſt vrai que ce qui chez les Romains rappelait aux citoyens les verrus & les hauts faits des propriétaires de ces palais, ne rappelle chez nous que la très-nouvelle élévation de ces favoris de la fortune.

FATE-HA. Ce mot Arabe ſignifie commencement, ouverture : c'eſt le nom du premier chapitre de l'Alcoran. Les Muſulmans diſent le Fare-ha au commencement de leurs prières & avant toutes leurs entrepriſes, lorsqu'ils veulent implorer le ſecours de Dieu. Elle eſt conçue en ces termes :

» Au nom de Dieu clément &
 » miſéricordieux, louange ſoit
 » rendue à Dieu, Seigneur des
 » deux mondes ; clément & mi-
 » ſéricordieux, maître du jour
 » du jugement ; nous vous ſom-
 » mes ſoumis, Seigneur, & nous
 » implorons votre aſſiſtance. Di-
 » rigez-nous dans le droit chemin,
 » comme vous en avez fait la grace
 » à vos élus, & non pas aux ré-
 » prouvés. «

FATHIMITES. Deſcendans du faux Prophète Mahomer par Fathime ſa fille, qui épouſa Ali. La Dynaſtie des Fathimites commença en Afrique l'an de l'Hégire 296, & de Jeſus-Chriſt 908.

FATUAIRE. Nom que les Romains donnaient aux perſonnes qui ſeignaient d'être inſpirées, & qui ſe mêlaient de prédire l'avenir. Ce nom vient de *Fatua*, femme de Faune, qui tandis que ſon mari annonçait l'avenir aux hommes, s'aviſa de faire des prédictions aux femmes.

FAUCONNIER de France. (Grand) Le Grand Fauconnier n'était autrefois qualifié que de Fauconnier ; enfuire il a été connu ſous le titre de Maître de la Fauconnerie du Roi : & enfin ſous le règne de Charles VI il prit celui de Grand Fauconnier. Cette charge eſt un démembrement de celle de Grand Veneur. Le Grand Fauconnier prête ſerment entre les mains du Roi : il nomme à toutes les charges des Chefs de vol vacantes par mort, à la réſerve de celles des Chefs des oiſeaux de la chambre & du cabinet du Roi, & de celles des Gardes aires des forêts de Compiègne, de l'Aigle, & autres forêts royales. Les marchands Fauconniers Français ou étrangers ſont obligés, ſous peine de conſiſcation de leurs oiſeaux, avant de les pouvoir expoſer en vente, de les venir préſenter au Grand Fauconnier, qui choiſit & retient ceux qu'il eſtime néceſſaires, ou qui manquent aux pluſirs du Roi.

Le Grand Maître de Malthe fait préſenter au Roi tous les ans

douze de ces oiseaux par un Chevalier de la nation , à qui Sa Majesté fait présent de mille écus. Le Roi de Danemarck & le Duc de Curlande envoient aussi des Gerfaux au Roi.

FAVEURS. Dans les tems brillans de la Chevalerie en France on appelait Faveurs les rubans, les gants de soie, dont les Dames récompensaient leurs Champions. Si l'on en croit Perceforest, v. j, fol. 155, col. 1 : « A la fin » d'un Tournois, dit-il, les Dames étaient si dénudées de leurs » atours, que la plus grande partie était en pur chef; (*tête-nue*) car elles s'en allaient les » cheveux sur leurs épaules gis- » sans, plus jaunes que fin or, & » plus leurs cottes sans manches : » car tout avaient donné aux » Chevaliers pour eux pater & » guimples & chaperons, man- » teaux & camises, manches & » habits; mais quand elles se vi- » rent à tel point, elles en furent, » ainsi comme toutes honteuses; » mais sitôt qu'elles virent que » chacune était en tel point, elles » se prirent à rire toutes de leur » aventure; car elles avaient donné leurs joyaux & leurs habits » de si grand cœur aux Chevaliers, qu'elles ne s'appercévaient » de leur dénueement & dévestement. « On plaçoit les faveurs de la Dame au sommet du heaume, comme à la place la plus éminente.

Dans le milieu du siècle dernier on portait encore publiquement les faveurs que l'on recevait des Dames.

FAVIENS. Jeunes Romains, qui

dans les sacrifices que l'on offrait au Dieu Faune, couraient par toutes les rues de Rome de la manière la plus indécente. Ils ne portaient pour tout habillement qu'une étroite ceinture de peau autour du corps. On attribue leur institution à Romulus & à Rémus.

FAVISSES. Lieux souterrains du Capitole, où les Romains déposaient par respect les vieilles statues, ou cassées, ou qui tombaient en pourriture, & tous les vieux meubles & ustensiles consacrés qui avaient servi à l'usage de ce Temple. Les Favisses chez les Grecs étaient une espèce de citerne ou de réservoir d'eau, où ceux qui se rendaient au Temple, entraient pour se purifier : près de-là était le trésor du Temple.

FAUNALES Fêtes que les Romains célébraient à la campagne en l'honneur du Dieu Faune. On croyait à Rome que ce Dieu Faune passait l'hiver dans un lieu, & l'été dans un autre : c'est pourquoi dans le commencement de Février les Romains fêtaient son arrivée en Italie par des sacrifices où l'on immolait des brebis & des chevreux, & où l'on répandait des libations de vin; & vers le mois de Décembre on répétait ces mêmes sacrifices, pour lui souhaiter un bon voyage & un heureux retour. Ce Dieu Faune était le protecteur des troupeaux.

FAUNES. Les Faunes, suivant l'ancienne Mythologie, étaient les Divinités des forêts, & ne différaient point des Satyres. Les Romains les rangeaient au nombre de leurs demi-Dieux; & les

Grecs les révéraient sous le nom de *Panes* : ainsi le culte qu'on leur rendait est un des plus anciens, & a peut-être été le plus répandu.

Quelques Docteurs Juifs, & particulièrement Abraham Séba, ont prétendu que Dieu avoit déjà créé les ames des Faunes, des Satyres, &c. mais que prévenu par le jour du Sabbat, il ne put les unir à des corps, & qu'ils restèrent ainsi de purs esprits & des créatures imparfaites. Ils ajoutent, entr'autres rêveries, que ces ames craignent le jour du Sabbat, & se cachent dans les ténèbres jusqu'à ce qu'il soit passé; qu'elles prennent quelquefois des corps pour effrayer les hommes; que ces esprits sont sujets à la mort; qu'ils approchent de si près par leur vol des intelligences qui meuvent les orbes célestes, qu'ils leur dérobent quelques connaissances des évènements futurs, quand ils ne sont pas trop éloignés.

FAUTEUIL. (droit de) Autrefois les Etats-Majors des Places de guerre en France exigeaient un certain droit de chaque régiment ou barailon qui composaient leurs garnisons, pour l'entretien des Fauteuils dans le corps-de-garde des Officiers, & la somme qui revenait de ce droit se répartissait entre tous les Officiers de l'Etat-Major suivant leurs grades. L'Ordonnance du Roi de 1750 défend cette exaction & plusieurs autres.

FAUX Miracles de quelques Juifs modernes. Maimonides est le premier qui se présente. Ce Docteur Juif en 1131 dut sa naissance à la résolution que prit son

pere de rompre le célibat auquel il s'était précédemment voué. Une révélation particuliere lui fit comprendre qu'il pouvait se marier sans péché avec la fille d'un Boucher. La mere de Maimonides mourut en le mettant au monde, & son pere lui donna une marâtre qui le maltraita, & l'obligea de fuir de la maison paternelle. Il s'endormit sous le toit d'une Synagogue; & de stupide & ignorant qu'il était auparavant, il se réveilla homme savant. Dans la suite Maimonides devint favori du Sultan d'Egypte, ce qui excita contre lui la haine des Médecins musulmans qui trouverent le secret de l'empoisonner; mais le poison ne fit sur lui aucun mauvais effet, & il força dix de ces empoisonneurs à boire dans la coupe qu'ils lui avaient présentée, & ils expirèrent à l'instant. On l'accusa d'avoir attenté à la vie du Sultan, en réparation de quoi il fut condamné à avoir les veines coupées; mais on ne put trouver une certaine veine, qui lorsqu'elle n'est pas ouverte, empêche que l'effusion du sang ne se fasse. (Cette veine est encore inconnue à nos Anatomistes.) Enfin lorsqu'on enterra Maimonides, une troupe de voleurs attaqua le convoi; chacun prit la fuite & tous abandonnerent le corps, que les voleurs voulurent jeter inutilement à la mer; ils ne purent seulement le soulever.

Le Rabin Juda le Pieux, qui dans le douzieme siecle pensa mourir avant que de naître, Sa mere enceinte de lui pensa être écrasée par un chariot de foin, qui la

pressait fortement contre une muraille ; Dieu ordonna que le mur se retirât , & la mere de Juda sauva sa vie. Les Juifs d'Amsterdam honorent comme un Saint un certain Isaac Castro de Tartas, que les Portugais brûlerent à Lisbonne, & qui souffrit ce supplice avec constance. Un Médecin, nommé Sylva, fut condamné au feu par les Espagnols ; mais une violente tempête vint à son secours , & éteignit le bucher enflammé. Ce miracle est des plus modernes. Les chaînes romberent des pieds & des mains d'un autre qu'on brûlait en Portugal ; une puissance invisible le sauva.

Nous pouvons mettre au nombre des pieuses extravagances des Juifs l'envie que quelques-uns d'entr'eux ont de voir sortir le Messie de leur famille. Pendant la célébration de la fête des Cabanes on fait que les Juifs construisent un cabinet de feuillages qu'ils ornent de leurs meubles les plus précieux , & dans lequel ils couchent & prennent leurs repas. Auttefois ils avaient coutume d'y faire dormir une fille vierge , dans la flatteuse espérance que par l'opération céleste le Messie pourrait naître d'elle. Un bon pere de famille, pénétré de cette idée, fit passer à la sienne les huit nuits que dure la fête des Cabanes dans le cabinet de verdure qu'il avait construit à cet effet de ses propres mains. Il l'y laissa seule sur sa bonne foi. La jeune fille profita de l'occasion ; & pendant cette heureuse huitaine, elle reçut dans ses bras son galand habillé de blanc. Une servante curieuse, ca-

tendant quelque bruit, s'avisa de regarder par un trou , & vit avec sa maîtresse l'homme blanc, qu'elle prit pour un envoyé du ciel. Aussitôt elle vole au lit du pere de famille , & l'instruit de l'auguste mystere qu'elle vient de découvrir. L'heureux Juif se leve aussi-tôt ; il va pour féliciter sa fille, & se prosterner aux pieds de l'esprit céleste dans la cabane ; mais l'Ange s'était retiré à petit bruit , & il ne trouva que la jeune fille un peu émue. Cependant cette nouvelle se répandit parmi les Juifs , & beaucoup vinrent faire leurs complimens au pere de la vierge : ce qui ajouta encore à la joie publique, c'est que réellement la fille se trouva enceinte, & qu'elle ne fit aucune difficulté de confesser tout ce qui s'était passé, dans l'espérance qu'elle mettrait au monde un garçon, que les faciles Hébreux regarderaient comme le Messie qu'ils attendent depuis si long-tems. Mais, ô malheur pour la fille, pour le pere, & surtout pour la nation entiere ! la nouvelle vierge accoucha d'une fille. De honte & de douleur le pere se déroba à tous les yeux : on eut soin d'y soustraire la mere & la fille, & l'on aurait désiré que ce secret ne fût jamais venu à la connaissance des Chrétiens ni des Mahomérans ; mais la grande joie est toujours babillarde, & le mystere avait transpiré. On se moqua des Juifs, qui peu à peu se consolerent de ce triste événement, & qui depuis ce jour ont perdu l'habitude de faire coucher leurs vierges sous des cabinets de verdure.

FÉAL. Epichete que le Roi donne à ses Vassaux, aux Officiers de sa Maison, & aux Officiers de ses Cours. Ce mot vient de la foi que ces Vassaux & Officiers sont tenus de garder au Roi, à cause de leurs bénéfices, fiefs ou offices. On disait autrefois en langage Celtique *la fé* pour *la foi*, & de-là s'est formé le mot *féal*. Les Leudes ou Grands du Royaume, sous la première & la seconde race de nos Rois, étaient qualifiés de *fidèles*, d'où est venu le titre de *féaux* que l'on donne aux grands Vassaux & Officiers de la Couronne. Au mot *féal* on joint assez souvent dans les Edits & dans les Ordonnances celui d'*amé*; mais *féal* est bien plus distingué qu'*amé*. Le Roi donne indistinctement à tous ses sujets le titre d'*amé*, & n'accorde celui de *féal* qu'aux Vassaux, Officiers de la Couronne, & autres Officiers distingués, soit dans la Robe, soit dans l'Epée. Lorsque Sa Majesté envoie des Lettres à ses Parlemens, la suscription est ainsi: *A nos amés & féaux les gens tenans notre Cour de Parlement*.

FEBRUA. Surnom que les anciens donnaient à Junon qu'ils regardaient comme la Déesse des purifications & la Divinité favorable qui présidait à la délivrance des femmes dans les douleurs de l'enfantement. Pendant le mois de Février on célébrait en son honneur des fêtes qui étaient appelées *Fébruales* ou *Fébrues*, & c'est de-là que ce mois a pris son nom.

FÉBRUA ou FÉBRUES. Nom d'une fête que les Romains célébraient au mois de Février; pen-

dant laquelle on faisait des purifications, des sacrifices, & l'on rendait les derniers devoirs aux âmes des défunts.

FÉCIAL. Nom que les anciens Romains donnaient à un Officier public, dont le principal ministère était de déclarer la guerre & de négocier la paix. Les Féciaux furent institués au nombre de vingt; ils étaient choisis dans les plus illustres familles, & composaient un des Collèges les plus distingués de Rome. Leur charge était à vie; leur personne sacrée: ils connaissaient du droit des Ambassadeurs & des Envoyés; ils faisaient les traités de paix, d'alliance, veillaient à leur observation, & écoutaient les plaintes des peuples qui prétendaient avoir reçu quelques injures des Romains. Si les reproches étaient légitimes, ils avaient le droit de se saisir des coupables, & de les livrer à ceux qui en avaient reçu quelque offense.

L'an de Rome 114, Ancus Marcius envoya un Officier Fécial aux Latins qui avaient fait des incursions sur le territoire de l'Etat: sitôt que cet Officier, armé d'une javeline, fut arrivé sur les frontières de l'ennemi, il réclama à haute voix les biens qui avaient été enlevés, & prenant Jupiter à témoin de la justice de sa cause, il finit par cette terrible imprécation contre lui-même: « Grande » Dieux, si c'est contre l'équité » & la justice que je viens ici » au nom du peuple Romain de » mander satisfaction, ne souffrez » pas que je revoie jamais ma » patrie. « Ces mêmes mots se

répétaient dans toutes les occasions importantes, non seulement sur les frontières, mais encore à l'entrée de la ville & dans la place publique. Si au bout de trente-trois jours les Romains ne recevaient point satisfaction, le Fécial retournait vers le peuple agresseur, & prononçait ces paroles : « Ecoutez, Jupiter, & vous Junon ; écoutez, Quirinus ; écoutez, Dieux du ciel, de la terre, & des enfers ; je vous prends à témoin qu'un tel peuple (il le nommait) refuse à tort de nous rendre justice : nous délibérerons à Rome dans le Sénat sur les moyens de l'obtenir. »

Lorsque le Fécial était de retour à Rome, il se rendait au Sénat à la tête de ses Collegues, & faisait son rapport. On délibérait ; & si la pluralité des suffrages décidait la guerre, il retournait une troisième fois sur les frontières de l'ennemi, ayant la tête couverte d'un voile de lin, avec une couronne de verveine par-dessus ; & en présence de trois témoins il prononçait la déclaration de guerre suivante : « Ecoutez, Jupiter, & vous Junon ; écoutez, Quirinus ; écoutez, Dieux du ciel, de la terre, & des enfers : comme ce peuple a outragé le peuple Romain, le peuple Romain & moi, du consentement du Sénat lui déclarons la guerre. » Alors il jetait un javalot ensanglanté & brûlé par le bout sur les terres de l'ennemi, & la guerre était légitimement déclarée.

L'origine de cette cérémonie doit être cherchée dans les usages

des peuples du Latium ou de ceux d'Ardée qui l'avaient sans doute reçue des Pélasges, dont les armées étaient précédées par des hommes sacrés qui ne portaient pour armes qu'un caducée avec des bandelettes ; au moins est-ce le sentiment de Tite-Live & d'Aulu-Gelle. Du tems de Varron la fonction des Féciales était abolie.

FÉCONDITÉ. On confond quelquefois la Fécondité avec la Déesse *Tellus*. Lorsqu'on la prenait pour la terre, elle était représentée nue jusqu'à la ceinture, & à demi couchée par terre, s'appuyant du bras gauche sur un panier d'épis & autres fruits, auprès d'un arbre ou sep de vigne, sous lequel elle est à l'ombre ; & de son bras gauche elle embrasse un globe ceint du zodiaque, parsemé de quelques étoiles. On la trouve aussi sous la figure d'une femme assise, tenant une corne d'abondance dans la main, & un enfant sur ses genoux : d'autrefois on la reconnaît dans les bas-reliefs, ou dans les médailles, à quatre enfans, dont deux sont dans ses bras, & deux à côté d'elle.

Mais la Fécondité était plus souvent prise pour Junon par les Romains. Les femmes l'invoquaient pour avoir des enfans ; & dans cette idée elles se rendaient dans son temple, où elles se soumettaient, afin de se la rendre favorable à la cérémonie la plus ridicule & la plus obscène. Un Prêtre de la Déesse les dépoillait entièrement de leurs habits, & ainsi nues, elles recevaient sur le ventre une certaine quantité

de coups d'un fouet , qui était fait de lanieres de peau de bouc. Que penser de ces femmes , de ces Prêtres , & de cette singuliere pratique ? Quoiqu'il en soit , les femmes devenaient ordinairement fécondes , & le temple de la Déesse était toujours rempli.

FÉES. Êtres imaginaires dont on rencontre les noms dans nos anciens Romains. C'est sans doute aux Persans & aux Arabes que nous devons les merveilleuses Histoires des Fées , sous le nom de *Péri* & de *Ginn*. (*Voyez ces deux mots* .) On parle d'un certain arbre en Lorraine , auprès du village de Dompré , qui est connu dans le pays sous le nom d'*arbre des Fées* , & la tradition veut que ce fut jadis auprès de cet arbre que demeuraient les Fées. Ces prétendues Divinités , qui selon les anciens , n'étaient ni Dieux , ni Anges , ni femmes , ni Démons , ont été d'un grand secours aux Auteurs , amoureux de l'extraordinaire , de l'incroyable & du ridicule.

FÉKIS. C'est une confrairie d'aveugles qui a été long-tems florissante au Japon. On rapporte qu'un jeune Prince , nommé *Seminar* , fils d'un Dairi , se fit aimer d'une Princesse du sang Impérial , & qu'au moment d'être heureux , elle mourut. Seminar en conçut tant de chagrin , qu'à force de pleurer ses yeux se fondirent , & il devint aveugle. Ce martyr de l'amour forma le dessein d'instituer une confrairie d'aveugles ; il en dressa lui-même les statuts , & les fit approuver par l'Empereur , qui y attacha des revenus. Cette confrairie fut connue pen-

dant plusieurs siècles sous le nom de *Buffets-Sato* ou *Aveugles-Buffets*. Dans la suite cette institution donna naissance à une autre confrérie d'aveugles qui obscurcit la première. L'Empereur Féki se vit disputer le trône par une faction considérable , qui , après divers succès , lui arracha la couronne. Son Général Kalchigo fut pris par le chef du parti contraire , qui lui fit des offres considérables pour l'engager à oublier ce qu'il devait à son légitime Empereur. Kalchigo avoua qu'il devait la vie à son vainqueur ; mais il lui déclara qu'il ne pouvait le regarder sans être tenté de lui ôter la vie. » Pour concilier , lui » dit-il , ce que m'impose mon » devoir & la reconnaissance ; il » faut , puisque je ne puis plus » servir mon maître , vous faire » un présent qui vous assure de » ma foi. « Dans le moment il s'arracha les yeux ; & les ayant mis sur un bassin , il les présenta au chef des rebelles. Cette action lui fit horreur ; mais elle lui en imposa , & il accorda la liberté à son captif. Kalchigo se retira dans une Province éloignée où il fonda la compagnie d'aveugles que l'on nomme *Féki* , dont on vante extraordinairement les talents. Les Historiens assurent que l'étude est leur principale occupation ; qu'ils s'appliquent à l'Histoire , à la Poésie , à la Musique ; & que les Annales de l'Empire , l'Histoire des grands Hommes , & les anciens titres des familles ne sont pas des monumens plus sûrs , que la mémoire de ces illustres aveugles.

FÉLICITÉ. Divinité que les Romains n'admirent que fort tard dans leur culte. Lucullus, après avoir vaincu Mithridate, voulut lui élever une statue, mais il mourut avant qu'elle fût achevée. César, devenu maître de la République, projeta de lui bâtir un superbe temple, & sa mort prématurée fit échouer ce dessein; le Triumvir Lépide eut l'honneur de l'exécuter. On représentait la Félicité sous une figure humaine, tenant une corne d'abondance d'une main, & un caducée de l'autre.

FEMMES. Il y avait chez les Romains un certain Tribunal domestique qui veillait sur la conduite des femmes. Un mari qui avait lieu de se plaindre de sa femme, assemblait les parens qu'elle avait, & il la jugeait devant eux. Il devait non-seulement la condamner sur la violation des loix, mais encore sur la violation des mœurs. Les peines de ce Tribunal devaient être arbitraires, & l'étaient sans doute, car tout ce qui regarde les loix de la modestie, ne peut être compris sous un code de loix. Cependant le crime d'adultère n'était pas entièrement du ressort de cette espèce de Tribunal; il fallait encore une accusation publique. La loi Julie ordonnait qu'on ne pourrait accuser une femme d'adultère qu'après avoir accusé son mari de favoriser ses dérèglemens; restriction qui rendit ces accusations fort rares.

FEMMES PUBLIQUES. Dans les grandes villes de la Perse les femmes publiques ont des quartiers

séparés qu'elles habitent; & sont gouvernées par des loix qui leur sont particulières. Elles doivent, avant que d'exercer ce prétendu métier, se faire inscrire sur les registres publics de la ville, & elles sont contraintes à payer un tribut fixe à l'Etat. Une chose assez singulière, c'est que leur nom indique le prix qu'elles mettent à leurs faveurs. On ne dit point en Perse la Fatime, la Zaïde; mais la douze *tomans*, la vingt *tomans*; c'est comme si l'on disait à Paris, la Douze-louis, la Vingt-louis; au lieu de la Julie, la Emilie. Le toman de Perse revient à peu près à quarante-cinq livres de notre monnaie. L'âge, la beauté, les talens, reglent le prix de ces courtisanes; & souvent la vingt *tomans* de l'année précédente prend l'année suivante le nom de la plus petite pièce de monnaie qui ait cours; comme la Julie, ou la Vingt-louis du mois passé, devient à Paris le petit écu du mois présent. Au reste il est défendu aux danseuses de vendre leurs faveurs au-dessous de deux *tomans*. Aussi-tôt qu'elles sont tombées dans ce discrédit, elles sont renvoyées de la troupe avec une modique gratification. On n'a point encore établi cette règle en France.

On compte plus de douze mille femmes publiques dans la seule ville d'Ispahan. On en rencontre dans les Caravanserais, dans les Basars, dans les cours des Mosquées & des Collèges, & fort souvent dans les cellules des Molahs.

FERALES. Fête que les anciens Romains célébraient au mois de

Février à l'honneur des morts. On en rapporte l'origine à Numa Pompilius. Dans cette solennité les parens faisaient servir un repas proche le sépulchre des morts de leur famille : ils offraient un sacrifice à la Déesse *Muta* ou *Muette*, par les mains d'une vieille femme accompagnée de jeunes filles. Cette fête, négligée pendant longtemps à cause des guerres continuelles des Romains, fut rétablie à l'occasion d'une peste qui désola la ville, & que l'on attribua à la colere des Dieux mânes négligés. Ovide nous dit qu'alors on vit les ombres des morts sortir de leurs tombeaux, & se promener dans les rues de Rome & dans les campagnes, en poussant des hurlemens affreux. On célébra les *Feralia*; la peste cessa, & l'on pense bien qu'aussi-tôt les ombres rentrèrent dans leurs tombeaux.

FERETRE. Nom que les Romains donnoient à certains lits sur lesquels on transportait les corps morts au lieu de leur sépulture. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que ce même mot servait aussi à désigner les brancards sur lesquels, dans les triomphes, des hommes apostés portaient des vases d'or & d'argent, des réchauds ardents, des ornemens de différentes sortes, & les statues des Rois, pour faire honneur au Triomphateur, qui était lui-même porté quelquefois par de graves Pontifes.

FÉRÉTRIUS. Surnom donné à Jupiter par Romulus leur premier Roi. Tite-Live nous raconte que ce Prince, ayant tué de sa main

dans une bataille le Roi des Céciniens, se rendit au Capitole, & attacha les dépouilles de cet ennemi à un chêne consacré à Jupiter, & ensuite il traça lui-même l'enceinte du Temple qu'il voulait bâtir à ce Dieu, en s'écriant : « Jupiter Férétrien, le Roi Romulus vous consacre ces dépouilles d'un Roi, monument de la victoire qu'il a remportée par votre secours, & vous dédie le Temple dont il vient de tracer l'enceinte. Ceux de mes descendans, qui seront assez heureux pour tuer le Roi ou le Général ennemi, viendront, à mon exemple, vous consacrer sa dépouille dans ce Temple. » (V. OPIMES, DÉPOUILLES.)

FÉRIES. Les Romains nommaient Féries les jours consacrés au repos. Ils célébraient solennellement la fête des Féries Latines, qui avait été politiquement imaginée par Tarquin le Superbe, pour accoutumer insensiblement les peuples du Latium à reconnaître la supériorité que les Romains voulaient s'attribuer sur eux. Ce Prince adroit envoya des Ambassadeurs aux différentes villes pour leur demander leur alliance & leur amitié ; & afin de rendre ce lien plus durable, il leur proposa de se trouver tous les ans au même lieu, d'assister aux mêmes sacrifices, & de manger ensemble, en témoignage d'une union parfaite. On choisit pour ce lieu d'assemblée la haute montagne, nommée aujourd'hui *Monte Cavallo*. Une condition expresse du traité fut, qu'en cas de guerre entre les alliés, il y aurait

de droit une suspension d'armes pendant la durée de la cérémonie. Un autre article portait que chaque ville contribuerait à la dépense générale, que les unes fourniraient les agneaux pour les sacrifices, les autres du lait, du fromage pour les libations, indépendamment des offrandes particulières que chacun pourrait librement apporter; mais que toutes les villes ensemble contribueraient à la dépense du bœuf qui serait immolé. Cette fête devait être célébrée à l'honneur de Jupiter *latiaris*, ou Jupiter protecteur du Latium. Quarante-sept peuples assistèrent aux premières Fêtes, & les Romains obtinrent la prérogative d'en nommer le Président, qui fut toujours depuis un citoyen de Rome.

FERMAIL. Vieux mot qui signifioit les agraphes dont on se servait autrefois pour fermer les Livres. Le Fermail servit ensuite à attacher les manteaux, les chapes & les baudriers, & il devint bientôt une parure élégante: Joinville nous en donna la preuve. Dans la description d'une grande fête, qu'il appelle une *grande cour & maison ouverte*, il dit: » Et » à une autre table mangeait le » Roi de Navarre, qui moult » était paré de drap d'or, en cotte » & mantel, la ceinture, le fer- » mail & chapel d'or fin, devant » lequel je tranchoie. « Les hommes & les femmes se servaient du Fermail. Les hommes le plaçaient sur le devant du chapeau, ou sur l'épaule pour tenir le manteau: car on lit dans Amadis: » Et » laissant pendre ses cheveux qui

» étaient les plus beaux du monde; » on n'avait sur son chef qu'un » fermaillet d'or enrichi de main- » res pierres précieuses. « Les femmes plaçaient quelquefois le Fermail sur leur sein; & l'on trouve dans Froissard: » Et si eut pour » le prix un Fermail à pierres » précieuses, que Madame de » Bourgogne prit en sa poitrine. «

FERMENTAIRES. Nom que les Catholiques ont souvent donné aux Grecs dans le feu de leurs disputes sur la matière de l'Eucharistie, parce qu'ils se servent du pain fermenté, ou avec du levain.

FÉRONIA ou FÉRONIE. Outre l'intendance des bois, des jardins, des vergers, qu'on attribuait à cette Déesse, les Romains la regardaient encore comme la patronne & la protectrice des affranchis, & c'était sur ses autels que les esclaves prenaient le chapeau ou le bonnet qui était la marque de leur changement de condition. Cette Divinité avait des statues & des temples dans différens endroits de l'Italie; mais elle était sur-tout révérée sur le mont Soracte, près la ville de Féronia, d'où la Déesse avait pris son nom. Là les peuples à l'envi allaient lui présenter leurs offrandes, & enrichir son temple de vases précieux d'or & d'argent, qui furent enlevés par Annibal. Ovide rapporte, qu'après la retraite de ce terrible ennemi, les Romains rebâtirent le temple de Féronie; & que le bois sacré qui le joignait, ayant été par hazard brûlé, on voulut transporter ailleurs la statue de la Déesse; mais qu'aussi-tôt les

les arbres poussèrent des feuilles, & qu'on changea de dessein. Toutes les années les Prêtres qui desservaient ce temple, pendant un grand sacrifice qu'ils offraient à leur Divinité tutélaire, matchaient impunément sur des brazier ardens : ce que faisaient aussi, au rapport de Virgile, les Prêtres d'Apollon, leurs voisins. On trouve dans l'*Enéide*, Liv. XI, qu'Arons avant d'attaquer Chlorée, fit cette prière : « Grand Apollon, » qui tenez un rang si considéré parmi les Dieux, vous qui » protégez le sacré mont Sotacte ; » vous qui êtes le digne objet de » notre vénération ; vous pour » qui nous entretenons un feu perpétuel de pins ; vous enfin qui » nous accordez la grâce de marcher sur les charbons ardens au » travers du feu sans nous brûler, pour récompenser les soins » que nous prenons d'encenser vos » autels. » On voit par ce récit que dès ce tems il y avoit des fourbes & des charlatans qui avoient des secrets pour retarder l'activité du feu. (*Parcourez les différens articles, EPREUVES.*)

FÉRULE. Cette plante croît en abondance dans l'isle de Skinosa, & les Grecs d'aujourd'hui l'appellent *nartheca*, du grec littéral *narthex*. Le creux de sa tige est rempli d'une moëlle blanche, qui étant bien sèche, prend feu comme la mèche : ce feu s'y conserve long-tems, & ne consume que peu à peu la moëlle, sans endommager l'écorce. La fable nous apprend, selon Hésiode, que Prométhée emporta le feu du ciel dans une Fétule ; mais la vérité

Tome II.

nous instruit que les premiers hommes conservaient le feu dans le creux d'une tige de Fétule. Les Prêtres de Bacchus portaient des branches de Fétules, & les Empereurs du bas-Empire n'avoient point d'autre sceptre : actuellement les Grecs modernes en font des tabourers, & les habitans de la Pouille la brûlent en guise de bois.

Martial dit que la Fétule est le sceptre des Pédagogues ; parce que sans doute ils s'en servoient pour châtier leurs écoliers. Ce nom même est resté aux instrumens de bois ou de cuir, dont mal-adroitement certains pédans de nos Collèges sont toujours armés.

On a aussi appelé Fétule le bâton Pastoral que portaient autrefois les Evêques & les Abbés, & même les Papes.

FESCENNINS. (vets) Les Romains donnoient ce nom à des vers grossiers & souvent obscènes, qu'ils chantoient dans les nôces & dans leurs réjouissances particulières. Pendant plus de cent vingt ans ces vers parurent sur les théâtres de Rome, & y tinrent lieu de Drame réguliers. Les habitans de Fescennie, ville de Toscane, furent les inventeurs de ce méprisable genre de Poësie, qui prit ensuite le ton de la Satyre outrée, & finit enfin par être abhorré. Nous avons aussi nos vers Fescennins, mais leurs Auteurs se gardent bien de les avouer : ce sont des enfans obscurs comme leurs peres, dont les honnêtes gens rougissent d'être les protecteurs. On ne voit point

B

paraître de ces sortes de vers sur nos théâtres ; mais si la décence n'est plus violée dans le style , la finesse de l'expression , qui laisse entrevoir l'obscénité de la pensée , en est-elle moins dangereuse pour les mœurs ?

FESTIN CHINOIS. Dans les grands Festins Chinois on sert vingt-quatre plats sur chaque table avec beaucoup de formalités. La salle est ornée de pots de fleurs , de peintures & de porcelaines , & contient autant de tables qu'il y a de personnes invitées. Toutes ces tables sont rangées sur une même ligne des deux côtés de la salle , & les convives placés vis-à-vis l'un de l'autre. On ne connaît point dans ce pays l'usage des nappes & des serviettes , & cependant tout est de la plus grande propreté. Aux deux extrémités de la table on voit de grands plats chargés de mets dépecés , & rangés en pyramide avec des fleurs & des citrons ; mais ce n'est qu'un ornement semblable à nos dormans , & auquel on ne touche jamais. Après avoir conduit avec cérémonie tous ses convives dans la salle , le maître de la maison se fait apporter du vin dans une tasse d'argent , ou dans un vase précieux ; & le prenant entre les mains , il s'incline vers ses convives , & s'avancant au haut de la salle , & levant les yeux au ciel , il répand le vin , pour témoigner par cet hommage qu'il ne possède rien qu'il ne tienne de la bonté céleste. Ensuite il place chaque personne à sa table. Il est d'usage qu'alors la Comédie commence. D'abord un Acteur

présente au premier convive un grand livre dans lequel sont inscrits en lettres d'or tous les noms des pièces que la troupe peut jouer , afin qu'il choisisse celle qui lui plaira. Ce convive refuse de choisir , & invite de la main son voisin le plus proche à dire son goût ; celui-ci renvoie à un autre : le Comédien essuie un pareil refus de toute l'assemblée. Alors il retourne au premier convive , qui enfin détermine la pièce. La Comédie commence ; elle se joue sur des tapis presque au milieu des tables. Les femmes voient ces sortes de représentations à travers des jalouses.

La fête est toujours ouverte par un verre de vin pur. Le maître d'hôtel , un genou en terre , invite tout le monde à prendre sa coupe. Alors chacun prend sa tasse des deux mains , l'élève d'abord jusqu'à sa tête , la rabaisse au-dessous de la table , la porte à sa bouche , & boit lentement à trois ou quatre reprises. Lorsqu'on a bu , on tourne les tasses pour prouver qu'elles sont vuides. Les vingt-quatre plats sont servis un à un , & l'on boit à chaque service. Au lieu de fourchettes les Chinois se servent de petits bâtons. De six plats en six plats on sert des potages maigres ou gras. On présente ensuite le thé ou le vin chaud , car ils ne boivent rien de froid , & le dernier plat est placé sur la table au moment que la Comédie finit. Ceci fait , les convives se levent , & vont faire leurs complimens au maître du logis , qui les conduit dans une autre salle , où l'on s'entretient

jusqu'au fruit. Tout étant préparé, un domestique vient à genoux avertir le maître, qui invite la compagnie à rentrer dans la salle. Chacun remis à sa place, c'est alors qu'il presse les convives de boire à plus grands coups. La Comédie recommence, & les domestiques de chaque convive entrent avec plusieurs petits sacs de papier rouge qui contiennent de l'argent pour le maître d'hôtel, pour le cuisinier, pour les comédiens, & pour les domestiques de la maison qui ont servi à table. Ces sacs sont remis entre les mains du maître du logis, qui ne les prend qu'après quelques difficultés. Il est d'usage de ne faire aucun présent lorsqu'il n'y a point de Comédie. Ces Festins durent ordinairement depuis sept heures jusqu'à minuit. Les convives se séparent avec les cérémonies pratiquées dans les visites, & le lendemain chaque convive envoie un billet pour remercier le maître de la maison de ses politesses.

FESTIN. Dans les assemblées ou cours plénieres de nos premiers Rois, l'usage était de donner de superbes Festins & des Banquets royaux. Ces assemblées se tenaient au couronnement des Rois, à leur mariage, au baptême de leurs enfans, & lorsqu'ils les armaient Chevaliers : elles duraient ordinairement sept ou huit jours, & la nation n'épargnait rien pour les rendre magnifiques. Le Roi paroisait à ces fêtes la couronne sur la tête, & avec tout l'appareil de la majesté. Il admettait à sa table les Pairs Laïques &

Ecclésiastiques, le Connétable, & les grands Officiers de la Couronne. Une musique composée de flûtes & de hautbois annonçait les changemens de services. A l'entremets vingt Hérauts s'avançaient chacun une coupe à la main, remplie de pieces d'or & d'argent qu'ils jetaient au peuple, en criant à haute voix : « C'est de » l'argent du grand Monarque. » On peut consulter sur les Banquets royaux le *Dictionnaire des Gaules*.

Les Juifs avaient des jours de fêtes, pendant lesquels ils préparaient des Festins : les sacrifices des idolâtres étaient des Festins sacrés. Les premiers Chrétiens ont eu leurs Festins, qu'ils appelaient *Agapes*. On connaît les superbes Festins des Romains. Il n'y a point de nation qui ait surpassé les Anglais dans l'ancienne somptuosité de leurs Festins publics, dans le sacre de leurs Rois, les réceptions des Chevaliers de la Jarretière, la consécration des Evêques, & la nomination des Lords-Maires de Londres. Les Français dans leurs Festins ont quitté la somptuosité & la profusion pour l'élégance & la délicatesse. Les grands Seigneurs de France sont journellement mieux servis, que ne l'étaient leurs ancêtres seulement quatre fois chaque année.

FESTIN DES MORTS. Les Hurons & les Iroquois célèbrent tous les dix ans une fête solennelle qu'ils appellent le *Festin des Morts*.

« On commence, dit le Pere » Charlevoix, par convenir où se » fera l'assemblée ; puis on choisit

» le Dieu de la fête, dont le devoir est de tout ordonner, & de faire les invitations aux villages voisins. Le jour marqué étant venu, les sauvages s'assemblent, & vont processionnellement deux à deux au cimetière. Là chacun travaille à découvrir les corps, ensuite on demeure quelque tems à considérer un spectacle si capable de fournir les plus sérieuses réflexions. Les femmes interrompent les premières ce religieux silence, en jettant des cris lamentables qui augmentent encore l'horreur dont tout le monde est pénétré.

» Ce premier acte fini, on prend ces cadavres, on ramasse les ossemens secs & décharnés, on les met en paquets, & ceux qui sont marqués pour les porter, les chargent sur leurs épaules. S'il y a des corps qui ne soient pas entièrement corrompus, on en détache les chairs pourries & toutes les ordures; on les lave & on les enveloppe dans des robes de castors toutes neuves. Ensuite on s'en retourne dans le même ordre qu'on avait gardé en venant. Et quand la procession est rentrée dans le village, chacun dépose dans sa cabane le dépôt dont il était chargé. Pendant la marche les femmes continuent leurs éjaculations, & les hommes donnent les mêmes marques de douleur qu'au jour de la mort de ceux dont ils viennent de relever les tristes restes; & ce second acte est suivi d'un Festin dans chaque cabane, en l'honneur des

» morts de sa famille.

» Les jours suivans on en fait des publics accompagnés de danses, de jeux, de combats, pour lesquels il y a des prix proposés. De tems en tems on jette de certains cris qui s'appellent *les cris des âmes*. On fait des présens aux étrangers, parmi lesquels il y en a quelquefois qui sont envoyés à cent cinquante lieues; & on en reçoit d'eux. On profite même de ces occasions pour traiter des affaires communes, ou de l'élection d'un chef... Tout, jusqu'aux danses, y inspire, je ne fais quoi de lugubre, & on y sent des cœurs percés de la plus vive douleur... Au bout de quelques jours on se rend encore processionnellement dans une grande salle du Conseil dressée express; on y suspend contre les parois, les ossemens & les cadavres dans le même état où on les a tirés du cimetière; on y étale les présens destinés pour les morts. Si parmi ces tristes restes il se trouve ceux d'un chef, son successeur donne un grand repas en son nom, & chanse sa chanson. En plusieurs endroits les corps sont promenés de bourgade en bourgade, & reçus par-tout avec de grandes démonstrations de douleur & de tendresse: par-tout on leur fait des présens, & on les porte enfin à l'endroit où ils doivent être déposés pour toujours... Toutes ces marches se font au son des instrumens, accompagnés des plus belles voix, & chacun y marche en cadence.

« La derniete & commune sépulture est une grande fosse
 « qu'on tapisse des plus belles pel-
 « leteries & de ce qu'on a de plus
 « précieux. Les présens destinés
 « aux morts sont placés à part.
 « A mesure que la procession ar-
 « tive, chaque famille s'arrange
 « sur des especes d'échafauds dres-
 « sés autour de la fosse; & au
 « moment que les corps sont dé-
 « posés, les femmes recommen-
 « cent à crier & à pleurer: en-
 « suite tous les assistans descen-
 « dent dans la fosse, & il n'est per-
 « sonne qui n'en prenne un peu de
 « terre qui se conserve précieu-
 « sement. Ils s'imaginent que cette
 « terre porte bonheur au jeu. Les
 « corps & les ossemens sont ran-
 « gés par ordre, couverts de four-
 « nures toutes neuves, & par-dessus
 « d'écorces sur lesquelles on jette
 « des pierres, du bois & de la
 « terre, chacun ensuite se retire
 « chez soi. « Telle est la descrip-
 « tion que le Pere Charlevoix nous
 « fait de cette cérémonie, & nous
 « n'avons pas cru devoir en chan-
 « ger les termes.

FESTIN DES ROIS DE PERSE.
 Quelquefois le Sophi traite en
 cérémonie tous les grands Sei-
 gneurs de sa Cour. Dans ces jours
 d'appareil il y a au moins trois
 cens convives, qui tous prennent
 leurs places, dans une grande salle,
 suivant leur rang. On commence
 toujours par le dessert, & l'on finit
 par le potage. Au bruit d'une mé-
 lodieuse symphonie on couvre les
 tapis d'assiettes d'or & de porce-
 laine remplies de fruits & de con-
 fitures. Les jeunes courtisans sont
 chargés de verser les vins les plus

exquis dans les coupes d'or & de
 vermeil: après ce premier service
 on leve les napes, & l'on en étend
 d'autres plus riches. Le second
 service consiste en ragoûts, en
 viandes, & en poissons rôtis. Cha-
 que convive a devant lui sa por-
 tion dans environ vingt plats d'or
 émaillé. Le troisieme & dernier
 service est composé de potages,
 de bouilli, & de riz apprêté de
 différentes manieres. On ne sert
 sur ces tables que de la vaisselle
 d'or ou de porcelaine; les lam-
 pes, les flambeaux, sont de ce
 précieux métal, & souvent les
 napes sont de taffetas à fleurs
 d'or. D'après ce détail on pour-
 rait s'imaginer que le Souverain
 de la Perse possède des richesses im-
 menses; on se tromperait: tout
 l'or qui entre dans les Etats par
 la voie des Indes, ou qui y reste
 en échange des soies que vien-
 nent acheter les marchands étran-
 gers, est employé à sa vaisselle.
 On peut assurer que tout l'éclat
 dont se pare la Cour de Perse
 dans certaines occasions, n'est
 qu'un voile brillant dont elle cou-
 vre sa pauvreté réelle. Le der-
 nier Roi de Perse n'avait pas pour
 beaucoup plus de quarante mil-
 lions de vaisselle d'or.

FESTIN ROYAL. Notre plan
 exige que nous décrivions une de
 ces fêtes que nos Monarques veu-
 lent bien permettre à la ville de
 Paris de leur donner dans certai-
 nes occasions d'éclat. Nous en
 choisirons une à jamais célèbre
 dans nos fastes, qui fut donnée à
 Louis XV le 15 Novembre 1744,
 à son retour de Metz, lorsque
 ce Prince vint jouir des transports

& de la joie d'un peuple qui venait de trembler pour ses jours. Nous ne nous permettrons pas de rien changer au style de la narration.

Décoration générale pour le Festin Royal du 15 Novembre 1744.

La décoration de la place devant l'Hôtel de ville était :

Un arc de triomphe placé entre la maison appelée *le coin du Roi* & la maison qui fait encoignure sur la place du côté du quai.

Cet arc de triomphe avait soixante-dix pieds de face sur quatre-vingt-sept pieds d'élévation, & d'un ordre d'architecture régulier, représentant un grand portique. Il était orné de quatre colonnes groupées d'ordre Ionique sur la principale face, & de quatre colonnes isolées sur les deux retours; un grand attique au-dessus de l'entablement, sur lequel était un groupe de relief de quarante-huit pieds de face sur vingt-huit pieds de haut, représentait le Roi couronné de laurier par une Renommée placée debout dans un char tiré par quatre chevaux, dont le Roi tenait les rênes d'une main, & un bâton de commandement de l'autre. Plusieurs trophées de guerre & de victoire ornaient la face & le retour de cet attique.

Quatre figures allégoriques étaient placées sur les pedestaux entre les colonnes.

Les deux sur la face principale représentaient la Paix & la Victoire, ayant ces mots écrits au-dessous : *Aut hac, aut illa.*

Le grand édifice était construit

en relief, & peint de divers marbres.

Au-devant de l'attique & au-dessous du Roi étaient écrits en lettres d'or sur un fond de marbre, en deux lignes : *Ludovico redivivo, Ludovico triumphatori.*

Le pourtour de la place de l'Hôtel de ville était décoré par une colonnade divisée en quinze groupes d'ordre Ionique & de relief, montés sur des socles & pedestaux, & couronnés de leur entablement. Au-dessus de ces groupes étaient dressés des trophées dorés représentant divers attributs de guerre & de victoire.

Cette colonnade était peinte de différens marbres, dont les bases & chapiteaux étaient dorés. Les fûts des colonnes étaient ornés de guirlandes de laurier. D'un groupe à l'autre de cette colonnade partaient des guirlandes pareilles qui formaient un entablement à l'autre.

Les fonds des pedestaux étaient ornés de trophées peints en bronze doré, & représentaient différens attributs de la victoire.

La face extérieure de l'Hôtel de ville avait été nettoyée & reblanchie en toute sa hauteur, y compris les pavillons & les cheminées; le cadran peint à neuf & redoré, ainsi que les inscriptions. La statue équestre d'Henri IV rebronzée, & la porte principale peinte & redorée.

Au-dessus & au-dehors de la croisée du milieu était placée une grande couronne royale en verre transparent & de couleur, ornée de penes de gaze d'or & de taffetas cramoisi, qui descendaient

jusque sur l'appui de cette croisée.

Au milieu de la place ordinaire aux canons , au bas du quai Pelletier , était représenté par des décorations un corps de fontaine , dont l'architecture était traitée en pierre , & d'une construction rustique.

La calote & le dessus de l'enablement étaient ornés de trophées & attributs convenables à la fontaine & à l'objet de la fête.

Dans l'intérieur de cette fontaine était placée une grande cuve qui avait été remplie de douze muids de vin qui fut distribué au peuple par trois faces de cette fontaine : elle commença à couler au moment de l'arrivée du Roi à l'Hôtel de ville , & ne cessa qu'après son départ.

A côté de cette fontaine , & adossé au mur du quai , était dressé un amphithéâtre par gradins orné de décorations , sur lequel étaient placés des Musiciens qui jouèrent de toutes espèces d'instrumens toute la journée & bien avant dans la nuit.

Aux deux côtés de cet amphithéâtre étaient disposés deux espèces de balcons ornés de décorations , & c'était par-là que se faisait la distribution au peuple du pain & des viandes.

La place , au centre de laquelle était cette fontaine , était entourée de plusieurs poteaux qui formaient un parc de route l'étendue de la place , sur lesquels étaient des girandoles dorées , garnies de forrs lampions.

Ces poteaux étaient ornés & entourés de laurier , dont l'effet

formait un coup d'œil agréable pour représenter des arbres lumineux.

D'une rête de poteau à une autre étaient suspendus en festons à double rang une quantité considérable de lampes , qui se continuaient au pourtour de la place.

Le pourtour de la barrière de l'Hôtel de ville était fermé de cloisons de planches peintes en pierre pour empêcher le peuple d'entrer dans l'intérieur du perron.

Les murs de face de la cour , les inscriptions & armoiries avaient été blanchis , ainsi que le pourtour du péristile , les murs , voûtes , escaliers , corridors , & passages de dégagement.

Sur le pallier du milieu du grand escalier étaient deux lustres de crystal , & plusieurs girandoles en cire le long des murs des deux rampes.

La grande salle n'avait point de piece qui la précédât : on construisit une anti-chambre ou salle des gardes de plein pied à la grande salle ; on la prit sur la cour , & le dessous forma par cet ordre un péristile au rez-de-chaussée de la cour.

Cette salle des gardes était construite d'une solide charpente & maçonnerie ; elle procurait une entrée à la grande salle par son milieu ; & loin de gêner la symétrie & l'ordonnance de la cour , elle la rendait plus régulière.

Les sept fenêtres de la grande salle furent garnies de grandes croisées neuves à grands catreaux & à deux battans , avec des épagnolettes bronzées.

Le pourtour de la salle était décoré d'un lambris d'appui ; les cadres & les panneaux en étaient dorés.

Les murs, trumeaux, embrasemens & plafonds des croisées de cette salle, ainsi que le pourtour des tableaux, étaient recouverts de damas cramoisi en toute hauteur, bordé d'un double galon d'or.

Le dessus de la nouvelle porte d'entrée était orné d'un grand panneau d'étoffe cramoisi, enrichi d'un grand cartouche qui représentait le chiffre du Roi.

Toutes les croisées étaient garnies de rideaux de raffetas cramoisi, bordé d'un galon d'or, avec frange au pourtour.

Les portières ouvertes & feintes étaient de damas cramoisi & garnies d'un double galon d'or.

La peinture & dorure de ces portes avaient été renouvelées, & toutes les ferrures des portes & des croisées étaient bronzées.

La salle était garnie de banquettes cramoisi : sur la cheminée, du côté de la chambre qui était destinée au Roi, était placé un riche dais, sur la queue duquel était le portrait de Sa Majesté. Ce dais était de damas cramoisi chargé de galons d'or, & des aigrettes de plumes blanches au-dessus.

Le buste du Roi, en marbre blanc, était placé au-dessous de ce tableau sur une console dorée.

Les trumeaux des fenêtres étaient garnis chacun de trois girandoles de crystal, posées sur des consoles richement sculptées & dorées.

Le mur opposé aux trumeaux était pareillement garni de gi-

randoles disposées avec symétrie.

Dans la longueur de la grande salle pendaient quatorze beaux lustres de forts crystaux, disposés en rangs en des dispositions variées, mais relatives entr'eux, & d'une symétrie fort élégante.

Dans cette grande salle était dressé, dans l'angle & à côté de la cheminée, un amphithéâtre en gradins, sur lequel étaient placés soixante Musiciens qui devaient exécuter des morceaux de musique pendant le Festin du Roi.

Cet amphithéâtre était couvert tout autour de damas cramoisi galonné d'or. Le grand buffet de vermeil de la ville était dressé dans l'angle de l'autre cheminée, vis-à-vis de l'amphithéâtre où était la symphonie. Les deux cheminées étaient garnies de grandes grilles neuves, ornées de belles & grandes figures de bronze doré.

Le plancher de la salle était couvert d'un grand tapis de Turquie, & d'un double tapis de Perse à l'endroit où le Roi devait se mettre à table.

La table pour le Festin du Roi, que Sa Majesté avait permis que l'on dressât avant son arrivée, était placée dans cette grande salle. Elle avait trente pieds de longueur sur huit de large ; elle était composée de neuf parties, sur quatre pieds brisés en forme de pieds de biche.

Les appartemens destinés pour le Roi, pour la Reine, pour Monseigneur le Dauphin, pour Mesdames, étaient décorés avec la plus grande magnificence ; mais la Reine & Mesdames ne vinrent

point à l'Hôtel de ville.

Décoration de la cour de l'Hôtel de ville.

Aux deux côtés de la statue de Louis XIV étaient deux grandes lis de fer-blanc garnis d'un grand nombre de forts lampions.

Au-devant de chaque colonne du premier ordre étaient des torches dorées, portant chacune des girandoles dorées à neuf branches garnies de bougies.

Le surplus de ces colonnes jusqu'à leurs chapiteaux étaient garnis de deux panneaux de lampions, dont le supérieur formait un cœur.

Au centre de chaque arcade était suspendu un lustre de cristal, au-dessus duquel était une agrafe dorée, d'où sortaient des festons & chutes de fleurs d'Italie.

Les embrasemens de chaque arcade étaient garnis de girandoles dorées à cinq branches. L'architecture de ce premier ordre était garni d'un fil de lampions au pourtour.

Le dessus de l'entablement était garni de falots. Les colonnes du second ordre étaient décorées & garnies d'un génie de rond de bosse d'or, portant d'une main une girandole dorée à sept branches, & de l'autre main tenant une branche de laurier qui montrait en tournant autour du fût de la colonne jusqu'au chapiteau; cette branche de laurier était dorée.

Dans la frise de l'entablement au-dessus des colonnes étaient des médaillons d'or à fond d'azur, avec des fleurs de lis & chiffres alternativement rehaussés d'or.

Au centre de chacune des croisées ceintrées était placé un lustre de cristal, suspendu par un nœud doré.

Au-dessus de chaque lustre était une agraffe d'où sortaient des festons aussi dorés.

Au-dessus de l'entablement du second ordre étaient placées des lanternes de verre, formant pavillons au-dessus des colonnes & festons au-dessus des croisées ceintrées.

Au-devant de la lucarne, au-dessus de la statue du Roi, était un tableau transparent avec une inscription portant ces mots: *Recepto Casare felix*. Le nouveau péristyle était orné de lustres de cristal, & de girandoles dorées sur les colonnes & les embrasemens des arcades.

L'ancien péristyle était orné de cinq lustres de cristal, dont celui du milieu en face du premier escalier était à vingt-quatre branches, avec festons & chutes de fleurs d'Italie qui formaient un pavillon.

Sur le pallier du milieu du grand escalier était un lustre, aussi-bien que dans le vestibule & dans les corridors.

Marche du Roi.

Sur les deux heures le Roi partit du château des Thuilleries, ayant devant & derrière ses carrosses les Gens-d'armes, les Chevaux-légers, les deux compagnies de Mousquetaires & les Gardes-du-corps.

Comme la route de Sa Majesté était par la rue S. Honoré, celle du Roule & celle de la Monnoie,

la Ville avait fait élever pour son passage une fontaine de vin à la Croix du Trahoir, & on y distribuait au peuple du pain & de la viande. Sa Majesté étant au commencement du quai de Gesvres, les boîtes & les canons de la Ville firent une décharge, & le conduisirent à ce bruit jusqu'à l'Hôtel de ville.

Sa Majesté étant arrivée dans la place, y trouva les Gardes-Françaises & Suisses; les Gens-d'armes & les Clievoux-légers firent du côté de la rue du Mouton, & les Mousquetaires allerent par-dessus le Port pour se porter à la place aux Veaux.

Lorsque le Roi fut arrivé près la barrière de l'Hôtel de ville avec ses Gardes-du-corps, il fut reçu à la descente de son carrosse par le Prévôt des Marchands & les Echevins, qui mirent un genou en terre; ils furent présentés par Monsieur le Duc de Gesvres comme Gouverneur, & conduit par Monsieur Desgranges, Maître des cérémonies.

Monsieur le Prévôt des Marchands complimenta Sa Majesté, laquelle répondit avec sa bonté naturelle; & Sa Majesté s'étant mise en marche pour monter l'escalier, les Prévôt des Marchands & Echevins passèrent avant Sa Majesté, laquelle trouva sur le haut de l'escalier les Gardes-du-corps en haie & sous les armes.

Elle fut conduite dans la grande salle en passant par la salle des Gardes, & de-là dans son appartement, dont la porte était gardée par les Huissiers de la chambre, & qui avaient sous leurs

ordres des garçons que la Ville avait fait habiller de drap bleu galonné en argent, pour servir de garçons de la chambre, tant chez le Roi que dans l'appartement de Monseigneur le Dauphin.

Monseigneur le Dauphin qui était arrivé avec le Roi, de même que les Princes & les autres Seigneurs, le suivirent dans son appartement.

Les Prévôt des Marchands & Echevins s'étaient tenus dans la grande salle; le Roi ordonna de les faire entrer, & M. le Gouverneur les présenta à Sa Majesté tous ensemble & chacun en particulier.

Quelque tems après M. le Prévôt des Marchands eut l'honneur de présenter un Livre relié en maroquin bleu sur velin & en lettres d'or, à Sa Majesté, à Monseigneur le Dauphin, & aux Princes. Il contenoit une Ode faite pour la circonstance, & qui fut exécutée en musique pendant le Festin de Sa Majesté.

Sur les trois heures M. le Prévôt des Marchands, qui était sorti un instant de l'appartement de Sa Majesté, y rentra, & eut l'honneur de dire à Sa Majesté qu'elle était servie. Le Roi sortit de son appartement, passa dans la grande salle, & se mit à table.

Pendant le Festin, l'Ode qui avait été présentée au Roi fut exécutée, & il y eut d'autres morceaux de musique exécutés par la symphonie. Pendant le Festin M. le Prévôt des Marchands eut l'honneur de servir le Roi.

Ouvre la table de Sa Majesté

il y avait plusieurs tables pour les Seigneurs, & les personnes de considération qui n'avaient pas été nommées pour la table du Roi. Il y avait aussi des tables pour les personnes de la suite du Roi, pour les Gardes-du-corps, les Pages, &c.

Après le Festin le Roi & Monseigneur le Dauphin passèrent dans leur appartement. Le Roi regarda par les croisées l'illumination de la place.

Toutes les parties principales de l'architecture de l'arc de triomphe étaient destinées & représentées en illuminations & en relief suivant leurs saillies & contours, ce qui composait environ quatorze mille lumières, tant en falots qu'en lampes à plaque.

Les entablemens de la colonnade autour de la place étaient garnis des falots; les fûts des colonnes étaient couverts de rîngles portant un grand nombre de lampes à plaque; les couronnemens des pedestaux étaient pareillement garnis de falots.

Le corps de la fontaine qui était dans le milieu de la place ordinaire des canons était décoré d'un grand nombre de lumières en falots ou lampes à plaque, qui traçaient la principale partie de la décoration & ses saillies.

Tout le pourtour de cette fontaine qui formait une salle de lumières, & les poteaux étaient illuminés par des lustres de fil de fer portant des lampes, & les doubles guirlandes de lampes qui joignaient chaque poteau ou pied d'arbre faisaient un effet admirable.

Au-dehors & sur le retour de la barrière de l'Hôtel de ville étaient quatre grands ifs de fer en consoles bronzées, portant chacun cent cinquante fortes lampes.

La face de l'Hôtel de ville était illuminée de cette manière.

Les deux lanternes du clocher étaient garnies de lampes à plaque qui figuraient les ceintres des arcades, avec festons de lumières au-devant des appuis.

Le pourtour du pedestal & du grand socle était orné de forts lustres de fil de fer, garnis de lampes, & leurs corniches avec des falots.

Le grand comble du milieu était orné à ses extrémités de deux grandes pyramides circulaires garnies de lampes.

Le faîte & les arêtières étaient bordés de falots. La face principale de ce comble & celle des deux pavillons étaient garnies en plein de lampes.

Les entablemens des deux pavillons, l'acrotaire du milieu, & le grand entablement, étaient bordés de falots.

Après avoir considéré quelque tems l'illumination de la place, le Roi sortit de son appartement avec Monseigneur le Dauphin, descendit dans la cour: il regarda quelque tems l'illumination, & monta dans son carrosse.

Les préparatifs de ces Fêtes & Festins Royaux changent & forment des tableaux nouveaux, mais le cérémonial est toujours le même.

FÊTE de l'Homme. Cette Fête est une des plus solennelles & des plus singulières de celles que

célèbrent les Japonois. Elle commence par une superbe procession , où l'on compte jusqu'à quarante chars de triomphe, traînés chacun par trente ou quarante hommes , remplis de figures & de représentations symboliques. Une musique nombreuse fait retentir l'air d'une mélodie capable de flatter les oreilles de cette nation. Ceux qui ont contribué à la dépense de ces chars viennent ensuite dans le plus bel ordre. Alors défilent d'autres chars, & en bien plus grand nombre; ceux-ci sont peints admirablement, & représentent les plus grands traits de l'histoire du Japon. Des gens armés de toutes pièces les accompagnent. La procession traverse la ville, & va se rendre au Mia, ou temple du Dieu dont on célèbre la Fête; elle y reste jusqu'au soir à se divertir; & après le coucher du soleil, elle se remet en marche, suivie de l'idole portée sur un magnifique brancard, soutenu par des hommes qui feignent de succomber sous le poids de la divinité. La maîtresse du Dieu le suit, portée aussi sur un superbe brancard : mais dans le milieu de la course on rencontre comme par hasard un troisième brancard où est l'épouse légitime du Dieu, dont les porteurs se mettent à fuir, & tâchent d'exprimer, par leurs actions, la douleur que ressent la Déesse en voyant sa rivale. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que cette prétendue douleur se communique à tous les assistants, qui versent des larmes, poussent des soupirs, & prennent parti entre le Dieu, la

Déesse & la Concubine. Quelquefois on en vient aux coups; mais enfin tout s'apaise, & les idoles sont remises dans leurs niches.

FÊTE des Esprits. Quoique les habitans de l'île de Ceylan adorent particulièrement le Démon, ils célèbrent cependant une Fête solennelle en l'honneur des Esprits. Ces Divinités sont celles que l'Erre suprême, qu'ils reconnaissent, a chargé du gouvernement du monde. Cette Fête dure quinze jours, & commence par une grande procession. Le Tirinauxé ou grand Pontife porte un bâton mystérieux peint & orné de fleurs, devant lequel tout le peuple se prosterne à genoux, & auquel il présente des offrandes avec beaucoup de dévotion. Ensuite le Tirinauxé met le bâton sur ses épaules, & se couvre la bouche d'un voile, dans la crainte que son haleine ne souille son divin bâton. Il monte sur un éléphant entièrement couvert d'une toile blanche, & se promène ainsi par toute la ville. Cinquante éléphants, chargés de sonnettes, ouvrent la marche, & précèdent un grand nombre d'insulaires déguisés en géans : ceux-ci sont suivis par plusieurs troupes de musiciens, avec des tambours & des espèces de trompettes, par beaucoup de danseurs qui font mille contorsions, & par certaines femmes qui se destinent au service des Pagodes. Alors paraît l'éléphant qui porte le Tirinauxé avec son bâton mystérieux. Il représente le Créateur du ciel & de la terre. Deux éléphants sont à ses côtés, portant deux Prêtres inférieurs,

qui sont censés être deux Divinités subalternes. Des femmes à pied entourent ces Ministres, & ne cessent de les ébriquer pendant toute la marche, qui est fermée par une foule innombrable de dévots, marchant trois à trois. Ce jour-là toutes les maisons sont ornées de verdure, & les chemins sont jonchés de fleurs. Des milliers de lampes éclairent la ville pendant la nuit; les Pagodes sont ouvertes, richement parées & entièrement illuminées; les idoles sont exposées à la vénération des insulaires.

FÊTE des Gâteaux Lunaires. On ne fait par quelle superstition les Chinois, à un certain jour de l'année, se figurent voir passer un lièvre dans la lune: ce qu'il y a de certain, c'est que le quinze de la huitième lune est célébré à la Chine avec des réjouissances extraordinaires. Depuis le coucher du soleil & le lever de la lune jusqu'à minuit tout le monde se promène dans les places publiques, sur les terrasses, dans les jardins, dans les campagnes, pour attendre l'apparition du lièvre qui doit se faire voir cette nuit-là dans la lune. Les jours précédents on s'envoie de petits gâteaux ronds & sacrés qui représentent la pleine lune, au milieu de laquelle on a figuré un lièvre.

FÊTE d'Hussein. Cette Fête est célébrée avec beaucoup d'éclat par les Persans. Hussein était fils d'Aly & de Fatime, fille de Mahomet. Il fut tué dans une bataille qu'il perdit en combattant pour le Califat, & son frère Hussein périt avec lui dans la même guerre.

Ce sont ces deux Prophètes Musulmans que les Persans pleurent toutes les années dans la solennité de cette Fête. Les uns vont presque nus & tout barbouillés de sang pour marquer la mort tragique de ces héros: d'autres se teignent le corps en noir pour représenter l'extrême soif que souffrit Hussein; c'est pour exprimer ce tourment qu'ils ont soin de faire sortir leur langue hors de la bouche autant qu'il leur est possible. Certains dévots à ces deux Saints s'enterrent par dévotion jusqu'aux col, & se tiennent toute une journée dans cet état avec un por sur la tête. Pendant cette Fête il se fait plusieurs processions mystérieuses, qui ont tout l'appareil du combat où périrent les deux fils d'Aly. Ces spectacles sont accompagnés d'une prédication sur les mystères de leur mort. » Un » Soufi, dit Chardin, & ce Soufi » est une espèce de dévot qui fait » spiritualiser la Religion jusqu'à » l'extase, commence par entre- » tenir le peuple sur le sujet de » la Fête jusqu'à ce que le Prédicateur vienne, qui commence » son action par la lecture d'un » chapitre du Livre intitulé *El-katel*, c'est-à-dire, l'Occision. » Ce Livre contient en dix chapitres la vie & la mort d'Hussein pour les dix jours de la » Fête: il prêche deux heures sur » ce sujet, & met tout en œuvre » pour faire pleurer les dévots. « Quarante jours après la Fête d'Hussein on célèbre celle d'Hussein son frère, dont le corps se rejoignit miraculeusement au corps du Saint.

FÊTE-DIEU. Nous devons l'institution de cette auguste Fête au Pape Urbain IV, François de Nation, né au diocèse de Troyes. Il ordonna cette solennité l'an 1264; & étant encore Archidiaque de Liege, il l'avait déjà établie dans cette ville. S. Thomas d'Aquin a composé pour cette Fête un Office qui est très-beau, & très-propre à inspirer la piété. Quoique particulièrement l'Eglise célèbre la mémoire de l'institution du Sacrement de l'Encharistie le jeudi de la Semaine sainte, comme les cérémonies lugubres de cette semaine ne lui permettent pas d'honorer ce mystère avec toute la solennité requise, elle a fixé cette Fête au premier jeudi d'après le Dimanche de la Trinité. On porte ce jour-là le S. Sacrement avec pompe dans les rues de la Paroisse, qui doivent être ornées de tapisseries; & il est d'usage que de distance en distance on dresse des chapelles où le Célébrant fait une station, & donne la bénédiction au peuple.

FÊTE du Chatir. En Perse on appelle Chatir. un valet de pied du Roi. Celui qui se propose d'être reçu dans cet emploi doit parcourir douze fois, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, un espace d'une lieue & demie qu'il y a de la ville à une certaine colonne placée sur le grand chemin, ce qui fait à peu-près trente-six lieues en douze heures. Le jour destiné pour cette course, la grande place d'Isfahan est superbement ornée, & remplie de gladiateurs, de danseuses, & de gens qui font combattre des léopards & danser

des loups. Les rues & le chemin par où doit passer le Chatir sont parés de tapis jonchés de fleurs, & parfumés d'essences. Les deux côtés de la route sont bordés de tentes où les curieux trouvent de l'ombre, & tous les rafraichissemens nécessaires. L'air retentit de toutes parts du son des instrumens & des cris de joie du peuple à chaque partie de la course que le Chatir termine heureusement. Souvent même les plus grands Seigneurs se font un divertissement de courir avec lui tour à tour. Enfin lorsque la douzième course est prête de finir, le Roi va au-devant du Chatir, & lui dit en passant, qu'il le reçoit au nombre de ses valets de pied. Tous les voyageurs qui ont été témoins de cette Fête, en parlent avec éloge, & disent unanimement qu'ils n'en ont point vu de plus agréables & de plus pompeuses.

FÊTE du S. Sacrement. Cette Fête fut instituée en 1264 par le Pape Urbain IV, sur la révélation, à ce qu'on assure, d'une Religieuse de Liege, & nous en devons l'Office à S. Thomas d'Aquin. Cent ans après les habitans de Pavie commencèrent de porter le S. Sacrement en procession sous un dais le jour de sa Fête. La procession du S. Sacrement, telle qu'elle se fait à Rome, mérite une description particulière: nous la tirerons entièrement du tableau de la Cour de Rome, p. 452, édit. de 1707.

» Les Cardinaux entrent dans
» le Palais du Vatican, où ils se
» revêtent de leurs capotes rouges,

» & viennent prendre le Pape à
 » la chambre du lit de paremens,
 » & l'accompagnent jusqu'à la
 » chapelle de Sixte, où il dit
 » ordinairement une Messe basse
 » pour consacrer l'hostie qui doit
 » être portée en procession.

» La Messe étant finie, la pro-
 » cession commence à défilér. Cha-
 » que corps de Religieux chante
 » les Litanies; mais les Chapitres
 » ont leurs chœurs de Musique
 » chacun, & celui de S. Pierre
 » du Vatican marche le pénultième
 » entre celui de Ste Marie-Ma-
 » jeute & celui de S. Jean de
 » Latran.

» Après que toutes les Confrai-
 » ries des Séculiers, les différens
 » Ordres de Religieux & les Cha-
 » noines des Eglises Collégiales
 » sont passés, tous les Officiers
 » de la Chancellerie viennent,
 » selon le décret de leur Régent,
 » qui les priverait de deux mois
 » de leurs appointemens s'ils y
 » manquaient, sans avoir quel-
 » que empêchement légitime. Ces
 » Officiers qui portent chacun un
 » flambeau à la main, sont pour
 » le moins au nombre de mille,
 » & quelquefois jusqu'à douze
 » cens. La maison du Pape & la
 » Prélature marchent ensuite, à
 » savoir, les Ecuyers du souve-
 » rain Pontife regnant, les Pro-
 » cureurs Généraux des Ordres
 » Religieux, les Camériers hors
 » les murs, le Fiscal de la Cham-
 » bre Apostolique, les Avocats
 » Consistoriaux, les Secrétaires
 » d'Etat & de Cabinet, les Cu-
 » biculaires & Camériers secrets,
 » le Conservateur de Rome, les
 » divers Chœurs de la Musique

» Papale, les Abbreviateurs du
 » grand & du petit Parquet, les
 » Acolytes & les Clercs de la
 » Chambre, les Auditeurs de Rôte,
 » les Soudiacres Apostoliques, &
 » celui qui porte la croix.

» Ensuite viennent les douze
 » Pénitenciers de S. Pierre, deux
 » à deux, revêtus de chasubles, &
 » précédés de deux Clercs qui por-
 » tent des baguettes argentées,
 » ce qui est la marque de leur
 » juridiction. Avant que de par-
 » tir, ils vont rendre l'obédience
 » au Pape étant en son trône,
 » & lui baissent les pieds.

» Les Evêques, les Archevêques
 » & les Patriarches sacrés vien-
 » nent après revêtus de chappes,
 » & avec la mitre blanche en
 » tête; & avant leur départ ils
 » rendent l'obédience au Pape,
 » & lui baissent le genou.

» Les Cardinaux marchent en-
 » suite deux à deux selon leur
 » rang, après avoir rendu l'obé-
 » dience au Pape, en lui baissant
 » la main. Ils sont précédés cha-
 » cun de leurs cortèges. L'Echan-
 » son de chaque Cardinal porte
 » un gros flambeau de cire blan-
 » che allumé devant son maître;
 » & derrière lui, à côté du Cau-
 » dataire, il a son maître de
 » chambre qui porte un chapeau
 » de plume de paon couvert de
 » taffetas rouge, dont il fait
 » ombre à son Cardinal, le te-
 » nant élevé en forme de para-
 » sol, pour le défendre des rayons
 » du soleil, quoique ce soit une
 » précaution inutile, d'autant que
 » toutes les rues par où passe la
 » procession sont couvertes de
 » toile ou de tapisserie, au tra-

» vers desquels le soleil ne peut
» pénétrer.

» Après cela le Capitaine de la
» garde Suisse paraît, & les Suif-
» les le suivent portant la hal-
» lebarde & formant deux files, au
» milieu desquelles marchent les
» Capitaines des gardes du Pape,
» les Princes du Trône, les ne-
»veux du Pape, & les Ambassa-
»deurs des Têtes couronnées,
» qui suivant le règlement fait
» par le Pape Jules II, marchent
» dans cet ordre. Premièrement,
» l'Ambassadeur de l'Empereur &
» celui du Roi des Romains, qui
» ne s'y trouve presque jamais
» depuis que ce Royaume est en
» quelque manière réuni à l'Em-
»pire d'Allemagne, par l'élection
» qu'on fait ordinairement du fils
» aîné de la Maison d'Autriche,
» qui par ce moyen est fait vice-
» régent de l'Empire, & par con-
» séquent Empereur présomptif.
» L'Ambassadeur de France vient
» immédiatement après, & en-
» suite celui d'Espagne, celui de
» Portugal; celui d'Angleterre
» viendrait ensuite si ce Trône
» était occupé par un Prince de
» la Communion Romaine; celui
» de Sicile, de Hongrie, de Chy-
» pre & de Bohême viennent en-
» suite, lorsque ces Etats sont
» possédés chacun par un Roi par-
» ticulier, comme ils l'étaient au-
» trefois; après ceux-là vient
» l'Ambassadeur de Pologne.

» Le Pape se fait porter après
» tous ces Ministres des Couron-
» nées sur une machine où il
» paraît à genoux, quoiqu'il soit
» assis. Il a une riche chappe, &
» par dessus un poêle de toile

» d'argent qui lui couvre les épau-
» les & les bras en forme d'é-
» charpe. On met au-devant de
» lui un escabeau de bois doré,
» avec un coussin de velours rouge
» éramois brodé & enrichi de
» dentelles d'or, sur lequel repose
» le soleil où est le S. Sacrement
» qu'il soutient de ses mains.

» Le dais sous lequel on voit
» ainsi le Pape est porté d'abord
» par les Patriarches, Archevê-
» ques & Evêques, au départ de
» l'Eglise de S. Pierre, & puis
» à la sortie du Vatican par les
» premiers Nobles des nations,
» comme sont les Florentins &
» les Siennois qui se le donnent
» tour à tour jusques sur la fin
» de la procession, que les Con-
» servateurs Romains & le Prieur
» des Capitaines de quartier le
» prennent & le portent jusques
» dans l'Eglise. Les Suisses qui
» vont au côté du Pape sont ha-
» billés de fer de pied en cap,
» portant un grand espadon dé-
» gainé: après cette escorte de
» Cuirassiers marchent les Prélats
» chacun selon leur rang, savoir,
» les Protonotaires Apostoliques,
» les Auditeurs, les Clercs de la
» Chambre, les Généraux d'Or-
» dres, les Référéndaires de la
» signature de grace & de justice;
» après lesquels viennent enfin
» les compagnies de Chevaux-lé-
» gers quatre à quatre, tous cou-
» verts de riches harnois, & c'est
» par cette belle cavalerie que la
» marche est fermée. «

FÊTE du Soleil. Les Yncas du
» Pérou se disaient descendus du
» soleil, & cet astre était l'objet
» des adorations des Péruviens leurs
» sujets.

sujets. Le Temple du Soleil était d'une richesse au-dessus de toute expression, & l'on remarquait tout autour cinq pavillons quarrés. Le premier était supposé le logement de la Lune, mere des Yncas, & il était couvert de plaques d'argent. Le second logement était réservé pour Vénus, les Pléiades & les autres étoiles, comme suivantes de la Lune. Le troisième pavillon était consacré à l'éclair, au tonnerre & à la foudre, comme suivans du Soleil. L'arc-en-ciel était honoré du quatrième appartement, & le cinquième servait de logement au grand Sacrificateur. On voyait dans le grand Temple du Soleil à Cusco tous les Dieux des nations soumises par les Yncas; mais ces Dieux ne pouvaient être adorés qu'après qu'on avait rendu ses respects au Soleil comme au souverain Dieu. Ainsi les Yncas eurent la politique de ne point gêner la conscience des peuples qu'ils subjuguèrent, en réservant cependant la supériorité à leur Dieu. Décrivons maintenant la grande Fête du Soleil, & abrégeons autant qu'il sera possible la description que nous en a laissée l'*Ynca Garcilasso*.

L'ouverture de cette Fête se faisait par des sacrifices. Au moyen d'un vase concave, extrêmement poli & luisant, on rassemblait les rayons du Soleil qui réfléchissaient sur quelques brins de coton où le feu prenait aussi-tôt. C'était à ce feu, donné par la main du Soleil, (selon le langage des Péruviens) que l'on brûlait les victimes, & que tout le peuple faisait

Tome II.

tôt la chair qu'il mangeait ce jour-là. On prenait quelque peu de ce feu pour allumer celui qu'on entretenait pendant l'année dans le Temple du Soleil & dans la maison des Vestales. Si l'un ou l'autre venait à s'éteindre, l'Etat était menacé d'un grand malheur. Tous les Caciques étaient obligés de se trouver à cette cérémonie, & de faire leurs offrandes au Soleil; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que les uns y paraissaient avec des ailes de certains oiseaux, dont ils se prétendaient descendus; d'autres habillés ridiculement avec d'horribles masques, & le plus grand nombre avec les armes particulières à leur nation, & certains ornemens où étaient tracées les belles actions qu'ils avaient faites au service du Soleil. Avant de solemniser cette Fête, on s'y préparait par un jeûne rigoureux, où l'on ne mangeait que du maïs blanc & tout crud, on ne buvait que de l'eau, & tous les feux de la ville étaient éteints. La nuit qui précédait la Fête les Sacrificateurs préparaient les victimes, & les vierges consacrées au Soleil, pétrissaient le pain, & apprêtaient les viandes que devaient manger l'*Ynca* & la famille. D'autres femmes remplissaient les mêmes fonctions pour le peuple. L'*Ynca* se rendait dans la place publique, & les pieds nus attendait le lever du Soleil, les yeux fixés du côté de l'orient. Sitôt qu'il paraissait, il se jetait à genoux, se levait, & dans un vase d'or présentait à boire à cet astre. Ensuite il versait la liqueur que contenait le vase dans une cuve, qui par

C

des conduits, communiquait au palais du Soleil. Cela fait, il buvait dans le vase qu'il tenait de la main gauche, & distribuait le reste de la liqueur à tous les siens; car les Caciques ne pouvaient boire qu'une autre liqueur préparée par des femmes ordinaires. Alors on se rendait au palais du Soleil. L'Yncà & sa famille remettaient en cérémonie leurs vases d'or aux Sacrificateurs qui les consacraient au Soleil, & qui portaient ensuite pour recevoir ceux que tenaient aussi les Caciques, & dont ils faisaient offrande au même astre. Outre ces vases ils présentaient aussi diverses pierres d'or & d'argent, sur lesquelles étaient empreintes les figures de tous les animaux connus dans leurs provinces. L'offrande achevée, on sacrifiait un agneau noir; & par l'inspection de ses entrailles, on tirait d'heureux ou de malheureux présages pour l'Empire. C'était un admirable augure lorsque les poulmons palpitaient encore après avoir été arrachés. Cette grande Fête se terminait par des festins & de grandes réjouissances.

FÊTE sanglante. Peut-être est-ce abuser des mots que de donner le nom de Fête au combat bizarre dont il est ici question. Il se donne chez les Japonais pendant le cours de la seconde lune de l'année; & quoiqu'il soit contre l'ordre, les loix n'ont point encore travaillé à l'abolir. Dans une vaste plaine on voit arriver un grand nombre de cavaliers bien montés & bien armés. Chacun porte sur son dos l'emblème du Dieu de la secte dont il est, &

dont il se déclare le champion. Le combat commence par une nuée de pierres que se lancent les différens partis; les flèches, les lances, les sabres sont employés avec fureur. La haine est la seule divinité que l'on réclame: le sang coule de toutes parts, & le champ de bataille est jonché de morts & de mourans sans que la Justice ait droit de sévir contre ces assassins. Il semble que l'on ait autorisé ces combats pour donner les moyens de venger les injures personnelles sous le manteau de la Religion, & sous le prétexte spécieux de décider par le sort des armes de la prééminence des Dieux.

FÊTES. On croit communément qu'avant la loi de Moïse les Hébreux observaient le jour du Sabbat, & que Moïse ne fit que confirmer un ancien usage, lorsqu'il en ordonna la sanctification. Chaque jour on faisait un sacrifice aux dépens du public, & chaque semaine on observait le jour du Sabbat. Le premier jour des mois lunaires était une Fête chez les Juifs qu'ils appelaient *Néoménie*. Les autres Fêtes des Juifs étaient celles de la Pâque, de la Pentecôte, des Trompettes, des Tabernacles, de la Dédicace du Temple, de sa Purification par Judas Macchabée. (Voyez PASQUE, PENTECÔTE, TROMPETTES, EXPIATION, DÉDICACE, PURIN.) Les Juifs modernes observent encore d'autres Fêtes qui sont d'institution nouvelle. Ces Fêtes commençaient le soir & finissaient le lendemain au soir, & pendant ces jours ils

s'abstenaient de toute œuvre servile.⁶

Les Romains avaient des jours de Fêtes, des jours de travail, & d'autres jours qui étaient partagés entre le culte des Dieux & les affaires. Les jours de Fêtes tout travail cessait, les Tribunaux de Justice étaient fermés, le peuple passait la journée en réjouissance. On offrait des sacrifices, on faisait des festins, on célébrait des jeux. Outre les Fêtes annuelles, il y en avait qui ne revenaient qu'au bout d'un certain tems.

Les grandes Fêtes des Grecs étaient les assemblées solennelles de la nation où l'on célébrait des jeux, comme les Olympiques, les Pythiens, les Isthmiens & les Néméens. Ils fêtaient aussi les jours de la nouvelle lune.

Les Musulmans fêtent le vendredi de chaque semaine : ils ont deux Fêtes solennelles, celle des Victimes qui se célèbre le dixième jour du dernier mois de leur année, & celle du Baïram qui termine leur carême.

On trouvera répandues dans ce Dictionnaire toutes les Fêtes de la nation Chinoise, des Orientaux, & des autres peuples de l'Afrique & de l'Amérique.

Chez les Chrétiens il y a des Fêtes qui dès la naissance du Christianisme ont été célébrées par l'Eglise ; il y en a d'autres qui ont été instituées dans la suite. Les Apôtres ont observé le Dimanche. Ce jour-là ils s'assemblaient pour célébrer l'Eucharistie, & pour honorer Dieu d'une manière particulière. Les plus an-

ciennes Fêtes des Chrétiens sont les Fêtes de Pâque, de la Pentecôte & de l'Ascension.

FÊTES Européennes. Des événemens heureux ou d'importantes alliances ont souvent donné lieu à de superbes Fêtes, dont les bornes dans lesquelles nous devons nous renfermer, ne nous permettent pas de tracer en grand le tableau ; mais pour la gloire des arts, & dans l'idée d'exciter l'émulation des artistes modernes, nous croyons que les Lecteurs ne seront pas fâchés de trouver ici le précis de quelques-uns de ces grands divertissemens, qui jettent toujours quelque lumière sur les mœurs des siècles où ils ont été donnés.

En 1480 ou environ, Bergonce de Botta, Gentilhomme de Lombardie, donna dans Tortose une superbe Fête à Galeas, Duc de Milan, & à la Princesse Isabelle d'Arragon, sa nouvelle épouse.

Dans un magnifique salon entouré d'une galerie où étaient distribués plusieurs joueurs de divers instrumens, on avait dressé une table absolument vide. Lorsque le Duc & la Duchesse parurent, on vit Jason & les Argonautes s'avancer fièrement sur une musique guerrière. Ils placèrent sur la table la fameuse Toison d'or, en exprimant par des pas caractérisés leur admiration à la vue d'une Princesse si digne de son illustre époux.

Cette troupe céda la place au Dieu Mercure, qui dans un récit de chant expliqua par quelle adresse il avait enlevé à Apollon le veau gras, dont il faisait hommage aux nouveaux mariés. Diane

se présenta, accompagnée de ses Nymphes qui conduisaient un char doré, sur lequel on voyait un cerf. Elle l'offrit à Isabelle comme un nouvel Actéon, trop heureux d'avoir cessé de vivre, puisqu'il obtenait le bonheur d'être servi sur la table d'une si aimable & si sage Nymphe.

Apollon jouant de sa lyre, entra ensuite, & chanta des vers à la louange de la Duchesse.

« Je pleurais, dit-il, sur le
mont Apennin la perte de la
tendre Euridice. J'ai appris l'u-
nion de deux amans dignes de
vivre l'un pour l'autre; & j'ai
senti pour la première fois, de-
puis mon malheur, quelque mou-
vement de joie; mes chants ont
changé avec les mouvemens de
mon cœur; une foule d'oiseaux
a volé pour m'entendre: je les
offre à la plus belle Princesse
de la terre, puisque la char-
mante Euridice n'est plus. »

Une musique mélodieuse annonça alors Atalante & Thésée suivis d'une troupe brillante, qui représenta une chasse par des danses vives & légères: elle fut terminée par la mort du sanglier de Calydon, qui fut offert au Duc.

D'un côté on vit paraître Iris traînée par des paons, & suivie par des Nymphes vêtues d'une gaze légère, qui portaient des plats couverts de ces superbes oiseaux: de l'autre s'avança la jeune Hébé portant le nectar des Dieux; elle était accompagnée des Bergers de l'Arcadie portant toutes sortes de laitages, & de Vertumne & Pomone, qui placèrent sur les buffets les fruits les plus délicieux.

Alors on vit sortir de terre l'ombre du délicat Apicius, qui venait présider à ce festin superbe, & elle fit place aux Divinités de la mer & des fleuves de la Lombardie, qui exécuterent plusieurs entrées.

A cette ingénieuse manière de servir une table, succéda un spectacle plus intéressant. Orphée parut, conduisant l'Hymen, les Amours, les Graces & la Foi conjugale, qui s'offrirent à la Princesse pour la servir. Sémiramis, Hélène, Médée & Cléopâtre, voulurent, en chantant leurs égaremens, interrompre le récit de la Foi; mais elles furent renvoyées, & les Amours purs les chassèrent avec leurs flambeaux.

Lucrèce, Pénélope, Thomiris, Judith, Porcie & Sulpicie, remplacèrent ces Reines criminelles, & présentèrent à la Duchesse les palmes de la pudeur qu'elles avaient obtenues pendant leur vie. Bacchus, Silène & les Egyptiens, vinrent célébrer une noce qui termina cette Fête brillante.

On peut regarder cette suite de tableaux galands & ingénieux, mais peu relatifs les uns aux autres, comme l'origine de nos Carroufels, & de nos grands Spectacles à machines.

Jettons un coup-d'œil sur la Fête que la Régente Catherine de Médicis donna à Bayonne, lorsqu'elle y conduisit le Roi.

Dans une petite île située dans la rivière de Bayonne, couverte d'un bois de haute futaie, la Reine fit construire douze grands berceaux, qui aboutissaient à un salon de forme ronde qu'on avait

pratiqué dans le milieu ; quantité de lustres de fleurs furent suspendus aux arbres, & l'on dressa une table de douze couverts dans chacun des berceaux.

La table du Roi, des Reines de France & d'Espagne, des Princes & Princesses du Sang, était dressée dans le milieu du salon, de façon que leur vue pouvait aisément se promener sur les douze tables des berceaux.

Les Musiciens, placés derrière les arbres, se firent entendre lorsque le Roi parut. Les filles d'honneur des deux Reines, vêtues élégamment en Nymphes, servirent la table du Roi. Les Officiers des deux Cours habillés en satyres apportaient les mets.

Pendant le repas des danseurs & des danseuses, représentant les habitans des Provinces voisines, exécutèrent plusieurs entrées.

Le festin fini, les tables disparurent, & firent place, comme par magie, à un amphithéâtre de verdure & à un parquet de gazon, où les deux Cours se rassemblèrent pour commencer le bal.

Nous emprunterons du Pere Ménéstrier le détail d'une Fête donnée à Lisbonne en 1610.

» Le 31 Janvier, après l'Office
» solennel du matin & du soir,
» sur les quatre heures après midi,
» deux cens arquebusiers se ren-
» dirent à la porte de Notre-Dame
» de Lorette, où ils trouverent
» une machine de bois d'une gran-
» deur énorme qui représentait
» le cheval de bois. Ce cheval
» commença dès-lors à s'émouvoir
» par de secrets ressorts, tandis
» qu'autour de ce cheval se re-

» présentaient en ballets les prin-
» cipaux évènements de la guerre
» de Troie.

» Ces représentations durèrent
» deux bonnes heures ; après quoi
» on arriva à la place de saint
» Roch où est la maison professée
» des Jésuites. Une partie de cette
» place représentait la ville de
» Troie avec ses rours & ses mu-
» railles. Aux approches du che-
» val une partie des murailles
» tomba ; les soldats Grecs sorti-
» rent de cette machine, & les
» Troyens de leur ville, armés &
» couverts de feux d'artifice avec
» lesquels ils firent un combat
» merveilleux.

» Le cheval jetait des feux con-
» tre la ville, la ville contre le
» cheval ; & l'un des plus beaux
» spectacles fut la décharge de
» dix-huit arbres tous chargés de
» semblables feux.

» Le lendemain, d'abord après
» le dîner, parurent sur mer au
» quartier de Pampuglia quatre
» brigantins richement parés,
» peints & dorés, avec quantité
» de banderoles & de grands
» chœurs de musique. Quatre Am-
» bassadeurs, au nom des quatre
» parties du monde, ayant ap-
» pris la béatification d'Ignace de
» Loyola, pour reconnaître les
» bienfaits que toutes les parties
» du monde avaient reçus de lui,
» venaient lui faire hommage &
» lui offrir des présens, avec les
» respects des Royaumes & des
» Provinces de chacune de ces
» parties.

» Toutes les galères & les vais-
» seaux du port saluerent ces bri-
» gantins. Étant arrivés à la place

» de la marine, les Ambassadeurs
 » descendirent, & monterent en
 » même-tems sur des chars super-
 » bement ornés, & accompagnés
 » de trois cens cavaliers, s'avan-
 » cerent vers le College, précé-
 » dés de plusieurs trompettes.

» Après quoi des peuples de
 » diverses nations, vêtus à la ma-
 » niere de leur pays, faisaient un
 » ballet très-agréable, compo-
 » sant quatre troupes ou quatre
 » quadrilles pour les quatre par-
 » ties du monde.

» Les Royaumes & les Provin-
 » ces, représentés par autant de
 » Génies, marchaient avec ces
 » nations & les différens peuples
 » devant les chars des Ambassa-
 » deurs de l'Europe, de l'Asie,
 » de l'Afrique & de l'Amérique,
 » dont chacun était escorté de
 » soixante-dix cavaliers.

» La troupe de l'Amérique était
 » la première; & entre les dan-
 » ses, elle en avait une plaisante
 » de jeunes enfans déguisés en
 » singes, en guenons & en per-
 » roquets. Devant le char étaient
 » douze nains montés sur des ha-
 » quenées: le char était tiré par
 » un dragon.

» La diversité & la richesse des
 » habits ne faisaient pas le moindre
 » ornement de cette Fête, quel-
 » ques-uns ayant pour plus de
 » deux cens mille écus de pier-
 » rereries.

Terminons le détail de ces su-
 perbes Fêtes par le précis d'une
 qui fut donnée à Londres à l'oc-
 casion du mariage de Frédéric V,
 Comte Palatin du Rhin, avec
 la Princesse d'Angleterre.

Cette brillante Fête commença

par des feux d'artifice en action
 sur la Tamise; idée ingénieuse
 & trop négligée. Ces feux furent
 suivis d'un grand festin, où, à
 l'imitation de la Fête de Bergonce
 de Botra, les Dieux de la fable
 apportèrent les services & danse-
 rent des entrées de caractère. Un
 bal termina cette première nuit.

Le seconde commença par une
 mascarade aux flambeaux compo-
 sée de plusieurs troupes de mas-
 ques à cheval. Deux grands char-
 riots les précédaient, & ils étaient
 remplis de personnages qui de-
 vaient exécuter un ballet devant
 le Roi. Toute cette pompe ayant
 traversé la ville, arriva au palais
 & dansa son ballet: le sujet était
 le Temple de l'Honneur, dont
 la Justice allait être établie la
 Prêtresse. Le Conquérant de l'In-
 de; le Dieu des richesses, l'Ambi-
 tion & le Caprice, voulurent
 en vain pénétrer dans ce Temple;
 on n'en ouvrir l'entrée qu'à l'A-
 mour & à la Beauté pour chanter
 l'hymne nuptial des nouveaux
 époux.

Deux jours après trois cens Gen-
 tilshommes, représentant les peu-
 ples de toutes les parties du monde,
 parurent sur la Tamise dans de
 superbes barques: ils se rendirent
 à terre, & au travers d'une mul-
 titude innombrable ils arrivèrent
 au palais, où ils dansèrent de-
 vant le Roi un ballet allégori-
 que.

En opposition à cet ancien pro-
 verbe, *Et toto divisos orbe Bri-
 tannos*, la Religion réunissant la
 Grande-Bretagne au reste de la
 terre, était le sujet de ce spec-
 tacle.

Le théâtre représentait le globe du monde : la Vérité , sous le nom d'Alithie , était négligemment couchée sur un des côtés. Les Muses exposèrent le sujet , & Atlas dit : « Qu'ayant appris d'Archimède » que si on trouvait un point fixe , » il serait aisé d'enlever toute la » masse du monde , il était venu » en Angleterre , qui était ce point » si difficile à trouver , & qu'il » se déchargerait désormais du » poids qui l'avait accablé sur » Alithie , comme inséparable du » plus sage & du plus chéri des » Rois. « Alors le globe s'ouvrit , l'Europe en sortit avec toutes les Puissances qui la gouvernent , & elles étaient suivies par les différens peuples qui dansèrent plusieurs entrées. Les trois autres parties du monde parurent ensuite , & partagerent naturellement la Fête en autant d'actes , pendant lesquels les personnages ne cessèrent de chanter les louanges de la Princesse d'Angleterre , & de lui offrir de riches présens.

FÊTES funèbres. Les Sauvages du Missipi & du Canada croient , suivant le rapport du P. Hennepin » que l'ame n'abandonne point » le corps incontinent après la » mort : par cette raison ils en » retirent avec le mort son arc , » ses flèches , du bled , de la viande , afin qu'il ait de quoi se » nourrir en attendant qu'il soit » arrivé au pays des ames , & » comme ils en donnent à toutes » les choses sensibles , ils disent » que les hommes chassent encore » après leur mort les ames des » castors , des élans , des renards. « Ils veulent que les raquettes dont

ils se servent sur la neige aient aussi des ames pour s'animer , sans quoi les chasseurs de l'autre monde ne pourraient pas s'en servir ; ainsi ils en donnent à leurs flèches , à leurs hameçons , &c. Ils se persuadent aussi que les ames des défunts habitent quelque temps parmi les vivans avant de se rendre au pays des ames ; c'est pour cela que dans leurs festins ils ne manquent pas de leur abandonner une portion.

Lorsqu'un sauvage est mort on l'habille le plus proprement possible , & on le place sur une natte ; ses parens se rangent autour de lui , & chacun lui fait sa harangue : on lui raconte ses exploits & ceux de ses ancêtres ; les femmes prennent ensuite la place des hommes , & font la même cérémonie. Alors le cadavre est porté dans la cabane des morts , il y reste vingt heures , pendant lesquelles tous les parens & les amis s'occupent à danser , à boire , à manger & se divertir. Les vingt heures expirées , les esclaves du mort le prennent sur leur dos , & le portent au lieu où il doit être exposé sur des piliers de dix pieds de hauteur , enveloppé dans un double cercueil d'écorce d'arbre , dans lequel on met ses armes , du tabac , des pipes , & du bled d'Inde. Chacun doit faire un présent au défunt , afin que rien ne lui manque dans son voyage jusqu'au pays des ames.

FÊTES Lunaires. Les neuf premiers jours de la Lune , & surtout le neuvième , sont de grandes Fêtes à la Chine. Ils sont placés

au nombre des jours heureux , & c'est ce tems que les Chinois choisissent pour le mariage de leurs enfans. Pendant ces Fêtes ils se font servir un plat qui représente un certain appartement du palais environné de neuf tours , qui répondent à chacun des neuf jours , parce que le nombre de neuf est le plus excellent de tous les nombres , & qu'il a la vertu de conférer les honneurs , les richesses , & une longue vie.

FÊTES publiques chez les Tartares Mongols. Dans les grands jours de Fête la table de l'Empereur est placée du côté septentrional de la salle , en sorte que ce Prince ait le visage tourné au sud. A sa droite est la première Impératrice ; ses fils & les Princes de son sang occupent le côté gauche. Au-dessous de l'Impératrice sont les Princesses du sang , & successivement les Dames d'un rang inférieur. Chacun a sa table particulière ; mais placée de façon que celle du Monarque Tartare domine sur toutes les autres. Deux gardes d'une taille gigantesque gardent les deux portes pour empêcher qu'on ne touche au seuil , crime impardonnable dans cette Cour. Si quelqu'un commettait cette imprudence , il serait dépouillé de ses habits par les gardes qui lui donneraient un certain nombre de coups bâton , à moins qu'il ne fût en état de racheter cette punition par une somme d'argent. Tous les domestiques ont la bouche couverte d'un morceau d'étoffe de soie , dans la crainte qu'ils ne souillent les mets par leur haleine impure. Lorsque l'Em-

pereur demande à boire , la fille qui remplit la fonction de présenter la coupe fait trois pas en arrière & fléchit les genoux ; toute l'assemblée se prosterne & la musique se fait entendre.

Le jour que les Tartares célébraient la naissance de leur Empereur *Kublay* , ce Monarque paraissait revêtu du plus riche drap d'or ; vingt mille Officiers & Courtisans portaient des habits de soie couleur d'or , avec des ceintures brodées d'or & d'argent qu'il leur faisait distribuer ; souvent ces habits étaient couverts de perles & de pierres précieuses. Ces libéralités qui doivent paraître considérables , étaient bien compensées par les présens que l'Empereur recevait de ses sujets à l'occasion de cette solennité.

La Fête du nouvel an avait encore quelque chose de plus brillant. Toute la Cour paraissait en habit blanc , couleur qui passait pour heureuse : les Princes , les Gouverneurs , les Villes , envoyaient ce jour-là au Monarque Tartare les présens les plus riches en étoffes , pierres précieuses , chevaux & autres galanteries , mais en observant que le tout fût de la couleur favorite du jour. Cette Fête procurait quelquefois cent mille chevaux à l'Empereur.

Sans doute que la magnificence de ces Fêtes ne fut poussée aussi loin que lorsque l'Empereur *Kublay* eut conquis le vaste Empire de la Chine.

FETFA. Nom que les Musulmans donnent aux sentences & aux décisions que leur Muphti rend par écrit. Ce mot Arabe

signifie le jugement d'un homme sage. Le Muphti fait expédier toutes ses décisions *gratis* ; & par humilité il ajoute au bas : *Dieu le fait mieux.*

FÉTICHE. Nom que les Nègres de la côte de Guinée donnent à tout ce qui leur plaît de diviniser dans la nature. Un rocher, un arbre, un oiseau, un caillou, un coquillage entier ou rompu, peuvent devenir successivement la suprême Divinité de ce peuple ignorant & superstitieux. Chaque canton a son Fétiche principal, & chaque Nègre en a un, deux, & quelquefois trois particuliers. Il a un Fétiche qui préserve sa cabane de tout accident; il en conserve un dans son canot qui le rassure contre les tempêtes, & par l'intercession duquel il obtient une abondante pêche. Il en porte un sur lui qui éloigne de lui tous les accidens pendant la route. Un Nègre ne manque jamais d'offrir à son Fétiche les prémices de sa nourriture. S'il sort, il porte avec lui une cruche remplie d'eau, & quelques graines; & lorsqu'il rencontre un arbre Fétiche, il a soin de lui donner à boire & à manger. Les Fétiches sont les auteurs du bien & du mal qui arrive dans le monde; ce sont eux qui envoient les tempêtes & qui donnent les moissons. Ils connaissent les plus secrètes pensées des Nègres, & ils ne peuvent impunément les offenser. Ces Idolâtres ont des Prêtres qui par intérêt les entretiennent dans leur stupide ignorance, & leur vendent de petits Fétiches, auxquels ils attribuent les plus

grandes vertus. Tuer un oiseau Fétiche, abattre un arbre Fétiche, est dans ce pays le plus grand crime que peut commettre un Européen: il en coûta la vie à dix Hollandais pour avoir coupé quelques palmiers que les Nègres adoraient comme leurs plus puissans Fétiches.

FÉTICHES. Ce mot est Portugais dans son origine, & signifie proprement *charme* ou *amulette*: dans la langue des Nègres c'est *Bossom*, qui veut dire *Dieu* & *choses divines*. Les Prêtres Nègres ont vraisemblablement inventé les Fétiches comme un moyen sûr de s'enrichir, & de donner du crédit à leur ministère. Il n'est pas décidé combien un Nègre doit posséder de Fétiches, ni de quelle forme doivent être ces objets de sa vénération. Tantôt c'est un os de volailles, un arête de poisson, un caillou, une plume, & autres bagatelles que détermine le caprice. Les Prêtres qui vendent cher ces sottises, feignent de les avoir trouvées sous des arbres sacrés. Ils doivent préserver de tous dangers, & procurer toutes sortes de biens: il en faut pour la chasse, pour la pêche, pour les récoltes, pour protéger la moisson, procurer beaucoup & de beaux enfans, de belles femmes, pour éloigner les mauvaises rencontres dans les voyages, & enfin pour écarter les maladies. Outre les Fétiches particuliers & domestiques, les Nègres en ont de publics, qui passent pour les protecteurs du canton. Le palmier est au rang de ces grands Fétiches; & lorsqu'un Nègre passe devant

un de ces arbres contactés, il a soin d'arracher quelques lambeaux de son écorce qu'il roule entre ses doigts, & dont il se fait une ceinture ou un bracelet comme un merveilleux préservatif. C'est à ces arbres qu'ils vont adresser leurs prières, & où ils prétendent voir le diable sous la forme d'un chien noir, qui leur répond avec une voix humaine. Les grandes montagnes sont aussi regardées comme des Fétiches & la demeure des Dieux; en sorte que lorsqu'il tonne & qu'il fait des éclairs, ils s'empres sent d'y apporter des offrandes pour apaiser ces Divinités en colère. Les lacs, les rivières & les étangs, ont part à la superstition des Nègres. Pour obtenir de la pluie, ils s'assemblent autour d'un étang, & le Prêtre égorge une brebis, dont le sang tombe dans l'eau, ensuite il y jette un pot en prononçant quelques paroles, puis l'on fait griller la victime, & l'on en dévore la chair encôte sanglante. Comme cet étang est supposé le messager des eaux du pays, il est prié de porter ce pot aux lacs & aux rivières, & de le rapporter plein, afin qu'en le répandant sur les champs, il leur rende la fertilité.

Lorsque ces Idolâtres ont reçu quelque injure, ils sont exorciser par leur Prêtre quelque vivre, qu'ils jettent sur le chemin par où doit passer leur adversaire; & ils sont persuadés que s'il y touche, ce présent lui deviendra funeste. Pour se garantir de ce prétendu maléfice, on peut se faire porter, alors il ne peut être

nuisible. Ces Nègres qui ont toutes les mauvaises qualités de l'humanité, n'oseraient violer un serment qu'ils auraient fait sur leurs Fétiches. Lorsque pendant quelques jours ils ont fait une méchante pêche, ils s'imaginent que le grand Fétiche est offensé, & ils vont offrir un peu d'or au Prêtre pour apaiser la Divinité. Cet imposteur se rend en procession à la rivière, il y jette du grain & d'autres présens, bat du tambour, pleure, se bat la poitrine, & revient en cérémonie. Il n'est pas douteux qu'à quelques jours de-là la pêche ne devienne bonne. Au reste comme tous les Nègres attribuent tout le bien & tout le mal qui leur arrive à quelques causes surnaturelles, il n'est pas étonnant qu'ils soient toujours les dupes des grossières fourberies des Prêtres, & qu'ils placent toutes leurs espérances dans les vertus de leurs Fétichés.

FEU de la S. Jean. A Paris toutes les années, la veille de S. Jean-Baptiste, le Gouverneur de la ville, ou en son absence les Prévôt des Marchands & Echevins, Procureur du Roi, Greffier & Receveur de l'Hôtel de ville, avec des guirlandes de fleurs en baudrier, font trois tours dans la place de Greve, & mettent ensuite le feu avec des flambeaux à un bucher de fagots.

Cette sorte de réjouissance est fondée sur ce qu'on lit dans le nouveau Testament que les nations se réjouiront à la naissance de Jean. - Ce feu de la S. Jean a été dans beaucoup d'endroits une occasion de pratiques super-

stirieuses. On en conservait précieusement les tisons ; on jetait par-dessus les flammes certaines herbes qu'on s'imaginait par-là devoir acquérir des vertus particulières, & la nuit de ce grand jour était regardée comme le tems le plus favorable aux sorciers pour composer les drogues qui entraient dans leurs prétendus maléfices. Le tems & la Religion ont enfin effacé l'idée de ces sottises.

FEU SACRÉ. Presque tous les peuples, ne consultant que les effets qui s'opèrent dans la nature, ont adoré le Soleil comme le créateur & le maître de l'univers ; & ils ne tarderent pas, par un culte religieux, à rendre hommage au feu, qui est la vive image de cet astre lumineux.

Les Rois de l'Asie faisaient toujours porter du feu devant eux, & ils croyaient ou seignaient de croire que celui qu'on conservait pour cet usage était descendu du ciel. On le portait ordinairement à la tête des armées sur de petits autels d'argent. Le feu devint bientôt une chose sacrée dans l'esprit des nations, qui le virent avec respect entrer dans toutes les cérémonies religieuses, soit pour parer les autels, soit pour consumer les victimes. Les Perses, les Chaldéens, les Grecs, les Romains, les Egyptiens, entretenaient perpétuellement un feu sacré dans leurs Temples. Moïse l'établit de la part du Seigneur par une loi expresse. » Le feu, » dit-il, brûlera sans cesse sur » l'autel, & le Prêtre aura soin » de l'entretenir, &c. «

Les Perses furent les plus reli-

gieux adorateurs du feu. Ils avaient des enclos fermés de murailles & sans toits où ils entretenaient perpétuellement le feu sacré, & le peuple à certaines heures venait y adresser ses prières. A la mort d'un Roi de Perse le feu était réellement éteint dans tout l'Empire, & on ne le rallumait que lorsque son successeur était couronné. Le feu sacré brûlait à Athènes dans le Temple d'Apollon ; des veuves entretenaient toujours un brasier ardent dans celui de Delphes ; une lampe éclairait continuellement le Temple de Jupiter-Hammon, & les Prêtres faisaient croire au peuple que tous ces feux étaient inextinguibles. Nul feu sacré n'a été plus célèbre que celui de Vesta. C'était le feu lui-même que les Romains adoraient, & sa durée devait assurer la grandeur de l'Empire. *Voyez VESTALES.*

FEU SACRÉ chez les Perses. Lorsque les Perses venaient vers le feu sacré pour lui rendre hommage, ils s'en approchaient toujours du côté de l'occident, afin qu'ayant le visage tourné vers le feu, & par là vers le soleil levant, ils pussent honorer l'un & l'autre en même-tems. Les Prêtres des Gaures observent encore aujourd'hui cet usage, & ne permettent pas au petit nombre de leurs fideles de s'en écarter. Ils veillent nuit & jour pour entretenir le feu sacré ; & lorsqu'un accident l'a fait éteindre, il doit être rallumé de la manière la plus pure qu'il soit possible. Quelquefois on emploie un morceau d'acier & une pierre ; mais plus souvent

on frappe deux morceaux de bois dur l'un contre l'autre : le feu du ciel peut servir lorsqu'il s'est attaché à quelque matière combustible ; mais le moyen le plus noble pour rallumer ce feu , c'est de réunir les rayons du soleil dans le foyer à l'aide d'un miroir ardent. On ne peut toucher le feu sacré ni avec une épée , ni avec un couteau ; il doit être entretenu avec du bois sans écorce , & il n'est pas permis de le souffler avec la bouche , ni même avec des soufflets ; ce serait le profaner. Cette profanation était jadis punie de mort.

Lorsque le souverain Pontife s'approche du feu , il doit s'être lavé depuis la tête jusqu'aux pieds & s'être parfumé. Son habit est absolument blanc , & sa bouche couverte d'un voile dans les grandes cérémonies ; mais ordinairement il n'y a que les Prêtres qui soient sujets à cette gêne. Chacun jette , selon ses moyens , des offrandes dans le feu : ce sont des huiles aromatiques & des parfums. C'est pour cette raison que ces choses , jetées ainsi , s'appelaient autrefois , *le festin du feu*.

Dans les petits endroits , au lieu du feu sacré on entretient continuellement une lampe.

FEU saint des Grecs. On observe dans l'Eglise du saint Sépulchre à Jérusalem , le Samedi-saint , une cérémonie plus superstitieuse que dévote , & dont la péculeuse fraude produit beaucoup d'argent aux papes. Ils ont laissé croire au peuple que ce jour-là le feu descend du ciel dans l'Eglise. Les Turcs connaissent cette

fourberie & la souffrent , parce qu'ils en tirent du profit ; & le Patriarche & les Evêques la permettent , parce que sans cela il ne leur serait pas possible de payer les tributs auxquels les Mahométans les assujettissent. Sur les huit heures du matin les Grecs éteignent toutes leurs lampes & celles du saint Sépulchre ; mais sans décence , nous dit le voyageur Thévenot , en se culbutant les uns sur les autres , & en élevant vers le ciel des bougies , comme pour lui demander de faire descendre le feu saint. A trois heures le Patriarche de Jérusalem , habillé pontificalement , sort du chœur avec son Clergé , & commence la procession jusqu'au saint Sépulchre ; les Arméniens & les Coptes s'y joignent , mais séparément. Après que la procession a tourné trois fois autour de l'Eglise , un Prêtre Grec sort de la chapelle de l'Ange , & annonce au Patriarche que le feu saint est descendu du ciel. Il entre dans l'Eglise accompagné du Patriarche Arménien & de l'Evêque des Coptes. Un moment après les Prélats reviennent tenant des bougies allumées , & le peuple avec la plus inmodeste confusion s'empresse pour y allumer celles qu'il y a apportées ; parce qu'il estime ce feu plus saint que celui qu'il pourrait obtenir des autres. Les soldats Turcs qui gardent les portes de l'Eglise ne permettent aux Grecs d'y entrer qu'en payant. Ce jour-là ils ne boivent ni ne mangent que lorsqu'ils ont reçu le feu sacré.

On donne pour origine à cette

superstition un miracle que l'on dit qui s'opérait autrefois le Samedi-saint à la vue du peuple assemblé dans l'Eglise du saint Sépulchre. Dieu envoyait dans ce divin monument une flamme qui rallumait toutes les lampes. Chacun voyait descendre du ciel une flamme qui voltigeait de côté & d'autre, & qui allumait tous les luminaires éteints. On veut que le feu céleste ait cessé de descendre au commencement du douzième siècle, après avoir duré au-delà de sept cens cinquante ans depuis S. Jérôme.

Le jour de la descente du feu les dévots vont mesurer des morceaux de toile sur le saint Sépulchre, & les gardent religieusement pour leur servir de suaires.

FEU & Eau. Les Romains présentaient aux nouvelles mariées du feu & de l'eau lorsqu'elles entraient pour la première fois dans la maison de leurs époux. Romulus institua cette cérémonie lorsqu'il unit les Sabines à leurs ravisseurs, & cet usage s'est perpétué d'âge en âge.

FÊVE. Quelques peuples de l'antiquité regardaient la Fève comme impure : les Prêtres Egyptiens n'osaient en manger, & les Romains l'employaient dans leurs cérémonies funèbres. On jetait souvent des Fèves sur les tombeaux, parce qu'elles étaient regardées comme le symbole de la mort. Ovide nous apprend qu'on se servait de Fèves pour évoquer les mauvais Génies. Pythagore enseigne à ses disciples que la Fève est née en même-temps que l'homme & formée de la même corrup-

tion. Or comme il se trouve dans la Fève une sorte de ressemblance avec les corps animés, il ne doute point qu'elle n'ait aussi une âme sujette comme les autres aux vicissitudes de la transmigration, & il craint que quelqu'un de ses parens ne soit devenu Fève. Cette rêverie nous est rapportée par Porphyre dans la vie de ce Philosophe.

FEUX-FOLLETS. Petites flammes qui volent çà & là dans l'air à peu de distance de la terre. Dans beaucoup d'endroits les crédules & superstitieux habitans de la campagne s'imaginent que ces flammes sont des malins esprits ou des âmes damnées qui vont roder par-tout, & qui étant mortes excommuniées, conservent toujours leur malice. Les anciens regardaient comme un feu sacré les petites flammes qui paraissaient sur la tête de leurs enfans, & ils en tiraient d'heureux présages. Ce Feu-follet s'appelle en Latin *Ignis lambens*.

FIACRE. Nom que l'on donne à Paris aux carrosses qui se tiennent sur les places pour le service du public. Ce nom leur vient d'une image de S. Fiacre qui pendait pour enseigne à un logis de la rue S. Antoine où on loua d'abord ces sortes de voitures. Les Parisiens donnent par mépris le nom de Fiacre à toutes voitures délabrées ou mal entretenues.

FIANÇAILES. Terme que l'on emploie pour exprimer l'engagement que l'on contracte avant que de s'épouser. Il y a tout lieu de penser que les Fiançailles sont presque aussi anciennes que le

Mariage. On trouve dans la Gènesé, chap. xxiv, » que Laban » & Batuel ayant. consenti au » mariage de Rebecca avec Isaac, » le serviteur d'Abraham se prosterna contre terre & adora le » Seigneur; il tira ensuite des vases d'or & d'argent, & de riches vêtemens dont il fit présent » à Rebecca; & il donna aussi » des présens à ses freres & à sa » mere; ils firent ensuite le festin; ils mangerent & burent ce » jour-là. « On lit aussi dans le chap. vij, » que Raguel prit la » main droite de sa fille, la mit » dans la main droite de Tobie, » & lui dit : Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, & le Dieu » de Jacob soit avec vous : que » lui-même vous unisse, & qu'il » accomplisse sa bénédiction en » vous; & ayant pris du papier, » ils dresserent le contrat; après » cela ils firent le festin, en bé-

nisant Dieu. « Ce sont là sans doute de véritables Fiançailles, & nous pratiquons aujourd'hui la même chose. On s'engage en se donnant la main; on écrit les conventions, & la cérémonie se termine ordinairement par un festin.

Les Fiançailles sont de bien-

» survient après les Fiançailles, un » changement notable dans la » personne ou dans la fortune, » l'hérésie, le crime de fornication, l'entrée en religion, & » autres incidens, sont des motifs puissans pour rompre les » Fiançailles; mais hors de ces » cas on ne peut violer cet engagement sans encourir l'empêchement de l'honnêteté publique; c'est-à-dire, qu'on ne peut » se marier avec une autre que » sa fiancée, sans une dispense » expresse. «

Autrefois on ne mariait les Grands & les Particuliers qu'à la porte de l'Eglise. Lorsqu'en 1559 Elisabeth de France, fille de Henri II, épousa Philippe II, Roi d'Espagne, Eustache du Bellai, Evêque de Paris, alla à la porte de Notre-Dame, & *se fit la célébration des Fiançailles audit portail, selon la coutume de notre Mere la sainte Eglise.*

Si le fiancé se dégage, il perd tous les bijoux qu'il a donné à la fiancée: si au contraire le mariage est rompu par la fiancée, elle doit restituer les présens qu'elle a reçus.

FIDÉLITÉ. Respectable Divinité des anciens Romains. Elle présidait à la bonne foi dans le commerce de la vie & à la sûreté des promesses; & le serment qu'on faisait par elle, était de tous les sermens le plus inviolable. On croit communément que Numa est le premier de tous les hommes qui bâtit un Temple à la Fidélité, & qu'il ordonna que les frais de son culte se feraient aux dépens du trésor public. On

représentait cette Déesse souvent avec la figure d'une femme couronnée d'olivier, n'ayant pour tourhabillement qu'un voile blanc, symbole de la candeur : les Prêtres dans leurs fonctions sacrées avaient la tête & les mains couvertes d'un voile de même couleur, & c'est ainsi qu'ils lui présentaient leurs offrandes de la main droite ; & quelques Auteurs prétendent que de-là vient l'usage de prêter serment de la main droite. Au reste on n'immolait aucune bête en sacrifice à cette Déesse qui n'était plus connue des Romains sous le regne d'Octave. (*Voyez FIDIUS.*)

FIDIUS. Dieu de la bonne foi honoré par les Romains, & qui présidait comme la Fidélité (*voyez FIDÉLITÉ*) à la sainteté des engagements. On lui donnait pour compagnie l'Honneur & la Vérité. Il avait plusieurs Temples dans Rome, & il devrait en avoir dans le cœur de tous les hommes.

FIERTE. (*lever la*) Cette façon de parler n'est plus en usage que dans la Province de Normandie, pour exprimer l'action d'un criminel admis à porter la châtie de S. Romain, Archevêque de Rouen.

Le Chapitre de la Cathédrale de Rouen qui possède les reliques de S. Romain, jouit en conséquence du privilège de délivrer & absoudre un criminel & ses complices à la Fête de l'Ascension, en le faisant passer sous la Fierie, c'est-à-dire, sous la châtie du Saint, en exceptant les crimes de lèse-Majesté, d'hérésie,

de fausse monnaie, vol, viol, & assassinat de guet-à-pens, qui ne sont pas *fiertables*.

Suivant la Déclaration d'Henri IV du 25 Janvier 1597, le Chapitre nommé au Roi celui qu'il desire jouir du privilège de la Fierie, & l'accusé obtient des Lettres d'abolition scellées du grand sceau, parce qu'il n'y a que le Prince qui puisse faire grâce à un criminel.

FIGUIER de Navius. Il y avait à Rome dans le Comice un Figuier que Tarquin le vieux avait fait planter à l'endroit précisément où l'augure Accius Navius avait coupé en deux une pierre à aiguisset avec un rasoir. Un préjugé populaire fit croire aux Romains que le destin de leur ville était attaché à ce Figuier, & qu'elle ne subsisterait qu'autant qu'il rapporterait des figues.

FIGURE ronde. La Figure ronde était celle que les anciens estimaient le plus. La superstition qui était l'essence de leur caractère, leur faisait regarder tout ce qui était rond comme sacré. C'est par cette raison qu'ils faisaient leurs autels ronds, leurs tables rondes, & qu'ils plantaient en rond leurs bois sacrés. Eustathe, dans ses remarques sur Homère, donne la preuve de ce que nous avançons.

FILLE ENCEINTE. (*Serment de la*) En Angleterre une de ces filles, dont on peut sans risque suspecter la vertu, lorsqu'elle se trouve enceinte, ignore ou feint souvent d'ignorer l'auteur de cette grossesse furtive. Dans l'espoir de se débarrasser du soin de l'enfant

qu'elle doit mettre au monde, elle jette les yeux sur quelqu'homme riche un peu libertin, & le désigne pour le pere de l'enfant. Pour cet effet elle se rend chez le Juge de paix, devant lequel elle fait appeler le prétendu pere, & en sa présence jure sur la Bible qu'un Clerc lui présente: » Qu'elle reconnaît & déclare pour pere de » l'enfant qui doit naître, un tel, » par elle assigné devant le Juge » de paix. « Ce pere élu, & déclaré pere par cette formalité de Justice, est condamné à une amende arbitraire, & à convenir d'une somme d'argent destinée à l'entretien de l'enfant.

FILLES Pénitentes. Religieuses établies en 1497, & pour lesquelles Jean-Simon de Champigni, Evêque de Paris, dressa les statuts suivans, que nous empruntons de Sauval.

On ne recevra aucune Religieuse qui n'ait mené, au moins pendant quelque tems, une vie dissolue; & pour que celles qui se présenteront ne puissent pas tromper à cet égard, elles seront visitées en présence des meres, sous-meres & discrètes, par des matrones nommées exprès, & qui feront serment sur les Srs Evangelies de faire bon & loyal rapport.

Afin d'empêcher les Filles d'aller se prostituer pour être reçues, celles qu'on aura une fois refusées seront exclues pour toujours.

En outre les Postulantes seront obligées de jurer, sous peine de leur damnation éternelle, entre les mains de leur Confesseur & de six Religieuses, qu'elles ne

se sont pas prostituées à dessein d'entrer un jour dans cette Congrégation; & on les avertira, que si l'on vient à découvrir qu'elles se soient laissé corrompre à cette intention, elles ne seront plus réputées Religieuses de ce Monastere, fussent-elles professes, & quelques vœux qu'elles aient faits.

Pour que les femmes de mauvaise vie n'attendent pas trop long-tems à se convertir, dans l'espérance que la porte leur sera toujours ouverte, on n'en recevra aucune au-dessus de l'âge de trente ans.

On voit le but de cet établissement; mais il est changé, & ces Religieuses ne reçoivent plus parmi elles que des Filles honnêtes, & dont les mœurs ne peuvent être suspectées.

FILS de la Terre. C'est un Ecoier qui, dans l'Université d'Oxford, à la commission, aux actes publics, de railler & de satyriser tous les Membres de cette Université, & de leur imputer quelque abus ou quelque corruption naissante. Dans la Faculté de Théologie de Paris on donnait le nom de Paranymphe à un semblable personnage. (*Voyez PARANYMPHE.*)

FILS des Dieux. Les anciens donnerent ce nom à tous les enfans naturels des Princes qu'ils mirent au nombre de leurs Dieux; & les Poètes appellerent Fils des Dieux un grand nombre de personnages sortis de la fécondité de leur imagination: ainsi l'Acheron devint fils de Cérés, l'Amour fils de la Pauvreté, l'Echo fille de l'Air, &c. Ceux qui excellent

excellerent dans la Médecine, la Musique, &c. comme Esculape, Orphée, Linus, &c. devinrent les fils des prétendus Dieux dont ils étaient les imitateurs. Ceux qui se rendaient fameux sur mer, & les Guerriers redoutables furent regardés comme les fils de Neptune & de Mars. Les hommes éloquens étaient nécessairement fils d'Apollon ; les fins & les rusés devaient reconnaître Mercure pour pere. Les Héros, dont l'origine était obscure, passerent pour les enfans de la terre ; ceux qu'on trouvait exposés dans les Temples & dans les bois sacrés tenaient sans doute leur origine des Dieux, ainsi que ceux qui provenaient du commerce criminel des Prêtres avec les femmes qu'ils subornaient.

FILS du Feu ou de la Fumée. On trouve un singulier usage chez les Insulaires qui habitent l'isle de Socotora en Afrique. Lorsqu'ils veulent se défaire de leurs enfans, ils nomment *tel* ou *tel* pour en avoir soin, & ce pere d'adoption est obligé de les recevoir, de les nourrir, & de les entretenir comme ses propres enfans. On nomme ces enfans adoptifs *Fils du Feu* ou *de la Fumée* ; parce que lorsqu'un pere veut transporter son enfant à un autre, il allume un grand feu dans son antre, & y jette un certain bois verd. Sitôt que ce bois commence à fumer, il sort, & crie de toute sa force, que l'enfant que sa femme vient de concevoir doit appartenir à tel voisin. Celui-ci est obligé d'accepter le présent ; mais dans semblable

Tome II.

occasion il rend la pareille à un autre.

FILZ de S. Fiacre. C'était un mal qui prenait à l'anus. Dans le septieme siecle les personnes attaquées de ce mal se rendaient à l'hermitage de S. Fiacre, situé à deux lieues de Meaux : là on les faisait asséoir sur une pierre creusée ; l'on dit que par l'intercession de S. Fiacre, qui était fils d'Eugene IV, Roi d'Ecosse, qui régnait en 606, elles obtenaient leur guérison. Ce mal n'était autre chose que la fistule, maladie dont la cure n'a été connue de nos Chirurgiens que sous le règne de Louis XIV.

FITZ. C'est un vieux mot Français qui à la lettre signifie fils. On ajoute ordinairement ce terme au nom des fils naturels des Rois d'Angleterre, comme James Fitz-Roi, Duc de Grafton ; Jacques Fitz-James, Duc de Berwick.

Il y a quelques familles Irlandaises qui portent le titre de Fitz devant leur nom de famille, comme les Fitz-Morits, les Fitz-Gérard & d'autres.

FLAGELLANS. Cette secte parut en Bohême vers 1261, & en 1309 elle infestait déjà toutes les parties de l'Europe. Ces fanatiques entraient processionnellement dans les villes le corps découvert jusqu'à la ceinture, & se donnant à chaque pause des coups de discipline qui faisaient ruisseler le sang de toutes parts. Après le service divin ils se répandaient nus dans les cimetières, & là, couchés sur le ventre ou sur le dos, & les bras étendus en croix,

D

un d'eux venait les toucher, en leur disant : « Dieu te remets tes péchés, lève-toi. » Ensuite ils entonnaient un cantique, où à un verser qui rappelle la mort de notre Sauveur, ils se roulaient indifféremment dans la fange & sui les cailloux qui se trouvaient devant eux. Ces enthousiastes, faux ou véritables, n'admettaient ni la nécessité, ni l'efficacité des Sacremens ; & par une explication forcée corrompaient les dogmes de la Religion. D'ailleurs, ramas impur de gens chargés de crimes, d'hommes proscrits, de femmes prostituées, ces malheureux vivaient dans la licence la plus effrénée. De ce débordement de fanatiques il nous est resté dans plusieurs Provinces de l'Europe quelques Confréries de Pénitens, dont quelques-unes, malgré les cris des Evêques, & autres respectables Ministres de la Religion, se déchirent encore indécemment le corps en public.

FLAGELLATION. Supplice du fouet. Chez les Grecs & chez les Romains on flagellait d'abord ceux qui étaient condamnés à être crucifiés ; mais tous ceux qui étaient flagellés n'étaient pas attachés à la croix. On liait les páriaux à une colonne dans les palais de la Justice, ou on les promenait dans les cirques. Lorsque les fouets dont on se servait étaient armés d'os de pieds de mouton, ordinairement le criminel expirait sous les coups. Au reste il était plus honteux d'être flagellé que d'être battu de verges.

Les Juifs avaient aussi l'usage d'une sorte de flagellation, mais

qui n'emportait aucune tache d'infamie. On la subissait dans la Synagogue ; le pénitent était attaché à un pilier les épaules nues. La loi ordonnait quarante coups d'un fouet à trois courroies ; ce qui réduisait le nombre de coups à treize, en comptant trois par coups, & on faisait grâce au pénitent du quarantième, & même quelquefois du quatorzième ; parce qu'on aimait mieux qu'il eût deux coups de moins que deux coups de trop. Trois Juges présidaient à cette sorte de punition ; le premier lisait la loi, le second comptait les coups, & le troisième encourageait le Prêtre qui tenait le fouet.

Saint Césaire d'Arles, dans une règle qu'il publia vers l'année 508, établit la flagellation comme peine contre les Religieuses indociles ; mais la flagellation volontaire ne fut guères connue que vers le commencement du onzième siècle. S. Dominique, qu'on surnomme l'*encuirassé*, parce qu'il portait constamment une chemise de mailles, qu'il n'ôtait que pour se flageller, se fouettait pour lui & pour les autres. Il croyait en récitant vingt Pseaumes, accompagnés de la discipline, acquitter cent ans de pénitence ; & il avait calculé qu'en six jours il pouvait de la sorte sauver soixante âmes de l'enfer.

FLAMINE. Prêtre ou Sacrificateur chez les Romains. Il y eut d'abord trois Flamines, celui de Jupiter, celui de Mars, & celui de Quirinus. Le premier était de l'institution de Romulus ; les deux autres furent créés par Numa Pom-

pilius : dans la suite on porta leur nombre à quinze. Les trois premiers Flamines étaient tirés du Sénat , & supérieurs aux douze autres , qui étaient choisis entre les Plébéiens.

Le Flamine de Jupiter , qu'on appelait *Flamine Diale* , tenait le premier rang entre tous les Flamines , & il était soumis à des loix qui lui obtenaient la plus grande considération. Leur singularité mérite que nous les rapportions d'après Aulu-Gelle (*L. x, ch. xv.*) qui nous les a conservées.

1°. Il était défendu au Flamine d'aller à cheval. 2°. De voir une armée hors de la ville , ou une armée rangée en bataille : c'est pour cette raison qu'il n'était jamais élu Consul dans les tems où les Consuls commandaient les armées. 3°. Il ne lui était jamais permis de jurer. 4°. Il ne pouvait se servir que d'une sorte d'anneau percé d'une certaine manière. 5°. Il n'était permis à personne d'emprunter du feu de la maison de ce Flamine , hors le feu sacré. 6°. Si quelqu'un lié ou garotté entra chez lui , il fallait d'abord lui ôter ses liens , le faire monrer par la cour intérieure de la maison , jusque sur les tuiles , & le jeter du toit dans la rue. 7°. Il ne pouvait avoir aucun nœud ni à son bonnet sacerdotal , ni à sa ceinture , ni autre part. 8°. Si quelqu'un qu'on menait fouetter se jetait à ses pieds pour lui demander grâce , c'eût été un crime de le fouetter ce jour-là. 9°. Il n'y avait qu'un homme libre qui pût lui

couper les cheveux. 10°. Il ne lui était pas permis de toucher ni chevre , ni chair crue , ni lierre , ni fève , ni même de proférer le nom d'aucune de ces choses. 11°. Il lui était défendu de tailler les branches de vignes qui s'élevaient trop haut. 12°. Il ne pouvait coucher trois nuits de suite dans un autre lit que le sien , & pour-lors il n'était permis à aucun autre de coucher dans ce lit , au pied duquel il ne fallait mettre ni coffre , ni fer , ni aucunes hardes. 13°. Ce qu'on coupait de ses ongles ou de ses cheveux devait être enterré sous un chêne verd. 14°. Tout jour était jour de fête pour le Flamine Diale. 15°. Il lui était défendu de sortir à l'air sans son bonnet sacerdotal ; il pouvait cependant le quitter dans sa maison pour sa commodité ; mais cette grace lui a été accordée depuis peu , dit Sabinus , par les Pontifes qui l'ont encore dispensé de quelques autres cérémonies. 16°. Il ne lui était pas permis de toucher de la farine levée. 17°. Il ne pouvait ôter sa tunique intérieure qu'en un lieu couvert , de peur qu'il ne parût nud sous le ciel , & comme sous les yeux de Jupiter. 18°. Dans les festins personne n'avait séance au-dessus du Flamine Diale , hormis le Roi sacrificateur. 19°. Si sa femme venait à mourir , il perdait sa dignité de Flamine. 20°. Il ne pouvait faire divorce avec sa femme ; il n'y avait que la mort qui les séparât. 21°. Il lui était défendu d'entrer dans un lieu où il y avait un bucher destiné à brûler les morts. 22°. Il

lui était pareillement défendu de toucher aux morts ; il pouvait pourtant assister à un convoi. . .

La femme du Flamine Diale était appelée la Flamine par excellence : ses habits étaient de couleur de flamme , & chargés de l'image de la foudre. Sa coëffure était un rameau de chêne verd. Lorsqu'elle assistait aux Orgies il ne lui était pas permis de mettre des ornemens dans ses cheveux , ni de les peigner ; elle ne pouvait porter des souliers faits de cuir d'une bête morte naturellement , ni monter des échelles plus hautes que de trois échelons. Comme elle était Prêtresse de quelque Divinité , son sacerdoce cessait par la mort de son époux , duquel il ne lui était pas permis de se séparer. Les femmes des autres Flamines qui n'étaient pas Prêtresses particulières , portaient l'ornement de tête & le surnom de leurs maris.

Par un Edit perpétuel le Préteur ne pouvait obliger le Flamine Diale à jurer dans sa juridiction. Ce Flamine portait seul le bonnet blanc , terminé en pointe , pour marquer sans doute qu'il avait seul le droit d'immoler à Jupiter une victime blanche. Les autres Flamines portaient des bonnets pointus , surmontés d'une grosse houpe de fil ou de laine couleur de feu. Pendant les chaleurs ils se couvraient la tête d'un simple filet , parce qu'il ne leur était pas permis de paraître en public la tête nue.

Chaque Flamine était Prêtre d'un Dieu particulier ; mais tous ces Prêtres ne faisaient pas corps

ensemble : c'était au peuple qu'appartenait le droit de les élire , & ils étaient consacrés par le souverain Pontife. Les filles des Flamines ne pouvaient être choisies pour Vestales. Dans certaines circonstances ils pouvaient être déposés.

FLAMMEUM. C'était un voile qui chez les Romains couvrait la tête des jeunes filles le jour de leur noce. On avait sans doute inventé cette espèce d'ornement pour dérober aux yeux des spectateurs les mouvemens de joie que ce prompt changement d'état pouvait produire dans les yeux & sur le visage de la nouvelle mariée. Ce voile était purpurin.

FLÈCHE. Les anciens Tartares étaient obligés de mettre leur nom sur leurs flèches , afin que l'on pût connaître la main dont elles partaient. Philippe de Macédoine ayant été blessé au siège d'une ville , on trouva sur le javelot : » After a porté ce coup » mortel à Philippe. «

FLÈCHE d'Abaris. La fable fait mention d'un certain Abaris, Scythe de nation , qui était entré si avant dans les bonnes grâces d'Apollon , dont il était le Grand-Prêtre , que ce Dieu lui avait donné une flèche sur laquelle il parcourait les airs. Une telle idée , reçue par le peuple , devait lui inspirer beaucoup de vénération pour Abaris ; mais elle était encore plus propre à échauffer l'imagination des Romanciers.

FLÈCHE DE LARD. (la) On appelle ainsi une ancienne coutume d'Angleterre. Le Chevalier Philippe de Somerville tenait en

fief, des Comtes de Lancaſtre, les Seigneuries de Whichenovre, de Schireſcot, &c. dans le Comté de Staffort, ſous une redevance mémorable, & qui eſt exprimée en ces termes : » Ledit Chevalier » Philippe aura, tiendra, con- » ſervera une flèche de lard pen- » due dans la grande ſalle de » Whichenovre, prête & en bon » état dans toutes les ſaiſons de » l'année, excepté en Carême, » pour être donnée à tout hom- » me, ou à toute femme mariée, » au bout d'un an & un jour, » de la manière ſuivante. « Tou- » tes les fois qu'un tel homme vien- » dra en perſonne demander le » lard, il s'adreſſera au Receveur de la Seigneurie, & lui dira : » Receveur, je vous ſignifie que » je ſuis venu moi-même deman- » der une flèche de lard, pendue » dans la ſalle de Whichenovre, » ſuivant la forme requiſe. « Ce » rapport oui, le Receveur lui assi- » gnera un jour auquel il promet- » tra ſa foi de revenir, & d'amener avec lui deux de ſes voiſins. Cependant le Receveur » prendra avec lui deux de ceux qui » ont des francs fiefs dans la Sei- » gneurie de Whichenovre, & ils » iront tous trois à la Seigneurie de Rudlow, qui appartient à Robert Knightleye ; & y ſomme- » ront ledit Knightleye ou ſon Re- » ceveur, de ſe rendre à Whichenovre au jour aſſigné, dès la pointe du jout avec ſa voiture, c'eſt-à-dire, un cheval & une ſelle, un ſac & une pique, pour transporter la flèche de lard, avec le bled qu'on y doit joindre, hors du Comté de Staffort ; enſuite

ledit Receveur & les deux poſſeſſeurs de francs fiefs ſommeront tous les fermiers de ladite Seigneurie de ſe trouver au jour marqué à Whichenovre pour ſ'y acquitter du ſervice qu'ils doi- » vent à la flèche de lard. Ce jour » venu tous les intéreſſés ſe rendront au portail de Whichenovre, où depuis le lever du ſoleil juſques à midi, ils attendront celui qui doit avoir le lard. Après ſon arrivée on diſtribuera des guirlandes à tous ceux qui doivent être de la cérémonie, & on le conduira au ſon des trompettes, des tambourins, & autres inſtrumens, juſques à la ſalle où il trouvera le Seigneur de Whichenovre ou ſon maître d'hôtel prêt à délivrer la flèche de lard, en la manière qui ſuit.

Il ſ'informera de celui qui la demande, ſ'il a amené avec lui deux de ſes voiſins, à quoi le demandeur répondra : *Les voici tout prêts.* Là-deſſus le maître d'hôtel fera prêter le ſerment à ces deux hommes qu'ils diront la vérité ſur ces trois points ; ſavoir, ſi le demandeur eſt marié, ou ſ'il l'a été ; ſi, depuis ſon mariage, il ſ'eſt écoulé un an & un jour : enfin, ſ'il eſt d'une condition libre ou ſervile ; ſ'ils jurent pour l'affirmation ; alors on dépendra la flèche de lard, qui ſera miſe à la porte de la ſalle ſur un demi ſeptier de froment & autant de ſeigle ; enſuite le demandeur ſe mettra à genoux, avec la main droite poſée ſur le lard & le grain, & jurera en ces termes : » Sachez, » Monſieur le Chevalier Philippe

» de Somerville, Seigneur de Whichenovre, qui êtes le donateur
 » de ce lard, que moi, (N. N.)
 » depuis que j'ai épousé (N. N.)
 » pour ma femme, que je l'ai
 » eue en ma garde & volonté pendant un an & un jour après
 » notre mariage; je n'aurais pas
 » voulu la rroquer pour une autre
 » plus jolie ni plus laide, plus
 » riche ni plus pauvre, non pas
 » même pour une de la plus haute
 » naissance, soit endormie, soit
 » éveillée, ni en aucun tems; &
 » que si ladite (N. N.) & moi,
 » étions seuls au monde, je la
 » prendrais pour femme préféra-
 » blement à toutes les autres, de
 » quelque condition qu'elles fussent, bonnes ou mauvaises;
 » ainsi Dieu m'aide & tous les
 » Saints, cette flèche de lard &
 » toutes les autres. « Ses deux
 » voisins jurèrent aussi qu'ils croient
 » de bonne foi qu'il a dit vérité.
 » D'ailleurs si par leur témoignage
 » il se trouve que l'homme ci-dessus
 » nommé est d'une condition
 » libre, on lui donnera un demi-septier
 » de froment avec un fromage; mais s'il est d'une
 » condition servile, il n'aura qu'un
 » demi-septier de seigle sans fromage.
 » Alors Knightleye, Seigneur de Rudlow,
 » sera appelé pour transporter les choses
 » susdites. Ledit grain sera mis sur un
 » cheval, & ledit lard au-dessus: celui à
 » qui le lard appartient montera sur son
 » cheval, s'il en a un; mais s'il n'en a
 » point, le Seigneur de Whichenovre lui en
 » fournira un avec une selle, jusqu'à ce
 » qu'il soit hors de sa terre. C'est ainsi
 » qu'ils partiront de Whichenovre

avec le grain & le lard, qu'ils passeront devant celui qui les a gagnés au son des trompettes, des tambourins, & autres instrumens de musique. Tous les fermiers de Whichenovre l'accompagneront jusqu'à ce qu'il soit hors des limites de ladite Seigneurie, & ils reviendront ensuite, à la réserve de celui qui doit faire le transport & le voyage hors du Comté de Stafford, aux dépens de son Seigneur de Whichenovre.

On ne voit pas que beaucoup d'époux se soient présentés pour obtenir la flèche de lard.

FLORAUX. (jeux) L'établissement de cette Académie est due à sept hommes de condition, amateurs des Belles-Lettres, qui en 1323 inviterent tous les Troubadours à se trouver à Toulouse le premier de Mai de l'année suivante, pour y réciter des pièces de vers de leur composition, promettant une violette d'or à celui dont la pièce serait jugée la plus belle. En 1325 on créa un Chancelier & un Secrétaire, & les sept instituteurs restèrent à la tête de l'Académie naissante sous le nom de *Mainteneurs*. On ajouta ensuite à la violette une églantine & une fleur de souci pour second & troisième prix. Celui qui remportait le premier prix pouvait demander à être reçu Bachelier; celui qui les remportait tous trois, devenait, s'il le voulait, Docteur en *gaie-science*, c'est-à-dire, Docteur en Poésie. La demande de ces grades se faisait en vers, & le Chancelier répondait de même.

Jusqu'à l'année 1540 la Ville

avait toujours fait les frais de ces prix ; mais une Dame, nommée Clémence Isaure, laissa par son testament une grande partie de son bien pour être employée à la dépense des prix ; & en 194 les jeux Floraux furent érigés en Académie par Lettres Patentes. Le nombre des Académiciens est de quarante. Il y a un prix de Prose, un prix de Poëme, un prix d'Ode, un prix d'Eglogue, & un prix de Sonnet.

FLORE Les Grecs lui donnaient le nom de Chloris, & l'honoraient comme Nymphe. Ils racontaient que Zéphire en devint amoureux, qu'il la ravit, l'épousa, & la doua d'une jeunesse éternelle. Les Sabins l'adorent, & Tarius lui éleva un Temple dans Rome naissante, où elle était représentée sous la figure d'une jeune femme couronnée de fleurs, & tenant dans sa main une corne qui en versait avec abondance. Les jeux qu'on célébrait en son honneur étaient caractérisés par l'innocence & la simplicité de ces premiers tems.

Dans la suite une fameuse courisane, que quelques Auteurs appellent Larentia, mérita l'apothéose, & par conséquent des autels, en instituant le peuple Romain héritier des immenses richesses qu'elle avait amassées du commerce de sa beauté. Il fallut célébrer des jeux à l'honneur de la nouvelle Flore, & ces jeux tinrent du caractère de cette Déesse ; ils furent licentieux, & l'on choisit la nuit pour en donner le spectacle au peuple qui accourait à la lumière des flambeaux pour

voir rassembler toutes les courtisanes nues au son de la trompette.

FLORIDIENS. Ces peuples sont idolâtres, & rendent une sorte de culte au soleil & même à la lune. Sous le nom de *Toia*, ils adorent le mauvais principe qu'ils opposent à leur suprême Divinité. Ils ont conservé quelques traces du déluge universel ; car ils prétendent que le soleil ayant retardé sa course pendant vingt-quatre heures, les eaux du grand lac *Théomi* se débordèrent de telle sorte, que le sommet des plus hautes montagnes en fut couvert, à la réserve de celle d'*Olaimy*, que le soleil garantit de l'inondation ; parce qu'il s'y était bâti lui-même un Temple, qui est devenu depuis l'objet d'un pèlerinage religieux. Au bout de vingt-quatre heures le soleil reprit ses forces, & renvoya les eaux dans leurs bornes ordinaires. En reconnaissance de ce bienfait, ces Indiens adorent le soleil, & lui rendent hommage soir & matin, en chantant des hymnes à sa louange. On ne lui fait point de sacrifices sanglans ; le pere de la vie n'exige que des parfums.

Dans les fêtes solennelles les Prêtres Floridiens, que l'on appelle *Jouanas*, vont en retraite à la montagne dès la veille du jour que se doit faire la cérémonie. Pendant cette nuit toute la montagne est illuminée. Sitôt que le soleil commence à luire, les *Jouanas* commencent à chanter ses louanges, jettent des parfums dans le feu qui est allumé devant la porte du Temple, ou pour mieux

dire de la grotte , & tout le peuple s'approche : le principal Prêtre jette du miel dans une pierre creusée exprès pour cet usage , & qui est devant une table aussi de pierre. Il répand à terre quelques grains de maïs à demi brûlé. A midi les Jouanas entourent la table , en redoublant leurs cris de joie ; & lorsque le soleil commence à en dorer de ses rayons les bords , ils jettent dans le feu le reste des parfums ; ensuite ils donnent la liberté à six oiseaux du soleil qu'ils tenaient précédemment enfermés dans des cages. Tout le peuple se lave le visage & les mains dans une eau sacrée , & l'on descend processionnellement de la montagne , en tenant des rameaux dans les mains.

Ce Temple dont on vient de parler , est une grotte spacieuse , taillée naturellement dans le roc à l'orient de la montagne. Elle servait de sépulture aux Princes ou *Caciques* du pays , lorsque les Espagnols y vinrent pour la première fois , & ils y trouvaient des richesses immenses.

Les peuples de la Floride sacrifient leurs premiers nés à leur Souverain , & cette victime doit toujours être un garçon. Ils offrent aussi la représentation d'un cerf au soleil , pour obtenir de lui toutes les années une abondante récolte. Ils célèbrent aussi une fête en l'honneur du *Toia* , ou mauvais principe. Alors ils s'assemblent dans une grande place , & au milieu du cercle paraissent trois Prêtres , qui après avoir chanté & fait d'affreuses contorsions , s'enfuient brusquement dans

les bois pour aller consulter le *Toia*. Pendant cette absence , qui est quelquefois de deux jours , les femmes continuent leurs gémissements. Elles font des incisions aux bras de leurs filles , & jettent en l'air , comme un hommage dû à *Toia* , le sang qui découle de ces plaies , en invoquant trois fois l'idole. Les Prêtres reviennent , annoncent que *Toia* est apaisé , & la fête finit par un grand festin , qu'une abstinence de trois jours doit rendre fort nécessaire.

On doit bien croire que chez les Floridiens , comme chez tous les autres peuples sauvages , les Jouanas sont Prêtres , Médecins & Magiciens ; trois moyens sûrs dont ces fourbes tirent parti pour en imposer au peuple crédule. Les femmes Floridiennes qui perdent leurs maris à la guerre , sement leurs cheveux sur leurs tombeaux , & ne peuvent se remarier que lorsqu'ils sont revenus à leur première grandeur.

Les Indiens de la Floride n'épousent qu'une femme , mais les grands ont la liberté de prendre des concubines.

FLORIENS ou FLORINIENS. Secte d'hérétiques du second siècle de l'Eglise , dont le chef fut un nommé *Florien*. Entr'autres erreurs cet hérésiarque soutenait que Dieu était l'auteur du mal , ou plutôt que les choses interdites par Dieu n'étaient point mauvaises en elles-mêmes , mais seulement à cause de sa défense.

FLUONIE. Divinité des Romains qui présidait à l'écoulement périodique du sexe , & aux évacuations qui suivent l'accouche-

ment. Cette Fluonie est sans doute un surnom que l'on donnait à Junon , à laquelle les femmes adressaient leurs prières dans toutes ces circonstances.

FLYNS. Idole des anciens Vaudales-Obolistes qui habitaient la Luface. Elle représentait la mort en long manteau , avec un bâton & une vessie de cochon à la main , & un lion sur l'épaule gauche. Elle était posée sur un caillou , d'où sans doute elle a tiré son nom ; car *Flintz* en Saxon signifie caillou. On prétend que c'était l'image de Visalem ou Vitzlaw , ancien Roi des Lombards.

FO , FOÉ ou FUE. Divinité Chinoise. On rapporte que l'Empereur Ming-ti , environ soixante & cinq ans avant la naissance de Jesus-Christ , s'étant rappelé , à l'occasion d'un songe , qu'on avait entendu dire à Confucius : *Que le Saint devait paraître du côté de l'ouest* , envoya des Ambassadeurs aux Indes pour s'informer quel était ce Saint , & s'instruire de sa doctrine. Ceux qu'il avait chargé de ses ordres , crurent l'avoir trouvé dans l'idole Fo , qu'ils apportèrent à la Chine avec ses fables , ses superstitions , la doctrine de la Métempsychose & l'Athéisme , dont les Livres Indiens étaient remplis.

Fo , disent ses sectateurs , naquit dans les Indes environ cinq cents ans avant Pythagore : il était fils de Roi. On lui donna d'abord le nom de Che-kia ou Xe-qnia. Sa mere le mit au monde par le côté gauche , (d'autres disent par le droit.) Elle avait songé qu'elle

avalait un éléphant blanc ; en naissant Fo se tint debout , fit sept-pas , montra le ciel d'une main , & la terre de l'autre , & dit : *Je suis le seul qui mérite d'être honoré dans le ciel & sur la terre*. A dix-sept ans il se maria , eut un fils qu'il abandonna , & se retira dans un désert avec quelques disciples. A trente-deux ans commença l'inspiration : il fut pénétré de la Divinité qui lui donna une connaissance universelle. Dès ce moment il devint Dieu ; il fit des prodiges , & s'attira la vénération des peuples. Ce Dieu mourut à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Etant près de mourir , il déclara à ses disciples que jusques à ce moment il ne leur avait parlé que par énigme. *Mais ne vous abusez pas* , leur dit-il , *en cherchant hors du néant le premier principe des choses ; tout est sorti de ce néant , & tout doit y retourner. C'est l'abyssme de nos espérances*. Cette doctrine détestable ne fut point adoptée par ses sectateurs ; il s'en tinrent la plupart à ses premières leçons. (V. XE-KIA , XACCA.

FOI. Divinité des anciens , dont Numa Pompilius introduisit le culte dans Rome. On la représentait sous la figure d'une femme , tenant dans la main droite des épis de bled , & dans la gauche un petit panier rempli de fruits , attributs assez difficiles à expliquer , & qui ne paraissent pas avoir un rapport bien direct avec la Foi. Les Prêtres de la Déesse de la Foi se couvraient d'un voile blanc la tête & les mains.

FOLGAR. Espèce de danse qui

fait le principal divertissement des Nègres de l'intérieur de la Guinée, & pour laquelle ils ont une si forte passion, qu'ils la font entrer jusque dans les cérémonies de leurs funérailles. Quand on a décidé de danser le Folgar, on allume un grand feu dans la plus considérable place de l'habitation, autour duquel se placent les vieillards. Les jeunes garçons & les jeunes filles sont rangés sur deux files; au bruit du tambour on commence une chanson, & en même-tems un garçon se lève, sort de sa ligne, & s'avance vers la fille qui est précisément vis-à-vis de lui : ils forment tous deux une danse composée des postures les plus lascives. Chaque garçon & chaque fille dansent de même à leur tour, & ensuite tous se réunissent pour former une danse générale, marquée au coin de la plus révoltante lubricité.

FOLLIS. Monnoie d'argent en usage à Constantinople anciennement, & dont nous ignorons la valeur. Nous savons seulement que les habitans de Constantinople en payaient deux tous les ans pour la réparation des murailles.

FONG-CHUI. Ce mot en langue Chinoise signifie *feu & eau*. Le Fong-Chui a pour objet la position des édifices & des tombeaux. Supposons, par exemple, que quelqu'un, suivant le Fong-Chui, ait bâti dans une position contraire à son voisin, & qu'un coin de maison se trouve opposé au côté de l'autre; de-là naît des haines aussi longues que la durée de l'édifice. Un seul moyen alors de se garantir des malheurs dont

on est menacé, c'est de placer aussi-tôt dans une chambre du bâtiment un dragon, ou quelque autre monstre qui lance des regards terribles sur la fatale maison dont on redoute les influences. Il faut après cela brûler tous les jours de l'encens devant le monstre gardien, ou plutôt devant l'esprit qui fait sa résidence dans son corps. Celui qui bâtit n'a aucun malheur à redouter; la mauvaise influence tombe sur les maisons voisines. Cette superstition qui produit tous les jours des désordres pourrait aisément être abolie par une loi qui réglerait absolument la manière de bâtir.

FONTAINES de vin. On n'est pas bien assuré en quel tems a commencé l'usage de distribuer du vin au peuple dans les jours de réjouissance. Lorsque le Roi Charles VII entra dans Paris: » Devant les Filles-Dieu, dit » Alain Chartier, était une fontaine, dont l'un des tuyaux jet- » tait lait, l'autre vin vermeil, » l'autre vin blanc, & l'autre » eau. » Monstrelet rapporte qu'à l'entrée de Charles V » il y avait » dessous l'échafaud une fontaine » jettant hypocras, & trois sirènes dedans, & était ledit hypocras abandonné à chacun. » Le même Auteur, en parlant de l'arrivée de Charles VI avec la Reine Isabelle de Bavière son épouse, & du Roi Henri d'Angleterre avec sa femme Madame Catherine de France, dit: » Tout » le jour & toute la nuit décou- » lait vin en aucuns carrefours » abondamment par robinets d'airain, & autres conduits ingé-

» nieusement faits , afin que cha-
 » cun en prinst à sa volonté. »
 Er plus bas il remarque encore
 qu'à l'entrée de Louis XI dans
 la rue S. Denis : » Etait une fon-
 » taine qui donnait vin & hypo-
 » cras à ceux qui boire en vou-
 » laient. »

FONTINALES. Fêtes que les
 Romains célébraient à l'honneur
 des Nymphes , qu'ils supposaient
 présider aux fontaines & aux sour-
 ces. Pendant cette solennité ils
 jetaient des fleurs dans les fon-
 taines , & suspendaient des cou-
 ronnnes au-dessus des puits.

FORCE. Divinité allégorique
 des anciens Payens : ils la fai-
 saient fille de Thémis , & la sœur
 de la Justice & de la Tempé-
 rance.

FORDICIDIES. Fêtes pendant
 lesquelles les Romains immolaient
 une vache aux Dieux. Il est à
 croire que Numa , qui institua
 ces sacrifices , les ordonna durant
 une stérilité générale , qui ne lais-
 sait pas sur la terre de quoi nour-
 rir en même-tems les vaches &
 les veaux. Ce trait de politique,
 consacré par la Religion, prit de
 fortes racines , après la cessation
 de la calamité , & l'on ne man-
 qua pas de célébrer les Fordicidies
 dans les années même où le dé-
 périllement des bestiaux semblait
 en prescrire l'abolition.

FORJUREMENT. C'est le nom
 qu'on donne en Normandie à une
 espèce d'abdication. *Forjurer* le
 pays , c'est l'abandonner. *Forju-
 rer les faiseurs* en Hainaut , signi-
 fie renier les criminels & abjurer
 leur parenté. Lorsqu'une fois on
 avait abjuré un parent , on per-

doit le droit de lui succéder. Dans
 cette dernière Province, lorsqu'il y
 avait eu un meurtre de commis , ou
 que quelqu'un avait été grièvement
 blessé jusqu'à perdre un membre ,
 il était d'usage que si les auteurs
 du délit ou leurs assistans s'ab-
 sentaient ou se tenaient dans un
 lieu franc , les parens étaient tenus
 de forjurer les accusés. Le
 Forjurement a été aboli.

FORMOSANS. (Mariage des)
 Sitôt que les filles sont nubiles
 dans l'isle de Formose , il leur
 est permis de se marier. La de-
 mande faite de la part du jeune
 homme , & reçue de celle du pere
 ou de la mere de la fille , les pré-
 sents apportés , le mariage est bien-
 tôt conclu. Mais comme , selon
 le rapport des voyageurs , les For-
 mosans ne peuvent mettre des
 enfans au monde avant l'âge de
 trente-six ans ; jusqu'à ce tems
 elles ne voient leurs maris qu'en
 secret & la nuit , & qui plus est ,
 il faut qu'elles les fassent aver-
 tir. L'époux se rend à l'invitation ;
 il passe devant la porte de sa
 femme : si elle veut le recevoir ,
 elle lui fait signe ; sinon , il doit
 se retirer. Lorsqu'il est entré dans
 la maison , il ne doit s'approcher
 du feu ni de la chandelle : il faut
 qu'il garde le silence , & aille se
 coucher tout de suite. Veut-il
 prendre du tabac , il touffe dou-
 cement , & sa femme vient lui
 en apporter en cachette , ensuite
 elle s'en retourne , & ne va se
 mettre au lit que lorsque les gens
 du logis sont retirés. La nuit
 passée , le mari se leve & sort de
 la maison sans proférer une seule
 parole , & ne doit point paraî-

tre de toute la journée.

Le divorce est permis chez les Formosans, mais on ne peut redemander les présens qui ont été faits. Ils peuvent prendre plusieurs femmes; & comme il ne leur est pas permis d'être meres avant l'âge de trente-six ans, lorsqu'elles tombent dans ce cas, les Juibas, en leur foulant le ventre, leur procurent l'avortement. Si l'observation des Voyageurs est exacte, il faut avouer que la coutume est unique.

FORNACALES Fêtes instituées par Numa en l'honneur de la Déesse qui présidait aux fours. Ce jour-là, qui était le 12 des Calendes de Mars, on faisait divers sacrifices devant la fournaise où l'on avait coutume de brûler le bled ou de cuire le pain.

FORTUNE. (la) Les Romains regardaient cette Divinité aveugle & bisarre comme la dispensatrice des biens & des maux. Ils lui avaient dédié un grand nombre de Temples dans Rome; ses autels étaient continuellement chargés d'offrandes, & l'encens le plus précieux brûlait devant ses statues. Tel était l'inconséquence de ces hommes fameux, que convenant que la Fortune méconnaissait le mérite & la vertu dans la distribution de ses bienfaits, toujours jettés au hazard; ils ne laissaient pas de faire retentir ses Temples de leurs vœux inutiles. Cette inconstante Déesse était particulièrement révérée à Prœnestè. Les Poètes, les Sculpteurs & les Peintres, se sont plu à la représenter avec différens attributs. Quelquefois on la voit

sous la figure d'une femme, avec un bandeau sur les yeux & les pieds sur une roue. D'autrefois elle porte le globe du monde sur sa tête, & tient dans une main la corne d'Amalthée. Ici elle porte Plutus enfant entre ses bras; là on la reconnaît à un soleil & un croissant qu'elle a sur le front. Les Temples de la Fortune sont renversés; mais les ambitieux & les avarès lui dressent journellement des autels dans l'endroit le plus secret de leurs cœurs.

FOSSE. Il n'est pas permis en France à un noble de faire des fossés autour de sa maison sans Lettres Patentes du Roi adressées à la Chambre des Comptes, qui ne les vérifie qu'après la plus scrupuleuse information touchant la commodité ou l'incommodité qui en peut résulter, & à la charge d'un droit de reconnaissance. Il faut aussi le consentement du Seigneur, sans lequel le vassal ne peut faire ni fossés ni ponts-levis en sa maison.

FOTOQUES. Nom que les Japonois de la secte de Xaca donnent à leurs grands Dieux. Ils s'adressent à eux pour obtenir les biens dont ils espèrent la jouissance dans une vie future, tandis qu'ils demandent aux Camis, leurs autres Dieux, la santé, les richesses, & toutes les faveurs, qui peuvent faire le bonheur de cette vie. (*Voyez* CAMIS.)

FOTTEI. Divinité que les femmes Japonaises implorent pour devenir fécondes. On lui adresse aussi des vœux pour obtenir la santé.

FOUDRE. Les effets surprenans

de la Foudre ont fourni dans tous les tems matiere à la superstition des peuples, & sur-tout à celle des Romains. On s'avisa de distinguer deux sortes de Foudres, celles lancées le jour, & les autres la nuit. Les premieres partaient de la main de Jupiter, & les secondes de celle du Dieu Summanus. Après cette distinction on ne tarda pas à tirer toutes sortes de présages de la Foudre. Lorsqu'elle partait de l'orient, & qu'ayant effleuré quelqu'un, elle retournait de ce côté, c'était le signe d'un bonheur parfait. On ne tirait aucun augure de la Foudre quand elle ne faisait que du bruit. Celles qui semblaient promettre du bien & du mal, étaient prises pour une marque de la colere des Dieux. Il y avait des Foudres de mauvais augure, dont on pouvait détourner le présage par des cérémonies religieuses, & d'autres dont on ne pouvait éloigner la menace par aucune expiation. Bientôt les Romains s'imaginèrent que le tonnerre grondant du côté droit, annonçait toujours quelque chose d'heureux, & que c'était un signe fatal lorsqu'il se faisait entendre du côté gauche. Les endroits frappés de la Foudre devinrent sacrés, & il ne fut plus permis de les employer à des usages profanes; on y éleva des autels au Dieu tonnant, & les Aruspices eurent soin de les purifier, & de les consacrer par le sacrifice d'une brebis. (*Voyez BRIDENTAL.*) Les arbres foudroyés devaient être purifiés, & certains Prêtres nommés *Strufetari*, faisaient à ce sujet un sacrifice avec

de la pâte cuite sous la cendre.

FOUDRE. Si nous en croyons Pausanias, les habitans de la ville de Séleucie adoraient la Foudre, qu'ils regardaient comme leur suprême Divinité. Ils chantaient des hymnes en son honneur, & son culte était accompagné de cérémonies tout-à-fait singulieres. Il se peut très-bien que la Foudre ne fût que le symbole de Jupiter que ces idolâtres adoraient, comme étant le maître des Dieux. Au reste les anciens n'attribuaient le droit de lancer la Foudre qu'à Jupiter, à Vulcain & à Minerve; & si Stace donne ce pouvoir à Junon, il est le seul de son sentiment. Suivant la Mythologie les Cyclopes forgent les Foudres du maître des immortels, & dans la trempe dont ils se servent pour les fabriquer, ils mêlent les terribles éclairs, le bruit affreux, les traînées de flammes, la colere de Jupiter, & la frayeur des humains.

FOULIS. Ce sont des Nègres qui habitent les bords de la riviere de Gambia en Afrique. Leur couleur est plus basanée que noire, & leurs cheveux sont fort longs & nullement frisés: leurs femmes ont la taille avantageuse & les traits du visage fort réguliers. Les Foulis ont des chefs qui les gouvernent avec douceur. Ils vivent en société, & bâtissent des villes, sans être assujettis au Prince dans les terres duquel ils s'établissent: s'ils en reçoivent quelques mauvais traitemens, ils détruisent leur ville pour en aller fonder une dans un autre lieu. Ils sont doux, paisibles, & ont

des notions si parfaites de justice & de probité, que celui qui les blesse est regardé avec horreur de toute la nation, & ne trouve personne qui prenne son parti. L'hospitalité est leur vertu favorite; aussi le voisinage d'une de leurs villes passe pour une bénédiction dans le pays : ils y ont acquis tant de considération qu'on se déshonore en les insultant. Leur humanité n'excepte personne, mais elle redouble envers ceux de leur nation : si un Fouli tombe dans l'esclavage, tous ensemble contribuent pour acheter sa liberté. On ne voit point d'indigens parmi eux : les vieillards, les aveugles, les boiteux, sont nourris aux dépens de tous; & comme ils ont de nombreux troupeaux, & que la culture des terres leur procure une grande abondance de vivres, les peuples qui les environnent sont sûrs d'être secourus dans les tems de famine. Il est inouï que de propos délibéré un Fouli ait insulté un autre homme. Cependant ils sont courageux & redoutés des autres Nègres. Ils professent scrupuleusement la Religion de Mahomet.

FOURMI. Les Theffaliens honoraient les Fourmis, & les Grecs en général aimaient mieux se croire les descendants des Fourmis de la forêt d'Egine, que d'avouer qu'ils étaient une colonie de quelque peuple étranger. C'est porter loin la vanité d'une origine antique.

FOUS. Bouffons que les Rois étaient autrefois dans l'usage d'entretenir à leur Cour pour les divertir, bien plus souvent par leurs

impertinences que par leurs bons mots. Vers le tems de l'expédition des Croisades cette ridicule mode d'avoir un Fou à ses gages s'établit en Allemagne, en Angleterre & en France; mais en France on poussa la chose plus loin, & l'emploi de Fou de la Cour fut érigé en office particulier. On trouve dans les Archives de Troyes en Champagne une Lettre de Charles V, par laquelle il demande au Maire & aux Echevins de lui envoyer, suivant la coutume, un Fou pour remplir la place de celui qui venait de mourir. Sans doute que la ville de Troyes était en possession du droit de fournir des Fous au Roi. On sait quel était ce Triboulet, Fou de François I, qui voulait placer sur ses tablettes le nom de Charles-Quint, s'il passait par la France, ou l'effacer pour y placer le nom de François I, si ce Prince le laissait passer. On se rappelle aussi ce fameux l'Angely, Fou de Louis XIV, qui pour s'excuser d'entendre un Sermon, disait » qu'il » n'aimait pas le brailler, & qu'il » n'entendait pas le raisonner. « Les fréquentes & amères réparties de ce l'Angely le firent chasser honteusement de la Cour, & depuis, cette espèce de Fous n'y a plus paru.

Fous. (fête des) On doit regarder cette fête qui se célébrait jadis dans nos Eglises pendant l'Office divin, depuis les Fêtes de Noël jusqu'à l'Epiphanie, comme une impie & extravagante imitation des Saturnales des Payens, pendant lesquelles les valets faisaient les fonctions de leurs maî-

tres. On ne peut guères fixer exactement l'origine de la fêre des Fous : il est sûr seulement qu'elle dégénéra bientôt en abus monstrueux ; puisque le Concile de Tolède, tenu en 633, fit les plus grands efforts pour l'abolir, & que saint Augustin recommanda long-tems auparavant qu'on châtiât ceux qui seraient duement convaincus de cette impiété.

Dans les Eglises Cathédrales on élisait parmi les Clercs & les Ministres inférieurs, un Archevêque avec des cérémonies bouffonnes, qui accompagnaient aussi son sacre. Cet Evêque se revêtait, pour officier, des habits pontificaux ; il faisait porter devant lui la mitre, la crosse, & même la croix archiepiscopale : il donnait ridiculement la bénédiction au peuple ; & dans les Eglises qui relevaient immédiatement du S. Siege, on élisait un Pape des Fous, qui chargé des ornemens pontificaux, officiait comme le souverain Pontife.

Si l'on n'avait des preuves authentiques de la vérité des faits, qui oserait imaginer que ces jours-là le Clergé assistait au Service divin en habits de mascarade, qu'il se couvrait le visage de masques, ou se le barbouillait pour inspirer la joie indécente ou les grands éclats de rire ? Lorsque la Messe était achevée, les Ecclesiastiques couraient, sautaient, dansaient dans l'Eglise avec tant d'impudence, que quelques-uns n'avaient pas honte de se mettre presque nus : ensuite ils se répandaient dans les rues, montés sur des charettes pleines d'ordure

qu'ils jetaient à la populace. Les libertins d'entre les laïcs se joignaient aux Clercs, & augmentaient le nombre de ces acteurs indécents. Les Moines dans les monasteres, les Religieuses dans leur clôture, s'abandonnaient à ces extravagances.

A S. Etienne de Dijon on élevoit un théâtre devant l'Eglise, & au milieu des chants les plus obscènes, on rasait la barbe au *Préchantre* des fous. A Autun on conduisait un âne dans toutes les rues de la ville, & l'on chantait, *hé, sire âne, hé, hé* : cet âne était honoré d'une chappe qu'on lui mettait sur le dos ; & l'on trouve dans certains *Rituels* l'Office des Fous tout en entier, sous le nom de *Festum fatuorum Epiphaniæ & ejus octavis*.

Il nous reste une description de la fêre des Fous, telle qu'elle se célébrait à Viviers. Elle commençait par l'élection d'un Abbé du Clergé ; c'était le bas-chœur, les jeunes Chanoines, les Clercs, & les Enfans de chœur qui le faisaient. L'Abbé élu & le *Te Deum* chanté, on le portait sur les épaules dans une maison où tout le Chapitre était assemblé, & où l'on avait préparé une ample colation. Alors le haut-chœur alternativement avec le bas-chœur, chantaient des phrases latines sans aucune suite. Tous les jours de l'octave étaient marqués par une procession grotesque ; le jour de S. Etienne paraissait l'Evêque des Fous, personnage difforme que l'Abbé du Clergé. Après s'être revêtu de ses habits pontificaux, en chappe, mitre &

croffe, &c. suivi de son Aumônier aussi en chappe, qui avait sur sa tête un petit couffin au lieu de bonnet; il venait s'asseoir dans la chaire épiscopale, & assistait à l'Office, recevant les honneurs dus au véritable Evêque. A la fin de l'Office l'Aumônier criait : *Silete, silete, silentium habete* : le chœur répondait : *Deo gratias*. L'Evêque des Fous, après avoir dit l'*Adjutorium*, donnait sa bénédiction, & l'Aumônier alors prononçait les prétendues Indulgences de Monseigneur en ces termes : *De par Monseigneur l'Evêque, que Dieu vous donne un fort grand mal au foie, avec une pleine panerée de pardons, & deux doigts de rache & de galle rogneuse dessous le menton*. Les Indulgences variaient; celles du second jour se terminaient ainsi : *Monseigneur, qui est ici présent, vous donne vingt panerées de mal de dents, & ajoute aux autres présens qu'il vous a faits celui d'une queue de roffe*. Dans cette abominable fête, suivant les différentes Eglises, on chantait la prose de l'âne ou celle du bœuf à deux chœurs alternatifs, qui imitaient la voix de ces animaux.

FRANCS. (les) C'est vers le milieu du troisième siècle que les Historiens commencèrent à parler des Francs, & ils donnèrent ce nom aux Sabiens, aux Attuaires, aux Ampsivates, aux Nambres, aux Brichères & aux Cattes, peuples de la Germanie, qui se réunirent pour défendre conjointement leur liberté. Francs, en Tudesque, signifiait *libres*. Rome

voulait opprimer les Francs, & les Francs combattirent les Romains pour n'avoir point de maîtres. Les Francs s'établirent dans les Gaules vers l'an 287, mais cet établissement ne fut assuré qu'en 418. Enfin Clovis fixa à Soissons le siège de la Monarchie Française. Les Francs eurent d'abord pour Dieux, Mars, Hercule & Mercure, à qui ils consacraient des fontaines & des forêts : ensuite ils élevèrent des idoles entre lesquelles on cite une tête de bœuf. Au reste, à peine entré dans les Gaules, ce peuple fit des efforts pour se civiliser, & chargea quatre hommes prudents & distingués par leur sagesse de rédiger les loix par écrit. C'est cet assemblage qu'on nomme la Loi Salique, du nom des Saliens qui étaient les plus recommandables d'entre les Francs. Devenus Chrétiens, ils firent regner parmi eux toutes les vertus : ils pratiquèrent l'hospitalité; ils chérirent la justice, & vécurent ensemble dans la plus parfaite concorde. Les armes des Français furent d'abord un arc & des flèches, ensuite ils prirent le bouclier, l'épée, un dard à deux crochets nommé *angon*, & une hache à deux tranchans appelée *francisque*.

FRATERNITÉ d'armes. Duncange prouve que la Fraternité d'armes est de la plus haute antiquité chez les nations septentrionales. Ces sortes d'adoptions se faisaient de Royaume à Royaume, de Prince à Prince, & de particulier à particulier. Dans ces Fraternités il n'était pas question d'acquérir un droit sur les héritages

rages réciproques; on n'était frère que pour les travaux, la gloire, les dangers & le profit. D'abord l'adoption se fit chez les Payens par le simple changement d'armes, ensuite on y ajouta le serment sur les armes. A ces coutumes superstitieuses succéderent de plus saintes cérémonies lorsque les peuples commencèrent à être éclairés des lumières du Christianisme. On jura sur l'Evangile, & quelquefois on partagea la Communion Eucharistique, dont le Prêtre, témoin des promesses des Chevaliers, rompa l'hostie en deux pour leur être distribuée. Ces Fraternités d'armes prescrivaient » de ne jamais abandonner son frère dans quelque péril qu'il se trouvât, de le maintenir dans ses possessions envers » & contre tous, de défendre son honneur de tout son pouvoir, & de l'aider de son corps » & de son avoir jusqu'à la mort. « Souvent ces associations étaient pour la vie; d'autrefois pour une guerre, une campagne, un siège, ou un assaut. Cependant ce que l'on devait à son Prince l'emportait sur tous ces devoirs; & lorsque les frères étaient de nation différente, la Fraternité cessait sitôt que leurs Monarques se déclaraient la guerre. Le sexe si respecté dans ces tems de Chevalerie, n'avait aucune préférence sur un frère d'armes.

On doit à ces Fraternités militaires le succès des plus intéressantes entreprises. Souvent les frères d'armes s'associaient pour purger une province de brigands, pour briser les fers d'une nation

Tome II.

opprimée, pour remettre sur le trône un Monarque légitime, & presque toujours pour soutenir la cause des Dames, & les arracher à d'infâmes ravisseurs.

FRATRICELLES, FRÉROTS ou PETITS-FRÈRES. Moines vagabonds du treizième & du quatorzième siècle, qui avec la permission du Pape Célestin V, sortirent de leur retraite, sous prétexte de mener dans la solitude une vie plus parfaite que les frères relâchés qu'ils quittaient. Le mal n'aurait pas été grand si ces pieux fanatiques, contents des abondantes aumônes que leur fournissaient les fideles, se fussent simplement occupés à prier & à chanter l'Office divin; mais excités par la vanité de se faire un nom, ils s'aviserent de prêcher, & ils prêcherent plusieurs erreurs. Leurs succès excitèrent d'autres Moines à quitter leurs couvens, & à se joindre à eux. Des laïcs même embrassèrent avec joie ce genre de vie fainéante; & les abus de ces singulieres associations monterent à un tel point de désordre, qu'enfin le Pape Jean XXII lança contre les Fratricelles les foudres de l'Eglise. Cette excommunication, loin de les faire rentrer dans le devoir, les engagea à rompre ouvertement avec la Cour de Rome. Ils prétendirent que le Pape n'avait pas le pouvoir de les excommunier, puisqu'ils formaient une Eglise particulière, dont Jesus-Christ seul était le chef. Après ce premier pas, & afin de se concilier l'amitié des Souverains, ils prêcherent que le Pape n'avait aucune puis-

8

sance temporelle, & qu'il n'avait rien à ordonner dans les Etats des Princes séculiers. Ils étaient soutenus par l'Empereur Louis de Baviere, qui ennemi déclaré de Jean XXII, le fit déclarer hérétique, & déposer dans une espèce de Concile tenu à Rome, & qui fit élire à sa place l'anti-Pape Pierre de Corbielle, zélé Fratricelle. Cependant les Inquisiteurs firent périr dans les flammes tous les Frérotz qui tomberent entre leurs mains; & ce qui échappa à leurs recherches fut se réfugier en Allemagne dans les Etats de Louis de Baviere.

Monsieur de Fleury dit que cette secte fut occasionnée par les fameuses & extravagantes disputes des Freres Mineurs ou Cordeliers, pour savoir quelle devait être la forme de leur capuchon, & si la propriété de ce qu'ils mangeaient leur appartenait, ou à l'Eglise Romaine.

FRAUDE. En Turquie on ne paie qu'un seul droit d'entrée, après quoi les marchands peuvent conduire leurs marchandises dans toutes les Provinces de l'Empire Ottoman. Les déclarations fausses n'emportent avec elles ni confiscation ni augmentation de droits. A la Chine les voyageurs qui ne sont point marchands, ne sont jamais exposés à la rigoureuse visite de leurs ballots.

Dans le Mogol la fraude expose seulement au doublement des droits. Dans les villes de l'Asie où résident les Princes Tartares, les impôts sur les marchandises sont de la plus grande médiocrité; mais au Japon c'est un

crime capital que de frauder les droits de la douane de l'Empire.

FRAUDE. Les Mythologues font la Fraude fille de l'Enfer & de la Nuit, c'est-à-dire sans doute de la méchanceté & de l'hypocrisie, qui ont donné naissance à tout ce qu'il y a de pernicieux parmi les hommes.

FRERE. Les Empereurs collègues chez les Romains, se donnaient le titre de Frere. On appelait Marc-Aurele & Lucius-Aurelius Verus *divi Fratres*. Dioclétien, Maximien & Hercule, qui ont régné ensemble, sont nommés Freres par Lactance. Cet usage avait lieu entre les Souverains de divers Royaumes. Les Empereurs Romains traitaient de Freres les Rois de Perse.

FRERES barrés. C'est l'ancien nom des Carmes, parce qu'ils portent des habits barrés de blanc & de noir, & voici à quelle occasion. Lorsque les Sarrasins se furent rendus maîtres de la Terre-Sainte, ils défendirent aux Carmes de porter des habits & des capuches blancs, par la raison que le blanc était chez eux la marque distinctive de la noblesse. Les Carmes furent obligés de se conformer à la loi, & de prendre des habits bariolés; mais de retour en occident, ils reprirent leur vêtement ordinaire. Autrefois il y a eu des gens d'Eglise qui portaient aussi des habits bigarrés. On a vu dans le cabinet d'un particulier un ancien portrait d'Abbé habillé partie de noir & de rouge jusqu'au bonnet, ainsi que les Consuls de plusieurs villes.

FRÈRES blancs. Nom de quelques Hérétiques qui parurent en Prusse vers le quatorzième siècle, & qui portaient des manteaux blancs, avec une croix verte de S. André. Ces fanatiques étaient gens à révélation, & prétendaient se faire passer pour inspirés. Leur but était d'attrapper de l'argent des simples, sous prétexte d'aller délivrer la Terre-sainte de la domination des infidèles. On reconnut leurs impostures, & ils furent bientôt dispersés.

FRÈRES de Bohême. Hérétiques du quinzième siècle qui se séparèrent ouvertement des Calixtins. (*Voyez CALIXTINS.*) Un Cordonnier, nommé Kéliniski, fut leur chef, & leur donna un corps de doctrine; & Matthias Convalde laïc, simple & ignorant, fut choisi pour être leur Pasteur. Les Frères de Bohême rejetaient la Messe, la Transubstantiation, la prière pour les morts, & rebaptisaient leurs prosélytes. Ils reconnurent d'abord sept Sacramens; mais dans la suite Luther les engagea à ne garder que le Baptême & la Cène. Ils conservèrent plusieurs pratiques de l'Eglise Romaine, comme les fêtes, les jeûnes, le célibat des Prêtres; & l'on croit qu'ils admettaient la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, quoiqu'ils ne voulussent pas qu'on l'y adorât.

FRÈRES Lais, autrement **FRÈRES Convers.** Religieux subalternes, non engagés dans les Ordres, qui font des vœux monastiques, & qui sont proprement les domestiques des Moines du chœur

ou Peres. On fait remonter l'institution des Frères Lais à l'an 1040, rem. auquel S. Jean Gualbert en reçut dans son monastère de Vallombreuse. Monsieur de Fleury prétend que l'institution de ces Frères a été pour les Religieux une grande source de relâchement & de division. » D'un » côté, dit-il, les Moines du » chœur traitaient les Frères Lais » avec mépris comme des igno- » rans & des valets, & se regar- » daient comme des Seigneurs; » car c'est ce que signifie le titre » de *Dom*, qu'ils prenent vers le » neuvième siècle de l'autre les » Frères Lais nécessaires au tem- » porel, qui suppose le spirituel, » (car il faut vivre pour prier) » ont voulu se révolter, domi- » ner, & régler même le spiri- » tuel, ce qui a obligé les Re- » ligieux à tenir les Frères fort » bas. «

FRÉYA ou **FRIGGA.** On la met au nombre des principales Divinités des anciens Saxons; c'est l'épouse de Wodan, & la conservatrice de la liberté publique. Drusus-Néron introduisit son culte à Magdebourg où l'on a trouvé une de ses statues. Cette Déesse y était représentée sous la forme d'une femme nue couronnée de myrte, une flamme allumée sur le sein, un globe dans la main droite, trois pommes d'or dans la gauche, & les Grâces à sa suite, sur un char attelé par des cygnes. Il y a tout à croire que la Fréya des Germains était la Vénus des Latins; mais comment se peut-il que les Germains, les Latins, les Syriens,

les Grecs, aient adoré des Dieux communs ?

FRIBOURG. (Canton de) Il entra dans l'alliance des Suisses en 1481, & sa ville capitale fut fondée par Berthold IV, Duc de Zéringhen, en 1176. Son Gouvernement est aristocratique. (V. HELVÉTIE, BERNE, SCHWITS, URI, UNDERWALDE, &c.)

FRIGA. Cette Divinité des Goths & des anciens peuples de l'Irlande tenait dans leur Mythologie la place de la Vénus des Grecs & des Romains.

FRONDEURS. Les habitans des isles Baléares, aujourd'hui Majorque & Minorque, ont été les plus habiles Frondeurs de l'antiquité. On prétend que lorsqu'ils assiégeaient une ville ils atteignaient aisément ceux qui gardaient les murailles ; & que dans les batailles rangées ils brisaient les boucliers, les casques, & toutes les armes défensives de leurs ennemis. Il leur arrivait rarement de manquer leur coup. Les femmes de ces insulaires contraignaient leurs enfans, quoique fort jeunes encore, à manier continuellement la fronde. Elles leur donnaient encore pour but un morceau de pain pendu au bout d'une perche, & elles les faisaient demeurer à jeûn jusqu'à ce qu'ils eussent abattu ce pain, alors elles leur accordaient la permission de le manger.

Les peuples de la Palestine sont les premiers qui se soient servis de la fronde. Ils y étaient tellement exercés que toujours ils touchaient le but.

Les Romains ont eu des Fron-

deurs dans leurs armées. Les coups que ceux-ci portaient, en lançant des cailloux aigus, étaient terribles, & l'on mourait souvent de la contusion, sans répandre une goutte de sang.

Avant l'invention de la poudre, & même depuis, les Français se sont servis de la fronde.

FRUCTÉSÉE. C'était une Divinité qu'imploraient les anciens Romains pour obtenir une abondante récolte des fruits de la terre.

FUDO. Hermite très-fameux dans la Légende Japonaise qui était de l'Ordre des Jammabos. (Voyez JAMMABOS.) On dit que ce prétendu Saint pratiquait les plus étonnantes austérités, & qu'il s'était tellement familiarisé avec le feu, qu'il n'en redoutait plus les atteintes, & marchait sur les charbons ardents sans en ressentir aucune incommodité. C'est par cette raison qu'il préside aux épreuves qui se font par le feu si fréquemment au Japon, c'est-à-dire, qu'on place sa statue au milieu du brasier que doit parcourir l'accusé, dans la ferme persuasion que s'il est innocent, il amortira l'action du feu.

FUGALES. Le motif de ces fêtes Romaines qui se célébraient le vingt-quatre Février, n'est pas encore bien développé. Quelques Auteurs prétendent que les Fugales furent instituées en mémoire de l'expulsion des Rois & de l'abolition du gouvernement monarchique ; & d'autres se croient fondés à penser qu'elles tiennent leur origine de la fuite que prenait le *Rex sacrorum* hors de la

place publique & des comices, après qu'il avait fait son sacrifice. Quoiqu'il en soit des deux opinions, saint Augustin qui est le seul Auteur qui nous parle des Fugales, dit que les cérémonies en étaient licentieuses & entièrement contraires aux bonnes mœurs ; ce qui a fait imaginer que ces fêtes étaient les mêmes que les *Populi-Fuges*, que l'on célébrait à l'honneur de Fugia Déesse de la joie, après quelque victoire.

FULGORA. Sénèque juge à propos de faire une veuve de cette prétendue divinité qui chez les Romains présidait aux éclairs, aux foudres & au tonnerre, & qu'il ne faut pas confondre avec Jupiter, invoqué sous le nom de *Fulgur*.

FULMINATION. Lorsqu'un Evêque fulmine (prononce) une excommunication, il doit être revêtu de ses habits pontificaux, & accompagné de douze Prêtres en surplus: après que la sentence est prononcée, ils jettent à terre les cierges qu'ils tenaient allumés.

FUNÉRAILLES d'Alexandre le Grand. Pour faire connaître jusqu'à quel excès les anciens portèrent la magnificence dans les Funérailles, nous emprunterons la description que d'après Diodore de Sicile, Monsieur Rollin fait de la pompe funèbre du vainqueur de Darius.

» Aridée, dit-il, frere naturel d'Alexandre, ayant été chargé du soin de ce convoi, employa deux ans pour disposer tout ce qui pouvait le rendre

» le plus riche & le plus éclatant qu'on eût encore vu. La marche fut précédée par un grand nombre de pionniers, afin de rendre praticables les chemins par où l'on devait passer. Après qu'ils eurent été applaudis, on vit partir de Babylone le magnifique chariot sur lequel était le corps d'Alexandre. L'invention & le dessein de ce chariot se faisaient autant admirer que les richesses immenses que l'on y découvrait. Le corps de la machine portait sur deux essieux, qui entraient dans quatre roues, dont les moyeux & les rayons étaient dorés, & les jantes revêtues de fer. Les extrémités des essieux étaient d'or, représentant des musles de lion qui mordaient un dard. Le chariot avait quatre timons, & à chaque timon étaient attelés seize mulets, qui formaient quatre rangs: c'était en tout seize rangs & soixante-quatre mulets. On avait choisi les plus forts & de la plus haute taille; ils avaient des couronnes d'or & des colliers enrichis de pierres précieuses, avec des sonnettes d'or. Sur ce chariot s'élevait un pavillon d'or massif, qui avait douze pieds de large sur dix-huit de long, soutenu par des colonnes d'ordre ionique, embellies de feuilles d'Acanthe. Il était orné au-dedans de pierres précieuses disposées en forme d'écailles. Tout autour régnait une frange d'or à réseau, dont les filets avaient un doigt d'épaisseur, où étaient

» attachées de grosses sonnettes
 » qui se faisaient entendre de fort
 » loin.

» Dans la décoration du de-
 » hors on voyait quatre bas-reliefs.
 » Le premier représentait Alexan-
 » dre assis dans un char, & te-
 » nant à la main un sceptre ;
 » environné d'un côté d'une trou-
 » pe de Macédoniens, & de l'autre
 » d'une pareille troupe de
 » Persans, armés à leur manière.
 » Devant eux marchaient les
 » Ecuyers du Roi. Dans le se-
 » cond bas-relief on voyait des
 » éléphans armés de toutes pièces,
 » porrant sur le devant des In-
 » diens, & sur le derrière des
 » Macédoniens, armés comme
 » dans un jour d'action. Dans le
 » troisième étaient représentés des
 » escadrons de cavalerie en or-
 » dre de bataille. Le quatrième
 » montrait des vaisseaux rous prêts
 » à combattre. A l'entrée de ce
 » pavillon étaient des lions d'or
 » qui semblaient le garder. Aux
 » quatre coins étaient posées des
 » statues d'or massif représentant
 » des victoires avec des trophées
 » d'armes à la main. Sous ce der-
 » nier pavillon on avait placé un
 » trône d'or d'une figure carrée,
 » orné de rêtes d'animaux, qui
 » avaient sous leur col des cer-
 » cles d'or d'un pied & demi de
 » largeur, d'où pendaient des cou-
 » ronnnes brillantes des plus vives
 » couleurs, telles qu'on en por-
 » tait dans les pompes sacrées.

» Au pied de ce trône était posé
 » le cercueil d'Alexandre, tout
 » d'or & travaillé au marteau :
 » on l'avait rempli à demi d'aro-
 » mates & de parfums, tant afin

» qu'il exhalât une bonne odeur ;
 » que pour la conservation du
 » cadavre. Il y avait sur ce cer-
 » cueil une étoffe de pourpre bro-
 » chée d'or : entre le trône & le
 » cercueil étaient les armes du
 » Prince, telles qu'il les portait
 » pendant sa vie. Le pavillon en-
 » dehors était aussi couvert d'une
 » étoffe de pourpre à fleurs d'or :
 » le haut était terminé par une
 » très-grande couronne, compo-
 » sée comme de branches d'oli-
 » vier.

» On conçoit aisément que dans
 » une longue marche, le mouve-
 » ment d'un chariot aussi lourd
 » que celui-ci, devait être sujet
 » à de grands inconvéniens. Afin
 » donc que le pavillon & tous
 » ses accompagnemens, soit que
 » le chariot descendit ou qu'il
 » montât, demeurassent toujours
 » dans la même situation, mal-
 » gré l'inégalité des lieux & les
 » violentes secousses qui en étaient
 » inséparables, du milieu de cha-
 » cun des deux essieux s'élevait
 » un axe qui soutenait le milieu
 » du pavillon, & tenait toute la
 » machine en état.

» Le corps d'Alexandre, suivant
 » les dernières dispositions de ce
 » Prince, devait être porté au
 » Temple de Jupiter-Hammon ;
 » mais Ptolomée, Gouverneur
 » d'Egypte, le fit conduire à
 » Alexandrie où il fut inhumé.

FUNÉRAILLES de l'Empereur du
 Mexique. Lorsque l'Empereur était
 attaqué d'une maladie qui pa-
 roissait mortelle, on allait promp-
 tement couvrir la face des princi-
 pales idoles, & on ne les décou-
 vrait qu'à sa guérison ou après

sa mort. Dès qu'il avait rendu le dernier soupir, on en faisait passer la nouvelle dans toutes les Provinces de l'Empire, afin que les Seigneurs pussent se trouver à la cérémonie de ses Funérailles. On lavait le corps, on le parfumait; & après lui avoir coupé une touffe de cheveux, on le plaçait assis sur une natte, avec une émeraude dans la bouche, & dix-sept couvertures sur les genoux, dont chacune avait son allusion. On posait dessus la devise de l'idole qui avait été l'objet particulier de son culte; enfin on lui couvrait le visage avec un masque enrichi de perles & de pierres précieuses.

Pour première victime on égorgeait l'Officier qui avait eu l'emploi d'entretenir les lampes & les parfums du palais, afin que le voyage du Monarque dans un autre monde ne se fit pas au milieu des ténèbres, & que son odorât ne fût point blessé par les mauvaises odeurs. Alors le corps était porté dans la cour du grand Temple, & jeté dans un bucher que les Prêtres avaient eu soin d'allumer. Les Officiers y jetaient aussi leurs enseignes & leurs armes; on ne manquait pas d'y précipiter un chien pour annoncer par ses aboiemens l'arrivée du Souverain du Mexique, ensuite commençaient les grands sacrifices. Les victimes devaient être au moins au nombre de deux cens: on leur ouvrait la poitrine pour en tirer le cœur, & le jeter dans les flammes. Le lendemain on ramassait la cendre du corps, & sur-tout les dents avec

l'émeraude enfoncée dans la bouche. Ces tristes dépouilles étaient mises dans un vase avec la touffe de cheveux coupée après la mort au Monarque, & celle qu'on lui avait enlevée le jour de son couronnement, & elles étaient portées solennellement sous une petite voûte de la montagne de Chapultépèque. On bouchait soigneusement l'entrée de la voûte, & l'on plaçait devant une statue de bois qui représentait l'Empereur défunt. C'était devant cette statue que les Seigneurs, les Officiers, & ses femmes allaient déposer leurs offrandes pendant quatre jours. Le cinquième jour les Prêtres sacrifiaient quinze esclaves; le vingtième ils en immolaient cinq; trois le soixantième, & vingt jours après, cette horrible boucherie se terminait par le sacrifice de neuf victimes.

FUNÉRAILLES des Arabes. Ces peuples errans emploient très-peu de cérémonies dans leurs Funérailles. Lorsqu'un Arabe a rendu le dernier soupir, les femmes se désolent, ou feignent de se désoler, tandis que les hommes lavent le corps du défunt, & l'enveloppent dans un morceau de toile. On le place sur un brancard, composé de deux morceaux de bois avec quelques traverses d'osier, & on le porte au lieu de la sépulture; qui est toujours sur quelque endroit élevé. C'est dans une fosse profonde, que la tête tournée du côté de l'orient, le mort est déposé; puis on le couvre de terre, & l'on place au-dessus plusieurs grosses pierres, afin que les animaux carnaciers

ne puissent le déranger. Au retour de cette cérémonie, toujours accompagnée de chants à la louange de Dieu & du défunt, on trouve un repas préparé; & lorsqu'il est achevé, on se retire en disant à la famille: *Je prends part à votre affliction, Dieu conserve votre tête.*

FUNÉRAILLES des Chinois. Ce peuple, dont le gouvernement a pour appui la piété filiale, conserve la plus profonde vénération pour les morts. Lorsqu'un homme est près d'expirer, on le sort de son lit & on le couche à terre, afin que sa vie finisse où elle a commencé. Sitôt qu'il est mort, on place un petit bâton dans sa bouche, afin de l'empêcher de se fermer. Un parent de la maison monte sur le toit avec l'habit du mort, en appelant son ame & la conjurant de revenir: ensuite il revient auprès du cadavre & le couvre de son habit. On laisse le mort trois jours dans cet état. Pendant ce tems on va suspendre dans un Temple des morts une espèce de canne nommée *chung*, sur laquelle on prétend que l'ame vient se reposer. On a aussi des tablettes, appelées *tablettes des morts*, auxquelles on offre divers alimens, & qui sont regardées par les Chinois comme les trônes ou les *sièges* de l'ame. On n'oublie pas de placer dans la bouche du mort une pièce de monnaie d'or ou d'argent, du riz, du froment, &c. Les personnes riches y mettent des perles. Les trois jours écoulés, on revêt le mort de ses plus beaux habits & des marques de sa dignité, & on l'enferme dans son cercueil plus ou

moins magnifique, selon ses facultés. Il est bon d'observer qu'un Chinois sacrifie tout pour se munir pendant sa vie d'un superbe cercueil. On doit mettre avec le corps un matelas, une courtepointe & des oreillers, du charbon & des ciseaux; & les ongles qu'on a rogné au cadavre, sont déposés dans quatre bourses que l'on place au quatre coins du cercueil. Le jour de l'enterrement fixé, les parens & les amis se rassemblent dans la maison mortuaire. Le convoi funèbre commence par des figures de carton, qui représentent des esclaves, des tygres, des lions, des chevaux, &c. Plusieurs compagnies suivent avec des étendards, des banderoles, des castolettes remplies de parfums, & des instrumens de musique. Le cercueil vient ensuite sous un dais de soie violette en forme de dôme, avec des touffes de soie blanche & de riches broderies aux quatre coins. Les fils du mort, couverts de sacs de chanvre, l'accompagnent avec les parens & les amis, & les femmes, qui percent l'air de leurs cris, sont dans des chaises garnies d'étoffes blanches. En arrivant au lieu de la sépulture, qui est toujours hors de la ville & sur quelque éminence, on fait un sacrifice à l'esprit qui y préside, pour implorer sa protection en faveur de son nouvel hôte. Les Bonzes sont ordinairement appelés aux Funérailles; ils y pleurent, ils y jouent de plusieurs instrumens, & accompagnent toutes leurs grimaces d'une infinité de pratiques superstitieuses, qui changent selon

les Provinces , & l'ordre auquel sont attachés ces imposteurs. (V. BONZE.)

FUNÉRAILLES des Chrétiens. Monsieur l'Abbé Fleuri nous fournira cet article. » Les Chrétiens » de la primitive Eglise , dit cet » Auteur , pour mieux témoigner » la foi de la résurrection , avaient » grand soin des sépultures , & » y faisaient grande dépense , à » proportion de leur manière de » vivre. Ils ne brûlaient point les » corps comme les Grecs & les » Romains ; ils n'approuvaient » pas non plus la curiosité superstitieuse des Egyptiens , qui les » gardaient embaumés & exposés » à la vue sur des lits dans leurs » maisons ; mais ils les enterraient » selon la coutume des Juifs. » Après les avoir lavés , ils les » embaumaient , & y employaient » plus de parfums , dit Tertulien , » que les Payens à leurs sacrifices ; ils les enveloppaient de » linges très-fins ou d'étoffe de » soie ; quelquefois ils les revêtaient d'habits précieux ; ils les » exposaient pendant trois jours , » ayant grand soin de les garder » cependant , & de veiller auprès » en prières : ensuite ils les portaient au tombeau , accompagnant le corps avec quantité » de cierges & de flambeaux , » chantant des Pseaumes & des » Hymnes pour louer Dieu , & » marquer l'espérance de la résurrection : on priait aussi pour » eux ; on offrait le sacrifice , & » l'on donnait aux pauvres le » festin nommé *agapes* , & d'autres aumônes. On en renouvelait la mémoire au bout de

» l'an , & on continuait d'année » en année , outre la commémoration qu'on en faisait tous les » jours au saint Sacrifice.

» L'Eglise avait des Officiers » destinés pour les enterremens , » que l'on appelait en latin *Fossfores* , *Laborantes* , *Copiatae* , » c'est-à-dire , fossoyeurs & travailleurs , qui se trouvent quelquefois compris entre le Clergé. » On enterrait souvent avec les » corps différentes choses pour » honorer les défunts , ou pour » en conserver la mémoire ; comme les marques de leurs dignités , les instrumens de leur martyre , des fioles ou des éponges pleines de leur sang , les actes de leur martyre , leur épitaphe , » ou du moins leur nom , des médailles , des feuilles de laurier , » ou de quelqu'autre arbre toujours verd , des croix , l'Evangile. On observait de poser le » corps sur le dos , le visage » tourné vers l'orient. Les Payens , » pour garder les cendres des » morts , bâtissaient de magnifiques sépulchres le long des » grands chemins , & par-tout ailleurs dans la campagne. Les » Chrétiens au contraire cachaient » les corps , les enterrant simplement ou les rangeant dans des » caves , comme étaient auprès de Rome les tombes ou Catacombes.

» Les anciens cimetières ou lieux où l'on déposait leurs corps , » sont quelquefois appelés *Conciles des martyrs* , parce que » leurs corps y étaient assemblés » ou arènes , à cause du terrain sablonneux. En Afrique on nom-

» mait aussi les cimetières des ai-
» res.

» On a toujours eu grande dé-
» votion à se faire enterrer auprès
» des martyrs ; & c'est ce qui a
» enfin attiré tant de sépultures
» dans les Eglises , quoique l'on
» ait gardé long-tems la coutume
» de n'enterrer que hors des vil-
» les. La vénération des reliques
» & la créance distincte de la ré-
» surrection , ont effacé parmi les
» Chrétiens l'horreur que les an-
» ciens , même les Israélites ,
» avaient des corps morts & des
» sépultures «

Les Chrétiens ont toujours ob-
servé de porter leurs morts au
lieu de la sépulture en chantant
des Pseaumes ; mais les autres cé-
rémonies ont varié , suivant les
tems. M. Lancelot nous explique
les cérémonies des Funérailles
d'Edouard le Confesseur , repré-
sentées dans un morceau de tapis-
serie. » On voit , dit-il , Edouard
mort & étendu sur une espee
» de drap mortuaire parsemé de
» larmes , dans lequel deux hom-
» mes , l'un placé à la tête , l'autre
» aux pieds , arrangent le corps.
» A côté est un autre homme de-
» bout , tenant deux doigts de la
» main droite élevés : cette atti-
» tude , & son habillement qui
» paraît ressembler à une chasu-
» ble , désignent un Prêtre qui lui
» donne les dernières bénédic-
» tions. . . . On y voit aussi une
» Eglise . . . & un homme ; on
» a voulu désigner les sonneurs
» de cloches. . . . La biere est
» portée par huit hommes ; elle
» est d'une figure presque quar-
» rée , traversée de plusieurs ban-

» des , & chargée de petites croix
» & autres ornemens : de ces huit
» hommes quatre sont en devant ,
» & les quatre autres derrière ;
» ils la portent sur leurs épau-
» les par le moyen de longs bâ-
» tons excédans la biere , deux
» à chaque bâton ; c'était alors
» la maniere de porter les morts. . .
» Cet usage s'est même conservé
» jusqu'à nos jours ; & les ha-
» noards ou porteurs de sel , qui
» avaient le privilege de porter
» les corps ou les effigies de nos
» Rois , portèrent encore le corps
» ou l'effigie d'Henri IV de la
» même maniere sur leurs épau-
» les en 1610. Dans cette même
» tapisserie , aux deux côtés de
» la biere , paraissent deux au-
» tres hommes qui ont une son-
» nette à chaque main. L'usage
» d'avoir des porteurs de sonnet-
» tes dans les pompes funèbres ,
» & qui subsiste encore en la
» personne des Jurés-Crieurs , lors-
» qu'ils vont faire leur sermons ,
» est très-ancien. Suidas & un
» ancien Scholiaste , de Théocrite
» en parlent : on les appelait
» alors *Codonophori* ; ils ont été
» depuis connus sous le nom de
» *Pulsatores & exequiates* , & leurs
» sonnettes *Campana manuales pro-*
» *mortuis* , ou *Campana bajula*. . .
» A la suite du cercueil on voit
» un groupe de personnes qui
» semblent toutes fondre en larmes
» & en gémissemens. «

On voit assez par la descrip-
tion des Funérailles de ce Roi
d'Angleterre , que les usages &
les cérémonies observées dans ce
tems de simplicité , étaient à peu-
près semblables à celles qui se

pratiquent aujourd'hui dans les convois des particuliers, & dont nous ne croyons pas devoir rendre compte.

On peut remarquer que chez les Protestans, qui ont retranché la plupart des cérémonies de l'Eglise Romaine, lorsque le Ministre a conduit le corps au lieu de la sépulture, il lui adresse ces paroles : *Dors en paix jusqu'à ce que le Seigneur te réveille.*

FUNÉRAILLES des Egyptiens. Aucun peuple n'a porté aussi loin que celui-ci le respect pour les morts.

Lorsque quelqu'un était mort dans une famille, tous les parens & les amis se revêtaient d'habits lugubres, cessaient de se baigner, & se privaient de toutes sortes de divertissemens. Ce deuil durait quelquefois jusqu'à soixante-dix jours, tems nécessaire pour embaumer le corps avec plus ou moins de dépense, suivant les facultés des particuliers. Le corps embaumé, on le rendait aux parens, qui l'enfermaient dans une armoire ouverte, où ils le plaçaient debout & droit contre la muraille, soit dans leurs maisons, soit dans le tombeau de leurs ancêtres.

On doit observer que sitôt qu'un Egyptien était privé du jour, on l'amenait en jugement, & que chacun avait la liberté de reprocher au cadavre les fautes dans lesquelles il pouvait être tombé; si elles étaient graves, sa mémoire était condamnée; si on ne lui faisait aucun reproche, il était honorablement enseveli. Les Rois d'Egypte furent soumis à cette loi, & plusieurs ont été privés

de la sépulture. Lorsque le jugement se trouvait favorable au mort, on procédait aux cérémonies de l'inhumation, & ensuite on faisait son panégyrique. Ce n'était ni sa naissance, ni ses richesses, ni ses dignités qu'on relevait; mais sa piété envers les Dieux, sa justice à l'égard des égaux, & toutes les vertus qui constituent l'homme de bien.

FUNÉRAILLES des Gaures. Ces sectateurs du feu n'enterrent point leurs morts. Ils les portent à un sépulchre sur un brancard de fer; car, par respect pour le feu dans leurs Funérailles, ils ne se servent jamais du bois qui est destiné à le nourrir. Les Gaures ont ordinairement deux tombeaux bâtis en rond, assez près l'un de l'autre, élevés de terre quelquefois de quarante pieds, raisonnablement larges, pavés de pierres par dedans, & au milieu desquels il y a un puits fort profond pour recevoir les ossemens qui se défont des cadavres, qui sont suspendus autour des murailles. Un de ces tombeaux est destiné pour ceux qui ont mené une vie vertueuse & à l'abri de tous les reproches, & l'autre pour ceux qui ont été vicieux, & ont causé du scandale par leur conduite.

Les Gaures croient que pendant les trois premiers jours après la mort, l'ame voltige sans cesse autour de son corps; durant ce tems l'esprit malin, disent-ils, cherche à la tourmenter, & elle vole vers le feu divin pour éviter ses persécutions: le quatrième jour l'ame est obligée de se fixer au lieu qui lui est destiné pour sa peine ou

pour sa récompense. Or, comme ce quatrième jour le sort de l'ame est décidé, on va au tombeau, où le cadavre acroché à la muraille, a le visage tourné vers le ciel. On examine quel œil les vautours ont attaqué le premier; si c'est l'œil droit, il est mis dans ce qu'ils appellent le cimetière blanc; si c'est le gauche, on le porte dans le noir, parce que par ce présage on juge du séjour heureux ou malheureux que l'ame habite.

Le voyageur Tavernier nous rapporte que lorsqu'un Gaure est à l'agonie, on va chercher un chien pour recevoir ses derniers soupirs; » parce que, dit le Sader, qui est le livre par excellence de ce peuple; « il n'y a rien de plus pauvre qu'un chien; & que donner du pain à un chien, c'est faire un œuvre méritoire. Aussi traite-t-on bien celui que l'on fait venir pour recevoir le dernier souffle de l'agonisant. Avant de déposer le cadavre dans le tombeau, on a soin de chercher un chien dans la campagne; & lorsqu'on l'a trouvé, on lui présente du pain, & on le conduit ainsi le plus proche du corps qu'il est possible. Plus le chien approche, plus on est assuré de la félicité du défunt. S'il vient jusqu'à monter sur lui, & à lui attacher de la bouche un morceau de pain qu'on y a placé, il est véritablement heureux; mais s'il n'en approche pas, on désespère de son bonheur.

Il est défendu de pleurer les morts; parce qu'étant obligés de passer sur un pont difficile, sous

lequel coulent des eaux noires & froides, qui ne sont autre chose que les larmes des parens; cela ferait grossir & déborder le torrent, ce qui rendroit le passage dangereux.

FUNÉRAILLES des Grecs. La première année de la guerre du Péloponèse, les Athéniens firent des Funérailles publiques à tous les citoyens qui avaient perdu la vie pendant cette campagne, & ils pratiquèrent depuis cette cérémonie tant que la guerre subsista.

Trois jours avant celui destiné pour cette fête funèbre, on dressait une tente, dans laquelle on déposait les ossemens des morts, & chacun venait jeter dessus des fleurs, de l'encens & des parfums. Le jour de la grande cérémonie étant arrivé, on mettait ces ossemens sur des chariots dans des cercueils de cyprès, & chaque tribu avait à part son cercueil & son chariot. Au milieu de cette pompe on distinguait un chariot qui portait un grand cercueil vuide, pour ceux dont on n'avait pu retrouver les corps; c'est ce qu'on appelait *cénotaphe*. Ces tristes reliques, accompagnées de la plupart des citoyens, & de tous les parens qui formaient une pompe grave & religieuse, étaient portées dans un monument public, élevé à cet effet dans le Céramique, un des faubourgs d'Athènes. Tels étaient les derniers devoirs que les Athéniens rendaient aux défenseurs de la patrie; mais ce qu'on doit surtout remarquer, c'est que l'Etat prenait soin de la subsistance des

veuves, & des orphelins qui étaient restés sans soutien par la mort de leurs époux & de leurs pères.

FUNÉRAILLES des Japonais. Non-seulement les Japonais croient une vie future, & admettent des récompenses & des punitions après la mort, mais ils ont aussi un purgatoire & un limbe pour les petits enfans. Ils placent ce limbe au fond d'un lac; roeurs les âmes des enfans au-dessous de sept ans y sont tourmentées jusqu'à ce qu'elles aient été délivrées par les libéralités des dévots envers les Bonzes. (*Voyez LIMBE.*)

Lorsqu'un homme du commun a rendu le dernier soupir, les Bonzes viennent prendre son corps, & l'entertent sans cérémonie dans leurs cloîtres, & sans autre rétribution que celle qu'on veut bien leur accorder. Il n'en est pas de même des riches. Une heure avant que le corps soit transporté, les amis vont reconnaître l'endroit de la sépulture, & ensuite le convoi se met en marche.

1°. Les femmes, parentes ou amies du mort, vêtues de blanc & la tête couverte de différentes couleurs. Elles sont accompagnées par leurs suivantes, & souvent portées dans de superbes norimons, ce qui rend cette cérémonie moins lugubre que pompeuse. (*V. NORIMONS.*)

2°. Toutes les personnes les plus considérables de la ville, soit en dignité, soit en naissance, qui sont invitées, & veulent témoigner le respect qu'elles avaient pour leur supérieur ou pour leur égal, & dont les habillemens ne

diffèrent pas de ceux dont ils se serviraient pour assister à une noce.

3°. Le supérieur des Bonzes de la secte dont le mort était, superbement habillé d'or & de soie, porté dans un riche Norimon, & environné d'une troupe de Bonzes revêtus d'une sorte de surplis, recouvert d'un manteau noir.

4°. Un seul homme, en habit cendré, couleur qui est de deuil comme le blanc, & portant une torche de pin.

5°. Deux cens Bonzes, chantant le plus haut qu'ils peuvent, & invoquant le nom du Dieu auquel le défunt avait le plus de dévotion : une espèce de Bèdeau marche devant eux, & fait grand bruit avec un bassin sur lequel il frappe sans cesse.

6°. Quantité d'hommes gagés qui portent au bout de longues piques de grandes corbeilles de carton, remplies de feuilles, de fleurs artificielles, de papier découpé, qui étant secouées, forment une pluie continuelle, tandis que le peuple aussi transporté de joie que si ces fleurs tombaient véritablement du ciel, s'écrie que le mort est entré en paradis.

7°. Huit jeunes Bonzes de dix-huit à vingt ans portant sous le bras de grandes baguettes renversées, au bout desquelles on lit sur de petits drapeaux le nom du Dieu de la secte. Ce nom est écrit aussi sur dix lanternes fermées d'une toile très-fine, & portées par dix autres Bonzes qui suivent immédiatement, & sont précédés par deux autres vêtus de brun qui

portent deux torches éteintes destinées à mettre le feu au bucher.

8°. Une sorte de gens avec des habits cendrés, & la tête couverte de chapeaux de forme triangulaire noués sous le menton : ces chapeaux sont de cuir noir & luisant, comme l'acier le plus poli. Le nom du Dieu y est écrit en gros caractères, ainsi que sur un grand écriteau porté par un autre homme, & sur lequel il y a des caractères hiéroglyphiques.

On voit ensuite arriver le corps du défunt richement paré; il est assis la tête panchée & les mains jointes. Ses enfans environnent le norimon sur lequel il est porté, & le plus jeune porte une torche allumée. Le bucher est construit dans une fosse creusée au milieu d'un champ fermé par quatre murailles tendues de drap noir. Deux tables sont à côté, l'une chargée de rafraichissemens, & l'autre d'un brasier où l'on jette des pastilles de senteur. Le corps placé sur le bucher, un Bonze y met le feu avec le flambeau que tient le jeune fils, après en avoir fait trois fois le tour. Le corps brûlé, on se met à genoux, & l'on rend des adorations à son âme que l'on suppose alors habiter le séjour des Dieux. Les Bonzes reçoivent leur rétribution, & chacun se retire.

Le lendemain on va recueillir dans une urne les os & les cendres du mort, & huit jours après on la dépose sur un piedestal dans le lieu qui doit être sa demeure fixe. On recommence ces cérémonies au bout de sept mois & au bout de sept ans, & même plus

souvent, ce qui plaît beaucoup aux Bonzes.

FUNERAILLES des Juifs. Aussitôt que l'agonisant a rendu le dernier soupir, on lui ferme les yeux & la bouche, on l'enveloppe dans un suaire, on lui couvre le visage, on lui plie le pouce dans la main, & on l'attache avec un des cordons de son *taled*; (*voyez PRIERES DES JUIFS.*) car il passe dans l'autre monde avec ce voile. Le pouce plié dans la main fait la figure de *Schaddai*, qui est un des noms de Dieu, afin, disent les Juifs, que ce nom respectable garantisse le corps mort des griffes du diable. Le reste de la main est ouvert, pour témoigner que le défunt abandonne les biens de ce monde. On lave le corps avec soin; & Buxtorf assure qu'on brouille un œuf avec du vin, & qu'on en frotte la tête du mort; cette opération se fait quelquefois à la maison des vivans; (car c'est ainsi, que l'Hébreu appelle les cimetières) après l'ablution on bouche, dit le même Auteur, toutes les ouvertures du calavre, qui est mis dans son cercueil avec du linge blanc, de la terre que les Juifs appellent sainte, & un sac de terre ou une pierre sous la tête. Ceux qui ont négligé de se réconcilier avec le mort pendant sa vie, doivent le faire dans ce moment; il ne faut alors que lui demander intérieurement pardon, en lui touchant le pouce du pied. Le mort est couché sur le dos; & quand il passe le seuil de la porte de la maison, on jette une brique ou un morceau de pot cassé; ce qui signifie qu'on chasse

la tristesse, en mettant le mort hors du logis. Lorsqu'on est arrivé au sépulchre, on fait quelques prières, & l'on prononce l'éloge du mort. Le cercueil étant fermé, on tourne sept fois autour, & l'on prie pour l'ame du mort.

Dans les grands deuils les Juifs mangent assis à terre & sans souliers, & ils ne cessent de se faire rappeler la perte qu'ils ont faite. Les pleurs & les lamentations remplissent les trois premiers jours; les sept qui suivent, la douleur diminue peu à peu: ce tems passé, on va prier à la Synagogue, on fait allumer quelques lampes, & l'on fait des aumônes aux pauvres. Pendant trente jours on ne doit ni se baigner, ni se parfumer, ni se faire la barbe. Il n'est pas même permis de se rogner les ongles; & la plus grande malpropreté est la marque de la plus profonde douleur. Un fils doit réciter tous les jours, pendant onze mois, le *Cadish*, qui est une prière qui seule peut soulager l'ame de son pere, attérée pendant ce tems dans le purgatoire. Le Talmud appelle ce lieu la *géhénne*.

Les Juifs dévots vont prier à certains jours sur les tombeaux de leurs parens & de leurs amis, & célèbrent tous les ans par un jeûne l'anniversaire de la mort de leur pere & de leur mere.

FUNÉRAILLES des Mingreliens. Il n'y a rien de bien particulier dans les pompes funèbres de ce peuple, sinon que le Papas met sur la poitrine du mort une lettre par laquelle il prie S. Pierre de lui ouvrir la porte du paradis.

On peut ajouter à cette remarque que ce peuple, par une abominable pitié, presse autant qu'il est possible, l'agonie du mourant, afin de l'empêcher de souffrir.

FUNÉRAILLES des Nègres. Sitôt qu'un Nègre a rendu le dernier soupir, sa famille en instruit tout le voisinage par ses cris & par ses hurlemens. On appelle un *Marbut* ou Prêtre Mahométan qui d'abord lave le corps, & le couvre de ses plus beaux habits. Les parens & les amis viennent ensuite faire des lamentations autour du mort, & ils lui proposent les questions les plus ridicules. L'un lui demande pourquoi il a été assez fou que de quitter la vie, s'il n'était pas satisfait de vivre en leur compagnie, s'il n'était pas assez riche, s'il n'avait pas d'assez belles femmes, &c. ne recevant point de réponses, ils se retirent avec quelques cérémonies. Pendant ce tems on prépare un *Folgar*, ou fête générale pour l'assemblée; on tue des veaux; on vend des esclaves pour acheter de l'eau-de-vie. La fête finie, on enleve le toit de la cabane où le mort doit être enterré, qui est ordinairement celle qui lui a servi de demeure. Les cris se renouvellent: quatre personnes préposées pour cet office fontiennent une piece d'étoffe quarrée pour cacher le mort à la vue des assistans: le *Marbut* lui prononce quelques paroles dans l'oreille, après quoi on le couvre de terre, & l'on remet le toit, auquel on attache un morceau d'étoffe de la couleur qui plaît le plus aux parens. Les armes du

défunt sont suspendues à un poteau, & l'on place auprès du mort un pot de *kuskus* & un vase rempli d'eau, qui doivent servir pour la provision d'une année; car les Nègres s'imaginent que la mort n'ôte point l'appétit. Quelquefois la cabane est entourée d'une haie vive, afin d'empêcher les animaux d'en approcher.

FUNÉRAILLES des Persans. Aussi-tôt qu'un malade donne des signes de mort, dit le voyageur Chardin, on allume sur la terrasse du logis plusieurs petites lampes; c'est pour inviter les voisins à prier Dieu pour la personne en danger. Les *Mola* ou Prêtres arrivent, & ils l'invitent à se repentir de ses fautes. A chaque question le Moribond répète *taubé*, c'est-à-dire, je me repens. La mort du malade est annoncée par des cris & des gémissements. Les parens déchirent leurs habits, s'arrachent les cheveux, se frappent la poitrine, & s'égratignent le visage. On donne avis de cette mort au Juge civil, qui donne ordre au *mordichour*, ou *laveur de corps morts*, d'aller ensevelir celui-ci. Cet ordre ne coûte rien; mais le portier qui le délivre, tire un droit proportionné à la qualité du défunt. Il y a des lavoirs mortuaires, où l'on porte le corps, & tous les habits appartiennent au *laveur*. Le cadavre est enseveli dans un linge neuf, sur lequel sont souvent écrits quelques passages de l'Alcoran, ensuite on le dépose dans un lieu reculé de la maison; & s'il doit être porté dans

un sépulchre éloigné, on le place dans un cercueil de bois rempli de sel, de chaux & de parfums, mêlés ensemble. Au convoi des personnes nobles & riches, on porte les enseignes de la Mosquée; ce sont des piques, les unes avec une main de laiton ou de cuivre, que l'on nomme la main d'*Aly*, & les autres surmontées de croissans, &c. Il y en a toujours quatorze ensemble qui représentent les *quatorze purs* ou *saints*. On voit ensuite un grand nombre de petits étendards de taffetas, après lesquels viennent des chevaux de main portant les armes & le turban du défunt; & l'Alcoran, en trente parties, porté par trente Etudiens, qui doivent lire leur partie avant que l'on soit arrivé à la fosse. Ce sont ordinairement les voisins ou les domestiques qui soutiennent le corps; mais la charité musulmane enseigne que lorsqu'on rencontre un enterrement on doit au moins porter la bière pendant dix pas. On n'enterre jamais les corps dans les Mosquées: dans les petits endroits les fosses bordent les grands chemins; il y a des cimetières dans les grandes villes. Les grands Seigneurs se font enterrer auprès des Saints de leur religion; avec les corps des gens riches on place un turban & un cimetière. Le deuil dure ordinairement quarante jours, & consiste à se priver de nourriture satisfaisante & à pleurer.

FUNÉRAILLES des peuples du Tunquin. La mort chez les Turquiniens est regardée comme le plus grand de tous les maux; ils

Ils redoutent plus qu'aucun peuple, & cette crainte a produit dans leur esprit une foule d'idées superstitieuses. Lorsqu'un Tunquinien expire, on ne manque pas d'examiner, si à pareil jour, à pareille heure, quelqu'un de ses parens ne serait pas venu au monde, ce qui serait le plus sinistre présage pour ses descendans. Si la chose se rencontre, on suspend quelquefois l'enterrement pendant trois années, jusqu'à ce que les Magiciens aient décidé l'instant favorable à cette cérémonie. Pendant ce tems chaque jour on présente un repas au mort, & il est toujours entouré de flambeaux & de lampes. Souvent même on brûle de l'encens & des papiers dorés à la mode des Chinois, & la famille doit plusieurs fois dans la journée se prosterner devant le cercueil. Le choix de ce cercueil est encore une chose de la plus grande importance : on n'épargne rien pour s'en procurer un superbe. Il ne faut pas qu'il soit fermé avec des clous. Si le mort est un homme riche, on lui place dans la bouche une pièce d'or & de la semence de perles, pour le garantir de l'indigence dans l'autre vie. Sitôt que le convoi est en chemin, les fils habillés d'une étoffe grossière, se couchent à terre par intervalle, & laissent passer le corps sur eux, en feignant de le repousser de la main du côté de la maison. Enfin il est déposé dans un tombeau proportionné à la qualité & aux richesses du défunt. Le plus grand malheur qui puisse arriver à une famille, c'est qu'un de ses pa-

Tome II.

rens soit privé de la sépulture.

FUNÉRAILLES des Romains. Ce dernier devoir des hommes envers les parens & les amis était regardé par les Romains comme une cérémonie sacrée. Lorsqu'une personne rendait le dernier soupir, le plus proche parent était obligé de lui donner un baiser, comme pour recevoir son ame; ensuite il lui fermait les yeux, qu'il fallait lui r'ouvrir lorsqu'on le plaçait sur le bucher, afin qu'elle pût regarder le ciel. On l'appellait plusieurs fois par son nom à haute voix, pour se convaincre que ce n'était pas une léthargie, & l'on mêlait souvent à ces cris lugubres le son des buccines & des trompettes.

On faisait venir ensuite les *Libitinaires*, gens dont les fonctions étaient de fournir tout ce qui pouvait être nécessaire pour les cérémonies des convois. Leurs gens, nommés *Pollinâeurs*, s'emparaient du cadavre, qu'ils lavaient dans l'eau chaude, & ils l'embaumaient avec des parfums. On en a trouvé depuis deux siècles qui étaient si bien conservés, qu'on les aurait pris plutôt pour des personnes dormantes, que pour des corps morts.

Le cadavre embaumé, on le revêtait d'un habit blanc ordinaire; ou si le mort avait passé par les charges de la République, on le couvrait de la robe de la plus éminente dignité qu'il eût possédée. En cet état il était gardé pendant sept jours, qu'on employait à faire les préparatifs convenables. On l'exposait sous le vestibule de la maison, couché

F

sur un lit de parade , les pieds tournés vers la porte , où l'on plaçait un rameau de cyprès pour les riches , & des branches de pin pour les personnes ordinaires.

Les sept jours expirés , un Héraut public criait : *Ceux qui voudront assister aux obsèques d'un tel, fils d'un tel, sont avertis qu'il est tems d'y aller présentement , on emporte le corps de la maison.* Les parens & les amis des personnes médiocres étaient les seules qui assistaient à leur convoi ; mais si c'était un Magistrat qui eût bien mérité de la patrie , tout le peuple s'y rendait : si c'était un Général , les soldats s'y trouvaient , portant leurs armes renversées , & les licteurs renversaient pareillement leurs faisceaux.

Le corps , posé sur un petit lit , était porté par les parens du défunt ; si c'était un Empereur , il l'était par des Sénateurs , & par des Officiers ; si c'était un Général , la marche s'ouvrait par un trompette & des joueurs de flûte , qui faisaient entendre des airs lugubres. Plusieurs personnes portaient des flambeaux allumés. Devant le lit l'on voyait les marques des dignités du défunt , comme des couronnes , des étendards , & les dépouilles remportées sur les ennemis : on y ajoutait le buste du mort en cire , & ceux de ses aïeux , montés sur des bois de javelines , ou placés dans des chariots. Aux convois des Empereurs on portait sur des chars les images & les symboles des Provinces & des Villes subjuguées.

Après cette pompe marchaient deux à deux les affranchis du défunt le bonnet sur la tête ; les enfans , les parens , les amis , suivaient en habit noir , les fils en voile sur la tête , les filles vêtues de blanc , les cheveux épars , & marchant nuds pieds. Elles étaient accompagnées de pleureuses qui chantaient des airs lugubres. Quelquefois on s'arrêtait au Rostre dans la place Romaine , & là on prononçait l'oraison funèbre. C'était toujours un fils ou un parent du mort qui était chargé de ce discours. De-là on se rendait au champ de Mars. Le corps était placé sur un bucher composé de bois aisé à s'enflammer : on lui coupait un doigt lorsqu'il était question de l'enterrer ; on lui tournait le visage vers le ciel , & on lui mettait dans la bouche une pièce de monnaie pour payer son passage à Caron. Pendant que les flammes consumaient le bucher , on immolait des bœufs , des taureaux ou des moutons , qu'on jetait dans le feu , ainsi que les habits & les armes qui avaient appartenu au défunt. Quelquefois cette triste cérémonie était accompagnée de combats de gladiateurs , de courses de chariots , & même de spectacles. Sitôt que le corps , qui avait été enveloppé dans une toile incombustible , était consumé , les proches parens en recueillaient les cendres & les os ; & après les avoir lavés avec du lait & du vin , ils les renfermaient dans une urne plus ou moins précieuse.

Le Sacrificateur , qui avait présidé à la cérémonie , jetait par

trois fois de l'eau sur les assistans, afin de les purifier. L'après-
soir dont il se servait était fait
de branches d'olivier.

Les corps que l'on ne brûlait
point étaient déposés dans une
biere de terre cuite, ou dans des
tombeaux de marbre creusé. La cé-
rémonie des Funérailles se termi-
nait par un festin que l'on donnait
aux parens & aux amis.

FUNÉRAILLES des Sauvages
d'Amérique. » Parmi les peuples
» d'Amérique, dit le Pere de
» Charlevoix, sitôt qu'un malade
» a rendu les derniers soupirs,
» tout retentit de gémissemens;
» & cela dure autant que la fa-
» mille est en état de fournir à
» la dépense; car il faut tenir
» table ouverte pendant tout ce
» tems là. Le cadavre paré de sa
» plus belle robe, le visage peint,
» ses armes & tout ce qu'il pos-
» sédait à côté de lui, est exposé
» à la porte de la cabane, dans
» la posture qu'il doit avoir dans
» le tombeau; & cette posture,
» en plusieurs endroits, est celle
» où l'enfant est dans le sein de
» sa mere. L'usage de quelques
» Nations est, que les parens du
» défunt jeûnent jusqu'à la fin
» des funérailles; & tout cet in-
» tervalle se passe en pleurs, en
» éjaculations, à régaler tous ceux
» dont on reçoit la visite, à faire
» l'éloge du mort, & en compli-
» mens réciproques. Chez d'au-
» tres, on loue des pleureuses,
» qui s'acquittent parfaitement de
» leur devoir; elles chantent,
» elles dansent, elles pleurent
» sans cesse & toujours en ca-
» dence: mais ces démonstrations

» d'une douleur empruntée ne pré-
» judicie point à ce que la na-
» ture exige des parens du dé-
» funt.

» On porte, sans aucune cé-
» rémonie, le corps au lieu de
» la sépulture: mais quand il est
» dans la fosse, on a soin de le
» couvrir de maniere que la terre
» ne le touche point: il y est
» dans une cellule toute tapissée
» de peaux; on dresse ensuite un
» poteau où l'on attache tout ce
» qui peut marquer l'estime qu'on
» faisait du mort, *comme son*
» *portrait &c.* On y porte tous
» les matins de nouvelles provi-
» sions, & comme les chiens &
» d'autres bêtes ne manquent
» point d'en faire leur profit,
» on veut bien se persuader que
» c'est l'ame du défunt qui y est
» venue prendre sa réfection.

» Quand quelqu'un meurt dans
» le tems de la chasse, on expose
» son corps sur un échaffaud fort
» élevé, & il y demeure jusqu'au
» départ de la troupe qui l'em-
» porte avec elle au village. Les
» corps de ceux qui meurent à la
» guerre, sont brûlés, & leurs
» cendres rapportées pour être
» mises dans la sépulture de leurs
» peres. Ces sépultures parmi les
» nations les plus sédentaires,
» sont des espèces de cimetières
» près du village; d'autres en-
» terrent leurs morts dans les bois
» au pied des arbres, ou les font
» sécher & les gardent dans des
» caisses jusqu'à la fête des morts.

» On observe en quelques en-
» droits, pour ceux qui se sont
» noyés ou qui sont morts de
» froid une cérémonie assez bi-

» farre. Les préliminaires des
 » pleurs, des danses, des chants,
 » & des festins, étant achevés;
 » on porte le corps au lieu de la
 » sépulture; on si l'on est trop
 » éloigné de l'endroit où il doit
 » demeurer en dépôt jusqu'à la
 » fête des morts, on y creuse une
 » fosse très-large, & on y allume
 » du fen; des jeunes gens s'ap-
 » prochent ensuite du cadavre,
 » coupent les chairs aux parties
 » qui ont été crayonnées par un
 » maître de cérémonies, & les
 » jettent dans le feu avec les
 » viscères: puis ils placent le
 » cadavre ainsi déchiqueté dans
 » le lieu qui lui est destiné. Du-
 » rant cette opération, les femmes
 » & sur-tout les parentes du dé-
 » funt, tournent sans cesse au-
 » tour de ceux qui travaillent, les
 » exhortent à se bien acquitter de
 » leur emploi, & leur mettent
 » des grains de Porcelaine dans
 » la bouche, comme on y met-
 » trait des dragées à des petits
 » enfans pour les engager à quel-
 » que chose qu'on souhaiterait
 » d'eux.

Après l'enterrement, on fait
 des présens à la famille du mort,
 ce qui s'appelle *le couvrir*, &
 pendant les festins, on propose
 des prix, qui sont disputés par
 des combattans.

On dit que chez les Natchés,
 peuple de la Louisiane, lorsqu'une
 femme chef, c'est-à-dire noble,
 ou de la race du Soleil, meurt,
 on étangle douze petits enfans
 & quatorze grandes personnes,
 pour être enterrés avec elle.
 Les Misilimakinaks brûlent
 leurs morts.

FUNÉRAILLES des Turcs.

Le deuil pour les morts commence
 en Turquie par les pleurs des
 femmes dont les cris s'entendent
 de si loin, qu'ils suffisent pour
 annoncer une mort dans tout le
 voisinage. Ces pleurs durent ordi-
 nairement plusieurs jours.

D'abord on rase le corps & on
 le lave, ensuite on brûle autour
 de lui des parfums, afin que la
 fumée qui s'en exhale chasse le
 diable, qui selon la croyance des
 Musulmans ne cesse de roder au-
 près des morts, comme il fait
 autour des vivans. Après cette
 cérémonie, on ensevelit le mort
 dans un suaire sans couture, afin
 qu'il puisse, dir-on, se mettre à
 genoux quand il subira l'examen
 dans l'autre Monde. Le cercueil
 est couvert d'un poile pendant le
 convoi, qui est composé d'Imans,
 qui récitent des prières sur la
 route, de parens & d'amis qui
 suivent & des femmes qui pleu-
 rent. Lorsqu'on est arrivé au sé-
 pulchre, on tire le corps de la
 bière & on le descend dans la
 fosse. On pose une planche de haut
 en bas qui couvre le cadavre, &
 l'on place une pierre à la tête
 du mort pour servir de siège aux
 anges examinateurs, qui, flattés
 de cette attention, ne manque-
 ront pas d'être plus traitables en-
 vers le pauvre défunt. On doit
 observer que les Turcs se font en-
 terrer près des grands chemins, afin,
 » dit Thevenot, que les passans
 » se souviennent de prier Dieu
 » pour eux; & leur souhaite sa
 » bénédiction, & c'est pour cela
 » que ceux qui font quelque pont,
 » ou quelque édifice public par

» charité, se font ordinairement
 » enterrer dessus ou auprès, afin
 » d'avoir les prières des passans.
 » On voit, continue-t'il, dans
 » ces cimetières, tant de grosses
 » pierres dressées, qu'il y en au-
 » rait assez pour bâtir une ville.
 » Après qu'on a enterré le mort,
 » les parens & les amis viennent
 » pendant l'espace de plusieurs
 » jours prier sur son tombeau,
 » demandant à Dieu qu'il délivre
 » le défunt des tortures des an-
 » ges noirs, & ils disent au
 » mort, en l'appellant par son
 » nom, *n'aye point de peur, mais*
 » *réponds-leur bravement.* Les
 » vendredis plusieurs parens ou
 » amis portent de quoi manger,
 » tout cela sert aux passans, qui
 » peuvent y manger & boire avec
 » liberté. »

Cet acte de charité se fait dans
 la vue d'attirer des prières & des
 bénédictions en faveur du mort.

FUNÉRAILLES du Pape.
 Lorsque le Pape a rendu le der-
 nier soupir, le cardinal Camer-
 lingue vient en habit violet ac-
 compagné des clercs de la cham-
 bre en habits noirs, reconnaître
 le corps du Saint Pere. Il l'ap-
 pelle trois fois par son nom de
 baptême, & fait constater sa mort
 par un acte que dressent les Pro-
 tonotaires apostoliques. Le Ca-
 merlingue reçoit du Maître de
 la chambre l'anneau du pêcheur,
 qui est le sceau du Pape, & le
 fait mettre en pièces : tous les
 autres sceaux, sont aussi rompus :
 Le cardinal Patron & les-neveux
 de sa Sainteté quittent le palais,
 dont le cardinal Camerlingue
 prend possession au nom de la

Chambre Apostolique, après avoir
 fait l'inventaire des effets. Les
 pénitenciers de Saint Pierre, font
 raser & embaumer le défunt &
 on le revêt de ses habits pon-
 tificaux, on lui met la mitre sur
 la tête & un calice dans les
 mains. Pendant ce tems le Ca-
 merlingue envoie des gardes pren-
 dre possession des portes de la
 ville, du château St. Ange &
 des autres portes, ensuite il fait
 en carosse le tour de la ville &
 l'on sonne la cloche du Capi-
 tole, qui ne sonne jamais que
 pour annoncer au peuple la mort
 du Pape. Tous les tribunaux sont
 avertis par-là de cesser de rendre
 la justice.

Le corps du St. Pere est porté
 dans l'église de St. Pierre sur
 une litière ouverte ; qui est pré-
 cédée d'une avant-garde de ca-
 valiers, accompagnée de trom-
 pettes sourdes avec des crêpes
 moitié noirs, moitié violets. »
 » Ces trompettes, dit, Aimon,
 » marchent à la tête de la pre-
 » miere compagnie, montés sur
 » des chevaux pommelés, dont
 » les houffes sont de même cou-
 » leur que les banderolles atta-
 » chées à la branche des trom-
 » pettes ; mais celles de l'avant-
 » garde sont de velours noir
 » avec des crépines d'or & d'ar-
 » gent ; ces cavaliers portent la
 » lance baissée : ils ont leurs
 » étendards qui précèdent chaque
 » escadron au milieu de leurs
 » timbaliers, qui font entendre
 » sur leurs timbales un son lu-
 » gubre.

» Quelques bataillons de Suif-
 » ses viennent après : la moitié

» de ces Suisses portent des mous-
 » quets, l'autre moitié des halle-
 » bardes renversées. Ceux-ci sont
 » suivis de vingt-quatre pale-
 » freniers, qui conduisent autant
 » de haquenées couvertes de
 » houffes noires traînant à terre.
 » Plusieurs estafiers du Pape dé-
 » font marchent confusément au
 » milieu de ces haquenées, por-
 » tant à la main des torches
 » allumées de cire jaune.

» Les douze Pénitenciers de S.
 » Pierre viennent après chacun la
 » torche à la main, au milieu
 » de la garde des Suisses, qui
 » portent des espadons & des
 » hallebardes autour de la litière
 » du Pape. Le porte-croix marche
 » immédiatement devant la li-
 » tière, monté sur un grand
 » cheval caparaçonné d'un treillis
 » de fil d'archal comme un che-
 » val de bataille. Derrière le lit
 » de parade, sur lequel est le
 » corps du Pape on voit son mai-
 » tre d'étable sur un cheval noir,
 » sans oreilles, & qui n'a pour
 » tout harnois que des bandes de
 » toile, un drapeau de satin blanc
 » & une aigrette à trois rangs
 » de fil de verre & de cliquant
 » sur la tête.

» On voit ensuite vingt-quatre
 » autres palfreniers conduisant
 » des mules noires avec des cou-
 » vertures blanches, & une dou-
 » zaine d'estafiers avec des ha-
 » quenées blanches couvertes de
 » velours noir. Ceux-ci sont suivis
 » d'une compagnie de chevaux
 » légers, dont les cavaliers sont
 » habillés de violet. Après cela
 » vient une compagnie de cui-
 » rassiers & enfin le reste de la

» garde des Suisses, dont la
 » marche est fermée par une
 » compagnie de *carabins*, qu'es-
 » cortent quelques pièces de ca-
 » non de bronze doré qu'on fait
 » tirer sur les affûts.

Les chanoines de S. Pierre viennent recevoir le corps du Pape avec les prières & les cérémonies ordinaires; & ils le portent dans la chapelle de la sainte Trinité, où il est exposé pendant trois jours à la vue du peuple, qui vient au travers d'une grille de fer lui baiser les pieds.

Les trois jours expirés on met le cadavre embaumé dans un cercueil de plomb, au fond duquel les cardinaux déposent quelques médailles & ce cercueil est renfermé dans une caisse de cyprès, & placé sur un magnifique carafalque. La Chambre Apostolique paye les frais de la sépulture du Pape, qui sont réglés à cent cinquante mille livres. La clôture de cette cérémonie se fait le neuvième jour par une Messe solennelle, chantée par un cardinal évêque, assistés par quatre autres cardinaux en mitres.

FUNÉRAILLES du Roi de Benin. Lorsque ce Roi Africain a rendu le dernier soupir, on ouvre près de son palais une grande fosse & si profonde, que les ouvriers sont quelquefois en danger d'y périr par la quantité d'eau qui s'y amasse. Cette espèce de puits n'a de largeur que par le fond, & l'entrée est si étroite qu'une pierre de médiocre grandeur peut aisément la boucher. On y jette d'abord le corps du Roi; ensuite on y précipite quantité

de ses domestiques de l'un & de l'autre sexe, que l'on choisit entre les autres pour avoir l'honneur de l'aller servir. Cette cruelle exécution se fait en présence de tout le peuple, & l'on ferme aussi-tôt l'ouverture; le jour suivant on leve la pierre & quelques officiers baissent la tête vers le fond du trou pour demander à ceux qui y ont été précipités la veille, s'ils ont rencontré le Roi. Pour peu qu'on entende la voix de quelqu'un de ces malheureux on se hâte de reboucher le puits, & l'on recommence jour & nuit la même opération; jusqu'à ce que le bruit ait cessé & qu'on soit certain de la mort de ces infortunées victimes. Cette affreuse cérémonie n'est qu'un prélude d'une plus grande barbarie. On avertit le Roi successeur que le bruit a cessé; il se rend sur le puits & fait distribuer à son nouveau peuple des vivres & des liqueurs fortes: on mange, on boit, on s'enivre jusqu'à la nuit, & lorsqu'elle est arrivée, cette populace furieuse se répand de tous côtés, & égorge hommes, bêtes, en un mot tout ce qui peut tomber sous ses coups; elle leur coupe la tête & traîne les corps au puits sépulchral, où elle les précipite, comme une nouvelle offrande que la nation fait à son Roi.

FUNÉRAILLES du Samorin ou Roi de Calcut. Elles n'ont rien de différent de ce qui se pratique à l'occasion de la mort des seigneurs Indiens. Le deuil consiste à se raser les cheveux, à jeûner, & à se priver de bétel pendant

treize jours, qui sont les jours de l'inter règne. Pendant cette vacance du trône, on reçoit tous les avis qu'il plaît aux sujets de donner sur le caractère, les vices & les vertus du successeur à la couronne. Cette loi est belle, sans doute, mais l'intérêt, l'ambition, la crainte & l'espérance en réglent les effets comme dans notre Europe. Les treize jours d'inter règne expirés, le nouveau Souverain jure l'observation des loix du Royaume, s'engage à payer les dettes de son prédécesseur, & à reprendre sur l'ennemi tout ce qu'il pourrait avoir conquis pendant la guerre. Il jure ces points, en tenant l'épée de la main gauche, & de la droite un cierge allumé autour duquel il y a un anneau d'or. C'est sur cet anneau que le Samorin pose deux doigts, pendant qu'on répand sur lui quelques grains de riz & que le grand Pontife récite quelques prières. Après cette espèce de sacre, les principaux du Royaume jurent foi & hommage au nouveau Souverain en prenant le cierge comme il a fait précédemment.

FUREUR. Divinité allégorique que les Poëtes latins représentent la tête teinte de sang, le visage déchiré de mille plaies, & couvert d'un casque ensanglanté. Petrone ajoute, que ce Dieu est enchaîné pendant la paix, les mains liées derrière le dos, assis sur un amas d'armes & frémissant de rage.

FURIES. Divinités infernales, filles de l'Acheron & de la Nuit, que les Poëtes nomment Mégere,

Tisiphone & Aleſton. Ils en font le plus hideux portrait. Au lieu de cheveux, elles ont ſur la tête des Serpens & des Couleuvres : leurs yeux ſont étincellans de rage ; leur bouche jette l'écume à grands ſlots, leurs mains ſont armées de torches ardentes. Ce ſont elles à qui Pluton a remis le terrible emploi de tourmenter dans les enfers les ames des ſcé-lérats ; & à qui il permet de venir ſur la terre pour perſécuter les illuſtres criminels. Oreſte, après le meurtre de ſa mère fut pourſuivi par les Furies, & à ce tableau il n'eſt pas difficile de reconnaître les remords que les grands coupables renferment toujours dans leur ſein & qu'ils portent en tous lieux. Ces affreux Divinités avoient pluſieurs Temples dans la Grèce qui tous étoient des aziles inviolables.

FURINE. Déeſſe des voleurs chez les Romains, pour laquelle ils avoient inſtitué des fêtes nommées Furinales. (*Furinalia*) un des prêtres Flamines étoit le Pontife de cette ſingulière Divinité, & il en prenoit le titre de Flamen *Furinalis*. Furine avoit un Temple dans la quatorzième Région de Rome. Son culte devint inſenſiblement ſi mépriſable que le jeune Gracchus fut tué par le peuple dans un bois qui lui étoit conſacré.

FUSEAU. Lorſque les anciens

Polonais voulaient punir un lâche qui avoit fui dans une bataille, ils lui envoyaient une peau de Lièvre, une quenouille & un Fuseau. On en voit un exemple dans la perſonne d'un Palatin de Cracovie, dont l'hiſtoire tait le nom. En 1137 il avoit donné des preuves de la plus grande lâcheté dans une bataille contre les Ruſſes. Au-lieu de le condamner au ſupplice, le duc Bo-leſlas lui envoya ce honteux préſent, & le Palatin ſe pendit de deſeſpoir. On trouve dans l'hiſtoire Grecque que le légiſlateur Charondas, ordonna, que les lâches, qui auroient fui dans une bataille devant l'ennemi, ſeraient expoſés pendant trois jours dans la place publique & livrés aux injures de la population.

FUSILS. cette arme à feu n'a été généralement en uſage dans les troupes que vers l'année 1704 ; avant ce tems il n'y avoit que les grenadiers des bataillons qui en fuſſent armés, excepté le régiment des Fuſiliers dont la création de l'an 1671. Tous les ſoldats de ce corps, qui porte aujourd'hui le nom de royal Artillerie eurent des Fuſils à la place des Mouſquets, alors en uſage dans tous les corps d'infanterie. C'eſt auſſi le premier régiment, qui outre l'épée ait été armé d'une bayonnette.



G

GABALE. Divinité adorée à Emèse & à Héliopolis sous la figure d'un lion à tête rayonnante : on l'appelaient aussi *Genaus*.

GABELLE. Ce mot signifiait anciennement toutes sortes d'impositions publiques. Il y a eu en France des Gabelles de vin qui se payaient pour la vente des vins au Seigneur du lieu ou à la commune de la ville ; c'est ce qui depuis a été appelé *Droits d'aides*. Il y a eu aussi des Gabelles de draps. L'imposition de la Gabelle de draps de la Sénéchaussée de Carcassonne rapportait en 1332 une somme de quatre mille cinq cents livres tournois. En 1549 il y avait des droits de Gabelle imposés sur les épiceries & drogueries.

Chez les Romains les salines furent pendant long-tems possédées par des particuliers, & le commerce du sel était libre alors ; mais les besoins de l'Etat obligèrent dans la suite à rendre les salines publiques, & chacun fut contraint de se pourvoir de sel de ceux qui les tenaient à ferme.

Quoique la plupart des Auteurs ne fassent remonter l'établissement de la Gabelle du sel en France qu'au regne de Philippe de Valois, si l'on daigne consulter les privilèges que S. Louis donna à la ville d'Aigues-Mortes en 1246, on sera convaincu qu'avant ce tems on avait mis dans quelques

endroits un impôt sur le sel, puisqu'il est dit que ce Prince en exempta les habitans de cette ville. La Gabelle n'avait pas non plus lieu en 1315, pendant que Louis Hutin était sur le trône ; ce Prince ordonna qu'on fera d'exactes recherches pour connaître ceux qui font des amas de sel, afin que la disette apparente de cette denrée nécessaire la fassent monter à un haut prix.

La première Ordonnance concernant la Gabelle du sel est celle de Philippe V, dit le Long, de l'année 1318. Il paraît qu'alors l'impôt sur le sel était une aide extraordinaire, qui se réduisait à deux deniers pour livre. Ducange à ce sujet rapporte une autre Ordonnance du même Monarque de 1331, portant, pour fournir aux frais de la guerre, établissement de plusieurs greniers à sel dans le Royaume, dont les Juges furent nommés souverains Commissaires, conducteurs & exécuteurs desdits Greniers & Gabelles. Quelques Historiens, sans contester la réalité de cette Ordonnance, qui ne se trouve point dans le Recueil des Ordonnances de la troisième race imprimé au Louvre, l'attribue ou à Philippe le Long ou à Philippe de Valois. Ce qui est certain c'est que sous la date de 1342 on trouve des Lettres de ce dernier Roi, portant établissement de Greniers à sel & Gabelles, qu'à

donnent pouvoir à des souverains Commissaires, &c. d'établir des Grenetiers, Gabelliers, Clercs, & autres Officiers édicts Greniers & Gabelles, par-tout où bon leur semblera, & les ôter, changer & rappeler, de leur taxer & faire payer des gages convenables, & qui déclare que l'appel des jugemens de ces Officiers ressortira devant les souverains Commissaires, lesquels n'auront à répondre sur ce fait qu'au Roi : alors la taxe était de quatre deniers par livre.

Le Roi Jean, en 1355, imposa un droit sur le sel, & le retira ensuite au moyen d'une aide accordée par les Etats assemblés à Paris; mais en 1358, le Roi étant prisonnier les Etats accorderent une augmentation sur le prix du sel, & il fut ordonné qu'en divers lieux il serait établi des Greniers, où tout le sel serait acheté des marchands par le Roi à juste prix, & que les Grenetiers les revendraient ensuite, pour le compte du Roi, un cinquième de plus. (*Voyez Pasquier; liv. II, 7.*) En 1359, la Gabelle était rétablie dans la ville & vicomté de Paris; & Charles V, alors Régent du Royaume, en ordonna l'établissement dans les Provinces entre les rivières de Seine & de Loue, qu'on croit être le Louaire & le Gâtinois, & entre les rivières du Loire & du Chier.

La même année on régla le prix du sel sur les rivières de Seine, de Marne & d'Yonne. Il est dit dans l'Ordonnance qu'à Honneur la prise du sel pour le

marchand est de quatorze écus, à Caudebec de seize écus, à Paris de quarante, à Châlons de soixante, & à Joigny de soixante-quatre. Ce qui était le prix le plus haut du muid de sel, dont la livre revenait alors à environ neuf deniers.

En 1366 Charles V rendit une Ordonnance au sujet de la Gabelle, dont la levée avait été ordonnée par-tout le Royaume pour la délivrance du Roi Jean.

Il devait y avoir des Greniers établis dans différens lieux, & dans chaque Grenier un Grenetier & un Greffier-Contrôleur, pour écrire sur un registre tout le sel trouvé chez les marchands, revendeurs, & autres particuliers, auxquels on laissera seulement leur provision pour quatre ans.

» Le Grenetier & le Contrôleur devaient écrire sur leurs registres la quantité de sel qui était dans le Grenier, le nom de celui à qui il appartenait, & le jour qu'on l'y avait apporté.

» Le Grenier devait fermer à trois clefs, dont le Grenetier en avait une, le Contrôleur une autre, & la troisième était pour le propriétaire du sel.

» On vendait le sel à tout rôle, suivant le jour qu'il avait été apporté au Grenier.

» L'Ordonnance porte qu'on fixerait le prix du sel pour le marchand; & qu'outre ce prix il y aura vingt-quatre livres pour le Roi par chaque muid mesure de Paris.

Sous le Roi Charles VI le droit de Gabelle était de vingt francs

par muid de sel. Louis XI porta ce droit à douze deniers par livre. François I mit vingt-quatre livres tournois par chaque muid de sel, & en 1542 il fixa ce droit à quarante-cinq livres.

GABRIELITES. Secte particulière d'Anabaptistes qui parut en Poméranie vers l'année 1530, & qui prit son nom d'un certain Gabriel Scherling, qui chassé de tous les endroits, se réfugia en Pologne où il mourut.

GADUME. (Royaume de) Nos Géographes donnent libéralement le nom de Royaume à seize bourgs fermés & environ soixante villages, situés en Afrique dans le Bilédulgerid propre, ou Géri, & qui dépendaient autrefois de Tripoli. Les Maures qui habitent cette contrée commercerent assez singulièrement avec les Nègres leurs voisins. Les uns & les autres se rendent à une montagne de la Nigritie; mais ils restent chacun de leur côté. Les Maures montent sur la cime de la montagne, y étalent leurs marchandises & se retirent. Les Nègres viennent à leur tour, ils examinent avec soin les marchandises, & si elles leur conviennent, ils placent dessous la quantité de poudre d'or qu'ils jugent à propos d'en donner, puis ils retournent à leur poste. Les Maures reviennent, si le prix offert par les Nègres leur semble suffisant, ils emportent la poudre d'or & laissent les marchandises, si au contraire il leur paraît trop foible, ils ne touchent point à la poudre & se retirent. Les Nègres reviennent une

seconde fois; ils font une addition à la poudre, mais jamais ils n'emportent les marchandises que l'or n'ait été enlevé. Voilà pourtant des peuples que nous ne craignons pas d'appeler barbares!

GAGE de bataille. On appelait ainsi autrefois un défi que l'on faisait pour un combat. L'accusateur jetait à terre un gant, un gantelet ou un chaperon, & l'accusé relevait ce Gage pour une marque qu'il acceptait le défi. Comme souvent on relevait ce Gage pour les sujets les plus légers, le Roi de France Philippe le Bel, rendit une Ordonnance qui déclara, « que pour lever le » Gage, il fallait que le crime » fût capital, qu'il eût été certainement commis, que quel- » qu'un en fût accusé ou soup- » çonné, & qu'enfin il ne pût » être prouvé par témoins ni autrement, & qu'il y eût des indices ou une présomption violente que le crime avait été » commis par trahison, & que » ce ne fût point un larcin. « Sous le règne de Charles VI, le Parlement recevait une pareille accusation & il ordonnait le duel.

GAGA. Effet que l'on donne pour sûreté de son engagement. Avant que les Juifs eussent été chassés de France, ils faisaient presque tous les métiers de prêteurs sur Gages, & vraisemblablement ils n'étaient pas fort scrupuleux sur le choix des effets qu'on leur remettait en nantissement, car un règlement de Philippe-Auguste de l'année 1218, leur défend de recevoir en Gages

des ornemens d'églises & des vêtemens ensanglantés ou mouillés, dans la crainte que cela ne servît à cacher le crime de celui qui aurait assassiné ou noyé quelqu'un ; en outre de prendre en Gage des focs de charrue, des bêtes de labour, ou du bled non battu ; des vases sacrés ou des terres de l'église. Louis Hutin renouvella ces défenses, & le Roi Jean y comprit les reliques, les calices, les livres d'Eglise, & les fers de moulin. Saint Louis ordonna que les Juifs ne prendraient plus de Gages qu'en présence de témoins, & Philippe V, dit le Long, déclara en 1317, qu'ils ne pourraient se défaire des choses qu'ils auraient prises en Gage qu'au bout de l'an, si elles n'étaient pas de garde, & si elles étaient dans le cas de se conserver, qu'ils seraient tenus de les garder deux années entières.

GAGEURE. Elles étaient usitées chez les Romains. On les appelait *Sponsiones*, parce qu'elles se faisaient ordinairement par une promesse réciproque des deux parties, *per stipulationem & restipulationem*, au lieu que dans les autres contrats l'un stipulait & l'autre promettait. En France ce contrat est appelé Gageure, parce qu'on consigne des Gages, mais on y fait aussi de simples Gageures par simples promesses réciproques sans déposer de Gages, & elles sont obligatoires, pourvu qu'elles soient faites sur des choses licites & sur lesquelles les deux parties soient légitimement dans le doute.

Chez les Romains *sponsio ju-*

dicialis, étoit lorsque dans un procès le demandeur engageait le défendeur à gager une certaine somme, pour être payée à celui qui gagnerait la cause ; outre ce qui faisait l'objet de la contestation. Cette Gageure se faisait ou par stipulation & restipulation, ou *per Sacramentum*, & cette dernière manière était lorsqu'on déposait des Gages *in ade sacrâ*.

On trouve chez les Grecs des exemples de ces sortes de Gageures. L'argent étoit déposé dans le Prytanée, & étoit ordinairement le dixième de ce qui faisait l'objet du procès, & le cinquième dans les causes qui intéressaient la République d'Athènes.

C'est une erreur de croire que toutes Gageures soient défendues, & qu'il n'y ait point d'action en justice pour celles dont les Gages n'ont pas été déposés ; ce n'est pas le dépôt qui rend la Gageure valable, mais l'objet de la Gageure ; elles sont rejetées ou admises en justice, selon que l'objet de la Gageure est, ou n'est pas légitime.

GAGES des Officiers. Ce sont des appointemens annuels que le Roi donne à ses Officiers. On les appelait autrefois *salaria*, *stipendia*, *annonæ*. Dans les commencemens on les fournissait en une certaine quantité de vivres, qui était donnée pour l'usage d'une année, mais ces profits furent convertis en argent par Théodosius & Honorius.

Dans l'empire Romain les Officiers publics n'avaient pas d'autres profits que leurs Gages, & ne pouvaient rien prendre, des

particuliers : les Magistrats , Greffiers , Notaires , Appariteurs & les Avocats même avaient des Gages ; mais Justinien permet aux défenseurs des cités de prendre au lieu de Gages , quatre écus des parties pour chaque Sentence définitive , & il assigne aussi aux juges pélanées quatre écus à prendre sur les parties pour chaque procès outre deux marcs d'or qu'ils prenaient sur le public.

En France , les Officiers publics & sur-tout les Juges ne percevaient autrefois d'autres salaires que leurs Gages ; qui se compaient à termes , ou par jour , de maniere que l'on diminuait aux Officiers les jours qu'ils n'avaient pas servi.

En 1351 , le Roi Jean augmenta les Gages des gens de guerre , à cause de la cherté des vivres. En 1373 , Charles V assigna sur les amendes les Gages du Parlement & des Maîtres des Requêtes. On trouve dans un des registres de la Cour de l'année 1430 , tems où les Anglois étaient les maîtres du Parlement , une conclusion portant , que si les Officiers ne sont payés de leurs Gages dans Pâques , nul ne viendra plus au Palais pour l'exercice de son Office : & *in hoc signo indissolubile vinculum charitatis & societatis ut sint socii constitutionis & laboris* ; & le 12 Février de la même année il y eut cessation de plaidioire , *propter vadia non soluta* , jusqu'à la Pentecôte 28 Avril , & fut envoyé signifié au Roi & à son conseil à Rouen. (Voyez Bouchel, *Verbo Gages*).

Les Gages des Offices non vénaux ne courent que du jour de la réception de l'Officier , ceux des Officiers vénaux courent du jour des Provisions.

Les augmentations de Gages peuvent être acquises & possédées par d'autres que par le propriétaire titulaire de l'Office. Les Gages cessent par la mort de l'Officier , & du jour que la résignation est admise. Par une Ordonnance de Charles VII , il est défendu aux Officiers de Judicature de prendre aucuns Gages ou pensions de ceux qui sont leurs justiciables. François I en 1539 , défendit aux Présidens & aux Conseillers de ses Cours Souveraines de solliciter pour autrui les procès pendans es Cours où ils sont Officiers sous peine de perdre leurs Gages pendant un an.

Les Gages des Officiers de la Maison du Roi , de la Reine & des Princes de la Maison Royale , ne sont pas saisissables , suivant la déclaration de 1555 ; ainsi que ceux de la Gendarmerie , excepté à l'occasion de dettes pour leurs nourritures , chevaux & harnois.

GAIANITES. Ces hérétiques , qui dans le sixieme siecle eurent pour chef Gaian ou Gaïen , Evêque d'Alexandrie , niaient que Jesus-Christ après l'union hypostatique , fût sujet aux infirmités de la nature humaine. Ils adoptèrent toutes les erreurs de Julien d'Halicarnasse , chef des Phantastiques.

GALACHIDE. Pierre noirâtre dont parlent quelques auteurs. Les anciens lui attribuaient plusieurs vertus merveilleuses. Ils

prétendaient qu'elle garantissait de la piquure des mouches & des autres insectes. Pour reconnaître les Galachides véritables, on frottait pendant l'été un homme avec du miel, & on lui mettait cette pierre dans la main droite; si les mouches ne s'approchaient pas de lui, on était certain d'avoir trouvé la bonne Galachide. En la portant dans la bouche on découvrait les pensées des autres. On peut sans crainte de se tromper regarder cette pierre comme fabuleuse.

GALATÉE. Nymphes de la mer, fille de Nérée & de Doris, & que les Poètes appellerent Galatée, sans doute à cause de sa blancheur éblouissante, ou peut-être parce qu'elle était la mer elle-même, qui souvent est toute blanche d'écume. Quoiqu'il en soit, Galatée était charmante & aimait tendrement le beau berger Acis. Le berger avait pour rival l'affreux Cyclope Polyphème, qui, indigné de la juste préférence que la Nymphé donnait à Acis, les ayant surpris un jour dans un tête à tête, lança sur le berger un rocher d'une grosseur énorme dont il l'écrasa. Galatée, au désespoir de la perte de son amant, changea le sang d'Acis en un fleuve, qui prit son nom, & fut rejoindre ses sœurs les Néréides. Il ne paraît pas que cette fable soit fondée sur un fait historique bien intéressant.

GALATES. Peuples qui habirent une grande contrée de l'Asie Mineure, bornée à l'est par la Cappadoce, au sud par la Pamphilie, à l'ouest par la grande

Phrygie & au nord par le Pont-Euxin. Anciennement un grand nombre de Gaulois se fixèrent parmi les Galates. Ces Asiatiques étaient grands, bienfaits, mais extrêmement délicats, & peu propres à endurer de longues fatigues; ils portaient de longs cheveux & leurs femmes passaient pour belles. Un courage peu réfléchi les conduisait au combat; mais, si l'on opposait une ferme résistance à leurs premiers efforts, ils se retiraient avec précipitation, en poussant les mêmes cris qu'ils avaient jetés lorsqu'ils s'étaient élancés sur l'ennemi. Ils avaient partagé leur pays en douze Gouvernemens ou Tétrarchies, gouvernés chacun par un Tétrarque, un Juge, un Général d'armes, & deux Lieutenans de ce Général qui étaient sous ses ordres. Le Conseil des douze Tétrarchies était composé de trois cens Juges, qui connoissaient particulièrement des meurtres & laissaient le jugement des autres affaires aux Tétrarques & à leurs Officiers. Dans la suite les Galates furent soumis à plusieurs Rois: Déjotarus réunit toutes ces provinces sous son autorité. Le Roi Amyntas lui succéda, & enfin les Romains s'emparèrent de ce Royaume.

Au reste les Galates avaient la barbare coutume de lier leurs criminels de cinq en cinq, & de les immoler à leurs fausses Divinités: ils sacrifiaient de même les prisonniers qu'ils faisaient à la guerre, mais avant de leur donner la mort, ils inventaient mille moyens pour les tourmen-

rer. Cybele était une de leurs principales Déeses : Elle avait à Pessinunte un Temple magnifique , qui étoit desservi par des prêtres , dont l'aveugle dévotion les avoit engagé à offrir à la grande mere des Dieux de la Fable , les marques de leur virilité.

Les Galates , lorsqu'ils se faisaient des promesses de mariage , étaient dans l'usage de boire du même breuvage dans la même tasse , mais ils se seraient bien gardé de manger du même pain dans ce moment : nous ne trouvons rien dans les auteurs qui nous rende raison de cette superstition.

Saint Jérôme dit , que les Galates auxquels S. Paul écrivit , parlaient de son tems la même langue qu'on parlait à Trèves , ville alors capitale des Gaules.

Les Gaulois qui s'établirent parmi les Galates , portaient les noms de Tectosages , de Tolistobogiens , de Vorures & d'Ambians.

GALAXIES. Fêtes que les anciens célébraient en l'honneur d'Apollon. On offrait à ce Dieu , pendant le sacrifice , un gâteau d'orge cuit avec du lait.

GALÉOTES. Nom de certains devins de Sicile & d'Afrique , qui se disaient descendus d'Apollon. Ils prédirent à la mere de Denis I , tyran de Syracuse , qui dans sa grossesse avait songé qu'elle accouchait d'un Satyre , que ce fils , dont elle était enceinte , serait l'homme le plus heureux de la Grece. En prédisant le contraire ils auraient rencontré juste. Denis , prince bar-

bare , tyran cruel , pressé par les remords , croyait n'être entouré que d'assassins : il vécut dans la crainte & mourut d'une mort violente.

GALÉRIEN. La condamnation aux Galeres n'est pas fort ancienne en France , puisqu'il est constant que Charles VI est le premier de nos Rois qui ait armé des Galeres.

Tous les Juges séculiers peuvent condamner aux Galeres , mais malgré les remontrances du clergé , présentées à Louis XIII , pour obtenir que les Juges d'Eglise pussent prononcer cette peine , on a toujours tenu pour principe qu'ils ne peuvent condamner aux Galeres , qu'autrement il y aurait abus.

» Après la peine de la mort
» naturelle & celle de la ques-
» tion , à la réserve des preuves
» en leur entier , la plus rigou-
» reuse est celle des Galeres per-
» pétuelles , laquelle emporte mort
» civile & confiscation de biens
» dans les pays où la confisca-
» tion a lieu. Cette peine est aussi
» plus rigoureuse que celle du
» bannissement perpétuel , & que
» la question sans réserve des
» preuves & autres peines lé-
» geres. »

On prononce la peine de Galeres pour un tems plus ou moins long. Lorsque ce tems est limité , elle n'emporte point mort civile ni confiscation suivant la Déclaration de 1724 , ceux qui sont condamnés aux Galeres doivent préalablement être fustigés & flétris d'un fer chaud contenant ces trois lettres G. A. L.

Les frandeurs & couttebandiers condamnés aux Galeves faute de paiement & par conversion d'amende, ne sont plus flétris & marqués, mais depuis la Déclaration de 1744 & depuis celle de 1756, ils sont admis à payer l'amende après le jugement de conversion, même après qu'ils ont commencé à subir la peine contre eux prononcée & doivent aussitôt être remis en liberté.

Les Galériens sont parragés par Chiourmes avec les esclaves & renfermés enchaînés dans des bagnes où salles de forces & à défaut, logés à bord des vaisseaux hors de service, sous la police des Intendants ou Ordonnateurs & la discipline des Comites & autres bas Officiers.

Ils sont employés de deux semaines l'une à tour de rôle au travail des Arsenaux. On leur permet d'établir des barraques en dehors des bagnes & d'y travailler de leur métier, & l'on en accorde aux fabricans pour travailler chez eux aux soumissions usitées pour leur sûreté. Souvent on souffre qu'ils substituent un autre forçat à leur place dans les travaux de l'Arsenal, moyennant-qu'il lui donne une petite rétribution.

Il faut distinguer les forçats des esclaves : les uns sont des criminels condamnés par les loix ; les autres sont des hommes pris en guerre sur les infidèles & réduits à l'esclavage par droit de représailles.

GALILÉENS. Juifs, qui eurent pour chef Judas de Galilée, lorsque ce petit pays refusa de se soumettre au denombre-

ment de tous les sujets de l'empire, ordonné par Auguste. Judas croyait qu'il était indigne que les Juifs payassent tribut à un prince étranger, & prétendait que Dieu seul devait être reconnu pour maître, & appelé du nom de Seigneur par la nation. Pour s'exempter de prier pour l'Empereur les Galiléens se séparèrent des autres Juifs. Au reste, ils suivaient les mêmes dogmes que les Pharisiens.

GALLAS. Le pere Lobo raconte un usage assez singulier de ce peuple, qui fait depuis longtemps la guerre aux Ethiopiens & aux Abyssins. » Lorsque leur » chef, dit-il, donne audience à » quelque étranger, les courtisans » qui l'accompagnent tombent » sur lui, & lui donnent une » bastonnade très-vive qui l'oblige à fuir : lorsqu'il rentre, » on le reçoit avec politesse. » Il demanda le motif de cette singulière façon d'agir, & on lui répondit que c'était pour faire connaître aux étrangers la valeur & la supériorité des Gallas sur toutes les autres nations. On peut ajouter foi au récit du pere Lobo, il eut le malheur d'essuyer tout le disgracieux de cette cérémonie.

GALLES. (Les) ce sont des peuples d'Afrique, qui, à l'orient, au midi & au couchant avoisinent l'Abyssinie. Ennemis de la paix & du labourage, ils ne vivent que de leurs brigandages, de leurs courses contre les Abyssins, de la chair crue & du lait de leurs troupeaux. Sans richesses, sans meubles, presque sans habits,

habits, ils se jettent en troupes dans le pays ennemi qu'ils pillent, s'ils sont les plus forts, & dont ils se retirent avec vitesse s'ils trouvent la moindre résistance, mettant entr'eux & leurs vainqueurs un vaste désert. Les Galles se choisissent tous les huit ans un nouveau chef, mais ce chef n'a d'autre droit que celui d'assembler la nation, de la conduire au combat & de faire le partage du butin. Tels furent jadis les Huns, les Goths, les Normands, & si les Galles ne s'étaient pas fait la guerre entr'eux, ils auraient déjà envahi le grand Royaume d'Abyssinie.

GALLES. On appelait ainsi les Prêtres de Cybèle. Cet ordre qui avait pris naissance en Phrygie, se répandit ensuite dans toute la Grèce, dans la Syrie, dans l'Afrique & dans l'Empire Romain. Nous devons à Lucien le détail des cérémonies qui s'observaient à l'admission d'un nouveau Galle dans la société. » A la fête » de la Déesse, dit-il, se rend » un grand nombre de gens, » tant de la Syrie que des régions » voisines, tous y portent les » figures & les marques de leur » religion. Au jour assigné, cette » multitude s'assemble au Tem- » ple; quantité de Galles s'y trou- » vent & y célèbrent leurs mys- » tères; ils se taillaient les cou- » des & se donnent mutuellement » des coups de fouet sur le dos. » La troupe qui les environne, » joue de la flûte & du tympa- » non: d'autres saisis comme » d'un enthousiasme, chantent » des chansons qu'ils composent

Tome II.

» sur le champ. Tout ceci se passe » hors du Temple, & la troupe » qui fait toutes ces choses n'y » entre pas. C'est dans ces jours- » là qu'on crée des Galles, le » son des flûtes inspire à plusieurs » des assistans une espèce de fu- » reur, alors le jeune homme qui » doit être initié, quitte ses vê- » temens & poussant de grands » cris, vient au milieu de la » troupe où il tire une épée, & » se fait eunuque lui-même. Il » court ensuite par la ville, por- » tant entre ses mains les mar- » ques de sa mutilation, les jette » dans une maison, dans laquelle » il prend des habits de femme.

» Quand un Galle vient à » mourir, ses compagnons l'em- » portent au fauxbourg, déposent » la bière & le corps du défunt » sur un tas de pierres, se reti- » rent & ne peuvent entrer dans » le Temple que le lendemain » après s'être purifiés. »

Quoique les Galles se donnassent le titre de Prêtres de la mère des Dieux, il est cependant certain, que c'étaient des misérables, tirés de la lie du peuple, qui couraient les villes & les campagnes, en jouant des cymbales, & qui se mêlaient de prédire l'avenir & de dire la bonne aventure. Ils avaient toujours avec eux de vieilles femmes qui en imposaient aux gens simples par leurs prétendus charmes, ce qui attirait à la troupe d'abondantes aumônes.

Les Galles immolaient des taureaux, des vaches, des chevres & des brebis. Ils accompagnaient leurs sacrifices de cérémonies ridi-

G

cules , de contorsions violentes de leurs corps ; & tournant la tête de toutes parts , ils se heurtaient le front , ainsi que des bœufs.

Il y avait deux Galles à Rome pour le service de Cybèle un homme & une femme , & il leur était permis de demander l'aumône dans Rome certains jours de l'année , à l'exclusion de tous autres mendiants.

GALOIS. (Confrairie des) On vit vers le quinzième siècle s'élever dans le Poitou une espèce de confrairie , qu'on aurait pu nommer la société des Martyrs de l'amour : elle était composée d'hommes & de femmes , qui tous à l'envi se disputaient à qui prouverait le mieux l'excès de son amour par l'opiniâtreté avec laquelle ils s'efforçaient de soutenir la rigueur des saisons. Dans les grandes chaleurs ils se couvraient d'habits , & faisaient allumer de grands feux : dans les plus rudes froids de l'hiver on les voyait presque nus , & ç'eût été un crime impardonnable pour eux de s'approcher d'une cheminée. L'amour seul devait les échauffer. Ce qu'il y avait de plus singulier , c'est que lorsqu'un Galois arrivait dans la maison d'un autre Galois , l'hôte devait donner des ordres pour que le cheval du voyageur ne manquât de rien. Il devait ensuite se retirer , laisser cet ami maître du logis , & n'y rentrer qu'après son départ. Il pouvait pendant ce tems se rendre chez le voyageur , où la femme associée à la confrairie avait soin de lui rendre les politesses que l'épouse de ce-

lui-ci ne manquait pas d'avoir pour le dévot confrère qui était venu la visiter.

Cette extravagante société ne laissa pas de durer quelque tems : si elle s'est perpétuée tacitement , au moins les successeurs de ces Galois ne s'exposent-ils plus à périr de froid ou de chaud.

GAMBESON ou **GOBESON.** Cet ancien terme signifiait une espèce de cotte d'armes ou de grand jupon qu'on portait sous la cuirasse , pour empêcher qu'elle ne blessât quelque partie du corps. Le Gambeson était fait de taffetas ou de cuir , & bourré de laine , d'étoupes ou de crin pour rompre l'effort de la lance , laquelle , sans pénétrer dans la cuirasse , aurait néanmoins meurtri le corps , en enfonçant les mailles de fer dont elle était composée.

GANCHE. Sorte de potence dressée pour servir de supplice en Turquie. Le Ganche est une espèce d'estrade dressée pour l'ordinaire à la porte des villes. Le bourreau lie le condamné avec une corde , & l'élevant en l'air par le moyen d'une poulie , il le laisse brusquement tomber sur des crochets de fer , où le misérable reste attaché , soit par la poitrine , soit par toute autre partie du corps : dans cet affreux état on le laisse expirer , & il s'en trouve qui vivent encore deux ou trois jours.

GANERBINAT , en Allemand **GAN-ERBSCHAFFT.** Nom que l'on donne en Allemagne aux pactes de confraternité , ou conventions faites entre les familles nobles & illustres de se défendre mutuellement contre les in-

vaïsons & les brigandages qui ont eu lieu pendant tant d'années dans l'Empire : quelquefois on stipulait dans l'acte qu'une famille venant à s'éteindre, l'autre succéderait de plein droit, toutefois avec l'approbation du Suzerain.

GANGA - GRAMMA. Démon que les Indiens craignent beaucoup, & en l'honneur duquel par cette raison ils ont institué des cérémonies religieuses, afin de se le rendre favorable. Quelques-uns veulent que Ganga-Gramma soit une des femmes du Dieu Esvara : quoiqu'il en soit, elle est représentée dans les Pagodes avec une tête & quatre bras, tenant d'un côté une petite jatte, & de l'autre une fourche à trois pointes.

Dans la plupart des villes de l'Inde on célèbre toutes les années la fête de Ganga-Gramma, dont l'idole est proménée dans toutes les rues. Les Prêtres qui desservent les Pagodes immolent beaucoup de boucs devant ses autels. C'est pendant cette solennité qu'on doit observer ce que peut le fanatisme sur l'esprit des faibles humains. On voit des Indiens, suspendus en l'air par des crochets de fer passés dans la peau du dos, faire divers gestes avec des épées, & tirer des coups de fusil, pour accomplir des vœux qu'ils ont fait à Ganga dans quelques maladies. Des femmes crédules se laissent ainsi accrocher, bien prévenues par les Prêtres que de pareilles marques de dévotion n'emportent point avec elles le sentiment de la douleur.

La machine dont on se sert pour ces opérations fanatiques est fort élevée, & ressemble à une grue. Les cris que l'on jette, tant que dure la procession, empêchent le peuple d'entendre les plaintes de ces victimes de l'idolatrie, ainsi que les gémissemens de ceux qui se font par dévotion écraser par les roues du chariot qui porte l'idole de Ganga-Gramma. Lorsque cette horrible procession est achevée on sacrifie un bœuf, après lui avoir fait beaucoup de demandes, à chacune desquelles on s'approche de l'idole, pour recevoir la réponse. Le sang de la victime, dont le corps est enterré devant la Pagode, est reçu dans un vase que l'on dépose devant Ganga, & les Prêtres font accroire au peuple qu'il ne s'y en trouve plus le lendemain. Autrement on immolait un homme ; mais ce barbare sacrifice a été aboli. Dans tous les cas importants où les Indiens croient avoir besoin de l'intervention de la Divinité, ils font ruisseler le sang des boucs sur les autels de Ganga. Les Bramines de la première classe regardent seuls comme impies tous ces sacrifices : ils prétendent que ceux qui les offrent renaissent & meurent plusieurs fois ; & qu'après bien des douloureuses transmigrations, ils sont précipités dans l'enfer, d'où Dieu ne les retire qu'après un tems indéfini.

GANGE. (le) Suivant les Indiens le Gange n'a pas sa source dans les entrailles de la terre comme les autres rivières ; celle-ci est descendue du ciel dans l'In-

doustan : ils l'appellent la rivière céleste , & attribuent à ses eaux , qu'ils regardent comme sacrées , la vertu de purifier les corps qui s'y baignent. Une foule de pèlerins viennent chaque jour de toutes les extrémités de l'Inde pour se purger de leurs fautes par l'usage d'un bain si salutaire. Dès le point du jour ils se rendent auprès de certains dévots solitaires , qui leur donnent trois ou quatre brins de paille , qu'ils doivent tenir entre les doigts pendant qu'ils se lavent. Après l'ablution d'autres Bramines les marquent au front , & reçoivent leurs offrandes. On va ensuite visiter les lieux saints : ce sont des idoles particulières & des pierres sacrées , placées sur les bords de la rivière ; & ces différentes visites ne se font point sans quelques cérémonies & des prières de la part des Prêtres & de nouvelles offrandes de la part des pèlerins. On descend ensuite dans un puits , dont l'eau est devenue bourbeuse & puante à force d'y jeter des fleurs ; mais comme la tradition prétend qu'un Dieu s'y est lavé autrefois pour se purifier de ses péchés , les vrais dévots s'y baignent aussi dans la même intention. Ils ne manquent pas d'emporter avec eux quelque peu de bourbe sanctifiée ; & celui des idolâtres qui a fait le pèlerinage du Gange , est regardé comme un Saint ou près de le devenir.

GANJAM. C'est le nom d'une ville très-commerçante du Mogolistan , située à trente-quatre lieues

de Bampour. Elle est sur-tout célèbre par sa Pagode , qui est une tour de pierre massive , de figure polygone , haute d'environ quatre-vingt pieds. On voit à côté une vaste salle où est placée une idole qui s'appelle *Coppal*. Elle est servie par des Sacrificateurs & des *Devadachi* , c'est-à-dire , par des esclaves des Dieux. Il n'y a peut-être pas au monde de ville plus débauchée que Ganjam. Ces *Devadachi* sont des filles prostituées , dont l'emploi est de danser au son de certaines petites sonnettes , & de chanter des chansons dissolues , soit dans le temple lorsqu'on y fait des sacrifices , soit dans les rues quand on promène l'idole. Quelquefois on publie à son de trompe dans la ville qu'il y a du péril à visiter les *Devadachi* de la ville ; mais qu'on peut en sûreté fréquenter celles qui sont attachées au culte de l'idole *Coppal*.

GANT. Les anciens ont fait usage des Gants ; ils les nommaient *chiroteques*. Ordinairement ils étaient de cuir fort. Les paysans s'en servaient pour se garantir de la piquure des épines. Il y en avait de deux sortes , les uns sans doigts , les autres avec des doigts. Ils devinrent bientôt un ornement ; on les fit de drap , & on les garnit avec de la soie. Vers le moyen âge les Gants s'introduisirent dans l'Eglise ; les Prêtres en portèrent en célébrant les saints Mystères. Le don du Gant marqua le transport de propriété. Le Gant jeté fut un cartel ; le Gant relevé un cartel accepté. Autrefois il était défendu aux

Juges royaux de sieger les mains gantées, & aujourd'hui il n'est pas permis d'entrer dans la grande & la petite écurie du Roi sans se déganter. On appelle Gants un droit seigneurial qui est dû à chaque mutation. Ce droit est réglé à une petite somme. Ces Gants étaient une reconnaissance de l'investiture accordée par le Seigneur au nouvel acquéreur. On trouve dans Marculphe que cette reconnaissance se faisait par un fêtu de paille ou de bois, ou par une motte de terre, ou par des Gants. Les Gants dans la suite sont devenus un droit personnel au Bailli du fief du Seigneur, & de-là l'usage de donner, dans la plupart des marchés, de l'argent aux domestiques pour une paire de Gants.

GANTS de Notre-Dame. (les) Autrefois en Lorraine, lorsque des Seigneurs particuliers voulaient entrer en guerre l'un contre l'autre, il suffisait d'élever à une certaine hauteur une touffe d'herbe nommée les Gants de Notre-Dame; mais on ne trouve point combien de tems ces sortes de marques devaient rester de jours avant qu'il fût permis de se jeter légitimement sur les terres de son voisin. Simon, Duc de la haute Lorraine, abolit cette étrange coutume.

GANYMEDE. Selon la fable, Ganymède était fils de Tros, Roi de Troie. Un jour que ce beau jeune homme chassait sur le mont Ida; Jupiter épris de sa beauté, se déguisa sous la forme d'un aigle, & l'enleva dans l'Olympe pour lui servir à boire. Il le plaça

ensuite au nombre des douze signes du Zodiaque, sous le nom de Verseau. L'histoire rapporte que Tros ayant envoyé son fils en Lydie avec une suite nombreuse, pour offrir des sacrifices dans un Temple consacré à Jupiter, Tantale, Roi de ce pays, arrêta le jeune Ganymède, & le retint prisonnier, sous prétexte de desseins dangereux: peut-être le fit-il servir d'échançon à sa table. Les Phryasiens avaient donné à Hébé le nom de Ganymède, & ils lui avaient consacré un bois dans leur citadelle.

GARANT. Celui qui se rend responsable d'une chose envers quelqu'un. Ce mot vient du Celte & du Tudesque *Warrant*. Lorsqu'en 1177 l'Empereur Frédéric Barberousse céda tant de droits au Pape Alexandre III, douze Princes de l'Empire garantirent le traité par un serment sur l'Evangile. Les Barons de France & ceux de Normandie jurèrent, comme cautions & comme *Garants*, la paix qu'en 1200 conclut Philippe-Auguste avec Jean, Roi d'Angleterre. Les Français promirent de combattre le Roi de France s'il manquait à sa parole, & les Normands de faire la guerre au Roi d'Angleterre, s'il ne tenait pas la sienne.

GARDE. Les Romains avaient divisé les vingt-quatre heures en huit Gardes. Le Consul était gardé par sa cohorte ordinaire, puis chaque corps de l'armée posait une Garde autour de son logement. Les Lieutenans ou Consuls & le Questeur avaient aussi leur Garde. Les Tergiducteurs rassem-

blaient les Gardes, qui après avoir tiré au sort, étaient menées au Tribun en exercice, lequel distribuait l'ordre de la Garde. Les rondes se faisaient par la cavalerie quatre fois pendant le jour, & un pareil nombre de fois pendant la nuit, au son de la trompette. Si en faisant la ronde, le Centurion trouvait les Gardes en bon état, il retirait seulement une marque que le Tribun avait donnée, & il la lui rapportait le matin; mais s'il trouvait la garde abandonnée ou quelques sentinelles endormies, il en instruisait le Tribun, & faisait assurer le fait par des témoins; & l'on assemblait le Conseil pour vérifier la faute & punir les coupables.

Les Vélites faisaient la Garde autour du retranchement, par le dehors, par le dedans, & aux portes.

On appelle Garde-avancée un corps de cavaliers ou de fantassins, qui marchent à la tête d'une armée, pour avertir de l'approche de l'ennemi. Ce nom est aussi donné à un détachement de quinze ou vingt cavaliers, commandés par un Lieutenant, portés au-delà de la grande Garde du camp. Les Officiers-Généraux de l'armée ont chacun une Garde d'honneur, qui en même-tems veille à leur sûreté: celle des Maréchaux de France est de cinquante hommes avec un drapeau; celle des Lieutenans-Généraux, de trente; des Maréchaux de Camp, de quinze; & celle des Brigadiers, de dix. Chaque bataillon campé, a, à la portée d'environ soixante pas

du centre de chaque bataillon de la première ligne, & à pareille distance en arrière du centre des bataillons de la seconde ligne, une Garde de quinze hommes. La cavalerie a aussi une Garde à pied par régiment, qui se tient à la tête du camp.

Les grandes Gardes ou les Gardes ordinaires qui forment l'enceinte d'un camp, sont toujours placées dans quelque lieu défendu, soit par une fortification naturelle, soit par une qu'on fait à la hâte. Il n'est pas permis aux soldats qui composent ces Gardes de quitter ce poste, & ils doivent être prêts à combattre aussitôt que l'ennemi a été découvert. Les grandes Gardes de cavalerie sont postées dans la plaine, & elles ont encore des Vedettes en avant. Entre la grande Garde & les Vedettes on place un corps de huit cavaliers, qui doit être toujours à cheval.

On appelle Garde de fatigue celle qui est commandée pour conduire les travailleurs & les fourrageurs; Garde de piquer, celle qui est faite par les Officiers & les soldats de piquer.

GARDE des Sceaux de France. C'est un des grands Officiers de la Couronne. Sa principale fonction est d'avoir la Garde du Sceau du Roi, du scel particulier de la Province du Dauphiné, & des contre-scels de ces deux sceaux. Il scelle toutes les lettres qui doivent être expédiées sous les sceaux des Chancelleries établies près des Cours & des Présidiaux.

Chez toutes les nations policées l'anneau ou scel royal a

toujours été regardé comme l'attribut essentiel de la puissance souveraine, & la Garde du sceau comme la fonction la plus importante.

Les Rois des Perses scellaient avec leur anneau les lettres qu'ils envoyaient aux Gouverneurs des Provinces. Alexandre, au lit de la mort, envoya son anneau à celui qu'il désignait pour son successeur. Aman était Garde de l'anneau d'Assuerus, qui le lui ôta pour le confier à Mardochée, comme une marque du pouvoir qu'il lui conférait dans l'administration des affaires de l'Etat. Pharaon établit ainsi Joseph Vice-Roi de l'Egypte.

Les Romains n'eurent point l'usage des sceaux publics. Les Edits des Empereurs étaient seulement souscrits par eux avec une encre de couleur de pourpre, dont il était défendu à tout particulier de se servir, sous peine de confiscation de corps & de biens. Auguste en son absence, & pendant les guerres civiles laissa son cachet à ses amis, qui scellerent en son nom des Lettres & des Edits; mais ceci est un cas particulier. Justinien ordonna que tous ses rescripts seraient contresignés par son Questeur, Office qui répond à celui du Chancelier de France.

Dans le commencement de la Monarchie nos Rois se contentaient de faire apposer leur cachet sur les Lettres, & celui qui avait la garde de ce cachet, était appelé grand Référendaire.

Sous la seconde race, des Chanceliers prirent la place des grands

Référendaires, & l'on ne peut douter qu'ils ne fussent chargés de la Garde du scel royal.

Sous la troisième race les Chanceliers ont presque toujours été Gardes des sceaux du Roi; & les Auteurs, en parlant de la nomination des Chanceliers, ne la désignent qu'en disant qu'on leur remit les sceaux.

Pendant les Rois de la première & de la seconde race celui qui était chargé de la Garde du sceau, le portait toujours suspendu à son col pour empêcher que l'on ne s'en servît furtivement; mais depuis les sceaux étant devenus plus grands, & le nombre en étant augmenté, le Chancelier ou Garde des sceaux n'en a plus porté que les clefs qu'il a toujours sur lui dans une bourse.

Autrefois le coffre des sceaux était couvert de velours azuré semé de fleurs de lis, & dans les cérémonies on le portait sur une haquenée conduite à la main par un valet de pied, & escortée par les Hérauts, les poursuivans du Roi, & autres Seigneurs. On trouve aussi dans quelques archives que lorsque le Chancelier allait en voyage, le chauffe-cire portait le scel sur son dos.

Actuellement les sceaux sont renfermés dans un grand coffre couvert de vermeil, dont le dedans est divisé en trois cases, & chaque case contient une cassette fermante à clef.

La première, couverte de vermeil, renferme le grand sceau de France & son contre-scel.

La seconde, qui est couverte de velours rouge parsemée de

figurs de lis & de dauphins de vermeil, contient le sceau particulier dont on se sert pour la Province de Dauphiné, & son contre-scel.

La troisieme cassette contenait le sceau & le contre-sceau de l'Ordre de S. Louis; mais elle est vuide depuis la nomination d'un Chancelier Garde des sceaux de l'Ordre.

La forme du serment des Chanceliers & Gardes des sceaux a changé plusieurs fois. Tel fut celui que le Chancelier du Prat prêta en 1514, & qui est bien remarquable en ce qui concerne la fonction de Garde des sceaux. » Quand on vous apportera, est-il dit, » à sceller quelque Lettre signée » par le commandement du Roi; » si elle n'est de justice & de » raison, vous ne la scellerez » point; encore que ledit Seigneur » Roi le commandât par une ou » deux fois; mais viendrez devers » icelui Seigneur, & lui remon- » trerez tous les points par lesquels ladite Lettre n'est pas » raisonnable; & après qu'il aura » entendu lesdits points, s'il vous » commande de la sceller, la » scellerez; car lors le péché en » sera sur ledit Seigneur, & non » sur vous: exalterez à votre » pouvoir les bons, sçavans & » vertueux personnages, les promouvez & ferez promouvoir » aux états & offices de judicatures, dont avertirez le Roi » quand les vacations d'iceux offices arriveront, &c.

Telle est la forme actuelle du serment.

» Vous jurez Dieu votre créa-

» teur, & sur la part que vous » prétendez en paradis, que bien » & loyaument vous servirez le » Roi à la Garde des sceaux qu'il » vous a commise, & comme » présentement par moi, ayant » de lui suffisant pouvoir en cette » partie; que vous garderez & » observerez, & ferez garder, » observer, & entretenir inviolablement les autorités & droits » de la justice, de la couronne, » & de son domaine, sans faire » ni souffrir faire aucuns abus, » corruptions & malversations, » ni autre chose que ce soit ou » puisse être, directement ou indirectement, contraire, préjudiciable, ni dommageable à » iceux; que vous n'accorderez, » expédiez, ne ferez sceller » aucunes Lettres inciviles & déraisonnables, ni qui soient contre les commandemens & volontés dudit Seigneur, ou qui puissent préjudicier à ses droits & autorités, privileges, franchises, & liberté de son Royaume; que vous tiendrez la main » à l'observation de ses Ordonnances, Mandemens, Edits, & » à la punition des transgresseurs » & contrevenans à iceux; que » vous ne prendrez ni accepterez d'aucun Roi, Prince, Potentat, Seigneurie, Communauté, ni autre personnage particulier, de quelque qualité & condition qu'il soit, aucuns » états, pensions, dons, présens & bienfaits, si ce n'est des grés & consentement dudit Seigneur, » & si aucuns vous en avaient ja » été promis, vous les quitterez » & renoncerez; & généralement

» vous ferez , exécuterez & accomplirez en cette charge & commission de Garde des sceaux du Roi , en ce qui là concerne & en dépend , tout ce qu'un bon , vrai & loyal Chancelier de France , duquel vous tenez le lieu , peut & doit faire pour son devoir en la qualité de sa charge : & ainsi vous le promettez & jurez. »

Le Garde des sceaux prête serment entre les mains du Roi : ses provisions lui donnent le titre de Chevalier : son habit est le même que celui du Chancelier. Aux *Te Deum* il a un siège de la même forme que celui du Chancelier , mais placé à gauche. Au-dessus de ses armes il porte le mortier à double galon , & par derrière le manteau & deux masses passées en sautoir. Lorsqu'il sort il est accompagné d'un Lieutenant de la Prévôté de l'Hôtel , & de deux Hocquetons ou Gardes de la Prévôté. Il siège au Conseil immédiatement après le Chancelier.

Du tems de Philippe le Bel , on trouve dans une Ordonnance de ce Prince donnée à Vincennes , un article concernant les gages du Garde-scel royal. Il y est dit que le scel a six sols par jour , outre la Cour pour lui & pour les siens ; & quand il serait à Paris , vingt sols par jour pour routes choses , en mangeant chez lui. En 1307 Guillaume Nogaret , Chancelier & Garde du sceau royal , n'avait pour son plat à la suite du Roi , » que dix soudées de pain , trois septiers de vin , » l'un pris devers le Roi , & les

» deux autres du commun , & » quatre pieces de chair , & quatre pieces de poulaille : & au jour de poisson à l'avenant : » & ne prendre que six proven- des d'avoine , couste , fcurres , busches , chandelles , & point de forge. »

GARDE-ROBE. (Grand-Maître de la) La création de cette charge ne remonte pas plus haut que l'année 1669. Le Grand-Maître de la Garde-Robe a sous sa garde les habits de sa Majesté ; Lorsque le Roi s'habille , il lui présente la camisole , le cordon bleu & le juste-au-corps : Lorsque le Roi se deshabille , c'est le Grand-Maître de la Garde-Robe qui lui met la camisole de nuit , & lui demande l'habit qu'il lui plaira de prendre le lendemain. Les jours de cérémonies , il met le manreau & le collier de l'ordre sur les épaules de sa Majesté.

Il y a aussi deux Maîtres de la Garde-Robe , qui servent par année & qui sont les fonctions du Grand-Maître en son absence. Le Maître de la Garde-Robe de service , présente la cravate au Roi lorsqu'il s'habille , son mouchoir & ses gants , sa canne & son chapeau. Quand sa Majesté quitte son habit , qu'elle vuide ses poches dans celles de l'habit qu'elle prend , le Maître de la Garde-Robe lui présente ses poches pour les vider. Le soir , lorsque le Roi sort de son cabinet , il donne ses gants , sa canne , son chapeau & son épée au Maître de la Garde-Robe , & après que sa Majesté a prié

Dieu, elle vient se mettre dans son fauteuil, où elle achève de se deshabiller. Le Maître de la Garde-Robe tire le juste-au-corps, la veste & le cordon bleu du Roi, & reçoit aussi la cravate.

GARDES à pied de la Maison du Roi de France. Sous ce titre sont compris les Cent-Suisses, les Gardes-Françoises & les Gardes-Suisses. Les Cent-Suisses sont de la création de Louis IX en 1481; ils doivent être Suisses naturels & marchent à la portière du carrosse du Roi. Les Gardes-Françoises forment un régiment d'infanterie créé par Charles XI en 1563, & qui prend toujours la droite sur le régiment des Gardes-Suisses.

GARDES de la Manche. On nomme ainsi vingt-quatre gentilshommes, Gardes-du-Corps, de la compagnie Ecossoise, qui servent toujours à côté du Roi. Le premier homme d'armes fait le vingt-cinquième. Ces gentilshommes ne servent que deux à deux, excepté dans les jours de grandes cérémonies où ils sont six de service. Ils ne servent qu'un mois. Ils portent sur leur juste-au-corps un corselet ou hoqueton à fond blanc brodé d'or avec la devise du Roi; ils ont l'épée au côté & portent une pertuisanne dont le bois est semé de clous d'or & le haut frangé. Ils se tiennent debout, excepté à l'élévation. Aux funérailles des Rois, ils sont debout aux côtés du lit; ils déposent le corps dans le cercueil au lieu qui lui est destiné.

GARDES de la Porte. Com-

pagnie de cinquante hommes, commandés par un chef & quatre Lieutenans, qui garde les portes du palais du Roi. Ils sont armés de l'épée, de la carabine avec la bandoulière chargée de deux clefs en broderie: ils servent par quartier, & se placent aux portes du logis où est le Roi. Le matin à six heures ils relèvent les Gardes-du-Corps & n'en sont relevés que le soir.

GARDES de la Prévôté de l'Hôtel. Ils sont commandés par le Grand Prévôt de France & par quatre Lieutenans. Quand le Roi marche en carrosse à deux chevaux, ils précèdent les Cent-Suisses qui sont devant le carrosse; ce sont eux qui arrêtent les malfaiteurs qui s'introduisent dans les résidences de sa Majesté. Ils portent le hoqueton incarnat-bleu-blanc, avec broderie, & la devise d'Henri IV ou la massue, & ces mots, *erit hæc quaque cognita monstris.*

GARDES-DU-CORPS. Corps de cavalerie destiné à la Garde du Roi de France, & qui par une Ordonnance de Louis XIV de l'année 1667, a le premier rang dans la Gendarmerie. Les Gardes-du-Corps sont divisés en quatre compagnies, dont une qui était autrefois Ecossoise, porte encore le nom & est toujours la première; les trois autres prenant leur rang suivant l'ancienneté du Capitaine. Les Capitaines de ces quatre compagnies sont premiers Mestres-de-Camp de cavalerie, & ont rang avant tous les Mestres-de-Camp, indépendamment de leur ancienneté. On appelle exempts des Gardes-du-Corps des Off-

ciers , qui originalement n'étaient que des Gardes exempts de faire faction. Après quinze ans de service le simple Garde-du-Corps obtient depuis quelques années la commission de Capitaine de Cavalerie. Les Lieutenans des Gardes parviennent au grade de Maréchal-de Camp & à celui de Lieutenant - Général , sans être obligés de quitter leur emploi. Les Enseignes montent par ancienneté à la Lieutenance. Les étendarts sont portés par d'anciens Gardes , à qui l'on donne les noms de porte-étendarts , & dont la paye est un peu plus forte que celle des autres. Dans la compagnie Ecoffaise , il y a vingt-quatre Gardes qu'on nomme Gardes de la Manche, dont deux se tiennent à l'Eglise à côté de sa Majesté avec des haliebardes & des cotes-d'armes à l'antique.

GARDIEN de l'or d'Apollon. Prêtre du Temple de Delphes : Ministre subalterne, qui demeurait à l'entrée du sanctuaire , & qui tous les matins avant le lever du Soleil était chargé de nettoyer le pavé du Temple avec des rameaux de laurier cueillis sur les bords de la fontaine de Castalie , & d'en attacher des couronnes aux murailles, sur les autels & autour du trépid sacré : il devait aussi en distribuer des branches aux Prophètes, aux Phœbades, aux Poètes, & aux sacrificateurs. Cette première fonction remplie, il allait puiser de l'eau à la fontaine de Castalie dans des vases d'or, & en remplissait les bassins placés à l'entrée du Temple, où l'on était dans l'o-

bligation de purifier les mains avant que de se présenter devant le Dieu : ensuite le Gardien faisait une asperision de cette eau sur le pavé du Temple , sur les murs & sur les portes , puis il prenait une arc & des flèches , & il allait donner la chasse aux oiseaux qui venaient se reposer sur les statues qui environnaient le Temple en dehors. Cependant il observait de les faire voler par ses cris , s'il lui était possible. La colombe avait seule le privilège d'habiter en sûreté dans le Temple de Delphes. Le Garde devait garder la plus exacte continence pendant les fonctions de son ministère : On ne voit pas absolument pourquoi il avait le titre de Gardien de l'or d'Apollon, car il n'avait point la Garde du trésor du Temple.

GARIZIM. Montagne de la Palestine , près de Sichem , sur laquelle les Samaritains élevèrent un Temple pour l'opposer à celui de Jérusalem. Il fut bâti par Manassés sous le règne d'Alexandre le Grand , & Hircan le renversa deux cents ans après son établissement.

GARMANES. Entre les Solitaires idolâtres des anciens Indiens, ceux-ci méritent sur-tout d'être considérés. On ne les voyait jamais dans les villes , ni à la cour des Rois. Occupés nuit & jour à prier leurs Dieux, ils se flattaient d'en apaiser la colère par la pratique des plus étonnantes austérités. Les racines les plus communes leur servaient de nourriture & ils s'habillaient de la dépouille des arbres , sous

lesquels ils se mettraient à l'abri des rayons du soleil. Lorsque les Princes voulaient consulter les Garmanes sur quelques importantes entreprises, ils étaient obligés de leur envoyer un Député, à qui ces Solitaires rendaient une réponse précise. A ce portrait on peut reconnaître une branche des anciens Gymnosophistes. (*Voyez GYMNOSOPHISTES.*)

GARNISON. Dans les premiers tems de la Monarchie on ne mettait point de Garnisons dans les villes, excepté lorsque l'on était en guerre & qu'on craignait quelque entreprise de la part des ennemis. Alors les bourgeois des villes se gardaient eux-mêmes, & c'eût été violer leurs privilèges & ceux des Seigneurs de qui ils relevaient, que de les charger d'une Garnison. Louis XI est le premier de nos Rois, qui ait mis de fortes Garnisons dans les villes; les fréquentes guerres qu'il eut sur les bras, lui en fit une nécessité. Les habitans d'Amiens s'étant laissés surprendre par les Espagnols, & Henri IV, l'ayant reprise, il y laissa Garnison, & depuis, lorsque la sûreté de l'Etat parut l'exiger, on n'eut plus d'égards à ces dangereux privilèges des villes.

GARROUDA. Oiseau sacré, auquel une secte d'Indiens (les Vistnouvas) rend une espèce de culte divin. Voici la fable dont ces idolâtres enveloppent la naissance miraculeuse de cet oiseau. Le premier des Bramines avait deux femmes, l'une vertueuse, l'autre méchante, elles disputaient un jour, si un cheval était exac-

tement blanc, ou s'il n'avait pas une petite tache noire vers la queue, mais comme la nuit commençait à se répandre sur l'horizon, elles remirent la décision de leur querelle au lendemain, & décidèrent que celle des deux qui aurait tort, deviendrait l'esclave de l'autre. Le jour suivant elles retournerent examiner le cheval, & l'on remarqua en effet une certaine marque noire du côté de la queue, en sorte que la femme vertueuse devint l'esclave de la méchante femme; mais il faut savoir que cette dernière avait des fils, qui étaient démons, & que l'un d'eux avait été se placer sous la queue du cheval. Comme la femme vertueuse se désespérait, les Saints la consolèrent & lui prédirent que d'elle, naîtrait des fils qui la délivreraient. Quelque tems après elle pondit des œufs, & la légende dit, qu'impatient de les voir éclore, elle en cassa un & qu'il en sortit un enfant qui n'avait encore de formé que la partie supérieure du corps. Cet enfant annonça à sa mère, que sa précipitation avait prolongé son esclavage de cinq cens ans, & il s'envola auprès du soleil. Au bout du tems marqué le second œuf vint à éclore, & Garrouda en sortit, ce fut lui qui par le moyen de l'Amortam (*Voyez Amortam*) qu'il déroba, trouva le secret de délivrer sa mère. Cette oiseau plut au Dieu Vistnou, qui le choisit pour le porter.

GARUM. Dans tous les siècles la mode n'a pas moins influé sur

le goût des alimens, qu'elle a tyrannisé le goût dans la commodité des habits. Les Grecs & les Romains faisaient un très-grand cas pour la bonne chère d'une certaine saumure, que quelques modernes nous assurent n'avoit été composée que d'anchois fondus & liquéfiés dans leur saumure, après avoir été un peu de tems exposés au soleil.

Les auteurs anciens avancent qu'on employait à cette saumure les maquereaux que l'on pêchait près les côtes d'Espagne, & Pline dit, que c'était la saumure la plus estimée de son tems. D'autres veulent que le *Garum* était fait de la pourriture des tripes de poisson nommé par les Grecs *Garos*. On employa aussi à sa composition les entrailles de différens poissons confites dans du vinaigre : On y mêlait le poivre & les herbes fines.

Ce *Garum* était une friandise, dont le prix égalait les parfums les plus précieux : il était recherché par tous les gens sensuels, mais comme les goûts bizarres n'ont qu'un tems, cette saumure disparut de dessus la table des riches, & les pauvres eurent bientôt honte d'en faire leurs délices. Nous avons des goûts singuliers, dont nos descendans parleront avec le même mépris, que nous nous entretenons du *Garum* des Romains.

GASTROMANTIE. Espece de divination ridicule, & faite réellement pour le peuple, pour laquelle on préparait plusieurs bougies allumées, entre des vases de verre de figure ronde & pleins

d'eau claire. Celui qui se mêlait de tirer ce sort, commençait par interroger les démons, & faisait considérer la surface de ces vases à un jeune garçon ou à une jeune femme grosse. Ensuite regardant lui-même le milieu des vases, il prétendait découvrir le sort de ceux qui le consultaient, par la réfraction des rayons de lumière dans l'eau des bouteilles.

GATEAU. Quand les femmes Juives, qui sont ordinairement le pain, ont païti un morceau de pâte, elles en prennent une petite partie dont elles font un gâteau, qui tient lieu des prémices ordonnées aux nombres chap. 15. v. 20. *Vous tirerez un gâteau des prémices de vos pâtes, &c.* Autrement on donnait ce gâteau au Sacrificateur, & présentement on le jette au feu, on le laisse brûler entièrement.

GAULOIS. (les) Nous ne savons presque rien de l'état de l'ancienne Gaule : nous ignorons absolument l'origine des peuples qui habitaient ces vastes contrées, & nous ne sommes pas plus instruits touchant leur religion, leurs mœurs & leur gouvernement. À l'égard des divinités que les Gaulois adoraient, il faut nous en tenir à Lucien, qui dans un de ses dialogues fait dire à Mercure, qu'il ne sait comment s'y prendre pour inviter les Dieux des Gaulois à se trouver à l'assemblée des autres Dieux, parce qu'ignorant leur langue, il ne peut ni les entendre ni se faire entendre. Pour ce qui regarde leurs mœurs, César nous

en fait le porrait le plus affreux. Lorsqu'ils étaient attaqués d'une violente maladie, ils faisaient vœu, s'ils en réchappaient, d'immoler à leurs Dieux tutélaires, des victimes humaines. Leurs cruels Druides brûlaient des hommes dans de grandes & hideuses statues d'osier, pour plaire à ces barbares Divinités. Les Druidesses plongeaient avec joie leurs couteaux dans le cœur des prisonniers de guerre, & elles annonçaient l'avenir suivant la manière dont le sang coulait. (V. CELTES, DRUIDES, DRUIDESSES.)

GAUMINE. On appelle mariage à la Gaumine ceux qui sont contractés en présence du Curé à la vérité; mais malgré lui, & sans aucune bénédiction, ni de lui, ni d'un autre.

GAURES. En Perse on regarde avec le dernier mépris ces sectateurs de l'ancienne religion de Zoroastre. Gaure en Arabe signifie *infidèle*. Les Gaures sont employés aux plus viles occupations: Ils habitent dans un faux-bourg d'Ispahan & dans quelques endroits de la Perse, mais ce n'est que dans la province de Kerman, que les Mahométans les laissent jouir d'une certaine liberté & du libre exercice de leur religion. Lorsque Abubéker, vers le septième siècle, entreprit de faire recevoir la loi de Mahomet dans la Perse, le Roi qui occupait alors le trône, dans l'impuissance de lui résister, s'embarqua au port d'Ormus avec dix huit mille hommes & se réfugia dans les Indes. (Voyez PARSIS).

GAURES. (Religion des) Les Gaures prétendent que leur religion a été révélée à Abraham, & que Dieu envoya du ciel à ce Patriarche un livre dans lequel ses préceptes étaient écrits. Ce Patriarche, disent-ils, vint s'établir à Balch, ville située sur les frontières de la Perse & des Indes, & ce fut là que dans la suite un docteur Gaure érigea un pyrée (un édifice) pour y conserver le feu sacré. D'abord les premiers Perses n'admirent qu'un principe éternel de toutes choses, excellent, tout-puissant &c. dont le feu qui donne la vie à la nature, leur parut l'emblème. Bientôt ils distinguèrent deux principes, l'un bon, l'autre mauvais: ils appelèrent l'un *Yardan*, ou *Ormuzd* & l'autre *Ahriman*. Tels étaient les dogmes simples de la religion des Mages, & voici les fables dont ils furent enveloppés. Oromaze, l'ancien des jours, se dit à lui-même; *si rien ne s'oppose à moi, qu'y aurait-il de glorieux pour moi?* & cette pensée produisit le génie des ténèbres, nommé Arimane; qui ne peut & ne veut que le mal, & qui en naissant déclara la guerre à l'ancien des jours. Les anges se portèrent pour médiateurs entre Oromaze & Arimane & la paix se fit, à condition que le monde serait abandonné à Arimane pendant sept mille ans, après quoi il serait rendu à la lumière. Avant cette paix tout ce qui existait dans le monde fut détruit. Nos premiers parens & les animaux furent créés d'une façon extraordinaire. Comme les hommes n'é-

taient d'abord qu'esprits , l'ancien des jours les revêtit de corps , pour s'en faire des défenseurs contre Arimane. Alors ils se firent promettre qu'Oromaze ne les abandonnerait pas qu'ils n'eussent vaincu le génie des ténèbres & ses troupes. C'est après cette victoire qu'il y aura une résurrection des corps & une séparation de la lumière & des ténèbres.

Les Gaures disent que les anges sont les ministres d'Oromaze , qui se servit d'eux pour créer le monde. Cette création s'exécuta en quarante - cinq jours & fut suivie d'horribles ténèbres , qui à la vérité se tinrent à une assez grande distance de la lumière. Oromaze vit alors qu'il avait un puissant ennemi à combattre ; il envoya contre lui quatre anges qui le réduisirent à l'extrémité , mais l'ancien des jours ne voulut pas l'anéantir tout - à - fait ; n'ayant plus à combattre l'auteur du mal , ses sublimes vertus seraient demeurées dans l'obscurité , ainsi il lui permit de résider dans le monde. Ce monde doit durer neuf mille ans , & l'auteur du mal eut pour son partage les trois mille ans du milieu de ce nombre , pendant lesquelles il a le pouvoir de tenter & de tourmenter les hommes. Après ces neuf mille années il y aura un jugement universel , & une dissolution universelle. Les bons seront récompensés & les méchants punis. Ces derniers seront tourmentés à proportion de leurs crimes & deux anges présideront aux tourmens : enfin ils

ressusciteront aussi & Oromaze leur pardonnera & leur assignera une demeure d'où ils pourront contempler la félicité des bons ; alors le génie des ténèbres & ses anges seront jugés & leur empire détruit pour jamais. Voilà le précis des fables dont les anciens Perses ont enveloppé les dogmes de leur religion. Smerdis qui professait cette religion , ayant usurpé la couronne après la mort de Cambyse , fut assassiné par sept grands Seigneurs de la Cour : le massacre s'étendit sur tous les sectateurs du feu , dont le culte fut presque anéanti. Ce fut dans ce tems que parut Zoroastre ; ce grand homme résolut de relever l'ancienne religion : il annonça aux Perses qu'il y avait un principe supérieur aux deux que les Mages adoptaient , un Dieu suprême , auteur de la lumière & des ténèbres. Il fit élever des Temples à cet Être suprême , & l'on y conserva le feu sacré , qu'il fit regarder comme le symbole de la divinité qui résidait dans le soleil. Pour rendre le feu plus vénérable au peuple , il feignit d'en avoir apporté lui-même du ciel ; & l'ayant placé sur l'autel du premier Temple qu'il fit bâtir , il ordonna aux Prêtres de l'entretenir sans cesse avec du bois sans écorce. Cette religion était étendue non - seulement en Perse , mais encore chez les Parthes , les Bactriens , les Chowaresmiens , les Saces , les Mèdes , & plusieurs autres peuples ; & elle s'est soutenue jusqu'à l'invasion des Mahométans. Pour - lors elle ne conserva plus qu'un petit nombre de

sectateurs sous le nom de Gantes ou Guebres, qui vivent pauvres & misérables, ne s'alliant comme les Juifs qu'entr'eux, & conservant soigneusement le feu sacré. (Voyez GUEBRES.)

GAZE de Cos. Pline (*Hist. nat. Liv. ix, c. 22.*) ne veut pas qu'on frustre une certaine Pamphila de la gloire d'avoir inventé cette merveilleuse Gaze qui montrait les femmes toutes nues. *Non fraudanda gloria ex cogitata rationis, ut denudet feminas vestis.* Varron appelait les habits qui étaient faits de cette étoffe si délicate & si transparente *vitreae togas*, & Publicus Syrus *ventum textilem*, du vent tissu. » Est-il honnête, » dit-il, qu'une femme mariée » porte des habits de vent, & » paraisse nue sous une nuée de » lin ? «

Les femmes & les filles d'orient, & sur-tout de Jérusalem, étaient vêtues avec la Gaze de Cos, faite avec une soie très-fine teinte en poudie. Les courtisannes en portèrent d'abord à Rome, & elles furent bientôt imitées par les femmes honnêtes. Horace dit quelque part à une de ses vieilles maîtresses: *Nec Coa referunt jam tibi purpura* : » Croyez-moi, ces » habits de Gaze de Cos ne vous » conviennent plus. «

GAZETTE. Ce fut au commencement du dix-septième siècle que l'usage des Gazettes fut inventé à Venise, qui était alors le centre des négociations politiques de l'Europe. Ces feuilles qui paraissent toutes les semaines, furent appelées Gazettes, parce qu'on payait pour les lire

une gazetta, petite pièce de monnaie revenant à un de nos deniers. Un Médecin, nommé Renaudot, obtint en 1631 le privilège de faire distribuer par toute la France une Gazette, dont il était l'auteur, & il en tira un profit considérable. Les sommes que produit le débit de toutes les Gazettes qui s'impriment dans l'étendue de la Hollande sont immenses. La ville de Londres en voit paraître douze différentes chaque semaine, & elles doivent être imprimées sur du papier timbré. De tems immémorial il y a eu une Gazette à Pékin; mais on n'y insère que ce qui concerne l'Empire de la Chine.

Les Gazettes Littéraires ont commencé en France à s'imprimer vers l'an 1665.

GAZETTE Chinoise. Pour prévenir le débordement des vices à la Chine, & exciter les sujets à la vertu, le Gouvernement a imaginé un écrit périodique que l'on peut appeler la Gazette de Pékin. Cette Gazette est revue par l'Empereur avant que d'être distribuée au public. On y trouve toutes les grâces que le Prince accorde, & les motifs discutés qui l'ont engagé à les accorder : les punitions qu'il s'est cru forcé d'infliger, & les causes qui l'ont contraint à user de sévérité : les revenus actuels & les dépenses journalières de l'Empire : les remontrances de tous les Tribunaux : les loix nouvelles : les nouveaux usages : les éloges accordés par l'Empereur aux Mandarins qui ont rempli les devoirs de leurs charges : les réprimandes

réprimandes faites à ceux qui se sont écartés de ces mêmes devoirs : par exemple, « Un tel... » n'est pas en bonne réputation ; « il sera puni, s'il ne pense à » se corriger. « Chaque homme public, chaque particulier, un peu connu, doit souhaiter qu'il soit parlé de lui honorablement dans la Gazette ; mais aussi il doit redouter que sa mauvaise conduite n'y soit mise à découvert, avec d'autant plus de raison que le Prince relit toujours ce papier périodique, & que de la mention honorable ou flétrissante qu'on y fait d'un Chinois, dépend quelquefois l'avancement ou la destruction de sa fortune.

GÉANS. Malgré le rapport de plusieurs Voyageurs on ne nous persuadeta jamais qu'il existe un peuple entier de Géans. La nature semble avoir borné la taille des hommes à la hauteur de cinq pieds, & nous voyons que ses limites ne s'étendent guères qu'à un pied au-dessus & au-dessous. Les Géans & les Nains doivent être regardés comme des variétés rares & accidentelles.

Les Géans de la Mythologie, ces enfans de la terre, qui firent la guerre aux Dieux, les Titans étaient, selon la fable, d'une taille monstrueuse, & d'une force proportionnée à leur prodigieuse hauteur. Ils avaient chacun cent mains, & des serpens au lieu de jambes. Ils déclarèrent la guerre à Jupiter ; & dans l'espoir de le détrôner, ils entassèrent le mont Ossa sur le Pélion, & l'Olympe sur le mont Ossa, en lançant contre les Dieux des quar-

tiers de rochers, qui retombaient dans la mer, & y formaient des îles. Ce fut pendant cette terrible escalade que Jupiter & les autres Dieux se réfugièrent en Egypte, où ils se cachèrent sous la figure des divers animaux. Un ancien oracle avait prononcé que les Géans seraient invincibles, jusqu'à ce qu'un mortel prêtât son secours aux Dieux. Jupiter fit venir Hercule, & avec l'aide de ce héros il extermina les Géans Encélade, Polybètes, Alcyonée, Porphyryon, les deux Aloydes, Ephialtée, Othus, Eurytus, Clytius, Tithyus, Pallas, Hypopolitus, Agrius, Thaon, & le fameux Typhon. Ils furent précipités au fond du Tartare, ou, selon quelques Poètes, enerrés vivans sous de prodigieuses montagnes.

Ces Géans étaient des brigands de Thessalie, qui vinrent attaquer Jupiter sur le mont Olympe, où ce Prince avait fait bâtir une forteresse ; ou, si l'on aime mieux, c'est une tradition défigurée de l'histoire de Typhon & d'Osiris.

GEHENNE. Ce mot qui vient de l'Hébreu *Gehinnon*, signifie la vallée de Hinnon, qui était dans le voisinage de Jérusalem, & auprès de laquelle il y avait un lieu appelé *Tophet*, où les Juifs allaient sacrifier à Moloch leurs enfans qu'on faisait passer par le feu. A dessein de jeter de l'infamie sur cette horrible superstition, le Roi Josias destina cette vallée à recevoir les immondices de la ville, & les cadavres privés de sépul-

ture ; & il ordonna que pour consommer ces matieres infectées , on y entretiendrait un feu continuél. (*Voyez GEHENNEM.*)

GEHENNEM. Ce nom chez les Arabes Musulmans signifie l'Enfer, aussi-bien que celui de *Gehim* ; & pour dire un réprouvé , ils l'appellent fils de l'Enfer *ben Gehennem*. Ils ont une espece de Mythologie , selon laquelle il y a des fleuves & des arbres en Enfer , aussi bien que dans le Paradis. L'arbre qu'ils nomment *zaccoum* , dont les fruits sont des têtes de diables , est le plus terrible de tous.

Thabekh est le nom de l'Ange qui préside de la part de Dieu à l'Enfer. Ce mot signifie proprement bourreau.

L'Enfer a sept portes , qui conduisent en sept endroits ou sept différentes sortes de pécheurs seront punis diversément.

Le premier qui s'appelle Gehennem est destiné pour les adorateurs du vrai Dieu , tels que sont les Musulmans , qui auront mérité par leurs crimes d'y tomber.

Le second , appelé Ladha , est pour les Chrétiens.

Le troisieme , nommé Horhama , est pour les Juifs.

Le quatrieme , nommé Saïr , est destiné aux Sabiens.

Le cinquieme , appelé Sacar , est pour les Mages ou Guèbres.

Le sixieme , nommé Gehim , pour les Payens & les Idolâtres qui admettent la pluralité des Dieux.

Le septieme & le plus profond de l'abyssine , qui porte le nom

de Huoviar , est réservé aux hypocrites , c'est-à-dire , à ceux qui seignent de professer une religion , & qui n'en ont aucune dans le cœur.

GÉLES. Ce peuple qui habitait une partie de la Médie était si lâche , que les femmes commandaient despotiquement à leurs maris ; & ce qu'il y a de singulier , c'est que selon Strabon , (*Liv. xj.*) ils avaient pour voisins les Derbices qui étaient si cruels , que pour la plus légère faute ils égorgaient les hommes , tuaient ceux qui avaient atteint leur soixante-dixieme année , & étranglaient les vieilles femmes. Les plus proches parens faisaient un festin de la chair des hommes ; mais ils enterraient les corps des femmes & de ceux qui mouraient avant soixante-dix ans. Ils adoraient la terre , & ne sacrifiaient ni ne mangeaient aucune femelle.

GENDARME. » De tout tems » les hommes d'armes ou Gen- » darmes , dit le Pere Daniel , » ont été regardés comme la plus » noble partie de la Milice Fran- » çaise. Depuis l'institution des » compagnies d'ordonnance par » Charles VII , les grands Sei- » gneurs , les Maréchaux de Fran- » ce , les Connétables , les Prin- » ces du Sang , se sont fait hon- » neur de commander ces sortes » de compagnies , & dans la suite » les Rois mêmes ont voulu en » avoir une , dont ils se faisaient » les Capitaines. «

Autrefois le Gendarme était un Cavalier armé de toutes pieces , & dont le cheval avait la

tête & les flancs aussi couverts d'armes défensives. Le poids énorme de ces armes rendait bien le Gendarme propre à soutenir un combat de pied ferme ; mais il ne lui était pas possible de poursuivre l'ennemi qu'il venait d'enfoncer : des Cavaliers armés plus légèrement étaient chargés de cette expédition. Sous le règne de Louis XIV, ces armes pesantes furent entièrement abolies ; mais le nom de Gendarmerie est resté à quelques corps qui avaient autrefois porté l'armure du Gendarme, & l'on a donné le nom de Cavalerie légère à tous les autres corps de la Cavalerie.

On divise la Gendarmerie de France en troupes particulières, qu'on nomme Compagnies ; les unes sont destinées à la garde du Roi, & forment ce qu'on appelle la Maison du Roi : les autres retiennent le nom de Gendarmerie, ou de Compagnie d'ordonnance. Les corps de Gendarmerie qui composent la Maison du Roi, sont les quatre compagnies des Gardes-du-Corps. (*V. GARDES-DU-CORPS.*) Celle des Gendarmes de la garde, celle des Chevaux-légers, (*voyez ce titre.*) & les deux compagnies de Mousquetaires. (*Voyez aussi ce titre.*) La compagnie des Gendarmes de la garde renait autrefois le premier rang dans la Maison du Roi ; « mais, dit le Pere Daniel » déjà cité, vers l'an 1665, Sa » Majesté étant à Vincennes, fit » une revue des troupes de sa » Maison, où les Gendarmes qui » avaient toujours eu la droite » sur les Gardes du Corps, eurent

» ordre de passer à la gauche. La » volonté du Roi, & la grande » ancienneté des quatre compagnies des gardes du Roi, en » comparaison des autres compagnies de la Maison du Roi, » furent alors & ont été depuis » leur titre de préséance. » (*Hist. de la Milice Française, tom. II, p. 190.*)

La compagnie des Gendarmes, qui date son entrée dans le corps des troupes destinées à la garde du Roi, de l'avènement de Louis XIII au trône, est composée de deux cens maîtres pendant la paix, & quelquefois de deux cens cinquante en temps de guerre. Le Roi en est le Capitaine, & le Commandant prend le titre de Capitaine Lieutenant, & a sous lui deux Capitaines sous-Lieutenans, trois Enseignes & trois Guidons, avec dix Maréchaux de logis, entre lesquels on en choisit deux pour remplir les fonctions de Major, sous le titre d'aide-Major. Les Capitaines, sous-Lieutenans ont la préséance & le commandement dans le service de la Maison du Roi sur les Lieutenans des Gardes-du-Corps. La compagnie est divisée en quatre brigades, dont une est toujours de quartier chez le Roi. Les étendards sont de satin blanc, relevés en broderie d'or ; leur devise est des foudres qui tombent du ciel, avec ces mots pour armes : *Quo jubet iratus Jupiter.* Ils sont toujours déposés dans la ruelle du lit de Sa Majesté, ainsi que ceux des Chevaux-légers. L'uniforme des Gendarmes de la garde est d'écarlate, avec des galons

d'or sur toutes les tailles, & des paremens de velours noir : en entrant ils ont le rang de Lieutenant de Cavalerie ; & après quinze ans de service, ils obtiennent celui de Capitaine de Cavalerie.

La Gendarmerie est composée de seize compagnies, qui forment huit escadrons. Les quatre premières compagnies sont, 1°. les Gendarmes Ecoffais : 2°. les Gendarmes Anglais : 3°. les Gendarmes Bourguignons : 4°. les Gendarmes Flamands. Ce sont les quatre compagnies du Roi ; les autres portent les noms des Princes qui les commandent. La compagnie Ecoffaise était sur pied dès le règne de Charles VII. Un de ses privilèges est d'avoir rang avant les deux compagnies de Mousquetaires, & de monter la garde à cheval avant elles lorsque Sa Majesté est à l'armée ou en voyage. La Gendarmerie a la droite sur tous les Régimens de Cavalerie de l'armée.

GÉNÉRAL d'Armée. Les Grecs donnaient le nom de Polémarques à leurs Généraux, & à Athènes c'était l'un des Archontes qui commandait l'armée. Les Consuls, les Préteurs & les Pro-Consuls, en vertu des décrets du Sénat, commandaient les armées Romaines pendant les beaux jours de la République. Si l'on nommait un Dictateur, il avait le droit de nommer le Général de la Cavalerie, qui alors devenait son Lieutenant. Jules-César, qui aspirait à la puissance suprême, abolit cette dernière charge. Dans les marches, le Général se plaçait au centre de l'armée, ainsi

que dans les campemens. Il portait la cotte d'armes teinte en pourpre, en sortant de Rome, (Paludamentum) & la quitrait avant que d'y rentrer. Son autorité s'étendait jusqu'à dévouer un soldat pour le salut de tous, & quelquefois il se dévouait lui-même. (Voyez DÉVOUEMENT.) Lorsqu'il annonçait quelques grandes victoires au Sénat, ses lettres étaient ornées de feuilles de laurier : il demandait que l'on rendît grâces aux Dieux, & souvent le décret du Sénat était l'assurance du triomphe pour le vainqueur. Quelle différence de ces tems glorieux, aux siècles des Empereurs, qui se réservant les honneurs du triomphe, ne confiaient plus le commandement des armées qu'à des courtisans ; qui ne trouvant plus de gloire à vaincre, n'entreprirent que de petites choses, trop peu importantes pour exciter la jalousie de leurs maîtres.

GÈNES. (République de) Il n'y a point d'Erat dans l'Europe qui ait éprouvé autant de révolutions que cette République, dont la Capitale dans les siècles d'ignorance était nommée *Janua*, comme si Janus en avait été le fondateur. Gènes était déjà considérable deux cens ans avant Jesus-Christ : les Romains tentèrent diverses entreprises contre elle : les Goths firent des efforts pour la soumettre, & après eux les Lombards, Charlemagne & ses descendans en Italie voulurent lui donner des fers. Jusqu'au dixième siècle les Sarrafins ne cessèrent d'insulter ses côtes ; mais

soutenue par ses habitans, & par un commerce qui versait continuellement dans son sein d'immenses richesses, elle trouva le moyen de chasser les Arabes de son voisinage, & reprit sur eux l'isle de Corse dont ils s'étaient emparés. Les secours que les Génois donnerent aux Princes croisés pour le recouvrement de la Terre sainte, augmentèrent leur opulence, & les mirent en état de soutenir avec avantage une guerre cruelle contre ceux de Pise. Ils en terminèrent une autre glorieusement dans le treizieme siècle contre les Pisans & les Vénitiens, qui avaient conjuré leur perte. Pise fut écrasée, & Venise trop heureuse d'obtenir la paix : Gênes allait devenir une puissance formidable, si l'ambition effrénée, la basse jalousie, & l'esprit tyrannique, ne s'étaient emparé de tous les habitans : chaque faction, déterminée à déchirer le sein de sa patrie, appella successivement à son secours les Empereurs, Robert, Roi de Naples, les Visconti, les Marquis de Montferrat, les Sforces & la France. Un citoyen vertueux, André Doria, parvint en 1528 à réunir ses concitoyens, & à établir dans Gênes le gouvernement aristocratique qui y subsiste encore aujourd'hui : il pouvait en devenir le Souverain ; il préféra la gloire d'être son libérateur.

La puissance souveraine réside dans un grand-conseil de quatre cents nobles. Le Sénat, composé de douze Sénateurs & du Doge qui en est le chef, (*v. DOGE DE GÈNES.*) a l'administration ordi-

naire des affaires. La charge du Doge ne dure que deux ans. Il est élu alternativement dans l'ancienne & dans la nouvelle noblesse ; aucune personne de sa famille ne peut lui succéder, & ce n'est qu'après cinq années qu'il peut être lui-même élu de nouveau. On entend par l'ancienne noblesse les vingt-huit familles nobles, établies par le règlement d'André Doria ; & par la nouvelle noblesse, les vingt-quatre familles, ajoutées depuis à ces premières.

GENÈSE. C'est le premier Livre de l'ancien Testament, qui contient l'histoire de la création & des premiers Patriarches ; dont Moïse est l'auteur. Il est défendu aux Juifs de lire les premiers chapitres de la Genèse, & ceux d'Ezéchiel avant l'âge de trente ans.

GÉNETHLIAQUES. Nom que les anciens donnaient aux Astrologues qui dressaient des horoscopes, & qui prédisaient l'avenir par le moyen des astres. Ces insensés, toujours en butte à la rigueur des loix, trouvaient sans cesse des dupes ; & à peine chassés des villes, ils y reentraient sous la protection de ceux qu'ils trompaient cruellement : c'est ce qui faisait dire à un ancien : *Hominum genus quod in civitate nostra semper & vetabitur & resinebitur.*

On appelle aussi Généthliaques ces Poèmes que l'on compose sur la naissance de quelque Prince, à qui, par une espèce de prédiction, on annonce des richesses, des honneurs, des plaisirs, &

sur-tout des victoires. Les Poëtes pourraient se borner à souhaiter à leur héros une ame tendre & des vertus. Une éducation soignée produirait plus aisément cet effet, que l'influence des astres n'est en état de préparer des succès guerriers.

GÉNÉTYLLIDES. Pausanias nous apprend que c'étaient des Déeses qui avaient des statues dans le Temple de la Vénus Colliade ; & Pater nous dit que les femmes de la Grèce célébraient de superbes fêtes en l'honneur de Génétyllis, qui était la Déesse du beau sexe. On appelait Généthlie une solennité funèbre, d'usage chez les Grecs, en mémoire d'une personne morte.

GENÈVE. La ville de Genève est située sur le lac qui porte aujourd'hui son nom & qu'on appelait autrefois le lac *Leman*. Cette ville dont le territoire ne contient pas trente villages, & qui ne compte pas plus de vingt-quatre mille habitans dans toutes ses possessions, est cependant une des plus riches de l'Europe. Quoique l'Etat en lui-même soit pauvre, par la répugnance que montrent les citoyens pour les nouveaux impôts & les moins onéreux. Le Gouvernement tire à-peu-près cinq cents mille livres de France par année sur le peuple, & cette modique somme suffit à tout ; souvent même on trouve de l'argent en réserve pour les besoins extraordinaires. Les Genevois sont partagés en quatre ordres ; les citoyens qui sont fils de bourgeois, & qui sont nés dans la ville, & qui seuls peu-

vent parvenir à la Magistrature : Les bourgeois, fils de bourgeois ou de citoyens, mais nés en pays étrangers, ou qui étant étrangers, ont acquis le droit de bourgeoisie que le Magistrat peut conférer : Ceux-là peuvent être du Conseil des deux Cents. Les habitans qui sont des étrangers & ont obtenu la permission de demeurer dans la ville, sans autre prérogative ; & enfin les natifs fils des habitans, qui jouissent des mêmes privilèges que leurs pères, mais qui sont exclus du Gouvernement. A la tête de la République il y a quatre Syndics, dont l'administration dure seulement un an, & qui ne peuvent être élus de nouveau qu'après quatre années. A ces Syndics est joint le petit Conseil, composé de vingt Conseillers, d'un Trésorier, de deux Secrétaires d'Etat, & un autre corps qu'on nomme de la Justice. Toutes les affaires journalières, criminelles & civiles sont du ressort de ces deux Corps. Le Grand Conseil est composé de deux cent cinquante Citoyens ou Bourgeois. Il juge les grandes causes civiles ; il fait grace, il bat monnaie, il élit les membres du petit Conseil, & prépare les matières qui doivent être portées au Conseil Général. Ce Conseil embrasse absolument tous les ordres des citoyens, excepté ceux qui n'ont pas vingt ans, les banqueroutiers & ceux qui ont eu quelque flétrissure. En lui réside le pouvoir législatif, le droit de la guerre & de la paix, & l'élection des Magistrats. On suit à Genève le droit Romain avec

quelques modifications. Un pere ne peut jamais disposer que de la moitié de son bien en faveur de qui il lui plaît, ses enfans partagent le reste. Les Gènevvis épousent leurs cousines germaines, & le divorce est permis en cas d'adultere prouvé. La question est proscrite à Genève & ne se donne qu'à des criminels convaincus & condamnés pour avoir révélation des complices. L'accusé obtient communication de la procédure faite contre lui, & peut se faire assister par ses parens & par un avocat pour plaider publiquement sa cause. Les Sentences se rendent dans la grande place, en présence du peuple. Les dignités ne sont point héréditaires dans ce petit Etat, la noblesse ne donne aucun droit aux charges, les brigues pour les obtenir sont sévèrement défendues & les emplois sont peu lucratifs. On y voit peu de procès; des loix somptuaires empêchent l'usage des diamans & de la dorure, ainsi que les équipages dans la ville, & la dépense dans les funérailles.

GENIAL. Nom que les payens donnaient aux Divinités qu'ils supposaient présider à la génération: de ce nombre étaient l'eau, la terre, le feu & l'air, les douze signes du zodiaque, le soleil & la lune.

GÉNIES. La tradition la plus ancienne & sans contredit la plus étendue, est que le monde soit rempli de Génies. Cette opinion chimérique & superstitieuse a souvent changé de forme, & les Génies ont été successivement connus sous le nom de Démon, de

Mânes, de Lares, de Lémures, de Pénates, & ensuite sous celui de Fées, de Gnomes & de Sylphes.

Les Génies habitaient dans la vaste étendue des airs; leurs corps étaient de matiere aérienne; on les regardait comme les ministres des Dieux, qui avaient des postes marqués auprès des hommes pendant cette vie, & qui devaient prendre la conduite des ames après leur mort. Ces Génies étaient immortels, mais ils étaient sujets aux passions des hommes. Chacun d'eux avait un pouvoir plus ou moins limité. Le Génie de Marc-Antoine craignait le Génie d'Auguste. Les anciens allerent plus loin; ils penserent qu'il y avait un bon & un mauvais Génie attaché à chaque personne. Le premier excitait au bien, le second poussait au mal, l'un procurait la félicité, l'autre était l'auteur des infortunes, ainsi notre bonheur dépendait du degré de pouvoir qu'un Génie avait sur l'autre.

Les Romains appelaient Génies ceux qu'ils supposaient présider à la destinée des hommes, & Junon les Génies gardiens des femmes. Ils admettaient en outre les Génies des peuples, des provinces, des villes: Rome avait le Génie Public, le Génie du peuple Romain. On en vint jusqu'à jurer par le Génie de l'Empereur. Le culte des Génies, ayant été établi, chacun s'avisa de faire des sacrifices à son Génie particulier; on lui offrit des fleurs, des gâteaux, du vin, des parfums, mais jamais de victimes sanglantes. On avait consacré le Platane

au Génie , & on lui faisait des couronnes de ses fleurs & de ses feuilles.

Les Génies étaient représentés, tantôt sous la figure d'un vieillard, tantôt sous celle d'un jeune homme avec des ailes.

GENITA-MANA. Déesse qui présidait aux enfansemens & à laquelle les Romains sacrifiaient un chien, comme les Grecs en sacrifiaient un à Hécate. Plutarque rapporte. *Quest. 52*, qu'on priaît cette singulière Déesse, que de *ce qui naîtrait dans la maison rien ne devînt bon*. Le même auteur explique cette demande de deux façons. » On lui demandait, dit-il, ou que les chiens qui naîtraient dans la maison ne fussent pas doux & pacifiques, mais méchans & féroces, ou que ceux qui naîtraient dans cette maison ne vissent pas à y mourir. » Fondé sur un passage d'Aristote qui dit que les Lacédémoniens stipulèrent dans un traité de paix avec les Arcadiens qu'on ne *serait bon*, c'est-à-dire, qu'on ne *tuerait* personne d'entre les Tégates, qui avaient prêté des secours aux Lacédémoniens.

GENNAH. C'est ainsi que les Musulmans nomment le paradis. Ils disent que ce jardin a huit portes & que les portiers qui en ont la garde, ne doivent y laisser entrer personne avant les savans qui font profession de mépriser les choses de la terre & de désirer celles du ciel. Ces huit portes du paradis répondent aux sept de l'enfer, d'où les Musulmans concluent qu'il est plus aisé de se sauver que de se perdre, puis-

qu'il y a un plus grand nombre de chemins qui conduisent en paradis, qu'il n'y en a qui mènent en enfer. On se rappelle la plaisanterie qu'on suppose que fit Mahomet à une vieille femme qui lui reprochait d'avoir exclu les femmes vieilles de son paradis : » ne vous affligez pas, ma bonne, lui dit-il, toutes les vieilles feront sajeunies avant d'y entrer «.

GENS du Roi. On entend communément par ces termes ceux qui sont chargés des intérêts du Roi & du ministère public dans un siège royal, tels que les Avocats & Procureurs Généraux dans les Cours souveraines, les Avocats & Procureurs du Roi dans les Baillages & Sénéchaussées & autres sièges royaux. Les Substituts des Procureurs Généraux & des Procureurs du Roi, sont aussi compris sous le terme de Gens du Roi comme le représentant en certains cas.

Outre la fonction de défendre les intérêts du Souverain, les Gens du Roi doivent veiller à tout ce qui intéresse l'Eglise, les Hôpitaux, les Communautés, les Mineurs, & en général à tout ce qui concerne la Police & le public.

Les Gens du Roi sont ordinairement une harangue à la rentrée des Tribunaux royaux & ils sont chargés du discours des mercuriales. Ils portent la parole aux audiences dans toutes les causes tant civiles que criminelles. Ils donnent des conclusions par écrit dans toutes les affaires appointées. Ils sont aussi d'office des

plaintes & requisiions , lorsque le cas y échet.

Différens Officiers exerçaient les fonctions des Gens du Roi chez les Romains. Deux Magistrats dans la ville , l'un nommé *Comes sacrum largitionum* , & l'autre appelé *Comes rei privata* , remplissaient les fonctions des Procureurs généraux de l'Empereur. Il y avait un Avocat du Fisc dans le tribunal souverain du Préfet du Prétoire , & dans la suite on lui donna un collègue. Chaque premier Magistrat de Province avait près de lui un Avocat du Fisc , qui intervenait comme ceux de Rome dans toutes les causes où il s'agissait des revenus de l'Empereur , de son trésor & de son domaine. Les Juges ne pouvaient prononcer un jugement sur ces matières , sans avoir entendu auparavant l'Avocat du Fisc , & il était responsable des droits qui se perdaient par sa négligence. Le Juge appelé *Procurator Cæsares* veillait aussi à la conservation des revenus du Prince , & il jugeait les différends qui s'élevaient entre le Prince & ses sujets , à l'exception des causes criminelles & des questions d'Etat de personnes. Cet ordre était déjà établi dans les Gaules par les Romains , lorsque nos Rois en firent la conquête ; mais il paraît que tous les Avocats indistinctement remplissaient les fonctions d'Avocat du Fisc. Dès le commencement de la Monarchie , il est fait mention des Procureurs du Roi , sous les titres de *actores* , *Dominici actores Fisci* , *actores Publici* , *actores vel Procuratores*

Reipublicæ.

En 1301 il y avoit des Avocats du Roi au Parlement , qui n'était pas encore sédentaire à Paris. En 1308 , On trouve un Procureur du Roi parlant pour sa Majesté au Parlement ; mais peut-être ce Magistrat n'était-il pas attaché à cette Cour. Depuis 1319 , on trouve qu'il y avait au Parlement deux Avocats & un Procureur du Roi. Philippe le Bel les nommait *Gentes nostras* , les Gens du Roi.

Dans les Cours Souveraines le Procureur Général a rang & séance après le premier Avocat Général.

L'habillement des Gens du Roi est le bonnet quarré & le rabat , la robe à longues manches , la soutanne & le chaperon-herminé. Les Gens du Roi des Cours Souveraines portent la robe rouge dans les cérémonies. Leur place est ordinairement à la tête du barreau dans les petites audiences : les Avocats Généraux du Parlement se placent au premier barreau : dans celles qui se tiennent sur les hauts sieges , depuis l'année 1589 , ils se placent sur le banc au-dessous des Présidens & des Conseillers Clercs. Dans les cérémonies ils marchent à la suite du Tribunal , & sont précédés d'un ou deux Huissiers : lorsque les Gens du Roi portent la parole , ils sont debout & couverts , & les deux mains gantées. Ceux qui ont séance après celui d'entr'eux qui porte la parole , se tiennent aussi debout & couverts pendant tout le tems qu'il parle.

Ils ont le privilège de ne pou-

voir être interrompus par les Par-
ties , ni par les Avocats contre
lesquels ils plaident.

Les Gens du Roi agissent en
parlant toujours en nom collec-
tif, parcequ'ils sont présumés se
concerter entr'eux pour les con-
clusions qu'ils doivent prendre.
Leur ministère est purement gra-
tuit, excepté que dans les affai-
res civiles appointées, & dans les
affaires criminelles où il y a une
partie civile, les Substituts ont
des épices pour les conclusions.

On n'adjuge jamais de dépens
ni de dommages & intérêts aux
Gens du Roi; mais on ne les con-
damne jamais aussi à aucune
amende, dépens, ni dommages
& intérêts.

GENTILHOMME. Celui qui
est noble d'extraction. On pré-
sume que le terme de Gentils-
hommes vient du latin *Gentis*
homines, qui signifiait *les gens*
dévoués au service de l'Etat, tels
qu'étaient autrefois les Francs,
d'où est venu la première extrac-
tion de la noblesse. » Les com-
» pagnons du Prince des Gaules,
» dit Tacite, ne traitent d'au-
» cunes affaires, qu'ils n'ayent
» embrassé la profession des armes:
» l'habit militaire est pour eux
» la robe virile; jusque-là ils ne
» sont que membres de familles
» particulières, mais alors ils ap-
» partiennent à la Patrie & à la
» Nation, dont ils deviennent les
» membres & les défenseurs.

Dans le régiment des Gardes
il y avait autrefois des Gentils-
hommes à drapeau, qui ne tou-
chaient point de paye, & qui
étaient destinés à remplir les pla-

ces d'Enseignes lorsqu'elles de-
venaient vacantes.

On étoit communément que le
Gentilhomme de nom & d'armes
est un noble d'ancienne extrac-
tion, qui justifie que ses ancêtres
portaient de tems immémorial le
même nom & les mêmes armoi-
ries qu'il porte.

Le Gentilhomme de parage étoit
celui qui étoit noble par son
pere, & qui pouvait être fait
Chevalier, au lieu que celui qui
n'étoit noble que par sa mere,
pouvait bien posséder un fief,
mais non pas être fait Chevalier.

Le Gentilhomme de quatre
lignes est celui qui peut prouver
sa noblesse par quatre lignes pa-
ternelles & autant de lignes ma-
ternelles, ce qui fait huit quar-
tiers.

GENTILSHOMMES de la
Chambre. (premiers) Les pre-
miers Gentilshommes de la Cham-
bre du Roi ont succédé au Cham-
brier. Ils sont au nombre de qua-
tre & servent par année. Les deux
premières de ces charges furent
instituées par François I, qui sup-
prima en 1546 celle de Cham-
brier: les deux autres ont été
créées par Louis XIII. Les premiers
Gentilshommes de la Chambre
prêtent serment de fidélité au Roi;
ils font toutes les fonctions du
grand Chambellan, en son ab-
sence, ils servent le Roi toutes
les fois qu'il mange dans la
Chambre. Ils donnent la chemise
à sa Majesté, quand il ne se
trouve pas quelques fils de France,
Princes du Sang, Princes légi-
timés, ou le grand Chambellan.
Ils reçoivent le serment de fidé-

tiré de tous les Officiers de la Chambre ; ils leur donnent les certificats de service , & aux Huissiers l'ordre pour les personnes qu'ils doivent laisser entrer. Ils ordonnent toute la dépense portée par les états de l'argenterie & des menus plaisirs. Ce sont eux qui font faire pour le Roi les premiers habits de deuil & tous les habits de masques, ballets & comédies, dont ils ont l'inspection.

GENTILSHOMMES ordinaires de la Maison du Roi. Henri III en avait créé quarante-cinq, qui sont actuellement réduits à vingt-six. Les Gentilshommes ordinaires servent par semestres & ceux qui sont de service doivent assister au lever & au coucher du Roi, afin de recevoir ses commandemens ; lorsqu'ils ont exécuté les ordres de sa Majesté, ils sont introduits dans son cabinet, pour lui rendre compte de leur exécution. Quelquefois ils sont chargés de négociations dans les Cours étrangères, sous le titre de Ministre ou d'Envoyé extraordinaire ; ils y sont aussi députés pour faire part aux Princes de la naissance d'un Dauphin & des autres enfans de la Famille Royale, ou pour témoigner aux Rois & autres Souverains, combien sa Majesté est sensible aux motifs de leur joie ou de leur affliction. S'il faut conduire des troupes à l'armée, ou les établir dans des quartiers d'hiver, porter des ordres dans les Provinces, dans les Parlements, dans les Cours Souveraines, recevoir sur la frontière des Ambassadeurs extraordinaires, & les accompagner pen-

dant leur séjour en France, ce sont ordinairement les Gentilshommes ordinaires que le Roi charge de ces diverses fonctions. Quatre Gentilshommes de chaque semestre ont l'honneur d'être Aides-de-Camp du Roi, lorsqu'il va à l'armée.

GENTILSHOMMES servans. On les appelle ainsi, parce qu'ils ne servent que le Roi, les Princes du Sang, & les Souverains, qui sont traités aux dépens de sa Majesté. Ces Gentilshommes sont au nombre de trente-six, & sont à la table du Roi les fonctions que font aux grandes cérémonies le grand Pannetier de France, le grand Echançon, & le grand Ecuyer-tranchant. Cependant ils sont indépendans de ces trois grands Officiers, & à la Cène, ils servent conjointement avec eux & toujours l'épée au côté. Il y en a neuf par quartier, trois de chaque espèce & tous prêtent serment au Roi entre les mains du grand-Maitre.

GÉNUFLEXION. La Genuflexion dans la prière est un usage fort ancien dans l'Eglise. Quelques auteurs contestent l'antiquité de cette coutume. L'Eglise d'Ethiopie, quoique scrupuleusement attachée aux anciens usages ne récite point le service divin à Genoux. Les Russes regardent comme indécent de prier Dieu à Genoux. Les Juifs prient debout, quoique *Rosweid* avance que l'usage de fléchir les Genoux avait lieu chez les Hébreux.

Dioclétien & après lui Constantin, introduisirent l'usage de la Genuflexion, qui passa de

l'orient ainsi dans l'occident. Plusieurs Rois voulurent être servis à Genoux : Les Députés des Communes de France prirent la coutume de parler ainsi au Roi, & tout vassal, en faisant hommage à son Seigneur, dut mettre les deux Genoux à terre.

GÉOMANTIE. On croit que cette sorte de divination consistait à tracer par terre quelques lignes ou des cercles par la rencontre desquels on prétendait tirer des présages pour l'avenir. Quelquefois on ne faisait qu'observer les crevasses qui se font naturellement à la terre, d'où sortaient, disait-on, des exhalaisons prophétiques.

D'autres prétendent que la Géomantie consistait à marquer au hasard sur le papier plusieurs petits points sans les compter, & que les figures qui se rencontraient à l'extrémité des lignes servaient à porter un jugement sur l'avenir.

GÉORGIENS. (mœurs des) La Géorgie qui comprenait autrefois une plus vaste étendue de pays & s'appellait Albanie, est actuellement réduite à la seule Ibérie des anciens. Cet Etat fait maintenant partie du royaume de Perse. La Géorgie abonde en grains, en vins, en légumes & en fruits, le gibier & la grosse viande y sont admirables, le poisson de mer & d'eau douce exquis, & l'air excellent. Les femmes Géorgiennes passent avec raison pour les plus belles créatures de l'univers; leurs traits sont réguliers, leur taille élégante & leur maintien est noble & plein

de graces. Elles ont un penchant décidé pour les hommes & ne se croient formées que pour donner de l'amour & pour en prendre. Les Géorgiens sont fiers; ils maîtrisent inhumainement leurs vassaux, qui ne travaillent que pour eux, qui ne peuvent rien posséder en propre, & dont la condition est souvent pire que celle des animaux qu'ils nourrissent. Il n'est pas extraordinaire de voir un noble cruel enlever les enfans de son vassal & les vendre à son profit, sur-tout les filles, qui, graces à l'incontinence des Turcs & des Persans, sont la marchandise la plus précieuse, & dont le débit est le plus lucratif. Il est vrai que les malheureux esclaves Géorgiens trompent quelquefois leurs avides maîtres en mariant leurs enfans dès le berceau. Pour lors le Seigneur est obligé de respecter le mariage de son vassal. Toutes les religions sont tolérées en Géorgie : il est libre à chaque habitant d'aller au ciel par la route qu'il croit la plus sûre, aussi voit-on dans ce pays des Arméniens, des Grecs, des Juifs, des Turcs, des Persans, des Indiens, des Tartares, des Moscovites, & même des Européens. Toute la religion des Géorgiens se réduit à quelques pratiques extérieures, à des jeûnes, & à de longues prières; ils ont un Patriarche qu'ils appellent Catholico, qui a sous lui un Archevêque & plusieurs Evêques. Tous les Prêtres sont mariés; le rit Grec qu'ils suivent ne les oblige point au célibat, mais leur caractère, sacré par-tout ailleurs, ne les affranchit point

de l'esclavage, desorte qu'ils ne sont pas plus ménagés que les autres vassaux. Bâir une Eglise dans ce pays, c'est se laver entièrement de ses fautes, & même des crimes les plus énormes; les grands Seigneurs Géorgiens, qui se permettent tout, ne manquent jamais d'employer ce moyen équivoque, qui leur vaut, à ce qu'ils prétendent, une absolution générale.

Les Géorgiennes sont habillées comme les Persannes & les Géorgiens ont pris l'habit Polonais.

G É O R G I E N S. (mariage des) Rien ne ressemble plus à un contrat de vente que la manière dont on se marie en Géorgie. Les parens de la fille la vendent le plus cher qu'il leur est possible à celui qui la recherche. Une vierge coûte bien plus qu'une veuve, & une jeune vierge est à un bien plus haut prix qu'une vierge surannée. La somme prête, le pere de l'épouse donne un festin; l'époux s'y rend, & avant de se mettre à table, il délivre l'argent dont on est convenu, & on lui fait avoir des meubles, du bétail, des habits & des esclaves, qui forment une espee de dot à la future épouse. Après le repas, l'épouse se rend chez son époux avec ses parens & ses amis, au son des instrumens: mais ceux qui se sont entremis pour le mariage devancent la compagnie, & à l'arrivée des époux ils leur offrent du pain, du vin, & même quelques viandes apprêtées. Ceux-ci, sans entrer, prennent le vin & le répandent autour du logis. Lorsque les mariés sont parvenus

au principal appartement ils trouvent sur un tapis une cruche remplie de vin, & un chaudron plein d'une certaine pâte, qui sert de pain aux Géorgiens; la mariée d'un coup de pied renverse le vin, & jette la pâte par toute la chambre. On ne dit pas pourquoi. La nôce se termine par de joyeux excès. La cérémonie essentielle du mariage se fait assure-t-on en secret, pour empêcher que quelques sorciers ne s'avisent de jeter un sort fâcheux sur les époux. Ils se présentent avec un parrein, devant un Papas, qui lit la formule du mariage à la lueur d'une bougie. Le parrein jette un voile sur la tête des époux, coût ensemble leurs habits & leur donne à chacun une couronne dont il fait plusieurs fois l'échange, pendant que le Papas lit. Ensuite il leur donne trois morceaux de pain à chacun, & mange le septieme, puis il leur fait aussi boire chacun trois fois dans une coupe & avale ce qui reste.

GERBE. (offrande de la) Chez les Hébreux le quinzieme du mois Nisan, au soir, lorsque la fête du premier jour de pâque était passée, & que le second jour, qui était jour de travail, était commencé, on députait trois hommes pour aller en solennité cueillir la Gerbe d'orge. Les habitans des villes des environs se rendaient en foule à Jérusalem pour assister à cette cérémonie, parce que c'était dans son territoire que l'orge se cueillait. Par trois fois les députés demandaient si le soleil était couché, & par trois fois on leur répondait qu'il l'était: par trois

fois ils requéraient la permission de couper la Gerbe, & par trois fois on la leur accordait. Ils la moissonnaient dans trois champs différens avec trois différentes faucilles, & les épis en étaient apportés au Temple dans trois cassettes. On battait ces épis dans le parvis, & du grain qui en sortait, on en prenait environ trois pintes; on le vannait, & après l'avoir rôti & concassé, on jetait dessus une certaine quantité d'huile & l'on y ajoutait une poignée d'encens. Le Prêtre qui recevait cette offrande, l'agitait devant le Seigneur, vers les quatre parties du monde, en forme de croix; il en jetait une partie sur l'autel & réservait le reste pour sa subsistance: alors les Hébreux pouvaient commencer leur moisson.

GEREAHS. Nom que les peuples de l'isle de Ceylan donnent aux planetes, qu'ils regardent comme des Divinités, qui président à leur fortune. Ils disent que, quand elles prennent quelqn'un en amitié, » il n'y a ni » Dieu, ni Diable qui puissent » l'empêcher de devenir riche & » heureux. Pour honorer ces Gereahs, ils forment autant d'idoles d'argile, qu'ils prétendent qu'ils ont de Dieux, qui leur sont contraires. Ces statues sont ordinairement monstrueuses & peintes de différentes couleurs. On leur sert pendant la nuit, un somptueux repas. On danse autour des idoles, & l'on fait bruyamment retentir les instrumens de musique. Quand le jour paraît, on fait ces Divinités mal-faisantes,

& l'on va les jeter sur les grands chemins: par ce moyen le pouvoir qu'elles avaient de faire du mal, cesse entièrement, & l'on abandonne aux pauvres les provisions qui leur avaient été présentées.

GERMAINS. (mœurs des anciens) Pour composer cet article, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter une partie des termes de Tacite. » Malgré leur nombreuse population, dit-il, on » remarque dans presque tous » beaucoup de ressemblance. Ils » ont les cheveux blonds, les » yeux bleus, qui expriment assez » bien leur fierté naturelle. Leur » taille est haute & avantageuse. » Ils ne portent pour tout vêtement qu'un sayon attaché d'une » agraffe. Le reste du corps est » nud. Les riches ont des habits » complets, non pas toutefois larges & amples, à la façon des » Parthes & des Sarmates, mais » étroits, & qui marquent les » proportions des membres & la » forme du corps.

» Le pays est rempli de bois » & de marais. Chacun loge séparément. Leurs habitations sont » des huttes couvertes de peaux, » de branches d'arbres & de gazon. Leurs villages sont un » amas confus de cabanes, sans » ordre & sans distinction de » rues. Ils s'assemblent à certains » jours, & les moindres affaires » sont décidées par les premiers » de la Nation. Il faut le concours » & le consentement du peuple » pour régler celles qui sont d'importance. Ils n'ont égard à l'origine que lorsqu'il est question

» d'élire un Souverain ; mais la
 » valeur seule décide du choix
 » des Généraux.

» La puissance royale a ses
 » bornes. Les chefs doivent plu-
 » tôt l'obéissance de leurs soldats,
 » à l'exemple qu'ils donnent, qu'à
 » leur autorité. On les suit sans
 » peine dans les plus grands pé-
 » rils , parce qu'ils s'y jettent
 » les premiers. Mais le principal
 » motif qui excite la valeur du
 » soldat vient de ce qu'il ne s'en-
 » rôle pas au hasard , ni sous des
 » étendards inconnus. Chacun
 » combat sous l'enfeigne de son
 » canton & de sa famille , d'où
 » il peut entendre les cris de sa
 » femme & de ses enfans , qui
 » sont les plus fideles témoins de
 » son courage , & de qui il re-
 » çoit les louanges les plus pré-
 » cieuses.

» Ils sont légers à la course ,
 » & ne regardent point comme
 » une lâcheté une fuite adroite ,
 » qui ne les éloigne du péril
 » que pour se rallier & pour re-
 » venir à la charge avec un nou-
 » veau courage. C'est une honte
 » parmi eux d'abandonner son
 » bouclier ; & celui à qui un
 » tel malheur est arrivé n'ose plus
 » paraître....

» Ils célèbrent par des chan-
 » sons & par d'anciens vers leurs
 » Dieux & leurs Héros , & en-
 » tr'autres le Dieu Thuiſton &
 » son fils Mann. Ils les recon-
 » naissent pour les Auteurs de la
 » Nation & les fondateurs de
 » l'Etat. Ils ne croient pas qu'il
 » ſoit de la grandeur ni de la
 » dignité de leurs Dieux de les
 » représenter comme des hommes,

» ou de les renfermer dans des
 » Temples. Les bois & les forêts
 » leur ſont conſacrés ; & cette
 » horreur ſecrete , qu'inspire le
 » ſilence & l'obſcurité des bois ,
 » leur fait croire que c'eſt là que
 » la Divinité réſide. Il n'y a que
 » les Prêtres & les Miniſtres de
 » la religion qui aient droit de
 » punir les coupables ; & les pei-
 » nes qu'ils ordonnent ne ſont
 » pas tant conſidérées comme
 » un effet de leur autorité ou de
 » celle du général , que comme
 » une inſpiration , & des ordres
 » expreſ de la Divinité qu'ils
 » croient préſider aux combats.
 » Les troupeaux ſont leurs ſeu-
 » les richesses. Les Dieux leur ont
 » réſuſé l'or & l'argent , ou par
 » haine , ou par bonté. Un Ger-
 » main n'ose paraître en publi-
 » ſans ſes armes , & il ne les
 » quitte pas même dans ſa mai-
 » ſon. On l'en décore lorsqu'il
 » eſt parvenu à l'âge viril. Avant
 » cette cérémonie militaire il fai-
 » ſait partie d'une maiſon ; alors
 » il devient membre de l'Eſt. ...
 » Dans leur armée le poſte le
 » plus périlleux eſt le plus hono-
 » rable.... Ce ſerait une honte
 » au Commandant de ne pas le
 » premier charger l'ennemi , &
 » un déshonneur à ſes ſoldats de
 » ne pas ſeconder ſa valeur. La
 » cavalerie n'a point d'autres ar-
 » mes que la lance & le bouclier.
 » Les fantaiſſins ſe ſervent de
 » dards & de javelots.... Les ſol-
 » dats chantent en allant à la
 » charge. Ils jugent ordinairement
 » du ſuccès du combat par les
 » cris qu'ils pouſſent , & ſelon
 » qu'ils ſont ou plus forts ou plus

» faibles. S'il n'y a point de guerre
 » dans leur pays, les jeunes gens
 » en vont chercher parmi les na-
 » tions étrangères. La table des
 » Grands tient lieu de solde aux
 » Officiers. Les soldats n'ont de
 » paie que leur part du butin.
 » Ils préfèrent le pillage qu'ils
 » peuvent faire aux soins labo-
 » rieux de cultiver la terre, &
 » aux espérances lentes & incer-
 » taines de la récolte. . . Cha-
 » cun prend parti & s'engage se-
 » lon les liaisons ou les querel-
 » les de sa famille; mais les haines
 » ne sont pas immortelles. Les
 » torts & les injures se réparent
 » par des amendes. L'hospitalité
 » est un droit sacré parmi eux,
 » & ils regardent comme un
 » grand crime de fermer la porte
 » à un étranger. Les mariages y
 » sont chastes; la galanterie en
 » est entièrement bannie. Le mari,
 » juge & vengeur de son injure,
 » punit lui-même sa femme adul-
 » tère. La plupart des Germains
 » n'ont qu'une femme. . . Il y
 » a même des cantons où ils ne
 » souffrent pas que les hommes
 » passent à de secondes noces.
 » Une femme est, à l'égard de
 » son mari, comme l'ame est au
 » corps. Elle n'étend point au-
 » delà ses vues & ses desirs. Les
 » femmes n'apportent point de
 » dot à leurs maris: elles en re-
 » çoivent au contraire quelques
 » présens, non pas toutefois des
 » bijoux ou des parures; mais des
 » bœufs pour le labourage, un
 » cheval avec son harnois, le
 » bouclier, la lance & l'épée.
 » Elles donnent aussi de leur côté
 » des armes à leurs maris. Voilà

» les gages de leur union, leurs
 » auspices & leurs hyménées. Ces
 » présens enseignent à la femme
 » qu'elle n'est point appelée à une
 » vie molle & oisive; mais qu'elle
 » doit partager avec son mari ses
 » peines & ses plaisirs, & lui
 » être constamment attachée dans
 » sa bonne & sa mauvaise for-
 » tune. »

GEROESTIES. Fêtes qui se
 célébraient dans l'isle d'Eubée, au
 Promontoire de Geroeste, en
 l'honneur de Neptune qui y avait
 un Temple fameux.

GÉRONTHRÉES. Pausanias
 nous parle de ces fêtes qui se
 célébraient toutes les années dans
 une des isles des Sporades en
 l'honneur du Dieu Mars, par les
 Géronthréens. Il assure que pen-
 dant cette grande solennité il
 n'était permis à aucune femme
 d'entrer dans le Temple, qu'ils
 avaient élevé au Dieu de la
 guerre.

GÉRYON. La fable lui donne
 trois têtes & trois corps; mais
 les Auteurs ne sont pas d'accord
 sur le lieu où il faisait sa rési-
 dence; l'un nomme la Grèce,
 l'autre l'Espagne, l'autre les isles
 de Majorque, de Minorque &
 d'Ivice. Hésiode dit qu'il demeu-
 rait dans l'isle de Gadés, aujour-
 d'hui l'isle de Cadix. Quoiqu'il en
 soit Géryon avait des troupeaux,
 un pâtre qui les conduisait, &
 un chien qui les gardait. Hercu-
 le, par ordre d'Eurysthée, passa
 dans l'isle de Gadés, tua le chien,
 le pâtre & le maître, & emmena
 courageusement les troupeaux. Au
 reste si nous en croyons Hésiode,
 Géryon était fils de Chrysaor, & il

ent pour ayeule la tête de Méduse. Chrysaor était provenu du sang qui coula lorsque Persée eut coupé la tête de la Gorgone, & le fameux cheval Pégase en naquit en même-tems. Ce Chrysaor aima Callirhoë, fille de l'Océan, de laquelle il eut Géryon; ainsi Géryon était petit-fils de la tête de Méduse, & neveu du cheval Pégase.

Géryon avoit un Temple en Italie près de Padoue, & il y rendait des oracles.

GHËT. C'est le nom que les Juifs donnent parmi eux à l'acte de divorce par lequel ils répudient leurs femmes, suivant les paroles du Deutéronome, ch. 24 : *Si un homme a épousé une femme, & que cette femme ne lui plaise pas à cause de quelque défaut, il lui écrira une lettre de divorce qu'il lui mettra entre les mains, & la congédiera.*

Quoique, d'après ce passage, il semble qu'il n'y ait rien de plus facile à un Juif que de répudier sa femme; les formalités que cet acte exige pour être dans les formes, donnent tout le tems à un mari de faire des réflexions, s'il ne s'est porté à cette extrémité que par un mouvement de colère. Il faut que cette lettre soit écrite par un Ecrivain en présence d'un ou de plusieurs Rabbins: elle doit être écrite sur du velin qui soit réglé, & ne peut contenir que douze lignes ni plus ni moins: les caractères, la manière d'écrire, les noms & surnoms de l'époux & de l'épouse présentent tant de minuties à observer qu'il est presque impossible

Tome II.

de ne se pas méprendre. L'Ecrivain, les Rabbins, & les témoins nécessaires, ne doivent être ni parens des parties intéressées, ni alliés entr'eux. Lorsque le Ghèt est composé, le Rabbín, après avoir demandé au mari si c'est sa dernière volonté, commande à la femme d'ouvrir les mains & de les rapprocher l'une de l'autre, pour recevoir cet acte que le mari lui donne, en disant : *Voilà ta répudiation; je t'éloigne de moi, & te laisse en liberté d'épouser qui bon te semblera.* Alors elle est libre; mais elle ne doit se marier qu'au bout du troisième mois dans l'incertitude d'être enceinte.

GHIABER. Nom que les Persans donnent aux adorateurs du feu. Ils ont un proverbe qui dit : « Quoiqu'un Ghiaber allume & adore le feu cent ans durant, s'il y tombe une fois, il ne laisse pas que de se brûler. »

GILBERTINS. Ancien ordre de Religieux institué en Angleterre par Gilbert de Sempringhand l'an 1148. On n'y recevait que des gens qui eussent été mariés: les hommes suivaient la règle de S. Augustin, & les femmes celle de S. Benoît. Il fut aboli sous le règne d'Henri VIII, ainsi que tous les autres.

GILGUL. Les Juifs, d'après les idées ridicules de quelques-uns de leurs Rabbins, croient que ceux de leur nation qui sont dispersés dans le monde, & qui meurent hors de la terre de Chanaan, ne ressusciteront au jour du jugement dernier que par le moyen du *Gilgul*, mot qui signifie

roulement, c'est-à-dire, que leurs corps rouleront par les fentes de la terre pratiquées par Dieu même, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés en Judée: ce qui engage plusieurs d'entr'eux à se rendre avant leur mort dans le pays qu'ont habité leurs peres, pour se soustraire à ce *roulement*. En convenant de ce *roulement*, les Rabbins ne sont pas d'accord sur la maniere dont les cadavres feront ce singulier voyage. Plusieurs assurent que Dieu les fera ressusciter dans l'endroit même où ils auront été ensevelis, & d'autres imaginent que Dieu leur creusera des cavernes & des souterrains, qui de toutes les parties du monde aboutiront au mont des Olives. On trouve dans les Ouvrages de Léon de Modène que nombre de Juifs croient la transmigration des ames d'un corps dans un autre, & que c'est cette métempsychose qu'ils appellent *Gilgul*.

GINN. Génie ou Démon qui a un corps fait d'une matiere plus subtile que la nôtre, telle que celle de l'élément du feu. Ginn en Arabe est le même que Dive en langue Persane, & Deuta en Indien. (*Voyez DIVE & PERI.*) Ces Génies, suivant la Mythologie des Orientaux, ont gouverné le monde avant Adam. Les Mages de Persé donnent à chaque jour & à chaque mois de l'année un de ces Génies qui y président. Ils en assignent encore un particulier à chaque astre, aux montagnes, aux mines, aux eaux, aux arbres, &c. & il semble que tous les Musulmans en attribuent

aux hommes. Quelques Auteurs Arabes, entr'autres Ben-Schohnad, racontent qu'en l'année 456 de l'hégire, & de Jesus Christ 1063, on sema dans Bagdat un bruit qui se répandit ensuite dans toute la province de l'Iraque; que quelques Turcs étant à la chasse vinrent dans le désert une tente noire, sous laquelle il y avait beaucoup de personnes de l'un & de l'autre sexe, qui se battaient le visage & poussaient des cris lugubres, comme on fait ordinairement en Orient, lorsque quelqu'un est mort. Parmi ces cris on entendait ces paroles: » Le grand Roi des Ginns est mort, » malheur au pays. « Il sortit alors de la tente une grande quantité de femmes, qui furent à un cimetiere voisin, où elles continuèrent à se frapper & à donner des marques de la plus grande douleur. Cette narration ressemble assez à celle que nous fait Suétone, qui rapporte que du tems de Tibère on entendit crier dans les forêts: » Le grand Pan est mort. «

G'IONULIS Soldats Turcs qui jadis étaient volontaires, & qui maintenant forment un corps de cavalerie soumis aux ordres des Visirs, sous le commandement d'un Colonel, nommé Gionuli Agasi; ils portent un habit à la Hongroise ou à la Bosnienne. Ils sont d'une intrépidité sans égale.

GIOURLASCH. C'est le nom que les Musulmans Orientaux donnent à une pierre mystérieuse qu'ils prétendent avoir reçue de leurs ancêtres de main en main, en remontant jusqu'à Japhet, fils

de Noé : ils ont la superstition de croire qu'elle a la vertu de leur procurer de la pluie quand ils en ont besoin.

GIROUETTE. En France autrefois il n'y avait que la Noblesse qui eût le droit de mettre des Girouettes sur ses maisons. Dans l'origine même ce droit n'était accordé qu'au Chevalier qui avait monté à l'assaut de quelque ville , & avait planté sa bannière ou son pennon sur les remparts : ces Girouettes étaient peintes, armoirées, & représentaient les bannières & les pennons de la Noblesse.

GÎTE. (droit de) Selon les loix fondamentales du Royaume le Roi de France doit vivre de son domaine , c'est-à-dire , des fonds des terres & forêts , dont le revenu lui appartient. Autrefois , lorsque nos Rois voyageaient, ils avaient droit de loger une nuit avec toute leur suite dans les grands bénéfices aux dépens des titulaires, & le peuple fournissait , d'espace en espace, des voitures & des chevaux. Les Evêques & les Abbés rachetaient souvent ce droit de Gîte pour une somme d'argent ; mais la Cour de nos Rois étant devenue successivement fort nombreuse, ce droit fut converti dans certains endroits en une redevance modique, dans d'autres il fut employé à des fondations utiles, & enfin il fut totalement aboli.

GIUMAAT. C'est le jour que les Mahométans ont consacré au culte de Dieu , qui est le vendredi de chaque semaine. Les

Arabes Payens le révéraient particulièrement, suivant une ancienne tradition qui leur laissait croire que les ouvrages de la création avaient été consommés ce jour-là. Les Musulmans attribuent à ce jour de grandes prérogatives ; ils l'appellent le Seigneur des jours, & croient fermement que le jugement se fera un vendredi.

Constantin ordonna par un Edit particulier que le vendredi de la semaine-sainte, & celui de la semaine Paschale, seraient fêtés ; le premier de ces vendredis est appelé par les Chrétiens d'Orient, le vendredi des douleurs, & le second, le grand-vendredi.

GIWON. C'est le nom d'une Divinité des Japonais : on s'adresse à elle dans toutes les maladies, & sur-tout lorsqu'on est attaqué de la petite vérole, qui fait souvent de prodigieux ravages dans le Japon. Giwon préserve des chûtes, des mauvaises rencontres, & de toute espèce d'accidens ; les dévots ont recours à lui, & placent sa statue au-dessus des portes de leurs maisons.

GLADIATEUR. Les combats de Gladiateurs succéderent à l'horrible coutume d'immoler des captifs sur le tombeau de ceux qui avaient été tués à la guerre pour apaiser leurs mânes. Le premier spectacle de Gladiateurs connu dans l'histoire, est celui qui se donna sous le Consulat d'Appius Claudius, & de M. Fulvius l'an 490 de la fondation de Rome. D'abord ces combats furent réservés pour les pompes funèbres des Consuls & des premiers Ma-

gistrats de la République ; mais bientôt ils devinrent communs aux funérailles des simples particuliers & même des femmes. La profession de Gladiateur fut alors assujettie à des loix & à certaines règles. On combattit sur des chariots , à cheval , les yeux bandés , sans armes offensives , ou armé de pied-en-cap , ou avec le seul bouclier , avec une épée , un poignard , ou un coutelas , ou avec deux épées , deux poignards , & deux coutelas. On distingua douze sortes de Gladiateurs , & il y eut des maîtres d'escrime pour les instruire ; & c'était à ces barbares précepteurs qu'on s'adressait lorsqu'on voulait donner au peuple le spectacle de ces combats. Les Ediles eurent d'abord l'intendance de ces jeux cruels : les Préteurs y présiderent ensuite , & cette inspection fut enfin attribuée aux Questeurs. Au premier sang du Gladiateur qui coulait , on criait , il est blessé ; & si dans ce moment il mettait bas les armes , il était censé s'avouer vaincu ; mais sa vie dépendait du Président des jeux , ou pour mieux dire du peuple , qui pendant long-tems décida de la vie ou de la mort du Gladiateur blessé. Tout Gladiateur qui avait servi trois ans dans l'Arène , avait son congé de droit : il obtenait en même-tems quelque récompense & l'affranchissement , & il allait attacher ses armes à la porte du Temple d'Hercule , son Dieu titulaire.

L'établissement de la Religion Chrétienne inspira peu-à-peu de l'horreur pour ces specta-

cles barbares.

GLARIS. (Canton de) Le Canton de Glaris est situé au milieu des Alpes , dans une vallée agréable & fertile d'environ neuf lieues de longueur. Il est entouré de hautes monagnes , dont plusieurs sont couvertes de neige. La rivière de Limmat , qui y prend sa source , l'arrose d'un bout à l'autre : le bourg opulent de Glaris est comme la capitale du Canton. Son commerce consiste en toile , en bétail , en fromage. Il n'a que le huitieme rang dans les diètes. Le pays des Grisons & le Comté de Sargans le bornent à l'orient , le Bailliage de Gaster & le lac de Wallenstatt au nord , le Canton de Schwitz à l'occident , & celui d'Uri au nord.

Ce petit Etat est démocratique ou populaire. Le peuple s'y assemble en comices le premier Dimanche du mois de Mai pour régler toutes les affaires , sous la direction du Landamme & de son Lieutenant , d'un Banneret , d'un Bourlier , & d'un Sénat composé de soixante-deux Sénateurs. La Religion est mi-partie Catholique & Protestante. Ces deux Religions vivent en paix ensemble sous l'autorité des loix : chacun nomme ses Magistrats pour le Conseil général ; mais chacun a ses Chambres , soit civiles , soit criminelles , pour être jugé par les Juges de sa communion ; & lorsque les avis sont partagés , on y ajoute un Juge impair qui est toujours de la communion du défendeur. On ne connaît dans ce Canton ni fanatisme , ni con-

traverse, ni haine de parti. Tous les citoyens concourent au bien de la patrie, qui est le leur.

GLAUCUS. Dieu marin, fils de Neptune & de Naïs, selon Evante, & d'Eubée & de Polybe, fils de Mercure, selon Athénée. La ville d'Anthédon bâtit un Temple à Glaucus, où ce Dieu se plut à rendre des oracles. Les matelots venaient en foule le consulter sur le succès des voyages qu'ils allaient entreprendre, & lui offrir des présens & des sacrifices. La fable nous dit que Glaucus était un fameux pêcheur qui, ayant pris un jour quelques poissons, & les ayant posés sur le rivage, s'aperçut que par l'atouchement d'une certaine herbe, ils reprenaient leur première vigueur, & sautaient aussi-tôt dans la mer: il fut curieux de tenter cette expérience; il mâcha de cette herbe, & à peine en eut-il goûté, que ne pouvant résister au desir qui l'embrasa de changer de nature, il se précipita dans les flots. L'Océan & Thétis reçurent Glaucus dans leur cour; après l'avoir dépouillé de ce qu'il avait de mortel, ils l'admirent au nombre des Divinités de la mer. L'histoire fait disparaître tout le merveilleux de cette fable. Glaucus était un habile pêcheur de la ville d'Anthédon en Béotie. Il plongeait admirablement, & souvent il allait sous l'eau aborder des lieux écartés, où il se cachait quelques jours, & revenait ensuite débiter mille contes extravagans sur la cour du Dieu des eaux. Enfin il se noya, ou fut dévoré par quelque poisson, &

cette catastrophe servit à l'immortaliser. On publia qu'il avait été changé en Divinité marine, & les Poètes accréditerent cette folie dans leurs vers.

GNATIA. Ville des Salentins. On l'appelle aujourd'hui *la terre d'Anazzo*. Du tems des Romains les habitans superstitieux de cette ville montraient aux étrangers un prétendu miracle qui s'opérait sur le seuil d'une porte d'un de leurs Temples; ils y plaçaient quelques grains d'encens, ou quelques morceaux de bois, & on les voyait se consumer, sans l'approche du moindre feu: c'est à cette occasion qu'Horace dit: (*Sat. V, Liv. I.*) » Ce sot peuple de » Gnatia nous apprêta fort à rite: » il nous débitait sérieusement, » & de manière à vouloir nous » persuader que l'encens posé sur » une pierre sacrée à l'entrée de » leur Temple, se fond & se consume de lui-même sans feu: » cela serait bon à dire au Juif » Apella. «

GNIDE. Ville fameuse de la Carie dans l'Asie mineure, où Vénus était particulièrement adorée sous le nom de Gnidienne. On y remarquait sur-tout la statue de la Déesse, de la main du célèbre Praxitelle. Le culte brillant de la mere des Amours attirait chaque année un nombre considérable d'étrangers qui enrichissaient la ville. Apollon & Neptune y étaient aussi adorés, & l'on célébrait en leur honneur les fêtes les plus magnifiques.

GNOMES. C'est le nom que les Cabalistes donnent à certains peuples invisibles, qu'ils supposent

habiter dans la terre. Ils sont, disent-ils, d'une petite stature, amis de l'homme, & faciles à commander; c'est à eux que la garde des trésors est confiée. Quelle chimère!

GNOSIMAIQUES. Nom de quelques Hérétiques qui condamnaient absolument toutes recherches ou discussions qui avaient la Religion pour objet, & qui se déclarèrent ennemis de la science. Ils prétendaient qu'un bon Chrétien devait simplement se borner à faire de bonnes œuvres.

GNOSTIQUES. C'est ce nom qui signifie *illuminé*, que prirent certains Hérétiques qui parurent dans le deuxième siècle de l'Eglise. Ils se permettaient les plus abominables dissolutions. Les femmes étaient communes entr'eux, & ils partageaient volontiers la couche nuptiale avec les étrangers qui venaient leur demander l'hospitalité. Leurs assemblées nocturnes commençaient par un festin, après lequel on éteignait les lumières, & hommes, femmes, filles, enfans, se mêlaient indistinctement, & satisfaisaient leurs passions sur le premier objet que le hasard leur offrait. On prétend qu'ils avaient des secrets pour faire avorter les femmes, & qu'ils s'en servaient fréquemment. Ils furent accusés de piler un enfant nouveau-né dans un mortier, & d'en manger les membres ensanglantés; d'offrir une Eucharistie infâme, & de commettre mille autres abominations sacrilèges, dont on peut chercher le détail dans S. Epiphane. Selon les Gnostiques toutes

les actions étaient indifférentes, & l'impureté la route la plus sûre pour parvenir à Dieu & pour se sauver: cette affreuse secte subsista jusqu'au quatrième siècle.

GOETIE. Affreuse sorcellerie qui n'avait pour but que de faire du mal, séduire le peuple, exciter les passions déréglées, & porter au crime. Ceux qui professaient cet art abominable, se vantaient d'avoir le pouvoir d'évoquer les mânes de leurs tombeaux. Leurs cérémonies étaient accompagnées de tout ce qui pouvait redoubler la terreur; ils ne les commençaient qu'au milieu de la nuit la plus obscure, dans des cavernes & à la proximité des sépulchres; ils immolaient des victimes noires; & dans leurs opérations magiques ils employaient des ossemens humains, & certaines herbes; le tout précédé & suivi d'horribles gémissemens. On les accusa aussi d'égorger de jeunes enfans pour découvrir l'avenir par l'inspection de leurs entrailles.

GOGUIS. Bonzes ou Moines du Japon. Ce sont des hommes extraordinaires qui n'ont point de demeures fixes, ou du moins connues: leur vie est frugale & pénitente, leur regard est farouche, leur figure hideuse; ils ont l'agilité des cerfs, & le peuple pense qu'ils ont commerce avec les démons. Ce sont eux qui conduisent les dévots qui font des pèlerinages au Temple de Xaca. (*Voyez PÉLERINAGE DU JAPON.*)

GOLGOTHA. Nom du lieu où Jésus-Christ fut crucifié près de Jérusalem. Plusieurs Auteurs

ont avancé, & les Turcs croient encore à présent que c'était l'endroit où Adam a été enterré, & que par cette raison il avait été nommé Golgotha, mot hébreu qui signifie *Calvaire*, sur la frivole supposition que le crâne de notre premier pere y avait été déposé, & Il était nécessaire, disent-ils, que le nouvel Adam fût crucifié en ce lieu, afin que son sang coulât sur les ossements du vieil Adam pour en expier les crimes. S. Jérôme rejette absolument cette allégorie, & trouve, comme tous les Littérateurs sensés, que cet endroit a été appelé *Calvaire*, parce qu'on y exécutait les criminels, & que leurs crânes y restaient.

GOLKONDE. (Royaume de) Cet Etat qui mainrenant fait partie du grand Empire du Mogol, est situé dans la presqu'île de l'Inde en-deça du Gange: il est borné au nord par celui d'Orisa, au couchant par celui de Balaguate, & au midi par celui de Bisnagar: le golfe de Bengale le baigne au levant.

GOLKONDE. (Singulière Tribu du peuple de) Les habitans de ce Royaume sont divisés en quarante-quatre Tribus, dont la cinquième est celle des femmes prostituées, qui se partage en deux classes; celle des femmes qui se prostituent aux gens riches des quatre classes supérieures, & celle des femmes qui indistinctement ne refusent leurs faveurs à personne. Cette profession n'a rien de déshonorant pour celles qui l'exercent; & leur édu-

cation répond à l'emploi qu'elles doivent faire de leurs charmes; elle consiste à savoir chanter, danser, & faire mille étonnans tours de souplesse. Chaque jour on en commande un certain nombre pour aller former quelques danses devant le balcon du Souverain. Un jour le Monarque qui régnait, il n'y a pas long tems, voulut aller voir la ville de Masulipatan: neuf de ces femmes représentèrent admirablement bien la figure d'un éléphant, quatre faisant les quatre pattes, quatre autres le corps, & une la trompe; & le Roi monté dessus dans une manière de trône, fit de la sorte son entrée dans la ville.

GOLKONDE. (Pagode de) Il y a dans ce Royaume un Temple élevé à la petite vérole. Cette maladie y est représentée sous la figure d'une grande femme maigre, avec deux têtes & quatre bras. Un pieux insensé a fait bâtir cette superbe Pagode. La petite vérole faisait un ravage cruel dans sa famille; il fit vœu d'élever un pompeux édifice en l'honneur de cette maladie; & l'ouvrage achevé, elle cessa aussitôt.

GONFALON ou **GONFANON.** C'est une grande bannière découpée par le bas en plusieurs pièces pendantes, qui se nomment *fanons*. Le Gonfalon était la bannière que les Eglises arboraient lorsqu'il était question de lever des soldats, & de convoquer les vassaux pour la défense de leurs domaines. Leur couleur était rouge ou verte, selon que le patron de l'Eglise était ou Martyr ou Evêque. En France le Gonfalon

était porté par les avoués ou les défenseurs des Abbayes ; dans d'autres pays, de grands Seigneurs, appelés Gonfaloniers, tenaient à honneur de porter cette bannière.

GONFALONIER. Nom de l'ancien chef du Gouvernement de Florence, lorsque cet Etat était républicain. A Sienne le Magistrat de Police est appelé Gonfalonier ; il porte une robe ou manteau d'écarlate pour marque de sa dignité. La République de Lucques est gouvernée par un Gonfalonier & par neuf Conseillers, dont l'administration ne dure que deux mois. Le Gonfalonier régnant a cent hommes de garde, & loge dans le palais de la République ; mais ni lui, ni son Conseil, ne peuvent rien entreprendre d'important sans l'aveu d'un Sénat, composé de vingt-six Citoyens.

GORGADES. Ce sont des îles situées sur la côte occidentale d'Afrique, où quelques auteurs ont jugé à propos de placer le séjour des Gorgonnes, parceque les Carthaginois prétendaient y avoir trouvé des femmes velues, si agiles, qu'elles échappaient aisément à la poursuite des hommes. Il serait assez singulier que les Carthaginois eussent pris pour des femmes, des guenons dont ces îles sont réellement remplies ? Xénophon de Lampsaque rapporte que Hannon, Général des Carthaginois, en prit deux dont le corps était si velu, que pour conserver la mémoire d'un fait si singulier, on attacha leur peau dans le Temple de Junon, où

elles demeurèrent suspendues jusqu'à l'entière ruine de Carthage. En faut-il davantage pour perpétuer une erreur ?

CORGONES. De tous les traits de la fable, il n'y en a peut-être pas de moins éclairci encore que celui des Gorgones. Hésiode les fait filles de Phorcus & de Ceto, & dit qu'elles demeuraient au-delà de l'océan, près du séjour de la Nuit. Elles se nommaient Sthéno, Euryale & Méduse. Méduse était mortelle, & ses sœurs n'étaient sujettes ni à la vieillesse ni à la mort. Neptune devint sensible aux charmes de Méduse, & il obtint ses faveurs. Après avoir éprouvé bien des malheurs, Persée coupa la tête à cette Princesse. Si l'on en croit les Poètes, les Gorgones ont des ailes aux épaules, des mains d'airain, des serpens au lieu de cheveux, des défenses de sanglier à la place de dents, & leurs regards pétrifient les mortels. Virgile relégue Sthéno & Euryale dans les enfers, où elles sont confondues avec les monstres nés du cerveau de ce Poète Divin, à la porte du palais du Pluton. Diodore veut que les Gorgones soient des femmes belliqueuses qui habitaient la Lybie, qui eurent Méduse pour Reine, du tems que Persée les vainquit & dont Hercule détruisit ensuite la race. D'autres auteurs ont prétendu que les Gorgones étaient réellement des bêtes féroces, qui habitaient les forêts de la Lybie. Fulgence soutient que les Gorgones étaient des femmes opulentes, qui possédaient de grandes richesses & les faisaient valoir avec

aucoup d'industrie. Paléphate dit que la Gorgone n'était pas Méduse, mais une statue d'or représentant la Déesse Minerve, que les Cyrénéens appelaient Gorgone. Les trois filles de Phorcus, eurent en partage trois îles, cette statue : ne voulurent partager ni les unes, ni l'autre ; un Ministre gouverna les îles, la statue fut placée dans leur royaume commun, ce qui fit dire, vantr Paléphate, qu'elles n'avaient à elles trois, qu'une corne qu'un œil qu'elles se prêtaient alternativement. Il ajoute, que Méduse vola l'œil des Gorgones, c'est-à-dire qu'il tua leur Ministre, ensuite Méduse s'empara de la fameuse statue d'or.

Toutes ces explications sont un peu satisfaisantes pour qui ne veut trouver la vérité en parcourant les embellissemens ou les ornemens du Poëte. Un auteur moderne trouve dans le nom des trois Gorgones & de deux autres filles de Phorcus, celui des vaisseaux de charge, qui faisaient commerce sur les côtes où l'on pêchait de l'or, des dents d'éléphant, des cornes de divers animaux, des yeux d'hyène & autres marchandises. Phorcus est le premier roi d'Itaque & de deux de ses voisines ; ce prince envoyait dans ses vaisseaux & deux qu'il avait pris sur les Grecs, commercer en Afrique avec les habitans de Cyrene, du mont Atlas, des Indes & des côtes de Guinée. Dans ses cinq vaisseaux, Persée en prit un, dont l'un portait des dents d'éléphant, le second des cornes d'animaux, & le troisième des

yeux d'hyène ou de poisson & des pierres précieuses. A l'égard de la tête de Méduse qui changeait en pierre tous les objets qui lui étaient présentés, le même auteur rappelle que Persée vainquit la flotte de Phorcus vers les Syrtes, & qu'on l'on fait, dit-il, que cette réputation a toujours été fameuse pour les pétrifications, puisque les Arabes assurent qu'il se trouve encore dans les terres, des villes où les hommes & les animaux pétrifiés, conservent la posture qu'ils avaient lors de leur pétrification subite. Cette conjecture ne présente pas un certain degré de probabilité, elle a du moins l'avantage de ne rien offrir qui répugne à la raison.

GOSE. C'est le nom que l'on donne en Russie aux facteurs du Prince, c'est-à-dire, à ceux qui sont chargés de vendre les marchandises dont le Monarque s'est réservé le débit, à l'exclusion de ses sujets, comme la rhubarbe, la martre zibeline &c. Ces principaux négocians sont reus de se trouver à la Cour, revêtus de vestes superbes, & avec des bonnets de martres, qui sont des marques de leur profession, lorsque le Souverain donne audience à des Ambassadeurs étrangers, ou dans certaines cérémonies publiques.

Il n'est pas bien certain que cet usage subsiste encore.

GOTHS. (les) Les critiques les plus éclairés nous attestent que les Goths tiraient leur origine des habitans de la petite île de Gothland, qui trop resserrés dans leur

territoire s'étaient emparé d'une partie du continent de la Scandinavie. Il ne faut pas croire que ces étonnantes émigrations de barbares, sortis du nord pour se jeter sur les provinces du midi, fussent composées des seuls Goths : plusieurs peuples s'unissaient ensemble sous les mêmes chefs, & cette association prenait sans doute le nom de la nation la plus puissante entre les confédérés. Quoiqu'il en soit, dès la fin du second siècle l'histoire fait mention des ravages des Goths dans la Thrace & dans la Macédoine, & vers le milieu du siècle suivant on les voit dans l'Illyrie. Ils furent cependant chassés de l'Asie en 263 par les troupes Romaines. On ignore absolument l'époque de la division des Goths, en Ostrogoths & en Wisigoths, (*voyez ces titres*) division déjà établie sous l'empire de Claudius II, & absolument reconnue du tems de Valens. (370) Alors les Ostrogoths avaient pour Roi Otharic : ils s'attachèrent l'Empire d'Orient, se firent Chrétiens, mais Chrétiens Ariens, & ils portèrent l'Arianisme en Italie, dans les Gaules & en Espagne : le fruit de leurs courses & de leurs combats fut d'obtenir la liberté de se fixer dans la Thrace, d'où à la mort de l'Empereur Théodose, sous la conduite de leur chef Radagaise, ils se ruèrent sur l'Empire Romain. Leur Roi Alaric prit Rome & la pillâ. Atolphe son successeur épousa la sœur d'Honorius, à qui il céda l'Empire & se retira dans les Gaules avec une partie de ses Goths. Odoacre usurpa la

couronne, mais Théodoric quitta la Thrace, combattit Odoacre & commença en Italie le royaume des Ostrogoths, qui dura jusqu'en 552. Les Wisigoths furent d'abord les alliés des Francs, mais bientôt ils se brouillèrent avec eux, quittèrent la Provence, ou pour mieux dire la Gaule Narbonnoise, passèrent en Espagne dans l'année 407 & fondèrent un royaume, qui subsista jusqu'à l'invasion des Maures dans le huitième siècle. On trouvera dans ce Dictionnaire un grand nombre de faits qui ont rapport à l'ancienne religion, aux loix, aux mœurs & aux usages de ce Peuple fameux, dont il ne serait pas possible de tracer exactement le caractère. Ce que nous en disent les auteurs anciens, avant leurs émigrations fréquentes, se réduit à des fables. Féroces, barbares, superstitieux, avides de gain, en sortant de leurs tristes contrées, leurs mœurs s'adoucirent peu à peu par la fréquentation des Nations déjà policées ; mais les représenter vainqueurs dans l'Asie, dans l'Italie, dans les Gaules ou dans l'Espagne, ce ne serait pas peindre les Goths. En se réjouissant de leur barbarie, ils tiraient leurs vertus sévères ; leur courage s'ammollit ; & ce Peuple victorieux fut enfin vaincu par les vices des Nations qu'il avait subjuguées. (*Voyez NORMANDS.*)

GOURMANDISE. Dans tous les pays où le luxe, la vanité & les vices sont érigés en vertus, les citoyens opulens & voluptueux élèvent dans leurs hôtels un trône à la Gourmandise. Les Romains,

pour ainsi dire accablés sous le poids des déponilles de tous les peuples, chassèrent honteusement la tempérance de leur ville, & à la frugalité des Curius, l'on vit bientôt succéder la sensualité des Apicius. Un illustre Glouton de cette Capitale du Monde, que Pline appelle, *Nepotum omnium altissimus Gurgis*, après-avoir dépensé plus de cinq millions de nos livres à satisfaire sa Gourmandise s'apercevant qu'il ne lui restait qu'environ cinq cens mille francs de patrimoine, s'empoisonna de désespoir, dans la crainte de mourir de faim avec une somme si modique. Varron, indigné contre un fameux Glouton de son siècle, lui dit, » si » de toutes les peines que vous » avez prises pour rendre bon » votre cuisinier, vous en aviez » consacré quelques-unes à étudier la philosophie, vous vous » seriez rendu bon vous-même. « Pour dîner avec plaisir, disait Alexandre, j'ai appris de mon précepteur Léonidas, qu'il fallait se lever matin, & prendre de l'exercice, & que pour souper avec appétit, il fallait dîner sobrement. Quelle leçon pour nos Apicius modernes !

GOUVERNEMENT militaire de l'Indoustan. Lorsque l'Empereur des Mogols ne commande pas lui-même son armée, il la confie à un Prince de son Sang, ou à deux Généraux, l'un du corps des Ombras Mahométans, l'autre de celui des Rajas Indiens. Les troupes de l'Empire sont commandées par le Omhra, les troupes auxiliaires par les Rajas à qui

elles appartiennent. Les Officiers de cette armée sont payés sous trois titres différens : les premiers sous le titre de douze mois, les seconds, sous le titre de six mois, & les troisièmes, sous celui de quatre. Lorsque l'Empereur donne à un Mansepdar, ou bas Officier, vingt roupies par mois au premier titre ; sa paye monte par an à sept cens cinquante roupies, car on en ajoute toujours dix de plus. Celui qui a par mois cette même paye au second titre, en reçoit par an trois cens soixante & quinze, & celui qui n'est payé qu'au troisième titre, ne touche que deux cens cinquante roupies d'appoinemens : tous sont cependant le service pendant toute l'année, mais l'Empereur croit qu'il est de sa grandeur de laisser croire qu'il proportionne le salaire au service. Au reste, dans les payemens de pension on ne se sert jamais du terme de roupie, mais de celui de *dams*, qui est une petite monnoie dont quarante font une roupie, ainsi lorsque le Monarque donne une pension de mille roupies, il dit qu'il assigne à l'Officier cinquante mille *dams* d'appointemens. Ceci revient assez à la manière Espagnole de compter par maravedis.

GOUVERNEMENT moderne de la Perse. Le trône de Perse est héréditaire, & les enfans mâles ont seuls droit à la couronne. Le Roi peut nommer successeur celui de ses fils qu'il aime le plus. Aussitôt que le nouveau Souverain est proclamé, il envoie arracher les yeux à ses frères, à ses oncles & à tous leurs enfans mâles. Le Mi-

ministre de cet acte inhumain se rend à la porte du sérail & exhibe aux Eunuques l'ordre du Roi. Ces malheureuses victimes sont remises entre les mains des bourreaux, qui leur ouvrent d'une main la paupière & de l'autre leur séparent l'œil de sa cavité avec la pointe d'un couteau. Telle est la barbare politique de ces Monarques, qui, tous despotiques qu'ils sont, n'en sont pas plus certains de mourir dans leur lit. Le Roi de Perse enseveli dans le sérail de ses femmes, plongé dans l'ivresse des plaisirs & dans la plus honteuse mollesse, abandonne le soin de son royaume à un grand Visir qui règle en Souverain toutes les affaires civiles & criminelles, de finance, de guerre & de commerce. Il a sous lui un Surintendant de la justice, un Général des troupes des frontières, un chef des troupes des esclaves, un Général de l'infanterie, & un grand maître de l'artillerie : ces Ministres composent un grand Conseil, dont le grand Visir est le chef, mais ce qu'il y a de singulier, c'est que leurs Arrêts n'ont de force, qu'autant qu'ils sont approuvés par le Conseil des femmes & des eunuques. Les Provinces sont sous l'autorité des Kans ou des Gouverneurs & des Intendants, qui versent dans le trésor Royal, les tributs qu'ils lèvent sur le peuple. Outre ces Ministres, il y a dans chaque ville des Magistrats à la tête de certains Tribunaux inférieurs qui jugent en premier ressort les affaires militaires, de commerce & de Police. Là, comme ailleurs, le cou-

pable opulent va tête levée, & le pauvre indigent succombe. La bastonnade est le supplice ordinaire que l'on inflige aux gens du peuple. On condamne au carcan les personnes de considération, dont la condamnation n'est pas encore prononcée. Ce carcan est composé de trois pièces de bois, dont une plus courte, forme un triangle allongé : le patient a le cou pris dans le triangle & le poing pris à l'extrémité. Un garde ne le perd pas de vue, jusqu'à ce qu'il soit jugé, ce qui arrive rarement. Si le crime est trop énorme & que le coupable ne puisse se racheter par argent, le supplice le plus commun est de lui fendre le ventre.

Les parties plaident elles-mêmes leur cause sans l'entremise d'avocats, faute de témoins dans les procès, on demande le serment. Les Chrétiens jurent sur l'évangile, les Musulmans sur l'alcoran, les Juifs sur le pentateuque, les Guebres sur le feu ; les Indiens sur le corps d'une vache.

Toutes les terres du royaume sont censées appartenir au Souverain : le citoyen ne les tient qu'à bail amphitrotique, & on renouvelle ce bail lorsqu'il est expiré, en payant le revenu d'une année. Les paysans Persans sont plus heureux que ceux des autres pays ; ils cultivent les terres des Seigneurs, à qui ils rendent le quart, le tiers ou la moitié des récoltes, en proportion de la peine qu'ils doivent prendre pour les faire fructifier.

L'armée de Perse est composée de trois corps différens : le Roi paye & entretient un corps d'es-

ives de vingt-deux mille hommes d'infanterie, tous Géorgiens étrangers. Le second corps est composé de trente mille Tartares, le troisième de toutes les milices des provinces du royaume. Les Persans combattent encore à la manière des Arabes & des Tartares. Ils ne savent que harceler l'ennemi, & fuir devant lui, jusqu'il avance, ayant toujours soin de faire le dégât dans les pays par où ils passent; de ce qu'il est possible de les louer, à leur grande sobriété: sans paille, sans artillerie, ils trouvent aisément de quoi subsister.

Un peu de riz & quelques fruits leur suffisent. Du reste, tous les besoins d'une armée dépendent de l'avis des astrologues, & de quelque soit le génie d'un Général & la situation des affaires, il est obligé de s'y conformer. Les Persans ont jusqu'à présent négligé la marine, quoiqu'ils aient des ports avantageux sur le golfe Persique & la mer Caspienne.

Le Sadr ou le grand Pontife en Perse le personnage le plus considérable après le Visir, c'est celui qui juge toutes les affaires ecclésiastiques & qui dispose des revenus des Mosquées: il décide des procès touchant les successions, les dettes & les contrats. Muphti n'est écouté que dans les difficultés qui naissent sur les interprétations de l'Alcoran. Le Grand Musulman possède trente millions de revenus: le Sadr a deux cens mille livres de rente, les autres bénéficiers n'en ont pas plus de dix, qui leur sont assignés, sitôt qu'il y a des plaintes

contre eux. Les Derviches sont généralement méprisés.

GRABATAIRE. C'est ainsi qu'on nommait les premiers Chrétiens qui différaient de recevoir le baptême jusqu'à la mort, dans l'idée où ils étaient que ce sacrement effaçait tous les péchés qu'ils avaient commis. Leur nom venait de *Grabat*, mauvais lit à l'usage des esclaves & des pauvres.

GRACE. Autrefois les Evêques d'Orléans donnaient des lettres de Grace à tous les criminels qui venaient se rendre dans les prisons de cette ville, lors de l'entrée solennelle qu'ils y faisaient, en prenant possession de leur évêché. D'abord il n'y en eut que trois ou quatre, mais par succession de tems le nombre s'augmenta de telle sorte, qu'en 1707 on en compta neuf cens & en 1733 plus de douze cens. Un Edit du mois de Novembre 1753 a beaucoup restreint ce beau, mais dangereux privilège; le Roi y ordonne qu'à l'avenir les Evêques d'Orléans à leur entrée pourront donner aux prisonniers de ladite ville, pour tous les crimes commis dans le diocèse & non ailleurs, leurs lettres d'intercession & de dépréciation, sur lesquelles le Roi fera expédier des lettres de Grace sans frais, & qu'en signifiant des lettres dépréciatoires, il sera surmis pendant six mois, sauf l'instruction qui sera continuée. Cet Edit excepte de ces lettres, » l'assassinat prémédité, le meurtre » ou outrage & excès, ou recousse » des prisonniers pour crime, des » mains de la Justice, commis ou » machiné par argent, ou sous

» autre engagement ; le rapt com-
 » mis par violence , les excès &
 » outrages commis en la personne
 » des Magistrats ou Officiers ,
 » Huissiers & Sergens Royaux
 » exerçans , faisant ou exécute-
 » rans quelque acte de justice ; les
 » circonstances & dépendances des
 » dits crimes , telles qu'elles sont
 » prévenues & marquées par les
 » Ordonnances , & tous autres for-
 » faits & cas notoirement réputés
 » non gracieux . dans tout le
 » royaume.

GRACE. On doit^d regarder
 comme une excellente coutume
 des Maldives , celle qui ordonne
 à un Seigneur disgracié d'aller
 tous les jours faire sa cour au Roi ,
 jusqu'à ce qu'il rentre en Grace.
 Par cette acte de soumission , il
 peut obtenir sa grace s'il est cou-
 pable , ou éclairer sa justice s'il
 est innocent.

En Perse , parler pour un Prince
 disgracié , c'est manquer au res-
 pect que tout sujet doit à son
 Souverain : aussitôt que le cou-
 pable est jetté dans le château de
 l'Oubli , une loi sévère défend de
 parler de lui , & même de pro-
 noncer son nom.

Les Empereurs Arcadius & Ho-
 norius déclarèrent qu'ils ne fe-
 raient jamais Grace à ceux qui
 les suppliaient pour des cou-
 pables.

GRACE principale. On a autre-
 fois donné ce titre à l'Evêque
 Prince de Liège , mais à présent
 il est traité d'Altesse. Les Barons
 de la haute Allemagne & de l'Au-
 triche prétendent ce titre d'hon-
 neur. Les Anglais l'accordent aux
 Evêques & aux personnes de la

première qualité , qui ne sont pas
 Princes. Cette expression n'est plus
 d'usage dans notre langue.

GRACES. Priere que nous adres-
 sons à Dieu , après nos repas ,
 pour le remercier de la nourriture
 que nous venons de prendre. Chez
 les Juifs modernes , avant que de
 sortir de table , le Chef de la
 famille prend un verre , le rem-
 plit de vin , le lève en l'air &
 dit : » bénissons celui dont nous
 » venons de manger le bien , &
 » l'assemblée répond : bénir soit
 » celui dont nous avons mangé
 » le bien & qui nous a nourris. »
 La priere se continue , & après
 que chacun des convives a bu une
 partie du vin qui est dans le
 verre , le maître de la maison
 avale le reste.

GRACES. (les) Ces charmantes
 Divinités des Grecs étaient au
 nombre de trois , Aglaé , Thalie
 & Euphrosine. Selon quelques
 Poètes elles étaient filles de Ju-
 piter & d'Eutynome , fille de l'O-
 céan ; selon d'autres , de Vénus
 & de Bacchus. Pour montrer que
 les Graces n'empruntent rien de
 l'art & doivent leurs charmes à
 la simple nature , on les peignait
 petites , nues , jeunes , riantes &
 se tenant par la main , elles pré-
 sidaient aux bienfaits , à la con-
 corde , aux réjouissances , aux
 amours , à l'éloquence & à tout
 ce qui peut rendre la vie agréable.
 Elles étaient les compagnes insé-
 parables de Vénus ; on n'entrait
 dans leurs Temples que couronné
 de fleurs , & les anciens sacrifi-
 aient à ces aimables Divinités ,
 afin d'obtenir d'elles cette politesse
 & cet enjouement qui rendent la

vertu moins farouche, & font le charme de la société. Quelle foule de vérités cachée sous cette brillante allégorie !

GRAND. Ce mot exprime une dignité. Le Roi d'Espagne donne le titre de *Grands* aux Seigneurs qu'il veut honorer. Ils ont droit de se couvrir devant le Monarque, avant de lui parler, ou après lui avoir parlé, ou seulement en se mettant en leur rang avec les autres. Charles Quint confirma à seize principaux Seigneurs les privilèges de la *Grandesse*. Le nombre en a beaucoup été augmenté dans la suite. Les Grands d'Espagne reçoivent à la Cour de France les mêmes honneurs que les Pairs. Les premiers Officiers de la Couronne ont toujours pris le titre de *Grands*, comme Grand Sénéchal, Grand Chambellan, Grand Ecuyer, Grand-Echanson, Grand Pannetier, Grand Veneur, Grand Louvetier, Grand Fauconnier. Nous donnons le titre de Grand-Seigneur au Sultan des Turcs, mais il ne répond pas à celui de *Padisha* que prend ce Monarque, (*Voyez PADISHA.*)

GRAND-CONSEIL du Roi de France. La juridiction de cette compagnie, qui dans son origine trait le Conseil-d'Etat & privé du Roi, s'étend dans tout le Royaume ; c'est par cette raison que sa devise est *unico universus*.

En 1302 on traita dans ce Tribunal la grande question de rendre le Parlement sédentaire à Paris.

Monsieur le Chancelier est le 1^{er} Chef & Président né du Grand-Conseil, après lui sont, un Con-

seiller-d'Etat commis par Lettres Patentes du Roi pour y présider pendant un an : huit Maîtres des requêtes, qui sont aussi Présidents par commission pendant quatre années, dont il y en a quatre de service dans chaque semestre : les anciens Présidents honoraires qui ont rang de Maîtres de requêtes : les Conseillers d'honneur, dont le nombre n'est pas fixe, cinquante-quatre Conseillers distribués dans deux semestres, & dont deux sont en même-temps Grands Rapporteurs & Correcteurs des lettres du Sceau : deux Avocats Généraux, un Procureur Général, un Greffier en Chef, douze Substituts du Procureur Général : un Greffier de l'audience, un pour la Chambre, un pour les présentations & affirmations, un Greffier des dépôts civil & criminel ; cinq Secrétaires du Roi servans près le Grand-Conseil, un premier Huissier, un Trésorier payeur des gages, trois Contrôleurs, vingt-trois Procureurs, dix-neuf Huissiers ; un Médecin & un Chirurgien pour les visites & rapports ; un Maréchal des logis, un Fourrier, un Juré-trompette, & autres Officiers subalternes, qui jouissent tous de fort grands privilèges, & particulièrement de ceux de Commençaux de la Maison du Roi.

Le Grand-Conseil n'assiste point en Corps ni par députés aux cérémonies publiques, mais il va en députation nombreuse complimenter le Roi, la Reine & les Princes & Princesses de la famille Royale, sur les événemens remarquables & jeter de l'eau bénite à ceux qui sont décédés,

Autrefois tout ce qui concernait la guerre, la marine, l'amirauté, les prises sur mer, les prisonniers, leur rançon, les lettres d'abolition pour défection au service du Roi, ou pour rébellion, & la réintégration des coupables dans leurs biens & honneurs par la grace du Prince; ce qui avait rapport aux tailles & au commerce, tout cela était du ressort du Grand-Conseil. Sous Louis XII cette compagnie continua de connaître de toutes ces affaires, & notamment de celle du régle-ment des Cours & des Officiers, des dons & brevets du Roi, de l'administration de ses domaines, de toutes les matières qui étaient sous la direction des Grands & principaux Officiers, & des affaires, tant de justice que de Police de la Maison du Roi & des Officiers de la suite de la Cour. Depuis ce tems nos Rois lui ont attribué exclusivement la connoissance de plusieurs affaires. Le Grand-Conseil connaît encore aujourd'hui des contrariétés & nullités d'Arrêts; la conservation de la juridiction des Présidiaux & des Prévôts des Maréchaux, qui s'exerce par voie de régle-ment de Juges, avec les Parlemens, lui a été attribuée. Il a l'attribution exclusive des procès concernant les Archevêchés, Evêchés & Abbayes, à laquelle donna lieu la résistance que le Parlement fit à l'exécution du concordat. Il connaît de l'exécution des brevets du Roi, depuis que la nomination des grands bénéfices a été accordée à sa Majesté; de l'indult du Parlement, regardé comme étant de

nomination royale, des brevets de joyeux avènement & de serment de fidélité: des droits de franchises & nouveaux acquêts, des affaires concernant les droits de tabellionage; des contestations pour le payement des dix livres tournois, dues par les Prélats après leur nomination, de celles concernant les oblats, & de la réformation des Hôpitaux.

Il n'entre pas dans le plan de ce Dictionnaire de traiter en détail de toutes les attributions dont le Grand-Conseil a joui & jouit encore. Il suffira ici de remarquer que le Roi adresse souvent à cette compagnie ses Ordonnances, Edits & Déclarations, pour y être enregistrés.

GRAND-CONSEIL. Monsieur de Saint-Foix, dans ses *Essais Historiques* sur Paris, dit, qu'au Grand-Conseil, à la fin de la dernière audience, avant les jours gras, celui qui préside se lève, va à la table du Greffier, y trouve un cornet & des dez, commence le jeu & le cornet passe successivement aux Conseillers, aux Avocats, aux Procureurs, aux Huissiers, & même aux laquais, qui continuent de jouer jusqu'à la nuit. On ignore absolument l'origine de cet usage singulier. Monsieur de Saint-Foix hazarde sa conjecture, qu'il avoue n'être appuyée sur aucune preuve. » Nos » Rois, dit-il, avaient des fous » en titre d'office, & qui étant » couchés sur l'Etat de leur Mai- » son, avaient leurs causes com- » mises à la Prévôté de l'Hôtel, » & par appel au Grand-Conseil: » ces fous pour se divertir, & » pour

our divertir les autres, se faisaient des procès, dont le Grand-Conseil renvoyait apparemment à plaider aux jours de carnaval; de même l'on plaiderait comme on plaide encore, ces jours-là, de ces sortes de causes à Châtelet, qu'on appelle causes du mardi gras; quelquefois

Président du Grand-Conseil après avoir oui les Avocats, mandait un cornet & des dez pour décider des affaires ordinairement ridicules.

RAND-MAÎTRE d'Artillerie. Il n'est pas aisé de déterminer en quel tems le titre de **Grand-Maître** a été donné au Maître d'Artillerie. Il est certain cependant qu'il lui a été accordé dans des titres authentiques, même avant que cette dignité fût érigée en charge de la couronne.

Cet Officier avait la surintendance, l'exercice, l'administration, & le gouvernement de l'Etat en charge de **Grand-Maître** & **Captaine général** de l'Artillerie de terre, tant en-deçà que de-là les monts & les mers, dedans & dehors le Royaume, pays & territoires sous l'obéissance & la protection de Sa Majesté.

Le privilège du **Grand-Maître** d'Artillerie, dont il n'était point mention dans les provisions de sa charge; c'est que quand on tirait une ville sur laquelle on tirait du canon, toutes les portes des Eglises, les ustensiles d'euivre & autre métal lui tenaient, & devaient être rachetés d'une somme d'argent des habitans, à moins que la capitulation ne portât expres-

sément le contraire.

Le **Grand-Maître** d'Artillerie, en entrant & en sortant d'une place, devait être salué de cinq volées de grosses pièces de canon. Lorsque cette dignité fut érigée en charge de la Couronne, le **Grand-Maître** prêta serment entre les mains du Roi, & il en porta pour marque au-dessous de ses armes deux canons sur leurs affûts, des caques de poudre, des boulets & des gabions.

Cette charge importante a été supprimée en 1755.

GRAND-MAÎTRE de France. C'est le premier Officier de la Couronne, le premier domestique du Roi, & le sur-intendant de Sa Majesté. Sous la première & la seconde race il était appelé **Comte du Palais**. Au commencement de la troisième il prit le nom de **Grand-Sénéchal**, puis de **souverain Maître d'hôtel**, & enfin de **Grand-Maître de France**, qui est le titre qu'il porte aujourd'hui. D'abord le **Grand-Maître** avait la garde de la personne du Roi; il donnait le mot du guer; on lui remettait tous les soirs les clefs du logis de Sa Majesté. Il commandait dans toutes les cérémonies, réglait les logemens de la Cour, & faisait les fonctions d'Introduit des Ambassadeurs. Dans la suite les **Grands-Maîtres** négligèrent une grande partie des prérogatives de leur charge, & cette négligence donna lieu en différentes circonstances à l'établissement des charges de **Capitaine des Gardes-du-Corps**, de **Capitaine des Gardes de la porte**, de **Grand-Prévôt de l'Hôtel**, de

Maréchal des Logis, d'Introduit des Ambassadeurs, de Grand-Maître, & d'Aide des cérémonies. L'autorité du Grand-Maître s'étend sur le Maître de l'Oratoire, sur le Maître de la Chapelle de Musique, sur les six Aumôniers de la Maison du Roi & du Grand-commun, sur le premier Maître d'Hôtel ordinaire, sur les Maîtres d'Hôtel servant par quartiers, sur le Maître de la Chambre aux deniers, sur les Contrôleurs généraux de la Maison du Roi, sur les Gentilshommes servants, Clercs d'Offices, & en outre sur les Officiers de l'Echansonnerie & Paneterie, & généralement sur tous les Officiers des sept Offices. Le Grand-Maître porte pour marque de sa dignité le bâton virolé d'or.

GRAND-MAÎTRE des Arbalétriers de France. C'était anciennement un des grands Officiers de la Couronne qui avait la surintendance sur tous les Officiers des machines de guerre, avant l'invention de l'artillerie. On en trouve dans notre histoire une suite non-interrompue depuis saint Louis jusqu'à François I.

GRAND-MAÎTRE des Cérémonies de France. En 1585 le Roi Henri III sépara les fonctions de cette charge de celles de Grand-Maître de la Maison. Ce grand Officier a soin du rang & de la séance que chacun doit avoir dans les cérémonies solennelles, comme au sacre des Rois, aux réceptions des Ambassadeurs, aux obsèques & pompes funèbres des Rois, des Reines, des Princes & des Princesses. Lorsque le Grand-

Maître des Cérémonies va porter l'ordre & avertir les Cours souveraines, il prend place au rang des Conseillers, & doit toujours en avoir un après lui. La marque de sa charge est un bâton couvert de velours noir, dont le bout & le pommeau sont d'ivoire.

GRANDS-AUDIENCIERS de France. Premiers Officiers de la grande Chancellerie de France. Ils rapportent les premiers au sceau avant Messieurs les Maîtres des Requêtes & Messieurs les deux Grands-Rapporteurs, & autres qui ont droit d'y rapporter certaines lettres. Ils commencent par la liasse de Messieurs les Secrétaires d'Etat, & quelquefois ils rapportent des Edits & Déclarations du Roi, qu'ils enregistrent sur le registre de l'audience, & en signent l'enregistrement sur les originaux, qui ne sont ni présentés, ni re-registrés au Parlement, ni dans aucune autre Cour supérieure. Après la liasse du Roi ils rapportent au sceau celle du public. Ils enregistrent les octrois accordés par le Roi, les prébendes de nomination royale, les indults, les privilèges & permissions d'imprimer. Ils président au contrôle, où leur fonction est de taxer toutes les lettres qui ont été scellées.

Les Grands-Audienciers ont le titre de Conseillers du Roi en ses Conseils, & sont Secrétaires du Roi nés en la grande Chancellerie. Leur Office est de la Couronne; & par cette raison ils payent leur capitation à la Cour, à celui qui reçoit celle de la Famille royale.

Le Grand-Audiencier est chargé

du compte de la cire que l'on emploie au sceau.

La distribution des bourses se faisait autrefois tous les mois; mais aujourd'hui elle ne se fait que tous les trois mois par le Grand-Audiencier qui est de quartier, en présence du Contrôleur, & de l'avis des anciens Officiers de la compagnie des Secrétaires du Roi, des Députés des Officiers du marc d'or, & du garde des rôles. Le Grand-Audiencier prélève d'abord une somme de huit mille livres, appelée bourse de préférence, puis il compose les bourses, il en présente une au Roi, & en reçoit cinq pour lui, ce qui lui tient lieu d'anciens gages & rations.

Les Grands-Audienciers jouissent de tous les privilèges des Secrétaires du Roi, & ils le sont par Edit de Janvier 1551, sans obligation de tenir aucun Office dudit Collège. Le droit de franc-salé leur est accordé depuis 1583.

GRATIFICATION. C'est une récompense que le Parlement d'Angleterre accorde sur l'exportation de certains articles de commerce, afin de mettre les Négocians en état de soutenir la concurrence avec les autres nations dans les marchés étrangers. Cette sage politique a en moins d'un demi-siècle changé la face de la grande Bretagne: les terres incultes, les prairies arides, les pâturages négligés, sont devenus par ce moyen des champs fertiles; & chaque cultivateur s'est empressé de gagner une gratification, qu'il a employée à l'amélioration de ses terres. Il est certain qu'en dis-

tribuant par année deux cens mille livres sterling à ses laboureurs, l'Angleterre a gagné par an plus de quinze cens mille livres. Une pareille conduite ne produirait certainement pas un moins heureux effet dans d'autres Gouvernemens.

GRECS. (mariage des) Les personnes qui veulent se marier suivant le rit de l'Eglise Grecque, se présentent au Prêtre après la Messe. La mariée est voilée. Le mari sur prend la droite; la femme se place à la gauche; il y a à droite sur la sainte table deux anneaux, l'un d'or, tourné vers le côté droit, l'autre d'or, tourné vers le gauche. Le Prêtre fait plusieurs signes de croix sur les futurs époux, leur présente des cierges allumés, les encense en croix, & les conduit à l'Eglise. On récite pendant la marche des prières pour la paix & la fécondité des époux: lorsqu'elles sont finies, le Prêtre donne l'anneau d'or à l'époux & celui d'argent à l'épouse, en disant trois fois: » J'unis (ou j'engage) un » tel & une telle serviteur & servante de Dieu; au nom du » Pere, &c. » Cette formule prononcée, il fait le signe de la croix sur leur tête avec les anneaux, & leur place ensuite aux doigts de la main droite. Un parantympe (ou parrein) fait alors l'échange des anneaux, qui dans les prières sont comparés typiquement aux anneaux de Joseph, de Daniel & de Thamar. Lorsque l'on couronne les mariés, ces époux entrent dans l'Eglise, en portant des cierges allumés; le

Prêtre marche devant avec l'encensoir, en chantant le Pseaume 128, qui promet aux Juifs un mariage heureux & fécond. Après les prières ordonnées, le Prêtre couronne l'époux, en prononçant : « Un tel, serviteur de Dieu, est couronné pour le marié, &c. » ce qu'il répète en couronnant l'épouse; alors il leur offre un vase dans lequel il y a du vin béni, & leur en fait avaler quelques gouttes, puis il leur ôte les couronnes. La cérémonie se termine par de nouvelles prières, la bénédiction du Prêtre sur les époux, & quelques baisers qu'ils se donnent réciproquement. Suivant la Religion Grecque un Prêtre qui se remarie après la mort de sa première femme, se trouve sécularisé, & redevient laïc. Un séculier qui passe aux quatrièmes noces est exclu de la communion des fidèles.

Quelquefois le Patriarche permet le divorce aux époux, & après avoir délié le mari, il lui accorde la liberté de prendre une autre femme.

Quant à ce qui regarde les usages civils, on peut observer que les filles en général se tiennent renfermées chez elles, jusqu'au jour de leurs noces; & que c'est toujours par Procureur que se forment les liaisons. Il y a des endroits où l'on berce les nouveaux mariés, après les avoir attachés ensemble avec une jarretière.

GRECS. (cérémonies funèbres des) Lorsqu'un malade tourne à l'agonie, on envoie chercher un Pape, qui ordinairement lui

bande la tête avec le voile du calice, & lui donne à boire de l'eau bénite, où l'on a fait infuser quelques herbes odoriférantes. Cette eau doit être consacrée par l'attouchement du crucifix, ou d'une image de la sainte Vierge. Peu après on administre l'Extrême Onction au malade, qui aussi-tôt qu'il a rendu l'ame, est revêtu de ses plus riches habits, & étendu sur le plancher avec un cierge aux pieds & un à la tête. Nous ne parlons point des gémissemens vrais ou faux qui s'entendent dans toute la maison. Le mort enseveli, l'heure fixée pour le convoi étant arrivée, on se met en marche, & l'on se rend à l'Eglise, où l'on chante l'Office des Morts. Après le Service on va adorer la croix, & baiser ensuite le mort à la bouche & au front. Chacun mange un morceau de pain, & boit un verre de vin dans l'Eglise, en souhaitant du repos à l'ame du mort, & de la consolation à la famille.

Pendant les huit jours qui suivent l'enterrement, les parens du mort ne doivent rien manger d'appâté chez eux, ce sont leurs amis qui leur fournissent la nourriture nécessaire. Il est d'usage, au bout de ces huit jours, d'aller visiter les affligés, & de les accompagner à l'Eglise où l'on dit la Messe, avec des prières pour l'ame du défunt: ceci se répète après quarante jours; au bout de six mois, & à la fin de l'année. La cérémonie finit par distribuer aux assistans du bled, du riz bouilli, & des fruits secs.

(*Voyez COLYVA.*) Dans quelques endroits chaque famille donne aux pauvres la portion que le mort aurait mangé : cette aumône se fait pendant l'année.

GRENADIERS. Ce n'est que depuis 1667 qu'on connaît des Grenadiers dans l'infanterie Française. Louis XIV en établit d'abord quatre par compagnie : ces braves soldats furent ensuite réunis, & formèrent des compagnies particulières. En 1744 Louis XV ordonna qu'il y aurait une compagnie de Grenadiers dans chacun des bataillons de milice.

On doit regarder les Grenadiers comme l'élite de nos Guerriers ; choisis entre les plus beaux , les plus lestes & les plus braves soldats du bataillon , ils jouissent d'une augmentation de paie , portent le sabre au lieu de l'épée , doivent servir trois ans de plus que le terme de leur engagement , & occupent toujours les postes d'honneur & les plus périlleux.

La compagnie des Grenadiers à cheval est de la création de Louis XIV en 1676 ; elle est unie à la Maison du Roi , sans toutefois y avoir de rang , ni de service auprès de la personne de Sa Majesté. Elle fut composée de quatre-vingt-quatre Maîtres , non compris les Officiers , pour combattre à pied & à cheval à la tête de la Maison du Roi. Aujourd'hui elle est fixée à un Capitaine-Lieutenant , trois Lieutenans , trois sous-Lieutenans , trois Maréchaux des logis , six Sergens , trois Brigadiers , six sous Brigadiers , & cent quinze Grenadiers , formant un escadron , dont le Roi

est le Capitaine. A peine créée , cette courageuse troupe porta sa gloire au plus haut point , en emportant en plein jour , & l'épée à la main , conjointement avec les Mousquetaires , la formidable place de Valenciennes. Depuis cette époque , il faut suivre les Français dans toutes leurs campagnes pour connaître en détail les exploits des Grenadiers à cheval.

Ce fut en 1749 que fut formé le corps de Grenadiers de France , composé de quarante-huit compagnies de Grenadiers , réservées dans les réformes de 1748. Il a quatre brigades de douze compagnies chacune , & a rang dans l'infanterie du jour de la première création des Grenadiers en France. Chaque compagnie est composée de quarante-cinq hommes , & commandée par un Capitaine , un Lieutenant , & un Lieutenant en second. L'un des deux Lieutenans est ordinairement un soldat de fortune que son mérite élève au rang d'Officier : il y a dans chaque brigade un Sergent , un Caporal , & onze Grenadiers qui portent le nom de Charpentiers. Les compagnies de Grenadiers des bataillons de milice fournissent les remplacements dont ce corps a besoin. Un Officier général commande supérieurement les Grenadiers de France , sous le titre d'Inspecteur-Commandant.

GRIS-GRIS. Sorte de Talisman fort en usage parmi les Nègres. Ces Gris-Gris sont des bandelottes de papier chargées de caractères & de figures emblématiques.

Ils les enveloppent précieusement dans des morceaux d'étoffe ou dans des boîtes, & leur attribuent les plus grandes vertus. L'un empêche de se noyer, l'autre préserve de la morsure des serpens, & des blessures des zagayes : ceux-ci rendent invulnérables, ceux-là procurent de belles femmes, de beaux enfans, une bonne pêche, en un mot délivrent de tous les maux, & sont la source de toutes les richesses & de tous les plaisirs. Telles sont les idées que les Marbut ou Prêtres Mahométans donnent aux Nègres de l'efficacité des Gris-Gris, & cela surprendra d'autant moins, lorsqu'on saura que ce sont des imposteurs qui les vendent.

GRISONS. (les) Le pays que les Grisons habitent est dans le cœur des Alpes : les anciens Historiens le nomment la *Réthie*, & nous apprennent qu'à diverses reprises les Toscans y envoyèrent des colonies pour le peupler. Il a pour bornes actuellement au nord les Comtés du Tirol & de Sargans, à l'occident les Cantons de Glaris & d'Uri, au midi le Comté de Chiavenna & la Valtelline, & à l'orient le Tirol encore & le Comté de Bormio. Son étendue est d'environ trente-cinq lieues du nord au sud, & l'on croit communément que le nom de Grisons que l'on donne à ses habitans, vient de ce que les premiers d'entr'eux, qui dans le quinzième siècle secouèrent le joug de leurs oppresseurs, portaient de longues barbes grises, & des habits grossiers d'une étoffe grise qu'ils fabriquaient chez eux.

Les Grisons sont partagés en trois parties qu'on appelle Lignes, en Allemand *Bunt*, savoir, la Ligue haute ou grise, la Ligue de la Caddée ou de la maison de Dieu, & la Ligue des dix Droitures ou Communautés. Elles ont chacune leur Gouvernement séparé, & rassemblées toutes les trois, elles forment un corps de république dans lequel réside toute l'autorité souveraine. Ces peuples reçurent le Calvinisme en 1524, & s'allièrent avec les Suisses en différens tems. Le Gouvernement temporel de ces petits Etats est Démocratique ; il y a une diète générale de toute la nation, qui lorsqu'elle s'assemble, reçoit les suffrages de tous ceux qui ont atteint l'âge de seize ans. Dans cette diète on ne traite que des affaires générales, comme de la paix, de la guerre, & des alliances. Les affaires particulières de chaque Ligue se traitent dans des assemblées provinciales. On croit que les Grisons peuvent mettre sur pied trente-cinq à quarante mille hommes.

Quoique la plupart des Grisons soient Protestans, il ne laisse pas d'y avoir parmi eux quelques Catholiques. Coire, ville principale des Grisons, qui est située sur le Rhin, est partagée en deux villes : les Protestans occupent la plus considérable ; & l'Evêque, Prince de l'Empire & allié des Suisses, son Chapitre & quelques Catholiques, habitent la plus petite. Coire a son Gouvernement & ses Loix particulières : son Grand-Conseil est composé de soixante-dix personnes, entre

lesquelles on en choisit quinze pour former un Sénat. (*Voyez HELVÉTIQUE, & chaque Canton Suisse, à son titre.*)

GRYMOIRE. C'est, suivant les Négromanciens, l'art magique d'évoquer les âmes des morts. Il y a encore des hommes qui sont persuadés qu'il existe un Grymoire, dans lequel on trouve des formules de conjurations propres à faire venir les démons. Ils veulent que les Ecclésiastiques soient seuls en droit de lire dans ce terrible livre sans que le diable puisse leur faire le moindre mal, & qui prétendent que le malin esprit tordrait le cou à un laïc, & même l'entraînerait en enfer, s'il avait l'audace de jeter les yeux sur ces caractères magiques. Dans quel siècle l'esprit humain s'arrêtera-t-il à des idées simples, justes & vraies?

GRYPHON. Animal fabuleux qui ressemblait à l'aigle par devant, & au lion par derrière, ayant les oreilles droites, quatre pieds & une longue queue : au moins est-ce ainsi qu'il est représenté dans les anciennes médailles Grecques & Latines. Plusieurs Auteurs de l'antiquité semblent avoir été persuadés de l'existence des Gryphons ; mais il est certain que ce n'était dans l'origine qu'un hiéroglyphe des Egyptiens, par lequel ils prétendaient désigner Osiris, ou si l'on aime mieux, exprimer l'activité du soleil, lorsqu'il est dans la constellation du lion.

Les Gryphons étaient consacrés à Jupiter, à la Déesse Némésis, & sur-tout à Apollon ou au Soleil.

GUACA. Province de l'Amérique méridionale, où commence ce fameux chemin entrepris par les Incas, & conduit à la perfection au travers des montagnes & des déserts, malgré tous les obstacles qui durent s'opposer au succès de cette étonnante entreprise. D'espace en espace on y trouve encore, comme autrefois des *tambos* ou hôtelleries, dans lesquels il y a toujours plusieurs Indiens commandés par un Alcade. Aussi-tôt qu'un voyageur arrive, le Commandant nomme un Américain qui doit lui fournir de l'eau, du bois, & les autres choses qui peuvent lui être utiles : un autre est chargé de lui apprêter à manger, & un troisième a soin de sa monture. Ce qui rend ces secours bien respectables, c'est qu'ils sont accordés gratuitement, fidèlement & promptement. L'Alcade y met le comble en donnant des guides au voyageur, lorsqu'il part. Les Américains appellent cette hospitalité *un service personnel*. Il est bien digne de l'humanité, & les peuples les mieux policés pourraient se faire honneur d'en rendre de pareils.

GUANÇAVELICA. Ville du Pérou, près de laquelle il y a une fameuse minière de mercure, qui sert à purifier l'or & l'argent de toute l'Amérique méridionale. On permet aux particuliers de faire travailler à cette mine, mais à condition de remettre au Roi d'Espagne tout le mercure qu'ils en retirent, moyennant un certain prix. Au bout de quelques années les In-

diens que l'on fait travailler à ces mines, deviennent perclus de tous leurs membres & périsent misérablement. Nos millionnaires ignorent à quel prix l'or est arraché des entrailles de la terre.

GUANCHES. Nom des ancêtres des peuples qui habitent l'île de Ténérife. On connaît peu l'origine de ces insulaires ; on sait seulement qu'ils reconnaissent un Être suprême qu'en leur langage ils nommaient le plus grand, le plus sublime, & le conservateur de tout ce qui existe. Lorsqu'ils manquaient de pluies ou qu'ils effuyaient quelques disgrâces, par le dérangement des saisons, ils conduisaient leurs troupeaux dans certains endroits consacrés aux exercices de religion, & sévrant ce jour-là les petits du lait de leurs mères, ils tiraient du sang à chaque animal, dans l'opinion que c'était le moyen d'apaiser la colère divine & d'obtenir du ciel ce qui leur manquait. Ils avaient quelque notion de l'immortalité de l'âme & de la punition des crimes dans une autre vie, puisqu'ils regardaient le volcan du fameux pic de l'île comme l'enfer des méchants. Ils avaient des Rois auxquels en se mariant ils renouvelaient leur serment de fidélité. Le mariage consistait à demander la fille à ses parens, la consommation suivait & ces liens aisés se rompaient facilement par le divorce. A la naissance d'un enfant, une femme choisie pour cet office, versait de l'eau sur sa tête, & dès ce moment elle contractait avec la famille une sorte d'al-

liance qui ne lui permettait plus de s'allier avec un homme de cette race. Quiconque faisait violence à une femme était puni de mort. Ces insulaires possédaient à un degré supérieur l'art d'embaumer les corps, & ils avaient des cavernes où ils les déposaient ; si l'on s'en rapporte aujourd'hui aux plus anciens Guanches, il y avait parmi leurs ancêtres une tribu particulière, qui seule conservait ce secret & qui le regardait comme un mystère sacré qui ne devait pas être communiqué au vulgaire. Cette tribu composait le sacerdoce, & les Prêtres ne se mêlaient point avec les autres castes par les mariages. Lorsque les Espagnols firent la conquête de cette île, cette tribu fut exterminée & le secret de l'embaumement des corps périt avec elle. On a trouvé dans différentes cavernes des corps que l'on dit être embaumés depuis près de mille ans, qui sont très-bien conservés & aussi légers que la paille.

GUATIMALA. Province de la nouvelle Espagne : Les Indiens qui habitent cette contrée, sont presque tous Chrétiens, mais ignorans, grossiers & extrêmement superstitieux. Ils aiment passionnément la danse & leur plus grand plaisir est de s'enivrer avec des liqueurs fortes. Quelques roseaux liés ensemble, un peu élevés de terre, & exposés sur une natte, composent leur lit, & un billot de bois leur sert de chevet. Ils ne portent ni bas, ni souliers, ni chemises ; une espèce de surplis, qui a des demi-manches, & qui pend depuis les épaules jusqu'au-dessous

de la ceinture , est leur unique vêtement.

GUEBRES. Restes infortunés des anciens Parfis, que les Califes Arabes forcèrent les armes à la main , à recevoir la religion de Mahomet , ou à fuir dans différentes contrées de l'Asie. (*Voyez PARFIS*) Le petit nombre des sectateurs de Zoroastre qui existe encore , a conservé religieusement la doctrine des anciens Mages , & le culte du feu. Les Guebres sont pauvres , simples dans leurs habits , doux , humbles , charitables & laborieux. Selon eux il n'y a point de profession plus relevée & plus innocente que celle de l'agriculture. Labourer , planter des arbres , défricher un champ , & engendrer des enfans , sont des actions nobles & méritoires devant Dieu. Ils ne mangent point le bœuf , parce qu'il est utile au labourage , ni la vache , parce qu'elle les nourrit de son lait , ni le coq qui les avertit du lever du Soleil , & ils estiment le chien qui veille à la conservation de leurs troupeaux , & qui garde leurs maisons. Les insectes , venimeux sur-tout , & les animaux mal-faisans ne trouvent aucune grace auprès d'eux ; ils les tuent avec d'autant plus de plaisir , qu'ils eroient par-là expier un grand nombre de péchés. On reconnaît les habitations des Guebres à la fertilité des terres qui les environnent. Amis des étrangers , ils ne s'informent point de la religion qu'ils professent , lorsqu'il s'agit de les obliger ; satisfaits de ce qu'ils possèdent , on ne les voit jamais recourir à de

sourdes pratiques pour envahir le bien d'autrui. Les conquérans passent pour des monstres à leurs yeux , & ils détestent Alexandre par dessus tous les autres. Quoiqu'à bon droit ils abhorrent les Musulmans , ils ne prient point pour leur destruction ; ils se consolent au sein de la servitude , par l'espérance qu'un jour toutes les Nations de la terre se réuniront à leur religion , sous les étendards de certains sages personnages qui doivent venir à la fin des tems pour préparer les hommes au grand renouvellement.

Les Guebres ne prennent des femmes que parmi eux ; ils ne permettent ni la bigamie ni le divorce , mais en cas de stérilité au bout de neuf années de mariage , ils souffrent qu'un époux prenne une seconde femme.

Les Prêtres des Guebres se prétendent issus des anciens Mages ; & ils vivent sous l'autorité d'un grand Pontife , qu'ils appellent *Destour*. Ces Ministres de la religion ont soin d'entretenir le feu sacré , ils imposent des pénitences , donnent des absolutions , & tirent un assez gros revenu du feu sacré & de l'urine de vache qu'ils distribuent tous les mois dans les maisons pour les purifications. Ces Prêtres se disent possesseurs des livres que Zoroastre annonça à sa Nation avoir reçus du ciel ; mais il ne leur est plus possible de les lire & ils sont réduits à se servir de certains commentaires qu'ils n'entendent peut-être guères mieux.

C'est une grande question de savoir si les Guebres d'aujourd'hui

d'hui sont idolâtres & si le feu sacré qu'ils conservent avec tant de soin est l'objet de leur adoration. Leurs maîtres, leurs voisins le prétendent, mais disent nos voyageurs, les Guebres assurent qu'ils n'honorent le feu qu'en mémoire de leur législateur qui se sauva miraculeusement des flammes; ils ajoutent qu'ils reconnaissent un Dieu suprême, créateur & conservateur de la lumière, supérieur aux principes & aux causes, qui a sept ministres, sous lesquels sont un grand nombre de génies intercesseurs, des intelligences, des anges ou créatures inférieures, qui tous ensemble gouvernent les hommes & jusqu'aux corps inanimés.

Les Guebres sont infatués de la doctrine du bon & du mauvais principe, & tout l'appareil de leur religion consiste dans l'entretien du feu sacré; ils jurent par lui & devant lui, & ce serment est terrible & inviolable. On leur connaît une espèce de baptême à leur naissance & une sorte de confession à leur mort. Ils prient cinq fois le jour en se tournant vers le soleil, lorsqu'ils sont hors de chez eux. Ils ont des jeûnes réglés, quatre fêtes par mois, révèrent beaucoup le vendredi, & sur-tout le premier & le vingtième jour de chaque lune. Ils ont horreur de l'attouchement des cadavres, & ils les exposent à l'air. (*Voyez FUNÉRAILLES des Guebres.*) Assurés d'une vie future, ils sont persuadés que le mauvais principe & l'enfer seront détruits avec le monde, & que les réprouvés, après leurs souffrances,

retrouveront un Dieu miséricordieux, dont la contemplation fera leurs délices. (*Voyez GAURES. Religion des*) (& MAGES.)

GUET. (mot du) Chez les Romains, un soldat de la dernière cohorte pour l'infanterie, ou de la dernière turme pour la cavalerie, se rendait tous les matins chez le Tribun qui commandait ce jour-là, & il recevait le mot du Guet sur une tablette: on écrivait sur cette tablette le nom du soldat & le lieu de son logement. Le soldat remettait cette tablette au chef de sa troupe, en présence de témoins. Le chef la faisait passer au chef de la cohorte voisine, & ainsi de main en main la tablette revenait à la première cohorte placée à côté de la tente du Tribun, qui savait par ce moyen si toute l'armée était instruite du mot du Guet. Lorsque la tablette n'était pas revenue avant la nuit, il était facile de découvrir où elle était demeurée, & alors on punissait les négligents; & dans la crainte des surprises, on faisait courir un nouveau mot du Guet.

GUEUX. (les) Sobriquet donné aux Confédérés des Pays-Bas en 1566, & sans lequel il n'y aurait jamais eu de République de Hollande. La Duchesse de Parme, Gouvernante des Pays-Bas, ayant reçu l'ordre de Philippe II, Roi d'Espagne, d'y introduire de nouvelles taxes, le Concile de Trente & l'Inquisition, les Etats de Brabant s'y opposèrent formellement; & quelques Seigneurs du pays se liguerent entr'eux pour soutenir leurs droits & leurs franchises;

un Comte de Barlemont dit à la Gouvernante que cette association n'était pas à craindre, & que ceux qui y étaient entrés n'étaient que des *Gueux*. Cependant ces *Gueux* prirent Enckhuisen, puis la Brille en 1572, & firent échouer tous les efforts du fameux Duc d'Albe.

GUFUX. (Tribu des) On trouve cette Tribu singulière dans l'isle de Ceylan, & voici quelle en est l'origine. Un certain Roi du pays avait une compagnie de chasseurs préposés pour fournir sa table de venaison : ces malheureux lui firent un jour présenter de la chair humaine, dont le goût lui parut si excellent, qu'il ordonna qu'on ne lui en servît jamais d'autre; le crime ayant été découvert, le Roi en eut tant d'horreur, que ne croyant pas la mort un supplice proportionné à ce forfait, il laissa vivre ces infâmes, & les dévoua eux & leur postérité à la perpétuelle exécution publique, les condamnant à demander l'aumône de génération en génération, sans pouvoir jamais exercer de métier, ni posséder aucun bien. Depuis ce tems cette race proscrite, sans asyle, sans habitation fixe, passe les jours à mendier; & l'on prétend qu'elle se livre sans remords aux plus honteuses dissolutions, les peres ne faisant pas difficulté d'habiter avec leurs filles, & les garçons avec leurs meres.

GURIEL. Très petite Province d'Asie dans la Mingrélie. Elle est sous la domination d'un petit Souverain, qui se dit Chrétien & indépendant: il est vrai que

pour conserver cette indépendance, il paie chaque année à l'Empereur des Turcs un tribut de quarante-six enfans, tant filles que garçons.

GYMNASE. On nommait ainsi chez les Grecs & chez les Romains ces fameux édifices où s'exerçaient les athlètes. On les appelait *Gymnases*, par rapport à la nudité de ceux qui venaient s'y instruire; *Palestres*, à cause de l'exercice & de la lutte; & chez les Romains *Thermes*, parce que les étuves & les bains faisaient partie de ces bâtimens. On peut réduire à douze les différentes pièces du Gymnase. 1°. Les portiques extérieurs où les Philosophes, les Rhéteurs, les Mathématiciens & les Médecins donnaient leurs leçons, publiques & lisaient leurs ouvrages. 2°. L'Éphébeum où les jeunes gens s'assemblaient le matin en particulier. 3°. Le Coryceum ou Gymnastérion, qui servait de garde-robe pour les habits que quittaient ceux qui s'exerçaient ou qui voulaient se baigner. 4°. L'Elærothésium, l'Aliptrérion, ou l'Unctuarium, destiné aux oignemens qui suivaient le bain ou les exercices. 5°. La Palestre, où l'on s'exerçait à la lutte, au pugilat & au pancrace, &c. 6°. Le Sphæristérion, réservé pour les exercices où l'on employait la balle. 7°. Les allées non pavées qui occupaient tout le terrain entre les portiques & les murs de l'édifice. 8°. Les Xystes, qui étaient des portiques sous lesquels on s'exerçait pendant l'hiver & le mauvais tems. 9°. Les Xystes ou

allées découvertes destinées pour l'été & le beau tems. 10°. Les appartemens des bains. 11°. Le Stade, entouré de gradins, où se plaçaient les spectateurs. 12°. Le Grammatéion, ou salle des Archives.

Les Gymnases étaient gouvernés par quatre Officiers supérieurs. Le Gymnasiarque ou Surintendant réglait souverainement tout ce qui regardait la police du Gymnase. Il avait la suprême autorité sur les athlètes & les jeunes gens; il était le dispensateur des récompenses & des punitions. Une baguette était la marque de son pouvoir, & il est apparent qu'il exerçait une espèce de sacerdoce dans le Gymnase, & qu'il avait en sa garde les choses sacrées. Quelquefois il célébrait des jeux en son nom.

Le Gymnaste était le maître des exercices; il devait en connaître les différentes qualités, & les accommoder aux âges & aux diverses complexions.

Le Xystarque présidait aux Xystes & au Stade.

Le Pædotriba était un Prévôt de salle, employé à enseigner mécaniquement les exercices, sans être obligé d'en connaître les avantages par rapport à la santé.

GYMNASTIQUE. C'est la science des exercices du corps. Le soin de pourvoir à la sûreté a d'abord engagé l'homme à chercher, par divers exercices, à s'accoutumer à tous les mouvemens qui peuvent être de quelque utilité pour l'attaque ou pour la défense. C'est ce qui a produit la Gymnastique militaire. Il a ensuite

songé à fortifier sa santé par le secours de ces mêmes exercices; & sur cet objet il s'est laissé conduire par les Médecins qui ont inventé la Gymnastique médicale. Enfin la vanité & l'amour du plaisir ont fait naître la Gymnastique athlétique. Bientôt ces exercices firent partie du culte religieux, & ils s'introduisirent dans les honneurs funèbres qu'on rendait aux mânes des défunts.

Platon fut le zélé défenseur de la Gymnastique athlétique. Il ne cesse de remontrer combien il est important pour la guerre de cultiver la force & l'agilité du corps, soit pour esquiver ou atteindre l'ennemi, soit pour remporter l'avantage lorsqu'on est aux prises, & que l'on combat corps à corps. Il ajoute que dans une République bien policée on doit y proposer des prix pour tous les exercices qui servent à perfectionner l'art militaire. Solon, en approuvant cet art, blâmait seulement les dépenses excessives qu'il entraînait. Euripide & Galien le condamnaient; mais il faut croire que la satire qu'ils en ont faite ne portait que sur les défauts qui régnaient de leur tems dans cet art.

Hérodius de Lentini en Sicile, est regardé comme l'inventeur de la Gymnastique médicale. Il remarqua le premier que les athlètes jouissaient d'une santé robuste, & il en tira la conséquence qu'ils la devaient à la continuité de leurs exercices violens; & cette première réflexion qui était fort naturelle, le porta à croire qu'on pouvait inventer des exercices

espables d'acquérir ou de conserver la santé.

Hypocrate saisit ces sages idées, & il employa la Gymnastique dans la cure de plusieurs maladies. Les Médecins qui vinrent après lui en firent usage avec succès, & les Grecs eux-mêmes s'en trouwerent si bien, que sans aucune ordonnance de Médecine, ils s'accoutumerent à se promener dans les allées couvertes & découvertes du Gymnase, à jouer au palet, à la paume, au ballon, à lancer le javelot, à tirer de l'arc, à lutter, à sauter, à danser, à courir, à monter à cheval, &c.

Cet art que les Romains avaient emprunté des Grecs, tomba chez ces premiers dans des minuties aussi nombreuses que frivoles, lorsqu'ils furent parvenus à ce point de splendeur qui annonçait leur décadence prochaine. On inventa les drogues, les onguents, les parfums pour frotter en sortant du bain, aussi-bien les gens en santé que ceux qui les prenaient pour cause de maladie. Après & avant les onctions on s'avisa de frotter & de racler la peau, de manier toutes les jointures & toutes les autres parties du corps, pour les rendre plus souples; & c'est ce qui fait dire à Sénèque, dans un transport d'indignation: » Faut-il que je donne » mes jointures à ces efféminés? » Ou faut-il que je souffre que » quelques femmelettes ou quel- » qu'homme changé en femme, » m'étende mes doigts délicats? » Pourquoi n'estimerai-je pas » plus heureux un Mucius Scæ-

» vola qui maniait aussi aisément » le feu avec sa main, que s'il » l'eût tendue à un de ceux qui » professent l'art de manier les » jointures. « A la honte des mœurs des Romains, les hommes employaient à cet usage des femmes choisies, que l'on appelait *Traîtresses*; & bientôt comme on ne pouvait administrer commodément les huiles & les parfums liquides qu'on n'ôtât le poil, on dépilait industrieusement avec des pincettes, des pierres poncees, & d'autres dépilatoires, genre de luxe, de mollesse & de volupté, dont nous n'avons pas laissé effacer les traces.

La Gymnastique militaire consistait dans les exercices du saut, de la lutte, du javelot, du pugilat, & la course à pied & en chariot. Le grand Pompée courait, sautait, & portait un fardeau aussi-bien qu'homme de son tems. Les Lacédémoniens & les Crétois établirent cet art dans la Grèce; & l'exercice seul de la lutte, du tems d'Epaminondas, ne contribua pas peu à faire gagner aux Thébains la célèbre bataille de Leuctres.

Mais enfin avec leurs vertus les Grecs perdirent le goût de ces exercices qui réveillaient sans cesse en eux la valeur guerrière; ils ne descendirent plus sur l'arène pour se former aux combats, mais pour se corrompre: ils s'abandonnerent au goût infâme des plaisirs illicites, & prirent une es- pece de fureur pour les spectacles de leurs athlètes. A ces exercices violens & utiles nous avons substitué l'art de la danse & celui

de tirer des armes. La danse nous inspire le goût de la mollesse, & l'exercice des armes la fureur des combats singuliers.

GYMNIQUES. (combats) Ces exercices si célèbres chez les Grecs & les Romains, furent nommés Gymniques, parce que les athlètes, pour être plus libres, se dépouillaient de leurs habits & se mettaient presque nus. On disputait dans ces jeux le prix du pugilat, de la lutte, de la course à pied, de la course des chars, de l'exercice du disque, & du javelot. A Olympie, province d'Élide, ils prirent le nom de jeux Olympiques, parce qu'ils étaient célébrés, en l'honneur de Jupiter Olympien : On les appella jeux Isthmiques, dans l'Isthme de Corinthe, & ils furent dédiés à Neptune. On nomma jeux Néméens ceux de la forêt de Némée à la gloire d'Hercule; & jeux Pythiens; ceux par lesquels on célébrait la victoire qu'Apollon avait remportée sur le serpent Python.

Pour être admis au nombre des athlètes, il fallait s'être longtems distingué dans les Gymnases parmi ses camarades : les Grecs même faisaient subir d'autres épreuves par rapport à la naissance, aux mœurs & à la condition, car les esclaves étaient exclus des combats Gymniques. A l'ouverture des jeux, un héraut proclamait à haute voix les athlètes qui devaient paraître dans les différens combats, & ils passaient en revue devant le peuple. La fraude, l'artifice, la violence outrée, étaient bannies de tous les exercices : La force & la dextérité seules

pouvaient obtenir le prix. A la fin des jeux les noms des vainqueurs étaient annoncés publiquement par les hérauts & on leur distribuait des esclaves, des chevaux, des vases d'airain avec les trépieds, des coupes d'argent, des vêtements, des armes, & de l'argent; mais les prix les plus précieux étaient des palmes & des couronnes qu'on leur mettait sur la tête au bruit des applaudissemens & des acclamations répétées des spectateurs : ensuite revêtus d'une robe de fleurs on les conduisait en triomphe dans tout le stade, & lorsqu'ils retournaient dans leur patrie, montés sur un char à quatre chevaux, ils entraient par une brèche que l'on faisait exprès au rempart de la ville, on portait des flambeaux devant eux, & ils étaient suivis du cortège le plus brillant & le plus nombreux. A ces honneurs, si séduisans pour l'amour propre, on en ajoutait d'autres plus solides & qui duraient autant que la vie du vainqueur ; ils consistaient en différens privilèges & surtout à avoir droit de préséance dans les jeux publics. Ils devaient aussi être nourris le reste de leurs jours aux dépens du trésor public, outre l'exemption de toute charge & de toute fonction civile. Ces dernières prérogatives n'avaient lieu que lorsque l'athlète avait été couronné trois fois aux jeux sacrés. On peut ajouter à ces aiguillons de l'honneur & à ces alimens de la vanité, la satisfaction de voir son nom inscrit dans les archives publiques, les louanges prodiguées par les Poètes, les statues

& les inscriptions. Les Grecs poussèrent l'enthousiasme jusqu'à accorder les honneurs divins à quelques vainqueurs. Les Egéens dressèrent un superbe monument à Philippe Crotoniate & lui sacrifièrent comme à un héros. Euthime de Locres reçut les honneurs divins pendant sa vie : Théagène fut adoré après sa mort par les Thasiens ses compatriotes & par d'autres peuples de la Grèce. *Voyez OLYMPIQUES ; (jeux) ISTHMIENS (jeux) :*

GYMNOPÉDIE. Nom d'une danse en usage chez les Lacédémoniens & qui devait son institution à leur législateur Lycurgue. Cette danse faisait partie d'une fête qui se célébrait en mémoire d'une victoire qu'on avait remportée sur les Argiens. Deux troupes de danseurs exactement nus, la première de jeunes gens, la seconde d'hommes faits, composaient la Gymnopédie, & lui donnaient son nom, qui signifie, *jeune homme nud*. Chaque chef de troupe portait sur sa tête une couronne de palmier. On dansait dans la place publique & l'on chantait des poésies Lyriques : La danse était consacrée à Bacchus & les hymnes à Apollon. On fait que non-seulement Lycurgue avait ordonné que les jeunes garçons dansassent nus, mais qu'il avait aussi établi que dans certaines fêtes solennelles, les jeunes filles ne danseraient que parées de leur propre beauté, & sans autre voile que leur pudeur. A ce sujet Plutarque dit, « que les Lacédémoniennes n'étaient point nues, puisque l'honnêteté pu-

» blique les couvrait. »

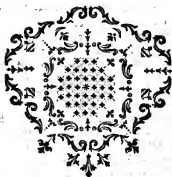
GYMNOSOPHISTES. On a donné ce nom à certains Philosophes Indiens qui passaient leur vie dans la solitude, qui renonçaient à toutes les voluptés, & s'appliquaient uniquement à contempler les merveilles de la nature. Ils allaient la plupart exactement nus, & étaient séparés en deux sectes ; les plus rigides suivaient absolument le commerce des hommes, les autres, couverts d'écorce d'arbres, permettaient quelquefois qu'on vint les consulter, & se mêlaient de médecine : d'autres plus humanisés encore ne dédaignaient pas d'entrer dans les sociétés. Ces Philosophes croyaient l'immortalité de l'âme & la métempicoïse. Le mépris des plaisirs, des richesses & des honneurs était la règle de leur conduite, & rien ne les flattait plus que de pouvoir donner des conseils désintéressés aux Princes & aux Magistrats. Plusieurs se sont jetés dans les flammes, trouvant trop de honte à laisser aux maladies ou à la vieillesse le soin de terminer leurs jours.

GYNÉCÉE. Les Romains donnaient ce nom à certains magasins, répandus dans les Provinces, où l'on conservait des habits, des meubles, du linge, à l'usage des Empereurs, lorsqu'ils voyageaient. Outre ce qui était nécessaire au Prince, il se trouvait aussi dans ces Magasins, des habits pour un grand nombre de soldats, & des toiles à voile pour les navires & les vaisseaux, dont l'équipement pouvait être ordonné.

GYNÉCONOME. C'est le nom

d'un Magistrat d'Athènes, dont la fonction était de s'informer exactement de la vie & des mœurs des Dames d'Athènes. Il avait le droit de punir celles qui se comportaient mal & qui sortaient des bornes de la pudeur & de la modestie si convenables aux sexe. Lorsqu'il avait condamné une femme à quelque amende ou à d'autres peines, il inscrivait son nom sur une liste, qui était publiquement exposée. Il y avait dix Gynéconomes dans la ville d'Athènes.

GYROMANCIE. Sorte de divination : elle se pratiquait en marchant en rond, ou en tournant autour d'un cercle sur la circonférence duquel étaient tracées des lettres, ou d'autres caractères significatifs. A force de tourner, on s'étourdissait jusqu'à se laisser tomber, & de l'assemblage des lettres qui se rencontraient aux divers endroits, où l'on avait fait des chûtes, on composait des mots qui servaient de présages pour l'avenir.



H

HABDALA. Cérémonie que les Juifs observent pour finir le jour du sabbat. En rentrant de la prière vers le soir, aussi-tôt que l'on a pu distinguer quelques étoiles on allume une lampe : le chef de famille prend du vin, des épicerie odoriférantes, les bénit, les flaire, pour commencer la semaine par une sensation agréable, & souhaite que tout réussisse heureusement dans la nouvelle semaine où l'on vient d'entrer. Il bénit ensuite la clarté du feu dont on ne s'est pas encore servi, & songe à commencer son travail. Les Juifs, en se saluant ce jour-là, ne se disent pas bon soir, mais Dieu vous donne une bonne semaine.

HABE. Sorte de vêtement des Arabes. Il consiste en une casaque toute d'une venue, d'un gros camelot rayé de blanc, ou une grande veste blanche d'une étoffe tissée de poil de chevre & de lin, qui leur descend jusqu'aux talons, & dont les manches tombent sur sur leurs bras, comme celles de quelques-uns de nos Religieux. La Habe avec le capuchon est fort en usage chez les Arabes de Barbarie, peuple qui vit toujours sous des tentes, qui abhorre le séjour des villes, & qui en méprise souverainement les habitans. S'ils étaient plus vertueux que nos Citadins, on pourrait leur passer cette faiblesse.

HABEAS-CORPUS. C'est le
Tome II.

nom d'une loi d'Angleterre, qui donne à un prisonnier la liberté d'être élargi sous caution. Lorsqu'un Anglais est arrêté, à moins que ce ne soit pour un crime digne de mort, il envoie une copie du *Mittimus* au Chancelier, ou à l'un des Juges de l'Echiquier, lequel est obligé, sans déplacer, de lui accorder l'acte nommé *Habeas Corpus*. Alors le concierge doit amener le prisonnier, & le Juge prononce s'il doit donner caution ou non : s'il n'est pas dans le cas de la donner, il est reconduit en prison : s'il en a le droit, il est élargi sous caution.

Dans certains cas, comme lorsqu'on soupçonne une conspiration formée contre le Prince ou contre l'Etat, on suspend cette loi.

HABIL & CABIL. Noms que les Arabes donnent à Abel & à Caïn son frere, & dont ils enveloppent l'histoire de fables extravagantes. Eve, disent-ils, accoucha en même-tems de Caïn & d'Aclima sa jumelle, & ensuite d'Abel & de sa jumelle Lébuda. (Car ils n'imaginent pas comment le monde aurait pu se peupler si Eve n'avait pas enfanté des jumeaux mâle & femelle.) Lorsque ces enfans eurent atteints l'âge de puberté, Adam se déterminà à les marier, & voulut donner à Caïn la jumelle d'Abel, & à Abel la jumelle de Caïn. Ce choix répugna à Caïn, parce que sa sœur Aclima était plus

belle que Lébuda. » Nous avons
 » déjà été dans le même ventre,
 » dit-il, il est juste que nous
 » soyons dans le même lit. «
 Adam lui répondit que Dieu l'avait
 ainsi ordonné ; mais que s'il vou-
 lait être plus clairement instruit
 de sa volonté, il n'avait qu'à lui
 offrir un sacrifice, que son frere
 en offrirait un de son côté, &
 que celui dont le sacrifice serait
 le mieux reçu, aurait Aclima
 pour femme. Abel était berger ;
 il choisit dans son troupeau
 l'agneau le plus gras, & le pré-
 senta à Dieu sur la croupe d'une
 montagne. Caïn, qui était la-
 boureur, choisit dans sa récolte
 la gerbe de bled la plus mai-
 gre, & de son côté l'offrit à Dieu
 sur la montagne voisine. Le feu
 du ciel, clair & sans fumée, con-
 suma l'offrande d'Abel, sans rou-
 cher à celle de Caïn, qui par
 cette raison, dans les transports
 de sa rage, menaça son frere de
 le tuer. Le juste Abel lui répon-
 dit avec douceur : » Dieu ne
 » reçoit les sacrifices que de la
 » main de ceux qui le craignent,
 » & qui les lui offrent avec une
 » intention pure & sincere ; si
 » vous mettez la main sur moi
 » pour me tuer, je ne me revan-
 » cherais point en vous tuant,
 » parce que je crains Dieu, le
 » Seigneur de toutes les créatu-
 » res. «

Cependant Caïn roulait dans
 sa tête le pernicieux dessein de
 se défaire de son frere. Le dé-
 mon se présenta un jour à lui
 sous la figure d'un homme qui
 tenait un oiseau dans sa main.
 Cette homme mit cet oiseau sur

une pierre, & lui écrasa la tête
 avec un caillou qu'il ramassa.
 Caïn ayant remarqué cette action
 barbare, attendit que son frere
 fût endormi, & prenant une grosse
 pierre, il la laissa tomber sur la
 tête d'Abel, qui perdit ainsi la
 vie. Aussi-tôt que Caïn eut com-
 mis ce fratricide, il se trouva
 fort embarrassé comment il en
 cacherait la connaissance à Adam
 & à Eve. Il enveloppa le corps
 de son frere dans une peau, &
 le porta ainsi pendant quarante
 jours ; mais se trouvant souvent
 incommodé de la puanteur de ce
 cadavre, il le mettait à terre,
 & aussi-tôt les oiseaux carnaciers
 venaient s'en repaître, & en em-
 portaient toujours quelques mor-
 ceaux. Un jour il aperçut deux
 corbeaux qui se battaient en l'air,
 dont l'un étant tombé mort, l'aut-
 re fit une fosse avec son bec &
 avec ses ongles, où il le mit &
 le couvrit de terre. Caïn imita
 cet exemple & enterra son frere ;
 après quoi, pressé par l'idée de
 son crime, il erra par le monde,
 craignant qu'on ne le tuât comme
 il avait tué Abel, entendant sans
 cesse une voix du ciel qui pro-
 férerait ces paroles : » Tu seras le
 » reste de ta vie dans une per-
 » pétuelle crainte. « Dans ses cour-
 ses Caïn fut tué par un de ses
 petit-fils qui avait la vue courte,
 & qui le prit pour une bête fé-
 roce. Les Musulmans montrent
 auprès de Damas l'endroit où ils
 prétendent que Caïn tua son frere
 Abel.

HABITS. Lorsque les premiers
 hommes chercherent les moyens
 de couvrir leur nudité, ils firent

sans doute usage de feuillages, d'écorce d'arbres, & de la peau de quelques bêtes féroces. La nécessité, met de l'industrie, leur fit ensuite trouver l'invention des étoffes, & ils en formèrent des Habits plus ou moins commodes, dont il nous est assez indifférent de connaître la forme. Notre curiosité serait plus satisfaite si les anciens Auteurs étaient entrés dans quelque détail touchant les habillemens des Grecs ; mais presque tout ce qu'ils nous en rapportent se réduit à des noms. Il n'en est pas de même de ceux des Romains ; ce que les Historiens nous en disent, ne nous laisse à ce sujet que très peu de choses à désirer. (*Voyez HABITS des Romains.*) Pour ce qui regarde les Habits de notre nation, de gros volumes ne suffiraient pas pour crayonner les continuel changemens qu'ils ont éprouvé depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à présent. (*Voyez HABITS divers des Français.*) Ce sont ces changemens, produits par l'inconstance naturelle à nos compatriotes qui ont fait naître à l'illustre Monsieur de Buffon les réflexions suivantes.

» La variété dans la manière
 » de se vêtir, dit-il, est aussi
 » grande que la diversité des na-
 » tions ; & ce qu'il y a de sin-
 » gulier, c'est que de toutes les
 » espèces de vêtemens, nous avons
 » choisi l'un des plus incommo-
 » des, & que notre manière,
 » quoique généralement imitée
 » par tous les peuples de l'E-
 » rope, est en même-tems de toutes
 » les manières de se vêtir celle

» qui demande le plus de tems,
 » & celle qui paraît être le moins
 » assortie à la nature.

» Quoique les modes semblent
 » n'avoir d'autre origine que le
 » caprice & la fantaisie, les ca-
 » prices adoptés, les fantaisies gé-
 » nérales méritent d'être exami-
 » nées. Les hommes ont toujours
 » fait & feront toujours cas de
 » ce qui peut fixer les yeux des
 » autres hommes, & leur donner
 » en même tems des idées avan-
 » tageuses de richesses, de puis-
 » sance & de grandeur.

» La valeur de ces pierres bril-
 » lantes, qui ont toujours été re-
 » gardées comme des ornemens
 » précieux, n'est fondée que sur
 » leur rareté & sur leur éclat
 » éblouissant ; il en est de même
 » de ces métaux éclatans, dont
 » le poids nous paraît si léger,
 » lorsqu'il est réparti sur les plis
 » de nos vêtemens pour en faire
 » la parure. Ces pierres, ces mé-
 » taux sont moins des ornemens
 » pour nous, que des signes pour
 » les autres, auxquels ils doivent
 » nous remarquer & reconnaître
 » nos richesses. Nous tâchons de
 » leur en donner une plus grande
 » idée, en aggrandissant la sur-
 » face de ces métaux ; nous vou-
 » lons fixer leurs yeux, ou plu-
 » tôt les éblouir. Combien peu
 » y en a-t-il en effet qui soient
 » capables de séparer la personne
 » de son vêtement, & de juger
 » sans mélange l'homme & le
 » métal !

» Tout ce qui est rare & bril-
 » lant sera donc toujours de mode,
 » tant que les moyens de paraî-
 » tre considérables seront diffé-

» rens de ce qui mérite d'être seul
 » considéré. L'éclat extérieur dé-
 » pend beaucoup de la manière
 » de se vêtir. Cette manière prend
 » des formes différentes, selon
 » différens points de vue sous les-
 » quels nous voulons être regar-
 » dés. L'homme glorieux ne né-
 » glige rien de ce qui peut étayer
 » son orgueil ou flatter sa va-
 » nité : on le reconnaît à la ri-
 » chesse ou à la recherche de ses
 » ajustemens.

» Un autre point de vue que
 » les hommes ont assez généra-
 » lement, est de rendre leur corps
 » plus grand, plus étendu ; peu
 » contens du petit espace dans
 » lequel est circonscrit notre être,
 » nous voulons tenir plus de place
 » en ce monde, que la nature
 » ne peut nous en donner. Nous
 » cherchons à aggrandir notre
 » figure par des chaussures éle-
 » vées, par des vêtemens renflés,
 » quelques amples qu'ils puissent
 » être ; la vanité qu'ils cou-
 » vrent n'est-elle pas encore plus
 » grande ? »

HABITS (divers) des Français.
 Les enfans de Clovis portaient
 l'Habit long des Romains, &
 cette mode dura pendant plusieurs
 siècles en France : on bordait ce
 vêtement de martre ou d'hermine,
 & les Nobles y faisaient chamar-
 rer les différentes pièces de leur
 écu. Sous le règne de S. Louis
 la soie & le velours furent résér-
 vés aux Princes & aux personnes
 du premier rang. Du tems de Phi-
 lippe le Bel l'habillement ordi-
 naire des hommes était une sou-
 tane ou longue tunique, & par-
 dessus un court manteau ou une

robe, quelquefois tous les deux
 ensemble. Les valets portaient
 l'Habit court. Ces Habits étaient
 communs aux hommes & aux
 femmes dans le quatorzième siè-
 cle. Le Roi Louis X quitta l'Hab-
 bit court, qui depuis Philippe le
 Bel, était redevenu à la mode ;
 & sous Philippe de Valois l'usage
 s'introduisit de porter la barbe
 longue & l'Habit court : cet Hab-
 bit était un pourpoint, qui ne
 passait pas la ceinture du haut-
 de-chausses. Sous Charles V on
 porta absolument l'Habit court ;
 mais on ne connut ni fraise ni
 collets. Charles VII fit renaître
 les habits longs. Lorsque Louis
 XI monta sur le trône toutes les
 modes furent changées. Les hom-
 mes prirent de petits pourpoints,
 qu'ils attachaient avec des équil-
 lettes, & des hauts-de-chausses
 extrêmement serrés. » On resser-
 » rait l'entre-deux de ces nou-
 » velles grègues d'étuis indécens,
 » appelées *braguettes*, enjolivées
 » de touffes, de franges & de
 » rubans. » Sous Louis XI on
 porta l'Habit court, & François I
 mit en vogue la taillade. Henri
 II prit le pourpoint serré & fermé,
 & le petit manteau qui ne pas-
 sait pas la ceinture, avec la fraise
 & le collet. L'Habit des Dames
 était fort serré & fermé, & il
 laissait voir toute l'élégance de
 la taille : celui des veuves ressem-
 blait assez au vêtement de nos
 religieuses. Mais sous Charles VI
 les femmes commencèrent à se
 découvrir les épaules. Charles VII
 amena l'usage des bracelets, des
 colliers, & des pendants d'oreil-
 les. La fameuse Agnès Sorel est,

dit-on , la premiere femme qui ait porté des diamans en France.

On lit dans les anciens Auteurs que l'habit royal des Rois de la premiere race était un manteau en forme de dalmatique, quelquefois tout blanc, quelquefois mi-partie bleu, très-court sur les côtés, long jusqu'aux pieds pardevant, traînant beaucoup par derrière. Leur trône était un tabouret sans bras & sans dossier : leur diadème était un cercle d'or enrichi de pierreries, & leur sceptre une simple palme, ou une verge d'or de la hauteur du Prince, & courbée comme une crosse.

HABITS des Juifs. Il est défendu aux Juifs d'employer dans leur habillement une étoffe tissue de lin & de laine, suivant le passage du Deuteronome, qui dit : » Ne te couvre point de » drap tissu de deux matieres différentes. « Ils doivent avoir quatre pans à leur Habit, & à chaque pan doit être attaché un cordon en forme de houppe, qu'ils nomment *zizit*. Ce cordon est ordinairement de huit fils de laine filée exprès, avec cinq nœuds chacun, qui occupent la moitié de la longueur. Ce qui n'est pas noué, étant effilé, sert de houppe. » Qu'ils se fassent, dit la loi, » des cordons aux pans de leurs » Habits. « Afin de ne pas se ridiculiser, les Juifs qui demeurent parmi les nations Européennes, portent seulement sous leurs habits un morceau d'étoffe carré avec ces quatre cordons, qu'ils appellent *arban cansoth*. Ils croient qu'il est de la bienfiance de porter une ceinture sur leur habit,

afin, disent-ils, de séparer la partie supérieure d'avec l'autre.

HABITS des Romains. Dans les premiers tems de la fondation de Rome les Habits des Romains n'étaient composés que de peaux de bêtes, & ils laissaient croître leurs cheveux & leurs barbes. Les grossieres étoffes de laine firent disparaître les peaux ; mais dans les commencemens de la République, à l'exception de quelques ornemens de pourpre, les principaux Magistrats étaient encore vêtus comme les particuliers. Bientôt les étoffes de laine prirent plus de finesse ; on porta d'amples tuniques, dont les manches étaient larges & courtes. Sur cette tunique on mettait une ceinture, & par-dessus une robe sans manches qu'on appelait *toga*. Avec l'opulence le luxe pénétra dans la Capitale du monde : tous les Romains porterent la toga, & les personnes riches s'efforcèrent de se distinguer par la grande ampleur de leur toga, & par la finesse de l'étoffe, encore de laine, qu'ils y employèrent. Sur le déclin de la République les femmes de qualité prirent l'usage de la robe, nommée *stole*, & laissèrent aux hommes, aux femmes du commun & aux libertines, l'usage de la toga. Les enfans de condition portaient la robe *pretexa*, assez semblable à la toga ; elle était bordée de pourpre, & les Magistrats, les Prêtres & les Augures, s'en servaient dans certaines occasions. Sous cette robe les Sénateurs mettaient une tunique, appelée *laticlave*, faite d'une étoffe à larges raies de

pourpre. Les Chevaliers en portaient une nommée *angusti-clave*, dont les bandes pourpres étaient plus étroites, afin de les distinguer des Sénateurs. Dans le mauvais tems on passait par-dessus, la robe un manteau, appelé *lucerne*. On attachait la *lucerne* avec une boucle, & on y joignait un capuchon. Il y avait des *lacernes* d'hiver & des *lacernes* d'été. Les femmes, & jusqu'à l'Empereur, en portèrent quand ils sortaient le soir, ou lorsqu'ils allaient sur la place & au cirque. Celle de l'Empereur était écarlate; celle des Sénateurs pourpre, & celles du peuple brunes. On les ôtait par respect devant l'Empereur.

On inventa pour manger plus à son aise sur les lits où on était couché, un manteau fort large, qui fut appelé *synthèse*, & le bon air était d'en changer souvent pendant le repas.

Le commun du peuple portait pendant ses deuils un Habit désigné sous le nom de *pullata vestis*. Il était noir ou brun.

L'Habit militaire était une tunique juste qui descendait jusqu'à la moitié des cuisses, & par-dessus laquelle on endossait la cuirasse. On mettait certaines chaufses nommées *campestres*, qui tenaient lieu de culottes. Le manteau ou paludamentum se portait par-dessus la cuirasse.

Sous tous ces différens Habits, les femmes & les hommes portaient ordinairement deux tuniques, l'une très-fine sur la peau, la seconde très-large immédiatement sous la robe. D'abord la tunique des femmes fut exacte-

ment fermée par en haut; mais peu à peu on l'échancra, & on laissa voir toute la gorge. On ouvrit les manches jusqu'à l'épaule, & on les attacha avec des agraffes d'or & de pierreries. Les femmes retenaient leur tunique avec une ceinture; mais les plus coquettes la laissaient flotter négligemment. A l'exemple d'Auguste qui porta jusqu'à quatre tuniques, les femmes multipliaient les leurs. Elles ajoutèrent à leurs ajustemens une symarre à longue queue. Tous les Habits en général étaient blancs, excepté ceux des personnes en dignité, qui étaient marqués par la pourpre. Le peuple seul en portait de bruns. Jusques-là les Romains n'avaient porté que des vêtemens tissés de laine, & ce ne fut que sous le règne des Césars qu'on commença à se servir des tuniques de lin. Enfin sous l'Empereur Tibère on vit paraître les étoffes de soie.

Caligula se montra le premier en public avec un habit de soie, & sous Néron les femmes en prirent l'usage.

HABITS sacrés. Dès les premiers tems de l'Eglise les Ministres des autels portaient des Habits particuliers, lorsqu'ils célébraient les saints Mystères: l'Evêque sur-tout, dit M. Fleuri, portait une robe éclatante. » Ce n'est pas, ajoute le même Auteur, que ces Habits fussent d'une forme extraordinaire; la chasuble était l'Habit vulgaire du tems de saint Augustin. La dalmatique était en usage dès le tems de l'Empereur Valérien; l'étole était

« un manteau commun, même
 « aux femmes; enfin le manipule,
 « en latin *mappula*, n'était qu'une
 « serviette que les Ministres des
 « autels portaient sur le bras pour
 « servir à la sainte table. L'aube
 « même, c'est-à-dire, la robe blan-
 « che de laine ou de lin n'était pas
 « dans le commencement un Ha-
 « bit particulier aux Clercs, puis-
 « que l'Empereur Aurélien fit au
 « peuple Romain des largesses de
 « ces sortes de tuniques. »

Peu à peu les Clercs s'accoutumèrent à porter continuellement l'aube, la chasuble & la dalmatique, & alors ils en eurent pour l'autel de particulières & d'étoffes plus riches. Bientôt on les orna d'or, de broderies & de pierres précieuses, & insensiblement on s'éloigna de la forme des Habits communs.

A l'égard des Habits ecclésiastiques, il est certain que dans les premiers siècles de l'Eglise les Clercs portaient les mêmes Habits dont les laïcs étaient vêtus. Intéressés à se cacher, il n'eût pas été prudent qu'ils eussent cherché à se distinguer par un Habit qui les aurait découverts : ainsi l'on ignore absolument en quel tems les Ecclésiastiques commencèrent à adopter des Habits particuliers. On trouve dans l'Histoire des Conciles que les Pères de celui d'Agde, en 506, défendirent aux Clercs de porter des Habits qui ne convenaient point à la modestie de leur état. En 589 le Concile de Narbonne fit une expresse défense aux Clercs de porter des Habits rouges, & promit la peine de prison au pain

& à l'eau pendant trente jours contre ceux qui contreviendraient à cette loi. On fut plus loin à Constantinople; un Concile ordonna la suspension pendant une semaine contre les Ecclésiastiques qui s'habilleraient comme les laïcs. Un Evêque d'Arménie fut déposé pour avoir porté un Habit peu convenable à la dignité de son ministère. Au reste aucun Concile n'a déterminé ni la forme, ni la couleur de l'Habit clérical. On croit que le brun & le violet ont été les premières couleurs dont les Ecclésiastiques se sont servis pour se distinguer des Laïcs : aujourd'hui le Clergé est vêtu de noir; & quant à la forme de l'Habit, il doit être long, & c'est par tolérance que l'Evêque souffre que les Ecclésiastiques de son diocèse portent des demi-soutanes.

Les Religieux, dont aujourd'hui les vêtements nous paraissent extraordinaires, ont tous adopté les Habits que portaient leurs fondateurs; mais ils n'ont pu, comme les laïcs, suivre les modes que le tems & le caprice ont fait naître.

HACHÉE. Sorte de punition infamante, à laquelle on condamnait autrefois les gens de guerre, & même les personnes de la plus haute distinction; elle consistait à porter sur les épaules une selle de cheval ou un chien, pendant un certain nombre de pas. Tandis que l'on conduisait le coupable au lieu de l'exécution, le peuple faisait une procession solennelle. Voyez CHIEN (porter un).

HADRIANALES. Lorsque
 L iv

L'Empereur Antonin eut obtenu du Sénat l'honneur de l'apothéose pour Hadrien, il lui éleva un superbe Temple à Pouzolles, & il institua les Hadrianales, qui étaient des jeux accompagnés de toutes les cérémonies de la déification. Ce Temple était desservi par un Flamme, qui portait le nom du nouveau Dieu, & par un nombreux college de Prêtres. Lampridius nous assure qu'Hadrien se fit rendre dès son vivant les honneurs divins pendant son voyage d'Asie, il se consacra à Athènes un autel dans le Temple de Jupiter Olympien, & dans plusieurs villes il se fit bâtir des Temples, qu'il appella Hadrianées.

HADRIANISTES. Hérétiques des premiers siècles de l'Eglise, qui suivaient les monstrueuses erreurs de Simon le Magicien. Les historiens parlent aussi d'une autre secte d'Hadrianistes, qui eurent pour chef un Anabaptiste appelé Hadrien.

HAFIZLER. Dévot Ture pour lequel le peuple a la plus grande vénération, parce qu'ordinairement il fait tout l'Alcoran par cœur. On croit que Dieu a confié sa loi à ces vénérables personnages, & qu'eux seuls en sont les sacrés dépositaires. Une mémoire heureuse, & un grand fond d'hypocrisie, voilà tout ce qu'il faut chez les Musulmans pour parvenir à ce degré sublime: dans toutes les religions les simples se laissent prendre par les dehors.

HAÏCTITES. Secte des Musulmans qui croient avec les Chrétiens que Jésus-Christ a pris un corps réel, & qu'il s'est incarné

dans le tems, quoiqu'il fût éternel. On trouve dans la profession de foi des Haïctites, que le Christ viendra juger le monde au dernier jour, parce qu'on lit dans l'Alcoran, « ô Mahomet, tu verras ton Seigneur qui viendra » dans les nues. » Ils disent que ce *Seigneur* est le Messie, & que le Messie est Jésus-Christ, qui, avec le même corps dont il était revêtu sur la terre, y viendra régner quarante années, & détruire l'empire de l'Ante-Christ. Cette opinion est celle de la plupart des Turcs.

HAGADA. C'est le nom d'une prière que les Juifs récitent le soir de la veille de leur pâque, lorsqu'ils se mettent à une table, sur laquelle il doit y avoir quelques morceaux d'agneau tout préparé, des azymes, des herbes amères, comme de la chicorée, des laitues &c. Ils prononcent cette Hagada, qui est une description des maux que leurs pères endurèrent en Egypte & des merveilles que Dieu opéra pour les en délivrer.

HAGENSTOLZEN. On donne ce nom, qui signifie célibataire, aux garçons du bas Palatinat, en Allemagne, qui ont laissé passer l'âge de vingt-cinq ans sans se marier. S'ils viennent à mourir, sans laisser après eux père, mère, frère ou sœur, leurs biens sont confisqués au profit du Prince.

HAGENSTOLZEN-RECHT. C'est le nom qu'on donne à un certain droit que les vieux garçons sont obligés de payer à plusieurs Princes d'Allemagne.

HAGI ou HAJI. On appelle

ainsi tout fidele Musulman , qui a fait le pèlerinage de la Mecque , Medine & Jérusalem ; parce que ce pèlerinage , que , suivant la loi de Mahomet , on doit faire une fois en sa vie , se nomme Haj. Les Mahométans qui ont rempli ce devoir plusieurs fois sont très-estimés de leurs concitoyens.

HAGIOSIDERE. C'est un instrument dont se servent les Grecs qui sont sous la domination des Turcs , pour appeller les fideles au service Divin , à la place de cloches dont l'usage leur est défendu. L'Hagiosidere est une lame de fer large de quatre doigts & longue de seize , attachée par le milieu à une corde qui la tient suspendue à la porte de l'Eglise. On frappe dessus avec un marteau. Toutes les fois que l'on porte le viatique à un malade , le Prêtre est précédé par un homme qui tient un Hagiosidere , sur lequel il frappe trois coups de tems en tems.

HAIRÉTITES. Secte Musulmane , dont le nom vient de *Hairret* , qui en Turc signifie *étonnement* , *incertitude*. Les Hairétites , à l'exemple des Pyrrhoniens , affectent de douter de tout , & dans les disputes où on les engage ils se gardent sur-tout de rien affirmer. Le mensonge , selon eux , peut être tellement paré des couleurs de la vérité , qu'il soit impossible de le reconnaître , & la vérité tellement obscurcie par les sophismes , qu'on ne puisse la démêler ; façon de raisonner qui leur présente toutes les questions qu'on peut leur faire comme probables

& jamais comme démonstratives : aussi à tout ce qu'on leur propose , se contentent-ils de répondre , *cela nous est inconnu , Dieu le sait*. Il semblerait qu'une pareille incertitude devrait éloigner les Hairétites de toutes les dignités de la religion , qui exige des hommes décidés & fermes dans leur créance : cependant on en a vû plusieurs parvenir au suprême grade de Muphti & pour lors quand ils sont dans le cas de décider une question , ils ont soin d'ajouter cette formule à leur Sentence : *Dieu le sait mieux*. (*Voyez FETFA*).

Les Hairétites n'affichent point le scrupule : contents d'observer extérieurement les pratiques de la religion & de se soumettre à ce que prescrivent les loix civiles , ils ne font nulle difficulté de boire du vin , lorsqu'ils se trouvent en compagnie , mais ils usent entre eux d'une certaine liqueur où il entre de l'opium , & qui sans doute les entretient dans une ivresse d'esprit qui fortifie leur pyrrhonisme.

HAKEN - BEN - HASCHEM. Nom d'un fameux imposteur , qui parut en Arabie vers l'année 162 de l'hégire. Il était petit de taille , fort laid , & pour cacher la difformité de son visage , il portait toujours une masque d'or , ce qui lui fit donner le surnom de *Mocannâ* , qui signifie en Arabe , *couver d'un voile ou masqué*. Ses sectateurs dirent qu'il se couvrait ainsi le visage , parce que sans cela personne ne pourrait soutenir l'éclat de ses traits. Il eut la témérité de vouloir se faire passer pour

Dieu; il disait que l'Etre suprême, après la mort d'Adam, était apparu aux hommes sous la figure de plusieurs Prophètes & de quelques grands personnages, & qu'ayant animé le corps d'Abu Moslem, Prince du Khorassan, qui professait l'erreur de la métempsychose, sa divinité était passée & descendue dans lui pour éclairer les peuples & pour les convertir. Cet impie se fit un grand nombre de sectateurs, à l'aide desquels il se rendit maître de plusieurs places fortes dans le Khorassan & dans la province de Transoxane. Il fit prendre à ses disciples la couleur blanche, parce que dans ce tems les étendards des Califes Abbassides étaient noirs, & l'on vit bientôt accourir sous ses drapeaux, Chrétiens idolâtres, & Musulmans, qu'il savait tromper par des prestiges & sur-tout en faisant élever du fond d'un puits une grande lumière qui éclairait tout l'horison pendant assez longtems. Les conquêtes de cet imposteur devinrent bientôt assez considérables pour fixer l'attention du Calife Mahadi qui envoya une armée pour l'exterminer lui & les siens. On l'assiégea dans une forteresse, où se voyant dans la cruelle nécessité de périr de faim ou de se rendre à discrétion, il prit le cruel parti d'empoisonner tous ses soldats & de se brûler lui-même. Pour cet effet il mêla un poison subtil dans le vin qu'il fit distribuer à sa troupe, ils expirèrent tous; & lorsqu'ils furent morts, il brûla leurs corps, & se jeta lui-même dans une cuve d'eau forte qu'il avait préparée,

afin qu'il ne restât aucuns vestiges de ses membres, & que ceux de ses disciples qui étaient répandus dans le pays pussent publier qu'il était remonté au ciel; ce qui ne manqua pas d'arriver. Une concubine de ce scélérat, qui s'était cachée pour éviter la mort, après cette sanglante tragédie, offrit aux assiégeans de leur livrer la place, si l'on voulait lui accorder la vie. Le Général qui était venu lui parler sous le rempart, non-seulement lui accorda sa demande, mais même lui offrit toutes les richesses qui se trouveraient dans le château, si par son moyen il s'en rendait maître, & il ne fut pas peu surpris, lorsqu'en y entrant il n'y trouva aucun ennemi.

La couleur blanche & la couleur noire ont long-tems partagé les Turcomans dans l'Asie.

HALIES. Fêtes que les Rhodiens célébraient en l'honneur du soleil. Les hommes & les jeunes garçons se livraient des combats, & les vainqueurs recevaient une couronne de peuplier.

HALEBARDE. Ancienne arme offensive, qui a été longtems fort commune dans nos armées, où il y avait des compagnies d'Halebardiers; on l'appellait la hache Danoise, parce que les Danois s'en servaient & la portaient sur l'épaule gauche. Des Danois elle a passé, aux Ecoffais, des Ecoffais aux Anglais, & de ces derniers aux Français.

HALECRET. Les hommes d'armes qui faisaient partie de la cavalerie Française sous Louis XI, portaient le Halecret, qui était un corselet de fer battu com-

posé de deux pièces, dont l'une couvrait la poitrine & l'autre les épaules : le Halecret était plus léger que la cuirasse.

HALOA. Fêtes célébrées par les Athéniens en l'honneur de Cérès-Halœa. Elles revenaient toutes les années au mois Posédonis, tems où l'on battait le bled de la récolte.

HALLERES. Les Grecs appelaient de ce nom certaines masses de pierre ou de plomb, dont ils se servaient dans leurs exercices. Les sauteurs les tenaient dans leurs mains pour s'assurer le corps en sautant.

Cet exercice entraînait dans la cure de plusieurs maladies. Galien nous observe que les Halleres se posaient à terre, à environ trois pieds & demi de distance les unes des autres. Il ajoute que celui qui voulait s'exercer se plaçait entre ces masses, prenait de la main droite celle qui était à la gauche, & de la gauche celle qui était à la droite, & les remettait plusieurs fois de suite à leur place, sans remuer les pieds de l'endroit où il les avait d'abord posés.

HAMAC. Lit suspendu, dont les sauvages de l'Amérique équinoxiale font usage. Ils sont ordinairement composés d'un grand morceau de toile de coton, d'environ huit à neuf pieds de longueur, sur cinq à six de largeur. Tous les fils de l'étoffe sur les bords excèdent la lisière de sept à huit pouces & forment des boucles, dans lesquelles on passe de petites cordes, qui servent à faciliter l'extension & le dévelop-

pement du Hamac. Toutes ces cordes se réunissent & forment une grosse boucle à chaque extrémité de cette machine, qui est ainsi suspendue au haut de la case, ou à des branches d'arbre. Il y a des Hamacs dans lesquels deux personnes peuvent coucher commodément ; on en fait de petits pour la guerre & pour les voyages. Les Créoles blancs & les Européens préfèrent les Hamacs aux lits, parce qu'ils sont exempts de vermine. Ceux qui passent pour la première fois dans les îles Françaises doivent être singulièrement étonnés, en entrant dans une salle, de voir la maîtresse du logis nonchalamment couchée dans son Hamac de coton chamarré, recevoir sa compagnie avec la même aisance qu'une jolie femme donne audience à sa toilette ; une jeune Nègresse agit doucement d'une main le Hamac, tandis que de l'autre elle chasse les mouches qui pourraient incommoder madame. Les femmes distinguées de ces pays se font porter dans des Hamacs par la ville. Ceux des Portugais du Brésil sont surmontés par une espèce de couronne Impériale d'où pendent des rideaux qui garantissent de la pluie & des ardeurs du soleil.

HAMADRIADE. Les Payens, qui avaient une singulière vénération pour les arbres, qu'ils croyaient être fort vieux & dont la grandeur extraordinaire leur paraissait un signe de longue durée, ne tardèrent pas à s'imaginer qu'ils pouvaient bien être la demeure de quelque divinité.

Ils y placèrent des nymphes auxquelles ils donnerent le nom d'Hamadriades. Selon les Mythologistes, le destin de ces nymphes dépendait de certains arbres, avec lesquels elles naissaient & mouraient. Cette union avait lieu surtout avec les chênes, mais elles n'y restaient pas tellement attachées qu'elles ne s'échappassent quelquefois pour aller dans les cavernes sacrifier à Vénus avec les Satyres.

HAMAXOBIENS. Ancien peuple de la Sarmatie Européenne sur les frontières de la Russie, qui vivait continuellement sous des tentes de cuir dressées sur des chariots, pour être toujours en état de changer de demeure.

HAMBÉLIENS. Sectaires du Mahométisme, qui ont pris ce nom d'Hambéli leur chef. Comme ils ne sont point persécutés, peu à peu ils s'éclaircissent, & excepté chez les Arabes, on aurait peine à en trouver dix dans les autres Etats du Grand Seigneur. Pour faire renaître cette secte, le Muphti n'a qu'à la proscrire.

HAMMON. Surnom sous lequel Jupiter était adoré en Lybie, où il avait un Temple superbe. Quinte-Curce nous a laissé la description de la statue qu'on y voyait : « le Dieu qu'on adore » dans ce temple, dit-il, est fait » d'émeraudes & d'autres pierres » précieuses ; & depuis la tête » jusqu'au nombril, il ressemble » à un bœuf. Quand on veut le » consulter, il est porté par vingt- » quatre Prêtres dans une espece » de gondole d'or, d'où pendent » des coupes d'argent ; il est suivi

» d'un grand nombre de femmes » & de filles qui chantent des » hymnes en langue du pays & le » Dieu porté par ses Prêtres les » conduit en leur marquant par » quelques mouvemens où il veut » aller. « Ces mouvemens étaient certainement dûs à la fourberie des Prêtres, qui faisaient aussi faire certains signes à la statue, lorsqu'elle était consultée & qu'il était question de rendre des réponses, qu'eux-mêmes interprétaient. C'est ce qui arriva à Alexandre, lorsqu'il alla consulter l'oracle de ce Dieu. Le plus ancien des Sacrificateurs s'avança vers lui, l'appella le fils d'Hammon, » en l'assurant que Jupiter » son pere lui donnait ce nom, » & qu'il lui promettait l'Empire » du monde. « Quels étranges moyens n'a-t-on pas employé dans tous les tems pour abuser de la crédulité des peuples. On a toujours été sûr de réussir, lorsqu'on a joint la superstition à la politique.

HAN. Ce sont dans le Levant d'assez grands bâtimens où les voyageurs & les marchands peuvent se retirer avec leurs équipages. Les Français, par une capitulation avec la Porte Ottomane, en ont à Seyde, à Alep & à Alexandrie, qui leur appartiennent, & où ils sont logés séparément des autres Nations. Les Hans ont plusieurs appartemens séparés : ceux de Constantinople sont bâtis de pierre & ressemblent assez aux cloîtres de nos maisons religieuses. On trouve dans la cour une fontaine avec son bassin. Le rez-de-chaussée sert de magasins pour

les marchandises : au-dessus sont des chambres à cheminée, que les marchands doivent meubler. Le portier reçoit un quart de piaſtre pour l'ouverture de chaque chambre, & une ou deux aſpres par jour pour le loyer : il en eſt de même pour les magasins. Tous les ſoirs les Hans ſont fermés d'une porte de fer. (*Voyez CARAVENSERAI*).

HANBALITE. Nom d'une ſecte du Muſulmaniſme, qui reconnoit pour chef Ahmet-Ebn-Anbal ; c'eſt une des quatre qui paſſent pour orthodoxes. Les Hanbalites, d'après les rêveries d'Ahmet, croient fermement que leur Prophète Mahomet montera un jour ſur le trône de Dieu, fondé ſur ce paſſage de l'Alcoran qui porte, *ton Seigneur te donnera bientôt une place très-conſidérable*. Sentiment que les trois autres ſectes regardent comme une impiété.

HANSCRIT. Langue ſavante des Indes, qui n'eſt entendue que par les lettrés : ce qui la fait regarder comme ſainte par les idolâtres de l'Indouſtan, c'eſt qu'une vieille tradition du pays veut que ce fut en Hanſcrit que Dieu dicta les préceptes de ſa religion à Brahina.

HANSE. Hanſe dans la langue Allemande ſignifie *ligue, ſociété* : c'eſt ce qui fait donner le nom de *Hanſe* à quelques villes d'Allemagne qui s'unirent pour la protection de leur commerce. En 1241, Hambourg & Lubeck firent un traité par lequel il fut convenu : 1°. que Hambourg nettoierait de voleurs & de brigands le pays d'entre la Thraye, ri-

viere qui coule à Lubeck & à Hambourg, & qu'elle empêcherait depuis cette dernière ville juſqu'à l'Océan, les pirates voiſins de faire des courſes ſur l'Elbe. 2°. Que Lubeck payerait la moitié des frais de cette entrepriſe. 3°. Que ce qui regardait le bien particulier de ces deux villes ſerait concerté en commun, & qu'elles uniraient leurs forces pour maintenir leur liberté & leurs privilèges.

L'accroissement du commerce de ces deux villes, excita la jaloſie & l'émulation de pluſieurs autres, qui demanderent à entrer dans cette aſſociation. Bruges en Flandres, Londres en Angleterre, Bergen en Norwege, Novogorod en Ruſſie furent les premières qui ſe lièrent d'intérêt avec Hambourg & Lubeck, & l'on établit dans ces villes des comptoirs généraux, qui recevaient les marchandises des contrées voiſines, pour les diſtribuer enſuite où les intéreſſés jugeraient à propos. Divers Souverains deſirerent d'attirer chez eux le commerce des villes Hanſéatiques & accorderent des privilèges à la Hanſe. Lubeck, Cologne, Brunſwick & Dantzick devinrent alors les métropoles de l'aſſociation. Bruges en Flandres, Dunkerque, Anvers, Dordrecht, Rotterdam, Amſterdam, Calais, Rouen, Saint-Malo, Bordeaux Bayonne & Marſeille en France; Barcelone, Seville & Cadix en Eſpagne; Liſbonne en Portugal; Livourne, Meſſine & Naples en Italie; Londres en Angleterre &c. devinrent membres de la ligue Anſéatique. Mais l'invention de la bousſole & la découverte des

Indes Orientales & Occidentales minèrent peu à peu & détruisirent enfin cette immense association, & il n'est resté que Lubeck, Hambourg & Brême qui conservent une partie de la liaison & des usages qui constituaient l'ancien gouvernement Hanséatique.

HANSEGRAVE. Nom que l'on donne à Ratisbonne à un Magistrat, qui connaît de tous les différends qui s'élèvent entre les marchands & de toutes les affaires relatives aux foires.

HANUMAN. (Siri) Nom d'un singe en grande vénération chez les Indiens, & de la naissance duquel les Bramines font une histoire assez plaisante. Paramesceri, femme du Dieu Ixora, étant un jour dans un bal, s'avisa de jeter les yeux du côté d'un bois: elle aperçut deux singes, qui se donnaient des témoignages si touchants de leur tendresse réciproque, qu'aussi-tôt elle forma le dessein de courir la forêt sous la figure d'une guenon. Ixora à qui elle fit part de son idée se métamorphosa en singe & suivit sa rendre épouse. Ils ne demeurèrent pas oisifs dans cet endroit solitaire. L'image des plaisirs que Paramesceri avait vû goûter aux deux singes revint à son esprit & enflamma ses desirs: Ixora eut la complaisance de s'y prêter, & les caresses des deux époux donnèrent la vie à Hanuman. Cependant Paramesceri sur le point de se délivrer de son fruit eut honte de devenir la mere d'un singe: elle s'adressa au Vent pour l'engager à lui sauver le deshonneur de mettre un monstre au jour.

Le Vent obéit & transporta l'enfant-singe dans le corps de la femme d'un Génie, qui le mit au monde à son terme. Ixora n'abandonna pas pour cela son étrange progéniture, il lui accorda le pouvoir de faire ce qu'il lui plairait pendant trois heures trois quarts par jour. C'est ce Dieu singe dont on voit des Temples superbes dans plusieurs endroits des Indes, & ce ne sont pas les moins riches, ni les moins fréquentés. En 1554 les Portugais pillèrent une Pagode dans l'île de Ceylan où une dent du singe Hanuman était révéree. On dit qu'un Prince Indien offrit au Viceroy de Goa sept cens mille ducats pour le rachat de cette dent sacrée, & l'on ajoute que le Viceroy les refusa constamment.

H A R. Nom que les Indiens donnent à la dixième & dernière incarnation de la seconde personne de leur Trinité. A cet événement tous les sectateurs de la loi de Mahomet seront détruits, & le Dieu paraîtra d'abord sous la forme d'un paon & ensuite sous celle d'un cheval ailé.

HARAI. Les Turcs appellent ainsi le tribut réglé que toute personne qui ne professe pas la religion de Mahomet doit payer au Grand-Seigneur, si elle veut vivre sous sa domination. Suivant la loi de l'Alcoran, celui qui a atteint l'âge de maturité & qui refuse de se faire Musulman, est tenu de payer par chaque année treize drachmes d'argent pur, mais cet impôt a souvent été augmenté.

Pour s'assurer si un homme est

parvenu à l'âge où il doit payer le Harai, on lui mesure le tour du cou avec un fil, qu'on lui porte ensuite sur le visage; si le fil ne couvre pas l'espace qui est entre le menton & le sommet de la tête, c'est un signe que cet homme n'a pas l'âge requis pour payer le tribut, sans quoi il faut qu'il l'acquitte.

HARAM. Les Turcs nomment ainsi toutes choses défendues par la loi, & sur-tout une chose sacrée, dont l'entrée n'est pas permise à toutes sortes de personnes. Ils appellent par cette raison, *Haramani*, le sanctuaire de la Mecque & le Temple de Medine, où est le tombeau de leur faux Prophète Mahomet.

Les Orientaux appellent Haram l'appartement des femmes & le quartier où elles logent dans les voyages & dans les campemens. Lorsque le Haram marche, il est fort dangereux à ceux qui ne sont pas de service, de se présenter sur la route.

HARANGUE. Plusieurs auteurs modernes remarquent assez plaisamment que les héros d'Homère ne manquent jamais de prononcer une Harangue avant de combattre, & les criminels en Angleterre avant d'être exécutés, ce qui leur paraît on ne peut pas plus déplacé dans l'un & l'autre cas. Les Généraux des armées Grecques & Romaines Haranguaient leurs soldats » parce que, » dit M. Rollin, elles étaient » composées des mêmes citoyens » à qui dans la ville & en tems » de paix, on avait coutume de » communiquer toutes les affaires.

» Le Général d'armée ne faisait » dans son camp ou sur le champ » de bataille, que ce qu'il aurait » été obligé de faire dans la tribune aux Harangues; il honorait ses troupes, il attirait leur confiance, intéressait le soldat, » réveillait ou augmentait son » courage, le rassurait dans les » entreprises périlleuses, le consolait ou ranimait sa valeur » après un échec, le flattait même » en lui faisant confidence de ses » desseins, de ses craintes, de ses » espérances. On a des exemples » des effets merveilleux que » produisait cette éloquence militaire. « Sans doute que dans ces cas les anciens ne s'adressaient qu'aux principaux manipules & aux chefs de chambrée, qui rendaient aux soldats la substance de ces discours. Il est vrai que cet usage a subsisté long-tems chez les Romains, mais aussi il est constant que les Harangues que l'on trouve dans nos historiens y sont déplacées & n'y paraissent en général que pour faire briller l'éloquence de l'auteur. Nos fastes nous en ont conservé une d'Henri IV, qui doit passer à la dernière postérité. Avant la bataille d'Ivry ce Héros dit à ses troupes : » Vous êtes François, voilà l'ennemi; je suis votre Roi, ralliez-vous à mon panache blanc, vous le verrez toujours au chemin de la gloire & de l'honneur. » Quelle Harangue pour des Français ! par ces mots Henri IV enchaînait la victoire à son char.

HARAUX. (donner le) Manière d'enlever les chevaux de la cavaletie à la pâture ou au sou-

rage. Voici comment feu le Maréchal de Saxe explique cette singulière manœuvre.

» On se mêle déguisé, à cheval, parmi les fourageurs ou pâtureurs, du côté que l'on veut fuir. On commence à tirer quelques coups; ceux qui doivent ferrer la queue y répondent à l'autre extrémité de la pâture ou du fourage; puis on se met à courir vers l'endroit où l'on veut amener les chevaux, en criant & en tirant. Tous les chevaux se mettent à fuir de ce côté-là, couplés ou non couplés, arrachant les piquets, jettant à bas leurs cavaliers & les trousses; & fussent-ils cent mille, on les amène ainsi plusieurs lieues en courant. On entre dans un endroit entouré de haies ou de fossés, où l'on s'arrête sans faire de bruit; puis les chevaux se laissent prendre tranquillement. C'est un tour qui désole l'ennemi: je l'ai vu jouer une fois, mais comme toutes les bonnes choses s'oublient, je pense qu'on n'y songe plus à présent. «

HARB. Ce mot Arabe signifie la guerre. Les Arabes idolâtres ne pouvaient autrefois faire la guerre que dans certains mois de l'année, c'est pourquoi ils les transposaient souvent & les intercalaient pour éluder la défense qui les empêchait de se battre. Mahomet, pour arrêter le cours des brigandages de ce peuple, défendit dans son Alcoran toute intercalation, & voulut que l'année Arabique des Musulmans fût purement lunaire, c'est-à-dire, de

trois cens cinquante quatre jours. *L'alnassa* ou *l'Alnassi* des Arabes, n'ayant été introduite, que pour accorder de trois ans en trois ans, l'année lunaire avec la solaire. *Alnessa* est le mois que les Arabes intercalaient tous les trois ans, avant le Mahométisme.

HARENG. Quelques écrivains font remonter l'origine de la pêche du Hareng jusqu'en 1163, où elle se faisait, dit-on, dans le détroit du Sund entre les îles de Schoonen & de Séeland; mais sans nous arrêter à cette époque douteuse, il suffit d'être certain qu'elle ait été déjà fameuse en 1389 sous le règne de Charles VI, Roi de France, ainsi que nous l'apprenons du Songe du vieux Pèlerin, ouvrage de Philippe de Maizieres, qui avait été Gouverneur de ce Prince. Le passage est trop curieux pour ne pas lui donner place dans ce Dictionnaire.

» Entre le royaume de Norwege & de Danemark, il y a un bras de la grande mer qui dépare l'isle & royaume de Norwege de la terre ferme, & du royaume de Danemark, lequel bras de mer partout était étroit » dure quinze lieues, & n'a ledit bras de largeur qu'une lieue ou deux, & comme Dieu l'a ordonné, son ancelle nature ouvrant deux mois de l'an & non plus, c'est-à-dire, en septembre & octobre, le Hateng fait son passage de l'une mer en l'autre parmi l'étroit, en si grant quantité, que c'est un grant metveille, & tant y en passe en ces deux mois, que en plusieurs lieues en ce bras de quinze » lieues

« lieues de long, on les pourrait
 « tailler à l'épée, or vient l'au-
 « tre merveille, car de ancienne
 « coutume chacun an, les nef &
 « basteaux de route l'Allemagne
 « & de la Prusse, s'assemblent à
 « grant ost au dit destroit de la
 « mer dessus dit ès deux mois des-
 « sus dits, pour prendre le *Hé-*
 « *rent*; & est commune renom-
 « mée là, qu'ils sont quarante
 « mille basteaux qui ne font autre
 « chose, ès deux mois que pêcher
 « le *Hérent*; & en chacun bas-
 « teau du moins y a six person-
 « nes, & en plusieurs, sepr, huit,
 « ou dix; & en outre les qua-
 « rante mille basteaux, y a cinq
 « cens grosses & moyennes nef,
 « qui ne font autre chose que re-
 « cueillir & falloir en casques de
 « *Hareng*. Les Harengs que les
 « quarante mille basteaux pren-
 « dent, & ont en coutume que les
 « hommes de tous ces navires, ès
 « deux mois se logent sur la rive
 « de mer, en loges & cabars,
 « qu'ils font de bois & de rainf-
 « seaux, au long de quinze lieues,
 « par devers le royaume de Nor-
 « wege.

« Ils emplissent les grosses nef
 « de Hérens quaquas; & au chief
 « des deux mois, huit jours ou
 « environ après, en y trouverait
 « plus une barque, ne Hérent en
 « tout l'étroit; si a jehan (apa-
 « remment *grant*) bataille de gent
 « pour prendre ce petit poisson:
 « car qui bien les veut nombrer
 « en y trouvera plus de trois cens
 « mille hommes, qui ne font
 « autre chose en deux mois, que
 « prendre le *Hérent*; & parce que
 « je Pelerin vieil & usé, jadis

Tome II.

« allant en Prusse par mer en un
 « grosse nave, passai du long du
 « bras de mer susdit, par beau
 « tems & en la saison susdit, que
 « le *Hérent* se prend, & vint les-
 « dites barques ou basteaux &
 « nef grosses: ai mangé du *Hé-*
 « *rent* en allant, que les pêcheurs
 « nous donnerent, lesquels & au-
 « tres gens du pays ne certifient
 « merveille, pour deux causes,
 « l'une pour reconnaître la grace
 « que Dieu a fait à la Chrétienté;
 « c'est à savoir de l'abondance du
 « *Hérent*, par lequel toute Alle-
 « magne, France, Angleterre, &
 « plusieurs autres pays font repas
 « en carême. »

En 1610, on prétend que le commerce que faisaient la Hollande en Hareng, montait par année à deux millions six cens cinquante-neuf mille livres sterling; qu'il occupait plus de trois mille bâtimens, cinquante mille pêcheurs, sans compter neuf mille autres vaisseaux ou bateaux & cent cinquante mille hommes soit sur terre, soit sur mer. En 1748, les Anglais tiraient chaque année tous frais déduits, un million de livres sterling de la pêche du Hareng & de celle de la morue.

Les Harengs quittent les mers du Nord pour aller dans un climat tempéré où leurs œufs puissent éclore, & lorsque leurs petits sont assez forts pour les suivre, ils repassent dans les mers d'où ils sont partis.

HARMOSYNIENS. Le fameux législateur Lycurgue accorda aux filles Spartiates la liberté de paraître en public le visage découvert, mais en même-tems il or-

M

donna, par une loi expresse, que toutes les femmes mariées ne sortiraient point de chez elles, sans avoir auparavant jeté un voile sur leur tête. Après sa mort cette loi fut négligée & tomba presque dans l'oubli : pour la faire revivre les Lacédémoniens instituerent des Officiers de Police, dont l'unique soin fut de tenir la main à son observation. Ces Magistrats de nouvelle création furent appelés Harmosyniens.

HARO. (Clameur de) Ce mot qui dérive de *ha* & *raoul*, est une exclamation usitée en Normandie, pour invoquer le secours du Prince contre un ennemi trop puissant, & par conséquent la protection de la Justice contre la force & l'oppression. Celui sur qui on a crié le *Haro* est obligé de cesser l'entreprise : alors le défenseur mene le demandeur devant le Juge, particulièrement en matière de possessoire & de provisoire, & là ils donnent respectivement caution, l'un de pour suivre le Haro, l'autre de le défendre ; & cependant la chose est sequestrée en main-tierce, & le Juge ne peut vider la Clameur de Haro sans amende.

HARPIES. Monstres de la fable que les Poètes nous peignent avec un visage de fille, des oreilles d'ours, un corps de vautour, des ailes aux côtés des pieds, & des mains armées de griffes longues & crochues. Entre les diverses explications que l'on a voulu nous donner de ces monstres, sortis de l'imagination des peres de la Mythologie, celle qui les réduit à des essains des sauterel-

les qui dévoraient les moissons, & causaient souvent la peste, la famine, nous semble la plus vraisemblable.

HARPOCRATE. C'est ainsi que les Egyptiens appelaient le Dieu du silence, qu'ils faisaient fils d'Isis & d'Osiris. Cette divinité était ordinairement représentée sous la figure d'un jeune homme nud, couronné d'une mitre Egyptienne, tenant d'une main une corne d'abondance, de l'autre une fleur de lotus, & portant quelquefois la troussé ou le carquois : mais plus souvent encore sa statue n'offrait qu'un homme vêtu d'une longue robe, & tenant le second doigt sur la bouche, marque distinctive du Dieu du silence. La statue d'Harpocrate se trouvait presque toujours à l'entrée des temples, pour témoigner, dit Plutarque, qu'il fallait honorer les Dieux par le silence.

On offrait à cette Divinité, que les Grecs appelaient Sigalion, les lentilles & les prémices des légumes ; le lotus & le pêcher lui étaient particulièrement consacrés. Par singularité les Romains adoraient une Déesse du silence sous le nom de *Tacita* ou *Muta*.

M. Pluche prétend que dans son origine Harpocrate n'était qu'une figure symbolique, & il emploie la plus grande sagacité pour nous en développer l'usage. Après avoir vu souvent leurs moissons ravagées par l'inondation du Nil, les anciens Egyptiens trouverent le secret d'ensemencer leurs terres, & de faire leur récolte dans l'espace de quatre mois. » Charmés,

» dit cet Auteur dont nous em-
 » pruntons les propres termes,
 » d'une si heureuse découverte, ils
 » ne manquèrent pas de placer
 » dans les lieux consacrés aux
 » exercices de leur religion, les
 » symboles des prospérités de leur
 » labourage. Ils y joignirent les
 » traits & les caractères les plus
 » propres à étaler aux yeux des
 » peuples les bienfaits d'une pro-
 » vidence singulière, qui les ché-
 » rissait comme une mère aime
 » son fils, & à leur recomman-
 » der sur-tout d'en faire usage
 » en paix, en silence, & selon
 » les loix; parce que le bon or-
 » dre, la douceur, & la concorde
 » étaient l'unique moyen de s'as-
 » surer la jouissance & la pro-
 » priété des biens de la terre.
 » C'est pour inculquer aux peu-
 » ples cette utile leçon, que
 » dans les fêtes qu'on célébrait
 » après toutes les récoltes du bled,
 » du vin, des fruits & des légu-
 » mes, lors de l'entrée du soleil
 » au capricorne, on plaçait dans
 » les assemblées la figure d'Ho-
 » rus, (symbole du labourage)
 » courbée sous le poids des biens
 » qu'il avait recueillis. Il portait
 » sur sa tête les marques natu-
 » relles d'une heureuse récolte,
 » savoir, trois cruches de vin
 » ou de bierre, surmontées de trois
 » pains, & accompagnées de feuil-
 » lages, de légumes, & de plu-
 » sieurs fruits: quelquefois ses
 » genoux paraissaient plier sous
 » le fardeau. Souvent on le pei-
 » gnait assis, pour marquer le
 » repos dont il assurait à l'homme
 » la jouissance. Il portait le doigt
 » sur sa bouche, & recommandait

» aux assistans la modération, la
 » soumission aux loix, la discrétion;
 » en un mot, la paix, sans
 » laquelle les hommes perdent la
 » possession des biens qui ont été
 » accordés à leur travail.... On
 » le nommait *Harpocrate*, nom qui
 » en Phénicien signifie l'ordre de
 » la société, la police....

» La fête où paraissait *Harpo-*
 » *crate*, c'est-à-dire, la fête qui
 » suivait les récoltes, se nommait
 » en Egypte & en Orient *Pamy-*
 » *lies*. Le nom de cette fête, qui
 » signifie l'usage modéré de la lan-
 » gue, ne laisse aucun doute sur
 » le sens du symbole que nous
 » expliquons.

HARUSPICINE. C'était l'art
 de deviner l'avenir par l'inspec-
 tion des entrailles des victimes.
 Les Etruriens étaient de tous les
 peuples d'Italie ceux qui possé-
 daient le mieux la science des
 Haruspices, & c'était chez eux
 que les Romains envoyaient leurs
 jeunes gens pour en être instruits.
 Dans les premiers tems de Rome
 les Haruspices étaient fort con-
 sidérés; mais lorsque le com-
 merce des Grecs eut éclairé ce
 peuple, ils cessèrent de l'être, &
 devinrent bientôt l'objet des plai-
 santeries de la noblesse.

L'Haruspicine avait ses règles
 & ses principes, qui ne sont pas
 venus à notre connaissance. Pour
 rendre leur profession respectable,
 les Prêtres couvraient leurs im-
 postures du plus grand secret;
 on sait seulement qu'ils étaient
 extrêmement difficiles sur le choix
 des victimes; & qu'après les avoir
 immolées, ils en examinaient le
 foie, le cœur, les reins, la rate

& la langue , qu'ils regardaient de quelle manière la flamme environnait la victime & la brûlait ; quelle était l'odeur & la fumée de l'encens , & qu'ensuite ils décidaient impudemment si une entreprise serait heureuse ou malheureuse.

HASTAIRES. Soldats Romains qui furent substitués aux Vélites , quand la République eut accordé le droit de bourgeoisie à toute l'Italie. On trouvait dans ce corps d'infanterie des frondeurs & des gens de traits qui lançaient le dard & le javelot avec la main. Ils portaient un casque d'airain ou d'acier poli , une cotte de maille ou une cuirasse , soit de cuivre , soit de fer , faite par écailles , qui leur couvrait les cuisses & les bras jusqu'au coude. Leurs jambes étaient revêtues d'une bottine de cuir très-fort. Polybe nous apprend que ceux qui ne possédaient que quinze cens livres de biens , portaient d'abord sur l'estomac un plastron d'airain de douze doigts de grandeur en carré , qui leur tenait lieu de cuirasse ; mais dans la suite ils furent armés comme les autres.

Outre cette armure ils avaient un bouclier de quatre pieds de haut , sur deux & demi de large , composé d'un bois de peuplier fort léger , dont les bords étaient revêtus de fer , de même que le milieu qui s'élevait en bosse pour soutenir les plus grands coups de pierres ou de traits. Leurs armes offensives étaient l'épée tranchante des deux côtés , pendue à un baudrier au côté droit , &

un poignard au côté gauche , avec deux traits longs de trois coudées , dont l'un était un javelot , & l'autre un dard appelé *hasta*.

HAUSSE-COL. C'est un diminutif des armes défensives que les Officiers d'infanterie étaient autrefois obligés de porter lorsqu'ils étaient de service. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un morceau de cuivre échancré que l'on porte sous le cou. Le Hausse-col est doré pour les Officiers de l'infanterie Française ; il est argenté pour les Officiers Suisses. Les Majors & les Aides-Majors des régimens ne portent point le Hausse-col.

HASTE. Pique dont les Juifs ont connu l'usage. Ils en avaient de deux sortes , la longue & la courte ; on pointait avec la première , & on lançait la seconde. La *Haste* était une arme commune à l'infanterie & à la cavalerie , aux Généraux , & même aux Rois. Les Grecs se servirent aussi de la *Haste*. Ces piques étaient consacrées aux Dieux , & l'on jurait sur elles. On les enfermait dans des étuis en tems de paix. Les Romains attribuaient l'invention de cette arme aux Hétruriens , & elle était une marque de juridiction.

On appelait *Hastaires* les soldats de légion qui furent substitués aux Vélites , lorsque Rome accorda le droit de bourgeoisie à toute l'Italie.

HATRATSCH. C'est le nom d'une amende pécuniaire que les Turcs font payer , en Croatie & en Bosnie , à ceux qui ont refusé ou négligé de se trouver en armes au rendez-vous qui leur a

été indiqué par ordre du Grand-Seigneur.

HAVAGE. C'est un droit que certaines personnes ont de prendre sur les grains & les fruits exposés en vente dans les marchés, autant qu'on en peut prendre avec la main.

Ce droit avait été abandonné à Paris à l'Exécuteur de la Haute-Justice, qui le faisait percevoir par ses préposés; mais les vendeurs ne pouvant souffrir que le Bourreau ou son préposé les marquât sur le bras avec de la craie, comme il avait coutume de faire pour reconnaître ceux qui lui avaient payé son droit; & cela causant sans cesse du tumulte, il fut supprimé.

A Pontoise ce droit a été cédé à l'Hôpital général.

HAUBER. Ancienne armure défensive. « Tous Leudes & Nobles de ce tems-là, dit Fauchet, étaient hommes d'armes, & servans à cheval; la force des Français nobles gisait en Gen darmes & Chevaliers vêtus de loriques appelées Haubers, pos sible parce qu'ils étaient blancs, & resuisaient à cause des mailles du fer poli, dont étaient faites lesdites loriques. « Cette cotte de maille à manches & Gorgérin tenait lieu de hausse-col, brassarts & cuissarts; elle était à l'épreuve de l'épée, & faisait la principale partie de l'armure des Chevaliers.

HAUTS-LIEUX. Les Prophètes ne cessaient de reprocher aux Israélites d'aller adorer sur les Hauts-lieux, sans doute parce qu'au lieu d'y adresser leurs prie-

res au Seigneur, ils y brûlaient de l'encens en l'honneur des idoles, & qu'ils y commettaient mille abominations secrètes. Les plus expresse défenses des Rois d'Israël ne purent jamais arracher les Hébreux à ce culte idolâtre.

HAWAMAAL. Poème des anciens Celtes Scandinaves, qui renfermait les préceptes de morale que le Scythe Odin avait apportés à ces peuples. Entre cent vingt strophes simples & lumineuses, dont ce Poème est composé, nous en choisirons quelques-unes.

Plus un homme boit, plus il perd la raison; l'oiseau de l'oubli chante devant ceux qui s'enivrent, & leur dérobe leur ame.

L'homme gourmand mange sa propre mort, & l'avidité de l'insensé est la risée du sage.

Quand j'étais jeune j'errais seul dans le monde; je me croyais devenu riche quand j'avais trouvé un compagnon: un homme fait plaisir à un autre homme.

Qu'un homme soit sage modérément, & qu'il n'ait pas plus de prudence qu'il ne faut; qu'il ne cherche point à savoir sa destinée, s'il veut dormir tranquille.

Il vaut mieux vivre bien que long-tems; quand un homme allume du feu, la mort est chez lui avant qu'il soit éteint.

Il vaut mieux avoir un fils tard que jamais; rarement voit-on des pierres sépulchrales élevées sur les tombeaux des morts par d'autres mains que celles de leurs fils.

Louer la beauté du jour quand il est fini; une femme quand vous l'aurez connue; une épée quand

vous l'aurez essayée ; la glace quand vous l'aurez traversée ; la bière quand vous l'aurez bue.

Il n'y a point de maladie plus cruelle que de n'être pas content de son sort.

Les richesses passent comme un clin-d'œil ; elles sont les plus inconstantes des amies. Les troupeaux périssent ; les parens meurent ; les amis ne sont point immortels ; vous mourez vous même. Je connais une seule chose qui ne meurt point ; c'est le jugement que l'on porte des morts.

HAZARD. On trouve dans l'ancien Testament plusieurs loix formelles qui prescrivent de se servir du sort ou du hazard en certaines occasions. Lorsqu'il fut question de remplir la place de Judas dans l'apostolat, l'Ecriture dit formellement que le sort ou hazard tomba sur saint Matthias. De-là sont venus les *sortes sanctorum*, dont les premiers Chrétiens se servaient pour tirer des conjectures sur les événemens. On ouvrait l'Ecriture sainte, & le premier verset qui se présentait, servait de réponse à la question.

HÉA. Province d'Afrique dans le Royaume de Maroc. Les habitans de ce pays sont robustes, extrêmement jaloux, & fort adonnés aux femmes. Ils se disent Musulmans, & cependant ils ne connaissent ni Mahomet ni l'Alcoran. Singes de leurs Alfaquis ou Prêtres, ils font ce qu'ils leur voient faire. On prétend que sans le secours des Médecins, des Chirurgiens & des Apothicaires, ils parviennent à une grande vieillesse.

HEBDOMÉES. Fêtes qui se célébraient à Delphes en l'honneur d'Apollon, le septième jour du premier mois du printems ; parce qu'on prétendait que ce Dieu était venu au monde ce jour-là, qu'il honorait la solennité de sa présence, & qu'il répondait par la bouche de la Prêtresse à toutes les demandes qu'on lui faisait. La cérémonie de ce jour consistait à porter des branches de laurier, & à chanter des hymnes ; mais en même-tems ceux qui venaient consulter l'oracle, ne devaient pas oublier d'offrir des sacrifices à la Divinité ; parce que sans cela le sanctuaire était fermé, Apollon était sourd, & la Pythie muette. Les dévots n'auraient pas cru avoir célébré cette fête, si ce jour-là ils n'avaient mangé certains gâteaux de fromage & de fleur de froment.

HÉBÉ. Déesse de la jeunesse. Les Peres de la Mythologie n'ont pas daigné s'accorder, touchant la naissance d'Hébé. Les uns disent que Junon la conçut, sans le concours de Jupiter, pour se venger de ce que le maître des Dieux avait fait sortir Minerve de sa tête : d'autres veulent que Junon soit devenue enceinte d'Hébé au sortir d'un repas que lui donnait Apollon, & pendant lequel elle mangea avec beaucoup d'appétit des laitues sauvages. Quoi qu'il en soit, Jupiter fut charmé de la beauté d'Hébé, & lui donna la charge de verser le nectar aux Dieux ; mais un jour la Déesse s'étant laissée tomber avec assez peu de décence, le maître de l'Olympe en fut si pi-

qué, qu'il la destitua de son emploi, & le conféta à Gany-mède. Hébé resta cependant chargée de présenter le nectar aux Déeses, & elle eut Hercule pour mari, lorsque ce héros fut admis au nombre des Dieux.

HÉCALÉSIES. Fêtes que les Grecs célébraient à Hécate, bourg de l'Attique, en l'honneur de Jupiter qui y avait un Temple fameux.

HÉCATE. Divinité du Paganisme, sur la naissance de laquelle les Auteurs sont partagés. Suivant l'opinion commune Hécate est la même que Proserpine, que Diane, & que la Lune, c'est-à-dire, qu'elle est la Lune dans le ciel, Diane sur la terre, & Proserpine dans les enfers: de-là elle a été appelée la triple Hécate. On la représentait tantôt par trois figures adossées les unes aux autres, tantôt avec un seul corps portant trois têtes & quatre bras, d'une main portant un flambeau, de deux autres un fouet & un glaive, comme gardienne des enfers, & de la quatrième un serpent, qui est le symbole de la santé, à laquelle elle présidait. Hécate était regardée comme une Déesse terrible, qui avait en quelque façon le destin de la terre entre les mains; elle distribuait les biens à ceux qui l'honoraient, présidait au conseil des Rois, aux accouchemens & aux songes, & était particulièrement révérée par les Magiciennes & par les Enchanteresses.

HÉCATÉSIES. Fêtes célébrées tous les mois à Athènes en l'honneur d'Hécate. On lui dressait

des statues devant les maisons; & à chaque nouvelle lune les personnes considérables donnaient un repas public dans les carrefours qui étaient consacrés à la Déesse. Ces festins étaient particulièrement destinés pour les pauvres; & dans tous les sacrifices que l'on offrait à Hécate, il y avait toujours un certain nombre de pains & autres provisions réservés pour eux. Telle était la police des Grecs & des Romains, que tandis qu'ils sévissaient contre les vagabonds & les mendiants, sans le secours des hôpitaux dont ils ignoraient l'usage, les sacrifices servaient en même-temps à la religion & au soutien des indigens.

HÉCATOMBE. Sacrifice de cent bœufs. Ce sacrifice de cent bêtes se faisait en même-temps sur cent autels de gazon, & par cent Sacrificateurs. L'Hécatombe était réservée pour remercier les Dieux de quelque faveur signalée, ou pour les apaiser pendant quelque calamité générale. Les cent villes du Péloponèse offraient ensemble une Hécatombe lorsqu'elles étaient menacées de la peste ou de la famine. On offrait quelquefois un sacrifice de cent chevres, de cent moutons, de cent agneaux, de cent truies, mais ce n'était pas une véritable Hécatombe. Lorsque c'était un sacrifice impérial, aux cent bœufs immolés, on ajoutait par magnificence cent lions & cent aigles.

HÉCATONPHONEUSE. nom que les Grecs donnaient à un fameux sacrifice, où ils immolaient cent victimes; tel était celui que

les Athéniens offraient au Dieu Mars.

HÉCATONPHONIES. Chez les Messéniens, il n'était permis qu'à ceux qui avaient tué cent ennemis à la guerre de célébrer ces fêtes. On prétend qu'Aristodème de Corinthe offrit jusqu'à trois fois les sacrifices des Hécatonphonies.

HÉGÉMONÉ. C'était le nom d'une de deux Graces des Athéniens, l'autre s'appellait *Auxo*. Hégémoné, qui signifie conductrice, était aussi un surnom de Diane, qui avait un Temple dans l'Arcadie, où elle était représentée portant des flambeaux, comme pour montrer le chemin. On célébrait en l'honneur de cette Déesse des fêtes qui prirent le nom d'Hégémonies.

HÉGIRE. Mot Arabe qui signifie fuite. L'impôseur Mahomet ayant été contraint de s'enfuir de Médine, la nuit du quinze au seize Juillet de l'an de Jésus-Christ 622, Omar, troisième Empereur des Sarrazins, ordonna que les Arabes commenceraient à compter leurs années de ce jour fameux : avant l'établissement de cette époque, ils ne comptaient que depuis la dernière guerre impotante où ils s'étaient trouvés engagés. Tous les Musulmans datent de l'année de l'Hégire, selon eux si fertile en miracles.

HEIDUQUE. Nom d'un fantassin Hongrois. Les Heidouques sont ordinairement d'une très-haute taille. Plusieurs Seigneurs Allemands ont presque toujours un certain nombre de Hongrois parmi leurs domestiques, & ils

leur donnent le nom de Heidouques. Ces gens sont vêtus, chaussés & armés d'un sabre à la Hongroise, avec une sorte de bonnet qui les fait paraître encore plus grands qu'ils ne sont, & une moustache qui relève leur mine guerrière. Dans les guerres civiles de Hongrie, quelques Heidouques se sont rendus redoutables aux voyageurs en Turquie ; ainsi un Heidouque à l'armée est un fantassin : à la suite d'un grand Seigneur c'est une espèce de valet de pied, & dans les bois, c'est un voleur, qui détrouffe les passans.

HEIMDALL. C'est le nom d'un Dieu des Goths, que leur Mythologie fait fils de neuf vierges qui sont sœurs. Il était communément appelé le Dieu aux dents d'or. Sa demeure était au bout de l'arc-en-ciel, dans le château nommé le fort céleste. On lui attribuait la garde des Dieux & le soin de les défendre contre les Géans leurs ennemis. Les Goths disaient que ce Dieu dort moins qu'un oiseau, voit la nuit comme le jour à cent lieues autour de lui, qu'il entend l'herbe croître sur la terre, & la laine sur le dos des brebis. Lorsqu'il embouche sa trompette, elle se fait entendre par toute la terre. N'est-ce point-là l'emblème de la vigilance ?

HEKIM-EFFENDI. Nom que porte le premier médecin du Grand-Seigneur : il est aussi celui des Sultanes, mais il ne peut leur parler qu'à travers un voile qui entoure le lit, & s'il doit leur tâter le pouls, il faut que ce soit par dessus un linge

qu'on jette sur le bras.

HÉLA. Les anciens Celtes, qui occupaient la Scandinavie, appelaient ainsi la Déesse de la mort. Ils la faisaient fille de Loke, ou du démon. Elle habitait un lieu nommé *Nifheim* ou l'enfer. Son palais était l'angoisse; sa table la famine; ses valets, l'attente & la lenteur; le seuil de la porte, le danger; son lit, la maigreur & la maladie: elle était livide, & ses regards inspiraient l'effroi.

HÉLENE. Elle était fille de Tyndare, Roi de Lacédémone, & fut enlevée à son époux Ménélas, par Paris, fils de Priam, Roi de Troye. Cet enlèvement causa la guerre & la ruine de cette malheureuse ville. Après l'incendie de Troye, cette dangereuse beauté se retira dans l'île de Rhodes; Polix, dont le mari avait été tué par les Grecs, regardant Hélène comme l'unique cause de son veuvage, envoya des femmes, pendant qu'elle était au bain, qui l'étranglèrent & la pendirent à un arbre. Les Rhodiens, qui n'avaient eu aucune part à ce meurtre, pour l'expier en quelque façon, bâtirent un Temple à Hélène qu'ils appelèrent le Temple d'*Hélène dentrisis*. Isocrate assure qu'Hélène acquit non-seulement l'immortalité mais une puissance divine, dont elle se servit pour mettre ses frères, Castor & Pollux, au nombre des Dieux.

HÉLEPOLE. Tour de bois qui avait plusieurs étages, & quelque fois des ponts qu'on abattait sur les murailles de la ville assiégée, pour y introduire les soldats dont

la machine était remplie. Végèce nous fournira la description de l'Hélepole: » Les tours, dit cet » auteur, sont de grands bâti- » mens assemblés avec des pou- » tres & des madriers, & revêtus » avec soin de peaux crues, ou » de couvertures de laine, pour » garantir un si grand ouvrage » des feux des ennemis: leur lar- » geur se proportionne sur la hau- » teur; quelquefois elles ont trente » pieds en carré, quelquefois » quarante ou cinquante, mais » leur hauteur excède les murs & » les tours de pierres les plus éle- » vées. Elles sont montées avec » art sur plusieurs roues, dont le » jeu fait mouvoir ces prodigieu- » ses masses. La place est dans » un danger évident, quand la » tour est une fois jointe aux » murailles: ses étages se com- » muniquent en dedans par des » échelles, & elles renferment » différentes machines pour pren- » dre la ville. Dans le bas étage » est un bélier pour battre en » brèche. Le milieu contient un » pont fait de clayonnage. Ce » pont se pousse en dehors, se place » tout d'un coup entre la tour & » le haut du mur, & fait un » passage aux soldats pour se jet- » ter dans la place. Le haut de la » tour est encore bordé de com- » battans armés de longs épieux, » de flèches, de traits & de pierres » pour nettoyer les remparts. Dès » qu'on en est venu là, la place » est bientôt prise. Quelle res- » source reste-t-il à des gens qui » se confiaient sur la hauteur de » leurs murailles, lorsqu'ils en » voient tout-à-coup une plus

« haute sur leur tête ? ».

HÉLIADES. Les Poètes leur donnent les noms de Phaëtus & de Lampétie ; ils les font filles du soleil & de Clymène , & disent qu'elles eurent tant de regret de la mort de leur frere Phaëton , que les Dieux , touchés de leurs larmes les changerent en peupliers , sur les bords de l'Eridan.

HÉLIAQUES. Fêtes que les anciens célébraient en l'honneur du soleil & pendant la solennité desquelles , ils lui immolaient un grand nombre des victimes. (*V. MITHRA.*)

HÉLIASTE. Magistrat du plus important & du plus nombreux tribunal d'Athènes , dont la principale fonction était d'interpréter les loix obscures & de veiller à l'exécution des autres. Pour remplir le nombre de quinze cens , dont ce Tribunal devait être composé , on choisissait les Magistrats des autres Tribunaux qui avaient rempli le tems de leur charge. Ceux qui formaient cette assemblée , recevaient trois oboles pour leur droit de présence , ce qui revient à deux sesterces Romaines , ou une demi-drachme , & l'on tirait cette somme du trésor public. Les membres qui arrivaient trop tard étaient condamnés à une amende , & ceux qui se présentaient lorsque les Orateurs avaient commencé leurs discours n'étaient point admis.

Quand le tems le permettait , l'assemblée se tenait on plein air ; s'il faisait froid , il était permis aux Juges d'avoir du feu. La séance s'ouvrait au lever du soleil

& se fermait à son coucher ; mais , avant tout , les Prêtres devaient observer les entrailles des victimes , & ce n'était qu'après les rapports favorables qu'ils faisaient , que l'audience commençait. Démosthène nous a conservé la formule du serment que prononçaient les Héliastes à leur réception.

Je déclare que je n'ai pas moins de trente ans :

Je jugerai selon les loix & les décisions du peuple d'Athènes & du Sénat des cinq cens.

Je ne consentirai point à ce qui pourra être dit ou opiné , qui puisse donner atteinte à la liberté du peuple d'Athènes.

Je ne rappellerai point les exilés , ni ceux qui ont été condamnés.

Je ne forcerai point à se retirer ceux à qui les loix & les suffrages du peuple & du Tribunal ont permis de rester.

Je ne me présenterai point , & je ne souffrirai point qu'aucun autre , en lui donnant mon suffrage , entre dans aucune fonction de Magistrature , s'il n'a au préalable rendu ses comptes de la fonction qu'il a exercée.

Je ne recevrai point de présents dans la vue de l'exercice de ma fonction d'Héliaste , ni directement ni indirectement , ni par surprise ni par aucune autre voie.

Je porterai une égale attention à l'accusateur & à l'accusé ; & je donnerai mon suffrage sur ce qui aura été mis en délibération.

J'en jure par Jupiter , par Neptune , & par Cérés , & si je viole

quelqu'un de mes engagements, je les prie d'en faire tomber la punition sur moi & sur ma famille ; je les conjure aussi de m'accorder toutes sortes de prospérité, si je suis fidele à mes promesses.

Ce fut devant ce fameux Tribunal que fut traduit la célèbre courtisane Phrinée, dont les richesses étaient si considérables qu'elle offrit de relever à ses dépens les murailles de Thèbes détruites par Alexandre, si l'on voulait mettre une inscription qui rappellât la mémoire d'un trait si généreux. Ses larmes, sa beauté, la sauverent de la peine que sa conduite licentieuse semblait avoir encourue.

HÉLICITES. Hérétiques du septieme siecle, qui vivaient dans la solitude, qui faisaient consister tout le service Divin à chanter des cantiques & à figurer de saintes danses, à l'exemple de Moïse & de Marie.

HELIOGNOSTIQUES. Secte Juive qui reconnaissait le soleil pour Dieu, & qui à l'imitation des Perses adoraient cet astre brillant. Une preuve que cette superstition était bien ancienne parmi les Hébreux, c'est que Dieu (Deut. chap. 17) leur défend formellement cette impiété.

HELLANODIQUES. Magistrats qui présidaient aux jeux Olympiques. Leurs fonctions consistaient à faire prêter serment aux athlètes qu'ils observeraient les loix prescrites dans ces jeux, à exclure les combattans qui ne se trouvaient pas au rendez-vous général & à distribuer les prix.

Quelquefois on appelait des décisions de ces Juges au Sénat d'Olympie, & sous les Empereurs, à l'Agnosthète ou Surintendant des jeux. Les Hellanodiques devaient empêcher que les statues que l'on décernait aux athlètes vainqueurs ne surpassassent leur grandeur naturelle, dans la crainte que le peuple, naturellement superstitieux ne s'avisât de les adorer, si elles étaient d'une taille au-dessus de l'humaine.

HELLÉNODICE. Directeur des jeux Agonistiques. Ce Magistrat présidait aux jeux de la Grèce, qui furent institués lors du rétablissement des jeux Olympiques par Iphitus, environ vingt-trois ans après la fondation de Rome. Dans la suite on augmenta jusqu'à neuf le nombre des Hellénodices, savoir trois pour les courses des chars & des chevaux, trois pour les autres exercices & trois pour la distribution des prix.

Leur principale fonction était de présider aux jeux sacrés ; d'y maintenir l'ordre ; la discipline, d'adjuger & de distribuer les prix. Ils prêtaient serment d'être justes & de ne jamais découvrir la raison pour laquelle ils admettaient ou refusaient tel ou tel combattant. Avant la célébration des jeux, ils devaient s'assembler pendant dix mois dans l'Hellénodicé, qui était la grande place des Eléens, pour s'instruire des statuts Agonistiques.

Le jour de l'ouverture des jeux les Hellénodices écrivaient sur un registre le nom & le pays de ceux qui se préparaient à entre-

en lice, & ensuite un Héraut les proclamait à haute voix, & les présentait à l'assemblée, pour savoir si l'on n'avait rien à leur reprocher, comme la qualité d'esclave, une action criminelle, un vol &c. ceci fait, les athlètes prêtaient serment d'observer les loix prescrites dans ces sortes de combats.

Pendant la célébration des jeux les Hellénodices étaient assis, la tête nue, à l'une des extrémités du stade ou de l'hippodrome, ayant devant eux les palmes, les couronnes & les prix destinés aux vainqueurs. Alexandre ayant gagné le prix de la course des chevaux à ces jeux, l'Hellénodice en le couronnant lui dit ces paroles remarquables; « suez-vous à moi, Alexandre, de la manière dont vous avez gagné la victoire à la course, vous en remporterez bien d'autres à la guerre. »

La juridiction des Hellénodices finissait avec les jeux.

HELLEQUIN. Ancien terme François fort en usage pendant les XIII & XIV siècles. Par *Hellequins* on entendait certains Chevaliers qui apparaissaient de nuit, & qui combattaient ensemble dans les airs. Le peuple timide, ignorant & superstitieux, s'imaginait voir alors dans les nues tout ce que d'habiles fourbes supposaient pour leur intérêt, qu'il y devait voir. Raoul de Presles, dans la traduction qu'il a faite du livre de S. Augustin de la Cité de Dieu, parle des Hellequins, de Dame Abonde, des Esperis nommés Fées, qui ap-

perent es étables & es arbres, & aussi de diables Epicaltes. Dame Abonde était la Souveraine des bonnes Fées. Elle venait souvent visiter les maisons pendant la nuit, & elle y apportait toutes sortes de bien. Les Epicaltes sont sans doute les Incubes. (*Voyez*) INCUBE.)

HELLOTIES. Fêtes que les Crétois célébraient en l'honneur d'Europe, fille d'Agénor, Roi de Phénicie, que Jupiter enleva sous la figure d'un taureau blanc. Les Corinthiens avaient aussi leurs Helloties, qui étaient instituées en l'honneur de Minerve. Pendant cette solennité les jeunes gens de Corinthe s'exerçaient à la course avec des torches allumées. (*Voyez*) ELLOTIDE (Minerve) & ELLOTIS.)

HELVÉTIE ou Suisse. La Suisse est un pays âpre, rude, coupé de plusieurs lacs propres à la navigation, & couvert de hautes montagnes, qui en défendent l'entrée presque de toutes parts. Sa situation est la plus élevée de l'Europe entre la France, l'Italie & l'Allemagne: son étendue est de quatre-vingt dix lieues de long, sur environ trente-trois de large. Peu fertile en général, excepté dans l'espace de quarante-deux lieues depuis Genève jusqu'à Soleure, mais cultivée dans les endroits les plus ingrats où l'industrie & le travail savent arracher à la terre ce que presque toujours la nature lui refuse. Ce pays surchargé d'un peuple nombreux & robuste, & que la liberté invite à se multiplier, suffit à peine pour nourrir ses habitants, qui se

nommaient autrefois *Helvetii* & faisaient partie de la Gaule Celtique.

On retrouve encore, à quelques égards, dans les mœurs & dans le gouvernement actuel de la Suisse, ce que les auteurs anciens disent de ses premiers habitans.

Les Helvétiens étaient d'une taille & d'une force presque gigantesque, d'une bonne foi inviolable ; scrupuleusement attachés à leurs anciennes coutumes, plus chastes dans leurs mariages que sobres dans leurs festins, ne connaissant d'autres biens que leur bétail & les fruits de leurs terres, d'un sang plus aisé à mouvoir que d'un esprit facile à convaincre, aimant la liberté avec transport, prêts à tout sacrifier pour elle, peu attachés à leurs pays & saisissant la moindre occasion de le quitter pour un meilleur.

Suivant les conjectures les plus vraisemblables ce doit être un peuple Germain d'origine, qui a passé le Rhin & qui s'est établi dans cette partie montagneuse de la Gaule, avec d'autant plus de facilité qu'une telle patrie n'a pas dû lui être disputée.

L'ancienne Helvétie était divisée en quatre *Gaw*, mot qui en langue Celtique signifie Canton ou District : ces quatre *Gaw* étaient Zurich, Zug, Arde & Avanche, qui ne formaient ensemble qu'un seul Corps d'Etat, uni par des sermens & par des alliances.

Dans une assemblée générale tenue un jour marqué chaque année, le peuple se choisissait deux Chefs, l'un chargé du dépôt des loix, l'autre de la conduire de

l'armée : ces Chefs n'étaient point munis d'un pouvoir absolu, ils devaient consulter les anciens dans les affaires intéressantes & d'où dépendaient la sûreté & la liberté de la Nation, & l'année de leur administration révolue, ils rentraient dans l'ordre des citoyens, à moins que le peuple ne jugeât à propos de les continuer.

L'ancienne Helvétie, trop resserrée & trop peu fertile, ne pouvait souvent contenir ni nourrir ses habitans : alors une multitude prodigieuse de gens aguerris & féroces franchissait les montagnes & inondait les provinces voisines pour trouver une nouvelle patrie.

Toute la puissance Romaine ne pouvait qu'à peine s'opposer à ces émigrations de barbares : l'histoire en rapporte plusieurs, dont la plus considérable & la dernière, illustra le Gouvernement de Jules César dans les Gaules, par son malheureux succès pour les Helvétiens. Trois cens mille habitans de tout âge & de tout sexe sortent de leurs rochers, après avoir brûlé leurs maisons & ce qu'ils ont de trop difficile à emporter, avec un ferme dessein de s'établir dans une terre moins ingrate.

Une forte muraille bâtie par les soins & l'activité de Jules César les arrête du côté de Genève, entre le Rhône & le mont Jura, & les oblige de se jeter dans la Séquanie, que nous appelons maintenant la Bourgogne ; ils y trouvent les Romains, & cette multitude courageuse après plusieurs batailles est forcée de céder à une armée disciplinée, & pleine de désespoir de retourner dans ses

anciennes habitations.

Depuis ce tems jusqu'à l'avènement de Rodolphe de Hapsbourg au trône Impérial, l'Helvétie a été au pouvoir des Romains, des Allemaniens, des Bourguignons, des Ducs de Suabe, de l'Empire Germanique, & enfin des Seigneurs de châteaux, des Evêques & du Clergé, qui combattirent long-tems à qui dominerait avec plus de tyrannie sur un peuple jaloux de sa liberté.

Rodolphe, parvenu à l'Empire, soutint la cause des Citoyens contre les tyrans qui s'efforçaient de les opprimer. Albert d'Autriche, son successeur, voulut asservir ce peuple libre & guerrier, & n'ayant pu y réussir par ses intrigues & par l'oppression dans laquelle ses Lieutenans prétendaient le tenir, occasionna la plus étonnante révolution dont il soit fait mention dans l'histoire. Elle tient trop aux mœurs du siècle où elle est arrivée, & en particulier à celles des Helvétiens, pour n'en pas donner un précis dans ce Dictionnaire.

Un Citoyen du Canton d'Unterwalde, nommé Henri du Melchtal, se voit enlever ses bœufs par les satellites de Landenberg, un des Baillifs d'Albert, sans autre raison, si non *qu'un vilain tel que lui n'était pas trop bon pour traîner lui-même sa charrue*. Son fils s'oppose avec succès à cette violence; il renvoie les gardes chargés de coups. Il n'y avait que la fuite qui pût sauver un homme coupable d'un tel crime, il la prend & en se sauvant il perd son malheureux pere. Melchtal est condamné par le Baillif à repré-

senter son fils, ou à avoir les yeux crevés : il subit son horrible jugement.

Le jeune Melchtal était allé cacher son infortune dans les montagnes d'Uri, chez un nommé Gauthier Furst, ancien ami de sa famille. Un nouveau proscrit y arrive, c'était Vernier Stauffach, Gentilhomme du Canton de Switz, poursuivi par Gessler, Baillif d'Altorf, qui avait poussé l'extravagance jusqu'à planter son bonnet sur une perche, dans la place de cette ville, afin d'obliger les Citoyens à lui rendre les mêmes honneurs qu'il exigeait pour sa personne.

Ce fut du fond de leur retraite que ces trois braves Citoyens osèrent former le dessein de briser les fers qui asservissaient leur patrie. Un nouveau trait de la barbarie de Gessler en précipita l'exécution. Un certain Guillaume Tell, de la paroisse de Burglen n'avait pu se soumettre à la ridicule cérémonie que son Baillif exigeait; il est conduit devant Gessler qui le condamne à être pendu, & ne lui promet sa grace, qu'à condition que le coupable, qui passe pour un archer très-adroit, abattra, d'un coup de flèche, une pomme placée sur la tête de son fils. Le pere tremblant tire, & abat la pomme, Gessler, qui aperçoit une seconde flèche sous l'habit de Tell prétend savoir ce qu'il en voulait faire : » elle t'était destinée, lui répond » Tell avec fureur, si j'avais blessé » mon fils. « Quelque romanesque que paraisse ce fait, il est attesté par une foule de chroni-

ques si anciennes, qu'il serait difficile de le révoquer en doute : par des chansons qui conservent leur ancien dialecte Allemand, par deux chapelles érigées en l'honneur de Tell, & par des titres non suspects trouvés parmi les archives des louables Cantons de Schwitz & d'Uri : d'ailleurs c'était un siècle de barbarie ; voilà le premier pas des Helvétiens vers la liberté.

Gessler furieux de la réponse de Tell, le fait lier par ses satellites, & jeter dans un bateau, à dessein de regagner son château de Krusnacht, (auquel il donna le nom de *Bride-uri*) par le lac de Lucerne, & d'y assouvir sa vengeance. Mais à peine a-t-on mis à la voile, qu'il s'élève une affreuse tempête : le ciel s'obscurcit, & les flots menacent d'engloutir la barque. Le Tyran tremble, & contraint par le danger, il fait délier Tell, & lui ordonne de se placer au gouvernail. Tell aussi bon pilote qu'excellent archer, lutte contre les vagues. Il s'approche d'un rocher qui tient à la terre ; mais qui comme un écueil s'avance dans le lac, il s'élance dessus, repousse le bateau, & se sauve par des sentiers qu'il connaît. Il n'avait rien fait encore ; Gessler vivait. Il l'attend au débarquement, & lui lance une flèche, qui le fait tomber mort au milieu de ses gardes. (1 Janv. 1308.) Tell, après ce coup, obligé de fuir, fut se réfugier chez Furst, où il trouva Melchtal & Stauffach. Ils y délibèrent sur les moyens de rendre la liberté à leur patrie. Les conjurés s'associent

nombre de citoyens : les châteaux, les forts sont emportés par escalade, ou saisis par subtilité. Aucune des actions de ces braves Helvétiens n'a le caractère de la vengeance ni de la fureur. Ils s'assurent de leurs tyrans, de leurs suppôts, & des garnisons des places : ils les conduisent hors de leur pays, vie & bagues sauvées : ce qu'ils exigent d'eux, c'est le simple serment de ne jamais remettre le pied sur leurs terres. Alors les trois Cantons s'assemblent dans une plaine du Canton de Schwitz, nommée le Grutli, & là ils se jurent réciproquement de *s'entre-secourir fidèlement de corps & de biens, de conseils & d'effets, pendant l'espace de dix ans*. Ce traité ne fut ni écrit, ni signé : l'amour seul de la liberté l'a rendu inaltérable. (*Voyez* SCHWITZ, URI, UNDERWALDE, BERNE, GENÈVE, NEUCHÂTEL, &c.)

HELVIDIENS. Anciens Hérétiques qui prirent ce nom d'Helvidius leur chef & disciple d'Auxentius l'Arien, qui enseignait que Marie, mere de Jesus, ne continua point d'être vierge ; mais eut plusieurs autres enfans de Joseph. Helvidius vivait dans le quatrième siècle.

HÉMÉROBAPTISTES. Secte des anciens Juifs qui s'accordaient avec les Pharisiens sur les principaux dogmes de la Religion ; mais qui niait avec les Saducéens la résurrection des morts. On les appelait Hémérobaptistes, parce qu'ils se baignaient scrupuleusement tous les jours de l'année.

HÉMÉRODROMES. Nom de

certaines sentinelles qui veillaient à la sûreté des villes chez les anciens. Ces soldats se répandaient dès le matin dans les campagnes, & ne rentraient que le soir dans la ville, après s'être bien assurés qu'il n'y avait point de corps d'ennemis qui rodât pour la surprendre.

On appelait aussi Hémérodromes des courriers qui ne marchaient qu'un jour, & qui donnaient leurs dépêches à un autre courrier qui courait le jour suivant, ainsi de suite jusqu'à l'endroit de la destination du paquer.

HÉMINE. Mesure des Romains qui contenait, suivant l'opinion la plus vraisemblable, dix onces de vin, ou neuf onces d'huile. Dans le dernier siècle l'Hémine a occasionné une furieuse dispute entre plusieurs Savans, pour déterminer si l'Hémine de vin que saint Benoît ordonne à ses Religieux par jour, était huit, dix ou douze onces, plus ou moins, ou s'il faut entendre une mesure particulière à cet ordre.

HÉMUS, fils de Borée & d'Orithie, suivant les Mythologistes. Il fut Roi de Thrace, & épousa Rhodope. Ces deux époux prenaient les noms de Jupiter & de Junon. Ils périrent dans les montagnes de Thrace, où vraisemblablement le peuple les avait obligés de se retirer, à cause de leur impiété.

Le mont Hémus est la plus haute montagne de la Thrace : Pline lui donne six mille pas de hauteur. On dit que de son sommet on peut voir en même-tems la mer Adriatique d'un côté, &

la mer noire de l'autre.

HENNIL. Nom d'une fameuse idole des Vandales qui était adorée dans tous les hameaux. On la représentait sous la figure d'un bâton, avec une main & un anneau de fer. Lorsque le hameau éprouvait quelque calamité, ou quand il était menacé de quelque danger évident, on portait en procession cette idole, & tout le peuple criait : *Réveille-toi, Hennil, réveille-toi.*

HENNIN. On appella de ce nom une ridicule coiffure colossale que les Dames Françaises mirent en vogue dans le quinzième siècle. » Tout le monde, dit en » vieux Gaulois Paradin dans ses » Annales de Bourgogne, était » lors fort déréglé & débordé » en accoutremens, & sur-tout » les accoutremens de tête des » Dames étaient fort étranges ; » car elles portaient de hauts » atours sur leurs têtes, & de la » longueur d'un aulne ou environ, aigus comme des clochers, » desquels dépendaient par derrière de longs crêpes à riches » franges comme étendards. »

Un Carme s'avisa de déclamer contre cette mode bisarre ; il ne put la détruire ; il empêcha seulement les femmes de se montrer à ses sermons. » Après son » département, dit le même Hiftorien, les Dames releverent » leurs cornes, & firent comme » les limaçons, lesquels quand » ils entendent quelque bruit, » retirent & resserrent tout bellement leurs cornes : ensuite le » bruit passé, soudain ils les relèvent plus grandes que devant : » ainsi

« ainsi firent les Dames; car les
 « Hennins ne furent jamais plus
 « grands, plus pompeux & su-
 « perbes, qu'après le département
 « du Carme. Voilà ce que l'on
 « gagne à s'opiniâtrer contre l'opi-
 « niâtreté d'aucunes cervelles. »

Les femmes ont toujours cher-
 ché à agrandir leur petite taille
 par des chaussures élevées & par
 des coëffures colossales. Les Da-
 mes Romaines, du tems de Ju-
 venal, bâtissaient sur leurs têtes
 plusieurs étages d'ornemens & de
 cheveux en pyramide.

Dans le dix-septième siècle nous
 avons eu à Paris les coëffures
 en fontanges. C'était un haut
 édifice à plusieurs étages fait de
 fil de fer, sur lequel on plaçait
 plusieurs morceaux de mousseline,
 séparés par plusieurs rubans or-
 nés de boucles de cheveux. Cha-
 que boucle avait un nom extra-
 vagant, & le serrurier retirait
 pour le moins autant d'honneur
 de l'élégance de cette coëffure
 que la femme de chambre qui
 l'arrangeait.

HENRICIENS. Hérétiques qui
 infestèrent quelques Provinces de
 la France dans le douzième sie-
 cle. Ils reconnaissaient pour chef
 un certain Henri, hermite de
 Toulouse, qui s'avouait disciple
 de Pierre de Bruys. Cet Henri,
 habile hypocrite, avait su se faire
 une grande réputation de sain-
 teté, par son austérité apparente.
 Il fut appelé pour prêcher dans
 la ville du Mans; & sa voix
 tonnante en imposa tellement au
 peuple, que malgré sa profonde
 ignorance, il obtint bientôt toute
 la confiance. Alors il se craignit

Tome II.

pas de souiller la chaire de vé-
 rité par le détail de toutes ses
 erreurs. Il enseigna que le culte
 extérieur & les cérémonies de
 l'Eglise étaient absolument inu-
 tiles: que la Messe devait être
 abolie comme une pratique mau-
 vaise en soi; qu'on ne devait
 rendre aucun hommage à la croix;
 qu'il ne fallait pas prier pour les
 morts, & que le Sacrement de
 Baptême ne devait être conféré
 qu'aux adultes. Ces impiétés fu-
 rent saisies avidement par la
 populace du Mans, & elle se
 porta aussi-tôt aux plus affreu-
 ses extrémités contre les Ecclé-
 siastiques qui depuis tant de tems
 l'avaient nourri d'une doctrine
 entièrement opposée. Au milieu
 de ce tumulte l'Evêque du Mans
 se risqua à venir dans la place
 où Henri prêchait, & il n'eut
 pas de peine à le convaincre en
 présence de ses fanatiques audi-
 teurs de l'ignorance la plus crasse.
 Henri, couvert de honte, se hâta
 d'abandonner la ville du Mans.
 Il parcourut la Provence, le Lan-
 guedoc & le Périgord, où il fit
 nombre de prosélytes; mais en-
 fin confondu par l'éloquence vic-
 torieuse de saint Bernard, &
 poursuivi de tous côtés par la
 puissance ecclésiastique & par la
 séculière, il fut enfin arrêté, &
 conduit dans les prisons de l'Ar-
 chevêché de Toulouse, où il pé-
 tit misérablement.

HÉPATOSCOPIE. Sorte de di-
 vination des Païens, par l'inspec-
 tion du foie des victimes dans les
 sacrifices. Il arrivait quelquefois
 que les Aruspices feignaient de
 ne trouver ni cœur ni foie dans

N

le corps des victimes immolées ; & lorsqu'on leur demandait la cause de cet étrange phénomène, ils répondaient effrontément que les Dieux faisaient brusquement ce miracle, » en annihilant ces » parties au moment du sacrifice, » pour le faire correspondre aux » conjonctures des tems, & en » donner des lumières éclatantes » au sacrificateur. « Les Philosophes savaient ce qu'on devait penser de l'imposture de ces Prêtres.

HEPTACOMETES, autrement Mossiniens. Peuples qui habitaient les bords du Pont-Euxin. Ces barbares élevaient des tours de bois, qui leur servaient de retraite ; ils étaient partagés en sept hordes différentes, vivaient des animaux féroces qu'ils tuaient à la chasse, & massacraient tous les voyageurs qui tombaient entre leurs mains. Nous apprenons de Pomponius Méla que les Mossiniens se faisaient quantité de marques sur le corps, qu'ils s'accouplaient indifféremment en public, qu'ils se choisissaient des Rois par voie de suffrage ; & que lorsque ces singuliers Monarques donnaient des ordres ou ridicules ou contraires au bien-être de la nation, ils les condamnaient à un jeûne long & rigoureux.

HEPTARCHIQUE. (Gouvernement) Les Anglo-Saxons s'étant établis en Angleterre par droit de conquêtes, fondèrent sept petits Royaumes, & sentirent que pour se soutenir, il était absolument nécessaire qu'ils fussent liés ensemble. Dans cette vue ils se nommèrent un Général, à qui

ils accorderent certaines prérogatives, & le chef n'était élu que du consentement unanime des sept Royaumes. Une assemblée que l'on appelait *Wittena-Gé-mot*, ou Parlement général, était comme le centre du Gouvernement Heptarchique, & c'était dans cette assemblée que se décidaient toutes les affaires qui intéressaient les alliés. L'Heptarchie dura 378 ans, & finit au tems d'Ecberc en 828.

HÉRACLÉES. Fêtes qu'on célébrait à Athènes & dans plusieurs villes de la Grèce en l'honneur d'Hercule, auquel on donnait le nom d'Héraclès ; ce nom désigne la gloire dont ce héros se couvrit en exécutant les travaux que Junon lui fit entreprendre.

HÉRACLÉONITES. Un certain Héracléon fut le chef de cette secte de Gnostiques. Selon lui, l'univers qu'il appelait *Æon*, n'avait point été fait par le Verbe, mais avant le Verbe. Il distinguait deux sortes de mondes, l'un divin, & l'autre corruptible. Les disciples de cet Hérétique détruisaient toute l'ancienne prophétie, qu'ils prétendaient n'être que des sons en l'air, sans aucune signification réelle, & disaient que S. Jean était véritablement la voix qui avait annoncé le Sauveur. Ils se croyaient infiniment supérieurs aux Apôtres dans la connaissance de la Religion, & ne donnaient guères à l'écriture que des interprétations mystiques.

HÉRATÉLÉE. Les Grecs & les Romains ne manquaient jamais de faire un sacrifice à Ju-

bon le jour du mariage. On y offrait à la Déesse des cheveux de la nouvelle mariée ; & une victime, dont on jetait le fiel au pied de l'autel, pour marquer que les époux désiraient de vivre toujours dans une union parfaite. C'est ce sacrifice que l'on appellait *Hératélie*.

HÉRAUT d'Armes. Dans l'ancienne Chevalerie on ne parvenait à l'emploi de Héraut d'armes, qu'après avoir passé par ceux de chevaucheur & de poursuivant d'armes. Ce Héraut était ordinairement reçu à la guerre dans un jour d'action, dans un tournoi, ou au couronnement des Rois & des Reines. Ce grade annoblissait le récipiendaire, & son Seigneur le gratifiait presque toujours d'un fief, & lui désignait les armes qu'il devait porter, ainsi que sa postérité. Souvent il changeait de nom, & prenait celui d'une Province, ou même celui de son Seigneur. Ces Hérauts représentaient la personne du Prince dans les négociations, telles que les traités de mariage, entre les Grands, les propositions de paix & les défis de bataille. Ils se trouvaient à toutes les solennités, & sur-tout dans les tournois & les combats en champ-clos, & ils jouissaient d'une considération proportionnée à la puissance du Prince qu'ils servaient. Ils commandaient aux chevaucheurs & poursuivans d'armes ; mais ils étaient subordonnés au Roi d'armes. Les Hérauts avaient huit sols parisis de chaque Chevalier pour attacher le casque aux fenêtres, au-dessus

du blason, pour le tournoi. Il leur était dû un droit de bienvenue pour le heaume.

HERBAN. Cri public par lequel un Souverain fait armer les vassaux, ou l'amende payée par les vassaux pour n'avoir pas obéi à la convocation, ou même les prestations, charges & corvées exigées par un Seigneur sur ses sujets.

HERCULE. Demi-Dieu du Paganisme, fils de Jupiter & d'Alcmène, épouse d'Amphitryon, Roi de Thèbes, dont le maître du tonnerre prit la figure pour triompher d'elle. Les Poètes se sont plu à attribuer à Hercule tous les faits mémorables de plusieurs héros de l'antiquité. Junon, indignée de l'infidélité de Jupiter, fut ennemie mortelle d'Hercule. Au moment de sa naissance, elle envoya deux énormes serpens pour l'étrangler dans son berceau ; mais le jeune enfant saisit ces affreux reptiles & les écrasa. On prétend qu'à la prière de Pallas, cette Déesse jalouse se laissa attendrir en faveur d'Hercule, & qu'elle lui donna de son lait, dont quelques gouttes tombèrent dans le ciel, & formèrent ce que nous appelons la voie Lactée ; mais comment concilier ce raccommodement avec les persécutions continuelles qu'elle fit éprouver dans la suite au fils de Jupiter ? Le Destin avait prononcé qu'Hercule serait soumis aux ordres d'Euristhée, Roi de Mycènes, pendant un certain nombre d'années ; & ce fut ce cruel rival que Junon opposa au jeune Hercule, & qui lui commanda de tenter plusieurs entreprises périlleuses, connues sous

le nom des douze travaux d'Hercule.

1°. Il poursuivit un énorme lion qui faisait d'affreux ravages dans la forêt de Némée, & après l'avoir réduit à se jeter dans une caverne, il l'étrangla, & porta depuis sa dépouille comme un témoignage éclatant de sa victoire.

2°. Une hydre à sept têtes, & d'autant plus dangereuse que lorsqu'on en coupait une, il en renaissait une autre, infestait le lac de Lerne. Hercule attaque ce monstre, & d'un seul coup il abat ses sept têtes: ce fut dans le sang de cette hydre qu'il trempa ses flèches, ce qui rendait les blessures qu'elles faisaient incurables & mortelles. Chiron le centaure qui avait élevé Hercule, souhaita d'être mortel, ne pouvant soutenir les douleurs qu'il ressentait d'une flèche trempée dans ce sang qui lui était tombée sur le pied.

3°. Eurysthée ordonne à Hercule de lui amener vivant un furieux sanglier qui désolait tous les environs de la forêt d'Erymanthe, & que Diane avait suscité contre les Arcadiens. Hercule part, attaque le sanglier, le prend, le lie, & le conduit devant Eurysthée, qui pense mourir de frayeur en voyant ce terrible animal.

4°. Une biche aux pieds d'airain, aux cornes d'or, appelée la biche de Mœnale, parce qu'elle faisait sa retraite dans la montagne de ce nom, lassait depuis long-tems l'agilité des chasseurs, qui par respect pour Diane, à qui elle était consacrée, n'osaient

ni la blesser, ni la tuer: Hercule entreprend de la courir; il la fatigue pendant un an, & enfin il la saisit lorsqu'elle allait se jeter dans la rivière du Ladon, & la porte sur ses épaules à Mycènes.

5°. Une multitude prodigieuse d'oiseaux, que la fable nomme harpies, (*voyez ce mot.*) désolaient les bords du lac Stymphe. Quelquefois ils obscurcissaient le jour, & souvent ils enlevaient des laboureurs ou des bergers dans la campagne, & les dévoraient en l'air. Hercule reçut ordre de les détruire, & il vint à bout de cette difficile entreprise.

6°. Il saisit un fameux taureau qui soufflait des flammes par les narinaires, & que Neptune avait envoyé ravager cette partie de la Grèce où régnait Minos, & l'amena vivant à Eurysthée.

7°. Diomède & Busiris furent punis de leur cruauté par le fils de Jupiter. Busiris sacrifiait à son père Neptune tous les étrangers qui tombaient entre ses mains; Hercule même, surpris par les satellites de ce brigand, lié & conduit à l'autel, fut sur le point d'être immolé par ce Roi barbare: il brisa ses fers, & sacrifia Busiris aux mânes des malheureux qui étaient tombés sous ses coups. Diomède, Roi de Thrace, fils de Mars & de Cyrène, nourrissait ses chevaux de la chair des étrangers; Hercule vainquit Diomède, & le fit servir de pâture à ses propres chevaux.

8°. Eurysthée, qui ne cherchait que les moyens de faire périr Hercule, voyant qu'il triomphait

aisément des monstres les plus redoutables, lui ordonna d'aller combattre les Amazones. Hercule accompagné du brave Thésée, fut attaquer ces illustres guerrières; il les vainquit, & fit leur Reine prisonnière.

9°. Notre héros reçoit l'ordre singulier d'aller nettoyer les immenses étables d'Augias, Roi d'Argos, dont les prodigieuses ordures portaient la contagion dans l'air: il détourne la rivière d'Alphée, & en fait passer les eaux dans les étables, qui au bout de quelques jours se trouvent entièrement nettoyées. Augias refuse au fils de Jupiter la récompense qu'il lui avait promise, & Hercule le tue à coups de flèches.

10°. Géryon, Roi d'Espagne, avait trois corps suivant la fable; sans doute parce qu'il commandait à trois îles, Ebuse, Majorque & Minorque: ce Prince avait des bœufs qu'il nourrissait de chair humaine, & ces bœufs étaient gardés par un chien qui avait trois têtes, & par un dragon qui en avait sept; Hercule tua Géryon, le dragon & le chien, & enleva les bœufs qu'il présenta à Eurysthée.

11°. Un horrible dragon qui ne dormait jamais, veillait à la conservation de certaines pommes d'or consacrées à Junon, dans le fameux jardin des Hespérides. Hercule trouva le moyen d'endormir le vigilant dragon, & il déroba les pommes.

12°. Enfin le douzième des travaux de ce héros fut de descendre aux enfers pour délivrer son ami Thésée. Il fit trembler

Pluton sur son trône; & sans être effrayé des horribles hurlemens de Cerbère, il lia ce chien à trois têtes, & le traîna dans la région des vivans.

Nous ne parlerons ni des autres exploits multipliés de ce héros, ni de ses amours, toujours nouvelles, ni même de sa mort qui lui valut l'apothéose, & le fit mettre au nombre des demi-Dieux; mais nous ne pouvons nous refuser au plaisir de transcrire l'explication que M. Pluche donne à toutes les fables dont les Grecs ont embelli l'histoire de leur Hercule.

» Quand les animaux mal-
» sans se multipliaient trop, dit
» cet Auteur en parlant de l'E-
» gypte, & qu'il y avait quel-
» que bête furieuse, ou quel-
» qu'insigne voleur qui troublait
» la contrée, alors on mandait
» non une armée entière, ni une
» nouvelle levée, mais seulement
» les plus expérimentés dans le
» métier de la guerre; ceux qui
» avaient acquis les rangs les plus
» distingués, ou peut-être les vo-
» lontaires: ceux qui se présen-
» taient sans contrainte pour l'ex-
» pédition. En ce cas un Horus
» (emblème du labourage) armé
» d'une massue, & placé dans
» l'assemblée publique, réunissait
» promptement à un certain jour
» les plus distingués d'entre les
» jeunes guerriers. Je juge de
» l'intention du symbole par le
» nom qu'on lui donnait. On le
» nommait *Héracli* ou *Hercule*,
» c'est-à-dire, *les illustres dans la*
» *guerre, les enfans distingués,*
» ou plus exactement encote, *les*

gens d'armes. Cet Hercule, qui n'était qu'une enseigne, devint... un Dieu tout occupé de la destruction des monstres, des bêtes & larrons qui troublaient les habitans.

Toute l'antiquité fait naître Hercule en Egypte. Cicéron en trouve un second en Crète, & un troisième en Phénicie, lequel alla jusqu'aux colonnes qui portent son nom, & dont le culte fut long-tems célèbre à Cadix. Les Grecs se sont attribué le leur. On ne peut guères douter qu'il n'en soit d'Hercule comme des autres symboles, & que les Crétois ou les Phéniciens, le voyant souvent parmi les instrumens de leurs indictions & de leur culte, ne l'aient pris pour un Dieu de leur patrie, & ne lui aient fait son histoire propre. Que si l'on vient à rapprocher & à réunir en un corps d'histoire les travaux & les merveilles expéditions de tous ces Hercules locaux, je laisse à penser quel Roman il en résultera.

On représentait Hercule sous la figure d'un homme très-robuste avec la massue à la main, & couvert de la peau du lion de Némée, avec une couronne de peuplier, arbre qui lui était particulièrement consacré. On lui sacrifiait ordinairement un bœuf.

HERCULE Gaulois. Lucien nous apprend que les Gaulois dans leur langue appelaient Hercule, *Ogmios*, & qu'ils représentaient ce Dieu sous une forme tout-à-fait extraordinaire. C'était un vieil-

lard absolument décrépît, la tête couverte de quelques cheveux blancs, & dont la peau était noire & ridée. Ses habillemens étaient les mêmes que ceux du héros de la Grèce; la dépouille du lion de Némée lui servait de manteau; il était armé d'une massue, & l'on voyait un carquois sur ses épaules, & un arc tendu à côté de lui. Je m'imaginai, dit Lucien, que les Gaulois n'avaient donné à ce Dieu une forme si ridicule que pour insulter aux Divinités des Grecs: je soupçonnais même qu'ils avaient voulu, par cette injurieuse peinture, se venger des ravages qu'Hercule avait faits autrefois dans leur pays. Mais je n'ai pas encore parlé de ce qu'il y a de plus singulier dans ce portrait d'Hercule; le vieillard qui porte son nom, traîne après lui un grand nombre de personnes attachées par l'oreille à une chaîne d'or fort mince, qui ressemble à un beau collier. Quoique ces prisonniers puissent aisément rompre le faible lien qui les attache & prendre la fuite, cependant il ne paraît pas qu'ils fassent aucune résistance pour suivre le vieillard: ils semblent même marcher sur ses pas avec joie: & loin de se laisser traîner, l'ardeur qu'ils ont de s'approcher du vieillard, fait que leur chaîne est fort lâche. On juge même, en les voyant, qu'ils seraient bien fâchés qu'elle fut brisée; mais ce qui m'a paru de plus absurde, & de plus singulier dans cette représentation, c'est que l'artiste, ne sachant où attacher les extrémités de la

chaîne, la main droite du Dieu érant occupée par sa massue & la gauche par son arc, il lui a percé la langue, & fait passer dans l'ouverture les deux bouts de la chaîne. Ainsi le vieillard tourné vers les prisonniers, & les regardant d'un air riant, les entraîne avec sa langue. J'ai longtemps demeuré immobile devant ce tableau, tantôt surpris, tantôt incertain, tantôt indigné, lorsqu'un Gaulois, versé dans la littérature & dans la langue grecque, qui est, à ce que je pense, un des Philosophes de son pays, est venu m'aborder. » Etranger, » m'a-t-il dit, je vais t'expliquer le sens de ce tableau, qui te paraît une énigme. Nous autres Gaulois nous ne croyons point avec les Grecs que Mercure soit le Dieu de l'éloquence. Nous attribuons cette qualité à Hercule, comme à un Dieu beau-coup plus vigoureux & plus robuste que Mercure. Ne soyez pas surpris de le voir représenté sous la figure d'un vieillard ; car c'est dans la vieillesse que l'éloquence est dans toute sa force & dans toute sa vigueur, si j'en crois vos Poëtes qui disent que le nuage épais des passions obscurcit l'esprit, & trouble le cœur des jeunes gens ; mais que la sagesse elle-même parle par la bouche des vieillards : de-là ce fleuve de miel qui coulait de la bouche du vieux & éloquent Nestor ; de-là ce langage doux & fleuri de ces vieillards Troyens, dont parle Homère. Vous devez concevoir aisément pour-

» quoi Hercule, Dieu de l'élo-
» quence, entraîne des hommes
» enchaînés à sa langue par les
» oreilles. Vous savez l'infini
» rapport qu'il y a entre les oreil-
» les & la langue : ce n'est pas
» pour outrager Hercule qu'on l'a
» représenté la langue percée ;
» vous pourriez le croire en vous
» rappelant ce passage d'un de
» vos Poëtes Iambes, qui dit qu'on
» a percé l'extrémité de la lan-
» gue à tous les babillards. Tous
» ces travaux fameux d'Hercule,
» que vante l'histoire, nous ne
» les attribuons pas à la force
» de son bras, mais à son élo-
» quence : pour soumettre les plus
» fiers ennemis, il n'employa que
» la douce violence de la persua-
» sion. Il n'eut point d'autres ar-
» mes que ses raisons convain-
» cantes, qui, comme autant de
» traits rapides & acérés, péné-
» traient dans le fond des âmes,
» & les blessaient vivement. De-là
» vient que vos Poëtes représen-
» tent les paroles ailées comme
» les flèches. »

HERCULIEN. (nœud) C'est le nom que les Romains donnaient au nœud de la ceinture de la nouvelle mariée : le mari avait seul le droit de le dénouer lorsqu'elle se déshabillait pour se mettre au lit, & en se dénouant, il invoquait les bontés de Junon, & la suppliait de rendre son mariage aussi fécond que celui d'Hercule.

HÈRE-MARTEAU. Déesse qui présidait aux héritages chez les Romains. L'héritier à qui il tombait quelque succession ne manquait pas de rendre des actions

de grace à Hère-Martea ; que quelques-uns ont fait compagne du Dieu Mars , sans doute parce que dans un jour de bataille , il y a beaucoup de succèsions ouvertes.

HÉRÉES. Fêtes qui se célébraient en l'honneur de Junon à Argos & dans plusieurs autres villes de la Grèce. Cette solemnité commençait par le sacrifice de cent bœufs à la Déesse ; ensuite toute la jeunesse de la ville se disputait un prix qui était proposé toutes les années par les Magistrats. Au-dessus du théâtre on attachait fortement un bouclier , celui qui parvenait à l'arracher , recevait pour prix de sa victoire une couronne de myrthe & un bouclier d'airain.

HÉRÉNAQUES. Clercs tonsurés de l'Irlande qui étaient particulièrement chargés de recueillir les revenus ecclésiastiques & de les distribuer. Ils en remettaient une partie à l'Evêque ; ils distribuaient la seconde aux pauvres , & la troisième était réservée pour les réparations & les embellissemens des Eglises.

HÉRÉSIDES. Nom que les Grecs donnaient aux Prêtresses qui desservaient le Temple de Junon l'Orgienne. Le peuple d'Argos avait une si grande vénération pour elles qu'on se servait de la date de l'année de leur sacerdoce dans tous les momens publics.

HÉRÉSIE. Ce mot qui en Grec signifie , *je choisis* , ne désignait dans son origine , qu'un simple choix ; une secte bonne ou mauvaise. On disait l'Hérésie Stoïcienne , l'Hérésie Péripatéticien-

ne ; & l'Hérésie Chrétienne. S. Paul dit qu'avant sa conversion , il s'était attaché à l'hérésie Pharisiennne comme la plus estimable d'entre celles qui partageaient les Juifs. Dans la suite ce mot a été employé pour désigner des propositions contraires à quelques dogmes de la foi & le nom d'Hérétique est donné à toute personne qui croit ou soutient avec opiniâtreté un sentiment erroné sur quelque dogme de la Religion Chrétienne. Salvien , ce respectable Prêtre de Marseille , qui mérita le surnom de *maître des Evêques* , dans le cinquième siècle de l'Eglise , s'exprimait ainsi , touchant les Ariens.

» Les Ariens , dit-il , sont Hé-
 » rétiques , mais ils ne le savent
 » pas ; ils sont Hérétiques chez
 » nous , mais il ne le sont pas
 » chez eux ; car ils se croient si
 » bien Catholiques qu'ils nous
 » traitent nous-mêmes d'Héréti-
 » ques. Nous sommes persuadés
 » qu'ils ont une pensée injurieuse
 » à la génération divine , en ce
 » qu'ils disent que le fils est moi-
 » dre que le pere. Ils croient , eux ,
 » que nous avons une opinion in-
 » jurieuse pour le pere , parce que
 » nous faisons le pere & le fils
 » égaux : la vérité est de notre
 » côté , mais ils croient l'avoir
 » en leur faveur. Nous rendons à
 » Dieu l'honneur qui lui est dû ;
 » mais ils prétendent aussi le lui
 » rendre , dans leur manière de
 » penser : ils ne s'acquittent pas
 » de leur devoir , mais dans le
 » point même où ils manquent ,
 » ils font consister le plus grand
 » devoir de la religion. Ils sont

« impies , mais dans cela même
 « ils croient suivre la véritable
 « piété. Ils se trompent , mais par
 « un principe d'amour envers
 « Dieu , & quoiqu'ils n'aient pas
 « la vraie foi , ils regardent celle
 « qu'ils ont embrassée comme le
 « véritable amour de Dieu. Il n'y
 « a que le Juge Souverain de
 « l'univers qui sache comment ils
 « seront punis de leurs erreurs au
 « jour du jugement. Cependant
 « il les supporte patiemment ,
 « parce qu'il voit que s'ils sont
 « dans l'erreur , ils errent par un
 « mouvement de piété. » (Salvia-
 nus de Gubernat. Dei , lib. v. p.
 150.) Admirons ce que S. Augus-
 tin écrit aux Manichéens.

« Nous n'avons garde (leur
 « dit-il ,) de vous traiter avec
 « rigueur ; nous laissons cette con-
 « duite à ceux qui ne savent pas
 « quelle peine il faut pour trou-
 « ver la vérité , & combien il est
 « difficile de se garantir des er-
 « reurs. Nous laissons cette con-
 « duite à ceux qui ne savent pas
 « combien il est rare & pénible
 « de s'élever au-dessus des fantômes
 « d'une imagination grossière par
 « le calme d'une pieuse intelli-
 « gence. Nous laissons cette con-
 « duite à ceux qui ne savent pas
 « quelle difficulté il y a à guérir
 « l'œil de l'homme intérieur , pour
 « le mettre en état de voir son
 « Soleil. Nous laissons cette con-
 « duite à ceux qui ne savent pas
 « quels soupirs & quels gémisse-
 « mens , il faut pour acquérir quel-
 « que petite connaissance de la
 « nature divine . . . pour moi je
 « dois vous supporter comme on
 « m'a supporté autrefois , & user

« envers vous de la même tolé-
 « rance dont on usait envers moi
 « lorsque j'étais dans l'égare-
 « ment . . . » (contra epist. Ma-
 nichæi , cap. ij & iij. pag. 78 &
 79. tom. vi. édit. Basil. 1528)

Suivant la doctrine de S. Paul ;
 les sujets orthodoxes ne sont point
 dispensés de la fidélité & de
 l'obéissance qu'ils doivent à leur
 Souverain , quand même il serait
 hérétique.

L'Hérésie comme crime contre
 la religion est du ressort des Ju-
 ges de l'Eglise , qui en doivent
 connaître & peuvent prononcer
 des peins canoniques contre ceux
 qui persistent dans leurs erreurs ;
 mais ce même crime , considéré
 comme un cas royal en tant qu'il
 contient un scandale public , com-
 motion populaire , & autres excès ,
 qui troublent l'Etat & l'Eglise ,
 est du ressort des Juges royaux ,
 qui en prennent connaissance ,
 & s'élevaient même contre les Ec-
 clésiastiques qui en sont préve-
 nus.

Les Hérétiques sont incapables
 de posséder des bénéfices qui va-
 quent , du même moment que le
 Bénéficiaire est déclaré Hérétique
 par un jugement. Les Seigneurs
 déclarés Hérétiques , sont exclus
 des droits honorifiques dans les
 Eglises & ne jouissent plus du
 droit de Patronage.

On appelle , dans le langage de
 l'Inquisition , Hérétiques négati-
 fs , ceux qui convaincus d'Hé-
 résie par des preuves évidentes ,
 restent sur la négative & font
 ouvertement profession de la re-
 ligion Catholique.

HÉRÉTIQUE. Les Seigneurs

Hauts-Justiciers connaissaient autrefois des Hérésies conjointement avec le Souverain. Tout Hérétique était déclaré infâme, & ses enfans ne lui succédaient pas. Ceux qui lui donnaient retraite, le défendaient, ou le favorisaient, ne pouvaient plus, ni témoigner, ni tester, ni succéder, ni posséder aucune dignité. Une Ordonnance de Philippe-Auguste, rendue en 1179, condamne les Hérétiques au feu; c'était au Seigneur à faire arrêter ces malheureux; s'il négligeait ce devoir, on lui donnait un an & un jour pour le remplir. Le terme expiré, sa terre était confisquée, & le premier Catholique pouvait en prendre possession.

HERMACURIES. C'est le nom d'une fête que les habitans du Péloponèse célébraient en l'honneur de Pelops, fils de Tantale. On croit que la principale cérémonie de cette solennité consistait à fouetter des jeunes gens sur l'aurel, jusqu'à ce qu'il fût teint du sang de ces victimes vivantes.

HERMANUBIS. Statue Egyptienne qui réunissait les attributs de Mercure & d'Anubis: elle représentait un corps d'homme, avec une tête de chien ou d'épervier, qui tenait un caducée dans la main. La tête de chien était le symbole d'Anubis, & le caducée celui de Mercure. Quelquefois l'Hermanubis portait un habit de Sénateur.

HERMAPHRODITE. Fils de Venus & de Mercure, qui fut, dit la fable, éperduement aimé de la nymphe Salmacis, dont il

méprisa la tendresse. Un jour qu'il se baignait dans une fontaine de la Carie, cette belle nymphe l'aperçut, & se précipitant dans les eaux, elle l'embrasse, malgré les efforts qu'il fait pour se débarrasser, & s'écrie, » ta résistance » est inutile, tu ne peux m'échapper. O Dieux! exaucez mes vœux, & faites que nous ne soyons jamais séparés. « A peine Salmacis eut prononcé ces mots, que son corps s'unit à celui d'Hermaphrodite, & que leurs deux corps composèrent un être qui n'était ni homme ni femme, mais qui était l'un & l'autre, sans être aucun des deux. Le fils de Venus obtint de sa mère que tous ceux qui se baigneraient dans la même fontaine éprouveraient le même sort.

HERMATHÈNE. Figure emblématique, qui, sur une même base, représentait Mercure d'une part, & Minerve de l'autre. Comme les Grecs avaient institué des fêtes & de sacrifices communs à ces deux divinités, dont l'une présidait à l'Eloquence & l'autre à la Science, il n'est pas étonnant qu'ils aient cherché à réunir ainsi leurs statues.

HERMÈES. Fêtes solennelles que plusieurs peuples de la Grèce célébraient en l'honneur de Mercure. On peut les comparer aux Saturnales des Romains, puisque pendant ces réjouissances publiques les maîtres servaient leurs esclaves à table.

HERMÉROS. Statue des anciens Païens, qui représentait Mercure & l'Amour. C'était un jeune enfant, tel que nos peintres

tres nous représentent l'Amour dans leurs tableaux , qui renait une bourse dans la main droite & un caducée dans la gauche , qui sont les symboles de Mercure.

HERMÈS. Anciennes statues de Mercure , faites de marbre ou de bronze , mais sans bras & sans pieds , & seulement avec une tête. Il y avait beaucoup de ces statues dans la ville d'Athènes , dans les bourgs & villages de l'Attique , & sur-tout sur les grands chemins dont le Dieu Mercure était le protecteur. Les Athéniens érigèrent aussi des Hermès à leurs grands hommes. Les Romains empruntèrent des Grecs l'usage des Hermès ; ils en placèrent sur les grands chemins , dans les endroits où les voyageurs pouvaient aisément se tromper de route. L'inscription gravée au bas de l'Hermès instruisait des villes où chaque chemin conduisait.

HERMHARPOCRATES. Statues de Mercure , avec une tête d'Harpocrate , Dieu du silence. Elles avaient des ailes aux talons , comme on en donne au Dieu Mercure , & portaient un doigt sur la bouche , ainsi qu'on représente le Dieu Harpocrate , sans doute pour faire entendre que le silence est quelquefois plus éloquent que le discours. Les anciens révéraient aussi beaucoup certaines statues qui représentaient Harpocrate , assis sur une fleur de lotus , & tenant un caducée à la main.

HERMHÉRACLE. C'était une statue de Mercure , tenant d'une main la massue d'Hercule , & de l'autre la dépouille d'un lion. Elle était ordinairement posée dans les

gymnases & dans les académies ; parce que Mercure & Hercule présidaient particulièrement aux violens exercices de la jeunesse , qui exigeaient l'adresse & la force.

HERMIENS. Hérétiques du second siècle , qui enseignaient que Jésus-Christ ne monta point au ciel avec son corps ; mais qu'il le laissa dans le soleil. Ils prirent le nom de leur chef Hermas.

HERMIONÉ. Ancienne & fameuse ville du Péloponèse dans le royaume d'Aigos , où il y avait une quantité prodigieuse de superbes Temples , & entr'autres celui de Cérès , surnommée *Chionia*. Les habitans de cette ville prétendaient ne devoir rien payer à Caron , pour passer dans la barque fatale , attendu la proximité de leur pays avec les Enfers. Plutarque rapporte que dans ce pays Alexandre trouva un magasin de pourpre qui contenait cinq mille quintaux de cette précieuse marchandise , lesquels y avaient été amassés pendant plusieurs siècles & conservaient encore leur premier éclat. En se rappelant que la pourpre s'est vendue en France jusqu'à cent écus la livre , on pourra concevoir quelles richesses étaient renfermées dans ce magasin.

HERMODE. L'Edda parle de cette Divinité des anciens peuples du Nord : On y trouve qu'Hermode , surnommé l'Agile , était fils d'Odin , le premier des Dieux des Goths , & qu'il descendit aux enfers , pour en aller retirer Balder son frere qui avait été tué.

HERMOGÉNIENS. Hermogène chef de ces hérétiques vi-

vait vers la fin du second siècle de l'Eglise, il prétendait que la matière était le premier principe, & que l'idée était la mère des éléments : il ajoutait que le corps de Jésus-Christ devait retourner au ciel, d'où il avait été tiré ; que les âmes étaient matérielles, & que les démons rentreraient dans la matière.

HERMOPAN. Statue de Mercure avec les attributs du Dieu Pan, sous la figure de laquelle les anciens adoraient conjointement ces deux Divinités.

HERMOSIRIS. Les anciens adressaient assez communément leurs vœux à une statue qui représentait Mercure avec tous les attributs d'Osiris. Comme Mercure, la statue portait un caducée dans sa main, & comme Osiris elle avait une tête d'épervier, & l'on voyait une aigle à ses pieds.

HERMULES. On nommait ainsi deux petites statues de Mercure placées à Rome dans le cirque, vis-à-vis l'endroit d'où partaient les chevaux. Elles ouvraient & fermaient la barrière par une chaîne.

HERNUTHERS. Membres d'une secte fanatique connus aussi sous le nom de frères Moraves, & qui sont appelés Zinzendorffiens dans les Mémoires pour servir à l'Histoire de Brandebourg.

Cette singulière secte doit son origine à M. le comte Nicolas Louis de Zinzendorff, né en 1700 & élevé à Hall dans les principes du Quétisme. En 1721 il s'associa quelques personnes au milieu desquelles il se flatta de vivre dans les exercices de dévo-

tion qu'il avait adoptés, & il établit sa résidence à Bertholdsdorf dans la haute Lusace ; un charpentier de Moravie, nommé Christian David, qui avait eu occasion d'admirer la piété de la nouvelle société, engagea quelques familles de son pays à venir s'établir à Bertholdsdorf. Ce nouvel établissement eut un succès si rapide, qu'en 1732 on comptait déjà plus de six cents habitants, dans le bois où avait été construite la première maison, éloignée d'une demie-lieue du bourg de Bertholdsdorf. Ce fut dans ce tems que les Hernuthers établirent entre eux une discipline, qu'ils se partagèrent en différentes classes, se nommèrent des supérieurs & s'assujettirent à certaines pratiques de dévotion.

Il y a la classe des maris, celle des femmes mariées, celle des veufs & des veuves, & celles des filles, des garçons & des enfans. A la tête de chacune de ces classes, il y a des supérieurs, hommes ou femmes, qui doivent chaque jour en visiter les membres, leur faire des exhortations, prendre connaissance de l'état actuel de leurs âmes & en rendre compte aux Anciens. Outre ces visites, il y a de fréquentes assemblées de chaque classe, & des assemblées générales de toute la Société.

Les membres de chaque classe sont divisés en morts, réveillés, ignorans, disciples de bonne volonté, disciples avancés. Les instructions sont proportionnées à ces différentes gradations & l'on a sur-tout grand soin de ceux qui sont dans la mort spirituelle.

Il y a un frere chargé particulièrement de tout ce qui concerne les orphelins & d'autres qui ont l'autorité sur tous les autres enfans. Ceux qui ne peuvent pas encore marcher, sont portés aux assemblées, où on leur fait des discours proportionnés à leur faible capacité. L'Ancien, le Co-Ancien, & le Vice-Ancien ont une inspection générale sur tous les membres de la secte, & il y a des avertisseurs en titre d'office, dont les uns sont publics & les autres secrets.

La plus grande partie du culte des Hernuthers consiste à chanter des cantiques, & ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il faut que ce qu'ils entonnent soit une répétition exacte & suivie de ce qui vient d'être prêché, ce qui ne peut arriver, dit M. le comte de Zinzendorf, sans que les Chantres aient reçu un don particulier de Dieu & presque inimitable. Il faut qu'à toute heure de nuit & de jour, il y ait toujours quelque membre qui prie pour la Société en général; & un sentiment intérieur, ajoute le même Réformateur, l'avertit de l'heure où il doit s'acquitter de ce devoir. Lorsqu'on s'aperçoit de quelque relâchement dans la Société, on célèbre des agapes ou festins de charité. Quelquefois on se sert de la voie du sort pour connaître la volonté de Dieu. Les mariages se font par l'autorité des Anciens qui décident si un homme est régénéré, instruit de l'importance de l'état conjugal, & amené par la direction divine à entrer dans cet état.

Cette Société naissante a déjà des établissemens en Pynsylvanie, chez les Hottentots, en Wétéravie, & dans les Provinces-Unies: en 1748 son Fondateur fit recevoir la confession d'Augsbourg à ses freres Moraves, témoignant en même-tems beaucoup d'inclination pour toutes les communions Chrétiennes & déclarant qu'il n'est pas besoin de changer de religion pour entrer dans le Hernuthisme.

HÉRODIENS. Quelques Auteurs ont prétendu que les Hérodiens étaient des Juifs qui reconnurent Hérode pour le Messie; mais cette opinion n'est pas recevable, & on ne peut croire que les mêmes Juifs qui pensaient assez mal d'Hérode pendant sa vie, le regardassent comme le Messie trente ans après sa mort. Il se peut que ceux d'entre les Juifs qu'on a appelé Hérodiens, pensassent comme ce Roi qu'on pouvait sans scrupule assujettir la nation Juive à l'empire des Romains & introduire dans la Judée leurs usages & leurs coutumes religieuses. Les Juifs, & sur-tout les Pharisiens, avaient toujours présent le commandement du Deutéronome, (ch. xvij. v. & xv.) » Tu établiras sur » roi un d'entre tes freres pour » Roi, & non pas un étranger » & ils en concluaient qu'il n'était pas permis de se soumettre à Auguste & de lui payer tribut: mais Hérode & ses sectateurs soutenaient, que le texte du Deutéronome devait s'entendre d'un choix libre, & non d'une soumission forcée: en conséquence, ils disaient que quand une force ma-

jeûre l'ordonne, on peut sans crime faire les actes d'idolâtrie qu'elle prescrit, & se livrer au torrent. Voilà sans doute qu'elle était l'hérésie des Hérodiens.

HÉROS ou demi-Dieu. C'est ainsi que les anciens appellerent les personnages illustres qu'ils placèrent dans le ciel. Les uns étaient issus d'un Dieu & d'une femme mortelle, les autres d'une Déesse & d'un homme. Ils se fondaient sur un dogme de la philosophie Platonique qui enseignait que les âmes des grands hommes s'élevaient jusqu'aux astres, & par-là devenaient dignes des honneurs qu'on rendait aux Dieux, qui y faisaient leur séjour. Le culte qu'on rendit d'abord aux Héros, fut fort différent de celui des Dieux. On offrait aux Dieux des sacrifices & des libations, & l'on ne célébra les grandes actions des Héros que par des espèces de pompes funèbres & des festins : mais dans la suite on en vint à brûler de l'encens en leur honneur, & même une partie de la victime qui leur était offerte, ce qui rendait le sacrifice parfait.

Comme l'opinion reçue faisait descendre tous les morts dans les enfers, les ombres des Héros y étaient même retenues, tandis que leur âme pure & dégagée de son enveloppe périssable, jouissait de l'immortalité dans le ciel.

Les Grecs faisaient élever une colonne sur les tombes de leurs Héros, & ils établirent un culte pour leurs mânes. Ces tombeaux étaient ordinairement entourés d'un petit bois sacré accompagné

d'autels que, dans certains tems, les parens & les amis allaient arroser de libations & charger d'offrandes.

HERSHUSIENS, Hérétiques du seizième siècle, qui adoptèrent quelques dogmes des Ariens & plusieurs erreurs que publia en Allemagne Tilma Hershufius, Ministre Protestant.

HERTE ou **HERTHE**. Tacite donne ce nom à une Divinité adorée par quelques peuples de la Germanie. Il y avait, dit-il, dans une île de l'Océan, (c'est peut-être l'île de Rugen dans la mer Baltique) une forêt appelée *Castum* au milieu de laquelle était un char consacré à la Déesse *Hertzus*. Le seul Grand-Prêtre avait le droit de toucher à ce char, parce que lui seul savait le tems que la Déesse honorait ce lieu de sa présence. Lorsqu'il sentait la présence de cette Divinité, il attelait des bœufs à ce char, & le suivait avec beaucoup de vénération. Tout travail cessait alors : on mettait bas les armes, si l'on était en guerre : la joie & le repos régnaient dans toutes les contrées par où passait le char, que le Grand-Prêtre reconduisait dans son Temple avec beaucoup de cérémonie, sitôt qu'il s'apercevait que la Déesse était rassasiée de la conversation des hommes. On lavait le char dans un lieu secret, ainsi que les étoffes qui le couvraient & la Déesse même, & les esclaves qui avaient été employés à ce travail étaient aussitôt jetés & engloutis dans un lac voisin.

HÉRULES. Ancien peuple

« Allemagne. » Ils adoraient, dit
 « Procope, plusieurs Dieux aux-
 « quels ils sacrifiaient des hom-
 « mes. Il ne leur était pas permis
 « d'être malades, ni de vieillir;
 « lorsque quelqu'un d'eux se trou-
 « vait attaqué d'une maladie sé-
 « rieuse, ou de vieillesse décré-
 « pite, il devait prier ses parens
 « de songer à l'ôter du nombre des
 « hommes. Alors les parens dres-
 « saient un bûcher, au haut du-
 « quel ils le plaçaient, & lui en-
 « voyaient un Héracle qui n'était
 « pas de sa famille, avec un
 « poignard pour terminer ses jours.
 « Après sa mort, ils mettaient le
 « feu au bûcher, & au moment
 « qu'il était consumé, ils ra-
 « massaient les os du défunt, &
 « les couvraient de terre. La fem-
 « me du mort était obligée, pour
 « donner des preuves de sa ver-
 « tu, & pour acquérir de la
 « gloire, de s'étrangler sur son
 « tombeau, ou bien elle s'attirait
 « la haine irréconciliable des pa-
 « rens de son mari. »

HÉSITANS. On nomma ainsi
 ceux d'entre les Eutychiens & les
 Acéphales, qui hésiterent s'ils re-
 cevraient ou rejetteraient le con-
 cile de Chalcédoine. Ceux qui le
 reçurent, prirent le nom de Sy-
 nodotins; ceux qui le refusèrent,
 conservèrent celui d'Hésitans.

HESPÉRIDES. Nymphes qui
 selon les Mythologistes étaient
 filles d'Hespérus, frère d'Arlas.
 Elles se nommaient Eglé, Aréthuse
 & Hespéréthuse. Elles avaient de
 superbes jardins auprès de Lixé,
 ville de la Mauritanie, & dans
 ces jardins étaient des arbres qui
 portaient des pommes d'or, qu'un

dragon né de Typhon & d'Echi-
 dne, & qui avait cent têtes &
 cent sortes de voix, gardait avec
 un soin extrême. Eurysthée or-
 donna à Héracle d'enlever ces
 pommes, & le fils de Jupiter sor-
 tit glorieusement de cette entre-
 prise difficile. Virgile a embelli
 cette fable de toutes les graces de
 sa poésie. Il donne un Temple
 aux Hespérides dont il fait des
 Divinités; il y joint une Prêtresse
 redoutable par l'empire souverain
 qu'elle exerce sur toute la nature;
 c'est elle qui garde elle-même les
 rameaux sacrés & qui nourrit le
 dragon de miel & de pavots: elle
 commande aux noirs chagrins, &
 fait à son gré les envoyer dans
 les cœurs des mortels, ou les chas-
 ser de leur ame avec la même fa-
 cilité; elle arrête le cours des
 fleuves; elle force les astres à re-
 tourner en arrière; elle contraint
 les morts à sortir de leurs tombes;
 on entend la terre mugir sous ses
 pieds & à son ordre on voit les
 ormeaux descendre des montagnes.

*Hesperidum templi custos, epulaf-
 que draconi*

*Quæ dabat & sacros servabat in
 arbore manos;*

Spargens humidu mella, &c.

HESTIÉES. Les Grecs & par-
 ticulièrement les Corinthiens, of-
 fraient des sacrifices en l'honneur
 de la fille de Saturne & de Rhéa,
 la Déesse du feu, ou le feu lui-
 même, & les fêtes que l'on cé-
 lébraient à cette occasion s'appel-
 laient *Hestiées*.

HESYCHASTES. On a donné
 ce nom à certains Moines Grecs

contemplatifs, qui faisaient profession d'être dans une perpétuelle oisiveté. D'après un certain Palamas, Archevêque de Thessalonique, ils se persuaderent que la lumière vue par les Apôtres sur le Thabor était Dieu même, ou du moins qu'elle était créée, & cette extravagante idée, aussitôt condamnée que produite en public, fut l'unique fruit qu'ils retirèrent de leur contemplation.

HÉTÉROUSIENS. Ces hérétiques, adoptant les idées d'Ætius leur Chef, ne disaient pas comme quelques Ariens, que le fils de Dieu était d'une substance semblable à celle du père, mais qu'il était d'une autre substance que lui.

HETMANN. Nom que l'on donne au Chef ou Général des Cosaques de l'Ukraine, qui est maintenant vassal de l'empire de Russie.

HÉTRUSQUES. On a fait jusqu'ici de vains efforts pour expliquer quelques inscriptions de l'ancienne Hétrurie, épargnées par l'injure des tems & qui n'en sont pas pour cela moins intelligibles. Ce qu'on peut dire à ce sujet de plus consolant, c'est que les Hétrusques, qui vraisemblablement ont instruit les Romains, avaient une langue & des caractères particuliers, dont ils ne communiquaient la clef à aucun étranger. Il n'est pas difficile d'en trouver la raison. Ce peuple était le seul en possession de consacrer chez ses voisins, & même dans les contrées éloignées, les Temples & l'enceinte des villes; on s'adressait à lui pour l'interpré-

tation des prodiges; on le recherchait pour en faire l'expiation, & si sa langue qu'il appelait divine, avait été connue, son utile profession aurait dégénéré & son crédit serait tombé. La superstition ne se soutient que par le mystère.

HEURES. Les Mythologistes font les Heures filles de Jupiter & de Thémis: Hésiode en compte trois, Eunomie, Dicé & Irène. Noms qui signifient, le bon ordre, la justice & la paix, sans doute pour apprendre aux hommes, que le bon usage qu'on fait des Heures, entretient les loix, la justice & la concorde. L'emploi des Heures était, selon Homère: » d'ouvrir les portes du ciel. Elles » veillent, dit ce grand Poète, » depuis le commencement des » tems à la garde du palais de » Jupiter; & lorsqu'il faut ouvrir » ou fermer ces portes d'éternelle » durée, elles écartent ou rappro- » chent sans peine le nuage épais » qui leur sert de barrière. « A ces trois Heures, qui présidaient au printems, à l'été & à l'hiver, on en ajouta deux autres, Carpo & Thalatte, lorsqu'on distingua des trois saisons, l'automne & le solstice d'hiver, ou sa partie la plus froide: enfin lorsque les Grecs partagèrent le jour en douze parties égales, les Poètes jugerent à propos de créer douze divinités pour garder les barrières du ciel. Amphiction bâtit à Athènes un Temple en l'honneur des Heures, & on leur offrit des sacrifices, dans lesquels on faisait bouillir la viande au lieu de la rôtir. Les Athéniens adressaient des vœux à

ces Déeses , à l'effet d'obtenir une chaleur modérée, qui avec le secours des pluies , fir parvenir les fruits de la terre à leur maturité.

HIDALGO. C'est le titre que prennent tous les gentilshommes Espagnols , qui ne sont pas grands d'Espagne. On prétend que ce mot veut dire fils de Goth , parce que les meilleures familles de ce royaume se persuadent descendre des Goths. Les Hidalgo ne sont soumis qu'aux collectes provinciales & ne payent aucuns impôts généraux.

HIERACITES. Un certain Hieracas fut le Chef de ces hérétiques, qui niaient comme lui la résurrection de la chair, & soutenaient que le mariage était absolument contraire à la pureté de la loi nouvelle. Les Hieracites pratiquaient beaucoup d'austérités & recherchaient la solitude. Un grand nombre de Moines Egyptiens furent de cette secte. Une remarque qu'on ne doit pas laisser échapper , c'est que les hérétiques des premiers siècles, fondés sur quelques passages de l'écriture mal-interprétés , étaient dans la persuasion que la fin du monde approchait , & en conséquence détestaient le mariage , méprisaient les biens, & fuyaient la société.

HIERACOBOSQUES. Les Grecs donnaient ce nom aux Prêtres Egyptiens qui étaient chargés de nourrir les éperviers consacrés dans leurs Temples au Dieu Osiris. Cette Nation portait si loin sa vénération pour ces oiseaux , que si quelqu'un , soit volontairement, soit par méprise, avait tué

Tom. II.

un épervier , la loi portait qu'il fût puni de mort comme pour l'Ibis.

HIERARCHIE. On entend par ce mot les divers chœurs des anges qui composent la milice céleste , que S. Denis divise en neuf chœurs.

HIÉRARCHIE. Mot qui désigne les différens ordres des fidèles qui composent la société Chrétienne, depuis le Pape qui est le Chef, jusqu'au simple laïque. Le Pape est le Chef suprême de l'Eglise. Les Prélats gouvernent chacun une portion de l'Eglise universelle : Les Prélats, les Primats & les Archevêques sont plus élevés en dignités que les simples Evêques, mais la juridiction spirituelle est la même entr'eux. Les Curés gouvernent les paroisses , sous l'autorité des Prélats, & les simples Prêtres ferment, si l'on peut s'exprimer ainsi , la Hiérarchie Ecclésiastique.

HIEROCÉRYCE. Nom du Chef des Hérauts sacrés dans les mystères de Cérès. Il était particulièrement chargé d'écarter les prophanes , & tous ceux que les loix excluait des cérémonies, pour causes légitimes. Sa charge lui donnait le droit d'imposer un silence respectueux aux initiés ou de les averrir de ne prononcer que des paroles convenables à la dignité des mystères qui se célébraient. L'importante charge d'Hierocéryce appartenait à la famille des Céryces , & celui qui en était en possession la conservait toute sa vie : elle n'obligeait point à garder le célibat, comme la suprême dignité d'Hie-

rophante. (*Voyez* HIEROPHANTE) Comme l'Hieroceryce représentait Mercure, il portait des ailes sur son bonnet, & un caducée à la main.

HIEROCORACES. Mot qui signifie Corbeaux sacrés; c'est ainsi que les Perses appelaient les Prêtres de Mithras ou du Soleil, peut-être à cause de la couleur de leurs habits sacerdotaux.

HIÉROGLYPHE. C'est la première méthode qu'on a trouvée de peindre les idées par des figures. Tous les peuples ont fait usage des Hiéroglyphes; les Chinois dans l'orient, les Mexiquains dans l'occident, les Scythes dans le nord, les Indiens, les Phéniciens, les Ethiopiens, les Etruriens & les Egyptiens, ont employé cette manière d'écrire par peinture: ces derniers sur-tout expliquaient leurs loix, leurs réglemens, leurs usages, leur histoire, & tout ce qui avait rapport aux matieres civiles par des Hiéroglyphes. Dans le vestibule du Temple de Minerve à Saïs, on voyait les figures d'un enfant, d'un vieillard, d'un faucon, d'un poisson, & d'un cheval-marin, & tout cela rassemblé, exprimait cette sentence morale: « Vous tous qui » entrez dans le monde, & qui » en sortez, sachez que les Dieux » haïssent l'impudence. » Les Egyptiens lisaient à merveille cet Hiéroglyphe; mais lorsqu'on eut inventé l'art de l'écriture, le peuple perdit l'usage des Hiéroglyphes, & les Prêtres restèrent seuls dépositaires d'une écriture qui conservait les secrets de la religion. Ces Hiéroglyphes sont

sans doute la source du culte que les Egyptiens rendirent aux animaux. Comme chaque Dieu Egyptien était figuré dans les Temples par un symbole, le peuple naturellement se tournait vers le symbole pour lui adresser ses prières; & cette dévotion se changea bientôt en adoration directe, aussitôt que le culte de l'animal vivant eut été reçu.

HIÉROGRAMMATÉES. Prêtres Egyptiens qui étaient particulièrement chargés d'expliquer les mystères de la religion, & d'en régler les cérémonies. Ils inventaient & écrivaient les Hiéroglyphes. On pourrait les regarder comme les premiers & les plus intimes Conseillers du Roi, puisqu'ils ne le quittaient point, & que ce n'était que par leurs conseils qu'il agissait. Ces Prêtres observaient continuellement les astres & les mouvemens du ciel. Ils passaient pour Devins. Les premiers après le Souverain, ils portaient comme lui une espèce de sceptre en forme de soc de charrue. Un Hiérogrammatée, dit Suidas, prédit à un ancien Roi d'Egypte qu'il y aurait un Israélite plein de sagesse, de vertu & de gloire, qui humilierait l'Egypte.

HIÉROMANTIE. On donnait ce nom général à toutes les sortes de divinations qu'on tirait des victimes offertes aux Dieux en sacrifice, ou de toutes les choses quelconques qu'on leur présentait.

HIÉROMNÉMON. Nom des Présidens des sacrifices ou Gardiens des archives sacrées. Les

Hiéromnémons étaient les Délégués que les villes de la Grèce envoyaient aux Thermopyles, pour y prendre séance dans la fameuse assemblée des Amphictyons. Leurs fonctions s'étendaient sur tout ce qui avait rapport à la religion ; ils réglaient la dépense des sacrifices que l'on faisait aux Dieux pour la conservation de la Grèce en général. Dans chaque ville l'Hiéromnémon était élu par le sort ; & le tems de sa députation expiré, il rendait ses comptes au Sénat, & ensuite au peuple. Les Hiéromnémons recueillaient les suffrages dans l'assemblée des Amphictyons, & ils prononçaient ensuite les arrêts : ils étaient seuls en droit de convoquer ces assemblées, & les Grecs comptaient leurs années par les différens Hiéromnémons, comme les Romains comptaient les leurs par les différens Consuls.

HIÉROPHANTE. Grand-Prêtre de Cérès chez les Athéniens. L'Hiérophante était aussi appelé Prophète. Il était préposé particulièrement pour enseigner les choses sacrées, & les mystères de Cérès aux dévots qui voulaient s'y faire initier. Lui seul avait le droit d'offrir des sacrifices à la Déesse ; il pouvait orner les statues des autres Dieux, & les porter dans les grandes cérémonies religieuses. Un nommé Eumolpe fut le premier Hiérophante, & devint chef de la plus considérable famille d'Athènes ; qui donna constamment pendant plus de douze cens ans des Hiérophantes aux Eleusiens. Sitôt

qu'un Eumolpide était revêtu de la dignité suprême d'Hiérophante, il devait passer ses jours dans le célibat.

HILARIES. Pendant la durée de ces fêtes, qui se célébraient à Rome avec beaucoup de pompe, il était défendu de porter le deuil, & de faire aucune cérémonie funèbre. On faisait porter tout ce qu'on avait de plus précieux devant la statue de Cybèle que l'on menait en procession par toute la ville. Chacun pouvait s'habiller à sa fantaisie, & prendre les marques de telles dignités qu'il jugeait à propos.

Cette fête était appelée *renouvellement* par les Grecs ; elle se célébrait dans le commencement du printemps.

HIPHALTES ou **EPIALTES.** Nom que quelques Mythologistes donnent à certaines Divinités rustiques, qu'ils supposent être des génies qui viennent couchés pendant la nuit avec les hommes & les femmes ; c'est ce que les Médecins appellent incubes, & le vulgaire cauchemar, qui n'est autre chose qu'une espèce d'oppression accompagnée de pesanteur & de resserrement qu'on éprouve quelquefois pendant le sommeil.

HIPPARQUE. Nom que les Athéniens donnaient au Commandant de leur cavalerie, qui était composée de deux mille huit cens chevaux en tems de paix, & partagée en deux corps, à la tête de chacun desquels il y avait un Hipparque. On ne licenciant jamais ces cavaliers.

HIPPOCENTAURE. On croit

que ce sont les Thessaliens qui les premiers entreprirent de dompter le cheval, & que par cette raison les peuples voisins leur donnèrent le surnom d'Hippocentaures, sur la fausse supposition que l'homme & le cheval ne faisaient qu'un même composé. Comme les Cavaliers Thessaliens s'exerçaient à combattre contre des taureaux qu'ils perçaient de leurs javelots, ou les renversaient, en les prenant par les cornes; on dit que les centaures s'étaient mêlés avec des cavales, avaient engendré les Hippocentaures. Les Poètes firent bientôt cette idée, qui donnait une si vaste carrière au merveilleux dont ils se plaisaient à orner leurs productions.

HIPPOCRATIES. C'était une fête que les Arcadiens célébraient en l'honneur de Neptune équestre, qui, à ce qu'ils prétendaient, avait fait présent du cheval aux hommes. Pendant la durée de cette solennité, tous les chevaux étaient exemptés de travailler; on les promenait dans les rues & dans les campagnes, chargés de leurs plus beaux harnois, & ornés de guirlandes de fleurs. Les Romains célébraient une pareille fête qu'ils nommaient *Consualia*.

HIPPOLYTION. Nom d'un Temple que la fameuse Phèdre éleva sur une montagne près de Troène en l'honneur de Vénus, & qu'elle appella Hyppolytion, par rapport à Hippolyte, fils de Thésée, dont elle était éperdue-ment amoureuse. Dans la suite cet édifice fut nommé le Temple de Vénus la spéculatrice, parce que pendant qu'on le bâtissait,

Phèdre, sous prétexte de presser le travail des ouvriers, s'y rendait pour avoir occasion de voir son beau-fils, qui faisait les exercices dans la plaine.

HIPPOMANÉS. Les anciens appelaient ainsi une certaine liqueur qu'ils supposaient couler des parties naturelles d'une jument, & une excroissance de chair que les poulains nouveaux-nés ont quelquefois sur le front. Ils accordaient à ces deux Hippomanés une vertu singulière dans les philtres & autres compositions destinées aux maléfices. Les Auteurs modernes n'ont pas eu de peine à réfuter ces extravagances.

HIPPONE. Déesse des chevaux & des écuries. » Un jeune Ephé-
» sien, dit Aristote au second
» Livre de ses paradoxes, ayant
» eu commerce avec une ânesse,
» il en nâquit une fille que se fit
» remarquer par ses charmes, &
» qu'on nomma de la circonstance
» extraordinaire de sa naissance,
» *Onoseilia*. « Quelle devait être la dépravation des mœurs des Payens, puisqu'ils cherchaient dans les actions les plus infâmes, l'origine des êtres qu'ils devaient adorer? Il n'en est presque point dont la naissance ne soit déshonnête.

HIRPES. Nom de quelques familles d'Italie qui demeuraient dans le territoire des Falisques, & que le Sénat de Rome avait exemptées d'aller à la guerre, parce qu'elles fournissaient des Prêtres, qui dans un sacrifice que l'on faisait toutes les années à Apollon, au mont Soracte, marchaient nus, pieds sur des char-

bons ardens sans se brûler, en présence de tout le peuple. On nous parle aussi d'un certain Temple de Castabala dans la Cappadoce, dédié à Diane, dont les Prêtresses marchaient impunément sur de la braise embrasée. Que de tout tems le peuple a été facile à tromper! Ce que faisaient les Hirpes, n'était certainement pas à comparer aux moindres tours de nos bateleurs.

HISTOIRE des Princes. Un Missionnaire respectable (le Pere le Comte) nous assure qu'on emploie une maniere assez singuliere pour composer l'Histoire des Empereurs de la Chine. » Un certain nombre de Docteurs choisis, dit-il, remarquent avec soin toutes les paroles & toutes les actions des Moharques. Chacun d'eux en particulier, & sans le communiquer aux autres, les écrit sur une feuille volante à mesure que les choses se passent, & les jettent dans un bureau par un trou fait exprès. Le bien & le mal y sont racontés simplement. *Un tel jour, disent-ils, le Prince s'emporta mal-à-propos, & parla d'une maniere peu convenable à sa dignité...* ou bien, *il entreprit courageusement la guerre pour défendre ses peuples...* ainsi de tout ce qui se passe dans le Gouvernement... Afin que la crainte ou l'espérance n'y aient aucune part, ce bureau ne s'ouvre jamais durant la vie du Prince, ni durant le tems que sa famille est sur le trône. Quand la couronne passe dans une autre Maison, on ramasse tous

» ces mémoires particuliers, on les confronte les uns avec les autres... & on en compose l'Histoire de l'Empereur. » Ceci semble merveilleux dans l'éloignement; vu de près on y discernerait sans doute bien des défauts, sans compter l'ineptie des Docteurs & l'infidélité du rédacteur.

HISTRION. Farceur que les Romains faisaient venir de l'Etrurie pour les jeux Scéniques. Ces Histrions exécuterent d'abord au son de la flûte une danse grave sur de simples tréteaux: ensuite ils joignirent à leurs danses le récit de quelques vers grossiers & faits sur le champ, & enfin ils se mirent à réciter des Satyres, qui avaient une musique régulière, au son des flûtes, & accompagnées de danses & de mouvemens convenables. Ces farces se soutinrent pendant deux cent vingt ans, c'est-à-dire, jusqu'à l'an de Rome 314, qu'Andronicus fit représenter une piece en règle. Le nom d'Histrions est depuis resté aux Comédiens.

HIZREVI ou HÉRÉVI, Fondateur d'un Ordre de Religieux Turcs. On dit que ce saint homme mortifiait sa chair par des jeûnes continuels, & qu'il pleurait avec tant d'amertume les péchés qu'il croyait avoir commis, que les Anges descendaient du ciel pour le consoler. Hérévi était un savant chymiste, & possédait l'incalculable & plus que rare secret de faire de l'or; aussi en donnait-il volontiers au lieu d'Aspres à ceux qui voulaient entrer dans son Ordre, Humble, humain, charitable,

il remplissait les emplois les plus abjects de sa communauté avec une sorte de joie , & fonda plusieurs hôpitaux. Sa grande satisfaction était d'acheter des fressures de veaux & de moutons pour nourrir les animaux qui n'avaient ni maîtres ni asyles. C'est la seule action de Hérévi que ses disciples font aujourd'hui gloire d'imiter : Orgueilleux, libertins, avarés, ils ajoutent à ces mauvaises qualités celle d'être paresseux. Ils portent d'ailleurs l'impiété au point de dire qu'il faut être hypochondriaque ou fou, pour servir Dieu, & c'est en conséquence de cet affreux principe que par dérision ils pendent à la porte de leur monastère des chapelets, des rubans, des morceaux de taffetas & des cotnes. Ils ont une maison dans Constantinople.

HOBAL. Nom d'une idole de Syrie qu'un certain Amrou avait achetée des habitants de ce pays, sur l'assurance qu'ils lui avaient donnée, qu'elle lui procurerait de la pluie dans ses voyages lorsqu'il en aurait besoin, comme elle leur en fournissait quand ils s'adressaient à elle. Revenu dans sa patrie, Amrou plaça le Dieu Hobal dans le Temple de la Mecque au nombre des idoles qui y étaient adorées. La statue d'Hobal était de pierre rouge : elle représentait un vieillard vénérable, avec une longue barbe : en chemin une des mains de l'idole avait été cassée, & les Mecquois lui en firent remettre une d'or qui tenait sept flèches. Mahomet, maître de la Mecque, détruisit cette idole, & toutes celles dont

elle était entourée.

HOBLERS ou **HOBILERS.** Nom que l'on donnait autrefois à des gens qui demeuraient sur les côtes, & qui étaient obligés de tenir continuellement un cheval prêt en cas de quelque invasion, afin d'en donner avis.

HODER. On trouve dans l'Edda ou la Mythologie Celtique le nom de ce Dieu extrêmement révété par les Celtes ou les Goths. Ces peuples prétendaient que le Dieu Höder était aveugle, mais très-fort. » Les » Dieux & les hommes, disaient- » ils, voudraient bien qu'on n'eût » jamais besoin de prononcer son » nom; mais ils conserveront un » long souvenir des exploits qu'ont » faits ses mains. «

HOEKEN. Ancienne faction en Hollande opposée à celle des Kabiliauws : ce dernier nom est tiré du poisson appelé en Flammant Kabeljauw, (Merlus) & qui mange les autres. Les Hoëkens à leur tour prirent le leur du mot Hollandais *Hoëk*, qui signifie hameçon. Ainsi, par son sobriquet, la première faction voulait dire qu'elle dévorait ses ennemis, & la seconde, par le sien, prétendait faire entendre qu'elle prendrait les siens à l'hameçon.

Ces deux factions s'élevèrent en 1350, à l'occasion de la régence que Marguerite, Comtesse de Hollande, disputait avec son fils Guillaume V. Les Kabiliauws soutenaient le parti du fils ; les Hoëkens combattaient pour la mère : les premiers portèrent des bonnets gris, les seconds se cou-

vrirent la tête de bonnets rouges. Les deux partis se firent une guerre cruelle avec une égale animosité ; mais les Kabiliauws étaient les plus forts & les plus barbares, & les Hoëkens les plus faibles & les plus généreux. Ce massacre civil commença, comme nous venons de le dire, en 1350 ; il dura cent quarante ans, & finit enfin en 1492.

HOFMANISTES. Hérétiques qui prétendaient que le Christ s'était fait chair de lui-même, & qu'il n'était pas né d'une Vierge, ainsi que l'Ecriture nous l'apprend. Parmi ces cœurs durs, un pécheur qui retombait dans son péché, ne pouvait plus espérer d'obtenir son pardon de la Divinité.

HOLLANDE. (la) On donne à cette République le nom de Provinces Unies, à cause de l'union qu'elles firent entr'elles au mois de Janvier 1579 pour la défense de leur liberté contre Philippe II, Roi d'Espagne. Ces Provinces sont au nombre de sept : savoir, le Duché de Gueldres, qui comprend le Comté de Zutphen, les Comtés de Hollande & de Zélande, les Seigneuries d'Utrecht, de Frise, d'Overysseel & de Groningue. Outre ces Provinces, la République possède encore plusieurs villes, ou conquises ou incorporées, & c'est ce qu'on nomme le pays de la Généralité ; parce qu'elles dépendent immédiatement des Etats Généraux, & non d'aucune Province particulière. Il faut ajouter à ces places, situées dans le Brabant, dans le pays de Limbourg, en Flandre, & dans le

haut-quartier de Gueldres, les vastes établissemens que sous la protection des Etats Généraux possèdent les Compagnies des Indes Orientales & Occidentales, & la Société de Surinam.

Le nom de Hol-land signifie pays creux ; & l'ancienne Hollande, bornée au nord par le vieux canal du Rhin, & qu'on peut appeller la vraie Hollande, faisait du tems des Romains partie de la Gaule Belgique : on nommait Caninéfates les peuples qui l'habitaient. La Frise était occupée par les Marfatiens & par les Frisons, qui conservèrent leur liberté, malgré les efforts des armées Romaines pour la leur ravir, & qui embrassèrent le Christianisme sous le regne de Charlemagne. Ce peuple, soumis par les Danois, secoua le joug de ces barbares vers l'an 900, & Charles le Simple donna le titre de Comte de Frise à Thierri, qu'on peut regarder comme le premier Comte de Hollande. La nord-Hollande demeura dans l'indépendance jusqu'en 1313, que Jean de Baviere, Comte de Hollande, s'en empara. Avant ce tems tout ce pays était gouverné par des Seigneurs particuliers, qui étaient égaux entr'eux. La succession des Comtes de Hollande a subsisté jusqu'à Philippe, pere de Charles V, qui laissa ce Comté à Philippe II, Roi d'Espagne. On connaît la conduite dure de ce Monarque envers ces Provinces, & la révolution qui donna naissance à la République.

En général la Hollande n'est pas un bon pays ; mais l'activité

& l'industrie de ses habitans l'ont rendue fertile : par-tout le travail y force la nature. De fortes digues , dont l'entretien coûte des sommes assez considérables pour entretenir une armée de quarante mille hommes , s'opposent à l'impétuosité des rivières & aux flots de l'océan, toujours prêts à l'engloutir. Il n'y a point de Royaume où l'on trouve en aussi peu d'étendue une si grande quantité de villes superbes & opulentes , de bourgs riches , & de villages agréables. La Religion Protestante est la dominante des Provinces-Unies ; mais toutes les autres y sont protégées & tolérées. Les Catholiques qui composent presque un quart des habitans , jouissent des prérogatives des autres citoyens par rapport à la justice , au commerce , & aux impôts : ils peuvent prétendre à tous les emplois militaires , excepté le grade de Veld Maréchal.

Quoique les impôts paraissent exorbitans , puisqu'ils forment à peu près le tiers du prix qu'on paye du pain , du vin , de la bière , &c. Le peuple accoutumé à ces prix , en quelque façon constants , ne s'en plaint jamais , d'autant mieux que personne n'en est exempt.

Il y a des taxes sur le sel , le savon , le café , le thé , le tabac ; sur les domestiques , les chevaux , les carrosses , les chaises & autres voitures , & sur les bêtes à cornes. Ce qu'on appelle dans le pays *verponding* , est la taille sur les maisons & sur les terres : celle-ci est doublée , & même triplée dans les besoins

pressans de l'Etat. Par la même raison on leve aussi quelquefois le centieme & le deux-centieme deniers de la valeur de tous les biens des habitans , tant en fonds de terre , qu'en obligations sur l'Etat. Dans les Provinces qui produisent du bled , on taxe les terres ensesementées , c'est ce qui s'appelle *bezaaygeld*. De plus on leve le quarantieme denier de la vente de tous les biens en fonds de terre , des vaisseaux & des successions collatérales. Il y a des droits d'entrée & de sortie , mais médiocres , dont le produit sert à l'entretien de la marine. Le papier timbré est un revenu considérable. La République a cinquante mille hommes de troupes sous le drapeau , & trente à quarante vaisseaux de guerre.

Il est vrai que les Etats Généraux représentent les sept Provinces-Unies , mais ils n'en sont pas pour cela les Souverains : ces Provinces forment bien ensemble un même corps ; mais elles n'en sont pas moins chez elles souveraines , indépendantes , & maîtresses de faire de nouvelles loix pour leur sûreté.

Les Députés de sept Provinces prennent le titre de hauts & puissans Seigneurs , & les Souverains les qualifient dans les écrits qu'ils leur adressent de *leurs Hautes-Puissances*. Chaque Province envoie à l'assemblée des Etats autant de Députés qu'elle le juge à propos ; mais malgré cela , il n'y a que sept voix , parce qu'on compte les suffrages par Provinces , & non point par Député.

Chaque Province préside à son

tour. Ceux qui possèdent des charges militaires ne peuvent prendre séance dans l'assemblée des Etats Généraux. Le Capitaine général s'y présente, fait les propositions, & se retire lorsqu'il est question de délibérer sur la chose proposée.

Les Députés ne sont que pour trois ou six ans au plus, à moins qu'ils ne soient continués. Cependant la Province de Hollande députe un membre de ses nobles à vie : celle d'Utrecht députe aussi à vie un Membre de corps Ecclésiastique & un de la Noblesse, & les quatre Députés de Zélande sont aussi à vie. Les Ambassadeurs & les Ministres dans les Cours étrangères, ont une commission pour entrer dans l'assemblée des Etats Généraux.

Le Conseiller-Pensionnaire de Hollande assiste tous les jours à cette assemblée ; c'est lui qui est chargé de faire les propositions de cette Province. Le Greffier ou Secrétaire des Etats doit s'y trouver tous les jours, pour écrire les résolutions qui s'y prennent, & les lettres qu'on fait parvenir aux Ambassadeurs : il assiste aux conférences qui se tiennent avec les Ministres étrangers, & y donne sa voix ; en un mot tous les actes, les ordonnances des Etats, & les commissions des Officiers généraux sont expédiés & scellés par lui.

Tous les trois ans les Etats Généraux envoient deux Députés à Maestricht, pour terminer avec les Commissaires du Prince de Liège les procès & les autres affaires, & leur jugement est sans

appel. Lorsque la République est en guerre, les Etats tiennent toujours deux Députés à l'armée, & le Conseil d'Etat en envoie un autre, sans l'avis desquels le Général ne peut ni livrer bataille, ni entreprendre de siège.

Dans les affaires importantes, il faut pour prendre une résolution, comme celle de faire la paix ou la guerre, que toutes les Provinces soient du même avis. Il en est de même pour lever des troupes, & pour révoquer les anciens réglemens.

Le Conseil d'Etat a le département des affaires de la guerre, & de l'administration des finances. Il est composé de douze Conseillers ou Députés des Provinces, qui prêtent serment aux Etats Généraux. Dans ce Conseil on compte les suffrages par Députés, & non par Provinces, & tour à tour les douze Députés deviennent Présidens pendant une semaine. Il y a, outre les Députés, un Trésorier général, qui a séance dans ce Conseil, qui a inspection sur la conduite, & sur celle du Receveur général & des Officiers subalternes de la Généralité.

Une Chambre des Comptes, établie en 1607, & composée de deux Députés de chaque Province, examine & arrête les comptes du Receveur général & des autres Comptables.

La Chambre des Finances règle tout ce qui regarde l'approvisionnement & la subsistance de l'armée.

Chaque Province a droit de battre monnaie ; mais toutes sont

convenues en même-tems que la monnoie de chaque Province, qui aurait cours dans toute l'étendue de la République, serait d'une même valeur intrinsèque. Il y a pour cet effet une Chambre qui a l'inspection sur tout ce qui regarde les monnoies frappées, soit au nom des Etats Généraux ou des Etats des Provinces particulieres.

L'Amirauté, composée de cinq Colleges, rend ses Sentences sans appel, pour ce qui concerne les fraudes des droits d'entrée & de sortie, les prises sur mer, & les affaires criminelles. (*Voyez STAT-HOUDER.*)

HOLLANDE. (nouvelle) Ce pays est situé au sud de l'isle de Timor, à quinze degrés seize minutes de latitude méridionale. Les habitans de ces contrées sont peut-être les plus misérables de la terre & ceux qui approchent le plus des brutes. Ils sont grands, droits & menus; ils ont les membres longs & déliés, la tête grosse, le front rond, les sourcils épais: leurs paupieres sont toujours à demi-fermées, pour se garantir des mouches, & comme ils ouvrent rarement les yeux, ils ne sauraient voir de loin. Ils ont le nez gros, les lèvres grosses, & la bouche fort grande. On a remarqué qu'il manque aux jeunes comme aux vieux, deux dents du devant de la mâchoire supérieure, mais on ignore pourquoi ils se les arrachent. Ils n'ont point de barbe, & leurs cheveux sont noirs, courts & crépus, comme ceux des Nègres de Guinée.

Ces hommes malheureux ne portent point d'habits; ils attachent

seulement au milieu de leur corps un morceau d'écorce d'arbres; d'où pend au milieu une longue touffe d'herbe. Ils n'ont point encore eu l'industrie de se bâtir des cabannes, la terre leur sert de lit; ils vivent, hommes, femmes, enfans, vingt ou trente en société. Un petit poisson pris dans des especes de réservoirs, qu'ils font avec des cailloux sur les bords de la mer, est leur unique nourriture, car ils n'ont ni pain, ni grain, ni légume.

HOLOCAUSTE. C'était un sacrifice dans lequel la victime devait être entièrement consumée par le feu, pour témoigner à la Divinité qu'on se dévouait totalement à elle. Dans les sacrifices faits aux Dieux infernaux, l'hostie était toute brûlée sur l'autel, & il n'était pas permis de manger la plus petite partie de ces viandes. Dans la suite, les pauvres ne pouvant fournir à de pareilles dépenses, on se contenta de jeter dans le feu le foie de l'animal.

HOMICIDE. Chez les anciens Germains l'Homicide s'expiait par des amendes en argent ou en bestiaux. Ce peuple, par ses loix, ne pouvait être puni de mort, que pour crime de lèse-Majesté au premier Chef, ou pour trahison envers la patrie.

Cain a été le premier Homicide: la voix de Dieu prononça sa condamnation, & lui dit que le sang de son frere criait contre lui, qu'il serait maudit sur la terre, que quand il la labourerait elle ne lui porterait point de fruit, & qu'il serait vagabond & fugi-

rif. Caïn lui-même reconnut que son iniquité était trop grande pour qu'elle pût lui être pardonnée, & dit, dans l'amertume de son cœur, que quiconque le trouverait, le tuerait : mais le Seigneur pour donner un exemple de miséricorde, dit à Caïn, que quiconque le tuerait, serait puni sept fois, & il lui mit un signe afin qu'on ne le tuât point.

Les loix civiles que contient l'Exode, chap. xxj portent, » que » quiconque frappera un homme, » le voulant tuer, il mourra de » mort : que s'il ne l'a point tué » de guet-à-pens, mais que Dieu » l'ait livré entre ses mains, Moïse » ordonnera un lieu où le meur- » trier se retirera : que si par des » embûches quelqu'un tue son pro- » chain, Moïse l'arrachera des au- » tels, afin qu'il meure : que si » un homme en frappe un autre » avec une pierre ou avec le » poing, & que le battu ne soit » pas mort, mais qu'il ait été » obligé de garder le lit, s'il se » leve ensuite, & marche dehors » avec son bâton, celui qui l'a » frappé, sera réputé innocent, à » la charge néanmoins de payer au » battu ses vacations pour le tems » qu'il a perdu, & le salaire des » Médecins : que celui qui aura » frappé son serviteur & sa ser- » vante, & qu'ils soient morts » entre ses mains, il sera puni : » que si le serviteur ou la servante » survivent de quelques jours, il » ne sera point puni : que si dans » une rixe quelqu'un frappe une » femme enceinte & la fait avor- » ter sans qu'elle en meure, le » coupable sera tenu de payer telle

» amende que le mari demandera, » & que les arbitres régleront ; » mais que si la mort s'ensuit, il » rendra vie pour vie, œil pour » œil, dent pour dent, main pour » main, pied pour pied, brûlure » pour brûlure, plaie pour plaie, » meurtrissure pour meurtrissure. »

Par ces mêmes loix on était responsable du délit de son bœuf, qui était lapidé, & si le maître avait été inutilement averti de renfermer l'animal, la vie devait expier le crime, à moins qu'il ne la rachetât.

Les Israélites avaient trois vil- les au-delà du Jourdain, qui ser- vaient de retraites aux meurtriers involontaires.

Chez les Athéniens le meurtre involontaire n'était puni que d'un an d'exil ; le meurtre de guet-à-pens l'était du dernier supplice : cependant on lui donnait le tems de se sauver, & alors on confis- quait ses biens & l'on mettait sa tête à prix. Les Romains ordon- nèrent que l'assassin prémédité se- rait puni de mort, & que pour un meurtre involontaire on im- molerait un bœuf par forme d'ex- piation.

A Marseille, du tems de Va- lère-Maxime, l'homicide volon- taire de soi-même était en quel- que façon autotisé : on conser- vait un breuvage empoisonné que l'on donnait à ceux qui ayant ex- posé au Sénat les raisons qu'ils avaient de s'ôter la vie, en avaient obtenu la permission. L'Homicide de soi-même est puni parmi nous, comme contraire à la raison & à la religion, & l'on fait le procès au cadavre de celui qui s'est don-

né la mort. Les Romains ne connaissaient point cette procédure.

HOMICIDE. Lorsqu'un Persan est convaincu d'Homicide, le tribunal devant lequel son affaire a été instruite doit le remettre aux parens du mort, qui sont en droit de lui faire souffrir tous les maux que la vengeance & la férocité peuvent imaginer. Le Juge leur dit en leur remettant le coupable : « il vous est permis, selon » la loi, de répandre son sang, » mais souvenez-vous que Dieu » est miséricordieux. » Des vassaux alors prennent le meurtrier, le conduisent dans le lieu que leur indiquent les parties, lui lient les pieds & les mains & le laissent ainsi à la disposition de ses ennemis. Le Roi de Perse, tout despotique qu'il est, n'a pas le droit de faire grâce à un Homicide : les seuls parens du mort peuvent remettre la peine.

HOMMAGE. C'est le serment de fidélité que doit faire à son Seigneur tout vassal qui possède un fief. Le vassal faisait Hommage de son fief, la tête nue, à genoux, sans épée, ni éperons, les mains dans celles du Seigneur, qui était assis & couvert. L'Hommage était lige ou simple. Par l'Hommage lige, on s'engageait à servir en personne son Seigneur envers & contre tous. Par le simple on pouvait substituer un homme à sa place. Après cette première cérémonie le Seigneur donnait au vassal l'investiture de son fief, en lui mettant entre les mains une épée ou une bannière ou un gant, ou des clefs, selon l'usage du pays : ensuite le Seigneur bai-

fait le vassal pour marque de l'engagement réciproque qu'ils contractaient, de se secourir mutuellement. Le feudataire devait aller à la guerre, sous la bannière de son Seigneur. Le Roi n'accordait le baiser qu'à la Noblesse du Sang, & non à celle du Fief. Ces deux Hommages obligeaient le vassal à servir le Suzerain envers & contre toutes les créatures, qui peuvent vivre & mourir. On appelait l'Hommage de Corps, celui qu'un homme serf devait à son Seigneur de la glebe où il était attaché & en vertu duquel il ne pouvait prendre une femme d'une autre condition que la sienne, sans le congé de son Seigneur, sous peine d'une amende arbitraire, & lorsque les Seigneurs accordaient cette permission, ils se réservaient le droit de partager les enfans qui provenaient de ces mariages. Telle était encore dans le douzième siècle la malheureuse condition des serfs ou gens de main-morte.

HOMMES d'Armes. Gentil-homme qui combattait à cheval, armé de toutes pièces, *Catapraetus eques*. Il conduisait avec lui cinq personnes, savoir, trois Archers, un *Coutillier*, ou un Ecuyer, ainsi nommé du couteau ou bayonnette qu'il portait à son côté, & un page ou valet. Des Hommes-d'Armes, Charles VII composa quinze compagnies de cent Hommes-d'Armes, appelées compagnies d'Ordonnance, qui formèrent un corps de neuf mille chevaux, outre les volontaires qui étaient en grand nombre, avec l'espoir d'obtenir une place.

Sous Louis XII, l'Homme-d'Armes conduisait sept hommes : sous François I, il en fallait huit pour composer, ce qu'on appelait alors une lance, fournie.

HOMMES Intelligens. Hérétiques du quinzième siècle qui infesterent la Flandre de leur affreuse doctrine. Ils reconnaissaient pour Chef un certain Cantor, & un Carme nommé Guillaume de Hildesheim. Le Carme publiait que Cantor était le Sauveur des Hommes : il annonçait que les démons & les damnés sortiraient un jour de l'enfer & qu'ils seraient reçus dans le ciel ; il niait que Jésus-Christ eût été porté par le diable sur le sommet du Temple. Ce fanatique, né avec une imagination ardente & voluptueuse, prêchait effrontément que la prière & tout culte extérieur étaient superflus ; qu'en conscience les femmes devaient accorder leurs faveurs à ceux qui les leur demandaient ; que le règne du père & du fils étaient passés, & qu'alors commençait celui du S. Esprit. On poursuivit long-tems les Hommes Intelligens, mais ils se sauvaient des rigueurs de la loi en niant leur abominable doctrine sans aucun scrupule : enfin on arrêta le Carme, qui avoua ses erreurs & les ténacités. Ainsi finit cette secte.

HOMME Libre. On appelait autrefois Hommes Libres ceux qui d'un côté n'avaient ni bénéfices ni fiefs, & qui de l'autre n'étaient point soumis à la servitude de la glèbe : leurs terres étaient allodiales. Les Hommes Libres, Francs, Romains & Gaulois,

étaient conduits à la guerre par leurs comtes, les Vicaires des Comtes & des Officiers qu'on nommait Centeniers. Les droits que le Prince imposait sur les Hommes Libres ne consistaient qu'en de certaines voitures exigées dans des occasions publiques & en quelques impôts sur les rivières.

Dans la suite les Hommes Libres devinrent capables de posséder des fiefs : & ce changement arriva entre le règne de Gontran & celui de Charlemagne.

HOMME Nouveau. Dans la République Romaine on appelait Hommes Nouveaux ceux qui les premiers de leur famille commençaient à se pousser dans les charges par leurs vertus, & non par l'illustration de leurs ancêtres. Cicéron était un Homme Nouveau, car lorsqu'il fut préféré à Catilina pour le Consulat : » Je ne prétends pas, dit l'Orateur Romain en plein Sénat, » m'étendre sur les louanges de mes » ancêtres, par cette seule raison » qu'ils ont vécu sans rechercher » les applaudissemens de la renommée populaire, & sans désirer l'éclat des honneurs que » vous conférez. «

Les Nobles Romains (Nobiles) étaient ceux dont les ancêtres étaient parvenus aux grandes charges, & dont ils conservaient chez eux les images. Les Hommes Nouveaux (Novi Homines) étaient ceux qui n'avaient que leurs images : & les Hommes Ignobles (Ignobiles) ceux qui n'avaient ni les portraits de leurs ancêtres, ni les leur. Cicéron était

donc un Homme Nouveau , parce qu'il n'aurait pu faire porter à ses funérailles les bustes de cire de ses ancêtres. Caron était aussi un Homme Nouveau , & il répondait à ce reproche, qu'on lui faisait souvent : » Je le suis quant » aux dignités , mais quant au » mérite de mes ancêtres , je suis » très-ancien. « Heureuse la république qui peut ainsi compter dans son sein quelques Hommes Nouveaux.

HOMORIEN. (Jupiter) Les habitans de Crotone & ceux de Sybaris , ayant terminé une longue guerre , qui s'était élevée entre eux , firent bâtir à frais communs un Temple à Jupiter Homorien , dans l'endroit qui séparait leur domination. Toutes les années ils y offraient un sacrifice , & c'était dans ce lieu que dans la suite ils réglèrent toutes les affaires importantes , qui pouvaient concerner les deux peuples. Le Jupiter Homorien des Grecs , est le même que le Jupiter Terminalis des Latins.

HOMUNCIONISTES. Nom que l'on donna aux Hérétiques sectateurs de Photin , qui soutenaient que Jésus-Christ n'était qu'un pur homme.

HOMUNCIONITES. Hérétiques qui soutenaient que l'Image de Dieu avait été imprimée sur le corps de l'homme , & non sur son ame , lorsque l'Etre Suprême , dans la création du premier homme , avait prononcé ces paroles : » faciamus hominem ad » imaginem & similitudinem nostram. « (c. j. v. xxvj.)

HONDREOUS. C'est le titre que l'on donne aux Nobles de l'isle de Ceylan. Ils ont droit de porter une robe qui leur descend jusqu'à la moitié des jambes , de laisser tomber leurs cheveux dessus leurs épaules , de porter l'épée , la canne , & une mitre d'une forme singulière. Ceux qui sont le plus intimement dans la faveur du Roi , reçoivent de ce Prince un ruban d'or ou d'argent , dont ils se ceignent le front. Les Hondreous , sous peine de dégradation de Noblesse , ne peuvent s'allier avec des filles d'une classe inférieure , & lorsque le Souverain veut punir les filles des Nobles , il les fait prostituer aux gens de la lie du peuple , qui sont regardés comme infâmes & à qui il n'est pas permis de se fixer dans les villes.

HONGRIE. (la) Autrefois ce vaste pays se gouvernait comme la Pologne se gouverne encore aujourd'hui : Elle élisait ses Rois dans ses diètes ; le Palarin de Hongrie avait la même autorité que le Primat Polonais , & de plus il était Juge entre le Souverain & la Nation. Les Nobles jouissaient du privilège dangereux de l'impunité , ainsi que la Noblesse Polonoise , & ils pouvaient ainsi qu'elle disposer de leurs serfs. Le peuple était esclave ; la force du royaume consistait en une nombreuse cavalerie , composée des Nobles & de leurs vassaux. L'infanterie n'était qu'une multitude de paysans qui combattaient sans ordre pendant l'intervalle des semailles à la moisson. Les Hongrois sont robustes , bienfaits &

spirituels; la langue Latine leur est familière.

HONGROIS. Vers l'année 890, les Hongrois, Nation d'Asie, firent une irruption dans la Panonie, qui était alors habitée par les Huns & les Goths, & ne trouvant qu'une faible résistance ils s'y établirent. Ces trois peuples réunis prirent insensiblement la coutume d'appeler Hongrie, ce vaste pays que les anciens avaient connu sous le nom de Panonie. Les habitans de cette contrée étaient vaillans, mais cruels: ils brûlaient les joues à leurs enfans pour empêcher qu'ils n'eussent de la barbe, & de cette manière, on n'en voyait à aucun de leurs vieillards. Continuellement à cheval ou sur leurs chariots, ils ne s'arrêtaient dans un lieu qu'autant que l'abondance des fourrages pouvait les y retenir. C'était sur ces voitures, grossièrement fabriquées, que les Hongrois fréquentaient leurs femmes; & c'était au milieu des courses continuelles de leurs maris que ces femmes mettaient au monde leurs enfans, qu'elles abandonnaient sitôt qu'ils avaient atteint l'âge de quatorze ans. Une seule cérémonie tendait authentique le mariage de ces peuples: L'époux envoyait à son épouse une idole d'argent, & l'épouse en envoyait une pareille à son époux.

HONNEUR. Divinité des anciens Romains. Marcus Claudius Marcellus, ayant dessein de bâtir un Temple à l'Honneur & à la Vertu, consulta les Prêtres sur son entreprise: ils lui répondirent qu'un seul Temple serait trop

petit pour deux si grandes divinités; Marcellus fit construire deux Temples, voisins l'un de l'autre, & bâtis de manière, qu'il fallait passer par celui de la Vertu pour arriver à celui de l'Honneur. Idée grande & noble, & bien digne du vainqueur de Sytacuse. On sacrifiait à l'Honneur la tête découverte.

HONORABLE. On appelait autrefois Honorables personnes celles qui avaient passé par les charges de Magistrature. C'était un titre que l'on donnait aux gens de Lettres, aux gens de Robe, aux Commissaires du Châtel &c.

HOPITAL pour les Enfans trouvés. Philippe IV a fondé dans Madrid une maison pour retirer ces infortunées victimes de la misère, ou de la lubricité de leurs parens. On peut prendre un certificat des Administrateurs, & ce certificat qui coûte deux Patacons, sert pour retirer l'enfant, lorsqu'on le juge à propos. Tous ces enfans sont censés Bourgeois de Madrid, & même à quelques égards sont réputés Gentilshommes, puisqu'ils peuvent entrer dans un ordre de Chevalerie, qu'on appelle *Habito*.

HORDE. Les Arabes & les Tartares n'habitent point dans des villes, ils errent dans les vastes plaines de l'Asie & de l'Afrique, & passent leur vie sur des chariots ou sous des tentes, changeant de demeure aussi-tôt qu'ils ont consommé tous les fruits d'une contrée. Tel était l'usage des Scythes. Chaque troupe de ces peuples errans est appelée *Horde*, &

n'est jamais composée de plus de cinquante ou soixante tentes rangées en rond. Le plus ancien de la troupe en est ordinairement le commandant & reçoit les ordres du Prince ou Chef de la Nation.

HORDICIDIES. Ancienne fête des Romains, célébrée au mois d'Avril, en l'honneur de la terre. Une grande famine arrivée sous le règne de Numa, donna occasion à ce Prince d'aller consulter l'Oracle de Faune, sur les moyens de la faire cesser. Il eut réponse en songe, qu'il devait immoler une génisse prête à mettre bas; il obéit & ce terrible fléau cessa aussi tôt. Dans la suite on immola trente vaches pleines, que fournissaient en commun les trente Curies de Rome : d'abord le grand Pontife assista à ces sacrifices, qui se faisaient pour la plupart dans le Temple de Jupiter Capitolin, mais quelque tems après cet honneur fut réservé à la plus âgée des Vestales.

HOREY. Les Nègres de la côte occidentale d'Afrique donnent ce nom au diable, qui est bien redoutable, si l'on en croit leur rapport. Horey, désespéré de se voir enlever des victimes, ne cesse de pousser d'horribles mugissements pendant les cérémonies de la circoncision des Africains. Lorsqu'on entend la voix sourde d'Horey, on lui prépare des alimens & on va les placer sous un arbre. Tout ce qu'on lui présente de la sorte est aussi-tôt enlevé, mais si les mets ne suffisent pas pour appaiser son apperit glouton, il trouve le secret d'avalier quelque jeune Nègre qui n'a point encore

été circoncis, & qu'il ne rend, au bout de huit ou dix jours, que lorsqu'on lui a fourni de nouveau une certaine quantité de nourriture. Ceux qui sortent ainsi du ventre d'Horey, sont plusieurs jours sans proférer une seule parole, de quelque manière qu'on s'y prennent pour les faire parler; mais après ce terme expiré ils racontent les choses les plus étranges, qu'ils soutiennent avoir apprises de la propre bouche du diable. On peut bien s'imaginer que cette farce est jouée par les Prêtres des Nègres, qui par ce moyen trouvent le secret de tenir les Sauvages dans une perpétuelle épouvante, & de leur arracher ce qu'ils ont de plus précieux.

HORLOGE à eau ou Clepsydre. C'était chez les anciens un vase qui servait à mesurer le tems par l'écoulement d'une certaine quantité d'eau. Dans les procès, on avait coutume de verser trois parts d'eau égales dans le vase, une pour l'accusateur, une pour l'accusé & la troisième pour le Juge. Il y avait dans le barreau d'Athènes une fontaine destinée à cet usage : elle paraissait gardée par un lion d'airain, sur lequel s'asseyait le distributeur de l'eau. Cette coutume passa de la Grèce chez les Romains. On observait de suspendre l'écoulement de l'eau pendant la lecture des pièces détachées du plaidoyer, comme dépositions de témoins, textes de loix, teneurs de décrets &c. L'eau ordonnée par les Magistrats étant écoulée, un Sergent en avertissait l'Orateur, qui était contraint de s'arrêter. Cet usage singulier

singulier qui semblait ne favoriser ni l'accusateur, ni l'accusé, ouvrit bientôt la porte à toutes sortes de ruses pour accélérer ou pour retarder l'écoulement de l'eau, & la fontaine, dans les derniers tems de la république, ne s'arrêtait plus que pour les gens sans richesses & sans crédit. Les accusateurs de Milon eurent deux heures pour l'attaquer, & Cicéron n'obtint qu'une demi-heure pour défendre Rabirius. Pline, après s'être plaint de la précipitation avec laquelle on décidait de son tems les plus grandes affaires dans le barreau, & avoir ajouté que les anciens Juges n'en usaient pas ainsi, dit ironiquement : » pour nous, qui nous expliquons plus nettement, qui concevons plus vite, qui jugeons plus équitablement, nous expédions les affaires en moins d'heures, qu'ils ne mettaient de jours à les entendre. «

Nous n'avons point l'usage des clepsydres : on permet à nos Avocats de parler longuement ; nos affaires en vont-elles mieux ?

HORMUS. Danse des Lacédémoniens. Elle s'exécutait par un grand nombre de jeunes garçons & de jeunes filles, disposés alternativement, & qui se tenant par la main, dansaient en rond, tantôt en se tournant d'orient en occident, & tantôt d'occident en orient, pour imiter, dit-on, les mouvemens des astres. Ces danses étaient mêlées de chants. On doit remarquer que les danses en rond se trouvent chez toutes les nations de l'antiquité, & que sans interruption elles nous ont été trans-

Tome II.

misées. Homère en parle dans la description qu'il nous donne du fameux bouclier d'Achille. » On voyait, dit ce père des Poëtes, » de jeunes garçons & de jeunes filles, qui dansaient ensemble, » en se tenant par la main : les filles portaient des robes de gaze, avec des couronnes sur la tête : & les garçons étaient vêtus d'étoffes lustrées, ayant à leurs côtés des épées d'or, soutenues par des baudriers d'argent ; tantôt ils se partageaient en plusieurs files qui se mêlaient les unes avec les autres, » bientôt après d'un pied savant & léger, toutes les filles se formaient en rond pour danser ; ces danseurs étaient environnés d'une foule de peuple, qui prenait plaisir à ce spectacle ; & au milieu du cercle, il y avait des sauteurs, qui faisaient des sauts merveilleux. . . .

HOROSCOPE. On a été longtemps infatué de cette Science, & l'on a porté l'extravagance jusqu'à faire l'Horoscope des villes, des empires, des grandes entreprises, comme celles de la vie & de la fortune des hommes. Grâce à l'esprit Philosophique qui a fait quelque progrès dans la société, les tireurs d'Horoscope sont un peu décriés, & la vérité n'y perd pas.

HORREA. Magasins publics établis dans les villes, & sur les chemins militaires de l'Empire Romain, où l'on faisait des amas de bled & de chair salée, pour être distribués aux troupes.

Les Romains nommaient aussi Horrea les greniers publics dans lesquels ils rassemblaient les

P.

grains , pour prévenir la famine , & pourvoir à la subsistance des peuples pendant les années de disette. Cette police est encore observée dans les Erats de l'Eglise.

HORTA. C'est le nom que les Romains donnerent à Hercilie , femme de Romulus , lorsqu'ils la placèrent dans le ciel avec son époux. Ils lui rendirent les honneurs divins , la déclarèrent protectrice de la jeunesse & lui éleverent un Temple , qui ne se fermait jamais , pour marquer que dans l'âge bouillant des passions , on a besoin d'être porté sans cesse à la pratique de la vertu.

HORUS. Dieu des Egyptiens , fils d'Osiris & d'Isis , qui comme tous les autres Dieux de l'Egypte ne fut dans son origine qu'une figure symbolique , destinée à représenter les travaux de la campagne , & en particulier le labourage. Dans la suite on lui rendir les honneurs divins , & son culte passa chez les autres nations qui ajouterent de nouvelles extravagances à celles qui le distinguaient chez les Egyptiens.

Si l'on en croit quelques auteurs , Horus fut le dernier des Dieux qui régnerent en Egypte ; il fit la guerre au tyran Typhon , qui avait fait périr Osiris , & après l'avoir rué de sa main , il monta sur le trône de son pere. Il n'y fut pas long-tems tranquille , d'autres tyrans conspirèrent contre lui , & trouverent le moyen de l'assassiner. On retira son corps du Nil où il avait été jetté , & sa mere Isis qui possédait les plus rares secrets , lui redonna

la vie & lui procura l'immortalité.

Horus est souvent représenté dans les monumens Egyptiens sous la figure d'un jeune enfant emmaillotté. Il tient de ses deux mains un bâton dont le bout est terminé par une tête d'oiseau & par un fouet. D'autrefois on le trouve avec le visage d'un homme fait , recevant une massue des mains d'Osiris & d'Isis.

HOSANNA. Nom d'une priere que les Juifs récitent le septieme jour à la fête des Tabernacles. Ils donnent aussi ce nom à des branches de saule , qu'ils portent en cette fête & qu'ils agitent de tous côtés. Hosanna signifie , » sauvez-nous , conservez-nous. »

HOSIES. Nom des cinq premiers Sacrificateurs , préposés dans le Temple de Delphes pour immoler les victimes que les dévots présentaient à Apollon avant que de le consulter. Ces Ministres se disaient descendus de Deucalion , ils étaient perpétuels & leur dignité passait à leurs enfans. Ils portaient jusqu'au plus grand scrupule leurs recherches , lorsqu'il était question de sacrifier les victimes ; elles devaient être pures , saines , entieres & bien conditionnées. Si elles ne tremblaient pas dans toutes les parties du corps , lorsqu'elles recevaient les effusions d'eau & de vin , les Sacrificateurs refusaient d'installer la Pythie sur le trépied , & les dévots s'en retournaient sans réponses à leurs demandes.

HOSPITA. Surnom que les Egyptiens donnaient à Vénus ; elle avait un Temple fameux à

Memphis; où elle était honorée par un culte particulier.

HOSPITALITÉ. Les anciens pour inspirer l'Hospitalité envers les étrangers, assuraient qu'on pouvait d'autant moins s'en dispenser, que les Dieux revêtus de la forme humaine venaient quelquefois visiter la terre pour y observer les mœurs des hommes. La loi des peuples de la Lucanie condamnait à l'amende celui qui était convaincu d'avoir manqué à l'Hospitalité, & l'amende était au profit de Jupiter Hospitalier. Quand, chez les anciens, un étranger demandait à être reçu, le maître de la maison se présentait; il mettait, ainsi que l'étranger, un pied sur le seuil de la porte, & là ils juraient de ne se faire aucun préjudice : celui qui violait cet engagement, se rendait coupable du plus grand parjure, & était en exécution aux autres hommes.

S. Paul disait aux Hébreux : « n'oubliez point. l'Hospitalité, » car quelques-uns ont logé des » Anges. »

HOSPITALITÉ. (droit d') Les maisons des Romains étaient ordinairement très-grandes, & le propriétaire n'en occupait souvent que la moindre partie. Les autres appartemens étaient réservés pour recevoir les étrangers avec lesquels on avait contracté un certain droit d'Hospitalité, qui par une obligation respectueuse, s'étendait jusqu'aux descendants. Pour reconnaître ces étrangers, que l'on ne connaissait souvent pas, on avait des marques doubles d'ivoire ou de bois, que

chacun gardait de son côté, & que l'on pouvait même prêter à ses amis. Lorsqu'un particulier se présentait avec sa marque, il était reçu, nourri & logé dans la maison, comme celui à qui elle appartenait.

HOSPODAR. Titre que l'on donne aux Souverains de la Valachie & de la Moldavie; ils sont nommés par le Sultan des Turcs & lui payent tribut. Pour parvenir à cette dignité, il n'est question ni de capacité ni de naissance, il faut seulement être en état de l'acheter.

HOST. Ce mot signifiait autrefois l'armée ou le camp du Prince ou de quelque autre Seigneur. On entendait aussi par le terme d'*Host*, le service militaire qui était dû au Prince ou aux Seigneurs par les vassaux & les sujets, & même l'expédition qui se faisait à raison de ce service. Au premier ordre du Seigneur, les vassaux & les tenanciers devaient se rendre au lieu indiqué, avec les armes convenables, & le suivre dans toutes les expéditions militaires. Quelquefois le vassal qui devait le service d'*Host*, devait aussi celui de chevauchée. Le service d'*Host* consistait à défendre le pays sans en sortir : celui de chevauchée obligeait de suivre le Seigneur dans les guerres qu'il entreprenait hors de son territoire. Tous les Nobles feudataires & vassaux étaient particulièrement astreints à ce dernier service, même les Evêques, les Abbés & autres Ecclésiastiques, à cause du temporel de leurs Eglises. Sous les deux premières races

ils durent faire ce service en personne ; mais Charlemagne les en exempta , & leur défendit même expressement d'aller à la guerre , à l'exception de ceux qui seraient nommés pour donner la bénédiction , pour dire la Messe , & administrer les malades. Après Charlemagne , les Evêques , dans la crainte de perdre leurs siefs , & d'avilir leur dignité , reprirent le service d'Host & de Chevauchée. Vers la fin du treizieme siecle on dispensa les Ecclesiastiques du service militaire , & on les obligea de contribuer aux charges de l'Etat ; mais ce ne fut qu'en 1445 , sous Charles VII , qu'ils en furent entièrement déchargés.

Tous les sujets ne devaient pas indistinctement le service d'Host : les uns s'y étaient obligés d'eux-mêmes , d'autres s'y étaient soumis en acceptant la concession de certains fonds. Ceux qui ne se trouvaient pas en état de marcher contre l'ennemi , étaient destinés à garder les places & les postes , & l'on exemptait du service ceux que la médiocrité de leur fortune mettait hors d'état de se pourvoir d'un cheval ; car alors la force de l'armée consistait dans la cavalerie. Les femmes , les sexagénaires , les malades , les Echevins , les Médecins , les Jurisconsultes , les Boulangers , les Meuniers , les pauvres , les nouveaux mariés , pendant la première année de leur mariage étaient exempts du service d'Host. Ceux qui étaient obligés à ce service , mais qui se trouvaient dans l'impossibilité de le faire en personne , payaient l'aide d'Host ,

c'est-à-dire , un secours d'hommes , d'argent , de vivres ou d'armes. Ce service se devait depuis l'âge de puberté jusqu'à soixante ans accomplis , & pendant le tems qu'ils servaient on ne pouvait les poursuivre en Justice ; & lorsqu'ils allaient joindre l'Host , ils étaient exempts de toutes choses sur la route. S'il arrivait qu'un vassal manquât à se rendre à l'Host , ou s'il partait sans congé , il devait payer une amende de soixante sols.

Au reste le service d'Host n'était pas égal dans toutes les Provinces. Dans quelques lieux on devait des gages & des indemnités aux vassaux qui faisaient le service d'Host ; dans d'autres ils devaient le faire à leurs dépens. Actuellement on ne doit qu'au Souverain le service militaire. Le ban est la convocation des vassaux immédiats ; l'arrière-ban est la convocation des arrière-vassaux. (*Voyez BAN & ARRIERE-BAN.*)

HOSTIE. Les Romains distinguaient deux sortes d'Hosties que l'on offrait aux Dieux ; les unes par l'inspection des entrailles desquelles on cherchait à connaître leur volonté , & les autres dont on se contentait de leur offrir l'ame , & qui par cette raison étaient appelées Hosties animales. Ces deux sortes d'Hosties recevaient des noms différens , suivant les motifs des sacrifices & l'âge des animaux qu'on immolait. On nommait Hosties pures les agneaux ou les petits cochons de dix jours. Les Hosties biennales , celles des animaux de deux

ans. Les Hosties précidantées étaient celles qu'on immolait la veille des fêtes solennelles; & l'on appelait truite précidantée celle qu'on sacrifiait à Cérès avant la moisson, par forme d'expiation, lorsqu'on n'avait pas rendu les derniers devoirs à quelqu'un de sa famille, ou qu'on n'avait pas purifié le logis d'un mort. Les Hosties indomptées désignaient celles qui n'avaient pas été sous le joug; les Hosties d'élite, les plus belles d'un troupeau; les Hosties successives, celles qu'on immolait après d'autres, lorsqu'on recommençait un sacrifice; les Hosties cancares, celles qu'on sacrifiait tous les cinq ans pour le Collège des Pontifes; les ambarvales, celles qu'on promenait autour d'un champ avant le sacrifice; les amburvales, celles qu'on menait en procession autour des limites de Rome. Les hosties d'holocauste étaient nommées ainsi, parce qu'elles devaient être entièrement consumées par le feu. Les Hosties expiatoires s'immolaient aux Dieux pour se purifier d'un crime ou d'une mauvaise action. Les ambiégnés dénotaient les brebis ou les vaches qui avaient deux agneaux ou deux veaux d'une portée, & qu'on sacrifiait à Junon avec leurs petits. Les victimes noites devaient s'immoler en plein midi, afin que les Aruspices pussent aisément examiner leurs entrailles, pour en tirer des présages.

HOSTILINA. Prétendue Déesse des anciens Romains, qui veillait à la fertilité des terres, & que l'on invoquait pour ob-

tenir une abondante moisson.

HOTELLERIE. On trouve sur la plus grande partie des grands chemins de l'Empire des Turcs des Hôtelleries, où l'on reçoit gratuitement les voyageurs & les passans. Ces sortes de bâtimens sont vastes & quarrés. En-dedans on voit une banquette attachée à la muraille, relevée d'environ trois pieds sur six de large. Le milieu de la salle est réservé pour les mulets & pour les chameaux. La banquette sert de lit, de table & de cuisine; & chaque troupe de voyageurs s'empare d'une des cheminées, qui sont à sept ou huit pieds l'une de l'autre. Lorsqu'on veut se coucher on étend son tapis auprès de la cheminée, on fait une enceinte de son bagage; la selle de son cheval tient lieu d'oreiller, & son manteau de draps & de couverture. On trouve à la porte de l'Hôtellerie des gens qui vous vendent à vil prix de la viande, du poisson, du pain, des fruits, du beurre, de l'huile, des pipes, du tabac, du café, de la chandelle & du bois. Les Juifs ou les Chrétiens vous fournissent du vin en cachette. Il y a des Hôtelleries assez bien rentées pour fournir gratis aux voyageurs de la paille, de l'orge, du pain & du riz. Jamais on ne paie rien pour le gîte. La charité est un des points essentiels de la religion Musulmane; & l'on peut dire avec vérité que les Mahométans remplissent ce devoir avec le plus grand zèle.

HOTTENTOTS. Ce peuple qui habite le Cap de bonne Es-

pérance , ignore quelle est son origine : il prétend que ses premiers peres sont entrés dans le pays par une porte ou par une fenêtre ; que le nom de l'homme était *Noh* , & celui de la femme *Hingnoh* , qu'ils furent envoyés par *Tikquoa* , c'est-à-dire , par Dieu même , & qu'ils communiquèrent à leurs enfans l'art de nourrir des bestiaux avec quantité d'autres connoissances. Les Hottentots des deux sexes sont bien proportionnés ; les femmes ont au-dessus des parties naturelles une excrescence calleuse , qui sert comme de voile pour les couvrir. Cette nation est naturellement indolente & paresseuse , & l'ivrognerie est son vice favori. On leur reproche avec raison l'usage affreux de maltraiter leurs meres jusqu'aux coups , lorsqu'une fois ils sont entrés dans la classe des hommes , & d'immoler leurs vieillards lorsqu'ils sont accablés de maladies. Au reste ils ont quelques vertus ; ils connaissent les devoirs de l'amitié ; ils sont bien-faisans , & pratiquent l'hospitalité. Un grand plaisir des Hottentots est celui de donner. Il n'est peut-être point d'hommes au monde plus mal-propres ; mangés par toutes sortes de vermines , & surtout par les poux , qui sont d'une grosseur extraordinaire , ils les mangent aussi ; & quand on leur demande comment ils peuvent s'accommoder d'un mets si détestable , ils citent la loi du Talion , & prétendent qu'il n'y a point de honte à dévorer des animaux qui les dévorent eux-mêmes.

HOTTENTOTS. (mariage des)

C'est le pere du jeune homme qui fait la demande de la fille sur laquelle il a jetté les yeux pour en faire sa femme. Tous deux se rendent à la cabane de la famille de la future , & distribuent du tabac à la compagnie. On fume ; & lorsque la tête des assistants commence à s'étourdir par la vapeur du tabac , le pere fait sa demande , qui lui est presque toujours accordée. Si la fille ne trouve pas le mari à son goût , il ne lui reste de ressource pour éviter d'être à lui , que de le recevoir dans sa hute une nuit entiere ; si elle peut résister à ses instances , elle est libre ; si elle y succombe , elle est sa femme.

Après cette formalité , le jeune mari retourne chez son pere , & le lendemain , accompagné de ses parens & de ses amis , il se rend à la hute de sa femme , & se fait précéder par un bœuf. On peut juger s'il est bien reçu : le bœuf est tué , & chaque homme se frotte de sa graisse , tandis que les femmes se peignent le visage avec une sorte de craie rouge. Viennent ensuite les cérémonies qui achevent le mariage : les hommes accroupis forment un rond , au milieu duquel se place le nouveau marié dans la même posture ; un peu plus loin les femmes entourent de même la mariée ; le Prêtre , si l'on veut l'appeler ainsi , entre dans le rond des hommes , & pisse un peu sur le marié , en prononçant diverses bénédictions , & passe tout de suite dans le rond des femmes pour faire la même opération. On fait bouillir ou rôtir le

boeuf , & l'on se divertit tant qu'il dure , à fumer , & à boire de l'eau ou du lait ; & jamais de liqueurs fortes dans ces fêtes , dont on éloigne aussi les danses & la musique.

La polygamie est en usage chez les Hottentots ; mais il est rare qu'on leur voie prendre plus de deux ou trois femmes. Un pere en mariant son fils , lui donne deux boeufs & quelques brebis. Quelquefois la fille apporte en dot une vache & deux brebis ; mais le mari est obligé de les rendre , si la femme meurt sans laisser d'ensans. L'adultere est puni de mort , & le divorce est permis lorsque l'époux peut le justifier par de bonnes raisons. L'homme prend une autre femme , & souvent on refuse à la femme la liberté de choisir un autre mari du vivant de celui qui l'a répudiée : d'ailleurs une veuve qui se marie est obligée de se couper la jointure du petit doigt , & de continuer cette opération aux autres doigts chaque fois qu'elle passe à de nouvelles noces. Si une femme accouche d'un enfant mort , ou s'il meurt en naissant , l'habitation entiere est transportée dans un autre lieu : si au contraire elle met au monde deux jumeaux , ce sont de grandes réjouissances ; si ce sont deux filles , la plus laide est exposée , ou ensevelie vive. Les femmes , après leurs couches , se purifient avec de la fiente de vache , dont elles se frottent tout le corps. Il est d'usage chez cette nation d'ôter un testicule aux garçons lorsqu'ils ont atteint l'âge de

neuf ans. Cette opération se fait avec une dextérité qui surprendrait nos plus habiles Anatomistes. Le voyageur Kolben qui a demeuré long-tems chez ce peuple , rapporte que des vieillards lui ont dit que cette opération étrange se faisait pour obéir à une loi ancienne , qui défend aux Hottentots de voir charnellement une femme tant qu'ils ont deux testicules , fondée sur l'opinion qu'en cet état on produit constamment deux jumeaux : les filles ne manquent pas avant le mariage de s'assurer à cet égard de l'état de leurs maris , sans cette précaution elles risqueraient d'être déchirées par celles de leur sexe.

HOTTENTOTS. (funérailles des) Ces sauvages n'ont que des idées très-imparfaites de l'immortalité de l'ame ; & ce n'est point au ciel qu'ils s'adressent pour obtenir le rétablissement de la santé d'un malade , ils se contentent de lui offrir quelques remèdes , qu'ils traitent de puissans sortilèges pour opérer sa guérison. Lorsque toute espérance est perdue , ils s'assemblent dans la hute du Moribond , & poussent des cris si aigus qu'ils se font entendre à plus de deux milles de distance. Sitôt qu'il a rendu le dernier soupir , on l'enveloppe dans son *krofs* ou manteau , les jambes repliées vers la tête , & on cherche un lieu pour l'enterrer. Si l'on trouve la fente d'un rocher , ou la retraite de quelque bête sauvage , on se dispense de creuser une fosse. Il est porté dans l'endroit destiné pour sa sépulture six heures au plus

tard après être expiré, en sorte qu'il n'est pas impossible qu'il s'en trouve beaucoup que l'on enterre ainsi tous vivans. Les habitans du *Kraal* ou village s'assemblent devant la hute; on sort le corps, non par la porte ordinaire, mais en levant une des nattes qui servent de cloison, & on le porte à la fosse au milieu d'épouvantables hurlemens. Le mort est recouvert de terre prise dans des nids de fourmis, par-dessus laquelle on place plusieurs morceaux de bois, afin de garantir le cadavre de la voracité des bêtes féroces. Au retour de cette espèce d'enterrement l'assemblée forme deux ronds, les hommes d'un côté, & les femmes de l'autre, & l'on recommence les cris. Le silence succède; & deux vieillards, amis de la famille, entrent dans ces ronds, & pissent majestueusement sur toutes les personnes qui les composent; ils se retirent, vont chercher dans la hute du défunt un peu de cendres, qu'ils jettent avec gravité sur les assistans, & chacun s'en frotte scrupuleusement toutes les parties du corps. La cérémonie se termine par tuer une brebis, dont l'héritier est obligé de porter la coëffe au cou jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture. C'est en quoi consiste tout le deuil des Hottentots.

Tant qu'un vieillard conserve assez de force pour se traîner hors de sa hute, & y revenir avec une poignée d'herbe ou une racine, sa famille fournit à tous ses besoins; mais sitôt que la trop grande faiblesse l'oblige de res-

ter au lieu où il se trouve, sa femme, ses enfans, ses amis l'abandonnent, & il expire souvent de rage, mais toujours de faim & de soif, & ordinairement il est déchiré par les animaux sauvages. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Hottentots prétendent faire une action méritoire, lorsqu'ils laissent périr ainsi leurs vieux parens. « Nous les » délivrons, disent-ils, des tour- » mens de la vie, qui deviennent » insupportables à cet âge. »

HOUEME ou HOUAINE. C'est le nom d'une secte de Mahométans que l'on rencontre dans l'Arabie. Les Houames habitent sous des tentes, & n'entrent jamais dans les Mosquées. Tous leurs exercices religieux se font sous leurs pavillons, & ils les terminent par s'occuper de la propagation de l'espèce, qu'ils regardent comme le premier devoir de l'homme. Le choix de l'objet leur est indifférent; parce qu'ils n'y attachent aucun plaisir, & ne veulent que remplir un acte religieux. Belle ou laide, vieille ou jeune, fille ou femme, un Houame ferme les yeux, & accomplit sa loi. On brûle à Alexandrie tous les Houames qu'on y peut découvrir.

HOURIS. Mahomet a promis à ses fideles croyans qu'ils trouveraient dans le paradis de charmantes Houris destinées à leurs plaisirs. Ces femmes ne seront pas celles dont ils se seront procuré la jouissance pendant leur vie. A une beauté toujours nouvelle, à des charmes inaltérables, elles ajouteront l'avantage d'une virginité que la jouissance continuelle

ne flétrira jamais. Le paradis de Mahomet semble fermé aux femmes Turques; elles n'entrent point dans les Mosquées.

HOUSTALARS. Chefs des jardins du Grand-Seigneur. Ce sont eux qui rendent compte aux Bostangis-Bachis du produit de la vente des denrées qui croissent dans les jardins de sa Hauteſſe, & cet argent est employé à la dépense de la bouche.

HUDSON. (baye d') Elle fut découverte en 1660 par Henri Hudson, fameux Pilote Anglois. Les sauvages de cet affreux pays sont petits, mal-faits, & il n'y a guères sur la terre d'hommes plus malheureux. Ils demeurent l'été sous des tentes faites de peaux de rennes, qu'ils nomment orignal ou caribou, & ils se réfugient l'hiver pêle-mêle sous terre, où ils vivent de chair crue ou de poisson.

Pour avoir une idée du froid excessif qui régné dans cette contrée, il faut écouter ce qu'en dit le Capitaine Middleton.

» Quoique les maisons de cette
» habitation (Anglaise) soient
» faites de pierre, que les murs
» aient deux pieds d'épaisseur,
» que les fenêtres soient fort étro-
» tes, & garnies de volets épais,
» que l'on tient fermés pendant
» dix huit heures tous les jours;
» quoique l'on fasse dans ces
» chambres de très-grands feux
» quatre fois par jour, dans de
» grands poëles faits exprès, que
» l'on ferme bien les cheminées,
» lorsque le bois est consommé,
» & qu'il n'y reste plus que de
» la braise ardente, afin de mieux

» conserver la chaleur, cependant
» tout l'intérieur des chambres,
» & les lits se couvrent de glace
» de l'épaisseur de trois pouces,
» que l'on est obligé d'ôter tous
» les jours. L'on ne s'éclaire dans
» ces longues nuits qu'avec des
» boulets de vingt-quatre rougis
» au feu, & suspendus devant
» les fenêtres. Toutes les liqueurs
» gèlent dans ces appartemens,
» & même l'eau-de-vie dans les
» plus petites chambres, quoique
» l'on y fasse continuellement un
» grand feu. Ceux qui se hazar-
» dent à l'air extérieur, malgré
» leurs doubles & triples habil-
» lemens de fourrures, non-seu-
» lement autour de la tête, des
» pieds & des mains, se trou-
» vent d'abord engourdis par le
» froid, & ne peuvent rentrer
» dans les lieux chauds que la
» peau de leur visage ne s'élève,
» & qu'il n'aient quelquefois les
» doigts des pieds gelés. «

Qu'est-ce qui conduit les Européens dans ces affreux pays?
lucris sacra fames. On y fait la traite des pelleteries avec des gains considérables.

HUGUENOT. Sobriquet que les Catholiques ont donné aux Protestans Calvinistes. Vers le commencement du seizième siècle l'Evêque de Genève, qui disputait la souveraineté de cette ville au Duc de Savoie & au peuple, fut obligé de fuir, & sa retraite rendit la liberté aux citoyens, qui s'emparèrent du Gouvernement. Genève était alors divisée en deux partis, les Protestans & les Catholiques Romains: les Protestans se faisaient appeler *Egnots*

du mot *Eid-gnossen*, alliés par serment ; ils triomphèrent & châssèrent leurs ennemis ; & de-là les Protestans furent appelés *Egnots*, dont par corruption on a fait Huguenots.

HUILE bouillante. Dans les décisions embarrassantes les habitans de l'isle de Ceylan ont l'usage de l'épreuve par l'Huile bouillante. Les parties se lavent exactement le corps & la tête, ce qui est une cérémonie importante de leur religion : ensuite, sous une garde sûre, on les enferme séparément dans des maisons particulières. Le lendemain on leur enveloppe la main dans des linges, afin qu'ils n'usent point de secrets contre l'action du feu sur leur chair ; & en présence de tous les Officiers de Justice & du peuple, l'accusateur & l'accusé plongent leurs mains dans une chaudière remplie d'Huile bouillante, & ensuite dans une autre pleine de fiente de vache, qui bout aussi, en disant : *Le Dieu du ciel & de la terre est témoin que je n'ai pas fait ce dont je suis accusé*, ou bien, *les quatre Dieux sont témoins que telle ou telle chose, en dispute, m'appartient.* Après cette cérémonie, & les discours des parties pour prouver chacun leur bon droit, on les reconduit dans leurs chambres, & vingt-quatre heures après, on leve les cachets mis par les Juges sur les linges, on examine les mains, on frotte les doigts ; & celui dont la peau s'enlève est réputé parjure : il paye une grosse amende au Roi, & est obligé de donner satisfaction à son ad-

versaire. On ne nous dit pas si quelquefois les doigts de l'accusateur & de l'accusé ne se pèlent pas également.

HUILE d'Onction. Cette Huile, selon l'Exode, chap. xxx, était composée de myrrhe, de cinnamome, de *calamus aromaticus*, & d'Huile d'olive, le tout confit par artifice de Parfumeur. Moïse s'en servit pour l'onction & la consécration du Roi, du souverain Sacrificateur, & de tous les vaisseaux sacrés, & il ordonna de la garder précieusement de génération en génération. Chaque premier Roi d'une famille était oint pour lui & pour les successeurs de sa race, à moins qu'il ne s'élevât quelque difficulté touchant la succession, auquel cas l'onction était accordée à l'un des prétendans ; & après cette cérémonie on se serait rendu criminel en lui contestant son titre. On oignait avec l'Huile d'onction l'arche d'alliance, l'autel des parfums, la table des pains de proposition, le chandelier d'or, l'autel des holocaustes, le lavoit & les vases qui en dépendaient. Toutes les fois qu'une de ces choses venait à être détruite, ou à se perdre, on en substituer une pareille, que l'on consacrait par l'Huile d'onction. Cette Huile sainte périt avec le premier Temple, & à leur retour de Babylone ; vainement les Juifs eurent-ils un Temple plus beau que le premier, dans lequel se retrouverent l'arche, les autels, & les vases, ou pour mieux dire de semblables à ceux qui constituaient la sainteté de l'ancien Temple ;

le manque d'Huile d'onction rendit le tout défectueux. C'est ce qui fit verser des larmes de douleur & de regret aux vieillards qui virent poser les fondemens du second Temple.

HUISSIER. C'est un Ministre de la Justice qui met à exécution les jugemens & toutes les commissions émanées du Juge. On l'appelle ainsi, parce que sa principale fonction est de garder l'*Huis* ou porte du Tribunal, de faire entrer ceux qui sont mandés, & de faire sortir ceux qui y causent du trouble.

Chez les Romains les Huissiers étaient appelés *Apparitores*, *Cohortales*, *Executores*, *Statores*, *Cornicularii*, *Officiales*. En France on les nommait autrefois *Servientes*, d'où l'on a fait le mot *Sergent*. Dans la suite on distinguait entre les Sergens ceux qui étaient de service dans le Tribunal. Dans des lettres de 1365, le Roi appelle les Sergens *nos amés Varlets*, & dès-lors les places d'Huissier au Parlement s'achetaient à cause des gages qui y étaient attachés. On ne tarda pas à appeler Huissiers-Audienciers ceux qui étaient de service à l'audience, pour les distinguer des autres Huissiers; & bientôt les Magistrats s'étant fait appeler *Monsieur*, les Huissiers du Parlement s'attribuèrent le titre de Maîtres, qu'ils avaient long-tems porté leurs supérieurs.

Ils marchent devant le Tribunal, & devant les premiers Officiers, & frappent de leur baguette, afin de faire faire place. Un d'eux appelle les causes à

l'audience sur les placets ou sur un rôle. Ils sont couverts en faisant cette fonction. Les autres Huissiers gardent les portes de l'auditoire & l'entrée du parquet, & font faire silence. Ils ont droit d'emprisonner ceux qui n'obéiraient pas.

Ces Huissiers font toutes significations, saisies, exécutions, & autres contraintes, chacun dans leur ressort. Quelques-uns ont le pouvoir d'exploiter par-tout le Royaume. Lorsqu'on leur fait rébellion, ils doivent dresser leur procès-verbal, & l'injure est censée faite à la Justice même, ce qui devient un cas très-grave. On rapporte que François I, ayant appris qu'un de ses Huissiers avait été mal-traité, se mit une écharpe au bras, pour faire entendre qu'il regardait l'injure comme faite à lui-même.

Anciennement les Huissiers aujourd'hui ne signifiaient pas alors, mais ils apposaient leur sceau. Depuis, les Ordonnances obligent les Huissiers & Sergens de savoir lire & écrire, & de donner tous leurs exploits par écrit. Ils peuvent porter sur eux des armes pour la sûreté de leur personne.

On donne le nom d'Huissier de la Chaîne aux Huissiers du Conseil, & à ceux de la grande Chancellerie, parce qu'ils portent une chaîne d'or à leur cou. Les Huissiers à cheval sont ceux qui ont été établis au Châtelet de Paris, pour exploiter dans toute l'étendue du Royaume. Les Huissiers-priseurs sont ceux qui sont commis par le même Tribunal pour

faire l'appréciation des meubles.

HUISSIERS de la Chambre du Roi. C'est un des plus anciens corps de la Maison du Roi de France ; il est composé de seize Officiers qui avaient autrefois la garde intérieure, & étaient armés de massue, & couchaient dans les pièces contiguës à la chambre du Roi. Ils servent actuellement l'épée au côté, & prennent l'ordre des premiers Gentilshommes de la Chambre, entre les mains desquels ils font serment de fidélité. Aussi-tôt que la Chambre est appelée pour le lever du Roi, ils prennent possession des portes. Lorsque le Roi travaille ou tient conseil le soir dans sa chambre, ils en avertissent le Ministre, & tiennent les portes fermées jusqu'à ce que le conseil soit levé. Aux fêtes annuelles, dévotions, *te Deum*, lits de Justice, baptêmes, mariages, & cérémonies du S. Esprit, deux Huissiers portent une masse devant Sa Majesté, ainsi qu'au sacre des Rois, où ils sont habillés de satin blanc, avec pourpoint, haut-de-chausse, manches tailladées, manteau & toque de velours. Toutes les fois que le Roi fait sa première entrée dans une ville de son Royaume, ou dans une nouvelle conquête, il leur est dû un marc d'or par les Officiers de la ville. Ils ont l'honneur de servir les Enfans de France dès le berceau : en qualité d'Ecuyers ils leur donnent la main jusqu'à sept ans, & aux Princesses de France jusqu'à douze.

HUIUS ou HUIJUSCE DIEI. Surnom que les Romains donnaient

à la Fortune, à laquelle Quintus Catulus éleva un Temple dans Rome, après avoir vaincu les Cimbres conjointement avec Marius.

HUNS. Ces peuples nombreux habitaient la Scythie, ou la Tartarie occidentale ; & les meilleurs Historiens prétendent que leur Empire fut fondé à peu près douze cents ans avant Jésus-Christ. Ce qu'il y a de certain, c'est que deux cents neuf ans avant l'Ère Chrétienne, les Huns attaquèrent & soumirent les Tartares du nord de la Corée, que de-là, de proche en proche, ils s'avancèrent jusqu'à l'occident de la mer Caspienne, & que se subdivisant alors en un grand nombre de nations différentes, qui prirent aussi différents noms, ils devinrent les maîtres de toute l'Asie. On se rappelle les exploits d'Attila qui fit trembler les Romains & l'Europe entière. Ce terrible vainqueur, *la terreur des hommes & le fléau de Dieu*, ainsi qu'il se nommait lui-même, mourut en 454, & avec lui tomba la puissance des Huns. M. de Guignes, dans son Histoire des Huns, nous peint ce peuple avec les couleurs les plus noires & les plus vraies. » Ils se faisaient, dit-il, des incisions au visage qui les privaient de barbe : ils étaient » petits & mal-faits ; ils menaient » une vie très-dure, ne se nourrissant que de racines & de » chair à demi-crue, mortifiée » entre la selle & le dos du cheval ; ils n'habitaient ni maisons » ni villes ; leurs femmes & leurs » enfans vivaient sous des tentes,

posées sur des chariots qu'ils transportaient à volonté d'un lieu dans un autre, sans avoir de demeure fixe : ils supportaient la faim & la soif & les plus grandes fatigues, & ne prenaient leur repos pendant la nuit que couchés sur le dos de leurs chevaux ; ils combattaient sans ordre, & en poussant de grands cris ; à la faveur de la légèreté de leurs chevaux on les voyait fondre sur l'ennemi & disparaître à l'instant, pour revenir ensuite avec plus de fureur ; ils étaient superbes, cruels, sans religion & sans humanité, avides de rapines, haïssant la paix à laquelle il n'y a rien à gagner. « Tel est le portrait que ce célèbre Auteur fait de ces Huns qui vainquirent les Ostrogoths, s'établirent au nord du Danube, vinrent jusques sur le Rhin & dans les Gaules, prirent Trèves, Strasbourg, Spire, Worms, Mayence, Besançon, Toul, Langres, Metz, s'approchèrent de Paris, & s'emparèrent d'Orléans. Ils furent vaincus par Aëtius, Général des Romains, dans les plaines de Mauriac près de Troyes en Champagne ; mais ils réparèrent dans l'Italie, après avoir réparé leurs pertes, surprirent Aquilée, pillèrent Milan & l'avie, & Rome n'évita d'être saccagée que par la trêve que l'Empereur Valentinien conclut à propos avec Attila.

HUPU ou HOU-POU. C'est ainsi qu'à la Chine on appelle un Tribunal qui a le département des Finances, & qui paye les gages des Mandarins & des Vice-

rois. Ceux qui sont à la tête de ce Conseil sont chargés de tenir les registres publics, dans lesquels sont inscrits le dénombrement des familles, celui des terres de l'Empire, & les impôts que chaque sujet est obligé de payer.

HURACAS. Les Espagnols donnent ce nom à certains trésors cachés par les anciens habitans de l'Amérique, lorsqu'ils firent la conquête de cette partie du monde. On en trouve souvent sous les débris des Temples, & dans les décombres des anciennes habitations des Indiens. Ces peuples enterraient ordinairement une partie de leurs richesses, dans la folle espérance de les retrouver après leur mort, & de se garantir des besoins auxquels ils prétendaient devoir être exposés. D'autres trésors ont été cachés à l'arrivée des Espagnols ; mais soit que l'on en découvre de l'une ou de l'autre espèce, la moitié en est dévolue au Roi.

HURONS. (les) C'est ainsi que les François nomment les peuples Sauvages de cette partie de l'Amérique dans la nouvelle France qui tient au lac Erié, au lac Ontario & à celui, dit des Hurons. La guerre que cette Nation a soutenue long-tems contre les Iroquois, l'a extrêmement affaiblie. Elle se nomme un Chef qui est toujours le proche parent & non le fils du prédecesseur, car chez les Hurons les femmes ont la principale autorité ; c'est par elles que se règle la succession, & à proprement parler, les Chefs ne sont que leurs Vicaires.

Si le Chef héréditaire est trop jeune pour gouverner par lui-même, on lui donne un Régent, & il ne peut prendre le commandement des troupes, qu'il n'ait au moins tué un ennemi. Le vrai nom des Hurons est Yendat.

HUS ou HUÉE. Cri en usage autrefois en France, pour avertir de courir sur les malfaiteurs. On trouve une Ordonnance de Clotaire II, » qui condamne à cinq » sols d'amende, celui qui n'aura » pas averti d'un vol dont il aura » été témoin, ou qui en ayant » été averti par la clameur publique, n'aura pas poursuivi le » malfaiteur. Si c'est un homme » libre, il composera d'une somme avec son Seigneur : si c'est » un serf, il recevra soixante » coups de verges. « Sous Philippe le Hardi, sitôt qu'il arrivait dans Paris quelque batterie, effraction de portes, malversation, enlèvement de femmes, chacun devait sortir pour empêcher le mal, ou pour arrêter les coupables.

HUSCANAOUIMENT. Espece de noviciat que l'on fait subir aux jeunes Virginiens que l'on destine à être Prêtres ou Devins. Cette initiation singulière se renouvelle chaque quinzième année, à moins que dans le Canton il ne se trouve un assez grand nombre de garçons de cet âge, pour célébrer extraordinairement cette cérémonie. On choisit les jeunes gens les mieux faits & surtout ceux qui se sont distingués à la chasse par leur adresse & leur agilité, & après leur avoir

peint le corps en blanc, on les conduit devant les Prêtres & le peuple, assemblés dans une grande place. On danse autour d'eux, pendant quelques heures on chante une chanson guerrière où l'on rappelle les belles actions des braves de la Nation, & ensuite on mène ces jeunes victimes sous un arbre. C'est là que commence leur supplice. Cinq jeunes hommes viennent prendre tour-à-tour un de ces garçons, & ils le font passer à travers une double haie de gens armés de petites baguettes, dont ils les frappent inhumainement sur le dos, jusqu'à ce que le sang ruisselle de toutes parts. Il est vrai que leurs conducteurs cherchent à les garantir des coups autant qu'il leur est possible, mais il n'est pas moins certain qu'il y en a qui périssent dans cette rude épreuve; c'est ce qui fait, que pendant cette redoutable cérémonie, les meres des jennes initiés, font, en poussant d'affreux sanglots, les apprêts de leurs funérailles. Après ce prélude, on abbat l'arbre, & de ses rameaux on forme des couronnes pour ces novices, qui ne sont encore qu'à la moitié de leurs peines. Il faut que chacun d'eux reste enfermé seul dans une cabane, placée dans le plus sombre & le plus épais d'une forêt, & que durant plusieurs mois qu'ils habitent cette solitude, ils ne s'abreuvent que de la décoction de quelques racines propre à troubler le cerveau. Les Virginiens nomment ce breuvage *Ouisoccan*. Pendant le tems que dure la folie de ces jeunes gens, on les promène d'habita-

tion en habitation, pour les faire voir à leurs compatriotes en cet état de démence. Ces cérémonies extraordinaires étant achevées, peu à peu on diminue la dose du breuvage & ils reprennent leur bon sens : mais ils sont obligés de paraître avoir oublié absolument tout ce qu'ils savaient avant l'initiation, & affecter d'être sourds, muets & insensibles, sous peine d'être Hufcanoués une seconde fois. On prétend que ces Sauvages emploient ces étranges épreuves pour faire oublier à leurs jeunes gens les premières impressions de l'enfance & les rendre plus propres à administrer la justice, sans égard à l'amitié & aux liens du sang.

HUSSARDS. (les) Ils ne sont connus dans les troupes de France que depuis l'année 1691, avant ce tems on en trouvait seulement dans les armées de Pologne & de Hongrie. Les Hussards portent un sabre recourbé, ou droit & large, qui est attaché à leur ceinture avec des anneaux & des courroies. Outre cette arme ils ont quelquefois une longue épée, qu'ils placent au défaut de la selle le long du cheval, depuis le poitrail jusqu'à la croupe, des pistolets & une carabine. L'adresse avec laquelle ils manient leurs chevaux est admirable. Postés sur de courts étriers, & les éperons près du flanc de l'animal, ils le forcent à courir plus vite que la grosse cavalerie. On les voit avec surprise s'élever au-dessus de leurs selles, & terrasser les fuyards : S'ils se rompent aisément, ils se rallient avec facilité, & passent

sans embarras les défilés les plus dangereux. Leurs chevaux n'ont que des bridons, & comme ils ont la respiration libre, il pâturent à chaque alte : pour les délasser, après une longue course, il suffit de leur tirer les oreilles & la queue. Les selles des chevaux de Hussards sont faites d'un bois léger, elles sont posées sur des couvertures, qui servent aux cavaliers pour se coucher, & couvertes de peaux avec leur poil, qui vont depuis le poitrail jusqu'à la queue & aux jarrets. Les Hussards ne restent pas pour l'ordinaire dans le camp; presque toujours en course, ils se chargent de peu des bagages. On les emploie pour aller à la découverte, pour harceler l'ennemi & à l'avant & à l'arrière garde pour couvrir un fourrage. Ils observent une discipline des plus exactes, & les châtimens auxquels on condamne ceux qui s'en écartent sont fort durs.

Le Hussard porte une veste qui ne va que jusqu'à la ceinture, & dont les manches sont étroites & retroussées avec un bouton. Les bas tiennent aux culottes; les bottines ne vont qu'au-dessus des genoux. Quelques-uns ont des chemises de toile de coton bleue. Leurs manteaux sont courts & ils les tournent du côté que vient la pluie. Leurs bonnets sont longs, bordés de peaux & leur tête est rasée, à l'exception d'un petit toupet de cheveux qu'ils laissent du côté droit.

Autant l'habillement du simple Hussard est mesquin, autant celui des Officiers est magnifique :

leurs bonnets sont ornés de superbes aigrettes ; quelquefois ils appliquent du côté droit des lames de vermillon d'argent, pour marquer les différens combats où ils se sont trouvés , & ils portent une boule d'argent sur la poitrine , pour marquer la Noblesse.

HUSSEIN ou ALY-BEN-HUSSEIN, petit-fils d'Aly, quatrième Iman. On raconte de lui que son oncle Mohammed lui ayant contesté la qualité d'Iman, Hussein, lui dit, ayez la crainte de Dieu & empêchez les hommes de vous blâmer pour avoir soutenu une cause injuste & déraisonnable. « Rendons-nous tous les deux auprès de la pierre noire, elle décidera qui de nous deux à tort. » On fait que cette fameuse pierre noire est attachée à une des murailles de la Caaba ou maison carrée. Quoiqu'avec peine Mohammed accepta la proposition ; il fit le premier sa prière, mais la pierre ne répondit point, & lorsqu'Hussein commença la sienne on entendit distinctement ces paroles : « Aly, Hassan, Hussein & Aly, fils de Hussein, premier, second, troisième & quatrième Imans. » C'est ainsi que les Historiens ou plutôt les Romanciers Musulmans font terminer cette contestation.

HUSSITES. (les) Sectateurs de Jean Hus, qui fut brûlé vif au Concile de Constance en 1415. Jean Hus, dans un traité qu'il composa sur l'Eglise, soutenait que Jesus-Christ était le Chef de l'Eglise, & non le Pape ; que le corps de l'Eglise n'était composé

que des justes & des prédestinés ; qui ne pouvaient en être séparés par aucune excommunication ; que les pécheurs & les réprouvés n'étaient point membres de cette Eglise ; que le pouvoir de lier & de délier, accordé aux Apôtres, n'était qu'un pouvoir ministériel, qui n'opérait rien par lui-même ; qu'il n'y avait que Jesus-Christ qui pût lier ou délier, d'où il concluait que les péchés étaient remis par la seule contrition, & non par l'absolution du Prêtre, qui déclarait simplement que le pardon avait été accordé, mais qui ne l'accordait pas ; que l'Eglise n'avait besoin pour subsister, ni du Pape ni des Evêques ; qu'il était cependant juste de leur obéir, mais seulement lorsque leurs ordres seraient conformes à l'équité & à la raison. Après le supplice de Jean Hus, ses disciples ajoutèrent une nouvelle erreur aux opinions de leur Maître, ils soutinrent avec Jacobel, Curé de Prague, que la communion sous les deux espèces était absolument nécessaire au salut, suivant les propres paroles de Jesus-Christ : « Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme, & si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » Excommuniés par le Concile de Constance, ces Hérétiques ne consentirent pas d'administrer la communion sous les deux espèces, tant dans la Bohême que dans la Moravie. Pour cet effet, ils élevèrent une chapelle sur une montagne, qui fut appelée Thabor, c'est-à-dire *tente ou camp*. On les poursuivait avec rigueur, & réduits par-là

par-là au désespoir, ils prirent pour Chef Zisca, Chambellan du Roi Wenceslas. Ce Zisca, grand Capitaine, gagna des batailles, ravagea Prague, massacra les Sénateurs, pillâ & brûla tous les Monastères. Envain Sigismond voulut-il s'opposer à ce guerrier; ses armées furent battues, & lui-même se vit contraint d'en venir à une négociation; mais elle était à peine entamée que Zisca fut emporté par la peste. Les Hussites, privés de leur Chef, se partagèrent en trois corps. Les uns, qui ne reconnurent aucun Chef, se firent nommer les Orphelins; d'autres qui élurent des Commandans, s'appellerent les Orébités: & le troisième corps composé du plus grand nombre, donna pour successeur au hie Zisca, son disciple le fameux Procope le Raze. Ce feu qui menaçait d'un incendie général, engagea le Pape à faire publier une croisade contre les Hussites, qui hacherent en pieces cent mille croisés, rebutés de la guerre. Le Pape & l'Empereur renterent la voie de l'accommodement & les Hussites se rendirent à l'invitation que leur fit le Concile de Basse, d'y venir discuter leurs prétentions. Ils demanderent 1°. » que l'on admît nistrât aux laïques la communion sous les-deux especes: 2°. » que tous les Prêtres eussent la pleine liberté de prêcher la parole de Dieu; 3°. que la possession & la propriété des biens temporels fût interdite aux Ecclésiastiques. 4°. que les Magistrats fussent exacts à infliger des peines aux crimes publics. »

Tome II.

Les petes du Concile ne crurent pas devoir condescendre à ces quatre articles. Les Hussites partirent de Basse & la guerre se ralluma avec une nouvelle fureur, mais elle cessa d'être favorable aux Hérétiques: par-tout poursuivis & accablés, ils se virent contraints de céder au tems, & d'accepter simplement la permission qu'on leur accordât de communier sous les deux especes, aux conditions toutefois qu'ils se soumettaient à tous les autres usages de l'Eglise Catholique, & lui rendraient l'obéissance filiale, qui lui est due. Les Prêtres Hussites, en donnant la communion devaient avertir le peuple de ne pas croire que, sous l'espece du pain, il n'y eût que le sang de Jesus-Christ & que son sang sous le vin, mais qu'il était tout entier sous chaque espece.

HUTITES. Hérétiques ou Anti-Luthériens qui reconnaissaient pour Chef Jeap Hutus, qui annonçaient que le jour du Jugement approchait & qu'on devait l'attendre tranquillement en faisant bonne chete. Ils se croyaient aussi les enfans d'Israël, venus pour exterminer tous les Cananéens.

HYACINTHIES. Fêtes quel'on célébrait toutes les années pendant trois jours, en l'honneur d'Apollon & d'Hyacinthe. La fable rapporte qu'Hyacinthe était un jeune Prince de Laconie, d'une beauté parfaite, qui fût tendrement aimé d'Apollon. Elle ajoute que Zéphyte, qui aimait aussi Hyacinthe, jaloux de la préférence qu'il donnait à Apollon,

Q

réfolut de s'en venger. Un jour que le fils de Jupiter & de Latone jouait au palet avec son favori, Zéphyre, de son souffle, détourna le palet du Dieu, qui porta sur le visage d'Hyacinthe & l'étendit à terre sans sentiment. Apollon le voyant près d'expirer, le métamorphosa en une fleur, qui porte son nom.

Les sacrifices que l'on offrait pendant les Hyacinthies s'adressaient à Apollon & à Hyacinthe, mais les jeux qui accompagnaient cette solennité furent institués en l'honneur du fils d'Œboulus.

Les deux premiers jours étaient employés à pleurer sa mort, on mangeait sans couronnes sur la tête & l'on ne chantait point d'hymnes pendant le repas : Le troisième jour la joie reparaisait, on offrait des sacrifices, on donnait des festins à sa famille & à ses amis, & l'on ne manquait pas de bien traiter ses domestiques.

HYADES. Quelques Mythologues disent que les Hyades sont les nourrices de Bacchus, que Jupiter transporta au ciel, pour les dérober aux emportemens de Junon. Plusieurs Poètes feignent qu'elles sont filles d'Atlas & de Pleione : ils ajoutent que leur frere Hyas, ayant été dévoré par une lionne, elles pleurerent sa mort avec tant de douleur, que les Dieux touchés de leur tendresse, les transporterent au ciel, & les placèrent sur le front du taureau, où elles pleurent encore. Ce sont sept étoiles, qui forment une constellation, & qui étaient

regardées par les anciens, comme apportant la pluie, mais l'on est à présent convaincu que les étoiles sont trop éloignées de nous, pour causer aucun dérangement dans notre atmosphère.

HYALÉE. Nom que la fable donne à la Nymphe qui remplissait d'eau les vases destinés pour Diane, lorsque Actéon eut le malheur d'apercevoir cette Déesse dans le bain.

HYBRISTIQUES. Fêtes célébrées par les Argiens en l'honneur des femmes, qui avaient pris les armes pour repousser les Lacédémoniens, qui assiégeaient la ville d'Argos. Les ennemis obligés de lever le siège honteusement, furent cacher leur défaite dans Sparte, peu accoutumée à voir ses guerriers vaincus. C'est de cet étrange affront qu'essuyèrent les Spartiates que la fête prit son nom.

HYDRE. Monstre, dit la fable, né de Typhon & d'Echidne, qui avait un grand nombre de têtes, lesquelles renaissaient aussitôt qu'elles avaient été coupées. Cette épouvantable bête ne cessait de ravager les campagnes & les troupeaux qui paissaient dans les marais de Lerne : Hercule la combattit & pour tarir la source qui produisait ces effroyables têtes, il ne trouva pas d'autre moyen que d'appliquer le feu à chaque tête qu'il abattait.

L'Hydre, dont les têtes renaissaient, n'était autre chose qu'une quantité prodigieuse de serpens qui infestaient les marais de Lerne près de Mycènes, & qui sem-

blaient se reproduire à mesure qu'on en détruisait : Hercule entreprit de délivrer le pays de ce fléau ; il mit le feu aux roseaux du marais , & ouvrit des canaux qui procurerent l'écoulement des eaux. Les serpens furent tués & le terrain cultivé par des mains laborieuses , devint d'un riche rapport. (*Voyez HERCULE.*)

HYDRIA. C'était un vase percé de tous côtés qui représentait le Dieu des eaux chez les anciens Egyptiens ; à certains jours de l'année ce vase était rempli d'eau , & les Prêtres l'exposaient à la vénération du peuple , qui se prosternait , les mains élevées au ciel , & rendait grâce aux Dieux des bienfaits continuels qu'il recevait de cet élément , qui faisait fructifier les terres. (*Voyez CANOPE.*)

HYDRIEPHORES. On donnait ce nom à toutes les femmes des étrangers qui résidaient à Athènes , parce qu'elles étaient obligées de porter des cruches d'eau dans la procession des Panathénées.

HYDROMANTIE. C'est l'art de deviner par le moyen de l'eau. Delrio nous décrit plusieurs espèces d'Hydromantie. 1°. Lorsqu'après les invocations ou autres opérations magiques , on voyait écrit sur l'eau les noms des personnes ou des évènements qu'on désirait de connaître. 2°. On se servait quelquefois d'un vase plein d'eau , & d'un anneau suspendu à un fil , avec lequel on frappait les côtés du vase. 3°. On jetait successivement trois petites pierres dans une eau dormante ; & l'on

tirait des présages pour l'avenir , par l'inspection des cercles qui se formaient sur la surface de l'eau. 4°. On examinait l'agitation des flots de la mer. 5°. La couleur de l'eau & les figures qu'une imagination vive supposait être représentées , servait aussi à tirer des pronostics. 6°. Les Germains qui soupçonnaient la fidélité de leurs femmes , jetaient dans le Rhin les enfans dont elles étaient accouchées : s'ils surnageaient , ils étaient réputés légitimes ; s'ils allaient à fond , ils les croyaient le fruit du crime. 7°. On remplissait d'eau une tasse , ou un autre vase , & après avoir prononcé dessus des paroles mystérieuses , on examinait si l'eau bouillonnait & se répandrait par-dessus les bords. 9°. On écoutait le bruit que les eaux des fleuves rendaient en se précipitant dans certains gouffres ou toutbillons : 10°. Enfin lorsqu'on soupçonnait quelques personnes d'un vol : on écrivait leurs noms sur de petits cailloux & on les jetait dans l'eau. Delrio ne dit point ce qu'on découvrirait par ce moyen. Ce qu'on fait c'est que toutes ces pratiques étaient accompagnées de cérémonies & de paroles soi-disantes magiques , qui en imposaient aux crédules.

HYDROMITES. On donnait autrefois ce nom à certains officiers de l'Eglise Grecque , dont la fonction particulière était de faire l'eau bénite & d'en faire l'aspersion sur le peuple.

HYDROPARASTATES. Hérétiques qui voulaient qu'on se servît d'eau au lieu de vin dans

l'Eucharistie ; c'était une branche des Manichéens.

HYDROPHORIES. Fête funèbre que les Athéniens & les Egénettes célébraient avec beaucoup de solennité, à la mémoire des Grecs qui avaient péri dans le déluge de Deucalion & d'Ogygès. Plutarque nous parle d'une statue de bronze, de deux coudées de haut, appelée Hydrophore, que Thémistocle avait faite des amandes auxquelles il avait condamné ceux qui détournaient les eaux publiques à leur usage particulier ; il la consacra aux Dieux dans un Temple d'Athènes.

HYGIÉE. Les Grecs donnèrent ce nom à la divinité qu'ils croyaient présider à la santé des mortels : ils la firent fille d'Esculape & de Lampétie. Par-tout on lui dressa des statues, des autels & on lui éleva des Temples. On la représentait, portant une couronne de laurier & tenant le sceptre de la main droite, avec un serpent à plusieurs contours sur son sein, avançant sa tête pour aller boire dans une patère qu'elle renait de la main gauche. On lui offrait un simple gâteau, pour faire entendre sans doute que la santé est fille de la sobriété.

Les Romains lui bâtirent un Temple sur le mont Quirinal.

HYMEN. Dieu de l'Hymen que les Mythologistes nous représentent sous la figure d'un jeune homme blond, couronné de roses ou de marjolaine. Ils lui mettent dans la main droite un flambeau, & lui font soutenir de la gauche un voile jaune. Le Paga-

nisme doit aux Athéniens ce Dieu invoqué par les nouveaux époux. Un jeune homme d'Athènes, d'une grande beauté, né pauvre & d'une famille obscure, devint éperdument amoureux d'une Athénienne, dont la naissance égalait la fortune. Sous des habits de femme, il trouvait le moyen de la suivre par-tout sans obstacle. Il arriva qu'un jour cette jeune fille & ses compagnes furent offrir un sacrifice à Cérés, dans le Temple d'Eleusis ; il était avec elles. Des Pirates les attaquèrent, & cette riche proie ne put leur échapper : ils la conduisirent dans une île déserte, où extenués de fatigue, ils s'endormirent. Le jeune Hyménée saisit le moment de leur sommeil pour les tuer, il revint à Athènes où il déclara en présence du peuple, ce qui venait de lui arriver & promit, si on voulait lui accorder sa maîtresse pour épouse, de la ramener à Athènes avec toutes ses compagnes. On accepta la proposition, & à son retour il devint le plus heureux des époux. En mémoire de cet événement les Athéniens ordonnerent qu'Hyménée serait toujours invoqué dans la solennité des noces, avec les Dieux qui en étaient les protecteurs.

HYMNES. Toutes les nations soit barbares soit policées ont célébré par des Hymnes ou canriques les louanges de leurs divinités ; & ces chants ont toujours fait une partie essentielle du culte religieux. On distingue les Hymnes des Payens en poétiques, ou populaires & en philosophiques. Les poétiques renferment la créan-

te du peuple , dont les Poëtes étaient les Théologiens ; les philosophiques expriment les idées sublimes que les Poëtes Philosophes s'étaient formé d'un Dieu suprême source & principe de tous les êtres. Si le morceau suivant, cité par quelques Peres de l'Eglise pour être d'Orphée , n'est pas une de ces fraudes pieuses , déjà connues dans les premiers siècles du Christianisme , quel exemple plus précieux pourrait-on offrir de la sublimité des images dans un Hymne philosophique. » Tel est l'Etre suprême , que le ciel tout entier ne fait que sa couronne : il est assis sur son trône entouré d'anges infatigables ; ses pieds touchent la terre : de sa droite il atteint jusqu'à l'extrémité de l'Océan ; à son aspect les plus hautes montagnes tremblent , & les mers frissonnent dans leurs profonds abîmes. « Quelles images sublimes ne trouve-t-on pas dans cet Hymne que Stobée nous a conservé & qu'on attribue à Cléanthe , le second fondateur du Portique.

» O pere des Dieux , dit Cléanthe , vous qui réunissez plusieurs noms , & dont la vertu est une & infinie ; vous qui êtes l'auteur de cet univers , & qui le gouvernez suivant les conseils de votre sagesse ; je vous salue , ô Roi Tout puissant ; car vous daignez nous permettre de vous invoquer. Vous serez , ô Jupiter , la matière de mes louanges , & votre souveraine puissance sera le sujet ordinaire de mes cantiques. Tout plie sous votre empire , tout redoute les

» traits dont vos mains invincibles sont armées ; sans vous rien n'a été fait ; rien ne se fait » dans la nature ; vous voulez les biens & les maux selon les conseils de votre loi éternelle. » Grand Jupiter , qui faites entendre votre tonnerre dans les nues , daignez éclairer les faibles humains ; ôtez-leur cet esprit de vertige qui les égare ; donnez-leur une portion de votre sagesse avec laquelle vous gouvernez le monde : alors ils ne cherchent d'autre occupation , que celle de chanter éternellement cette loi universelle qu'ils méconnaissent.

En 633 le quatrième Concile de Tolède permit l'usage des Hymnes dans les offices , mais on ne trouve pas que l'Eglise de Rome ait chanté des Hymnes avant le douzième siècle.

Chez les Payens on appelait Hymnodes ceux qui faisaient profession de chanter des Hymnes. Dans les Fêtes de Pallas on se servait de jeunes filles pour chanter les louanges de la Déesse : de jeunes filles & de jeunes garçons chantaient en chœur dans celle d'Apollon. A Delphes & à Délos , c'était quelquefois le Poëte lui-même qui chantait l'Hymne de sa composition , mais plus souvent les Prêtres avec leur famille entière remplissaient cette pieuse fonction.

Les Grecs accorderent des prix & décernèrent des couronnes aux excellens Hymnographes , & les Romains dans leurs beaux jours imiterent un exemple si digne des tems d'Horace & de Catulle.

HYMNIA. Surnom que les Arcadiens donnaient à Diane, à laquelle ils avaient élevé un Temple superbe, dont une vierge était ordinairement Prêtresse. Dans la suite Aristocrate ayant prophané le Temple & fait violence à cette Prêtresse, un décret du peuple ordonna qu'on lui substituerait une femme mariée. Diane avait aussi un Temple fameux sur le territoire d'Orchomène, dont un homme marié, mais qui ne devait avoir aucun commerce avec le reste des humains, était le grand Prêtre.

HYPAPANT. Nom que les Grecs donnent à la fête de la Purification de la Vierge, ou présentation de Jésus au Temple.

HYPERBORÉENS. Plus on lit les anciens auteurs; & moins l'on sait quels étaient les peuples que les Grecs appelaient Hyperboréens: Les Géographes modernes n'ont pas mieux éclairci cette matière, & nous n'osons risquer de pénétrer dans ce labyrinthe. Disons seulement un mot qui fasse connaître quel tour prenaient les savans de la Grèce, pour couvrir leur ignorance en géographie. Amis du merveilleux, ils supposèrent qu'un pays où le vent du nord ne se faisait jamais sentir, devait être admirable, & ils en firent un lieu de délices. Là, les hommes ne mourraient que lorsqu'ils étaient las de vivre; ils coulaient leurs jours dans la paix & dans l'abondance, sans discorde entr'eux, sans maladies, & sans chagrins domestiques: tous leurs instans étaient égayés par des danses, par des concerts de

musique, & leur vie se passait dans l'allégresse & dans les festins, & la mort venait délivrer d'un corps qui n'était plus propre au plaisir, des gens ennuyés d'une prison qui cessait de leur être agréable. Telle était la fable que publia le premier Olen de Lycie, qui fit entendre au peuple qu'il y avait un pays, tellement sous le nord, *ultra aquilonem*, c'est-à-dire, *au-delà de Borée*, que le vent du nord n'y pouvait souffler.

Au reste, disent les anciens, les Hyperboréens avaient coutume d'envoyer à Délos chaque année les prémices de leurs fruits pour être consacrés à Apollon, fils de Latone, qu'ils révéraient particulièrement. » Ces offrandes, au » rapport de Pausanias, passaient » de main en main jusqu'à Dé- » los. Les Hyperboréens les don- » naient d'abord aux Arimaspes, » les Arimaspes aux Assédons, & » les Assédons aux Scythes qui les » portaient à Sinope, là les Grecs » se chargeaient de les remettre » à Prasies, bourgade de l'Atti- » que, d'où les Athéniens les en- » voyaient à Délos. «

HYPERDULIE. On nomme *Dulie* le culte que nous rendons aux Saints & Hyperdulie celui que nous rendons à la mère de Dieu, parce qu'il est d'un ordre supérieur à l'autre.

HYPETHRE. Mot qui signifie un Temple découvert & exposé à l'air. Ces édifices des anciens avaient en dehors deux rangs de colonnes tout autour, & autant en-dedans, & le milieu était découvert comme nos cloîtres. Tel

était à Athènes le Temple de Jupiter Olympien. Junon en avait un pareil sur le chemin de Phalère, sans toit, ni portes. Ces divinités, prises souvent pour l'air ou le ciel par les Payens ne devaient pas être renfermées dans une enceinte de murailles, puisque leur puissance embrassait la terre & les cieux.

HYPHIALTES. Divinités champêtres des Grecs que ces idolâtres prétendaient leur apparaître quelquefois en songe, & qui n'étaient autres que les Incubes des Latins & les nôtres.

HYPOGÉE. Sorte de tombeau creusé dans la terre. Lorsque les Grecs perdirent l'usage de brûler les corps des morts, ils les placèrent dans des caveaux, qu'ils pratiquèrent sous terre enfermés dans des cercueils, auxquels ils donnetent le nom d'Hypogées. Les Romains prirent cette coutume, & en proportion que les richesses de la République augmentèrent ils bâtirent des tombeaux souterrains, dans lesquels ils firent construire de superbes appartemens, ornés de peintures à fresque, de mosaïques, & de figures de relief en marbre de tems à autres : on en découvre encore, en fouillant des ruines auprès de Rome.

HYPOPROPHETES. Vicaires des Prophetes, qui chez les Grecs rendaient aux dévots la réponse des Dieux en l'absence de leurs supérieurs; car il n'aurait pas été de la dignité des Oracles de rester muets faute d'organes.

HYSITARIENS. Hérétiques du quatrième siècle, qui furent appelés ainsi de la profession par-

ticulière qu'ils faisaient d'adorer le Très-haut. Avec les Payens ils révéraient le feu & les éclairs, & avec les Juifs ils observaient scrupuleusement le sabbat, & la distinction des choses mondes & immondes.

HYSIUS. Surnom que les Grecs donnaient à Apollon, qui avait un Temple fameux à Hytica en Béotie, où il rendait des Oracles. Le Prêtre qui desservait ce Temple, buvait de l'eau d'un certain puits avant que de rendre la réponse du Dieu, & cette eau lui communiquait la vertu Prophétique.

HYSTÉROLITE. Pierre qui représente au naturel l'extérieur des parties de la génération du sexe féminin, & qui se trouve en différens pays. M. Falconet soupçonne que l'Hystérolite est la même pierre que les anciens nommaient *pierre de la mere des Dieux*, & qu'ils prétendaient être tombée du ciel : » Peut-être, dit ce savant Académicien, que par rapport à une ressemblance qui n'est guère éloignée de celle de la bouche, le culte de cette pierre fut imaginé; & on ne crut point trouver de symbole plus convenable que cette pierre, ainsi figurée, pour représenter une Déesse, qui, selon les Poètes, était la mere des Dieux & des hommes, & qui selon les Philosophes était la nature même, source féconde de tout ce qui paraît dans l'univers. »

HYSTÉROPOTME. On appelait ainsi chez les Grecs, les personnes qu'on avait cru mortes, & qui après avoir long-tems voyagé

parmi les nations étrangères , revenaient enfin dans le sein de leur famille. Avant qu'il leur fût permis d'assister à aucune cérémonie religieuse , ils devaient être purifiés , & cette purification con-

sistait à se revêtir d'une espee de robe de femme , qui , suivant l'opinion de ce peuple , leur communiquait une nouvelle naissance.



I

IACCHUS. Surnom que les Grecs donnaient à Bacchus, & sous lequel il était révéré à Eleusis. La solennité des grandes fêtes de Cérès durait neuf jours, dont le sixième était particulièrement consacré à Iacchus ou Bacchus. Ce jour-là on portait en procession la statue du Dieu de la ville d'Athènes à Eleusis, & tous les initiés formaient des danses autour d'elle, & chantaient des hymnes en son honneur. Les Grecs, plus particulièrement que tous les autres peuples idolâtres, furent ramener le culte religieux à leur amusement : ils instituèrent des fêtes, & suivant un Auteur, ils pouvaient dire aux principales Divinités qu'ils adoraient : « Vous n'êtes des Dieux que pour nos plaisirs. »

IATRALIPTÉ. Ce nom a d'abord signifié un Officier du Gymnase chargé d'oindre les Athlètes ; ensuite il servit à désigner un Médecin, qui dans certaines maladies employait les frictions huileuses. Dans les beaux jours des Romains, les gens qui enseignaient l'art d'administrer les onguens ou les huiles aux personnes en santé, se firent appeler iatraliptes, & ils eurent sous eux des manieurs & des manieuses pour assouplir les membres, des dépilleurs & des dépilleuses ; & si l'on peut s'exprimer ainsi, des onctueux & des onctueuses pour oindre le corps.

IBÉRIENS. Ce sont des Chrétiens Schismatiques du Levant. Ils suivent sur le purgatoire, sur le jugement dernier, sur la confession, & sur quelques autres points les opinions de l'Eglise Grecque. Les fêtes les plus solennelles ne sont point pour eux des jours de repos, & qui emportent l'interdiction du travail. Quelle que soit la nécessité de baptiser un enfant, sur le point de mourir, il n'appartient qu'au Prêtre de lui administrer ce Sacrement. Lorsque les Ibériens présentent un enfant au baptême, le Prêtre lit un grand nombre d'oraisons ; & quand il vient aux paroles sacramentelles, il ne s'arrête point, & continue sans baptiser l'enfant. Cette lecture achevée, on dépouille l'enfant, & c'est le parain qui le baptise. Au reste ces Schismatiques ne se mettent pas fort en peine de recevoir le baptême ; ils rebaptisent cependant ceux qui retournent à la foi après leur apostasie ; & quelques-uns d'entr'eux pensent qu'il suffit à un enfant que sa mère ait été baptisée pour être sauvé. En lui administrant le Sacrement de Baptême, ils lui donnent la Confirmation & l'Eucharistie. En se mariant, l'Ibérien se confesse pour la première fois, ce qu'il réitère lorsqu'il se sent à l'extrémité ; mais il fait l'aveu de ses fautes sans détail, & en fort peu de mots. Le divorce

est permis, en cas d'adultère, ou autres causes graves. Les Prêtres Ibériens consacrent dans des calices de bois, & ils portent l'Eucharistie aux malades sans cérémonie, & avec beaucoup d'irrévérence : ils prétendent qu'on ne doit dire qu'une seule Messe par jour dans chaque Eglise. Quelquefois ils assistent à la Messe de leur Evêque, qui leur donne l'hostie contactée dans leurs mains, & ils se communient eux-mêmes. Il suffit qu'un Prêtre récite tout haut son bréviaire, ceux qui écoutent ont rempli leur tâche pour la journée. Les Evêques & les Prêtres Ibériens vont à la guerre, & au retour de la campagne ils ne se font aucune difficulté de célébrer les saints mystères. Ils prétendent qu'il ne s'opère plus de miracles dans l'Eglise Romaine, & que le Pape ne peut donner des dispenses que dans les choses qui sont de droit positif.

IBUM. Nom que les Juifs modernes donnent à la cérémonie du mariage qu'un frère contracte avec la veuve de son frère, mort sans enfans, selon la loi du Deuteronome, chap. xxv.

ICADES. Nom de certaines fêtes que célébraient tous les mois les Philosophes Epicuriens en l'honneur d'Epicure, le jour de la naissance de ce Philosophe. Ce jour-là ils ornaient leur chambre, portaient en cérémonie d'appartement en appartement le portrait d'Epicure, & lui faisaient des sacrifices & des libations.

ICELE, Dieu de la fable. Les Mythologistes le font fils du Sommeil & frère de Morphée. On

l'appelle aussi Phobétor, comme qu'on dirait, celui qui épouvante. Il avait la faculté de prendre toutes sortes de formes ressemblantes. Il est facile de s'apercevoir que cette fable est prise des illusions trompeuses qui nous assiegent quelquefois pendant le sommeil.

ICHNÉ. Surnom donné à Thémis, Déesse de la Justice, & à Némésis, chargée particulièrement de venger les crimes. On appella ainsi ces deux Divinités, parce que les anciens prétendaient qu'elles étaient constamment attachées sur les pas des coupables, & qu'Ichné vient d'un mot grec qui signifie *trace*, *vestige*.

ICHOGLAN. Nom que l'on donne aux Pages du Grand-Seigneur. Ce sont de jeunes gens élevés dans le serail pour servir le Monarque des Turcs, & qui parviennent dans la suite aux plus éminentes charges de l'Empire.

Lorsqu'on a choisi un jeune homme pour le faire entrer dans le corps des Ichoglans, on lui fait faire une profession de foi Musulmane, & ensuite on le circoncit. Pendant quatorze ans il a pour précepteurs des Eunouques durs & sévères, qui le tiennent enfermé dans le serail, & le punissent rigoureusement des plus légères fautes. Les Ichoglans sont partagés en quatre chambres. La première, nommée la chambre inférieure, est composée de quatre cents jeunes gens, qui reçoivent chacun environ quatre ou cinq aspres de paie par jour, ce qui fait la valeur de sept ou huit sols de France. On les instruit

des préceptes de la religion Mahométane. Ils assistent régulièrement à toutes les prières ordonnées ; on leur apprend à lire , à écrire , & sur-tout à garder le silence , à tenir les yeux baissés , & à croiser leurs mains sur l'estomac.

Après six ans d'exercice dans cette chambre , ils passent dans la seconde pendant quatre ans , où on les attache à l'étude des langues Turque , Arabe & Persienne : on les exerce à bander un arc , à le tirer , à lancer la zagaie , à se servir de la pique , à monter à cheval , & à manœuvrer habilement dessus en tirant des flèches à droite & à gauche.

Ils restent de même quatre ans dans la troisième chambre ; mais leurs occupations y sont plus singulières : ils y apprennent à coudre , à broder , à jouer des instrumens , à raser , à faire les ongles , à plier des vestes & des turbans , à servir dans le bain , à laver le linge du Sultan , à dresser des chiens & des oiseaux. Pendant ces quatorze années de noviciat ils ne peuvent se voir ensemble , se promener , se parler que sous les yeux des Eunuques. C'est de la troisième chambre que l'on tire les Pages du trésor , & ceux du laboratoire où l'on prépare l'opium , le sorbet , le café , les cordiaux , &c. Cette troisième chambre est souvent réduite au nombre de deux cens , parce qu'il y en a beaucoup qui sont renvoyés avec une légère récompense , & d'autres qui se retirent pour se soustraire à la sévérité des Eunuques. Il en reste donc en-

viron quarante pour composer la quatrième chambre : ceux-ci sont magnifiquement habillés , & leur paye est double : ce sont proprement les Gentilshommes de la chambre : la plupart ne quittent le Prince que lorsqu'il entre dans l'appartement des femmes. L'un porte son sabre , l'autre son manteau , celui-ci le pot à eau pour boire & pour les ablutions , celui-là le sorbet , & un autre tient l'étrier lorsqu'il monte à cheval ou qu'il en descend.

Voilà quelle est la singulière éducation que l'on donne à cette classe d'hommes destinés à remplir les grands emplois de l'Empire Ottoman. Les Turcs croient que Dieu accorde tous les talens à ceux que le Sultan honore de sa bienveillance , & qu'il élève aux charges publiques. La politique du grand Visir le distrait d'ouvrir les yeux de son maître sur ce chapitre : il a soin de nommer des Lieutenans habiles à ces Ministres efféminés , & ces espions titrés éclairent les actions de leurs supérieurs , & les tiennent constamment sous la férule du chef réel de l'Empire.

ICHTHYOPHAGES. Ce nom signifie proprement mangeurs de poissons. Les anciens Auteurs ont donné ce nom à plusieurs peuples dont ils n'avaient qu'une très-médiocre connaissance. Strabon , Diodore , Méla , assurent que les anciens habitans de la Caramanie & de la Gédrosie , maintenant Mécran , étaient Ichthyophages.

Ce peuple était rarement attaqué de maladies , mais il ne

vivait pas long-tems. Incapable de distinguer le juste de l'injuste, l'honnête du deshonnête, il suivait brutalement l'instinct de la nature, & regardait comme le souverain bien l'avantage de satisfaire ses besoins. Insensible à la honte, on pouvait l'insulter sans redouter sa vengeance, & massacrer ses proches, sans exciter sa colere ou sa pitié.

Les Ichthyophages passaient leurs jours dans l'indolence, & n'en sortaient quelquefois qu'afin de pourvoir à leur subsistance; alors ils couraient les bords de la mer, & ramassaient le poisson que le reflux avait laissé à sec dans des cavernes, qu'ils avaient soin de fermer avec des monceaux de pierres. Ils pilaient ce poisson dans des mortiers de bois, le faisaient ensuite sécher au soleil, & ils en formaient une espece de pain, en y mêlant un peu de froment.

Les hommes & les femmes de cette nation étaient exactement nus; les femmes étaient communes, aussi-bien que les enfans. Leur langage était presque incompréhensible, & avec les autres nations ils s'exprimaient par signes. C'est, si l'on en croit les Anciens, le seul peuple qui n'ait montré aucun respect pour les morts: il laissait les cadavres sur le bord de la mer, afin que le reflux les emportât, & qu'ainsi ils pussent servir de pâture aux poissons.

ICHTYOMANTIE. C'est l'art de deviner les choses futures par l'inspection des entrailles des poissons. Pline rapporte qu'à Myre en Lycie, on jouait de la sorte à

trois reprises, pour faire approcher les poissons de la fontaine d'Apollon, appelée *Curius*. Il ajoute que les poissons ne manquaient pas de venir; s'ils dévoient avidement la viande qu'on leur jetait, c'était un heureux augure; si au contraire ils la repoussaient avec leur queue, c'était le présage le plus funeste. Au reste, lorsqu'on éventrait les poissons, on faisait à-peu-près sur leurs entrailles les mêmes observations que sur celles des autres victimes.

ICIDIENS ou domestiques. Les anciens appelaient ainsi les Dieux ou Pénates, qui étaient tous frères selon Servius.

ICONIQUE. (statue) Les Grecs nommaient statues Iconiques celles que l'on élevait en l'honneur des athlètes qui avaient été trois fois vainqueurs aux jeux sacrés: On les appelait ainsi parce qu'on avait un soin particulier qu'elles fussent proportionnées à la taille, à la grosseur des membres de ceux qu'elles représentaient & qu'elles leur ressemblassent autant qu'il était possible.

ICONOCLASTES ou briseurs d'images, nom que l'on donna dans le septieme siècle aux Hérétiques qui s'élevèrent contre le culte religieux que les Catholiques rendaient aux images. Xenias, ou Philomène, esclave Persan, fut, à ce qu'on croit, l'auteur de cette hérésie: élevé à l'Episcopat, il traita d'idolatrie grossière le culte des images, & prétendit qu'il était injurieux aux Saints, à Jesus-Christ & à Dieu

même. Cette querelle troubla long-tems l'Eglise & fit couler des ruisseaux de sang. On donne quelquefois le nom d'Iconoclastes non-seulement aux prétendus réformés, mais encore à quelques Eglises d'Orient qui s'opposent au culte des images de Dieu & des Saints.

IDA. Montagne de la Troade. C'est, si nous en croyons les Poëtes, sur le mont Ida, que Pâris jugea les trois Déeses qui disputaient le prix de la beauté : c'est aussi dans le même endroit que naquirent les Dactyles, qui furent les premiers forger le fer.

Il y avait en Crète un mont Ida, fameux par la naissance de Jupiter, suivant la tradition populaire & fabuleuse. (*Voyez DACTYLES.*)

IDÉE. Surnom de Cybèle, sous lequel cette Déesse était adorée sur le mont Ida. On célébrait en son honneur des fêtes solennelles dans toute la Phrygie, on lui faisait des sacrifices, & l'on promenait sa statue au son de la flûte & du tympanon. Le culte de la mere des Dieux passa à Rome, mais on n'y employa que des Prêtres Phrygiens, & selon la remarque de Denys d'Halycarnasse, aucun Romain ne se fit initier aux mysteres de la Déesse.

IDES. Terme dont se servaient les Romains pour compter & distinguer certains jours du mois. Les Ides venaient le treizieme jour de chaque mois, excepté dans les mois de Mars, de Mai, de Juillet & d'Octobre, où elles tombaient le quinzieme, parce que ces quatre mois avaient six jours

devant les Nones, & les autres en avaient seulement quatre. On donnait huit jours aux Ides : ainsi le huitieme dans les mois de Mars, Mai, Juillet & Octobre, & le sixieme dans les huit autres, on comptait le huitieme avant les Ides, & de même en diminuant jusqu'au douze ou au quatorze, qu'on appelait la veille des Ides, parce que les Ides venaient le treize ou le quinze, selon les différens mois. Ceux qui veulent employer cette maniere de dater, doivent encore savoir que les Ides commencent le lendemain du jour des Nones, & se ressouvenir qu'elles durent huit jours : or les Nones de Janvier étant le cinquieme dudit mois, on datera le sixieme de Janvier, *octavo Idus Januarii*, huit jours avant les Ides de Janvier : l'onzieme Janvier se datera *tertio Idus*, le troisieme jour avant les Ides ; & le treizieme *Idibus Januarii*, le jour des Ides de Janvier.

On croit que *Ides*, en latin *Idus*, vient du mot *Idulium*, qui était le nom de la victime qu'on offrait à Jupiter le jour des Ides ; mais il est évident qu'*Idulium* vient d'*Idus* & celui-ci vient du mot Toscan *Iduari*, diviser. Quoiqu'il en soit, la raison pour laquelle chaque mois a huit Ides, c'est que le sacrifice se faisait toujours neuf jours après les Nones, le jour des Nones étant compris dans le nombre de neuf.

Les Ides de Mars passaient pour un jour malheureux ; celles de Mai étaient consacrées à Mercure ; celles de Juin étaient favorables aux nœces, celles d'Août

étaient consacrées à Diane & célébrées comme une fête par les esclaves. Aux Ides de Septembre on prenait les augures pour l'élection des Magistrats.

On compte encore par Ides dans la chancellerie Romaine, & dans le calendrier du Bréviaire.

IDOLATRIE des Lapons. Outre Jumala qui était le Dieu suprême des Lapons, ils adoraient encore le soleil & la lune, & nombre de Dieux qui présidaient à leurs classes & à toutes leurs affaires domestiques. Storjunktur était comme le Lieutenant de Jumala; c'était par lui que les biens venaient aux hommes, & on le regardait comme un Dieu domestique & le protecteur des familles; par conséquent on s'adressait à lui dans tous ses besoins. Le troisième des Dieux supérieurs était Beywe ou le soleil.

Les hommes seuls chez les Lapons pouvaient offrir des sacrifices à ces Dieux: Les femmes, à cause de leurs infirmités lunaires, étaient exclues de toutes les cérémonies attachées au culte religieux. Les victimes étaient ordinairement des rennes, mais on offrait aussi d'autres animaux, comme des chiens, des chats & des poules. Un tambour magique découvrait si la victime était agréable à la divinité. » Après avoir attaché la victime derrière la cabane, dit l'Historien Scheffer, les Lapons tirent du poil de dessus le col de la bête qu'ils attachent à un des anneaux du tambour, dont ils veulent se servir. Un de la compagnie frappe sur ce tambour,

» pendant que l'assemblée chante une courte prière. Si le paquet d'anneaux à l'un desquels on avait attaché un poil de la victime, & qui était auparavant immobile, se remue, en même tems qu'on frappe sur le tambour & va poiser sur la figure de l'idole, ils prennent cela pour une preuve certaine que la victime sera fort agréable à la divinité: si au contraire le paquet d'anneaux demeure fixe sans changer de place, nonobstant l'agitation du tambour, ils offrent cette victime à un autre Dieu, & frappent pour la seconde fois sur le tambour en chantant une autre prière. Si le paquet d'anneaux ne se remue pas plus que la première fois, ils s'adressent encore à un autre & recommencent toutes leurs cérémonies. »

Les Lapons ont ordinairement un lieu sacré derrière leurs cabanes, c'est là où ils rassemblent leurs idoles. Toutes les années ils renouvellent l'image de leur Dieu Jumala à l'honneur duquel ils immolent une renne mâle, en lui perçant le cœur avec la pointe d'un couteau: le sang en est reçu dans un vase & sert à frotter la divinité. On observe à peu près les mêmes cérémonies aux sacrifices que l'on offre aux autres Dieux.

Ces idolâtres, car il y en a beaucoup, font aussi des sacrifices aux Mânes; ils appellent *Jubles* certains esprits Aériens auxquels ils rendent un culte religieux, & quoique la plupart soient convertis au Christianisme, ils ne peuvent gué-

res passer que pour des Chrétiens de nom. (*Voyez* MAGIE des Lapons.)

IDOLE Mexiquaine. Les Historiens ne nous ont pas transmis le nom de cette Idole, qui peut-être plus que les autres était chère à la Nation, mais dont le culte était moins régulier. Elle était composée de toutes les semences des choses qui servent à la nourriture des hommes pâties ensemble avec du sang des enfans, des veuves & des filles sacrifiées. Le jour de la consécration de cette statue attirait non-seulement tous les habitans de la ville capitale, mais la plus grande partie de ceux des Provinces. Chacun s'empressait à y faire roucher quelques joyaux, qui devenaient de sûrs préservatifs contre tous les dangers. Les soldats s'en munissaient pour la guerre. Après ces cérémonies, l'Idole était renfermée dans un sanctuaire, où les Prêtres seuls pouvaient entrer. Dans le même tems on bénissait avec de grandes cérémonies, un vase plein d'eau, qui servait pour le couronnement des Empereurs (*V. COURONNEMENT*) & pour l'élection des Généraux de l'armée. La vieille Idole était mise en pièces, que l'on distribuait à toute la Cour & au peuple.

Dans certains tems les Prêtres Mexiquains composaient aussi une certaine Idole, dont la matière pouvait se manger & l'on en distribuait des fragmens à tous ceux qui se présentaient.

IDOLES châtiées. Malgré le respect que les Chinois portent à leurs fausses divinités, ils ne

laissent pas quelquefois de se courroucer contre elles, lorsque l'événement ne répond pas à leurs espérances. Pour lors ils abandonnent ces Dieux impuissans qu'ils ont infructueusement priés avec tant de dévotion : d'autres se portent jusqu'à les maltraiter d'injures ou de coups. » Com-
» ment, disent-ils quelquefois,
» nous te logeons dans un Tem-
» ple magnifique, tu es bien
» doté, bien nourri, bien doré,
» bien encensé, & après tous ces
» soins, *chien d'esprit*, tu nous
» refuses ce qui nous est néces-
» faire ? « On le lie avec des
cordes, on le traîne par les rues,
chargé de boues & d'ordures,
pour le jeter ensuite dans quel-
qu'endroit rempli d'immondices.
Si pendant ce tems ces dévots irri-
tés obtiennent ce qu'ils deman-
daient, ils reportent avec céré-
monie l'Idole dans sa niche & lui
font des excuses des mauvais trai-
temens auxquels ils se sont por-
tés. » Mais, ajoutent-ils, n'y
» pensons plus, vous aviez tort
» d'être si lent à nous octroyer
» notre demande, & nous un peu
» trop prompts à nous fâcher. «
Nous vous encenserons & la paix
sera faite.

IDOLES du Tunquin. Les Tun-
quiniens ont trois sortes d'Idoles
particulières, auxquelles ils se re-
commandent sans cesse : La pre-
mière est l'Idole de la cuisine :
elle est composée de trois pierres,
en mémoire de trois personnes qui
se brûlent dans un même foyer.
Tien-Fu est le Dieu des arts, &
on implore son secours pour s'y
perfectionner. Enfin l'Idole nom-

mée Buabin , préside aux édifices , & ce Buabin est censé le premier propriétaire de la maison , qui même après sa mort y conserve un droit , & auquel , avec plusieurs cérémonies , on se croit obligé d'assigner une petite demeure sous quelque'endroit du toit.

IKEGUO. Les Ethiopiens & les Abyssins donnent ce nom aux Généraux de leurs Ordres Monastiques. Ils sont élus par les Abbés & Supérieurs des différens Monasteres , qui comme chez nous sont élus par les Moines à la pluralité des voix.

ILISSIADES. (Muses) Les Muses prenaient ce surnom de l'Ilissus , riviére de l'Attique , sur les bords de laquelle les Athéniens leur avaient élevé un autel. C'était dans ces eaux sacrées que se faisait la lustration des petits mysteres.

ILITHYE. Déesse que la fable fait fille de Junon & sœur d'Hébé. Elle présidait aux accouchemens. Les Romains lui avaient élevé un Temple , & Servius Tullius ordonna qu'à la naissance & à la mort de chaque personne , on fût y déposer une piece de monnoie : par ce moyen il avait à la fin de chaque année un dénombrement exact des citoyens de Rome.

ILLUMINÉS. Dans les premiers tems du Christianisme ce nom était donné à ceux qui avaient reçu le baptême ; parce que dans l'administration de ce Sacrement , on présentait au Néophyte qui venait d'être baptisé un cierge allumé , symbole de la foi & de la grace qu'il venait de recevoir.

ILLUMINÉS. Hérétiques qui parurent en Espagne vers l'an 1575. Les Espagnols les appellaient Alambrados. Ces visionnaires reconnaissaient pour chefs Jean de Dillanpado , originaire de l'isle de Ténérif , & une Carmélite nommée Catherine de Jesus. Entre plusieurs erreurs , les Illuminés prétendaient qu'à l'aide d'une oraison sublime ils contractaient une union si intime avec Dieu , qu'ils devenaient impeccables , & que dans cet état de sainteté ils n'avaient plus besoin du secours des Sacramens & des bonnes œuvres pour faire leur salut , & qu'ils pouvaient sans pécher s'abandonner aux actions les plus infâmes. Plusieurs de ces Hérétiques furent arrêtés , jugés , & condamnés au feu par l'Inquisition : quelques-uns abjurèrent leurs erreurs , & le reste fut bientôt dissipé.

Ces mêmes erreurs se renouvelèrent en France en 1634. Un Curé de Roye en Picardie , nommé Pierre Guerin , débita hardiment les anciennes visions des Illuminés Espagnols : il eut bientôt un grand nombre de disciples , qui du nom de leur maître se firent appeler *Guerinets* : à ces sectaires se joignirent d'autres extravagans , qui tous ensemble prirent le titre d'Illuminés. » Dieu , » disait frere Antoine Bouquet , » un des plus fameux d'entre ces » visionnaires , Dieu m'a révélé » une méthode particuliere d'oraison , & une nouvelle règle de » conduite , par le moyen de laquelle on acquiert en peu de » tems une perfection & une sainteté aussi grande que celle des bienheureux ,

» bienheureux , & même de la
 » sainte Vierge. Quand on est
 » une fois arrivé à cet état su-
 » blime d'union avec Dieu , on
 » n'a plus besoin de produire
 » aucun acte, Dieu seul agit en
 » nous. « Le même fanatique as-
 » surait que tous les Docteurs de
 l'Eglise avaient ignoré ce que
 c'était que dévotion ; il disait
 que saint Pierre était un homme
 simple qui n'avait pas connu la
 spiritualité , non plus que saint
 Paul , & que toute l'Eglise était
 dans l'ignorance sur la vraie pra-
 tique du *Credo*. A toutes ces im-
 pertinences l'homme Illuminé
 ajoutait qu'il était libre de faire
 tout ce que dictait la conscience,
 que Dieu n'aimait rien que lui-
 même , que dans dix années sa
 doctrine angélique serait univer-
 sellement reçue , qu'alors la reli-
 gion changerait de face , que tou-
 tes les cérémonies religieuses se-
 raient abolies , & qu'on n'aurait
 plus besoin de Prêtres , de Curés ,
 de Religieux , d'Evêques , ni d'au-
 tres Supérieurs Ecclésiastiques.
 Louis XIII fit poursuivre sévère-
 ment les Illuminés , & en peu de
 tems ils furent détruits.

ILLUSTRE. Dans la décadence
 de l'Empire on donnait par ex-
 cellence le titre d'*illustre* aux Con-
 suls & aux grands Officiers de
 l'Etat. Nos Rois de la première
 & de la seconde race prenaient le
 titre d'*illustre* , *illustis* ou *illuster*.
 Dagobert joignait à la qualité
 de Roi de France celle de *vir*
illuster. Pépin & Charles I s'hon-
 noraient de l'épithète d'homme
illustre , & les Maires du Palais
 s'arrogerent ce titre , que Charle-

Tome II.

magne , devenu Empereur , dédai-
 gna , & qui passa tout de suite
 aux Comtes & aux grands Sei-
 gneurs de son Royaume. Ce titre
 fut aussi accordé à quelques Evê-
 ques & à plusieurs Abbés ; mais
 il n'est plus d'usage , & on ne
 le retrouve que dans son super-
 latif *illustrissime* , que l'on donne
 aux Nonces & aux Prélats Ro-
 mains.

ILOTES. Lorsque les Lacédé-
 moniens s'emparèrent du Pélopo-
 nèse , ils jetterent dans l'esclavage
 les habitans de la ville d'Elos ,
 qui après s'être soumis aux vain-
 queurs , s'étaient révoltés con-
 tre eux. Ces Iotes devinrent des
 esclaves publics , que les Magis-
 trats employaient aux travaux les
 plus vils & les plus rudes. Leur
 nombre fut d'abord fixé , & l'on
 avait l'inhumanité d'exposer tous
 les enfans qui naissaient d'eux
 au-delà de ce nombre. Pour leur
 faire sentir le poids de la servi-
 tude , il y avait un certain jour
 de l'année destiné à les fustiger
 rigoureusement , & sans aucune
 autre raison. On poussa la bar-
 barie jusqu'à les tuer , lorsqu'ils
 devenaient trop gras , & l'on im-
 posa une amende aux maîtres qui
 les avaient si bien nourris. Ce
 sont ces esclaves que les Spartia-
 tes obligeaient de s'enivrer à cer-
 tains jours de fêtes devant leurs
 enfans , afin que ce spectacle pût
 les détourner du vice de l'ivro-
 gnerie. Peu à peu ces malheureux
 furent traités avec moins de ri-
 gueur : on les employa dans les
 armées , & plusieurs obtinrent leur
 liberté.

IMAD-KURCHUD. Saint Ma-

R

hométan, dont on voit le tombeau assez proche de la ville de Derbent. Les Persans disent qu'il était parent de Mahomet, & qu'il se tenait toujours à ses pieds pour en être instruit; ils ajoutent qu'il vécut encore trois cens ans après la mort de ce faux Prophète, & qu'il se retira auprès du Roi de Casan, qu'il divertissait en jouant du luth. Il entreprit de convertir à la loi de Mahomet les Tartares du Daguestan, & ils eurent la cruauté de le massacrer.

IMAGES. On sait combien l'hérésie des Iconoclastes ou briseurs d'Images coûta de sang à l'Empire Grec, sous les règnes de Léon l'Isaurien & de Constantin Copronyme son fils. Cependant l'Eglise Grecque n'abandonna pas le culte des Images, & l'Eglise d'occident ne le condamna pas non plus. Constantin & Irène remiront toutes les choses en leur premier état, en faisant tenir le fameux Concile de Nicée. Si l'on veut examiner sainement le fond de cette dispute, on reconnaîtra que les Iconoclastes ont fait une infinité de fausses imputations à l'Eglise Romaine, qui n'a jamais déferé aux Images qu'un culte relatif & subordonné très-distinct du culte de latrie. Les Luthériens reprochent aux Calvinistes d'avoir brisé les Images dans les Eglises des Catholiques, & regardent cette action comme une espèce de sacrilège, & plusieurs Grecs reprochent aux Latins de ne point porter assez de respect aux Images. (*Voyez* ICONOCLASTES.)

Les Juifs abhorrent les Ima-

ges; ils n'en souffrent ni dans leurs maisons, ni dans leurs Synagogues, ni dans aucun lieu où ils peuvent faire des actes de dévotion. •

Les Mahomérans ont la même horreur pour les Images; & c'est ce qui a privé Constantinople de quantité de monumens sacrés & profanes, qui ajouteraient à sa magnificence.

Les Romains conservaient précieusement les images de leurs ancêtres. On les portait dans leurs triomphes & dans leurs pompes funèbres. Ces Images étaient ordinairement de cire ou de bois; il y en avait aussi de marbre & d'airain: elles étaient placées dans le vestibule de la maison, & devaient toujours y demeurer, quoique la maison changeât de maître. C'eût été une impiété punissable que de les déplacer.

En 259 de Rome on commença à introduire les Images & les Statues dans les temples, & l'on plaça au bas des inscriptions qui apprenaient quels étaient les personnages qu'elles représentaient, leur origine, & leurs actions recommandables.

Au reste, l'honneur de faire porter les Images de ses ancêtres dans les pompes funèbres, n'était accordé qu'à ceux qui s'étaient glorieusement acquittés des emplois dont la République les avait chargés; on brisait les Images de ceux qui s'étaient rendus coupables de quelques crimes.

IMAN. Ce mot signifie en Arabe, celui qui précède & qui marche devant les autres. L'Iman

est proprement celui qui chez les Musulmans est à la tête des assemblées dans les Mosquées, & par excellence celui qui est reconnu pour le chef souverain du Musulmanisme, tant au spirituel qu'au temporel. Il y a cependant des Imans particuliers dans les villes qui tiennent la place de ce premier Imán, mais quant au spirituel seulement: les Gouverneurs que le Prince y envoie ayant l'autorité temporelle dans toute sa plénitude. Lorsqu'on cite l'Iman de la religion Musulmane, on entend toujours le véritable & légitime successeur de Mahomet, en qui réside les deux puissances. Les Califes prenaient le titre d'Iman, & ils en faisaient les fonctions. Les Mahométans ne sont nullement d'accord sur la dignité de l'*Imamat*; les uns le croient de droit divin, & attaché à une seule famille comme le pontificat d'Aaron; les autres le prétendent bien aussi de droit divin; mais ils s'imaginent qu'il peut passer d'une famille dans une autre, parce que l'Iman devait être exempt de péchés graves, comme l'infidélité & autres moins énormes; il peut par cette raison être déposé, s'il y tombe. Au reste, parmi les Musulmans orthodoxes, lorsqu'un Iman a été reconnu, celui qui nie que son autorité vient immédiatement de Dieu, est un impie; celui qui refuse de lui obéir, est un rebelle; & celui qui le contredit, est un ignorant. Les descendants légitimes de la race d'Ali se prétendent les chefs de la loi Musulmane.

Une des fonctions principales du Calife était de commencer la prière du vendredi dans la plus considérable Mosquée de sa résidence; les Imans particuliers de chaque Mosquée qui commencent les prières & qui prêchent, peuvent être en quelque sorte comparés à nos Curés.

IMARET. Maison bâtie auprès des grandes Mosquées, qui en Turquie est destinée à recevoir les pauvres & les voyageurs.

IMBLOCATION. Quelques Ecrivains se sont servi de ce mot pour désigner la manière d'enterrer les corps morts des personnes excommuniées. Non-seulement on ne pouvait déposer ces corps en terre sainte; mais même il n'était pas permis de les ensevelir: on les jetait dans une fosse au milieu des champs, ou sur les bords des grands chemins, & l'on élevait un monceau de terre ou de pierres sur leurs cadavres.

IMBRIKDAR - AGA. Officier Turc dont la fonction est de présenter de l'eau au Grand-Seigneur pour les purifications ordonnées par l'Alcoran.

IMIRETTE. Ce petit Royaume d'Asie est enfermé entre le mont Caucase, la Colchide, la mer Noire, la Principauté de Garcil, & la Géorgie. Le Mepe ou Roi d'Imirette est tributaire des Turcs, & il leur doit par année un tribut de quatre-vingt enfans, filles & garçons, depuis dix ans jusqu'à vingt. Cette honteuse preuve de son esclavage ne l'empêche pas de s'intituler dans ses lettres *le Roi des Rois*. Les peuples de l'Imirette sont errans &

vagabonds ; leurs plus précieuses denrées sont le vin & le cochon, dont les Turcs ne peuvent faire usage, ce qui a jusqu'à présent ôté au Sultan l'envie de s'emparer de ces pays : il se contente d'en tirer par année sept ou huit mille esclaves.

Cet usage d'exiger des tributs d'enfants pour esclaves est singulièrement remarquable. Dès les premiers âges du monde les habitans de la Colchide en payaient un pareil aux Perses.

IMMACULÉ, qui est sans tache & sans péché. Les Catholiques appellent *Immaculée*, la conception de la sainte Vierge, pour signifier qu'elle est née sans péché originel. Lorsqu'un Docteur de Sorbonne reçoit le bonnet, on lui fait jurer qu'il soutiendra l'*Immaculée* conception de la Vierge, non comme un article de foi, mais comme une opinion pieuse & catholique ; cependant il lui est défendu, aussi-bien qu'aux Professeurs de tenir l'opinion contraire.

IMMERSION. (Baptême par) L'usage de l'Eglise Grecque est de conférer le baptême par Immersion, c'est-à-dire, de plonger dans l'eau celui que l'on baptise. Cette Immersion se fait à trois reprises en l'honneur des trois Personnes de la Trinité ; la première, disent les Prêtres Grecs, représente la mort, la seconde la résurrection, la troisième la vie éternelle. On ne baptise ordinairement les enfans que huit jours après leur naissance ; & comme dans un âge si tendre il serait dangereux de les plonger dans

l'eau froide, on fait chauffer l'eau du baptistère, dans laquelle les parens ont coutume de jeter quelques fleurs odoriférantes. » L'enfant dit le voyageur Touinefort, est porté à l'Eglise pour y faire l'ablution. Le Prêtre, » récitant les prières marquées » dans le Rituel, non-seulement » lave la chemise de l'enfant, » mais le dégrasse avec une éponge » neuve, ou un linge propre, & » le renvoie en lui disant ces » paroles : *Te voilà baptisé, » éclairé de la lumière céleste. ... » sanctifié & lavé au nom du » Pere, du Fils, & du Saint-Esprit. «

En Russie le parrain & la marraine conduisent l'enfant à l'Eglise, & présentent en entrant neuf bougies au Prêtre, qui les place en forme de croix sur les fonds du baptistère & les allume. Il procède ensuite à la consécration de l'eau ; & après les prières prescrites, il encense le parrain & la marraine, & commence avec eux une procession autour du baptistère, précédé d'un clerc qui porte une image de S. Jean. Au troisième tour il s'arrête, & demande à l'enfant s'il renonce 1°. au diable, 2°. à ses anges, 3°. à ses œuvres ? Le parrain & la marraine répondent *oui* ; & à chaque réponse ils crachent à terre : il faut observer qu'alors ils ont le dos tourné au baptistère. Après cette cérémonie on sort de l'Eglise pour exorciser l'enfant ; car les Russes se persuadent que le diable souillerait l'Eglise en sortant du corps du nouveau-né. L'exorcisme achevé,

le Prêtre coupe quelques cheveux sur la tête de l'enfant , & les renferme dans un livre ; ensuite il le plonge dans l'eau consacrée à trois reprises différentes, lui met un grain de sel dans la bouche, & lui fait les onctions prescrites, cérémonies qui se terminent par mettre une chemise blanche à l'enfant, en lui disant : » Tu es maintenant aussi net que » cette chemise, & purifié de la » tache du péché originel. «

Après le baptême on retourne à la porte de l'Eglise, & là le Prêtre frappe trois coups de marteau sur la porte, & y figure une croix avec la tête de l'enfant. Il faut que l'assemblée entende le bruit des coups, sans quoi, on ne se persuaderait pas que l'enfant eût été bien baptisé.

Les Russes pendent toujours une petite croix, plus ou moins riche, selon les facultés des personnes, au cou des nouveaux baptisés, & ils ne doivent jamais la quitter ; c'est le sceau authentique de leur régénération, & même elle doit être enterrée avec eux.

On baptise les Prosélytes dans une eau courante ; & si cette cérémonie se fait pendant l'hiver, elle devient rigoureuse ; alors on casse la glace, on forme un trou, & c'est dans ce trou qu'on plonge le Prosélyte. Quelquefois, eu égard à la faiblesse de son tempérament, le Prêtre se contente de lui verser sur la tête trois tonneaux d'eau, à trois différentes reprises.

Avant le règne de Pierre le Grand, les Russes étaient intime-

ment persuadés que leur religion était la seule dans laquelle on pût se sauver, & en conséquence de ce principe ils rebaptisaient comme Payens tous les Chrétiens qui voulaient entrer dans leur communion : le nouveau Grec, pendant la cérémonie de son baptême, devait cracher trois fois par-dessus son épaule gauche, en disant avec le Prêtre : » Maudits » soient mes pere & mere qui » m'ont élevé dans la religion » qui m'a été enseignée, je crache » sur eux & sur leur religion. «

IMMOLATION. Terme que les anciens employaient, non pour désigner un sacrifice sanglant, mais la consécration que l'on faisait aux Dieux d'une victime, en mettant sur sa tête une certaine pâte salée. C'était un gâteau d'orge, assaisonné de sel, que l'on émiait sur le front de la victime, & dès-lors elle était dévouée aux autels.

IMMUNITÉ. Athènes & les autres villes de la Grèce accordaient des marques d'honneur, & certaines exemptions à ceux qui avaient rendu des services essentiels à l'Etat. On exemptait les uns de contribuer à l'entretien des lieux d'exercices, du festin public à l'une des dix tribus, & de la part que chaque citoyen devait fournir pour les jeux & les spectacles. On affectait aux autres des places honorables dans les assemblées ; on leur décernait des couronnes ; on leur élevait des monumens, des statues, & on leur accordait diverses autres marques de distinction, qui souvent passaient à leurs familles. Les étran-

gers étaient gratifiés du droit de bourgeoisie, & ils étaient nourris dans le Prytanée aux dépens du public. Ces glorieuses récompenses cessèrent d'être recherchées aussi-tôt que les Grecs cessèrent d'être vertueux.

IMMUNITÉS des Eglises. C'est ce que l'on appelle droit d'asyle. Ce droit tire son origine de ce que dans la loi de Moïse Dieu avait lui-même établi six villes de refuge parmi les Israélites, où les coupables pouvaient se mettre en sûreté, lorsqu'ils n'avaient pas commis un crime de propos délibéré. Les asyles des Eglises étaient inviolables : dans leur première institution ils ne devaient servir que pour les infortunés, & ceux que le hazard & la nécessité exposaient à la rigueur de la loi ; mais bientôt ils servirent à protéger indifféremment les coupables malheureux & les plus grands scélérats. L'Empereur Théodore le jeune fit en 431 une loi concernant les asyles dans les Eglises. Il y est dit que les Temples dédiés seront ouverts à tous les gens en péril, & qu'ils trouveront toute sûreté auprès de l'autel, & dans les bâtimens dépendans de l'Eglise, pourvu qu'ils y entrent sans armes. L'Empereur Léon en 466 défendit, sous les plus grièves peines, de tirer personne des Eglises, & d'inquiéter à ce sujet les Evêques pour les dettes des réfugiés.

En France, sous la première race de nos Rois, le droit d'asyle était un droit très-sacré. L'Eglise de S. Martin de Tours était un des plus respectables asyles : c'eût

été le plus scandaleux de tous les sacrilèges que de le violer.

Un Capitulaire de Charlemagne de l'année 779 porte que les criminels dignes de mort suivant les loix, qui se réfugient dans une Eglise, n'y doivent point être protégés, & qu'on ne doit point les y tenir, ni leur porter à manger. Un autre Capitulaire fait en 788, dit au contraire que les Eglises serviront d'asyles à ceux qui s'y réfugieront, qu'on ne les condamnera à mort, ni à mutilation de membres.

Philippe le Bel défendit de tirer les coupables de l'Eglise, où ils étaient réfugiés, sinon dans les cas où le droit l'autorisait.

Enfin François I en 1539 ordonna qu'il n'y aurait point lieu d'Immunité pour dettes, ni autres matières civiles, & que l'on pourra prendre toutes sortes de personnes en lieu de franchise, sauf à les réintégrer, quand il y aura décret de prise de corps décerné à l'encontre d'eux sur les informations, & qu'il sera ainsi ordonné par le Juge. Tel est le dernier état de l'Immunité Ecclésiastique par rapport au droit d'asyle.

Les Payens avaient aussi leurs asyles : non-seulement les autels & les temples en servaient, mais aussi les tombeaux & les statues des héros.

IMPANATEURS. Nom donné par les Théologiens aux sectateurs de Luther, qui soutiennent avec leur maître que dans le Sacrement de l'Eucharistie, après les paroles de la consécration, le corps de notre Seigneur Jésus-Christ y

demeure avec la substance du pain & du vin.

IMPERATOR. Titre d'honneur que les Romains avaient coutume de déferer à leur Général après quelque grande victoire : le Guerrier qui en avait été revêtu le quittait toujours après son triomphe ; mais Jules-César le retint, ainsi que l'Empire dont il trouva le moyen de se rendre maître, & le titre d'*Imperator* devint le nom propre de ses successeurs.

IMPÉRATRICE. Aussi-tôt après l'élection d'un Empereur le Sénat accordait à son épouse & à ses filles le nom d'auguste. Elles acquéraient alors le droit de faire porter devant elles un brasier, & des faisceaux entourés de laurier.

IMPÉRIALES. (villes) On nomme villes libres & Impériales, celles qui ne reconnaissent point de Souverain particulier, & sont immédiatement soumises à l'Empire & à l'Empereur. Ces villes sont exemptes de la juridiction du Souverain, dans les Etats duquel elles sont situées ; elles ont séance & droit de suffrage à la diète de l'Empire : Brême & Hambourg, qui sont villes médiates, ne jouissent pas de ce droit, dont jouissaient autrefois toutes les villes médiates. C'est vers le tems de Charlemagne qu'il faudrait remonter pour trouver l'origine des villes Impériales. On permit d'abord d'élever des murs autour des maisons religieuses pour les garantir contre les courses des barbares, & les Evêques obtinrent la même

chose en faveur des cités où ils faisaient leur résidence. Henri l'Oiseleur établit des marchés dans les villes, & il les fit fortifier pour la défense de l'Empire. Ces villes se multiplièrent considérablement, & les Empereurs accordèrent les droits municipaux aux Evêques, aux Ducs & aux Comtes, qui les faisaient bâtir ; mais l'abus que ceux-ci firent de leur pouvoir, obligea souvent le chef suprême de soustraire certaines villes à la juridiction de ces Seigneurs. Cologne, Lubec, Worms, Spire, Augsbourg, ont conservé leur liberté : Munster, Osnabrug, Trèves, ont reconnu la juridiction de leurs Evêques pour le temporel. On compte actuellement quarante-neuf villes Impériales.

IMPORCITOR. Divinité des anciens Romains qui présidait à la troisième façon que le laboureur donnait à la terre, après lui avoir confié la semence. Lorsque le Flamme sacrifiait à Cérès & à la Terre, il adressait des vœux au Dieu Imporcitor.

IMPOSITION des mains. Ancienne cérémonie Judaïque. Toutes les fois que les Juifs priaient Dieu pour quelqu'un, ils lui posaient les mains sur la tête.

Le Sauveur du monde suivit cette coutume, qu'aucune loi divine n'avait prescrite, lorsqu'il daigna bénir des enfans ou guérir des malades.

Les Apôtres imposaient les mains à ceux à qui ils conféraient le S. Esprit ; eux-mêmes ils recevaient aussi l'imposition des mains, lorsqu'ils s'engageaient à quelque

nouveau dessein & les Prêtres en usaient ainsi , quand ils admettaient quelqu'un dans leur corps.

Autrefois les Ministres de l'Eglise imposaient les mains à ceux à qui ils administraient le sacrement de mariage , & les Abyssins ont conservé cet usage. Actuellement on n'emploie l'imposition des mains que pour conférer les Ordres sacrés.

On trouve dans les Peres de l'Eglise & dans quelques auteurs Ecclésiastiques , une imposition des mains par laquelle on recevait les hérétiques , qui , ayant abjuré leurs erreurs , rentraient dans le sein de l'Eglise. C'est par l'imposition des mains que l'Evêque confère le sacrement de la Confirmation , en y joignant l'onction du S. Chrême & des prières.

Dans la primitive Eglise on réconciliait les pénitens par l'imposition des mains.

IMPOT en faveur du Théâtre. C'était un Impôt que les anciens levaient sur le peuple par voie de taxes , pour subvenir aux frais des représentations Théâtrales & autres spectacles.

IMPOT sur les recettes Théâtrales. C'est le quart de la somme que produit chaque représentation que l'on tire en faveur des pauvres & qui est affecté à l'entretien des hôpitaux. On accepte , dit un auteur , l'aumône du Comédien , & on lui refuse des prières.

IMPTS. Henri premier , Roi d'Angleterre , voulant marier sa fille Mathilde à l'Empereur Henri V , imposa une taxe de trois schellings par hyde de terre , ce qui

produisit une somme très-considérable pour le tems. Telle est l'origine de la coutume d'imposer une taxe pour le mariage des filles du Roi . coutume que les Princes Anglois n'ont pas laissé oublier.

Ce même Henri I , vers ce tems , c'est-à-dire , en 1109 ou 1110 , appaisa une assez forte dispute qui s'était élevée parmi le Clergé au sujet du mariage des Prêtres : il imposa un tribut sur les Prêtres qui voudraient se marier , & ordonna qu'il fût levé avec toute la rigueur possible. Par ce moyen ceux qui parlaient pour le célibat se turent , ils ne furent point fâchés de voir qu'on pressurait les anti-célibataires , & le Roi profita de la querelle.

IMPRÉCATIONS. Déeses impitoyables , nommées Furies sur la terre , Euménides aux enfers , & Imprécations dans le ciel Elles étaient invoquées par les Païens dans les prières qu'ils adressaient aux Dieux contre leurs ennemis , ou contre les scélérats. Elles avaient des Temples , des bois sacrés , & on leur faisait de fréquentes libations d'eau & de miel. On évitait autant qu'il était possible de prononcer le nom de ces terribles Déeses. (*Voyez*) **EUMENIDES & FURIES.**)

IMPRÉCATIONS des anciens. Il y avait certains cas par rapport auxquels les Grecs & les Romains ordonnaient des Imprécations publiques. Les Citoyens impies , les oppresseurs de la liberté & les ennemis de l'Etat , furent l'objet le plus ordinaire de ces sortes d'imprécations. Alcibiade , Pisistrate & ses descendans , & Philippe de

Macédoine, en subirent la peine. Tite-Live, nous a conservé la substance du Decret qui ordonnait des Imprécations contre le pere d'Alexandre.

» Les Athéniens, dit-il, obtinrent du Sénat un Decret, » qui portait, que les statues » qu'on avait élevées à ce Prince, » seraient renversées; que tous les » portraits seraient déchirés; que » son nom & ceux de ses ancêtres » de l'un & de l'autre sexe, seraient effacés; que les fêtes établies en son honneur seraient réputées profanes, & les jours où on les célébrait des jours malheureux. Que les lieux où l'on avait placés quelques monumens à sa gloire seraient déclarés des lieux exécrables, enfin que les Prêtres dans toutes leurs prières publiques pour les Athéniens & pour leurs alliés seraient obligés de joindre des malédictions contre la personne & la famille de Philippe. « On inséra depuis que tout ce qui pourrait être imaginé pour flétrir le nom du Roi de Macédoine serait avoué par le peuple d'Athènes, & que si quelqu'un osait s'y opposer, il serait réputé ennemi de l'Etat.

Après que les Cyrhéens & les Acragallides eurent pillé le fameux Temple de Delphes, les Amphictions s'obligèrent par une Imprécation à ne jamais permettre qu'on cultivât les terres de ces deux peuples, tels en sont les termes.

» Si quelqu'un, soit particulier, soit ville, soit contrée entiere, viole cet engagement, qu'on les déteste comme cri-

» minels de lèse-majesté Divine » envers Apollon, Latone, Diane » & Minerve; que leurs terres ne » donnent point de fruits; que leurs femmes n'enfantent pas » des hommes, mais des monstres; que leurs troupeaux ne produisent que des masses contraires à l'ordre de la nature, que sans cesse de tels gens succombent dans toute expédition de guerre, dans tout jugement de tribunal, dans toute délibération de peuple; qu'eux, leur famille & leur race, périssent par une extermination totale; qu'enfin aucune victime de leur part ne trouve grace devant les quatre Divinités offensées, & qu'à jamais elles rejettent de semblables sacrifices. «

Les sacrifices que l'on offrait dans ces sortes d'occasions, se faisaient au fond de fosses profondes que l'on creusait exprès, & non sur des autels élevés & l'on invoquait particulièrement les Furies vengeresses.

Le particulier contre lequel on avait lancé les Imprécations, devenait par-là un homme exécrable, un ennemi public: il était banni de la société, ne pouvait plus assister aux assemblées du peuple, ni faire de libations dans les Temples, & n'avait plus de part aux aspersions qui se faisaient avec les tisons sacrés, trempés dans le sang des victimes. On ne recevait pas même leur corps dans le pays, après leur mort. Il arrivait quelquefois que ces grands criminels étaient réhabilités, & alors on offrait des sacrifices aux mêmes Divinités qu'on avait im-

plorées contre eux , mais les meurtriers , les assassins & les parricides étaient exclus de cette grace.

Les Romains adoptèrent l'usage des Imprécations. Dans la naissance de leur République , ils dévouèrent aux Dieux infernaux la vie & les biens de quiconque oserait aspirer à la royauté.

Les Imprécations des peres contre les enfans furent toujours redoutables aux anciens. Les Juifs prononcèrent des Imprécations contre quiconque oserait rebâtir la ville de Jéricho.

En général tous les peuples se sont accordés à lancer des Imprécations contre les violateurs des tombeaux : chez les Gaulois , les Druides en prononcèrent contre ceux qui désobéiraient à leurs Ordonnances. (*Voyez DÉVOUEMENT.*)

IMPRIMERIE de Constantinople. Elle doit son établissement aux soins d'Ibrahim Bacha , grand Visir sous le regne d'Achmet III. Un dictionnaire Turc est le premier livre qui , en 1727 , soit sorti de ces nouvelles presses , si contraires aux maximes du gouvernement , aux préceptes de l'Alcoran , & aux intérêts des Copistes.

En 1576 les Juifs obtinrent la permission d'Imprimer en Turquie les livres de leur religion , & c'est de l'Imprimerie qu'ils établirent alors à Constantinople , que sont sortis les exemplaires de la loi , qui , avant ce tems , étaient fort rares dans l'Orient.

IMPUDENCE. On trouve dans l'histoire des Grecs que les Athéniens élevèrent un Temple à l'im-

puudence , & à l'Injure , dont voici l'origine. Il y avait dans l'Aréopage deux espèces de masses d'argent taillées en forme de sieges , sur lesquelles on faisait asseoir l'accusateur & l'accusé ; l'une était consacrée à l'Injure & l'autre à l'Impudence. Epiménides commença par élever des autels à ces prétendues Divinités , & le Sénat leur érigea un Temple. On ne doit cependant pas s'imaginer , d'après ce récit , que les Athéniens honoraient les vices. Ils ne rendaient une sorte de culte à ces Divinités nuisibles , qu'ils détestaient , que pour les détourner de leur nuire.

IMPURETÉ. On ne peut trop s'étonner du grand nombre de Divinités que les Païens s'étaient forgées pour favoriser l'impureté. Vénus en était la suprême Déesse , & les bois sacrés qui environnaient ses Temples , étaient les théâtres de sa débauche. Dans certains pays les femmes étaient obligées de se prostituer au moins une fois en l'honneur de la Déesse de la volupté , & l'on rapporte qu'elles remplissaient ce devoir avec la plus scrupuleuse exactitude. S. Augustin , dans son livre de la Cité de Dieu , assure qu'on voyait au Capitole des femmes Romaines , qui se livraient dans les Temples aux transports de la Divinité qu'on y révèrait , & qui , après y avoir passé la nuit , revenaient chez elles enceintes. Ce n'est pas supposer , que d'accorder aux Prêtres tout l'honneur de ce prétendu miracle. On sait que dans les fêtes de Bacchus qui se célébraient à Lavinium avec beaucoup de solennité , on portait en

procession des membres virils , & que les plus célèbres matrones ne manquaient jamais de les couronner de fleurs. On observait les mêmes cérémonies dans tous les lieux , où l'on solennifait les fêtes d'Isis. Au reste , dit encore S. Augustin , en faisant l'énumération des Divinités que les Païens avaient créées pour le mariage :

» Lorsque la fille avait engagé
 » sa foi à son époux , les matrones
 » la conduisaient au Dieu Priape ,
 » qui avait toujours un membre
 » d'une prodigieuse grosseur , sur
 » lequel on faisait asseoir la nou-
 » velle mariée. On lui ôtait sa
 » ceinture , en invoquant la Déesse
 » *Virginensis* : le Dieu *Subi-*
 » *gus* soumettrait la femme aux
 » transports de son mari : La
 » Déesse *Prema* la tenait sous lui
 » pour empêcher qu'elle ne se re-
 » muât trop : & venait ensuite la
 » Déesse *Sertunda* , comme qui
 » dirait *perforatrice*. Son emploi
 » était d'ouvrir à l'homme le sen-
 » tier de la volupté. « Heureuse-
 ment , comme le remarque S. Au-
 gustin , cette fonction avait été
 donnée à une Divinité femelle ,
 car le mari n'eût pas souffert pa-
 tiemment qu'un Dieu lui rendit
 ce service.

Au surplus , à l'égard de l'Impureté , nous devons observer que l'ancienne loi prononçait la peine de mort contre le mari qui , dans certaines circonstances ne mettait pas de frein à ses sales desirs & contre la femme qui se prêtait à ses honteuses caresses. Les Juifs contractaient aussi une Impureté légale par l'attouchement d'un mort &c. & la loi ordonnait dif-

férentes cérémonies pour se purifier. Mahomet a emprunté cet usage des Hébreux & l'a transporté dans son Alcoran.

INAUGURATION des Rois d'Aragon. (ancienne .) Avant que Ferdinand V , Roi de Castille , eût réuni toute l'Espagne sous ses loix , lorsqu'un Prince montait sur le trône , le Chef des Etats , ou grand Justicier d'Aragon , lui disait , » nous qui sommes autant
 » que vous , nous vous faisons no-
 » tre Roi , à condition que vous
 » garderez nos loix , sinon ,
 » non. « M. de Voltaire remarque à ce sujet , que le grand Justicier d'Aragon prétendait , que ce n'était pas une vaine cérémonie , & qu'il avait le droit d'accuser le Roi devant les Etats , & de pré-
 sider au jugement.

INCA. C'est le nom des anciens Rois du Pérou , & celui que l'on donnait aux Princes de leur sang. Le Pérou , après avoir été nombre d'années le théâtre des dissensions & des guerres civiles , fut enfin pacifié par Mango-Capac , qui bâtit Cusco , fit des loix & prit le titre d'Inca , qui signifie Roi. Ses successeurs étendirent leur Empire depuis Paro jusqu'au Chili , dans l'étendue de treize cens lieues. Les Espagnols détruisirent cette puissance formidable. Les Péruviens avaient pour leurs Rois une extrême vénération : ils les regardaient comme infail-
 libles & fils du Soleil. Si un Ci-
 toyen avait offensé le Roi , la ville qui l'avait vu naître était démolie. Lorsque l'Inca voya-
 geait , chaque chambre où il avait
 passé la nuit était murée : celle

où il rendait le dernier soupir l'était aussi. On y renfermait tout ce qui s'y trouvait de précieux au moment de sa mort, & l'on construisait de nouveaux appartemens pour son successeur. Les femmes & les domestiques du Prince défunt étaient sacrifiés dans ses funérailles & l'on brûlait leurs corps avec celui du Souverain sur le même bûcher.

INCENDIES. On n'a que trop souvent vu des particuliers ruinés entièrement par les fâcheux accidens du feu. Ces exemples fréquens ont engagé, dans quelques Provinces d'Allemagne, les habitans de chaque ville à s'associer entr'eux, pour se garantir mutuellement leurs maisons, avec obligation de les rebâtir à frais communs lorsqu'elles ont été consumées par le feu. Cette association se fait sous l'autorité du Souverain : chaque maison est estimée à sa juste valeur par les experts & cette valeur est portée sur un registre qui est déposé à l'hôtel de ville, & alors le propriétaire est engagé à payer en cas d'accident une somme proportionnée à l'estimation de sa maison ; ce qui forme un fond destiné à relever celle qui malheureusement vient d'être brûlée.

En Angleterre il y a des maisons où l'on peut faire assurer sa maison contre les Incendies.

INCESTE. Conjonction illicite entre les parens, au degré prohibé par les loix de Dieu ou de l'Eglise.

Dans les com- parens du monde les freres & sœurs, neveu,

entre cousins-germains, ont sans doute été permis, & ils l'étaient encore du tems d'Abraham & d'Isaac. La loi de Moïse les défendit aux Hébreux, sous la peine du retranchement : » quiconque, » dit-il, aura commis quelque » de ces abominations, périra du » milieu de son peuple, « c'est-à-dire, sera mis à mort. Tels sont les alliances défendues par la loi du Législateur des Hébreux. 1°. Entre le fils & sa mere, ou entre le pere & sa fille, & entre le fils & la belle mere. 2°. Entre les freres & les sœurs, soit qu'ils soient freres de pere & de mere, ou de l'un & de l'autre seulement. 3°. Entre l'ayeul & l'ayeule, & leur petits fils & leur petite fille. 4°. Entre la fille de la femme du pere & le fils du même pere. 5°. Entre la tante & le neveu, mais les Rabbins prétendent qu'il est permis à l'oncle d'épouser sa nièce. 6°. Entre le beau-pere & la belle mere. 7°. Entre le beau-frere & la belle-sœur. Cependant il y avait une exception à cette loi, savoir que lorsqu'un homme était mort sans enfans, son frere était obligé d'épouser la veuve pour lui susciter des héritiers. 8°. Il était défendu au même homme d'épouser la mere & la fille, ni la fille du fils de sa propre femme, ni la fille de sa fille, ni la sœur de sa femme.

On appelle Inceste le crime que commet un homme avec une religieuse, ou un Confesseur avec sa pénitente.

INCESTUEUX. (mariage) En général les Persans n'épousent point leur belle-mere, leur tante,

ni leur nièce, comme faisaient leurs ancêtres : il en est peu même actuellement qui se marient à la veuve de leur frère. Les autres Musulmans sont moins scrupuleux. On trouve parmi eux nombre d'exemples de Princes qui ont épousé leur propre fille, fondés sur le sentiment de certains Casuistes qui osaient avancer, pour justifier cet Inceste ; » qu'un homme peut manger du raisin » de la vigne qu'il a planté. «

INCOGNITO. Terme Italien, qui signifie une personne qui est dans un endroit sans vouloir être connue. Lorsque les grands Seigneurs d'Italie se promenaient dans la ville *Incognito*, on ne doit point les saluer, quand les chevaux des carrosses des Princes, des Cardinaux & des Ambassadeurs, n'ont point de houppes & que les rideaux sont tirés, ils sont censés être *Incognito*, & l'on n'est point obligé de s'arrêter, ni de saluer, lorsqu'ils passent. Il en est de même lorsqu'un Cardinal ne porte pas la calotte rouge.

Les Princes qui voyagent *Incognito*, ont coutume de prendre un autre nom que celui de leur Souveraineté.

INCONTINENCE des anciens Ecoslais. Even III, Roi d'Ecosse, qui vivait avant Jésus-Christ, par un Edit solennel établit l'Incontinence dans ses Etats. Il fit une loi par laquelle il ordonnait que toutes les filles de ses vassaux passeraient la première nuit de leurs nocces dans le lit du Seigneur. Cette loi subsista jusqu'en 1090, c'est-à-dire, plusieurs siècles après que l'Ecosse eut embrassé

le Christianisme. Cette horrible coutume fut abolie par Malcome III, Roi d'Ecosse.

Dans les premiers tems les femmes étaient communes chez les Ecoslais, cependant elles se vantaient d'avoir les mœurs aussi pures que les autres Nations. Julie, femme de l'Empereur Sévère, qu'elle accompagna dans son expédition d'Ecosse, ayant voulu faire honte à la femme d'un des Chefs du pays, de cette communauté, qu'elle traitait d'infâme impudicité : » toute la différence » qu'il y a entre les dames Ro- » maines & nous, répondit l'E- » cossaïse, c'est qu'elles cachent » tant qu'elles peuvent des galanteries qui ne leur font pas » honneur ; au lieu que les nô- » tres, avec des hommes dignes » de notre choix, ne font rien » d'indigne de nous, & qui nous » oblige au secret. «

INCUBE. Nom que les Païens donnaient à certains esprits lascifs & malfaisans, qu'ils supposaient venir faire violence aux femmes pendant la nuit. Les faunes, les satyres & les autres Dieux des forêts étaient des Incubes. Le fameux Démonographe Delrio, regarde comme incontestable le commerce charnel des sorciers avec les démons, mais la plupart des Savans qui ont cherché à éclaircir cette matière ont soutenu que ce prétendu commerce n'était qu'une pure illusion. Toutes les dépositions des sorcieres, touchant leur habitation charnelle avec les démons, prouvent seulement les effets impétueux de leur imagination ardente & de leur tempérament fou-

geux. Elles ont été transportées en l'air sur un manche à balai, elles ont dansé, elles ont assisté à un affreux festin, elles ont adoré le bonc, enfin, elles ont eu commerce avec lui ou avec les siens; toutes rêveries qu'une imagination troublée peut enfanter, & que les gens sensés rejettent toujours. Cette forte oppression d'estomac que l'on ressent quelquefois pendant le sommeil, & que l'on nomme le cauchemar, peut avoir fait imaginer aux Païens leurs Dieux Incubes.

INCUBO. Nom d'un démon familier, ou Génie gardien des trésors de la terre. Le peuple de Rome était assez extravagant pour imaginer qu'il existait de tels Génies: il prétendait qu'ils portaient de petits chapeaux, dont il fallait se saisir, après quoi on devenait leur maître & celui des trésors qu'ils avaient en garde. Le chapeau de ce démon familier se nommait le chapeau de Fortunatus. Les Romains avaient comme nous leur bibliothèque bleue.

INCURABLES. (Hôpital pour les.) Un particulier de Londres, M. Thomas Gay, Libraire, a fondé dans ce siècle un Hôpital propre à recevoir les infortunés dont les maladies sont jugées incurables. L'édifice lui a coûté trente mille liv. sterling, c'est-à-dire, six cens quatre-vingt-dix mille livres, & il l'a doté de dix mille liv. sterling de rente (230 mille liv. Tournois,) si ce fait n'entre pas dans la classe des usages, il mérite bien d'avoir une place honorable dans celle des mœurs & de l'humanité.

INDIGÉNAT. On appelle Indigénat en Pologne des lettres de naturalisation. Le premier exemple de l'Indigénat est de l'année 1588, en faveur des neveux du Roi Etienne Battori. Avant cette année, tous les étrangers établis dans le royaume jouissaient des privilèges des Nationaux, sans avoir besoin d'être naturalisés.

INDIGETE. Nom que les anciens donnaient à plusieurs de leurs Dieux. On appelait Dieux Indigetes les mortels divinifiés, qui étaient regardés comme les Dieux & les protecteurs des lieux où ils avaient été honorés de l'Apothéose. Faune, Vesta, Enée, Romulus ou Quirinus, tous Dieux d'Italie étaient les Dieux Indigetes des Romains.

INDIRE aux quatre cas. (droit d'.) C'était un privilège qu'avaient autrefois plusieurs Seigneurs de doubler leurs tentes & leur revenu dans quatre cas particuliers: le voyage d'outremer: le cas de la nouvelle chevalerie: si le Seigneur est prisonnier de guerre & lorsqu'il marie sa fille, sont les quatre cas cités par la coutume de Bourgogne. En 1695 M. le Prince fit lever le droit d'Indire dans son comté de Charolais, pour le mariage de Madame la Duchesse du Maine. Peu de Seigneurs jouissent maintenant de ce droit.

INDULGENCE. Rémission donnée par les Papes de la peine due aux péchés, sous certaines conditions prescrites.

Le Indulgences n'étaient, dans leur origine, qu'un adoucissement de la pénitence canonique; mais

Dans la suite ces peines canoniques, qui consistaient seulement en quelques prières, en visites d'Eglises, & en distribution d'aumônes, furent converties en amendes pécuniaires, & bientôt on vendit les Indulgences.

D'abord le Pape Urbain II, à la tête d'un Concile, accorda une rémission entière de tous les péchés à ceux qui prendraient les armes pour le recouvrement de la terre Sainte. Les Nobles, pour la plupart chargés de crimes, entr'autres de pillages sur les Eglises & sur les pauvres, se crurent heureux de pouvoir racheter leurs péchés, en faisant la guerre, qui outre ce rachat, leur présentait encore la couronne du martyre, s'ils étaient tués. Les successeurs d'Urbain II, étendirent le privilège des Indulgences à ceux qui ne voulant ou ne pouvant s'armer pour les Croisades, fourniraient un soldat à leur solde. Pendant le schisme qui s'éleva sous le Pontificat d'Urbain VI, les doubles Pontifes délivrèrent des Indulgences les uns contre les autres. Alexandre VI se servit de ce moyen pour payer l'armée qu'il destinait à la conquête de la Romagne. » Enfin, dit le pere Mainbourg, dans son histoire du Luthéranisme, Leon X qui, élevé à la dignité suprême de l'Eglise à l'âge de trente-sept ans, y fit éclater toutes les perfécutions d'un grand Prince, sans avoir toutes celles d'un grand Pape, ayant entrepris d'achever le superbe édifice de la Basilique de S. Pierre eut recours, à l'exemple du Pape Jules, aux

» Indulgences qu'il fit publier partout, avec la permission de manger des œufs & du fromage, en Carême, & de se choisir un Confesseur, à tous ceux qui contribueraient ce qu'on demandait d'eux pour la fabrique de S. Pierre. Il faut reconnaître de bonne foi, que les Papes, qui sont venus depuis, ont été bien plus réguliers dans la dispensation de ces trésors spirituels, & que l'on fit alors certaines choses que l'on ne ferait pas aujourd'hui, & qui rendraient odieuses, principalement en Allemagne, ces Indulgences de Leon. . . . Il y a des auteurs qui assurent que l'on mit en quelque manière, ces Indulgences en parti, & que, pour avoir promptement de l'argent comptant, on afferma tout ce qu'on en pouvait tirer à ceux qui en donnaient le plus & qui ensuite, non-seulement pour se rembourser, mais aussi pour s'enrichir par un commerce si honteux, faisaient choisir des Prédicateurs d'Indulgences & des quêteurs, qu'ils croyaient les plus propres, & étant bien payés, à faire en sorte que le peuple, pour gagner ces pardons, contribuât tout ce que ces avares & sacrilèges partisans en prétendaient tirer. . . . Quelques-uns des Prédicateurs des Indulgences en exagéraient tellement le prix & la valeur, qu'ils donnerent occasion au peuple de croire qu'on était assuré de son salut, & de délivrer les âmes du purgatoire, aussitôt qu'on aurait donné l'argent

» qu'on demandait pour les lettres
 » qui témoignaient qu'on avait
 » gagné l'Indulgence. On
 » voyait les Commis de ces par-
 » tisans , qui avaient acheté le
 » profit de ces Indulgences, faire
 » tous les jours grande chère dans
 » les cabarets, & employer à tou-
 » tes sortes de débauches une par-
 » tie de cet argent que les pau-
 » vres disaient qui leur était
 » cruellement ravi. «

Alexandre VI, suivant le Car-
 dinal Bembo, vendit des Indul-
 gences en Italie pour près de seize
 cens mates d'or. Léon X tira près
 de deux millions de florins des
 seuls Royaumes de Danemarck,
 de Suède & de Norwege, certai-
 nement les plus pauvres de l'Eu-
 rope; & les sommes immenses
 que lui procura l'Allemagne pro-
 duisirent, dit l'Anteur des Essais
 sur l'Histoire, trois cens ans de
 discordes, de fureur & d'infortu-
 nes, chez trente nations.

Tous les Catholiques convien-
 nent, dir M. l'Abbé Fleuri, que
 l'Eglise peut accorder des Indul-
 gences, & qu'elle le doit en cer-
 tains cas; mais il ajoute que c'est
 à ses Ministres à dispenser sage-
 ment ses grâces, & à n'en pas
 faire une profusion inutile, ou
 même pernicieuse. Le Moine Wal-
 singham, Bénédictin de l'Abbaye
 de S. Abans, dit au sujet des
 Indulgences délivrées, pendant
 le schisme qui s'éleva sous le Pape
 Urbain VI, » que ces Pontifes
 » donnerent au monde cette le-
 » çon, qu'un stratagème, quelque
 » sacré qu'il soit, ne devrait ja-
 » mais être employé deux fois
 » dans le même siècle. «

INDULT. Les Indults ont pour
 objet la collation des bénéfices;
 c'est une grâce que le Pape ac-
 corde par une bulle aux Rois,
 aux Prélats, aux Communautés,
 ou à quelque personne particu-
 lière contre la disposition des Ca-
 nons. C'est en vertu d'un Indult
 que les Rois de France nomment
 aux bénéfices consistoriaux de leur
 Royaume. Les Cardinaux ont un
 Indult qui leur permet de con-
 férer les bénéfices dépendans de
 leur collation librement, & sans
 être prévenus durant les six mois
 accordés par le Concile de La-
 tran aux collateurs ordinaires. De-
 puis il leur fut encore accordé,
*per contractum Indultum & com-
 pactum juramento solemniter corrob-
 oratum*, que le Pape ne déroge-
 rait point à la règle de vingt
 jours à leur préjudice.

Messieurs du Parlement de Pa-
 ris ont obtenu en 1431, à la
 prière de Charles VII, un Indult
 du Pape Eugene IV, & confirmé
 par les Papes Paul III & Clé-
 ment IX, en vertu duquel les
 Chanceliers de France, les Pré-
 sidents, les Conseillers, & autres
 Officiers du Parlement, peuvent
 une fois pendant leur vie être
 nommés par le Roi à un colla-
 teur de France, & au moyen de
 cette nomination, être pourvus
 du premier bénéfice vacant par
 mort, à la disposition de ce col-
 lateur. Si les Membres du Parle-
 ment ne sont pas capables de
 bénéfice, ils peuvent présenter
 un Clerc à leur place.

Les Officiers du Parlement qui
 participent à ce droit d'Indult,
 sont au nombre de trois cens
 cinquante-deux,

cinquante-deux , savoir , M. le Chancelier , & M. le Garde des Sceaux. Si ces deux fonctions se trouvent réunies , M. le Chancelier a deux Indults : ensuite le Premier Président , les neuf Présidens-à Mortier , trente-trois Conseillers de la Grand'Chambre , trois Présidens & trente-deux Conseillers de chacune des cinq Chambres des Enquêtes , trois Présidens & quatorze Conseillers de la première Chambre des Requêtes du Palais , trois Présidens & quatorze Conseillers de la seconde ; le Procureur Général & les Avocats Généraux ; les deux Greffiers en chef , civil & criminel ; le Greffier des présentations , les quatre Notaires ou Secrétaires de la Cour , le Receveur & Payeur des gages du Parlement , le premier Huissier & Greffier en chef des Requêtes du Palais ; les quatre-vingt Maîtres des Requêtes , le Procureur Général & l'Avocat Général des Requêtes de l'Hôtel , & les deux Greffiers en chef de cette Jurisdiction.

Ce droit d'Indult du Parlement ne s'étend point aux Ducs & Pairs , ni aux Conseillers au Grand-Conseil , qui après vingt ans de service dans cette Cour , deviennent Conseillers honoraires en la Grand'Chambre du Parlement , ni aux Ecclésiastiques , auxquels leurs bénéfices donnent le titre & le rang de Conseillers d'honneur du Parlement.

INFANT. Ce titre d'honneur qu'on donne aux Princes d'Espagne & de Portugal , était déjà usité en Espagne dès le règne d'Evremond II , vers l'an 1100 ;

Tome II.

mais on prétend qu'il n'a été absolument connu qu'à l'occasion du mariage d'Eléonore d'Angleterre avec Ferdinand II , Roi de Castille , qui dans ce tems le donna au Prince Sanche son fils.

INFANTERIE. Troupes qui combattent à pied , & qui forment la partie la plus importante & la plus considérable de nos armées en Europe. L'Infanterie combat dans toutes sortes de terrains : elle défend & prend les villes ; elle agit dans les endroits couverts & spacieux ; mais , dit Végèce , la Cavalerie est propre en rase campagne. Une armée doit être composée d'Infanterie & de Cavalerie , dont les corps sont plus ou moins nombreux , suivant l'ennemi que l'on a à combattre , & le terrain que les évènements peuvent faire parcourir.

La Cavalerie des Grecs était la sixième partie de leur Infanterie. La Phalange était composée de seize mille trois cents quatre-vingt-douze hommes de troupes légères. Chez les Romains le rapport de l'Infanterie à la Cavalerie était à peu-près comme un est à vingt , ou comme trois est à cinquante. Parmi nous le rapport de la Cavalerie à l'Infanterie paraît être communément d'un à deux , ou de deux à cinq , en sorte que la Cavalerie est environ le tiers ou les deux septièmes d'une armée.

INFANTICIDE. Crime d'un pere ou d'une mere qui procure la mort à son enfant. La femme ou la fille qui se fait avorter commet aussi - bien un Infanticide , que celle qui le tue avec

le fer après l'accouchement.

La loi de Moïse distinguait, si l'enfant dont la femme se faisait avorter, était formé, ou vivant & animé; elle était punie de mort; s'il n'était point encore animé, la loi ne prononçait point de peine contre elle.

Les Romains poussaient plus loin les distinctions; ils recherchaient si les femmes coupables de ce crime y avaient été excitées par l'apât d'une somme d'argent, ou par la haine qu'elles avaient conçue contre leurs maris. Cicéron fait mention d'une femme Milésienne qui fut punie du dernier supplice pour avoir, après la mort de son mari, fait périr l'enfant dont elle était enceinte; moyennant une certaine somme d'argent qu'elle reçut des héritiers substitués à ce posthume. Dans les autres cas les femmes coupables de ce crime étaient seulement bannies.

La Religion Chrétienne plus pure que les loix des Juifs & des Romains, tient pour coupable d'homicide & la femme qui détruit son fruit avant qu'il soit vivant, & celle qui le détruit après lui avoir donné la naissance; & l'Edit d'Henri II de 1555, & souvent renouvelé, veut que les femmes ou filles qui céleront leur grossesse & leur enfantement, & n'auront pas pris un témoignage suffisant même de la vie & de la mort de leur enfant, lors de l'issue de leur ventre, & l'enfant ayant été privé du baptême & de la sépulture publique & accoutumée, soient tenues pour avoir homicidé leur enfant, & pour

réparation publique punies de mort & du dernier supplice.

INFERIÆ. Ce mot latin signifie des sacrifices & des offrandes que les anciens faisaient sur les tombeaux des morts. Lorsqu'on eut aboli la barbare coutume d'immoler les prisonniers sur la tombe des Guerriers; les Romains y firent succéder l'usage de faire battre des Gladiateurs autour du bucher funéraire, & ces victimes s'appellerent *Inferia*. On donnait le même nom aux animaux qui étaient offerts en sacrifice pour les morts. On égorgeait une bête noire, on répandait son sang sur la tombe, & l'on faisait des libations de vin & de lait chaud; on y jetait des fleurs de pavots rouges, & enfin on terminait les cérémonies par saluer & invoquer les mânes du défunt.

INFERIUM. Lorsque les Romains perçaient un tonneau de vin, ils prononçaient ces paroles: *mañus hoc vino inferio esto*, & faisaient en même-tems une libation d'un peu de vin à Jupiter. Cette espèce de sacrifice était une obligation formelle & si importante, qu'on pouvait confisquer à son profit le vin de celui qu'on était dans le cas de convaincre de l'avoir négligée, pourvu néanmoins qu'on offrît aux Dieux la goutte que le propriétaire du vin n'avait pas présentée.

INFERNALUX. Hérétiques du seizième siècle, qui soutenaient que Jesus-Christ était descendu aux enfers, & y avait souffert avec les damnés. Calvin a osé avancer qu'il y avait été tour-

menté jusqu'à sa résurrection. Les Infernaux reconnaissaient pour chefs Nicolas Gallus & Jacques Smidelin.

INFIDÈLES. On donne ce nom à ceux qui ne sont pas baptisés, & qui ne croient point les vérités de la Religion Chrétienne; ainsi les Idolâtres & les Musulmans sont des Infidèles. Les Théologiens forment deux classes de tous les Infidèles, savoir, les Infidèles négatifs, & les Infidèles positifs. Les premiers, disent-ils, n'ont jamais entendu ni refusé d'entendre la prédication de l'Evangile; & les seconds ont ou refusé d'entendre la prédication de l'Evangile, ou l'ayant entendue, ils ont fermé les yeux à la lumière.

INFLUENCE des astres. Les anciens furent persuadés de l'influence des astres, avant même que d'en connaître le cours: les Juifs, infatués de leur extravagante Philosophie cabalistique, pensaient que chaque planète influait particulièrement sur une partie déterminée du corps humain, & lui communiquait l'influence qu'elle recevait d'un Ange, qui était lui même soumis à l'influence particulière d'une splendeur ou séphirah, nom qu'ils donnaient aux émanations, perfections ou attributs de la Divinité. Ces cabalistes ne faisaient nulle difficulté de croire que tout ce qui est dans la nature, était écrit au ciel en caractères hébreux. Hippocrate, peut-être le créateur de la Médecine, veut que tout Médecin soit particulièrement versé dans la science

de l'Astronomie, en ce qui regarde l'influence des astres sur les corps. » Personne, dit-il, ne doit confier sa santé & sa vie » à celui qui ne fait pas l'Astro- » nomie, parce qu'il ne peut ja- » mais parvenir sans cette con- » naissance à la perfection né- » cessaire dans cet art: ceux au » contraire, ajoute-t-il dans un » autre endroit, qui ont exac- » tement observé les changemens » de tems, le lever & le coucher » des astres, & qui auront bien » remarqué la manière dont tou- » tes ces choses seront arrivées, » pourront prédire quelle sera » l'année, les maladies qui ré- » gneront, & l'ordre qu'elles sui- » vront. « Galien, sectateur zélé de la doctrine d'Hippocrate, goûte non-seulement ses idées sur l'influence des astres sur le corps humain; mais il admet aussi celle des planètes & des étoiles. Les Alchimistes, quoiqu'entièrement opposés aux principes du Galénisme, respectèrent l'influence des astres. Ils se figurèrent l'homme comme une machine analogue à celle du monde entier, & donnerent aux viscères principaux les noms des planètes dont ils tiraient, suivant eux, leurs influences spéciales: ainsi le cœur, considéré comme le principe de la vie, fut comparé au Soleil, & en reçut les influences: le cerveau fut appelé Lune; Jupiter influa sur les poumons, Mars sur le foie; Saturne sur la rate; Vénus sur les reins, & Mercure sur les parties de la génération. De là toutes les fables de l'Astrologie judiciaire, les prédictions & les

horoscopes. Les Poëtes ayant divinisé, s'il est permis de parler ainsi, les vices & les vertus donnerent lieu au délire des Astrologues. Ils firent Saturne mélancolique, Jupiter gai, Mars belliqueux, à l'instar des Poëtes, & attribuerent les qualités de ces prétendus Dieux aux planetes qui les représentaient. L'enfant né à l'instant que Mars avait passé par le méridien, devait nécessairement avoir du courage, & devenir guerrier: celui qui naissait sous Vénus devait être porté pour les femmes & enclin au libertinage; & celui qui était venu au monde au moment du passage de Saturne & de Mercure, devait être mélancolique & voleur.

L'univers s'est gouverné pendant bien des siècles par les décisions des tireurs d'horoscope; & si l'Europe a franchi à cet égard les barrières de l'ignorance, les peuples des autres parties du monde marchent encore incertains au milieu des ténèbres.

INFRALAPSAIRES. Hérétiques qui soutenaient que Dieu, pour manifester sa justice, n'avait résolu de perdre un certain nombre d'hommes, qu'après avoir prévu la chute du premier homme, & *infra lapsum Adami*, & en conséquence de cette chute. Ils étaient entièrement opposés aux Supralapsaires qui croyaient que Dieu avait pris la résolution de perdre un certain nombre d'hommes, *supra lapsum Adami*, avant la chute d'Adam, & indépendamment de cette chute.

INFULE. Nom que les Romains donnaient à certains ornemens

des Pontifes. L'Infule était une bandelette de laine blanche qui couvrait la partie de la tête, où il y a des cheveux jusqu'aux tempes, & de laquelle tombaient de chaque côté deux cordons pour la lier. L'Infule était aux Prêtres ce qu'était le diadème aux Rois, la marque de leur dignité & de leur autorité. Le diadème était plat & large; l'Infule entortillée & ronde.

INGEN. C'est la Divinité la plus moderne du Japon. Ingen était originaire de la Chine. Vers l'an seize cens cinquante-trois, lorsque le Christianisme était triomphant au Japon, il vint pour s'opposer à ses progrès. Les Budsoïstes le reçurent avec les démonstrations du plus grand respect: une sécheresse affreuse affligea alors les campagnes; le peuple supplia ce Saint personnage de dire le *kitoo* pour la faire cesser. Le *kitoo* est la prière qu'on récite dans les plus grandes calamités. Le modeste Ingen répondit qu'il ne se sentait pas assez pur pour que son *kitoo* pût fléchir Amida: il l'entreprit cependant, & fut se placer sur la plus haute montagne où il récita son *kitoo*. Le lendemain il plut si abondamment que les eaux emporterent tous les ponts de Méaco, & firent d'horribles ravages. Les Budsoïstes crièrent *au miracle*. Mais les Sindosivistes dirent que le miracle était allé au-delà de ses justes bornes. On a élevé des Temples à Ingen.

INHUMATION. On n'a commencé qu'en l'année 1200 à inhumer dans les Eglises: il y a

donc bientôt six cens ans qu'elles sont mal-saines.

INITIÉ. On fait que dans le Paganisme on appelait Initiés ceux, qui après certaines épreuves & beaucoup de purifications, étaient admis à la célébration des cérémonies & des mystères.

Les Grecs emprunterent les initiations de la nation Egyptienne ; mais le secret que les Initiés gardaient entr'eux, en faisait un peuple séparé, même au milieu de leur patrie. Tout ce qui a percé de leurs cérémonies ne consiste qu'en des prières, des parfums & des fumigations. Leurs offrandes sur les autels étaient de la myrrhe pour Jupiter, du safran pour Apollon, de l'encens pour le Soleil, des atomates pour la Lune, & des semences de toutes espèces, excepté des fèves pour la terre. Ils chantaient des hymnes, & entr'autres la suivante que Pausanias nous a conservée.

» Accordez à vos Initiés une
» santé durable, une vie heu-
» reuse, une longue & saine vieil-
» lesse. Détournez de vos Initiés
» les vains fantômes, les terreurs
» paniques, & les maladies con-
» tagieuses. « (*Voyez HYMNES.*)

INJURES. Du tems de saint Louis, Roi de France, celui qui traitait un citoyen de fripon, de meurtier, de fou, de traître, de déloyal, ou qui disait à une femme cette injure grossière que les harangères de Paris prodiguent avec tant de facilité, payait cinq sols à la Justice, & cinq sols un denier au plaignant. En Champagne, si on insultait une femme devant son mari,

la punition dépendait de la volonté du Seigneur. En Beauvoisis, si un roturier insultait un vaillant homme, il encourait la peine de la prison. Les femmes qui se répandaient en injures contre quelqu'un, payaient la moitié des amendes ordonnées par les Réglemens. Suivant la Loi Salique, appeler quelqu'un borgne, ou homme de néant, ou trompeur, était un crime qui s'expiait par une réparation pécuniaire de quinze sols, ce qui revenait à peu-près à vingt-deux livres dix sols de notre monnaie actuelle : si on lui reprochait sa mal-propreté, on payait cent vingt sols pour cette offense, & dix-huit cens pour avoir taxé sans preuves une femme de vivre dans une profession honteuse.

INJURES. On entend par ce mot tout ce qui peut nuire à un tiers contre le droit & l'équité. Il y eut une loi chez les Romains qui fixa en argent la réparation due pour certaines injures ; tant pour un soufflet, tant pour un coup de pied, &c. mais on ne tarda pas à la révoquer, parce qu'un jeune étourdi, charmé de la modicité de l'amende, s'amusa à distribuer des soufflets aux passans, auxquels, pour prévenir la demande en réparation, il faisait payer par un esclave la somme à laquelle les Juges l'auraient condamné.

INNOCENS. (fête des) On peut regarder cette extravagance comme une branche de la fête des fous, à laquelle elle a longtemps survécu. Elle subsistait encore en Provence vers l'année

1645. A Antibes le jour des Innocens les Religieux Franciscains, Prêtres & Gardien n'allaient point au chœur, & cédaient leurs places aux freres quêteurs, & à ceux qui servaient à la cuisine & au jardin : ceux-ci s'y rendaient avec des ornemens sacerdotaux tout déchirés, ou mis à l'envers, & faisaient une manière d'office avec d'horribles profanations, comme de tourner les livres à rebours, de porter des lunettes qui avaient de l'écorce d'orange pour verre, & autres infamies, accompagnées de cris & de contorsions ridicules.

Il nous est resté de cet extravagance l'usage de faire porter chappe le jour des Innocens aux enfans de chœur, & de leur céder les hautes stalles, en mémoire du massacre des Innocens ordonné par Hérode.

INOCULATION. Disons un mot de la manière dont on la pratique en Turquie. On choisit ordinairement le mois de Septembre pour cette opération. Plusieurs vieilles femmes en font leur métier. Elles envoient demander dans les maisons s'il y a quelques personnes qui veulent se faire inoculer. Lorsqu'elles ont rassemblé dix-huit ou vingt enfans, une des vieilles vient avec une coquille de noix pleine d'une matière variolique de la meilleure espèce ; elle leur fait, avec une grosse éguille une légère ouverture dans une partie du corps, & insère autant de matière que peut emporter la tête de l'éguille. Elle couvre ensuite la plaie d'un morceau de la coquille de noix, &

fait la même chose dans d'autres endroits du corps, comme aux bras & aux jambes, mais jamais au visage, dans la crainte de le défigurer. Les enfans se portent bien les huit premiers jours, pendant lesquels ils jouent & se divertissent : alors la fièvre les prend ; ils gardent le lit pendant huit jours, & huit jours après ils se portent parfaitement bien : ils n'ont guères que vingt ou trente grains sur le corps. Les cicatrices qui suppurent considérablement pendant la maladie, attirent tout le venin, & les empêchent d'être marqués.

INOCULATION. L'usage de communiquer artificiellement la petite vérole, dans la vue de prévenir le danger & les ravages de cette maladie contractée naturellement, subsiste de tems immémorial, dans les pays voisins de la mer Caspienne, & particulièrement en Circassie : c'est de-là que cette pratique a passé en Grèce, en Morée & en Dalmatie, où elle a plus de deux cens ans d'ancienneté. On ne sait pas en quel tems elle s'est répandue en Afrique, sur les côtes de Barbarie, sur celles du Sénégal, ni dans l'intérieur du continent, dans l'Asie, dans l'Inde, au Bengale, & enfin à la Chine. On a cru reconnaître des traces de l'Inoculation dans la Principauté de Galles en Angleterre, dans le Comté de Meurs & le Duché de Clèves en Westphalie, & même en France dans la Province de Périgord.

L'Inoculation fut apportée ou renouvelée à Constantinople sur la

fin du dernier siècle par une femme de Thessalonique : cette femme & une autre de Philippopolis inoculerent très-heureusement plusieurs milliers de personnes : deux Docteurs de l'Université de Padoue, furent témoins de leurs succès, adoptèrent leur pratique, & la répandirent dans le reste de l'Europe. Dans l'année 1717, Lady Vortley Montague, Ambassadrice d'Angleterre à la Porte Ottomane, eut le courage de faire inoculer son fils, âgé de six ans, par Maitland son Chirurgien, & depuis sa fille à son retour à Londres en 1721. Alors le Collège de Médecine demanda que l'expérience fût faite sur six criminels condamnés à mort : le succès répondit aux espérances que l'on avait conçues, & bientôt la Princesse de Galles fit inoculer ses deux filles, l'une depuis Reine de Danemarck, & l'autre Princesse de Hesse-Cassel, & quelques années après le feu Prince de Galles fut aussi inoculé à Hanovre.

C'est ainsi que la coutume de donner la petite vérole artificielle s'est répandue dans toutes les parties de l'Europe ; & que malgré l'ignorance ou la mauvaise foi, elle a trouvé des défenseurs zélés, qui sans doute parviendront à en établir la pratique générale pour le bien de l'humanité.*

IN PACE. Mot latin qui chez les Moines désigne une prison où l'on enferme ceux qui ont commis quelque grande faute, ou qui sont jugés incorrigibles. La règle de S. Benoît n'articule pas le mot de prison, elle excom-

munic seulement ces Religieux incorrigibles & scandaleux ; elle veut qu'ils soient séparés du reste de la communauté, & que de tems en tems on ait soin de les exhorter à rentrer dans leur devoir, sous peine d'être chassés hors du monastère. Tous les Ordres ne gardèrent pas cette modération ; il y eut des Abbés, qui non contents de jeter leurs Religieux dans d'affreuses prisons, les firent mutiler, ou à qui ils firent arracher les yeux. Charlemagne condamna ces excès, & en 817 une assemblée d'Abbés, tenue à Aix-la-Chapelle, statua que dans chaque monastère il y aurait un logis séparé pour les coupables, consistant en une chambre à feu, & une anti-chambre pour le travail. Quelque tems après on imagina une espèce de prison affreuse où l'on ne voyait point le jour ; & comme ceux qu'on y renfermait devaient ordinairement y finir leur vie, on l'appella pour ce sujet, *vade in pace*. Ceux qu'on mettait dans ces sortes de prisons, y étaient au pain & à l'eau, privés de tout commerce & de toute consolation, en sorte qu'ils mouraient presque tous de rage & de désespoir : on porta des plaintes de ces horribles excès au Roi Jean, qui ordonna que les Supérieurs visiteraient les prisonniers deux fois par mois, & donneraient outre cela la permission à deux Religieux, à leur choix, de les aller visiter. Les Mineurs & les Freres Prêcheurs eurent l'audace de murmurer & de réclamer à ce sujet l'autorité du Pape. Le Roi Jean fut ferme.

Il offrit aux Moines l'alternative d'obéir ou de quitter le Royaume; ils le soumirent. Il y a encore malgré cela, dans plusieurs Monastères des prisons qui conservent le nom de *vade in pace*.

IN PARTIEUS. On sous-entend toujours *infidelium*, un Evêque. *In Partibus* est celui auquel on a donné un Evêché dans un pays occupé par les Infidèles. Cet usage a commencé lorsque les Chrétiens furent chassés de Jérusalem & d'Orient par les Sarrasins. Lorsque le Roi nomme un Coadjuteur, il le fait en même tems Evêque *In Partibus*, car on ne peut être Coadjuteur sans être Evêque.

INQUISITEUR. S. Dominique fut le premier Inquisiteur Général, commis par les Papes Innocent III & Honoré III contre les Hérétiques Albigeois. Depuis l'Inquisition s'est établie dans la plupart des royaumes de la Chrétienté. Les Dominicains sont Inquisiteurs dans trente-deux tribunaux de l'Italie, sans y comprendre ceux d'Espagne & de Portugal. Les Inquisiteurs Généraux de la ville de Rome prennent le titre d'Inquisiteurs Généraux dans tout le Monde Chrétien, mais heureusement ils n'ont point de juridiction en France.

INQUISITEUR d'Etat. A Venise on donne ce nom aux membres du Tribunal le plus terrible qui ait jamais été établi dans aucune République. Il est composé seulement de trois Juges, deux tirés du Conseil des dix & l'autre d'entre les Conseillers du Doge. Ces trois Inquisiteurs ont droit de vie

& de mort sur tous les sujets de l'Etat, même sur les Nobles, après avoir entendu leur justification, sans être tenus de rendre compte de leur conduite, s'ils sont tous trois du même avis. Les deux Procureurs Généraux peuvent pendant trois jours suspendre les jugemens de ce Tribunal, mais c'est seulement lorsque le crime n'est pas réputé positif. Un mot imprudemment lâché peut sur la simple confrontation de deux témoins, perdre un Citoyen; le Tribunal est maître de le faire noyer secrètement. C'est le moyen terrible dont Venise se sert pour soutenir son Aristocratie. L'Etat est libre, dit on, mais le peuple porte des chaînes pesantes, & doit être dans des tranfes continuelles.

INQUISITION de Goa. Nous emploierons dans cet article les propres termes du voyageur Pyrard, sans nous permettre le plus léger changement.

» Quand à l'Inquisition, dit-il, leur justice y est beaucoup plus sévère qu'en Portugal, & brûle fort souvent des Juifs que les Portugais appellent *Christianos novos*, qui veut dire nouveaux Chrétiens. Quand ils sont une fois pris par la justice de la sainte Inquisition, tous leurs biens sont saisis aussi, & n'en prennent guères qui ne soient riches. Le Roi fournit à tous les frais de cette justice, si les parties n'ont de quoi, mais ils ne les attaquent ordinairement que quand ils savent qu'ils ont amassé beaucoup de biens. C'est la plus cruelle & impioya-

» ble chose que cette justice, car
 » le moindre soupçon & la moind-
 » dre parole, soit d'un enfant,
 » soit d'un esclave, qui veut faire
 » déplaisir à son maître, sont
 » aussi-tôt prendre un homme, &
 » ajouter foi à un enfant, pourvu
 » qu'il sache parler. Tantôt on
 » les accuse de mettre des cruci-
 » fix dans des coussins sur quoi ils
 » s'assient & s'agenouillent: tan-
 » tôt qu'ils fouettent des images
 » & ne mangent point de lard;
 » enfin qu'ils observent encore
 » leur ancienne loi, bien qu'ils
 » fassent publiquement les œuvres
 » de bons Chrétiens. Je erois vé-
 » ritablement que le plus souvent
 » ils leur font accroire ce qu'ils
 » veulent, car ils ne font mourir
 » que les riches, & aux pauvres
 » ils donnent seulement quelque
 » pénitence, & ce qui est plus
 » cruel & méchant, c'est qu'un
 » homme qui voudra mal à un
 » autre, pour se venger, l'accu-
 » sera de ce crime, & étant pris
 » il n'y a ami qui ose parler pour
 » lui, ni le visiter, ou s'entre-
 » mettre non plus que pour les
 » criminels de lèse-Majesté. Le
 » peuple n'ose non plus parler en
 » général de cette Inquisition, si
 » ce n'est avec un très-grand hon-
 » neur & respect; & si de cas
 » fortuit il échappait quelque mort
 » qui la touchât tant soit peu,
 » il faudrait aussi-tôt s'accuser &
 » déferer soi-même, si vous pen-
 » sez que quelqu'un l'eût oui, car
 » autrement, si un autre vous dé-
 » ferait, on serait aussi-tôt pris.
 » C'est une horrible & épouvan-
 » table chose d'y être une fois,
 » car on n'a ni Procureur ni Avou-

» cat qui parle pour soi, mais
 » eux sont Juges & parties tout
 » ensemble. Pour la forme de pro-
 » céder, elle est toute semblable
 » à celle d'Espagne, d'Italie &
 » du Portugal. Il y en a quelque-
 » fois qui sont deux ou trois ans
 » prisonniers sans savoir pour-
 » quoi, & ne sont visités que des
 » Officiers de l'Inquisition, & sont
 » en lieu d'où il ne vient jamais
 » personne. S'il n'ont de quoi
 » vivre, le Roi leur en donne.
 » Les Gentils & Maures Indiens
 » de Goa, de quelque religion
 » que ce soit, ne sont pas sujets
 » à cette Inquisition si ce n'est
 » lorsqu'ils se sont faits Chré-
 » tiens: cependant si d'aventure
 » un Indien Maure ou Gentil,
 » avait divergi ou empêché un
 » autre qui aurait eu volonté de
 » se faire Chrétien, & que cela
 » fût prouvé contre lui, il serait
 » pris de l'Inquisition, comme
 » aussi celui qui aurait fait quit-
 » ter le Christianisme à un autre,
 » comme il arrive assez souvent.
 » Il me serait impossible de dire
 » le nombre de tous ceux que
 » cette Inquisition fait mourir or-
 » dinairement à Goa. Je me con-
 » tente de l'exemple d'un seul
 » Jouaillier ou Lapidaire Hollan-
 » dais, qui y avait demeuré
 » vingt-cinq ans & plus, & était
 » marié à une Portugaise méritte,
 » dont il avait une fort belle fille
 » prête à marier, ayant amassé
 » environ trente à quarante mille
 » croisées de bien. Or étant en
 » mauvais ménage avec sa femme
 » il fut accusé d'avoir des livres
 » de la religion prétendue, sur
 » quoi étant pris, son bien fut

» saisi , la moitié laissée à sa
 » femme , & l'autre à l'Inquisi-
 » tion. Je ne sais ce qui en ar-
 » riva : car je m'en vins là-dessus.
 » Mais je crois plutôt qu'autre
 » chose qu'on l'a fait mourir, ou
 » pour le moins tout son bien
 » perdu pour lui. Au reste, toutes
 » les autres Inquisitions des Indes
 » répondent à celle-ci de Goa.
 » C'est toutes les bonnes fêtes
 » qu'ils font justice. Ils font mar-
 » cher tous ces pauvres criminels
 » ensemble , avec des chemises
 » ensouffrées , & peintes de flam-
 » mes de feu , & la différence de
 » ceux qui doivent mourir d'avec
 » les autres , est que les flammes
 » vont en haut , & celles des au-
 » tres en bas. On les mène droit
 » à la grande Eglise , qui est assez
 » près de la prison , & sont là
 » durant la messe & le sermon ,
 » auquel on leur fait de grandes
 » remontrances , après on les mène
 » au *camro sancto Lazaro* & là on
 » brûle les uns en présence des
 » autres qui y assistent. «

INSCRIPTION. Dans les pre-
 miers siècles du monde , lorsqu'on
 voulait conserver le souvenir de
 quelque fait mémorable , on dres-
 sait en colonnade un monceau de
 pierres. Jacob & Laban (Gen. ch.
 xxxj. v. 45) se réconcilient , &
 Jacob prend une pierre qu'il érige
 en forme de colonne , pour servir
 de témoignage à cette réconcilia-
 tion , puis les frères de Laban
 prennent des pierres à leur tour ,
 & ils en font un monceau. Ils
 donnerent à cet amas de pierres
 le nom de *monceau du témoi-
 gnage* , parce qu'en effet il devait
 rendre témoignage à la postérité

du traité d'amitié que Jacob &
 Laban venaient de contracter en-
 semble.

Dans cette fameuse retraite des
 dix-mille , si bien décrite par
 Xénophon , les soldats , ayant ap-
 perçu le Pont-Euxin , éleverent
 une pile de pierres , pour servir
 de témoignage authentique de la
 joie dont ils étaient pénétrés.
 Cependant ces pierres ne rappel-
 laient qu'un événement quelcon-
 que arrivé ; elles ne pouvaient
 présenter clairement ni le fait ,
 ni les circonstances qui l'avaient
 accompagné , & l'on sentit de
 bonne heure qu'on avait besoin
 de caractériser d'une manière
 plus distincte les choses dont on
 prétendait conserver la mémoire.

Alors on commença à donner
 aux pierres des figures qui repré-
 sentaient des Dieux , des hommes ,
 des batailles : On fit des bas-re-
 liefs , où ces choses étaient dé-
 peintes , & l'on grava au bas des
 caractères qui contenaient des In-
 scriptions de noms.

L'histoire nous apprend que de
 toute antiquité les Phéniciens &
 les Egyptiens , graverent sur des
 pierres les évènements mémora-
 bles de leur Nation , & que c'est
 d'eux que les Grecs en prirent
 l'usage. Les Athéniens avaient
 dans leur citadelle des colonnes ,
 sur lesquelles était gravée l'im-
 justice des tyrans qui avaient
 usurpé le suprême pouvoir. Après
 l'étonnant combat des Thermo-
 phyles , on érigea un amas de
 pierres avec une épitaphe en l'hon-
 neur de ceux qui y avaient perdu
 la vie. Dans la suite , les loix &
 les Ordonnances civiles furent

tracées par le ciseau sur des colonnes & sur des tables de pierre. Les Juifs conserverent ainsi le Décalogue & le Deutéronome, mais le législateur Lycurgue défendit aux Lacédémoniens de graver ses loix, afin sans doute qu'on fût obligé de les apprendre par cœur. A mesure que les hommes acquirent des connaissances, ils se firent un devoir de les transmettre à la postérité, & l'on vit bientôt gravés sur le marbre, le bronze, le cuivre & le bois, l'histoire des pays, le culte des Dieux, les principes des sciences, les traités de paix, les guerres, les alliances, les époques, les conquêtes & généralement tous les faits mémorables & instructifs. Ce sont les Inscriptions des Crétois, qui nous ont transmis quelles étaient les cérémonies des sacrifices des Corybantes : celles trouvées dans le Temple de Jupiter Triphyléen ont fourni les matériaux nécessaires pour composer l'histoire de Jupiter & celle des autres Dieux : les briques sur lesquelles les Astronomes Babyloniens écrivaient leurs observations n'ont pas été moins utiles, & l'on sait que Pythagore apprit la philosophie des Inscriptions gravées en Egypte sur des colonnes de marbre, & que le fils de Pisistrate fit graver sur des colonnes de pierres des préceptes utiles aux laboureurs.

Passons aux Romains. Numa fit graver sur des tables de chêne toutes les cérémonies de sa religion, & l'on ne peut douter que les loix ne fussent aussi gravées, puisque lorsque Tarquin révoqua celles de Tullius, il fit ôter du

forum les tables sur lesquelles elles avaient été écrites. Sous les Empereurs on grava sur des lames de plomb tout ce qui méritait d'être conservé, & l'on composait des volumes de ces lames en les roulant. Annibal, au rapport de Tite Live, fit graver ses exploits sur un autel.

Tels sont les monumens qui nous ont transmis l'histoire des Nations, mais ce qu'on doit le plus admirer, c'est l'énergie qui regne dans la plupart des Inscriptions qui ont passé jusqu'à nous.

Après la bataille du Granique, Alexandre consacre au Temple de Minerve, à Athènes, une partie des dépouilles de sa victoire, & on grave en Grec pour toute Inscription : *Alexander Philippi filius, & Græci, præter Lacedæmonios, de barbaris Asiaticis.* Polygnote peint dans un tableau la ville de Troie & l'on met au bas deux vers de Simonide, dont le sens est : » Polygnote de Thase, » fils d'Aglaophon, a fait ce tableau, qui représente la prise » de Troie. « Les Romains élevèrent une statue de bronze à Cornélie, & l'Inscription porte : » Cornélie, mere des Gracques. «

Les épitaphes des anciens le disputaient aux Inscriptions, en Noblesse & en simplicité. Telle est celle qu'Euripide mit sur la tombe des Athéniens tués en Sicile : » ici gissent ces braves soldats qui ont battu huit fois les » Syracusains, » autant de fois » que les Dieux ont été neutres. « Eloge bien différent de celui, où règne la plus basse flatterie, qu'on

trouve à Vienne sur le tombeau de l'Empereur Frédéric III. » Ci » gît Frédéric III , Empereur » pieux , auguste , Souverain de » la Chrétienté , Roi de Hon- » grie , de Dalmatie , de Croa- » tie , Archiduc d'Autriche &c. » Il ne posséda de la Hongrie que la couronne , qu'il refusa de remettre au Roi Ladislas , son pupille , & n'était maître que d'une partie de l'Autriche.

INSOLVABILITÉ. Il y a à Genève une loi qui exclut des charges de Magistrature & même de l'entrée dans le grand Conseil, les enfans de ceux qui ont vécu ou qui sont morts Insolvables, à moins qu'ils n'acquittent les dettes de leur pere.

Chez les Rhodiens un fils ne pouvait se dispenser de payer les dettes de son pere, même en renonçant à sa succession.

INSPECTEURS. Officiers de la création de Louis XIV, qui sont ordinairement choisis parmi les Brigadiers ou les Maréchaux de Camp , & quelquefois parmi les Lieutenans Généraux. Leurs fonctions sont de faire la revue des troupes , d'examiner les compagnies , de casser les soldats qui ne sont pas de taille ou dont la complexion faible ne leur permettrait pas de supporter les fatigues de la guerre : dans la cavalerie ils réforment les chevaux qu'ils jugent mauvais , & font leur revue au moins une fois l'année.

On appelait Inspecteurs chez les Romains des personnes commises pour examiner la qualité & la valeur des biens des particuliers, afin d'y proportionner les taxes.

Les Juifs ont dans leurs Synagogues un Officier qu'ils nomment Inspecteur, qui a l'œil sur les prières & les leçons , qui les montre au Lecteur & qui doit le reprendre , s'il ne lit pas comme il faut.

Il y a en France des Inspecteurs des manufactures.

INSTITOR. Ce mot signifiait chez les Romains un Revendeur à gages , qui prenait chez les Lingiers & les Tailleurs du linge & des habits , & allait les revendre dans les rues & dans les maisons : il signifiait aussi un Directeur de magasin ; un riche Facteur , qui vivait avec faste , & dont les courtisannes s'accommodaient souvent beaucoup mieux que des grands Seigneurs. Ce que nous remarquons ici des Romains, se rencontre tous les jours parmi nous.

INSTITUTION du Conseil du Roi. L'Institution de ce Conseil est sans doute aussi ancienne que la Monarchie. Pharamond avait composé son Conseil de quatre personnes seulement, qui sous ses yeux rédigerent les loix Saliques en un seul corps de loix. Le Conseil de Merouée fut plus nombreux & il lui donna pour Chef son grand Référéndaire (Chancelier.) Charlemagne & les autres Rois de la seconde & de la troisième race eurent aussi leur Conseil : Louis XI partagea le sien en trois séances, que François I réunit en une seule. Henri II en forma deux , & sous Louis XIII , il y en eut cinq. Aujourd'hui il y a un pareil nombre de séances, mais l'objet en est diffé-

rent. Le Conseil d'Etat du Roi, partagé en cinq séances comprend, le Conseil des affaires étrangères, le Conseil des Dépêches, le Conseil royal des Finances, le Conseil royal de Commerce, & le Conseil d'Etat Privé ou celui des parties. C'est la Majesté qui tient chaque assemblée de son Conseil & en son absence le Chancelier de France, qui est Chef du Conseil. Lorsqu'il y a un Garde des Sceaux, il a séance dans tous les Conseils après le Chancelier.

Le Conseil d'Etat ou des affaires étrangères, est destiné à l'examen des affaires de la paix & de la guerre, & des négociations avec les étrangers. Le Secrétaire d'Etat, chargé de ce département y rend compte au Roi de celles qui se présentent. Ceux qui assistent à ce Conseil ont le titre de Ministres d'Etat, ce titre ne se perd plus, quand même on cesserait d'assister au Conseil.

C'est dans le Conseil des Dépêches que se portent toutes les affaires qui concernent l'administration de l'intérieur du royaume. Ce Conseil est composé du Chancelier de France, des quatre Secrétaires d'Etat, du Contrôleur Général, & de ceux qui étoient du Conseil des affaires étrangères, ont le titre de Ministres.

Le Conseil royal des Finances est composé du Chancelier, d'un Seigneur auquel le Roi donne le titre de Chef du Conseil royal, du Contrôleur Général des Finances, & de deux Conseillers d'Etat de Robe. Le Contrôleur Général y rapporte les affaires.

Le Conseil royal de Commerce, dont l'établissement ne paraît pas remonter plus haut que l'année 1730, est composé du Chancelier, du Contrôleur Général, du Secrétaire d'Etat, ayant le département du Commerce, du Conseiller d'Etat qui tient le bureau où les affaires s'examinent avant que d'être portées au Conseil, & quelquefois d'un autre Conseiller d'Etat.

On porte au Conseil des parties ou Conseil d'Etat Privé, certaines affaires contentieuses qui se meuvent entre les sujets du Roi, & qui ont rapport à la manutention des loix & des Ordonnances & à l'ordre judiciaire. Ce Conseil est composé des trente Conseillers d'Etat, des quatre Secrétaires d'Etat, du Contrôleur Général, des Intendans des Finances, qui y ont entrée & séance, ainsi que le Doyen de quartier des Maîtres des Requêtes.

Le Roi Henri III avait fait un réglemeut sur les habits, dans lesquels on devait assister au Conseil, mais il n'est plus observé. Les Conseillers d'Etat de robe & les Doyens des Maîtres des Requêtes y assistent en simarre de soie : Les Conseillers d'Etat d'Eglise, qui ne sont pas Evêques en ont une pareille depuis quelque tems, & ceux qui sont Evêques y viennent en manteau long ; les Intendans des Finances en manteau court : les Conseillers d'Etat d'épée ; les Secrétaires d'Etat & le Contrôleur Général, avec leurs habits ordinaires, & enfin les Maîtres des Requêtes en robe de soie.

A la cérémonie du sacre du Roi, les Conseillers d'État de robe ont des robes de satin avec une ceinture garnie de glands d'or, des gands à frange d'or, & un cordon dor à leur chapeau : ils portent des robes de satin, sans ces ornemens, lorsqu'ils accompagnent le Chancelier aux *Te Deums*.

Dans les cérémonies où le Chancelier de France assiste, il est toujours précédé de deux Huissiers du Conseil & de deux de la grande chancellerie, ces deux derniers portent leurs masses. Ils ont pour habillement la robe de satin noir, le rabat plissé, la toque de velours à cordon d'or, les gants à frange d'or & des chaînes d'or à leur cou : ceux du Conseil ont de plus une médaille d'or pendant à leur chaîne, & ceux de la grande chancellerie ne peuvent la porter par Arrêt de 1676. Ce fut Henri II qui leur donna ces chaînes d'or un jour qu'il sortait du Conseil : Louis XIII y ajouta la médaille, qui leur a été depuis donnée par Louis XIV & par Louis XV, à leur avènement à la couronne.

INSURRECTION. Lorsque les Magistrats de la Crète abusaient du pouvoir qui leur avait été remis, & qu'ils transgressaient les loix, il était permis aux Citoyens de se soulever, de chasser leurs Magistrats coupables, de les forcer de rentrer dans la condition d'hommes privés & d'en élire d'autres à leur place. C'est ce qu'on appelait en Crète le droit de soulèvement ou d'Insurrection. Le *liberum veto* des Polonais,

n'est-il pas une espèce d'Insurrection ?

INTENDANS de Commerce. Magistrats établis pour veiller à la prospérité & à l'augmentation du commerce, qui ont entrée & séance au Conseil royal du Commerce, où ils font le rapport de toutes les affaires qui leur sont renvoyées chacun dans leur département.

On ne trouve point qu'anciennement il y eût des Officiers établis pour avoir inspection sur le commerce intérieur & extérieur d'une nation ; on se contentait dans chaque ville de nommer quelques Officiers de Police pour connaître de toutes les affaires qui le concernaient. Les Hébreux avaient dans Jérusalem leurs Préfets qui remplissaient ces fonctions : » Les Hébreux, (dit Arias nus lib. I.) ont des Préfets ou » Intendans des quartiers de leurs » villes, qui ont inspection sur » tout ce qui s'y passe ; la police » du pain, celle des autres vivres » & du commerce est aussi de leurs » soins : ils règlent eux-mêmes » les petits différens qui s'y présentent, & des autres ils en réfèrent au Magistrat. «

Athènes avait ses Officiers conservateurs des vivres, des marchés & du commerce. Ils étaient chargés de procurer aux Citoyens l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, d'entretenir la perfection des arts & la bonne foi dans le commerce, tant de la part des vendeurs, que de celle des acheteurs, auxquels la fraude & le mensonge étaient entr'au-

tres défendus sous de très-grievés peines.

Les Préteurs eurent d'abord seuls l'inspection du commerce chez les Romains, ensuite il y eut deux Préteurs particuliers pour la police des vivres. Jules César établit des édiles, qui furent nommés *Ceréales*, parce que, sous l'autorité du Préteur, ils veillaient à la police des vivres, dont le pain est le plus nécessaire. Auguste établit au-dessus des Préteurs un Magistrat, qui fut appelé *Præfatus urbis*, le Préfet de la ville, qui fut chargé de l'approvisionnement du Roi & de toutes les choses qui concernaient ce grand détail. Il avait l'inspection sur le commerce, pour le faciliter, le permettre ou l'interdire. Les arts libéraux & en général tous les corps de métier, étaient soumis à sa juridiction pour tout ce qui concernait leur profession. Il y eut ensuite un Préfet des vivres, *Præfatus annonæ*, pour soulager le Préfet de la ville. Celui-là, choisi dans l'ordre des Chevaliers, fut spécialement chargé de tirer de l'Afrique le bled & l'huile nécessaires pour la subsistance des Citoyens de Rome, d'en régler le prix, & de porter un œil sévère sur les fraudes qui pouvaient se faire dans la vente du pain, du vin, de la viande, du poisson & des autres vivres.

Pendant fort long-temps l'inspection du commerce de France fut entre les mains des Ministres du Roi, des Commissaires départis dans les Provinces, & pour la manutention, entre celles des

Officiers de Police & les Prévôts des Marchands & Echevins. En 1624, le Cardinal de Richelieu fut pourvu de la charge de grand Maître, Chef & Surintendant Général de la Navigation & Commerce de France : Armand de Mailli, Marquis de Brézé, posséda cet office après le Cardinal, & après lui, César, Duc de Vendôme, en fut revêtu; mais en 1661, le Roi jugea à propos de supprimer cette Surintendance.

Ce fut en 1700 que Louis XIV établit le Conseil du Commerce, qui fut composé de deux Conseillers au Conseil royal des Finances, dont l'un était le sieur Chamillard, Contrôleur Général, un Secrétaire d'Etat, un Conseiller d'Etat, un Maître des Requêtes & douze des principaux Négocians du Royaume. En 1708, le Roi créa en titre six commissions d'Intendants du Commerce pour demeurer unies à six offices de Maîtres des Requêtes, qui seraient choisis par sa Majesté sous le titre de Conseillers en ses Conseils, Maîtres des Requêtes ordinaires de son hôtel, Intendants du Commerce.

A l'avènement de Louis XV au trône, les Intendants du Commerce furent supprimés, & on les rétablit en 1714 au nombre de quatre, sous le titre de Conseillers aux Conseils du Roi, & Intendants du Commerce. Par l'Edit de création, sa Majesté veut que ces quatre offices soient du corps de son Conseil, qu'ils jouissent des mêmes honneurs, prérogatives, privilèges, exemptions, droit de *Committimus* au grand sceau,

& franc-salé, dont jouissent les Maîtres des Requêtes de son Hôtel.

Les Intendants du Commerce ont chacun dans leur département un certain nombre de Provinces & de Généralités ; mais l'Intendance générale du Commerce intérieur du Royaume & extérieur par terre, appartient toujours au Contrôleur Général des Finances. Le Secrétaire d'Etat qui a le département de la Marine, a l'Intendance générale du commerce extérieur & maritime.

Les Intendants des Finances ont été établis par François I. Leurs fonctions se faisaient autrefois par les Trésoriers de France.

L'Intendant des Bâtimens, est l'ordonnateur général des bâtimens du Roi, des arts & manufactures.

Les Intendants & Contrôleurs de l'argenterie & des revenus, sont des Officiers constitués pour toutes les dépenses de la chambre & de la garde-robe, & autres employées sur les états de l'argenterie & des revenus. Il y a aussi un Intendant & Contrôleur des meubles de la couronne.

L'Intendant de l'armée est choisi ordinairement entre les Intendants des Provinces. Il veille à la Police de l'armée, au paiement des troupes, à la fourniture des vivres & des fourrages, au règlement des contributions, au service des hôpitaux &c. Il ne se peut guère qu'il n'ait le secret de la Cour comme le Général. Il a sous lui plusieurs Commissaires des guerres ; il loge au quartier général, & l'infanterie lui fournit

une garde de dix hommes, commandée par un Sergent.

INTENDANS. Les Magistrats que le Roi envoie dans les diverses Provinces de son Royaume ont le titre d'Intendants de justice, police, & finances, & Commissaires départis dans les Généralités du Royaume, pour l'exécution des ordres de sa Majesté. La France est divisée en trente-neuf Généralités, qui forment autant d'Intendances, outre six qui sont encore dans les Colonies Françaises. C'est entre les Maîtres des Requêtes que sont presque toujours choisis les Intendants.

Sous la première & la seconde race, les Rois envoyaient dans leurs Provinces des Commissaires (*Missi dominici*) avec un pouvoir de réformer tous les abus qu'ils reconnaîtraient dans l'administration de la justice, de la police & des finances. Les Commissaires, sous le regne de Charlemagne, tenaient les audiences avec les Comtes, en hiver, au mois de Janvier ; au printemps, en Avril ; en été, au mois de Juillet, & en automne, au mois d'Octobre. Sous Louis le Débonnaire, ils faisaient fort peu de séjour dans les Provinces, & ne tenaient aucune assemblée dans celle où la justice se trouvoit bien administrée par les Comtes.

Au commencement de la troisième race, tems où les fiefs & les justices Seigneuriales furent établies, les Rois envoyèrent des commissaires pour maintenir leur autorité dans les Provinces, pour connaître des Cas royaux, protéger

ger le peuple & recevoir les plaintes contre les Seigneurs & leurs Officiers. Sur quelques représentations des Seigneurs, on cessa cependant d'en envoyer, & on créa à leur place quatre grands Baillifs royaux; ce qui n'empêcha pas néanmoins d'envoyer des Commissaires enquêteurs pour éclairer la conduite des Baillifs & des autres Officiers.

Il y avait dans une même Province autant de Commissaires qu'il y avait d'objets différens que l'on mettrait en commission, pour la Justice, pour les Finances, pour les Monnoies, pour les Vivres, pour les Aides &c.

Quelquefois on donnait aux Commissaires le titre de Réformateurs Généraux, & alors la commission était remplie par des Prélats ou par des Barons. Enfin Henri II en 1551, établit les Intendans des Provinces, sous le titre de Commissaires départis pour l'exécution des ordres du Roi, & Louis XIII, en 1635, leur donna celui d'Intendant du Militaire, Justice, Police & Finance.

La fonction d'un Intendant consiste dans une inspection générale, sur tout ce qui peut intéresser le service du Roi, & le bien de ses peuples. Il doit veiller à ce que la Justice leur soit rendue, à ce que les impositions soient bien réparties, à la culture des terres, à l'augmentation du commerce, à l'entretien des chemins, des ponts & édifices publics. Ils ont le département des tailles dans les pays où elle est personnelle. Ils font aussi les

taxes d'office, & ils peuvent nommer d'office des Commissaires pour l'assiette de la taille. Les Communautés ne peuvent intenter d'action, sans y être autorisées par leur ordonnance. On appelle au Conseil des Jugemens qu'ils rendent. Les Intendans ont des Subdélégués

INTERCESSEUR. Nom d'honneur que dans l'Eglise d'Afrique on accordait à quelques Evêques auxquels on confiait l'administration d'un Evêché vacant. Le Primat nommait ces Intercesseurs, & leur donnait le pouvoir de gouverner le diocèse, & de procurer l'élection d'un nouvel Evêque; mais bientôt il résulta plusieurs abus de cet arrangement, & l'Intercesseur ne manquait jamais de se servir de son autorité, soit pour gagner la faveur du peuple, soit pour se faire nommer à l'Evêché vacant, s'il était plus honorable ou plus lucratif que le sien. En conséquence le Concile de Carthage statua, 1^o. » que l'office d'Intercesseur » ne pourrait être confié plus d'un » an de suite à la même personne, & qu'on en nommerait » une autre, si dans l'année il » n'avait pas pourvu à l'élection » d'un nouvel Evêque. 2^o. Que » nul Intercesseur, quand même » il aurait pour lui les vœux du » peuple, ne pourrait être élevé » au siège Episcopal, dont on » lui avait confié l'administration » pendant la vacance.

INTERCESSIO. Ce terme latin signifiait chez les Romains l'opposition que tout Magistrat avait droit de faire pour arrêter

les propositions de ses collègues ou de ses inférieurs. La prérogative des tribuns du peuple, & même d'un seul tribun, consistait dans ce seul mot *veto*, je l'empêche, qui était si puissant dans la bouche d'un de ces Magistrats Plébéiens, qu'il arrêtait dans l'instant les résolutions du Sénat, & les propositions des autres tribuns. (*Voyez VÉTO.*)

INTERCIDONE. Divinité rustique adorée par les Romains. Elle habitait les forêts, & on lui avait donné la garde des femmes grosses. C'était la Déesse Intercidone qui les défendait contre les outrages du Dieu Sylvain.

INTERDICTION du feu & de l'eau. Chez les Romains on ne condamnait pas directement ou indirectement les citoyens qui s'étaient rendus coupables de quelque crime; mais on ordonnait de ne leur point accorder d'asyle, & de leur refuser le feu & l'eau; c'était précisément les condamner à une mort civile, qu'on appelait *legitimum exilium*.

INTERDIT. C'est une censure ecclésiastique, & une excommunication que le Pape prononce contre un Etat, contre un diocèse, une ville, ou quelquefois seulement contre une Eglise. Un Evêque peut prononcer de pareilles censures dans son diocèse. Pendant la durée de l'Interdit le Service divin ne peut être célébré dans toute l'étendue du lieu interdit; on n'y peut administrer les Sacramens, & l'on n'accorde point la sépulture ecclésiastique aux défunts. Dans l'origine on

ne prononçait l'Interdit que d'après quelque scandale public, & afin de ramener les coupables à leurs devoirs; mais dans la suite cette terrible censure fut employée pour des affaires purement temporelles, & servit à couvrir des intérêts personnels. Dans les premiers siècles de l'Eglise on ne trouve que peu d'exemples d'Interdits généraux; & Auséius, Evêque en Afrique, ayant excommunié la famille entière de Clacien, S. Augustin lui écrivit en ces termes: » Si vous avez quel-
» que raison, ou quelque autorité
» de l'Ecriture, qui prouve qu'on
» peut, avec justice, excommu-
» nier le fils pour le péché du
» père, la femme pour celui du
» mari, ou l'esclave pour celui
» de son maître, je vous prie de
» m'en faire part: pour moi je
» n'ai jamais osé le faire, lors
» même que j'ai été le plus vi-
» vement touché des crimes atro-
» ces commis contre l'Eglise; mais
» si le Seigneur vous révèle,
» qu'on peut le faire justement,
» je ne mépriserais point votre
» jeunesse ni votre peu d'expé-
» rience dans l'Episcopat. Quoi-
» que je sois avancé en âge, &
» qu'il y ait tant d'années que je
» suis Evêque, j'apprendrai vo-
» lontiers d'un jeune collègue com-
» ment nous pourrions nous jus-
» tifier devant Dieu & devant les
» hommes, d'avoir puni du sup-
» plice spirituel des innocens, à
» cause du crime d'autrui. »

On voit par cette lettre combien saint Augustin désapprouvait les censures générales.

En 586 Prétextat, Evêque de

Rouen , ayant été assassiné dans sa propre Eglise , Leudovalde , Evêque de Bayeux , alors la première Eglise de cette Province , mit toutes les Eglises de Rouen en Interdit jusqu'à ce qu'on eût trouvé l'assassin.

Dans l'onzième siècle , sous le Pontificat de Grégoire VII , les Interdits devinrent très-fréquens. En 1120 Calixte II mit en Interdit les terres des croisés qui n'accomplissaient pas leurs vœux ; il permit seulement le baptême aux enfans & la confession *in articulo mortis*. En 1141 la France fut mise en Interdit à l'occasion d'un différent survenu entre le Roi & le Pape Innocent II , par rapport à la nomination d'un Archevêque de Bourges. Ce Royaume fut encore frappé d'une pareille censure lancée par Innocent III en 1200 , & ce Pontife en 1208 prononça un semblable Interdit contre le Royaume d'Angleterre. Le seizième siècle est sur-tout fameux par divers Interdits.

La peine de ceux qui violent l'Interdit , est de tomber dans l'excommunication : il doit être prononcé par écrit , nommément , avec expression de la cause , & après trois monitions. Comme il ouvre la porte au libertinage & à l'impieété , on le met présentement fort peu en usage : les Parlemens de France n'en souffriraient pas la publication ; & Messieurs les Procureurs Généraux ne manqueraient pas d'en interjeter appel comme d'abus.

INTER duos leones. Autrefois les Justices Ecclésiastiques se te-

naient aux portes des Eglises , & alors on y représentait ordinairement deux lions en signe de force , à l'imitation du Tribunal de Salomon qui était *inter duos leones*. On trouve des Jugemens du Curé de saint Jean au Puy en Velay , datés *datum inter duos leones*. L'Archi-Prêtre de S. Sévetin à Paris avait jadis une juridiction qu'il tenait sur le parson de cette Eglise , entre deux lions qui sont au-devant de la porte de cette Eglise , & qu'on a conservés en mémoire de cette juridiction.

Pour marquer la juridiction Ecclésiastique , on a long-tems représenté aux portes des Eglises Moïse , législateur des Hébreux ; Aaron , leur Grand-Prêtre ; Melchisédech , qui unit le Sacerdoce à la Royauté ; Salomon , que la sagesse de ses jugemens a rendu célèbre ; Jesus-Christ , auteur de la nouvelle loi ; saint Pierre & saint Paul instrumens de son divin ministère , & la Reine de Saba à côté de Salomon , dont l'Evangile a dit : *Regina austri sedet in judicio*. Cette Reine a été regardée par les anciens Commentateurs de l'Ecriture , comme une figure de l'Eglise. On représentait aussi aux portes des Eglises David & Betsabé.

INTERIM. C'était un formulaire de foi & de discipline , dont les dogmes étaient catholiques , par lequel on permettait aux laïcs la communion sous les deux espèces , & on tolérait le mariage des Prêtres. Charles-Quint le fit proposer aux Protestans en 1548 , jusqu'à ce qu'on eût arrêté des moyens

solides pour rendre la tranquillité à l'Eglise. Quelques faiseurs d'anagrammes trouverent dans le mot *Interim*, celui de *mentiri*.

INTERLOPE. On appelle commerce d'Interlope une vraie contrebande, qui produit de grands gains, mais qui expose non-seulement à la confiscation des marchandises & des vaisseaux ceux qui s'en mêlent, lorsqu'ils sont surpris par les gardes-côtes, mais même qui les met en risque de perdre la vie. Tels sont les dangers que courent les Anglois, lorsque sans autorité ils vont trafiquer dans les Etats que le Roi d'Espagne possède aux Indes Occidentales.

INTERNONCE. C'est un Envoyé extraordinaire de la Cour de Rome, chez une puissance étrangère. Il y a des Cours, comme Bruxelles, où les affaires sont toujours traitées par un Internonce, & jamais par un Nonce. Les Internonces ne font aucune fonction ecclésiastique en France ni ailleurs.

INTERPRETE. Dans la primitive Eglise l'office d'Interprète était une fonction ecclésiastique, différente de celle de Lecteur. Comme alors tous les habitans d'une ville ne parlaient pas tous la même langue, il y avait dans chaque Eglise des Interprètes pour expliquer au peuple en langue vulgaire ce que le Lecteur venait de lire, ou le discours que l'Evêque venait de prononcer.

INTERREX. Nom que les Romains donnaient à un Sénateur, entre les mains duquel ils déposaient l'autorité suprême pendant

la vacance du trône, durant la Monarchie, & sous la République, en cas d'anarchie & au défaut de Dictateur. Ce pouvoir souverain ne durait que cinq jours; celui qui en était revêtu prenait toutes les marques de la dignité royale, & pouvait seul assembler le peuple pour l'élection d'un nouveau Roi; mais si l'élection n'était pas faite dans l'espace des cinq jours, la puissance cessait, & il fallait élire un nouvel Interrex. Durant l'année que subsista l'inter règne, après la mort de Romulus, on croit communément que les Sénateurs se partagèrent en dixaine, & que chaque dixaine commanda alternativement pendant cinq jours, mais, qu'il n'y en avait qu'un de la dixaine regnante, qui fit porter devant lui les haches & les faisceaux. Le dernier Interrex connu dans l'Histoire Romaine est celui qui exerçait cette magistrature provisionnelle l'an 700 de la fondation de Rome, lorsque Pompée fut nommé Dictateur, par rapport à l'opposition que mirent les Tribuns du peuple à l'élection des Consuls.

INTER-ROI. Titre que l'on donne au Primat de Pologne, Archevêque de Gnesne, pendant la vacance du trône. L'Inter-Roi jouit des privilèges les plus étendus. Il notifie aux Cours étrangères la mort du Roi, & la vacance du trône; il convoque la diète pour l'élection d'un nouveau Roi, il expédie des ordres pour la sûreté des frontières & pour le maintien de la tranquillité dans l'intérieur de la Répu-

blique : C'est lui qui signe les passeports que l'on envoie aux Ministres étrangers. Dans la diète d'élection l'Inter-Roi nomme les différens Candidats, il en fait l'éloge, il recommande aux Electeurs de faire choix du plus digne, & avant que l'on procède à l'élection, il leur donne sa bénédiction ; enfin après avoir recueilli les suffrages, il monte à cheval, demande par trois fois consécutives s'il n'y a point d'opposans, & alors il proclame le Roi.

INTRODUCTEUR des Ambassadeurs. Les fonctions de cette charge consistent à conduire les Ministres étrangers aux audiences de sa Majesté & de la famille Royale. On s'adresse à celui qui en est pourvu pour s'instruire des particularités du cérémonial.

Les Romains avaient des Officiers, appelés *Admissionales*, qu'on peut comparer aux Introduceurs des Ambassadeurs.

Dans la plupart des Cours, les fonctions d'Introduceur des Ambassadeurs sont confondues avec celles de Maître des cérémonies.

INTRODUCTION du Mahométisme chez les Bukkariens. Vers l'an 1360 de Jesus-Christ, Togalak-Timur, un des descendans de Jenghiz Khan, régnait dans la petite Bukkarie : un jour qu'il était à la chasse, il aperçut plusieurs Marchands étrangers qui s'étaient arrêtés dans l'enceinte où l'on rassemblait son gibet. » Vous êtes bien hardis, leur dit-il, de transgresser ainsi mes loix. Nous ignorons quelle a pu

» être votre défense au sujet du
» terrain où nous sommes assis,
» lui répondit un *Sheykh*, qui
» était au nombre des étrangers.
» Il me semble, reprit le Khan,
» que vous êtes Tajiks ; c'est-à-
» dire, par conséquent que vous
» valez moins que des chiens. Si
» nous n'étions pas ctoyans, re-
» prit le *Sheykh*, vous auriez rai-
» son de ne nous pas plus esti-
» mer que des chiens, parce qu'a-
» lors la raison, que nous avons
» reçu de la nature, n'empêche-
» rait pas que nous ne fussions
» moins raisonnables que les bê-
» tes. « Ce discours toucha le
Khan ; il s'instruisit des dogmes
de la religion de Mahomet,
& concerta avec le *Sheykh* les
moyens de l'introduire dans ses
Etats. Le *Sheykh* partit & mou-
rut dans sa partie, en recom-
mandant à son fils d'aller som-
mer le Khan de sa parole. Ce
jeune homme se rendit près de
lui, mais ne pouvant l'aborder, il
prit le parti de monter sur une
colline près du château du Prince,
& d'y faire ses prières à si haute
voix qu'il réveilla Togalak. Le
Khan le fit appeler aussi-tôt, &
se ressouvénant de ce qu'il avait
promis au *Sheykh*, il embrassa
non-seulement le Mahométisme,
mais à son exemple toute sa Cour,
à l'exception d'un seul Courti-
san, abjura l'idolatrie. Cet homme
incrédule fit sa protestation en ces
termes : » Nous avons dans notre
» Nation un homme rempli
» de dons extraordinaires, si le
» *Sheykh* a la hardiesse de lutter
» contre lui & la force de le ren-
» verser, j'embrasserai sa reli-

» gion , autrement je m'en garderai bien. « Le Khan refusa d'abord la proposition , mais sur les instances du *Sheykh* le défi fut accepté. L'homme fort fut renversé & laissé sans mouvement du premier coup. S'étant relevé à peine , il tomba aux pieds du Musulman & embrassa sa religion. Cent soixante mille hommes suivirent son exemple. On s'aperçoit aisément que tout ceci ne fut qu'un jeu , dont se servit la politique du Khan , pour parvenir à ses fins. (*V. BUKKARIENS Religion des.*)

INTRONISATION. C'est l'entrée d'un Prélat en possession de son Siege Episcopal. Autrefois en Orient il y avait des droits d'Intronisation , qui consistaient en bourses qu'on présentait au Patriarche qui avait nommé & aux Evêques qui avaient célébré la consécration. Le Concile de Latran , tenu en 1179 abolit cette simonie. On appelle aussi Intronisation le moment où , après son couronnement , un Souverain se place sur le trône ; la prière qui se fait alors se nomme de même Intronisation.

INTRONISATION des Papes. (ancienne). Aussi-tôt après l'élection on plaçait le nouveau Pape sur une chaire de pierre , qui était percée & qu'on appelait *Scarcorarium*. On le conduisait ensuite sur une autre chaire de porphyre , & c'est-là qu'on lui présentait la clef de l'Eglise de S. Jean de Latran & celle du Palais , & ces deux clefs , depuis , sont devenues les armes Papales. Il fallait qu'il s'assit après sur

une troisième chaire , où il recevait une ceinture de soie , & une bourse , dans laquelle il trouvait douze pierres de couleurs semblables à celles de l'Ephode du grand Prêtre des Juifs.

INVESTITURE. Ce terme qui vient du latin *Vestire* signifie *tradition* , mise en possession. Anciennement les mises en possession ne se faisaient pas simplement de bouche , ou par écrit , mais on y ajoutait certains signes , pour exprimer la translation qui se faisait de la propriété d'une personne à une autre. Ces symboles étaient fixés par les loix & étaient presque les mêmes chez tous les peuples.

Pour l'Investiture d'un champ , on donnait un morceau de terre large d'environ quatre doigts ; si c'était un pré , on coupait un morceau de gazon ; si c'était une terre , on y plantait une branche d'arbre , pour faire entendre qu'on cédait non-seulement la terre , mais encore tout ce qui était dessus.

Quelquefois l'Investiture avait pour symbole une épée ou un couteau , pour faire entendre qu'on transportait au nouveau propriétaire le droit de détruire , de renverser & de changer à sa fantaisie. Dans d'autres occasions l'Investiture avait pour signe un anneau , une pièce de monnaie , une pierre & diverses autres choses.

Les Souverains donnaient l'Investiture d'une Province en remettant une bauniete.

INVESTITURE singulière. Les cérémonies que l'on observe lors-

qu'un Prince prend possession du Duché de Carinthie sont sans doute uniques. Dans une vallée, près la ville de Weit en Catinthie, on voit encore les vestiges d'un bourg, dont le nom est perdu pour la postérité. Près de là est une piece de marbre. Un payfan, à la famille duquel ce droit est attaché, monte sur cette pierre. On place à sa droite un bœuf noir & maigre & à sa gauche une jument décharnée; une foule de payfans est autour de lui. Le Prince s'avance avec sa cour & ses grands Officiers: on porte devant lui l'étendard du Duché. Le Comte de Goritz, Maréchal de la Cour, ouvre la marche & se fait précéder par douze petits étendards; il est suivi par les Magistrats, & le Prince paraît ensuite en habit de payfan, avec un bâton à la main.

Aussi-tôt que le Pâtre, monté sur le marbre, aperçoit cette troupe, il demande en langue Esclavonne: » qui est-ce que je vois venir avec une suite si superbe? on lui répond: c'est le Prince du pays. Est-ce un Juge équitable, replique le payfan, cherchant le salut de la patrie? est-il de condition libre? mérite-t-il d'être honoré? est-il observateur & défenseur de la religion Catholique? on lui répond qu'il l'est & qu'il le sera; je demande, ajoute le payfan, par quel droit il vient m'ôter cette place? alors le Comte de Goritz lui dit: on achete de toi ce bien soixante deniers; ces bêtes seront à toi, en lui montrant le bœuf & la jument. L'on

» te donnera les habits que le Prince vient de quitter & ta maison sera libre & exempte d'impôts. Ce discours fini, le Prince s'avance, le payfan lui donne un perir souffler, & lui recommande d'être bon Juge, se leve, lui cède sa place, & emmène avec lui le bœuf & la jument. Lorsque le Prince est monté sur la pierre il tire son épée, en frappe l'air de plusieurs côtés & promet au peuple de rendre la justice avec intégrité. On le conduit à l'Eglise, qui n'est qu'une vieille Chapelle dans une chambre. Il y entend la messe, après laquelle il se dépouille de ses habits de payfan & en prend de plus pompeux. Il dîne en public, & en sortant de table, il revient s'asseoit sur la pierre, où il juge quelques procès & reçoit l'hommage de ses vassaux.

IONIDES. Nymphes qui avaient un Temple sur le bord d'une fontaine, près d'Héraclée en Epire. On n'en fait point d'autres particularités.

IRÉNARQUE. Officier de l'Empire Grec, dont la fonction était d'aller dans les Provinces punir les crimes, faire observer les loix, pourvoir à leur sûreté, & y maintenir ou rétablir le bon ordre & la tranquillité. Théodose & Honorius supprimèrent les charges d'Irénarques, parce que ces Officiers au lieu de procurer la paix aux peuples vers lesquels ils étaient envoyés, ne faisaient que les vexer.

IRIS. Divinité de la fable, que les Poètes font fille de Thamnas & d'Electe. C'était la messagère

de Junon, comme Mercure était le messager de Jupiter. Chargée des ordres de la souveraine, elle traversait les immenses plaines de l'air, & laissait après elle une brillante trace de lumière, qui peignait les nues de mille couleurs éclatantes & variées. Souvent elle venait annoncer aux mortels effrayés la fin des tempêtes & le retour du beau tems. Lorsque Junon retournait des enfers dans l'Olympe, Iris avait soin de purifier la Déesse avec les parfums les plus exquis; mais sa principale fonction était d'aller couper le fatal cheveu des femmes agonisantes, comme Mercure était chargé de faire sortir les âmes des corps des hommes.

IRLANDE. (payfans d') Autrefois il existait une loi en Irlande, suivant laquelle les payfans ne se mariaient que pour un an. A l'expiration de ce terme les deux époux étaient maîtres de faire un nouveau choix, à moins qu'ils ne voulussent renouveler le bail pour une seconde année. La femme retenait toujours le nom de sa famille, afin qu'il n'y eût point de confusion dans les familles lorsqu'elle passait à de nouvelles nœces. Les payfans Irlandais se marient maintenant pour toute leur vie, mais l'usage est resté aux femmes de retenir leur nom de fille. Une ou deux brebis font la dot ordinaire de la fille, & le garçon a pour toutes richesses, une cabane & un jardin rempli de pommes de terre. Le jour des nœces les mariés donnent un grand festin, & c'est peut être la seule fois de leur vie

qu'il leur arrive de manger de la viande & de boire quelques liqueurs spiritueuses. On tue pour ce jour là une des deux brebis & l'on vend l'autre pour acheter de la bière & de l'eau-de-vie. Les payfans d'Irlande sont petits, mais bien conformés: ils se ressemblent tous, au point qu'on s'imaginerait qu'ils ne composent qu'une même famille: ils sont robustes, sobres & d'un tempérament fort amoureux. C'est un plaisir extrême d'assister à leurs fêtes champêtres, de remarquer cet attrait naturel que les deux sexes ont l'un pour l'autre, & d'examiner avec quel art, quoique grossier, ils cherchent réciproquement à se plaire.

IRMINSUL ou IRMANSŒULE. Idole des anciens Saxons. On représentait ce Dieu, comme un homme armé de toutes pièces, le sabre au côté, le casque en tête, surmonré d'un coq, en guise de cimier. On remarquait un lion sur sa poitrine, & il tenait de la main droite un étendard, sur lequel se voyait une rose, & de la main gauche une balance en équilibre. On croit que ce Dieu des Saxons est le fameux Arminius, dont la valeur fut si long-tems funeste aux Romains: au moins est-on fondé à le croire d'après une inscription trouvée sous une des idoles de ce peuple. Elle marquait: » Je fus autrefois le Duc » des Saxons, j'en suis maintenant le Dieu. «

IROQUOIS. Sauvages du Canada. Ils ont quelque légère idée d'une autre vie, & se persuadent que celui qui a été bon chasseur

& guerrier courageux pendant sa vie , passera après sa mort dans une terre abondante en fruits & en gibiers, où il jouira d'un bonheur inaltérable; & que celui qui a été méchant , qui a refusé des secours à sa famille & à ses compatriotes, sera transporté dans un pays affreux où il ne pourra se procurer les choses les plus nécessaires à sa subsistance. En général ils voient approcher la mort sans crainte; comme ils sont réellement malheureux, ils pensent qu'elle terminera leurs peines & que des jours plus sereins lui-ront enfin pour eux. Au reste, les Iroquois, qui n'ont point encore été gâtés par le commerce des Européens, vivent entr'eux dans la plus étroite intelligence & ne se laissent jamais entraîner par ces passions furieuses, qui chez nous mettent tous les jours l'honneur, la liberté & la vie en danger. Jamais ils ne se contredisent dans la conversation, & montrent tant de respect pour les vieillards, qu'ils gardent presque toujours le silence devant eux, à moins que les anciens ne leur ordonnent de parler. Ils sont généreux, charitables, patients, véridiques; ils méprisent souverainement les babillards, les frippons, les menteurs & les gourmands. S'il est possible de leur reprocher quelque défaut, c'est celui de l'orgueil, encore n'a-t-il pour objet que la valeur à la guerre & l'adresse à la chasse. Ils aiment la parure, mais sans trop la rechercher, & s'ils se peignent le visage, c'est moins dans l'idée de se rendre plus aimables, que dans

l'espérance de paraître plus formidables à leurs ennemis. Leur continence éclate sur-tout dans la conduite qu'ils tiennent envers les prisonniers qu'ils font à la guerre; ils les ramènent quelquefois de deux cens lieues à travers les forêts dans leurs habitations, sans jamais abuser du droit du vainqueur. Comme ce peuple sauvage est divisé en plusieurs Nations, on pourrait imaginer que le partage des terres serait un sujet de dispute entr'eux: jamais cela n'arrive. Une rivière, un lac, une simple prairie, servent de bornes aux endroits affectés pour la chasse de chaque village, & s'il s'élève quelque querelle à ce sujet, la médiation des anciens l'a bientôt terminée. Ils ont un goût décidé pour l'éloquence, & celui qui en montre le plus dans les assemblées publiques, est sûr de parvenir aux postes les plus honorables. Leur langue est agréable & douce, mais pleine d'aspirations & d'une si considérable quantité d'accens, qu'on dirait qu'ils chantent en parlant; ils aiment la poésie, & les especes de harangues qu'ils prononcent ont souvent de la force & de l'énergie. Aussi-tôt qu'une Iroquoise est accouchée, on plonge l'enfant dans l'eau froide, quelque tems qu'il fasse. & ce bain est répété tous les jours jusqu'à l'âge de deux ans; aussi chez cette Nation ne voit-on ni enfans d'un tempérament faible, ni avec les membres difformes. L'accouchée, au plus tard le troisieme jour, va se laver à la riviete, sans que cette pro-

prété qui nous paraît étrange, soit suivie d'aucun accident. Ces femmes sont aussi robustes que leurs maris, également courageuses & censées : & elles président comme les hommes à tous les conseils nationaux. Tel est ce peuple que nous nommons sauvage.

ISCHENIES. Pendant une affreuse famine, Ischénus, petit-fils de Mercure & de Hiérée, se dévoua en sacrifice pour le salut de son pays. Par reconnaissance on lui éleva un magnifique tombeau, près du stade d'Olympie, & l'on institua en son honneur des fêtes annuelles, qui furent appelées Ischénies.

ISÉLASTIQUES. (jeux) Lorsque chez les Grecs & chez les Romains un athlète était vainqueur dans ces sortes de jeux publics, il acquérait le droit d'entrer en triomphe, non par la porte, mais par la brèche, dans la ville de sa naissance : & il jouissait du privilège d'être nourri le reste de ses jours aux dépens de sa patrie.

ISIAQUES, Prêtres de la Déesse Isis. Les Isiaques portaient de longues robes de lin, une besace sur l'épaule, une clochette d'une main, & de l'autre une branche d'absynte marine. Chaque jour au lever du soleil ils ouvraient le Temple de la Déesse, se prosternaient devant elle, chantaient ses louanges, couraient dans la ville le reste du tems pour demander l'aumône, & revenaient le soir adorer de nouveau la statue d'Isis & refermer son Temple. Ces Prêtres s'abstenaient de manger de la chair de cochon & de

celle de mouton ; ils paraissaient vivre dans une grande austérité, & ne faisaient jamais leur viande, pour être plus chastes. Ils se faisaient souvent raser la tête & mêlaient beaucoup d'eau dans leur vin. Cependant ces mendiants, si vertueux en apparence, passaient pour conduire toutes les intrigues amoureuses de Rome ; à l'aide de leur hypocrisie, ils s'insinuaient dans les maisons pour y rendre des billets, & le Temple d'Isis était le rendez-vous des femmes galantes. Pauline fut violée par Mundus dans le Temple de cette Déesse. Il s'était couvert de la peau d'un lion, afin de passer pour le Devin Anubis. Ovide dit quelque part : » ne fuyez » point le Temple de la Genisse » du Nil : elle enseigne aux Dames à faire ce qu'elle a fait » pour Jupiter. « Ceci est pour les hommes. Il dit ailleurs à sa Maîtresse : » ne vas point t'informer de tout ce qui peut se pratiquer dans le sanctuaire de » l'Egyptienne Isis. «

ISIES. Fêtes d'Isis, qui s'introduisirent dans Rome avec le culte des divinités étrangères. Sous le consulat de Pison & de Gabinus, ces fêtes furent abolies, & les Temples d'Isis abbatu, par rapport aux horribles abus, qui s'y étaient introduits. Auguste rétablit les mystères de la Déesse avec plus de pompe & de magnificence qu'ils n'avaient été précédemment connus, & les dames Romaines lui en furent un gré infini. Bientôt les Temples d'Isis devinrent les rendez-vous de la galanterie, des plaisirs, & les autels sur les-

quels on immola la pudeur, & où l'on sacrifia à la débauche. L'Empereur Commode acheva de mettre Isis en crédit : jamais fête n'eut plus d'éclat que celle où, la tête rasée, il porta Anubis en procession.

ISIS, Déesse des Egyptiens, dont le culte a été adopté par tous les peuples de l'antiquité païenne. Les critiques sont peu d'accord sur l'origine d'Isis. On lit dans Plutarque l'inscription qui était sur le pavé du Temple de cette Déesse à Saïs : » Je suis tout ce » qui a été, ce qui est, & qui » fera, & nul d'entre les mortels » n'a encore levé mon voile. « Il semble que la Déesse Isis était regardée par les Egyptiens sur le même pied que les Grecs regardaient leur Cérès. Le culte d'Isis fut en grande recommandation dans la Grèce & ne passa que fort tard à Rome : de-là il s'introduisit dans les Gaules, & l'on ne peut douter que cette fameuse Déesse n'eût un Temple au village d'Isly, près Paris.

ISIS. (fête du vaisseau d') Au mois de Mars de chaque année, les Egyptiens célébraient une grande fête, en l'honneur du vaisseau d'Isis, pour remercier la Déesse de les avoir guéris de l'aversion ridicule qu'ils avaient pour la mer. Ils lui dédiaient tous les ans un vaisseau neuf & artistement construire. Tout le peuple se rendait en foule sur le bord de la mer, où les Prêtres purifiaient le bâtiment avec une torche ardente, des crûs & du souffre, & sur la voile duquel on lisait en gros caractères les vœux de la Nation

pour recommencer heureusement une nouvelle navigation. On portait ensuite dans le vaisseau des corbeilles remplies de parfums & de tout ce qui était nécessaire pour un sacrifice solennel, & après avoir jetté à la mer une composition faite avec du lait & autres matieres, on levait l'ancre pour abandonner en apparence le vaisseau à la merci des vents.

Cette fête passa à Rome.

ISITES. Ce sont des hérétiques Mahométans qui soutiennent que l'Alcoran de Mahomet a été créé, ce qui passe chez les Musulmans pour la plus horrible impiété. Lorsqu'on leur cite ce passage de leur Prophète, *que celui-ci soit estimé infidèle, qui dit que l'Alcoran a été créé*, ils répondent que dans cet endroit Mahomet parle de l'original que Dieu a écrit lui-même, & qui est dans le ciel, & que l'Alcoran de Mahomet n'est qu'une copie de cet original.

ISLAMISME. C'est ainsi que les Musulmans appellent leur Religion, & ce mot signifie une entière soumission & résignation du corps & de l'ame à Dieu, & à ce que Mahomet a révélé aux hommes de sa part. Ils se persuadent follement que tous les hommes naissent dans l'Islamisme, & que ce sont leurs parens qui les en détournent, & qui par leurs exhortations & leurs exemples les engagent à embrasser une autre religion. Ils prétendent avec la même extravagance, que Noé n'entra dans l'arche avec seulement quatre-vingt personnes, que parce qu'il n'y avait pas alors davantage de Musulmans sur la

terre, tous les autres hommes ayant embrassé l'idolatrie.

Les Mahométans remarquent que l'année six cens treize de l'hégire, qui répond à l'an douze cens de Jesus Christ, a été la plus fatale à leur religion, puisque d'un côté les Franks s'emparèrent de la ville de Damiette en Egypte, & de la plus grande partie de la Syrie, & que de l'autre les Tartares ravagèrent la Perse; en sorte que si ces grandes puissances s'étaient entendues, le Mahométisme aurait été infailliblement aboli.

On trouve dans les livres Musulmans, qu'Issa (Jesus-Christ) doit à son second avènement réunir au Mahométisme toutes les religions & toutes les sectes différentes.

ISLES Canaries. Les anciens donnaient à ces Isles le nom de Fortunées. Elles furent découvertes en 1395, pour Henti III, Roi d'Espagne & en 1417, Jean de Béthencourt, gentilhomme François, obtint de Jean II, Roi de Castille, la permission de les conquérir: un traité fait entre Alphonse de Portugal & Ferdinand de Castille, en a assuré la possession à l'Espagne. Ces Isles, au nombre de douze, étaient alors gouvernées par plusieurs Chefs, qui entraient les prérogatives, obtenaient les prémices de toutes les vierges qui se mariaient. Au lieu d'armes, ces Insulaires se servaient de bâtons & de pierres; la partie supérieure de leur habit était faite de peaux de différentes bêtes sauvages, & le bas était de feuilles de palmier teintes diversement. Ils se rasaient la

barbe avec des pierres tranchantes, leurs enfans étaient allaités par des chevres, & leur nourriture consistait en froment, orge, lait, herbes, lézards & serpens. Chaque Isle avait deux Souverains, l'un vivant & l'autre mort, car lorsqu'ils perdaient un Chef, ils lavaient son corps avec beaucoup de cérémonies, & le plaçant de bout dans une caverne, ils lui mettaient à la main une espee de sceptre, avec deux cruches à ses côtés, l'une remplie de lait & l'autre de vin, comme une provision nécessaire pour son voyage. Il ne paraît pas qu'ils eussent les mêmes idées touchant la religion & le culte qu'ils rendaient aux astres: les uns adoraient le soleil, les autres la lune, quelques uns seulement les étoiles &c. mais tous offraient leurs hommages à quelques planetes. La polygamie était d'un usage général. A chaque changement de Chef, il se donnait une grande fête pendant laquelle plusieurs jeunes gens s'offraient en sacrifice pour la prospérité du nouveau Souverain: on les conduisait au sommet d'un rocher, d'où, après avoir prononcé quelques paroles mystérieuses, on les précipitait dans une profonde vallée. Le Chef barbare, qui acceptait ce sanglant hommage, qui sans doute tenait à quelqu'idée superstitieuse, se croyait quitte envers ces tendres victimes, en comblant leurs parens de biens & d'honneurs. (*Voyez GUANCHES.*)

ISMAËLITE. C'est le nom que l'on donne aux descendans d'Ismaël, fils d'Abraham & d'Agar,

servante de Sara , dont les Arabes descendent. Ismaël épousa une Egyptienne qui lui donna douze enfans , lesquels se partagerent en Arabie , & formerent la rige des Ismaélites , des Agariens , des Arabes & des Sarrafins. Ces peuples , tous idolâtres , poussèrent la superstition jusqu'à rendre un culte religieux à une pierre qu'ils nommaient *Brachthan*. Pour pallier cette extravagance , ils répondaient à ceux qui la leur reprochaient , qu'Abraham avait connu Agar sur cette pierre : d'autres disent qu'il y avait attaché son chameau , lorsqu'il fut pour immoler Isaac. Quoiqu'il en soit de l'origine de cette superstition , il est certain que les Arabes prenaient cette pierre noire & toute brute pour le Dieu Mars , & l'on peut fournir d'autres preuves de ce culte singulier que les anciens idolâtres rendaient aux pierres : La mere des Dieux , en si grande vénération chez les Phrygiens , n'était qu'une simple pierre , & lorsque les Romains voulurent établir dans leurs villes le culte de cette Déesse , leurs Ambassadeurs ne reçurent des Phrygiens qu'une pierre. Cette pierre révéree des Arabes , est déposée dans le Temple de la Mecque. Ils supposent que c'est une des pierres précieuses du paradis , envoyée à Abraham lorsqu'il bâtissait le Temple. Cette pierre au commencement était blanche comme la neige , mais elle devint noire , pour avoir été touchée par une femme qui avait ses mois ; les moins déraisonnables d'entre les Arabes , disent , pour avoir été

touchée & baissée pendant des siècles.

La Mecque possède une autre pierre blanche , qui passe pour être le tombeau d'Ismaël.

ISOCHRITE. Mot qui signifie , *égal à Jesus-Christ*. Ce nom fut donné à des Hérétiques du milieu du sixieme siècle , qui disaient : » Si les Apôtres sont à » présent des miracles & sont en » si grand honneur , quel avantage recevront-ils dans la ré- » surrection , s'ils ne sont égaux » à Jesus-Christ. « Cette étrange proposition fut condamnée par le Concile de Constantinople en 553.

ISPAHAN. (*café d'*) Il n'y a point de ville au monde où les cafés soient plus fréquentés qu'à Ispahan. Les salles en sont vastes , & tandis que les uns prennent leur café & les autres des liqueurs de différentes especes , plusieurs jouent aux échecs , aux dames , ou à la marelle. Mais ce qu'il y a de singulier , c'est que d'un côté on voit un farceur qui cherche à amuser l'assemblée par ses bouffonneries , ses contes & ses bons mots , & de l'autre un Molla (Prêtre) qui déclame avec chaleur contre l'irréligion , les occupations frivoles , la luxure & les vanités mondaines , pendant qu'à l'opposite un Poète récite des odes , des idylles & des épigrammes. Il est assez plaisant de se représenter ces trois personnages se tourmenter , & se mettre en eau pour réveiller l'attention des spectateurs qui pour l'ordinaire ne songent qu'à leur jeu , ou à suivre une conversation qu'ils auront en-

tamée avec leurs amis :

ISPARA. Divinité des Malabares qui habitent la Côte de Comorandel. On la représente avec trois yeux & huit mains ; elle a une sonnette au cou , une demi-lune & des serpens sur le front. Interrogez ces idolâtres , ils vous diront que ce Dieu qu'ils adorent embrasse les sept ciels & les sept terres.

ISSINOIS. Peuple de la côte d'Or. Si l'on excepte la noirceur , les Issinois n'ont rien de désagréable. Ils sont bienfaits , grands , agiles , robustes , les yeux vifs , les dents blanches & les traits du visage bien proportionnés. Ces Negres ne manquent pas de jugement ; ils sont rusés , subtils , grands menteurs & fort adonnés au larcin. Celui qui a fait un vol considérable , peut s'assurer de l'impunité , s'il offre au Roi la moitié du butin. L'avarice la plus sordide & la gourmandise la plus étonnante , sont les deux vices familiers de la Nation. Les femmes Issinoises sont assez bien prises dans leur taille ; elle ont une vanité excessive , sont dédaigneuses , rusées , spirituelles , & fort libertines lorsqu'elles sont encore filles ; mais plus retenues étant femmes , parce que la mort est la punition de l'adultère. La cérémonie du mariage est simple. Le pere du garçon choisit une fille : les deux amans se voient pendant quelques jours & ne manquent pas de prendre du goût l'un pour l'autre , on convient de la dot , on fait avaler une *fétiche* à la fille , pour garantir de sa fidélité ; on danse , on fait un festin ,

& le mari conduit sa femme chez lui , où il la rend maîtresse absolue de tous ses esclaves. Si dans la suite il prend des concubines , qui ordinairement lui coûtent huit cens écus , en poudre d'or , il ne le peut faire qu'avec le consentement de son épouse. Le jour qu'une femme met au monde un enfant , elle le porte à la rivière , le lave , & se lave elle-même , & retourne aussi tôt à ses occupations , en portant son enfant sur le dos. Pendant leurs infirmités lunaires les Issinoises se retirent dans une cabane séparée de l'habitation & destinée à cet usage : il n'y a point d'Issinois qui , pendant sa vie , n'achete tout ce qui doit servir à son enterrement. C'est ordinairement un beau drap rayé de coton , pour l'envelopper : un cercueil & des bijoux d'or , ou d'autres matieres pour l'orner , dans l'espoir que cette magnificence leur obtiendra un accueil favorable dans l'autre monde. Autrefois ils sacrifiaient beaucoup d'esclaves de l'un & de l'autre sexe aux funérailles de leurs Rois & des riches particuliers de la Nation. Sitôt qu'un Negre expire , toute l'habitation est en larmes & l'on n'entend que des cris. Les femmes appellent le mort par son nom ; elles feignent d'ouvrir la terre pour trouver le bien-aimé qui leur manque. On orne le cadavre de ce qu'il avait de plus précieux , on lui fait des questions extravagantes , & enfin on le place dans son cercueil les genoux pliés & les talons dessous les fesses , de sorte que la tête vienne reposer sur les genoux. Ja-

mais on ne manque de jeter sur lui plus ou moins de poudre d'or, pour lui servir dans ses besoins, & de placer à sa portée sa sellette pour s'asseoir & un pot d'eau pour étancher sa soif. Le cercueil fermé & cloué soigneusement, quatre esclaves l'emportent dans les bois & choisissent un lieu écarté, ou sans autres témoins ils font une fosse & l'enterrent. Les Iffinois reconnaissent un Dieu créateur de toutes choses & particulièrement des *fétiches* ou petites idoles, qu'il envoie, disent-ils, sur la terre pour rendre service aux hommes. Chaque Negre se choisit un *fétiche* à sa fantaisie; c'est une pièce de bois, une dent de chien, d'un tigre, d'une civette, ou d'un éléphant. Ils craignent les *fétiches* qu'ils se sont choisis, jurent par eux & tiennent leurs sermens. Outre les *fétiches* particuliers il y en a de communs à la Nation. Ils leur consacrent des jours pendant lesquels ils les ornent & leur font des offrandes & des sacrifices. Ils ont des Devins qu'ils consultent, & en conséquence de leurs réponses ils présentent des fruits, du bled, des moutons, de la volaille aux *fétiches*. Ils croient la transmigration des âmes, mais lorsque les Missionnaires leur parlent de l'enfer, ils éclatent de rire. Ils sont persuadés que le monde est éternel & l'âme immortelle, & qu'après cette vie leur âme ira dans un monde qu'ils placent au centre de la terre, & qu'elle prendra un corps, pour ensuite en animer un autre, ainsi successivement.

ISSUREN. C'est un des trois principaux Dieux qu'adorent les Banians ou idolâtres de l'Indoustan. Cette Divinité a mille huit noms différens, & comme les sectes qui divisent les Banians ne s'accordent ni sur les noms ni sur les attributs qu'elles donnent à ce Dieu, il est impossible de ne pas s'égarer, en cherchant à éclaircir, cette matière. Dans le Coromandel & à Carnate Issuren se nomme Eswara, & les Malabars l'appellent Mahadeu ou le grand Dieu : d'autres Banians le nomment *Chiven*, le vrai Dieu, l'Etre suprême, quoique le Védam, livre fondamental de la Religion des Indes, le place le dernier dans l'ordre de la création, & dise formellement qu'il a reçu de l'Etre suprême le pouvoir de détruire, Ram ou Brama celui de créer, & Wistnou celui de conserver les êtres. Selon la folle imagination des Indiens, la taille d'Issuren est si prodigieuse, qu'il remplir les sept mondes d'en bas & les sept cieux : ils le représentent avec trois yeux, dont un est placé au milieu de front, seize bras, couvert d'un peau de tigre, & un manteau fait d'une peau d'éléphant entourée de serpens. Il porte trois chaînes au cou, à l'une desquelles est suspendue une cloche. Cette affreuse Divinité est le Priape des Indiens, & dans quelques Temples, il est représenté sous la figure du membre viril, ou comme les parties de la génération des deux sexes en conjonction ; c'est ce que les Indiens appellent lingam. Les femmes portent dévotieusement à leur cou

cette figure obscène. On trouve même dans quelques voyageurs qu'aux environs de Goa & de Kanagor, les nouvelles mariées se font déflorer par ce Priape, avant que de passer dans les bras de leurs époux, & que les Prêtres consacrés à ce culte impudique vont quelquefois nus dans les rues de Kanagor & de Mangalor, en sonnant une clochette, au son de laquelle toutes les femmes de la ville sortent de leurs maisons & viennent toucher & baiser avec respect les parties de la génération de ces serviteurs d'Issuren. (On peut consulter sur cet article l'Histoire Universelle d'une société de savans Anglois.)

ISTHMIQUES. (jeux) Un des quatre jeux de la Grèce si fameux dans l'antiquité. Ces jeux furent institués environ 1350 ans avant Jesus-Christ par Sisyphe, Roi de Corinthe, en l'honneur de Mélicerte, que sa mere Ino avait précipité avec elle dans la mer, pour se soustraire à la juste vengeance de son mari Athamas, Roi d'Orchomène en Béotie. Mélicerte fut trouvé sur le rivage, & Sisyphe lui fit rendre les honneurs funèbres : mais quelques années après le pays ayant été affligé d'une cruelle peste, on consulta l'oracle, qui répondit qu'il fallait instituer des jeux funèbres en l'honneur de Mélicerte. Ces jeux qui d'abord ressemblerent moins à un spectacle qu'à des mystères, furent interrompus, à cause des vols & des brigandages qui se commettaient pendant leur célébration, mais Thésée, après sa victoire sur le brigand Sinnis, les rétablit & les

consacra à Neptune, dont il se vantait d'être fils.

Ces jeux se célébraient tous les trois ans. On y disputait les prix de la lutte, de la course, du saut, du disque & du javelot, & ces prix étaient une simple couronne de feuilles de pin, ensuite de perfil & enfin d'âche sèche de marais. Les Romains ternirent tout l'éclat de ces jeux lorsqu'ils ajoutèrent de riches présents à cette simple & honorable couronne.

Ce fut dans une des solennités de ces jeux Isthmiques, que les Romains rendirent la liberté aux peuples de la Grèce, après la victoire que Titus Quintus Flaminus remporta sur le Roi de Macédoine. Ce grand événement est de l'année 194 avant Jesus-Christ.

ITÉGUE. C'est le titre que porte l'épouse du Negus ou Empereur d'Abyssinie. Cette Impératrice est toujours choisie parmi les filles des premiers Seigneurs de l'Etat. Lorsque le Souverain a jetté les yeux sur une jeune fille pour en faire sa femme, on l'ôte des mains de ses parens & elle passe dans le palais de quelque Prince du sang ; là l'Empereur va l'examiner, & s'il est satisfait de son choix, il la conduit à l'Eglise, où elle assiste avec lui à l'Office Divin, & reçoit la communion, après quoi il la mène à sa tente, où le Patriarche des Abyssins donne aux époux la bénédiction nuptiale. Elle n'est pas cependant encore déclarée Reine, & demeure dans une tente séparée jusqu'à ce qu'il plaise au Monarque

que de procéder à la cérémonie de son installation. Le jour pris, tous les grands s'assemblent : la Princesse est conduite en pompe dans la tente de l'Empereur, & un de ses Aumôniers déclate au peuple, « que le Souverain a créé » son esclave Reine.

ITYPHALLE. Pline nous apprend (liv. xxviii chap. v.) que c'était une petite bulle en forme de cœur, à laquelle on attribuait diverses qualités merveilleuses, & qu'en conséquence de cette idée on pendait au col des enfans & des vestales. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on attachait de ces sortes de bulles sous les chars des triomphateurs, & qu'on croyait fermement que c'était un moyen assuré de les préserver de la malignité de l'envie.

ITYPHALLORES. Nom que l'on donnait chez les Romains à certains Ministres des Orgies, dont la fonction était dans les processions ou courses de Bacchantes, de contrefaire les personnes ivres & de chanter des hymnes en l'honneur de Bacchus. Ils étaient habillés en faunes.

IVROGNERIE. Pour empêcher ou du moins retarder les funestes effets de ce vice grossier, qui attaque les forces du corps & qui trouble les facultés de l'ame, Platon privait les enfans de quelque ordre & condition qu'ils fussent, de boire du vin avant la puberté, & il ne le permettait à l'âge vitil que dans les fêtes & les festins ; il le défend aux Magistrats avant leurs travaux, & à tous les gens mariés la nuit qu'ils

Tome II.

destinent à faire des enfans. Les Grecs, les Romains, les Getmains & les Gaulois ont usé immodérément de cette liqueur enivrante : nous commençons à être moins ivrognes ; mais ne seroit-ce pas que nous sommes plus faibles, plus adonnés au commerce des femmes, en un mot plus délicats & plus voluptueux ? Ce ne serait pas se réformer, ce serait avoir changé de vice.

IWANGIS. Si l'on en croit le récit des habitans des isles Moluques, les Iwangis sont parmi eux des sorciers redoutables qui exercent l'horrible métier d'empoisonneurs. Ils détrent les corps morts, & se nourrissent de leur chair à demi pourrie : & c'est pour empêcher cette profanation que les Moluquois posent des sentinelles auprès de la sépulture de leurs parens, jusqu'à ce que les corps soient absolument réduits en poussière.

IXORA. Divinité Indienne, pour laquelle les idolâtres de cette vaste partie du monde ont la plus grande vénération. Ixora est un des trois Dieux qui forment leur prétendue Trinité. Il est connu sous plus de huit mille noms différens, & jusqu'à présent personne n'a pu trouver un fil pour le conduire dans les routes tortueuses que présentent l'histoire de sa vie. Elle a été chargée de tant d'extravagances par les différens peuples de l'Inde, qu'il ne reste pas même la liberté du choix. Dans ce que nous allons rapporter du Dieu Ixora, nous prenons pour guide le fameux Pere Bouchet, qui ayant long-tems fréquenté les

V

plus fameux Bramines, a été dans le cas d'éclaircir les mystères de leur étrange Mythologie.

Avant les rems, il y avait une femme appelée Paraxacti, c'est-à-dire excellente & sublime puissance : cette femme eut trois fils ; Brahma est le premier, & il reçut de sa mere le pouvoir de créer les choses visibles & invisibles : le second, nommé Wistnou, eut la puissance de conserver toutes les choses créées par son frere : le troisieme est Ixora ou Rurtem, & Paraxacti lui accorda l'autorité de détruire & d'aneantir ce que Brahma & Wistnou auraient créé & conservé. Ces trois freres eurent pour femme la mere qui les avait engendrés Ixora, dont il est ici question, s'ennuyant du séjour céleste, vint habiter parmi les hommes sous la figure d'un *Andi* ou Religieux. Il se fit appeller *Arzanari*, c'est-à-dire, moitié homme & moitié femme ; & tout ce que l'imagination la plus déréglée peut inventer d'horreurs n'a rien de comparable aux infames actions que les Indiens mettent sur le compte de leur Dieu Ixora. Ils lui font épouser une certaine Parvardi, fille du Roi des Montagnes ; mais ce mariage si disproportionné déplut à Brahma & à Wistnou, qui après mille ans, employerent la force pour le rompre. Parvardi outrée de cet affront, fit d'affreuses imprécations contre ses beau-freres, & les trois cens trente millions de Dieux qui avaient été de leur avis, & elle souhaita qu'à l'avenir ils ne pussent avoir ni enfans,

ni femmes légitimes, mais seulement des concubines. Ses souhaits furent accomplis. Ixora, au désespoir d'être privé de sa femme, se mit à courir le monde, & laissa par-tout des traces de son impudicité. Il arriva qu'en un certain endroit (*effundens undique semen super terram*) la terre lui donna un fils qui avait six têtes ; & que ne trouvant point de nourrices pour l'allaiter, il fut obligé de s'adresser aux sept étoiles, qui se chargerent de l'élever. Cependant Parvardi était morte de chagrin ; mais elle renaquit, eut pour pere un Roi, appelé *Daxaprojabadi*, & Ixora l'épousa de nouveau. Un jour qu'elle se baignait, cette femme impudique eut un si grand desir d'avoir un enfant, qu'aussi-tôt de la sueur qu'elle avait ramassée sur son sein, il en parut un dans sa main, qui dans l'instant devint aussi grand qu'un jeune homme de vingt ans. Ixora, qui arriva alors, conçut quelque soupçon contre Parvardi ; mais il lui rendit sa confiance en apprenant la naissance miraculeuse de ce fils. On nomma *Vinayazuien* cet enfant sans pere, c'est-à-dire, qui n'a point de Dieu.

Quelque tems après Ixora reçut un sanglant affront de son beau-pere. Ce Prince, pour célébrer la naissance de son petit-fils, invita tous les Dieux à un festin, & ne daigna pas faire cet honneur à son gendre. Aussi-tôt Ixora entre dans une furieuse colere ; il se rend dans la salle de l'assemblée, vomit un torrent d'injures contre les convives, &

s'arrachant une poignée de cheveux, il en frappe si rudement la terre, qu'il en naît un énorme géant. Ce monstre se charge de venger son pere; il attaque les Dieux; & dans la chaleur du combat, il donne un si furieux soufflet au soleil, qu'il lui fait sauter les dents. Nous rougissons de rapporter toutes ces absurdités; mais nous nous y croyons obligés, pour faire connaître que c'est par rapport à cet accident que les Indiens n'offrent au soleil que des choses aisées à manger, comme du beurre, du lait, de la bouillie, & des fruits extrêmement murs. Ce géant donna aussi un si terrible coup de pied à la lune, qu'elle en porte encore les marques. Il tua Daxaprojabadî, & coupa la tête au jeune Vinayaguien. Ce dernier meurtre rendit Ixora inconsolable: il résolut de le faire revivre, & pour cet effet il trancha la tête à un éléphant, & la posa avec tant de dextérité sur les épaules de celui qu'il appelait son fils, qu'il recouvra la vie. Ce fils reçut ordre de son pere d'aller courir le monde, de se marier, mais de n'épouser qu'une femme égale en beauté à sa mere Parvardi. C'est pour cette raison qu'on trouve sa statue sur tous les grands chemins, & jusqu'à présent il n'a pas encore trouvé ce qu'il cherchait.

Pendant que ceci se passait, Brahma s'était fait cerf, & courait les forêts d'une maniere fort scandaleuse avec sa propre fille. Ixora reçut ordre des Dieux d'aller à la découverte de son frere: il le trouva, le combattit, &

lui abattit une de ses têtes, car Brahma en avait cinq. Pour réparation de ce péché, notre étrange Dieu se couvrit la tête de cendres, se dépouilla tout nud; & tenant en main le crâne de son frere, il se retira dans les cimetieres pour y pleurer nuit & jour. On s'imagine bien qu'il ne fut pas long-tems à s'ennuyer de cette vie austere, & à regretter les plaisirs qu'il goûtait autrefois. Pour s'en procurer de nouveaux, il changea de demeure, & fut habiter un désert, où certains Bramines pénitens possédaient des femmes d'une extrême beauté. L'impudique Dieu se présenta à elles dans l'état de pure nature; & il fut leur inspirer un amour si violent pour lui, qu'elles le suivirent toutes où il voulut les conduire; mais il fut bientôt puni de cette mauvaise action: les Bramines désespérés de ce qu'on leur eût ravi le charme de leur retraite, firent de si terribles imprécations contre le ravisseur, que dans l'instant il se trouva eunuque. Ce fut au moment qu'Ixora reçut cette mortification, qu'il promit la béatitude à tous ceux qui rendraient un culte particulier aux parties de son corps que les Bramines avaient maudites. Tel est l'origine des abominables adorations que les Indiens rendent au Lingam. (*Voyez LINGAM.*)

Après l'accident arrivé à Ixora, les Légendes Indiennes disent qu'il épousa le fleuve du Gange; mais qu'il n'en eut point d'enfans par la raison ci-dessus alléguée. Il faut remarquer que les Docteurs

Indiens prétendent que le Gange est une femme de la plus grande beauté. Entre les diverses aventures extravagantes qu'on met sur le compte de cette impudique Divinité, on se plaît sur-tout à raconter celle qui lui arriva avec le géant Paimejuran, Seigneur de la Cendre. Ce géant, dévot à Ixora, obtint de son patron le pouvoir de réduire aussi-tôt en cendres tous ceux sur la tête desquels il poserait la main ; mais son ingratitude le porta à vouloir faire l'essai de sa nouvelle puissance sur son bienfaiteur. Jamais le Dieu n'avait couru un si grand danger, & il aurait infailliblement succombé, si son frere Wistnou ne fût venu à son secours. Heureusement pour Ixora que par la force de la magie il avait su se rendre si petit, qu'il s'était déjà renfermé dans une coquille de la grandeur d'une noisette, lorsque Wistnou parut aux yeux du géant sous la forme d'une belle femme. A cette vue Paimejuran cessa sa poursuite pour considérer cette charmante créature. Il lui fit de vives propositions qui furent reçues avec une égale vivacité, & la dame convint d'accorder au géant les dernières faveurs, s'il consentait à se laver la tête & le corps dans la rivière voisine ; il y courut ; mais oubliant le fatal don qui lui avait été fait, il porta ses deux mains sur sa tête, & dans l'instant même il fut réduit en cendres. Il faut ajouter à ce conte de fées qu'Ixora, sorti de sa coquille, voulut voir son frere sous la forme de cette belle

femme, & qu'ayant eu cette satisfaction, il fut si transporté d'amour, qu'au moment même il se trouva dans la main de Wistnou un enfant qui eut le nom d'Arigara-Putren, c'est-à-dire, fils de Rutren (Ixora) & de Wistnou. Telles sont les impudiques & ridicules absurdités sur lesquelles est établie toute la Mythologie des Indiens.

Ixora est représenté avec une longue chevelure, le visage blanc & reluisant, trois yeux qui marquent l'étendue de sa prévoyance & de sa pénétration, & un crois-sant sur la tête. Il a seize bras, dont les mains portent diverses choses : celles des bras droits tiennent du feu, de l'argent, un tambour, un chapelet, une corde, un bâton, une roue & un serpent : celles des bras gauches tiennent un cœur, un instrument de musique, une cloche, une jarre de porcelaine, une chaîne, la tête d'un Brame, un trident & une hache. Les épaules sont couvertes d'une peau d'éléphant, par-dessus laquelle on voit une peau de tigre, dont les taches représentent les étoiles. Il a un collier d'où pend une cloche, marque de sa vigilance ; un autre collier de fleurs, & un troisième collier d'où tombent plusieurs têtes de Bramines.

Quelques Docteurs Indiens donnent deux femmes à Ixora ; Griengga, qui ne le quitte jamais, & qui réside dans ses cheveux, & Chattri qui meurt & ressuscite toutes les années, & dont chaque fois le Dieu attache les os à son quatrième collier. Le corps

de cette idole est toujours couvert de cendre & de terre, ce qui sans doute marque la production & la destruction.

Quoiqu'il en soit de toutes ces fables, il semble que les savans Indiens sont d'accord qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu, qui est un pur esprit, & que tous les autres sont les ministres de ce Dieu. Le voyageur Bernier nous rapporte à ce sujet le discours d'un de ces Docteurs : » Nous ne rendons des honneurs à ces idoles, lui dit-il, qu'à cause de ce qu'elles représentent. Elles sont dans nos Pagodes, parce qu'il est nécessaire, pour bien faire la prière, qu'il y ait quelque chose devant les yeux qui arrête l'esprit ; & quand nous prions, ce n'est pas la statue que nous prions, mais celui qui est représenté par la statue. Au reste nous reconnoissons que c'est Dieu qui est le maître absolu, & le seul tout-puissant. «

IXORETTA. C'est le nom que quelques Docteurs Indiens donnent au germe du monde, & voici la fable qu'ils débitent à ce sujet. Un jour, disent ces idolâtres, l'univers diminua d'une manière si extraordinaire, qu'il ne resta qu'Ixoretta, qui avait

la figure d'une goutte de rosée. Avec le tems Ixoretta reprit toutes ses forces, & devint d'abord de la grosseur d'un grain de moutarde, ensuite d'une perle, & enfin d'un œuf qui contenait cinq élémens. L'œuf était couvert de sept enveloppes : la flamme & l'air en sortirent. D'une partie de l'œuf se forma le ciel, & de l'autre la terre ; & des sept enveloppes, divisées par la moitié, les parties d'en-haut formerent sept cieus, & celles d'en-bas sept mondes. Cependant toutes ces parties se trouvaient liées par un cordon qui passait au centre de l'œuf, & au haut bout duquel se plaça Ixoretta. Une montagne s'éleva sur la terre, & l'on apperçut à son sommet une figure triangulaire, avec quelque chose de rond dans le milieu : c'est ce que les Indiens appellent *Quivelinda*. Ces deux figures représentent les deux sexes ; elles sont l'objet du culte de ces idolâtres, qui, considérant l'étroite union qu'il y a entre l'une & l'autre, disent qu'Ixoretta & Quivelinda ne sont qu'une même chose. Il y a quelque apparence que les Docteurs Indiens ont tiré de l'Egypte cet emblème de l'œuf par lequel ils représentent le monde.

J

JAA-BACHI. Officier Turc chargé de faire la levée des enfans de tribut, qui sont destinés à

recruter le corps des Janissaires. Il tient un registre exact des Provinces, des lieux, & des

enfans qui doivent être fournis.

JABAYAHITES. Hérétiques Musulmans qui enseignent que la science de Dieu ne s'étend point à toutes choses. Ils prétendent que l'Etre Suprême, instruit par l'expérience, gouverne le monde suivant les occurrences.

JABI. Nom d'un petit Royaume d'Afrique en Guinée sur la côte d'Or. Le fier Roi de ce canton vit dans la plus extrême pauvreté, ainsi que ses sujets, qui ont à peine l'extrême nécessaire. Tout ce qu'il est permis de remarquer de ce pays, c'est que les Nègres qui l'habitent ont le plus grand respect pour une rivière, appelée par eux Bossumbra, & que nous nommons rivière de Rio de saint Jean, ils l'adorent comme une Divinité.

JACA. C'est le nom que les peuples de l'isle de Ceylan donnent au diable, à qui ils rendent un culte réglé. Ce culte est chez ces insulaires, comme chez toutes les autres nations, un effet de la crainte. » Nous lui sacrifions, disent-ils, tout ce que nous avons de meilleur, afin qu'il nous traite bien, & qu'il soit de nos amis. » *Oderint dum metuant*, disait le Tyran de Rome, le diable s'embarrasse peu qu'on le haïsse, pourvu qu'on le craigne.

JACQUE. Ancienne casaque militaire qu'on mettait par-dessus le haubert, & que les Français ont long-tems portée. C'était un surtout qui ne passait pas les genoux : il était fait de peaux de cerf, appliquées les unes sur les autres, garni en-dedans de

bourre ou de linge, ce qui le rendait impénétrable aux lances & aux dards. Comme le Jacque était très-dur, on le tenait fort large. Quelquefois il était composé de trente cuirs de cerf. Ceux où l'on n'employait que plusieurs taffetas étaient beaucoup plus légers, & n'en étaient pas moins à l'épreuve des lances & des dards. On couvrait souvent ces Jacques des étoffes les plus précieuses. C'est de cet habillement que nos ancêtres ont pris leurs *Jacquettes*, puis leurs pourpoints, & enfin d'où sont venus les juste-au-corps que nous portons.

JADDÉSES. Nom que porte un ordre de Prêtres dans l'isle de Ceylan. On peut les regarder comme les Ministres du malin esprit ; ce sont eux qui desservent les temples, appelés *Jacco*, ce qui signifie proprement la maison du diable : (car *Jacco* ou *Jaca* est le démon) (*Voyez JACA.*) On n'a jamais pu dissuader les Chingulais qu'une voix qu'ils entendent souvent pendant la nuit est celle du diable. Ils en ont une telle frayeur, que plusieurs d'entreux tombent morts, ou deviennent fous : & ce qu'il y a de plus singulier, c'est que *Knox*, voyageur respectable à tout autre égard, atteste qu'il a fréquemment entendu cette voix terrible, qui ne peut être celle d'un homme, ni d'aucun animal connu dans le pays.

JAGAS. (fête des) Le jour de la naissance du Prince des Jagas est célébré par une fête barbare, bien digne de ce peuple antropophage. Tous les sujets de ce Mo-

narque Africain, qui sont en état de voyager se rassemblent dans une grande plaine, où l'on a bâti sur plusieurs arbres un certain nombre de huttes pour le Prince & pour sa cour. Tout le peuple forme un grand rond & on lie au tronc d'un arbre un des plus furieux lions du pays. Le signal se donne, on délie l'animal, on lui coupe la queue & on le laisse en liberté. D'abord il cherche à s'échapper, mais ne trouvant aucune issue, il se jette sur le premier Negre qui se présente sans armes pour le combattre & ne manque pas de le déchirer. Ses compagnons sont peu effrayés de son triste sort, ils s'avancent en foule sur le monstre qui en tue un grand nombre avant que de l'être lui-même : mais il succombe enfin. Les Jagas ne trouvent point de gloire préférable à celle de mourir ainsi en présence de leur Roi. Ceux qui échappent à cette affreuse boucherie font un détestable festin de la chair des Negres qui sont restés sans vie sur l'arène.

JAGAS, GAGAS, ou GIAGUES. C'est un peuple féroce, guerrier & anthropophage, qui habite la partie intérieure de l'Afrique méridionale. Jamais peuple n'a porté aussi loin que les Jagas, la cruauté & la superstition. Ces sauvages sont noirs, & sont toujours errans : ils ne cultivent point la terre, vivent de rapines, & incendient tous les lieux par où ils passent. Ils se nourrissent de la chair des prisonniers qu'ils font à la guerre, & c'est un grand régal pour eux que d'en boire le

sang. Ces barbares ont eu quelquefois pour Chefs des femmes aussi cruelles qu'eux mêmes : une entre autres leur donna des loix qui font frémir la raison. Pour rendre ses guerriers plus terribles, & détruire en eux les liens de la nature & du sang, elle les fit assembler un jour, & leur fit une harangue dans laquelle elle leur exposa qu'elle voulait les initier dans les mystères des Jagas, leurs ancêtres, afin de les rendre invincibles, riches & puissans. Elle fit apporter son fils unique, encore enfant, qu'elle mit dans un mortier, où elle le pila tout vif, de ses propres mains, aux yeux de son armée : ensuite elle jeta quelques herbes dans cette affreuse bouillie, & en fit un onguent dont elle se frotta tout le corps : les Jagas imitèrent son exemple, & sacrifièrent leurs enfans pour le même usage. Cette pratique abominable passa en loi, ainsi que celle qui ordonnait de préférer la chair humaine à toute autre nourriture, mais qui défendait celle des femmes ; défense qui ne fit qu'exciter l'appétit de ces anthropophages, pour une viande qu'ils trouvaient délicate. C'est chez les Jagas que la chair humaine se vend publiquement dans les boucheries ; que les femmes stériles sont réservées pour être tuées dans les funérailles des grands, & qu'il est permis aux maris de tuer leurs épouses pour les manger. Les Jagas n'ont pas eu plus de pudeur que d'humanité. Une Ordonnance de cette barbare Reine prescrivit à ses guerriers, avant de partir pour

une expédition, de remplir le devoir conjugal en présence de toute l'armée. Les rites de la Religion de ce peuple consistaient à porter dans des boîtes les os de ses parens, à immoler en leur honneur des victimes humaines, & à les arrosar de leur sang, lorsqu'ils voudraient les consulter. Les obsèques des Rois & des grands étaient accompagnés d'un massacre horrible : on enterrait tout vifs avec les cadavres, des esclaves pour les servir, des Officiers pour leur tenir compagnie, & des femmes pour leurs plaisirs. Telle est la description que les voyageurs & les Missionnaires nous ont donnée de cette abominable Nation. Quelques Jagas ont embrassé le Christianisme, mais on a eu bien de la peine à les éloigner de leurs cérémonies infernales, & leur faire perdre le goût qu'ils ont pour la chair humaine.

JAGARNAT. Fameuse Pagode & la principale de toutes les Indes : elle est située près du Gange. Tavethier nous assure que ses revenus sont assez considérables pour nourrir chaque jour quinze à vingt mille pèlerins. Elle entretient jusqu'à vingt mille vaches. C'est dans cet endroit que le grand Pontife des Indiens idolâtres fait sa demeure. Il taxe les aumônes des dévots, suivant leurs facultés, & ces aumônes, qui vont à des sommes presque incroyables, fournissent abondamment aux dépenses nécessaires de la Pagode, à l'entretien d'un grand nombre de Prêtres, & à la nourriture journalière de tous les pauvres pèlerins.

JAGOS peuple d'Afrique. Ces Arabes n'ont aucune habitation fixe, ils sont agiles & robustes, grands voleurs; leurs armes sont une hache, un arc & des flèches : quelques voyageurs prétendent qu'ils sont anthropophages. Ils adorent le soleil & la lune. On en trouve souvent dans la basse Ethiopie & dans le royaume d'Anzico.

JAKUTES. Peuple de la Sibirie orientale, sur les bords du fleuve Lena. Cette Nation est plongée dans les ténèbres du plus absurde Paganisme. Les Jakutes sacrifient aux Dieux & aux diables : dans leurs grandes cérémonies, ils égorgent des chevaux & des brebis, qu'ils mangent, en buvant de l'eau-de-vie avec excès, & ils jettent du lait de jument sur un grand feu. Un usage bien étrange des Jakutes, c'est que lorsqu'une femme est accouchée, le pere de l'enfant s'empare de l'arrière-faix, & en fait un festin à ses amis.

JALDABAOTH. C'est le nom que les Nicolaïtes donnaient à une certaine divinité qu'ils révéraient : ce prétendu Dieu, qui avait Barbelo pour mere, avait découvert beaucoup de choses & méritait plus que tout nos adorations. On citait plusieurs livres de sa façon, dans lesquels étaient inscrits les noms barbares d'une prodigieuse quantité de Principautés & de Puissances, qui commandaient dans chaque ciel & dont l'occupation était de travailler à perdre les hommes.

JALOFES. Nom d'un peuple d'Afrique, dans la Nigritie, qui

habite les bords du Sénégal & du Niger. Les Jalofes font fort noirs, bien proportionnés & d'une taille avantageuse. Leur peau est douce & fine, mais elle exhale une odeur désagréable. Les femmes font en général bienfaites, vives, gaies & portées à l'amour. Elles recherchent sur tout la société des blancs, auxquels elles ne font pas cruelles. Leurs maris ne s'opposent point au goût qu'elles ont pour les étrangers, & ils leur permettent facilement de les voir en particulier. Ces Nègresses se baignent souvent, fument toujours, & aiment singulièrement la danse, qu'elles accompagnent des postures les plus lascives & des gestes les plus indécens. Pour s'accoutumer à parler peu, en prenant soin de leur ménage, elles prennent de l'eau dans leur bouche & ne la rejettent, que lorsqu'elles doivent se mettre à table.

JAMMABOS. Ce sont des Hermites Japonois, de la secte du Sintos. Ils sont de la plus haute antiquité. Leur règle les oblige à combattre sans cesse pour la pureté du culte des Camis (V. CAMIS.) Leur vie est austère, ils sont toujours en course dans les montagnes & ne se nourrissent que de racines. Ils reconnaissent pour leur Instituteur un certain Giennio-Gioffa, dont ils ne rapportent rien de particulier, sinon que ce fut lui qui ouvrit de nouvelles routes aux voyageurs dans les forêts. Ils sont parragés en deux classes, les uns sous le nom de Tosanfas, les autres sous celui de Fonfanfas. Ils ont un Géné-

ral qui réside à Méaco, ou le Cubo-Sama ou Empereur temporel tient sa Cour. Chaque année ils viennent lui rendre leurs devoirs & recevoir de lui les récompenses que mérite leur ferveur. C'est ordinairement une marque distinctive sur leur habit. Les Jammabos sont mariés & leurs enfans sont élevés dans cette vie vagabonde de leurs peres.

JANACONAS. Droit que les Indiens qui sont sous la domination des Espagnols, doivent payer lorsqu'ils quittent leurs bourgs ou leurs villages, pour aller s'établir ailleurs.

JANISSAIRES. C'est le premier & le plus redoutable corps de l'infanterie Turque. On ignore l'époque de son origine, mais on prétend que le Sultan Amurath II, lui donna la forme dans laquelle on le voit encote subsister. Il est commandé par un Aga, qui est un des plus importans Officiers de l'Empire. Les Janissaires sont distingués en Janissaires de Constantinople & en Janissaires de Damas. Leur paye est depuis deux jusqu'à douze asptes par jour. L'aspre vaut environ six liards de notre monnoie. Ils sont habillés tous les ans: leurs armes à la guerre, sont le sabre & le mousquet. Ces soldats ont beaucoup perdu de l'estime où ils étaient jadis. Autrefois ils n'étaient composés que d'enfans de tribus, aujourd'hui leurs Officiers acceptent de l'argent des Turcs, pour les y recevoir. Ceux qui ne sont pas mariés peuvent parvenir aux premières charges. Comme ils sont divisés par chambrées, la cham-

bre hérite des Janissaires mariés qui meurent sans enfans. & ceux-mêmes qui laissent des héritiers, doivent léguer quelque chose à leurs camarades. Le jour de leur enrôlement, on leur fait faire deux sermens, le premier, de servir fidèlement le Grand Seigneur, le second, de suivre la volonté de leurs compagnons d'armes. Cette union les rend encore redoutables & quoiqu'ils ne soient que douze mille à Constantinople, lorsqu'ils projettent de troubler l'Etat, ils sont bien sûrs d'être approuvés & soutenus par les Janissaires répandus dans les Provinces de l'Empire.

JANNANINS. Les Negres de quelques parties intérieures de l'Afrique appellent ainsi les esprits qu'ils croient être les ombres ou les ames de leurs ancêtres. Ils vont souvent les adorer & les consulter sur leurs tombeaux. Chaque Negre a son Jannanin ténébreux, à qui il s'adresse dans ses besoins, & sur les réponses qu'il croit en avoir reçues, il règle sa conduite. Cependant tous reconnaissent un Dieu suprême qu'ils nomment *Kanno*, mais leurs offrandes sont réservées pour les Jannanins. Ce sont eux qu'ils consultent sur l'arrivée des vaisseaux Européens & sur les marchandises dont ils seront chargés. Chaque village a son Jannanin protecteur, auquel on rend un culte public, mais les femmes, les enfans & les esclaves n'y sont point admis.

JANUALES. Fêtes que les Romains appellaient de ce nom parce qu'ils les célébraient le premier

du mois de Janvier, en l'honneur de Janus. Ce jour solennel était marqué par les plus grandes réjouissances. Les Consuls, en robe de cérémonie, conduisaient au Capitole le peuple, revêtu de ses plus beaux habits, & l'on immolait des victimes à Jupiter pour la prospérité de l'Etat. Tous les Citoyens se faisaient réciproquement des présens, qu'ils accompagnaient, comme nous faisons encore, d'heureux souhaits, & l'on avait un soin particulier de ne proférer aucune parole, pendant toute cette journée, qui ne fût d'un bon augure pour l'année qu'on venait d'entamer. On présentait à Janus des figues, des dattes, du miel, & un certain gâteau, nommé Janual.

JANVIER. Les Romains dédiaient à Janus ce mois, dont le premier jour lui était particulièrement consacré. Ce même jour tous les Artistes & Artisans ébauchaient la matière de leurs ouvrages, dans l'opinion que pour obtenir une année favorable on devait la commencer par le travail. Les nouveaux Consuls entraient en charge ce jour-là : ils montraient au Capitole avec le peuple, revêtu d'habits neufs, & l'on immolait à Jupiter deux taureaux blancs qui n'avaient point encore passé sous le joug. On priait pour la prospérité de l'Empire & de l'Empereur, à qui tous les Magistrats renouveauient le serment de fidélité. (*Voyez JANUALES.*)

JANUS. Les Mythologistes & les Historiens s'accordent à regarder Janus comme le plus ancien Roi & le plus ancien Dieu

de l'Italie. On croir communément qu'il était originaire de Grèce, & qu'ayant abordé en Italie, il y bâtit une ville qu'il nomma Janicule, vers l'an 1330 avant l'Ere Chrétienne : On dit qu'il eut Saturne pour successeur, & qu'il régna trente-trois ans. Janus, au rapport de Macrobe, fut le premier qui éleva des Temples & qui institua des rites sacrés : » le seul nom de Janus, » dit ce Mythologue, indique qu'il préside sur toutes les portes qui s'appellent *Januæ*. On » le peint tenant en main une » clef & de l'autre une baguette; » pour marquer qu'il est le gardien des portes, & qu'il préside aux chemins; quelques-uns prétendent que Janus est le soleil, maître des portes du ciel, qu'il ouvre le jour en se levant, & qu'il ferme en se couchant. Ses statues le représentent offrant de la main droite le nombre de CCC, & de la main gauche celui de LXV, parce qu'il est le Dieu de l'année. »

Romulus bâtit un Temple à Janus, & Numa lui donna des portes, qui étaient constamment fermées pendant la paix, & ne s'ouvraient qu'en tems de guerre. Ce fameux Temple ne fut fermé que deux fois depuis la fondation de Rome jusqu'au règne d'Auguste, & huit pendant le cours de la royauté, de la République & de l'Empire.

On représentait ordinairement Janus avec deux visages, soit parce qu'étant venu s'établir en Italie il avait changé de langue & de genre de vie, ou peut-être

parce qu'il persuada au peuple du Latium de s'appliquer à l'agriculture & de se policer.

JANUS. (Temple de) Ce Temple fut bâti par Romulus en l'honneur du Dieu Janus, le plus ancien Roi, & par conséquent le plus ancien Dieu de l'Italie. A ce Temple Numa ajouta des portes qui ne s'ouvraient qu'en tems de guerre, & que l'on tenait fermées pendant la paix. On offrait à Janus des figues, des dattes & du miel. Le mois de Janvier lui était dédié, & le premier de ce mois les Consuls, en habits de cérémonie & suivis d'une foule de Citoyens allaient au Capitole faire des sacrifices à Jupiter.

On remarque que le Temple de Janus ne fut fermé que deux fois depuis la fondation de Rome jusqu'à Auguste; & huit fois pendant le cours de la royauté, de la République & de l'Empire.

On représentait Janus avec deux visages, parce que, passant pour un Roi sage, prudent & éclairé, on supposa qu'il savait le passé & qu'il prédisait l'avenir.

JAPONOIS. (origine fabuleuse des) Ces insulaires se prétendent aborigènes, non comme les indécents, mais en faisant remonter leur naissance jusqu'à leurs Dieux.

» Au commencement de l'ouverture de routes choses, disent leurs anciens auteurs, le chaos flottait comme les poissons nageant dans l'eau pour leur plaisir : de ce chaos sortit quelque chose de semblable à une épine, qui était susceptible de mouvement & de transformation : cette chose devint une ame ou

» un esprit, & cet esprit est appelé Kunitoko-Damno-Mikato. « C'est cet esprit qui a produit les Dieux du Japon, dont ils établissent deux généalogies différentes. La première est composée des esprits célestes, qui ont gouverné l'Empire pendant un grand nombre de siècles : la seconde comprend les esprits terrestres, ou les Dieux-hommes, successeurs des premiers, qui ont aussi régné long-tems & qui ont enfin engendré les habitans actuels, qui ne conservent rien de la pureté de leurs ancêtres. Telle est la fable dont les Japonois couvrent l'incertitude de leur origine.

JAPONOIS. (mariage des) Ces insulaires marient leurs enfans sans consulter leur inclination : mais les épouses ont la ressource du divorce & les époux celle des concubines : cependant il n'y a guères que les gens du commun qui osent se séparer, les personnes riches gardent leurs femmes & les releguent dans le fond de leurs palais. Les femmes n'apportent point de dot à leurs maris, & souvent même ceux-ci sont obligés de les acheter de leurs parens. La femme légitime a seule le droit de manger avec son époux ; ses enfans emportent la plus considérable part de la succession, & dans les alliances, on ne respecte que le premier degré du sang.

Lorsque les parties sont d'accord, on s'assemble séparément. Le marié & la mariée sont placés, chacun dans un norimon, ou palanquin superbe, traîné par

des buffles ou par des chevaux. On sort de la ville dans le plus pompeux appareil possible & l'on s'avance vers une colline ; là, la mariée reçoit les présens de son époux, & ordinairement elle les distribue à ses proches. On franchit la colline par des escaliers différens & coupés par une barrière, au son de divers instrumens. On s'avance vers un autel, sur lequel est placé la Divinité qui préside au mariage, représentée avec une tête de chien, les bras ouverts, & un fil de laiton dans les mains. La tête de chien est le symbole de la félicité que les époux se doivent réciproquement, le fil de laiton signifie l'union étroite qu'il doit y avoir entre eux. Un Bonze fait quelques prières : la mariée est à sa droite & le marié à sa gauche, chacun tenant un flambeau. La mariée allume le sien à une lampe & le marié allume le sien au flambeau de son épouse. Les assistans poussent alors un cri de joie, le Bonze donne sa bénédiction & l'on sacrifie deux buffles. Pendant cette cérémonie les jeunes gens s'amusent à jeter dans un feu les *jous-jous* & les colifichets, qui ont servi à la mariée pendant son enfance.

JARDINS. Le nom de Jardin se prend en Hébreu pour un lieu délicieux planté d'arbres ; & c'est ce que désigne le mot de Jardin d'Eden. L'Ecriture Sainte en quelques endroits parle des Jardins du Roi, situés au pied des murs de Jérusalem, & Isaïe reproche aux Juifs les actes d'idolâtrie qu'ils commettaient dans

les Jardins consacrés à Vénus & à Adonis.

Les Jardins de Sémitamis à Babylone ont été placés au nombre des merveilles du monde : ils étaient soutenus en l'air par une fort grande quantité des colonnes de pierres, sur lesquelles posait un assemblage immense de poutres de bois de palmier, & sur cet assemblage on avait apporté prodigieusement de bonne terre, & on y avait planté de grands arbres, & d'autres arbres fruitiers. Les plus excellens légumes y venaient admirablement. Les arrosemens se faisaient par des pompes ou canaux, dont l'eau partait d'endroits plus élevés.

Les Rois de Perse signalèrent leur magnificence par l'étendue de leurs parcs & la beauté de leurs Jardins. Les satrapes, comme on peut croire, imiterent leurs maîtres, s'il est vrai qu'ils ne les surpassèrent pas. Que ne disent pas les auteurs des Jardins des Romains & sur-tout de ceux de Pompée, de Lucullus & de Mécène !

Jusqu'au règne de Louis XIV, les Français n'eurent point d'idées de la décoration des Jardins, & l'on peut dire que la Quintinie leur a appris les premiers élémens du Jardinage, & la méthode de tailler fructueusement les arbres. M. Colbert, le nomma Directeur des Jardins fruitiers & potagers de toutes les Maisons royales. Le Nôtre, mort en 1700, nous a laissé des modèles de distribution & d'embellissement de Jardins, dont notre goût pour les petites choses ne nous permettra pas de

nous servir de long-tems.

JARRETIERES. Autrefois en Italie comme en Grèce les Jarretières étaient un des principaux ornemens du beau sexe. Les femmes galantes, sur-tout, se piquaient d'en porter de fort riches, parce que comme leurs jupes étaient retroussées dans les danses publiques & laissaient voir la jambe, une superbe Jarretière servait à en relever la beauté. La forme reçue des habillemens de nos dames, les a privées jusqu'à présent du plaisir d'employer leur fertile imagination à trouver de nouvelles modes, pour donner une grace nouvelle à cette partie secrète de leur ajustement.

JASIDES. Troupes de voleurs de nuit qui infestent les chemins du Curdistan, & ne vivent que du pillage des caravanes. On les nomme Jasides, parce que, par tradition, ils disent qu'ils croient en Jaside, ou Jesus; mais il est certain qu'ils respectent moins Jesus, qu'ils ne craignent le diable. Ils ne reconnaissent point de maître, & lorsque les Turcs en surprennent quelques-uns, ils se contentent de leur imposer le paiement d'une certaine somme pour le rachat de leur vie; ainsi les caravanes sont volées, & les Turcs partagent le larcin.

JASION. Demi-Dieu du Paganisme, fils de Jupiter & d'Electre. » Cérés, disent les Poètes, » ayant rencontré un jour le jeune » Jasion endormi au pied d'un arbre, fut tellement frappée de sa beauté, qu'elle s'assit auprès de lui & le reveilla par ses saintes caresses. Elle en eut un

» fils, nommé Plutus, qui fut l'a-
» veugle Dieu des richesses.

JASO. Déesse du Paganisme, fille d'Esculape, & que les anciens invoquaient conjointement avec son pere ; pour la guérison de toutes les maladies.

JAVA. Isle de la mer des Indes qui, depuis 1619 est au pouvoir des Hollandais. Ces respectables Républicains ont bâti dans cette isle la fameuse ville de Batavia, où ils ont établi le centre de leur commerce. D'excellentes forteresses leur assurent la possession de toute la côte du nord, tandis que la côte méridionale est occupée par des peuples indomptés ou indépendans ; mais ces derniers s'allient volontiers aux Hollandais. Les Javans font profession de la religion Mahométane : il y a aussi beaucoup d'idolâtres, sur-tout dans la petite Java ou isle de Bali, dont les habitans sont noirs & ont des cheveux crépus.

JAVELINE. Arme redoutable des anciens, qui avait cinq pieds & demi de long, & dont le fer avait trois faces aboutissantes en pointe. La Javeline dont se servent encore les cavaliers Arabes & les Maures de Fez & de Maroc, a huit pieds de longueur, son bois va toujours en diminuant depuis le milieu jusqu'au talon, où se trouve un rebord de plomb ou de cuivre du poids d'une demi-livre. La lance aiguë & tranchante est au moins d'un pied de long. L'adresse avec laquelle les Maures se servent de cette arme est presque incroyable.

JAVELOT. Espèce de dard

qui avait deux coudées de long & un doigt de grosseur, & dont la pointe, longue d'une grande palme, était si aminuïlée qu'au premier coup elle se faussait : ce qui empêchait, dit Polybe, que les ennemis pussent s'en servir. C'était particulièrement l'arme des troupes légères des Romains.

JEAN-BAPTISTE. (Saint) On lit dans un chapitre de l'Alcoran, intitulé, *de la famille d'Amran*, que Zacharie, pere de S. Jean-Baptiste, pria dans le Me'hétab, ou oratoire de Marie, dont il avait pour lors le soin & la garde, » les anges lui promirent » de la part de Dieu un fils » qui devait être nommé *Iahia*, » parce qu'il vérifierait & confirmerait la Parole ou le Verbe ; » qu'il deviendrait Chef ou Pontife de la Religion du Messie ; » qu'il se conserverait pur & saint » & serait enfin un des plus » grands Prophètes sorti de la » lignée des gens de bien. « Un auteur Musulman rapporte que S. Jean-Baptiste ayant eu la tête tranchée par ordre d'un Roi de Judée, le sang qui sortait de son corps ne put s'étancher, jusqu'à ce qu'il fut vengé par une grande désolation que Dieu envoya au peuple Juif : il ajoute, que ce S. Martyr fut le dernier Prophète de sa Nation. On lit dans la vie de Mahomet par Khondemir, que les Juifs qui habitaient l'Hégliaze, Province qui fait partie de l'Arabie, conservaient précieusement une tunique blanche de S. Jean-Baptiste, qui était encore teinte de son sang, dont il en distillait de tems en tems quel-

ques gouttes ; & qu'une ancienne tradition s'était conservée parmi eux , par laquelle ce sang devait toujours couler jusqu'à la naissance d'un homme nommé Abdallah , qui devait être le pere du dernier Prophète. Il y a quelque apparence que cette fable a été inventée par quelques Juifs apostats pour flater les sectateurs de Mahomet.

Les Persans croient que la tête de S. Jean-Baptiste fut mise en dépôt à Damas , dans un Temple des Sabéens , que nous appellons les Chrétiens de S. Jean , & qu'elle y a long-tems été révéree par les Chrétiens & même par les Musulmans. Saadi fait mention du sépulchre de S. Jean-Baptiste à Damas , où il allait souvent faire ses prières , & où de son tems un Roi Arabe était venu en pèlerinage. Ce Temple qui est maintenant changé en Mosquée , & dont s'empara de force le Kalife Abdalmalek , étoit dédié à Zacharie , pere d'Iahia , & n'a porté le nom de S. Jean-Baptiste que depuis que la tête fut trouvée dans la ville de Hems , sous l'Empire de Théodose le jeune , & transférée à Damas. Les Musulmans , par une suite d'anachronismes dont leurs livres sont remplis , confondent Zacharie , grand Pontife des Juifs , que Joas fit lapider dans le Temple , avec Zacharie , pere de S. Jean-Baptiste. Ils ont aussi inventé des dialogues entre Jesus-Christ & saint Jean-Baptiste. Dans une de ces conversations le Sauveur du monde est représenté avec un air gai & agréable , & saint Jean-Baptiste avec un visage triste &

austere , qui lui adresse ces paroles : » Il paraît bien , Seigneur , » que vous jouissez pleinement » de cette vie de la gloire , & » du bonheur éternel , pendant » que votre serviteur est encore » dans la voie & dans les exercices de la pénitence. « Les Musulmans donnent à S. Jean-Baptiste les titres de préservé , exempt & affranchi de tout péché.

Les Chrétiens Orientaux célèbrent la fête de la nativité de S. Jean-Baptiste le vingt un du mois appelé *Hagi-an* dans le Calendrier Syrien , & qui répond à notre mois de Juin , & la fête de sa décollation le vingt-sept du mois *Ab* , qui est notre mois d'Août.

JEANNE. (isle de sainte) Elle est située dans la mer des Indes , assez proche de l'extrémité de l'isle de Madagascar. Les peuples qui l'habitent sont Mahomérans , & leurs femmes sont en quelque maniere esclaves , car elles labourent la terre , préparent la nourriture de leurs maris , & leur rendent les services les plus humilians : dans ce pays on marie les filles à onze ans.

JÉBIS ou JÉBISU. Dieu du Japon , & que l'on peut regarder comme le Neprune de ce pays. Ce Jébis était frere du fameux Tensio dai-dsin. Ayant perdu les bonnes graces de l'Empereur , il fut exilé dans une isle déserte : les pêcheurs & les négocians en ont fait leur patron ; ils s'adressent à lui dans toutes leurs calamités. On le représente ordinairement sur la cime d'un rocher

au bord de la mer ; une ligne dans une main , & tenant un poisson dans l'autre.

JÉKIRE. Selon l'opinion des Japonois, Jékire est un esprit malin qui répand toutes les maladies sur la terre. Le seul moyen de l'éloigner est de répéter souvent la priere éjaculatoire que ces insulaires appellent *Namanda*, & qui consiste en ces paroles : *Bienheureux Amida, sauvez-nous*. Quelquefois lorsqu'une ville est affligée de quelque maladie épidémique tous les citoyens se rassemblent, & poursuivent le malin esprit jusqu'au de-là de leur territoire, en faisant de grands cris, & prononçant sans cesse cette priere qui peut seule éloigner Jékire.

JEMMA-O. C'est chez les Japonois le souverain Monarque de l'Enfer. Tout ce que l'imagination la plus grotesque peut fournir, ce peuple l'a employé pour représenter cette terrible idole ; elle a à côté d'elle deux Juges, l'un écrit dans un livre les crimes des hommes, l'autre les lui dicte. Tous les murs de la pagode sont chargés de représentations de tortures : le temple est toujours ouvert, & la foule s'y renouvelle continuellement. Les Bonzes sont les plus riches de l'Empire.

JÉNE. Divinité des Japonois qui est particulièrement chargée de veiller sur les âmes des vieillards, & sur celles des personnes mariées. Il semble que ces idolâtres attribuent au Dieu Jéne une partie des fonctions de la Providence. On le trouve repré-

senté dans les pagodes avec quatre visages & quatre bras. Dans une de ses mains on voit un sceptre, au bout duquel est un soleil, dans une autre une couronne de fleurs, dans la troisième une verge, & dans la dernière une cassette remplie de parfums.

JÉRUSALEM. Cette ville sainte a toujours été un lieu de grande vénération pour les Musulmans. Mahomet ordonna dans les premières années de la publication de sa loi, que tous les Musulmans se tourneraient vers le Temple de Jérusalem en faisant leur priere. Après sa mort ses sectateurs, pour la plupart, furent d'avis qu'on l'enterrât dans l'enceinte de cette ville. Le Temple qu'Omar y fit bâtir sur la pierre de Jacob, est censé le premier des pèlerinages & des lieux de dévotion que les Musulmans visitent après ceux de la Mecque & de Médine. Les Turcs soutiennent que Jérusalem est située au milieu de la terre habitable.

JÉSIDES. Nom que les Mahométans donnent à quelques hérétiques. On distingue les Jésides en blancs & en noirs. Les blancs n'ont point le collet de leurs chemises fendus ; ils n'y laissent qu'une ouverture ronde pour passer la tête, & cela en mémoire d'un cercle d'or & de lumière descendu du ciel dans le cou du chef de leur secte. Les Turcs & les Jésides se portent une haine irréconciliable, & la plus grande injure que l'on puisse proférer contre un Musulman, c'est de l'appeller Jéside. Ce dernier aime

même les Chrétiens , soit parce qu'il est dans la persuasion que Jésus leur chef est le même que Jésus-Christ, soit qu'une vieille tradition lui laisse croire que jadis les Chrétiens se sont unis à sa secte contre les Mahométans.

Au reste les Jésides ne font nulle difficulté de boire du vin, & de se nourrir de la chair de porc : ils vivent dans la plus grande ignorance , & n'ont aucuns livres ; cependant ils croient à l'Evangile , & aux Livres sacrés des Juifs qu'ils n'ont jamais lus. On les entend chanter des cantiques en l'honneur de Jésus-Christ , de la vierge Marie, de Moïse & de Mahomet. Leur culte se réduit à faire des vœux & des pèlerinages ; mais on ne leur connaît ni temples , ni mosquées, ni chapelles. Ils n'observent aucunes cérémonies religieuses. En haine des Turcs , quand ils prient, ils se tournent du côté de l'orient , parce que leurs Antagonistes regardent le midi pendant leurs prières. Ils ne maudissent point le diable , parce qu'ils se persuadent qu'un jour il pourra rentrer en grace auprès de Dieu , dont il est l'exécuteur de la justice dans l'autre monde. Les Jésides noirs passent pour des Saints , & par cette raison on ne doit pas pleurer leur mort. Il ne leur est pas permis de tuer les animaux ; mais ils peuvent se nourrir de la chair de ceux que les blancs tuent. Ils vivent tous errans à la mode des Arabes : le divorce est permis parmi eux , pourvu que ce soit pour se faire Fakir : ils ne se coupent jamais la barbe. On a re-

Tome II,

marqué parmi eux un usage qui laisserait croire qu'ils descendent de quelque secte chrétienne. Dans leurs festins de cérémonie , l'un d'eux présente une tasse pleine de vin à un autre , & lui dit : » Prenez le calice du sang de Jésus-Christ. « Celui qui le reçoit baise la main de celui qui lui présente la tasse , & la boit.

JÉSUMI. A la fin du dernier siècle il restait encore quelques traces de Christianisme dans l'Empire du Japon ; & aussi-tôt que le Gouvernement soupçonnait quelqu'un d'être Chrétien, il le faisait jeter dans les prisons de Nangasaki , & n'épargnait aucuns tourmens pour lui faire abjurer sa religion. Aujourd'hui on enferme de même ceux qui sont reconnus pour Chrétiens ; mais on ne les fait plus mourir , & ils sont traités avec quelque douceur. Deux fois l'année on les conduit au palais du Gouverneur pour les engager à déclarer les autres Chrétiens. Dans leur prison il leur est permis de se baigner , de jouir de quelques instans de promenade , & d'employer le produit de leur travail à soulager leurs femmes & leurs enfans , qui sont dans une prison séparée.

Dans la Province de Nangasaki on forme chaque dernier jour de l'année une liste des noms de tous les habitans , auxquels noms on ajoute la date de leur âge , le lieu de leur demeure , leur profession & leur religion : cette liste achevée , le second jour de l'année on commence ce qu'on appelle le *jésumi*. C'est un acte solennel d'abjuration du Christ-

X

tianisme , dans lequel on foule aux pieds l'image de notre Sauveur attaché à la croix & celle de la sainte Vierge. Les Officiers de Police se transportent dans chaque maison de leurs districts, où ils citent hommes, femmes, enfans, domestiques : ils placent les images sur le plancher nud, & chaque personne à son tour doit les toucher du pied. Ensuite ils dressent un procès-verbal de ce qui s'est passé, ils le signent & y apposent leur sceau : eux-mêmes font entr'eux cette détestable cérémonie.

Lorsque quelqu'un meurt dans le cours de l'année, on doit appeler des témoins pour attester qu'il est mort naturellement, & pour examiner s'il n'a point sur le corps quelques marques de Christianisme, & ce n'est que sur leur certificat qu'on obtient la permission de faire les funérailles.

JETTON. Tout ce dont les anciens se servaient pour faire des calculs sans écritures, comme petites pierres, noyaux, coquillages, &c. peut être appelé du nom de jettons. Il se peut très-bien que cette façon de faire des comptes soit aussi ancienne que l'Arithmétique même. Les Egyptiens & les Grecs employèrent cette manière de calculer pour soulager leur mémoire. Les premiers plaçaient leurs Jettons & leurs chiffres de la gauche à la droite, & les seconds de la droite à la gauche. Ce fut avec le luxe que les Jettons d'ivoire commencerent à s'introduire chez les Romains. Il y eut à Rome des

maîtres chargés d'apprendre cette Arithmétique particulière aux enfans : pour spécifier les jours heureux ou malheureux, & pour les Scrutins, on se servait de petites pierres blanches & noires. Quelquefois les Jettons, outre la couleur qui les différenciait, avaient des marques de valeur, comme des caractères ou des chiffres peints, imprimés ou gravés, lorsqu'ils devaient servir aux Scrutins. Les uns portaient les lettres V. R. *uti rogas*, pour marquer qu'on approuvait la loi : les autres A. *antiquo*, pour signifier qu'on la rejetait. Dans les causes capitales les Jettons des Juges étaient marqués A. pour l'absolution, *absolvo* ; C. pour la condamnation, *condemno* ; N. L. *non liquet*, pour un plus ample informé.

Quand il était question de décider du rang auquel devaient combattre les athlètes, on jetait dans une urne d'argent des Jettons marqués de numéros depuis 1 jusqu'à 10, & celui qui tirait une de ces marques devait combattre contre celui qui avait le pareil numéro.

L'époque de l'usage des Jettons en France ne remonte guères plus haut que le quatorzième siècle. Nos Rois en firent fabriquer des bourses pour être distribuées aux Officiers chargés des états des comptes & de la perception des deniers publics. Ils avaient des légendes qui déterminaient pour quels Officiers ils étaient destinés : pour l'écurie de la Reine, sous Anne de Bretagne : pour l'extraordinaire des

guerres, sous François I : *pro pluteo Domini Delphini*, sous François II, pour les gens des comptes de Bretagne, &c. A l'instar de la Cour, les Villes, les Compagnies & les Seigneurs, firent aussi fabriquer des Jettons à leur nom, & à l'usage de leurs Officiers : il n'y a pas plus de cent ans qu'on employait encore dans la dot d'une fille à marier la science qu'elle avait dans cette sorte de calcul.

On appelle Jettoniers les Académiciens qui assistent régulièrement aux assemblées de l'Académie Française, parce qu'ils partagent les Jettons destinés aux absens.

JEU. Dans tous les tems les hommes ont cherché à se délasser, à s'amuser & à charmer leur ennui par l'exercice de certains Jeux. Les Grecs, pendant le siège de Troie, inventerent plusieurs Jeux pour en tromper la longueur, & pour en adoucir les fatigues : mais les Lacédémoniens bannirent entièrement le Jeu de leur République. Le Spartiate Chilon refusa de faire un traité d'alliance avec les Corinthiens, parce qu'il avait trouvé les Magistrats & les Guerriers de ce peuple fameux occupés à jouer. La passion du Jeu devint une espèce de fureur parmi les Romains, & les loix les plus sévères eurent beaucoup de peine à la modérer. Juvenal, Sat. I, dit à ce sujet : » La phrénésie des Jeux de hazard a-t-elle jamais été plus grande ? Car » ne vous figurez pas qu'on se » contente de risquer, dans ces » Académies de Jeux, ce qu'on

» a par occasion d'argent sur soi : » on y fait porter exprès des caisses pleines d'or pour les jouer » en un coup de dez. »

Les Germains furent aussi passionnés pour les Jeux de hazard : dépouillés de toutes leurs richesses par un coup fatal, ils poussaient la fureur jusqu'à se jouer eux-mêmes.

» Le Jeu nous plaît en général, dit notre célèbre Montequien, parce qu'il attache notre avarice, c'est-à-dire, l'espérance d'avoir plus. Il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne, & de l'attention que les autres ont sur notre bonheur. Il satisfait notre curiosité en nous procurant un spectacle. Enfin il nous donne les divers plaisirs de la surprise. Les Jeux de hazard nous intéressent, particulièrement parce qu'ils nous présentent sans cesse des événemens nouveaux, prompts & inattendus. Les Jeux de société nous plaisent encore, parce qu'ils sont une suite d'évenemens imprévus qui ont pour cause l'adresse jointe au hazard. »

Quel que soit le Jeu, lorsqu'il est poussé trop loin, il se change en habitude puérile, s'il ne tourne pas en passion funeste par l'amorce du gain : c'est ce qui a fait dire à Madame Deshoulières :

*Le desir de gagner, qui nuit & jour occupe,
Est un dangereux aiguillon :
Souvent, quoique l'esprit, quoique
le cœur soit bon,*

*On commence par être dupe,
On finit par être fripon.*

Jeu de la Mourre. Ce Jeu était encore connu de la populace Française sur la fin du dernier siècle, & les petits bourgeois de Hollande & d'Italie s'amusaient encore quelquefois à le jouer.

» On joue ce Jeu en montrant
» une certaine quantité de doigts
» à son adversaire, qui fait la
» même chose de son côté. On
» accuse tous deux un nombre
» en même-tems, & l'on gagne
» quand on devine le nombre des
» doigts qui se sont présentés.
» Ainsi on n'a besoin que de ses
» yeux pour jouer à ce Jeu. «
Les anciens Grecs étaient grands amateurs de ce Jeu, qui faisait une des plus gracieuses occupations des Lacédémoniennes; elles le jouaient ensemble pour décider qui d'entr'elles avait le plus de bonheur, & elles le jouaient contre leurs amans; & la fameuse Hélène, à qui l'on en doit l'invention, le joua contre Paris & le gagna. Les Latins appelaient ce Jeu *micare digitis*: ils achetaient & vendaient à ce Jeu quantité de denrées, comme nous faisons à la courté-paille.

JEUDI-SAINT. Autrefois les Rois d'Angleterre faisaient la cérémonie de laver les pieds à douze pauvres, ainsi que cela se pratique dans les Cours Catholiques: aujourd'hui le Monarque Anglais fait des aumônes à autant d'indigens qu'il a d'années. Ces pauvres sont conduits dans une salle de Whitehall, où ils trouvent pour chacun un plat de poisson,

six petits pains, une bouteille de vin, de la bière, du drap pour un habit, de la toile pour deux chemises, des bas, des souliers, avec deux bourses de cuir rouge, l'une contenant autant de petites pièces d'argent, & l'autre autant de schellins que le Roi régnant a d'années.

JEUNE d'Héraclius. Entre les Jeûnes institués dans toutes les religions connues, il n'en est point dont l'origine soit plus révoltante, & par cela seul digne d'être remarquée. Héraclius, ayant promis sauve-garde aux Juifs de la Palestine qui s'étaient unis aux Persans pour faire mourir les Chrétiens: les fidèles de l'Eglise d'Alexandrie, afin d'obliger l'Empereur à rétracter sa parole, s'obligèrent pour eux & pour toute leur postérité de jeûner pour lui une semaine entière jusqu'à la fin du monde. Héraclius accepta la proposition; il fit massacrer inhumainement tous les Juifs de la Palestine, & ce Jeûne s'observe encore actuellement.

JEÛNE du jour d'Aschoura. Les Musulmans font tomber ce Jeûne au dixième jour du mois de Moharram; 1°. parce qu'avant la naissance du Musulmanisme les anciens Arabes jeûnaient ce jour-là. 2°. Parce qu'à pareil jour Noé sortit de l'arche, après que Dieu se fut réconcilié avec les hommes. 3°. Pour conserver la mémoire du jour auquel le Très-haut pardonna aux Ninivites. Les Persans, sectateurs d'Ally, apportent une raison de plus pour célébrer ce jour par un Jeûne solennel; parce que c'est celui où fut tué Hus-

sein, fils d'Aly, & ils le passent dans les lugubres cérémonies d'une pompe funèbre, entre-mêlées de cris, de pleurs & de lamentations. Il est probable que Mahomet a emprunté ce Jeûne des Juifs; car il répond au jour des expiations, qui, suivant le Lévitique, tombe au dixieme du mois Tisri.

JEUNES. Toutes les nations du monde se sont rencontrées dans l'observation du Jeûne: toutes les religions l'ont prescrit en certaines occasions. Les Egyptiens, les Phéniciens, les Assyriens, ont eu leurs Jeûnes sacrés. Les Athéniens jeûnaient dans leurs fêtes d'Eleusine & des Thesmophories: les femmes passaient un jour entier sans prendre de nourriture. Les Prêtres de Jupiter & de Cérès jeûnaient avant que de rendre les oracles, & ceux qui les consultaient devaient se préparer par le Jeûne. Il y a apparence que ce fut Numa Pompilius qui introduisit le Jeûne chez les Romains. Ce Prince observait de jeûner avant les sacrifices qu'il offrait chaque année pour les biens de la terre. Il y eut ensuite un Jeûne établi en l'honneur de Cérès, & le peuple entier l'observait régulièrement de cinq ans en cinq ans. Jupiter avait aussi des Jeûnes réglés. On trouve les Jeûnes ordonnés chez les Chinois de tems immémorial. Tous les Orientaux jeûnent & se macèrent le corps dans les tems des défolations; les Musulmans ont leur Ramadan, & l'on fait jusqu'à quel point d'extravagance leurs Dervis poussent leurs Jeûnes &

leurs mortifications.

Dans les tems de calamités particulieres ou générales, il est certain que les hommes ont négligé de prendre de la nourriture; & il est naturel de croire qu'ensuite ils ont regardé cette privation volontaire, comme un acte de religion capable d'appaiser la colère des Dieux. Jesus-Christ est venu, il a sanctifié le Jeûne, & toutes les^s sectes Chrétiennes l'ont adopté.

JEÛNES des Grecs. Les Grecs ont quatre grands Jeûnes. Le premier commence le quinze Novembre, ou quarante jours avant Noël. Le second est notre Carême qui précède immédiatement Pâques. Le troisieme est appelé le Jeûne des saints Apôtres; il commence la semaine d'après la Pentecôte, & dure jusqu'à la fête de S. Pierre & de S. Paul. Le quatrieme Carême commence au premier jour du mois d'Août, & cesse au jour de la fête de l'Assomption de la Vierge. Pendant ce Jeûne les Religieux n'oseraient pas manger de l'huile, excepté la fête de la Transfiguration, où l'on peut manger du poisson & de l'huile. Ils ont outre ces quatre Carêmes quantité de Jeûnes particuliers, dont l'observation est expressément recommandée; car ils croient que ceux qui violent sans nécessité les loix de l'abstinence, se rendent aussi criminels que ceux qui commettent un adultere ou un vol. Ils sont si superstitieux dans l'observation de ces austérités, qu'ils n'admettent point de cas de nécessité où l'on puisse donner des dispenses;

& selon eux le Patriarche ne peut pas permettre l'usage de la viande, lorsque l'Eglise le défend. Ainsi, par une fausse piété, un malade meurt faute du plus léger secours. Il n'y a chez les Grecs qu'environ cent trente jours dans l'année pendant lesquels il leur soit permis de manger de la viande.

JEÛNES des Juifs. Ce peuple qui a toujours cru pouvoir racheter ses péchés par des rites extérieurs, des macérations & des Jeûnes, observait quatre grands Jeûnes en mémoire des calamités qu'il avait souffertes : il avait aussi des Jeûnes prescrits les derniers jours des mois lunaires, & les jours anniversaires de la mort des parens & des amis.

Ces abstinences devaient durer vingt-sept ou vingt-huit heures, c'est-à-dire, commencer avant le coucher du soleil, & ne finir que le lendemain, lorsque les étoiles paraissaient. Ce jour-là les Juifs prenaient un habit blanc fait exprès, & se couvraient d'un sac en signe de pénitence. Souvent ils se couchaient sur la cendre ; ils en mettaient sur leur tête, & même, dans les grandes désolations, sur l'arche d'alliance : le plus grand nombre passait toute la nuit & le jour suivant dans le Temple en prières, en lectures, nus pieds, & se donnant rigoureusement la discipline. Après le Jeûne leur souper était souvent du pain trempé dans l'eau, du sel pour tout assaisonnement, & des herbes amères, ou autres légumes.

JEUX. L'institution des Jeux

publics eut toujours chez les anciens la religion pour motif apparent : ils commençaient ordinairement par des sacrifices & autres cérémonies religieuses. Les Grecs avaient leurs Jeux Gymniques & leurs Jeux Scéniques : Les Jeux Gymniques comprenaient tous les exercices du corps, la course à pied, à cheval, en char, la lutte, le saut, le javelot, le disque, le pugilat, & le pentathle. Les Jeux Scéniques se représentaient sur un théâtre. Il y avait aussi des Jeux de musique & de Poësie. Des Juges étaient toujours préposés pour décider de la victoire ; dans les combats dangereux & violens ils prononçaient debout ; dans ceux où il ne s'agissait que des ouvrages d'esprit, de la musique ou de chant, ils étaient assis. Les plus remarquables de ces Jeux étaient les Olympiques, les Pythiens, les Néméens & les Isthmiens, dont on peut consulter les atticles. Indépendamment de ces grands Jeux il y en avait de particuliers, où l'on distribuait aux vainqueurs des cuirasses, des boucliers, des épées, des casques, des vases, des coupes d'or & des esclaves ; mais les couronnes d'ache, d'olivier & de laurier, étaient réservées pour les triomphateurs dans les grands Jeux.

Les Romains avaient leurs Jeux *Circenses* & leurs Jeux *Scéniques*. les premiers se célébraient dans le cirque, les seconds sur la scène. Les Jeux consacrés aux Dieux se divisaient en *Jeux sacrés* & en *Jeux vorifs*, parce qu'ils se don-

naient toujours pour demander quelque grace, & en *Jeux funèbres* & en *Jeux divertissans*. Tant que le trône subsista dans Rome, les Rois réglèrent les *Jeux Romains*; après leur expulsion, les Consuls & les Préteurs présidèrent aux *Jeux Circenses*, *Apollinaires* & *Séculaires*; les Ediles Plébéiens aux *Jeux Plébéiens*, & le Préteur ou les Ediles Curules aux *Jeux* dédiés à Cérès, à Apollon, à Jupiter, à Cybèle, & autres grands Dieux.

Les Jeux spécialement appelés *Romains*, étaient divisés en grands & petits Jeux. Les grands Jeux furent institués l'an de Rome 387, en mémoire de ce que Camille avait su par son habileté réconcilier le Sénat & le peuple. Il fut ordonné qu'au lieu de trois jours que duraient précédemment les Jeux publics, cette réconciliation serait célébrée pendant quatre jours consécutifs. Les Jeux institués en l'honneur des Dieux infernaux, étaient connus sous le nom de *Taurilia*, *Compitalia* & *Térentini Ludi*. Les *Jeux Scéniques* consistaient en Tragédies, Comédies & Satyres, représentées sur les théâtres en l'honneur de Bacchus, de Vénus & d'Apollon. Ils étaient précédés par les exercices des danseurs de corde, des voltigeurs, des mimes & des pantomimes, dont les Romains devinrent idolâtres.

JEUX des enfans de Rome. Notre tendre jeunesse s'occupe des Jeux de la toupie, de cli-gne-mufette, de colin-maillard; les enfans des Romains représen-taient dans leurs Jeux des tournois

sacrés, des campemens d'armées, des batailles, & des triomphes. Un de ces Jeux était ce qu'ils appelaient *Judicia ludere*: ils nommaient des Juges, des Accusateurs, des Défenseurs & des Licteurs, qui conduisaient en prison ceux qui venaient d'être condamnés. Un jour un de ces enfans, après avoir entendu son jugement, fut livré à un de ses camarades plus grand que lui, qui l'enferma dans une petite chambre: l'enfant eut peur, & appella à son secours Caton, si fameux dans la suite, qui était du jeu. Caton se fait jour à travers tous ses compagnons, il délivre son client, l'emmène chez lui, où tous les autres enfans le suivirent. Quelque tems après, Sylla, voulant donner à Rome le Tournoi sacré des enfans à cheval, nomma Sextus, neveu du grand Pompée, pour Capitaine d'une des deux bandes: les enfans crièrent qu'ils ne courraient pas s'ils n'avaient Caton à leur tête; Sextus lui céda cet honneur. Caton, depuis le premier Romain, était déjà le premier entre les enfans de son âge. Rien n'est indifférent pour connaître les mœurs d'un peuple aussi fameux.

JEUX JUVENAUX ou **Néroniens**. Lorsque l'Empereur Néron se fit faire la barbe pour la première fois, il institua des Jeux mêlés d'exercices & de danses. Ils furent d'abord particuliers, mais bientôt il les rendit publics & solennels, & l'on y disputa des prix de poésie. Néron, comme on se persuade bien, fut

couronné souvent, quoiqu'il eût pour concurrents les plus beaux génies de Rome.

JIAR. Nom du huitieme mois de l'année civile des Juifs, & le second de leur année sainte. Ils jeûnent le dix de ce mois à l'occasion de la mort d'Heli, souverain sacrificateur, & de la prise de l'arche sous son pontificat, & aussi pour réparer les fautes commises dans la célébration de la Pâque.

JOACHIMITES. Hérétiques du douzieme siecle qui reconnaissaient pour chef Joachim, Abbé de Flore en Calabre, prétendu Prophète, dont les Ouvrages furent condamnés avec leur Auteur en 1215 par le Concile de Latran, & par celui d'Arles en 1260. L'Abbé Joachim prétendait que le Pere, le Fils & le Saint-Esprit, faisaient un seul être, non parce qu'ils existaient dans une substance commune, mais parce qu'ils étaient aussi étroitement unis de consentement & de volonté, que s'ils n'eussent formé qu'un seul être. D'après cette doctrine, qui n'était qu'un véritable trithéisme, les Joachimites disaient que le Pere avait opéré depuis le commencement du monde jusqu'à l'avènement du Fils, que l'opération du Fils avait duré jusqu'à leur tems, pendant douze cens soixante ans, qu'après cela le Saint-Esprit devait opérer à son tour. Tout, selon eux, ainsi que les trois Personnes de la sainte Trinité, était divisé en trois états qui devaient se succéder, ou qui s'étaient déjà succédés les

uns aux autres. Le premier ternaire des hommes comprenait trois états ou ordres d'hommes. Le premier était celui des gens mariés, qui sous l'ancien Testament avait duré du tems du Pere éternel : le second celui des clercs, qui du tems de la grace, avait régné par le Fils : & le troisieme celui des moines, qui devait régner par la plus grande grace du Saint-Esprit. Le second ternaire de la doctrine comprenait le tems de l'ancien Testament, qui était l'ouvrage du Pere ; le tems du nouveau Testament, qui était celui du Fils ; & l'Evangile éternel, qui était la production du fanatique Abbé Joachim. Le ternaire des tems comprenait celui qui s'était écoulé sous la loi Moïsaïque ; celui qui s'était passé depuis la venue de Jesus-Christ jusqu'à leurs jours, & enfin celui qui se passerait sous le regne du Saint-Esprit qui commençait, & pendant lequel la vérité serait découverte. Ils ajoutaient encore que sous le regne du Pere les hommes vivaient selon la chair ; que sous le regne du Fils ils vivaient entre la chair & l'esprit, & que sous celui du Saint-Esprit ils vivront selon l'Esprit. C'est sous ce regne du Saint-Esprit qu'ils annonçaient que les Sacremens, toutes les figures & tous les signes devaient cesser, & ils publièrent que l'Evangile éternel de leur Abbé Joachim était désormais le seul qu'on devait observer ; & qu'au lieu de Jesus-Christ, il fallait prendre ce saint homme pour modèle.

JOB. Ce célèbre Patriarche que quelques critiques ont regardé comme un personnage imaginaire, mais que les Pères de l'Eglise prétendent être un personnage réel; est appelé Aiu'b par les Arabes. Ils le font descendre d'*Ais* (Esaü) lui donnent la qualité de Prophète & disent qu'il fut affligé, pendant sept ans d'une affreuse maladie, dont il ne se trouva délivré qu'à l'âge de quatre-vingt ans. Job, disent-ils, eut cinq fils, qui l'aiderent à exterminer une Nation d'Arabes, appelée *Dhul Kefel*, laquelle avait reçu ce nom, parce que tous ceux qui la composaient étaient tellement déhanchés que, par les cuisses & les jambes, ils ressemblaient au train de derrière d'un cheval. Il ne resta aucun homme de cette race infidèle qui n'avait pas voulu reconnaître le vrai Dieu que Job était venu leur annoncer. L'Historien Khondemir, qui donne à ce Patriarche le titre de Patient, emprunte pour écrire sa vie une partie du texte Hébreu; mais il le défigure par un grand nombre de fables, dont nous allons donner un précis. Job, du côté de son père descendait d'Isaac, par Esaü, & de celui de sa mère, il tirait son origine de Loth. Dieu l'envoya prêcher la foi aux habitans de Thaniath, Province située entre Ramla & Damas, villes de Syrie: mais trois personnes seulement profitèrent de ses exhortations. Pour récompenser Job de sa piété & de son zèle, l'Etre suprême le combla de biens, & le fit père d'une nombreuse postérité; mais le démon, jaloux de

l'état heureux dont jouissait ce S. homme se présenta devant le trône de l'Eternel & lui dit: » Job ne te sert si dévotement qu'à » cause des grandes richesses que » tu lui as données; si tu les lui » retires, tu ne recevras pas de lui » une seule adoration par jour. » Eh bien, répondit le Souverain Maître, je te permets de » lui enlever toutes ses possessions » & ses enfans. « Job perdit en un seul instant ce qu'il avait de plus cher, mais souffrant patiemment toutes les calamités qui l'accablaient, il continua à servir Dieu suivant sa coutume. Le malin esprit, désespéré de n'avoir pas réussi dans son projet, se prosterna une seconde fois devant le trône du Très-Haut & lui dit: » Seigneur, Job ne persiste à vous » adorer, que parce qu'il fait » bien, que la main qui lui a » retiré ses biens, peut les lui » rendre au centuple, s'il continue à prier; envoyez-lui quelque grande maladie, il vous » méconnaîtra bientôt; hé bien, » dit encore le Seigneur, éprouve » la patience de Job, afflige son » corps, mais épargne sa bouche, » ses yeux & ses oreilles. « Aussitôt le démon souffle dans le nez du S. Patriarche une vapeur pestilentielle, qui corrompt la masse de son sang, & couvre son corps d'une plaie dont la puanteur oblige les citoyens à se retirer de lui & à prendre le parti de le chasser de leur ville, dans la crainte d'éprouver le même sort. Job ne perd pas patience; il prie le Seigneur, & se soumet avec humilité aux peines qu'il lui en-

voie. Rasima , femme de Job , n'abandonna pas son mari dans cette triste situation ; elle lui portait journellement tout ce qui était nécessaire pour sa subsistance , mais le démon dérobaît aussi-tôt cette nourriture ; & voyant que cette tendre épouse se livrait à la douleur, il lui apparut sous la figure d'une femme chauve , & lui dit : que si elle voulait se couper les deux tresses de cheveux qui lui pendaient sur le col , & les lui donner , il lui fournirait tous les jours abondamment de quoi faire subsister son mari. Rasima sacrifia aussi-tôt ses cheveux , & dans le même instant le démon se présenta à Job , & lui dit que sa femme ayant été surprise dans une action deshonnête , on lui avait incontinent coupé les cheveux. Le mensonge du malin esprit trompa Job ; il s'aperçut que sa femme n'avait plus ses tresses , & dans un mouvement de colère , il jura que s'il recouvrait jamais la santé , il la punirait sévèrement de son manque de foi. Ce fut dans cet instant que le diable , content d'avoir fait jurer Job , prit la forme d'un ange de lumière , & annonça au peuple du Canton , où cet homme patient souffrait avec tant de constance , qu'il était envoyé de la part du Très-Haut , pour lui annoncer que le S. Patriarche , qui jusque-là avait été placé au nombre des Prophètes chéris de Dieu , venait d'encourir sa colère , & qu'il était déchu du haut rang , où il avait été élevé , & il ajouta , que les habitans ne devaient plus croire

à ses paroles , ni le souffrir parmi eux , dans la crainte que la vengeance qu'il avait provoquée , ne s'étendit sur toute la Nation. Job ayant appris tout ce qui venait de se passer , se prosterna devant Dieu , & prononça ces paroles , qui se trouvent dans un chapitre de l'Alcoran ; » la douleur me serre de tous les côtés : » mais Seigneur , vous êtes plus » miséricordieux que tous ceux » qui peuvent être touchés de pitié. « Cette prière ardente monta jusqu'au trône du Très-Haut. Les souffrances de Job cessèrent : l'Ange Gabriel descendit du ciel ; il prit le Patriarche par la main , & le fit lever du lieu où il était couché. Il frappa la terre de son pied , & en fit sortir une fontaine d'eau pure , avec laquelle il lui lava tout le corps , & après lui en avoir fait boire , Job se trouva guéri. Khondemir , de qui nous avons emprunté cette Histoire , vraie au fond , mais qu'il a défigurée par des fables absurdes , rapporte suivant le style Oriental , que ce S. personnage ayant ainsi recouvré la santé , vit multiplier tellement chez lui ses richesses , que la neige & la pluie qui tombaient sur ses terres , étaient un sel d'or.

JONGLEURS. Nom que les Sauvages de l'Amérique Septentrionale donnent à leurs Magiciens , qui sont en même-tems leur Prêtres & leurs Médecins. Pour parvenir à la dignité de Jongleur , il faut faire un noviciat de neuf jours , qui consiste à se renfermer pendant ce tems dans une cabane sans manger &

avec de l'eau seulement. Le Novice , portant dans sa main une gourde remplie de cailloux , dont il fait un bruit continuel , invoque l'esprit , le supplie de se communiquer à lui , enfin de le recevoir Médecin , & tout cela avec des cris affreux , des contorsions effrayantes , & des secousses de corps épouvantables qui le mettent hors d'haleine , & le font écumer comme un enragé. Au bout des neuf jours , il sort de sa retraite & se vante que l'esprit avec lequel il a été en conversation lui a donné le pouvoir de guérir les maladies , de chasser les orages & de changer les tems. Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'on prétend qu'il se trouve de ces imposteurs de bonne foi , qui croient avoir reçu de l'esprit le don de guérir. Quoiqu'il en soit , lorsqu'un Jongleur vient voir un malade , il l'examine avec attention , & reconnaît que c'est un mauvais esprit qui lui est entré dans le corps , & il promet de l'en faire bientôt déloger. Nous ne rendons pas compte de toutes les grimaces du Médecin , nous dirons seulement qu'après beaucoup de danses , de cris , de hurlemens , il vient succer le malade , dans quelque partie de son corps , & qu'il feint d'en titeter de petits osselets , que sans doute il avait dans la bouche ; ce premier succès est une preuve que la maladie est peu considérable , & il ordonne que l'on parte pour la chasse des élans ou des cerfs , parce que l'entière guérison du malade en dépend. Les chasseurs étant de retour , on prépare un festin. Le Jongleur re-

nouvelle ses chansons & ses danses , il tâte le malade de tous les côtés , lui applique quelques remèdes , lui en fait avaler d'autres & après l'avoir bien tourmenté , déclate aux assistans qu'il est guéri , ou qu'il ne l'est pas. Un Jongleur adroit fait aisément sauver sa réputation si le malade meurt , malgré sa promesse ; il attribue son peu de succès à la puissance du sort qu'on lui a donné & à la volonté des Génies qui s'opposent à son art. Dans ces cas , ceux qui sont moins intelligens risquent d'être tués sans autre forme de procès.

Ces Jongleurs donnent des talismans qui rendent invulnérable à la guerre , & d'autres qui font faire d'heureuses chasses.

JONGLEURS. Bâteleurs , qui vêts le XI siècle accompagnaient les Trouveurs ou Poètes Provençaux , & qui s'associerent avec ceux-ci , pour exécuter leurs ouvrages. Ils jouaient de divers instrumens , & dès le règne de l'Empereur Henri II , ils faisaient les délices des Rois & des Princes , qui les recevaient avec distinction dans leurs palais. A peu près en 1382 , les Jongleurs & les Trouveurs se séparèrent. Les uns conservèrent le nom de Jongleurs , & joignirent aux instrumens le chant ou le récit de leurs vêts : les autres se firent simplement appeler Joueurs , & ce sont ces derniers que le Roi Philippe Auguste , chassa de ses Etats ; parce qu'ils avaient porté le ridicule & l'indécence de leurs gestes & de leurs récits au degré le moins tolérable. Il faut s'imaginer que ces Jongleurs ré-

formerent leurs jeux & leur conduite, puisqu'on les retrouve en France sous S. Louis & les Rois ses successeurs. Un article du règlement de S. Louis, pour les droits dûs à l'entrée de Paris sous le petit Châtelet, fait mention que les Jongleurs seront quittes de tout péage en faisant le récit d'un couplet de chanson devant le Péager; un autre porte: » que le » Marchand qui apporterait un » singe pour le vendre, payerait » quatre deniers: que si ce singe » appartenait à un homme qui » l'eût acheté pour son plaisir, il » ne donnerait rien, & que s'il » était à un Jongleur, il jouerait » devant le Péager, & que par » ce jeu, il serait quitte tant du » singe que de tout ce qu'il au- » rait acheté pour son usage. « De-là vient le proverbe, *payer en monnoie de singe, en gambades*. Depuis une Ordonnance du Pré-vôt de Paris, en date du 14 Septembre 1395, qui enjoint aux Jongleurs de ne rien représenter ou chanter dans les places publiques, qui puisse causer de scandale il n'est plus parlé d'eux.

JOUG. (passer sous le) Chez les Romains le Joug (*Jugum*) était un certain assemblage de trois piques ou javelines, dont deux étaient plantées en terre & la troisième attachée en travers au haut des deux premières, ce qui formait une espèce de porte plus basse que la hauteur d'un homme ordinaire, sous laquelle on faisait défiler les vaincus un à un, & presque nus, ce qui passait pour le comble du déshonneur. On appelait cette hon-

teuse cérémonie *mittere sub Jugum*. Dans la guerre contre les Samnites le Consul Spurius Posthumius, s'étant laissé enfermer aux défilés des Fourches Caudines passa sous le Joug avec toute l'armée qu'il commandait.

JOU-JOU. Les Negres de Kalabar appellent ainsi leurs idoles, qu'ils regardent comme des Dieux tutélaires. Ce sont des têtes d'animaux, séchées au soleil, ou de petites figures de terre couvertes d'un assez beau vernis. Le Roi ne s'éloigne jamais de son habitation, sans avoir rendu ses adorations à son idole au son des instrumens: pendant sa prière roue sa suite à la tête nue. Il se prosterne devant cette hideuse figure, la supplie de lui accorder toutes sortes de bonheur durant sa course, & lui fait sacrifier une poule. Ce sacrifice consiste à lier la poule par une jambe au bout d'un bâton, & à lui passer dans l'autre un anneau de cuivre, pour la laisser pendre dans cette situation, jusqu'à ce qu'elle soit morte. Ceux du peuple qui sont assez riches ne manquent jamais de prouver leur dévotion au Jou-Jou par un pareil sacrifice.

JOUISSANCE. (contrat de) Les Musulmans scrupuleux regardent tout commerce avec une femme publique comme un péché; mais ils ont des Casuistes mitigés qui savent mettre leur conscience en repos. Ils leur disent que pour rendre cet acte légitime, il suffit d'épouser une de ces femmes pour autant de tems qu'on en voudra jouir: ainsi, tranquilles sur cet article, ces

bons dévots épousent une courtisane pour un mois, une semaine, un jour, une nuit, & même quelquefois seulement pour une heure : après quoi on leur entend dire froidement : » j'ai fait un » contrat de jouissance, je me suis » marié. «

JOVINIANISTES. Hérétiques du quatrième & du cinquième siècles qui reçurent leur nom de Jovinien, Moine d'un monastère de Milan, qui trouvant sa règle trop austère, en sortit avec plusieurs autres Religieux ; & enseigna & soutint un grand nombre d'erreurs. Il prétendait que ceux qui avaient reçu le baptême avec foi, n'étaient plus exposés à être vaincus par le démon ; que ceux qui conserveront la grace du baptême, occuperont une place égale dans le paradis ; que les vierges, les veuves & les femmes mariées n'ont pas plus de mérite les unes que les autres, si d'ailleurs elles ne se distinguent par des œuvres ; qu'il n'y a point de différence entre s'abstenir des viandes, ou les manger avec actions de grace, & que la sainte Vierge n'était pas demeurée vierge après la naissance de Jésus-Christ. Toutes ces erreurs furent condamnées par le Pape Sirice & par un Concile que S. Ambroise tint à Milan en 390.

JOUR. Division du tems, fondée sur l'apparition & la disparition successive du soleil. Les Babyloniens, les Perses, les Syriens & plusieurs autres peuples de l'Orient commençaient leur Jour au lever du soleil ; c'est encore aujourd'hui l'usage des habitans des

îles Baléares & des Grecs modernes.

Les anciens Athéniens & les Juifs, les Autrichiens, les Bohémiens, les Marcomans, les Silésiens, les Nations modernes & les Chinois &c. le commencent au coucher du soleil.

Les anciens Umbriens & les anciens Arabes, ainsi que les Astronomes modernes le commencent à minuit.

Les Egyptiens & les Romains, les Français modernes, les Anglois, les Hollandais, les Espagnols & les Portugais &c. à minuit.

C'était aussi à minuit que les anciens Egyptiens commençaient le Jour.

JOUR heureux & malheureux. L'origine de cette ridicule superstition se perd dans les siècles éloignés. Les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs & les Romains, avaient adopté cette extravagance, que l'on retrouve encore chez tous les Orientaux.

Les Rois d'Egypte, n'entreprenaient rien de considérable le troisieme jour de la semaine, & ils ne se faisaient servir à manger qu'à la nuit, parce que c'était le Jour funeste de la naissance de Typhon. Le dix-septieme Jour de chaque mois était aussi très-dangereux, parce que c'était celui de la mort d'Osiris. Les Juifs poussèrent la superstition si loin à cet égard, que Dieu leur en fit des reproches par la voix de Moïse. Les Grecs avaient leurs Jours malheureux : ils craignaient sur-tout le jeudi, & pendant fort longtemps ils ne permirent pas qu'on

tint ce Jour là aucune assemblée publique. Les Païens en général redoutaient le cinquieme Jour de chaque mois, parce que ce Jour là les Furies se promenaient sur la terre. Les Jours heureux étaient, selon Hésiode, le septieme, le huitieme, le neuvieme, le onzieme & le douzieme de chaque mois. Les Romains regardaient comme des Jours funestes, ceux auxquels il leur était arrivé précédemment quelque désastre. Si nous voulions fouiller dans les histoires modernes, nous y trouverions la même folie fortement accréditée.

JOURDAÏN. (bain du) Chez les Chrétiens de Syrie nous trouvons une cérémonie assez ridicule, qui passe pour un acte de religion parmi ces schismatiques. Les Grecs, les Nestoriens, les Coptes & autres se baignent dévotement tout nus dans le Jourdain à l'honneur de Jesus-Christ & de son baptême. A certains Jours on voit entrer dans le fleuve hommes, garçons, femmes, fillés, & enfans, sans égard à la distinction des sexes, & chacun se fait verser de l'eau sur la tête. Les plus dévots trempent des linges dans cette eau, réputée sacrée; d'autres en emportent des bouteilles, & quelques-uns jusqu'à la vase, à la terre & jusqu'aux herbes qui croissent sur les bords, parce que tout cela est regardé comme de saintes reliques, qui préservent de beaucoup d'accidens.

JOURDAÏN. Petite riviere de la Palestine, qui sort de la fontaine Panéas, & qui après avoir par-

couru environ cinquante lieues de pays, se jette dans la mer Morte, ou lac Asphaltique. Ce fleuve s'ouvrit pour laisser un libre passage aux Hébreux sous la conduite de Josué: Elie & Elisée le passerent en marchant sur les eaux; mais rien ne le rend plus recommandable aux Chrétiens que le baptême de Jesus-Christ, & c'était autrefois une dévotion fort en usage de s'y faire baptiser & de s'y baigner.

JOURS Alcydoniens. Ils arrivent sept Jours avant & sept Jours après le solstice d'hiver, & c'est le tems que vulgairement on appelle l'été de la S. Martin. Les anciens auteurs nommaient ces Jours Alcydoniens, parce que le calme qui règne dans cette saison engage les Alcyons à faire leur nid & à couvrir leurs œufs dans les rochers qui sont au bord de la mer. On dit quelquefois Jours Alcydoniens pour exprimer l'intervalle qui se trouve entre une guerre & une autre guerre.

JUBILÉ. C'était chez les Juifs la cinquantieme année qui suivait la révolution de sept semaines d'années que l'on appelait l'année du Jubilé. Alors tous les esclaves reprenaient leur liberté, & les héritages retournaient en la possession de leurs premiers maîtres. Dans le xxv. chap. du Lévitique, il est commandé aux Juifs de compter sept semaines d'années & de sanctifier la cinquantieme. La terre se reposoit cette année, & il était défendu de la semer & de la cultiver. Il est bon d'observer que les achars des biens & des terres ne se fai-

faient pas à perpétuité, mais seulement jusqu'à l'année Jubilaire.

On donne aujourd'hui le nom de Jubilé à une cérémonie ecclésiastique, qu'on fait pour gagner les indulgences que le Pape accorde à l'Eglise universelle, ou au moins à ceux qui visitent les Eglises de S. Pierre & de S. Paul à Rome.

Ce fut l'année 1300 que le Pape Boniface VIII, établit le Jubilé : il ordonna qu'il se célébrerait de cent ans en cent ans. Il produisit des richesses immenses à Rome. Clément VI, réduisit la période du Jubilé à cinquante ans, Urbain VI à trente cinq, & Sixte IV à vingt cinq ans.

On appelle ce Jubilé, le Jubilé de l'année Sainte, dont l'ouverture se fait à Rome avec de grandes cérémonies. Le Pape va à S. Pierre pour ouvrir la porte sainte, qui est murée, & ne s'ouvre qu'à cette occasion. Il tient un marteau d'or, & en frappe trois coups en disant : *aperite mihi portas justitiæ* &c. on acheve alors de rompre la maçonnerie qui bouche la porte ; le Pape se met à genoux devant cette porte que les Pénitenciers de S. Pierre lavent avec de l'eau bénite ; il prend la croix, entonne le *Te Deum* & entre dans l'Eglise. Trois Cardinaux Légats vont ouvrir, avec les mêmes cérémonies, les portes saintes des Eglises de S. Jean de Latran, de S. Paul & Ste. Marie Majeure. C'est toujours de vingt-cinq en vingt-cinq ans aux premières vêpres de Noël, que commence cette solennité ; le lendemain, le Pape donne sa béné-

diction au Peuple en signe de Jubilé. Lorsque l'année Sainte est expirée, le Pape se rend à la porte Sainte, il bénit les pierres, le mortier, pose la première pierre & met dessous douze cassettes remplies de médailles d'or & d'argent. Les mêmes cérémonies s'observent aux autres Eglises.

JUBILÉ des Luthériens. Ce fut en 1617 que les Luthériens célébrèrent pour la première fois le Jubilé de leur réforme, & ils ont continué. Le jour de l'ouverture de cette solennité, les principaux citoyens de la ville, couverts de leurs manteaux noirs, se rendent à l'hôtel de ville, & de-là processionnellement ils vont à la principale Eglise, qui est jonchée de fleurs ; pendant la route tout le Clergé & les collèges se joignent à eux. Lorsqu'on est arrivé, on chante des Pseaumes & sur-tout des cantiques dans lesquels on célèbre » les louanges » de Luther & de la réforme, la » défaite du Pape & de l'Eglise » Romaine. » Un sermon sur l'établissement du Luthéranisme termine cette cérémonie.

JUEGO de Canas. Jeu de cannes. Les Espagnols prirent cet exercice des Maures & nous l'avons emprunté des Espagnols : ils l'appellent jeu de cannes, parce que dans sa première institution, les combattans se lançaient, en tournoyant, des cannes les uns contre les autres, & cherchaient à parer les coups avec leurs boucliers. Nous nommons cet exercice joute, & c'était proprement le combat à la lance de seul à seul. Ces sortes de joutes se fai-

faient ordinairement dans les tournois après les assauts de tous les champions ; mais quelquefois elles étaient indépendantes des tournois , & on les nommait alors joutes à tous venans , grandes & plénieres : comme elles se faisaient en l'honneur des dames, il y avait une dernière joute, que l'on appelait la lance des dames, & l'on combattait pour elles à l'épée, à la hache d'armes & à la dague.

JUGA ou **JUGATINE**. Surnom que les Romains donnaient à la Déesse Junon, à laquelle ils avaient accordé le département des mariages : elle était appelée Jugatine, du joug que l'on plaçait sur les nouveaux époux dans la cérémonie des nœces. Les anciens font aussi mention de deux Dieux Jugatins, l'un qui présidait aussi aux mariages, l'autre qui avait l'inspection des sommets des montagnes.

JUGEMENT Criminel. A Athènes, les Juges prononçaient deux fois, dans les causes criminelles. D'abord ils jugeaient le fond de la cause & ensuite ils établissaient la peine. Le premier jugement portait qu'ils déclaraient l'accusé innocent, ou coupable. Si la pluralité des voix était pour la condamnation, on obligeait le criminel, lorsqu'il n'était pas convaincu d'un crime capital, à déclarer hautement la peine qu'il méritait ; ensuite les Juges, par un second jugement, proportionnaient eux-mêmes la peine au crime. Telle était la disposition de la loi : » que les Juges, disait » cette loi, proposent au coupable différentes peines, que le

» coupable s'en impose une ; & » qu'enfin les Juges prononcent sur » la peine qu'il s'est imposée. « Cicéron rapporte cette loi, en parlant de Socrate. » Ce grand » homme fut aussi condamné, » dit l'Orateur, non-seulement » quand au fond de la cause, » mais aussi quand au genre de la » peine ; car c'était une coutume » à Athènes, que dans les causes » qui n'étaient pas capitales, on » demandait au coupable quelle » peine il croyait avoir méritée : » comme donc on eut fait cette » demande à Socrate, il répondit » qu'il croyait avoir mérité qu'on » lui décernât les plus grandes » récompenses, & qu'on le nour- » rît dans le Prytanée (*Voyez* » **PRYTANÉE**) aux dépens de la » République, ce qui dans la » Grèce passait pour le comble » de l'honneur. « Cette réponse de Socrate, excita l'indignation de ses coupables Juges, » qui » condamnerent à mort en sa per- » sonne le plus vertueux de tous » les Grecs. «

JUGEMENT de la Croix. En France, dans le neuvième siècle, lorsqu'il s'élevait certains différens entre particuliers, on leur ordonnait de tenir leurs bras en croix, & celui des deux parties qui résistait le plus long-tems, dans cette posture contrainte, obtenait gain de cause. Quelle étrange manière de rendre la justice !

JUGEMENT de zèle. Les Docteurs Juifs appellent ainsi le droit par lequel chacun pouvait tuer sur-le-champ, celui qui chez les anciens Hébreux renonçait au culte

culte de Dieu, à sa loi, ou qui voulait porter ses compatriotes à l'idolâtrie.

JUGEMENT par le Duel. Il faut remonter jusqu'au règne de l'Empereur Arnoul, vers l'an 890 pour trouver l'origine de l'horrible abus de juger par le duel de l'innocence ou du crime d'un accusé. On avait alors l'inhumanité de l'ordonner même dans les causes purement civiles. Lorsqu'il n'était question que d'une médiocre discussion, on pouvait se purger par serment, mais si la chose était importante on permettait le combat singulier. Dans les combats à pied, chaque champion ne pouvait avoir qu'une épée & un bouclier : dans les combats à cheval les deux adversaires étaient armés de toutes pièces : un Prêtre bénissait avec appareil les armes dont le Juge avait ordonné de se servir. Il leur faisait jurer qu'ils n'avaient sur eux aucun charme, aucun talisman. Un Seigneur servait de Patrein au champion ; il lui ceignait l'épée, d'autres lui présentaient le cheval & la lance. Il n'était pas permis au peuple de favoriser les combattans par des cris ou des applaudissemens. Les adversaires en entrant dans la lice s'excitaient à combattre par des démentis, & en venaient aux mains. Le nombre des coups portés par le cartel étant frappés, le Juge jetait sa baguette en l'air, & l'assaut était fini. Si le combat était indécis jusqu'à la nuit, l'accusé était réputé vainqueur, & la peine du vaincu était celle qu'eût mérité son adversaire.

Tome II.

JUGES. Lorsque plusieurs familles jugèrent à propos de se joindre ensemble dans un même lieu, elles établirent des Juges, auxquels elles donnerent le pouvoir de venger ceux qui auraient été offensés : ensuite elles firent des loix pour remédier à ce que l'intrigue ou l'amitié, l'amour & la haine, pourraient causer de fautes dans l'esprit des Juges qu'elles avaient nommés. Cicéron dans son oraison pour Cluentius, prescrit ainsi les devoirs d'un Juge :
 » Le devoir d'un Juge, dit ce
 » grand Orateur, est de ne point
 » perdre de vue qu'il est homme ;
 » qu'il ne lui est pas permis d'ex-
 » céder sa commission ; que non-
 » seulement la puissance lui est
 » donnée, mais encore la con-
 » fiance publique ; qu'il doit tou-
 » jours faire une attention sé-
 » rieuse, non pas à ce qu'il veut,
 » mais à ce que la loi, la justice
 » & la religion lui commandent. «

Avant l'établissement des Rois, les Juifs, depuis Moïse jusqu'à Saül, furent gouvernés par des Juges. Les Tyriens & les Carthaginois eurent aussi leurs Juges, & dans le quatrième siècle les Goths n'accordaient encore que ce nom à leurs Chefs.

La charge de Juge des Hébreux était à vie & n'était pas héréditaire. Il y eut des tems d'anarchie, où ils n'eurent ni Juges, ni Gouverneurs suprêmes. La puissance de ces Juges ne s'étendait que sur les affaires de la guerre, les traités de paix & les procès civils ; tout le reste était à la décision du Sanhédrin. Ils ne pouvaient faire de nouvelles loix,

Y

ni imposer de nouveaux tributs. Protecteurs des loix établies, défenseurs de la religion, vengeurs de l'idolâtrie, ils marchaient sans pompe, sans gardes, & ne touchaient aucun émolument de leur charge, excepté quelques présens. Tels sont les points qui mettent quelque différence entre le pouvoir des Juges & celui des Rois Hébreux. 1°. Ils n'étaient point héréditaires. 2°. Ils n'avaient droit de vie & de mort que selon les loix & dépendamment des loix. 3°. Ils n'entreprenaient point la guerre à leur gré, mais seulement quand le peuple les appelait à leur tête. 4°. Ils ne levaient point d'impôts. 5°. Ils ne succédaient point immédiatement : quand un Juge était mort, il était libre à la Nation de lui donner un successeur sur-le-champ, ou d'attendre. 6°. Ils ne portaient point les marques de souveraineté, ni sceptre, ni diadème. 7°. Enfin ils n'avaient point d'autorité pour créer de nouvelles loix, mais seulement pour faire observer celles de Moïse & de leurs prédécesseurs.

A Rome, les Juges furent d'abord choisis parmi les Sénateurs. En 610 les Gracches firent accorder cette prérogative aux Chevaliers ; Drusus la fit donner aux Sénateurs & aux Chevaliers ; Sylla la remit entre les mains des seuls Sénateurs ; Cotta la partagea entre les Sénateurs, les Chevaliers & les Trésoriers de l'épargne, mais César en éloigna ces derniers & Antoine établit des Décuries de Sénateurs, de Chevaliers & de Centurions, auxquels il donna le pouvoir de juger.

Autrefois en France ceux qui avaient le gouvernement militaire d'une Province, y remplissaient en même-tems la fonction de Juges : cette fonction de Juges dans le premier Tribunal de la Nation, était attachée aux Barons & aux grands de l'Etat, auxquels ont succédé les Pairs. Sous le règne de S. Louis il fallait être Noble, ou du moins Franc, c'est-à-dire libre, pour faire la fonction de Juge.

Autrefois en France, comme chez les anciens Romains, nul ne pouvait être jugé dans son pays. Un capitulaire de Charlemagne de l'an 801, ordonne que les Juges soient à jeûn pour Juger, ce qui ne s'observe plus.

JUGES BORTÉS. Il ne faut point entendre par-là des Juges qui rendent la justice sans aucun appareil, mais les Officiers de Cavalerie & de Dragons, qui, suivant l'ordonnance du 25 Juillet 1665, doivent assister au Conseil de guerre avec leurs bottes ou bottines, pour marque de leur Etat, de même que les Officiers d'infanterie doivent avoir leur hausse-col.

JUGES & Consuls. (V. JURISDICTION CONSULAIRE.)

JUHLES. Nom que les habitants de la Laponie donnent à certains esprits aériens, qu'ils croient dispersés dans l'air, & auxquels ils rendent un culte religieux. On dit que la veille & le jour de Noël ils ne manquent jamais de célébrer une espèce de fête en leur honneur, & qu'ils s'y préparent par un grand jeûne : pendant la durée de cette fête, ils ont grand

soin de distraire un morceau de tour ce qu'ils mangent, & de le jeter dans un coffre, qu'ils suspendent ensuite à un arbre derrière leur cabane. C'est là que les Juibas viennent se nourrir des offrandes des Lapons. On ne nous explique pas quels sont les fourbes qui ont l'attention de vider ces coffres.

JUIBAS. Nom des Prêtresses des habitans de l'isle de Formose, tributaire de l'Empire de la Chine. Ces femmes sacrifiaient à leurs Dieux, qui sont à peu-près les mêmes que ceux des Chinois; des pourceaux, du riz grillé, du pinang, des rêtes de cerfs. Lorsqu'un de ces sacrifices est achevé, la principale Prêtresse fait un long discours en forme d'invocation, elle s'agite, tourne les yeux, pousse des cris, & enfin tombe à terre, & semble alors y renir arrachée. Dans ces mouvemens convulsifs les Dieux se communiquent à elle. La Juibas, revenue de son extase, se relève avec d'étranges frémissemens. Ensuite toutes les Prêtresses montent sur les toits de leurs pagodes, & là se placent en deux bandes aux extrémités du faite, elles y font quelques prières, puis se dépouillant entièrement de leurs habits, elles exposent ainsi leur nudité aux yeux de leurs Dieux & de toute l'assemblée, en se frappant certaines parties du corps. La cérémonie se termine par une ablution générale & par un grand festin.

Les Juibas se vantent d'avoir la puissance de chasser les démons : pour y parvenir, elles

font les plus étranges exorcismes, & poursuivent le malin esprit avec un sabre, de façon qu'il est forcé de se précipiter dans la mer au risque de s'y noyer.

Ce sont les Juibas qui président à la construction des maisons des Formosans. Lorsqu'on veut élever un édifice, on assemble tous ses parens & ses amis, qui, sitôt que l'on a offert du riz aux Dieux, forment un cercle, & tour à tour rapporrent à haute & intelligible voix le songe qu'ils ont fait la nuit précédente. On va aux opinions, & celui dont le rêve est jugé prognostiquer quelque chose d'heureux, a l'honneur de poser le premier bambou. Lorsque le bâtiment approche de sa perfection & que le maître y veut faire son entrée, les Juibas arrivent & emploient divers sortilèges pour découvrir s'il sera durable, & si le propriétaire y jouira d'un bonheur constant. Pour cet effet elles remplissent d'eau certains morceaux de bambou, & soufflant dans ces tuyaux, elles en font réjaillir l'eau, qui sortant d'une ou d'autre manière, décide si la maison durera ou non. Après cela on sacrifie des victimes, dont les Juibas emportent la part la plus considérable.

JUIDAH. (Royaume de) En Afrique, sur la côte des Esclaves. Les Nègres de Juidah ont communément trente ou quarante femmes; les plus opulens en rassemblent jusqu'à quatre cents, & le Roi n'en a pas moins de quatre mille. Les mariages se font sans beaucoup de formalités. On

demande une fille à son pefe, qui l'accorde prefque toujours, & qui la conduit auffi-tôt à la maifon de fon futur mari : elle y reçoit un pague neuf. L'époux tue un mouton ; il en régale le pere, & lui fait boire du vin de palmier, enfuite il va confommer le mariage. Le divorce eft permis de part & d'autre ; on en eft quitte pour rendre le double de ce qu'a pu coûter la fête. Les filles ont la liberté de difpofer d'elles-mêmes, & leurs parens ne peuvent fe plaindre lorsqu'ils les furprennent avec un galant ; cette bagatelle ne les empêche pas de trouver un bon parti. Dans ce pays les femmes font chargées de quantité de travaux domeftiques, & c'eft ce qui engage nombre de filles dans le libertinage. Elles quittent fouvent la maifon paternelle, & fe prostituent à ceux qui les payent. Le voyageur Bofman affure qu'il fe trouve des cabanes fur les grands chemins où fe rendent ces fortes de filles, & qu'il y en a qui reçoivent plus de trente hommes par jour. Le prix ordinaire & comme établi, revient à peu-près à un liard. Une femme riche qui eft prête à rendre le dernier foupir, croit faire une œuvre très-méritoire, en achetant quelques jeunes efclaves, pour être après fa mort ainfi confacrées au fervice du public.

JUIFS. Mahomet dit dans fon Alcoran, au chapitre Aâraf : » que » Dieu a fait connaître qu'il en- » verrait toujours jufqu'au jour » du jugement, quelqu'un qui » châtierait févèrement les Juifs,

» & qu'il les a difperféz parmi » routes les nations du monde. « Les Docteurs de la loi Mufulmane, qui veulent interpréter ce paffage, difent tous unanimement que les Juifs depuis leur rebellion contre Dieu, & pour n'avoir pas reçu, ni reconnu Jefus-Christ pour Meffie, ont été ou rués, ou mis en efclavage, ou réduits à payer un tribut, ce qui doit durer jufqu'à la confommation des fiecles : ils ajoutent qu'en conféquence de cette fentence, il n'y a point de pays où il ne fe trouve quelque Juif. Mais l'impofteur Mahomet qui avait contracté des obligations particulieres avec les Juifs qui lui avaient fourni des mémoires pour la compofition de fon Alcoran, voulut les ménager, en faifant defcendre du ciel un verfet, qui dit : » Il y a une » race parmi le peuple de Moïfe » qui montre aux autres la vé- » rité, & qui fe gouverne avec » juftice & équité. « Cette race, difent les Interprètes, ce font les Juifs, qui après la mort de Moïfe & de Jofué fon fuccelfeur, ne tomberent point dans l'idolatrie, & ne fouillèrent point les mains dans le fang des Prophètes. Dieu, par un miracle éclatant, ouvrit un chemin fpacieux à ces hommes purs ; ils partirent, & ne s'arrêterent que lorsqu'ils furent au-delà de la Chine où ils formèrent un établiffement. Mahomet, racontent-ils impertinemment, les vit dans fon voyage myftérieux qu'il fit au ciel : il leur lut dix verfets de fon Alcoran, & les convertit à la loi Mufulmane.

Le plus grand reproche que les sectateurs de Mahomet fassent aux Juifs, regarde la violation du Sabbat : ils disent, d'après leur Prophète, que dans une ville maritime de la Judée, Dieu, pour éprouver l'obéissance de son peuple, faisait trouver tous les jours de Sabbat une prodigieuse quantité de poissons sur les bords de la mer ; que d'abord les habitans, sous prétexte qu'ils ne violeraient pas le jour de repos, s'aviserent de creuser des fosses, & de rendre des filets où ils retenaient le poisson jusqu'au lendemain qu'ils allaient le retirer ; qu'ensuite ils s'enhardirent, nonobstant les représentations & les menaces d'un petit nombre d'entr'eux, jusqu'à pêcher le jour du Sabbat : qu'alors ceux qui avaient été offensés de cette affreuse prévarication, s'enfermerent dans un quartier séparé de la ville ; mais qu'étant sortis de leur retraite après trois jours, ils trouverent leurs compatriotes changés en singes par la route-puissance de Dieu. Quelque-tems après la métamorphose cessa, & tous les prévaricateurs moururent. Telles sont les extravagances dont Mahomet réjoit ses sectateurs aux dépens des Juifs, dans son Alcoran. On trouve dans ce même Livre que ce qui est resté des Juifs de la famille de Moïse & d'Aaron, sera porté par les anges dans le ciel. Ce reste a sans doute rapport à la prophétie d'Isaïe, citée par S. Paul, en parlant des Juifs, *reliquia salva fient*, selon laquelle il paraît qu'il y aura un reste de Juifs

sauvé. Les Turcs placent les Juifs dans un étage plus bas que les Chrétiens en enfer ; parce que dit un certain Samuël-ben-Jébudâ, Juif renégat Espagnol, ils ont corrompu le texte de l'Ecriture.

JUILLET. Ce cinquième mois de l'année des Romains porta d'abord le nom de *Quintilis* ; mais Marc-Antoine pendant son Consulat ordonna qu'il porterait dorénavant le nom de *Julius*, qui était celui de la naissance de Julius-César. Ce mois était censé sous la protection de Jupiter. On le trouve personnifié sous la figure d'un homme nud qui montre ses membres hâlés par le soleil : il a les cheveux roux, liés de tiges & d'épis ; il tient dans un panier des mûres, fruit qui paraît sous le signe du lion.

JUIN, en latin *Junius*, que quelques Auteurs dérivent de Junon à *Junone*. Le premier de ces mois les Romains célébraient quatre fêtes ; l'une à Mars hors de la ville ; la seconde en mémoire de la consécration du Temple de Carna sur le mont Caelius, après l'expulsion de Tarquin ; la troisième en l'honneur de Junon, & la quatrième était consacrée à la tempête. Le huit du même mois on sacrifiait solennellement dans le Capitole à la Déesse *Mens*, ou Déesse de l'entendement. Le lendemain était la grande fête de Vesta ; le dix la fête de la Fortune ; le onze celle de la Concorde ; le treize celle de Jupiter & de Minerve, & le dernier jour était consacré à Hercule & aux Muses.

C'était pendant le mois de Juin que les Grecs célébraient les Jeux Olympiques.

Voici comme Aufone personifie ce mois, dont Mercure était la divinité tutélaire. » Juin, dit-il, » tout nud, nous montre du doigt » une horloge solaire, pour signifier que le soleil commence à » descendre. Il porte une torche » ardente & flamboyante pour » marquer les chaleurs de la saison qui donne la maturité aux » fruits de la terre. Derrière lui » est une faucille, cela veut dire » qu'on commence dans ce mois » à se disposer à la moisson. Enfin on voit à ses pieds une corbeille remplie des plus beaux » fruits qui viennent au printemps dans les pays chauds. «

JULFA. (mariage des Arméniens de) Le jour destiné pour la célébration des noces, le marié remet un cierge à tous ceux qui doivent assister à cette cérémonie. Des jeunes filles chargées d'habits & d'autres présens, & suivies d'autres femmes, entrent en dansant au bruit des tambours & au son des hautbois, & autres instrumens de musique, & attachent une croix de satin vert brodé sur l'estomac du marié. On présente au Prêtre les habits nuptiaux; il les bénit, & les futurs époux s'en revêtent aussi-tôt, & reçoivent les complimens de l'assemblée. Alors les jeunes filles attachent une seconde croix de satin rouge sur la première. Les femmes apportent un mouchoir dont les deux bouts sont pris par le marié & la mariée, & de cette façon l'on se rend à l'Eglise.

Pendant les prières & les interrogations du Prêtre les époux ont les mains & les têtes enveloppées dans le mouchoir, par dessus lequel on met une croix. Après la bénédiction on revient à la maison où le mari voit pour la première fois son épouse. Le festin terminé, le mari se couche le premier, après avoir été déchaussé par sa femme, qui éteint elle-même la lumière, & ne quitte son voile que pour entrer dans le lit. Pendant le jour les femmes Arméniennes sont toujours voilées, & l'on prétend qu'il y a des Arméniens qui trouveraient leurs femmes couchées avec d'autres hommes, qu'ils ne les reconnaîtraient pas. On ajoute que le mariage béni le lundi, n'est ordinairement consommé que le jeudi suivant, & que pendant cet espace de temps la femme est assise sur une chaise, où à peine on lui laisse la liberté de s'endormir. Quel peut être le but de cet usage? Au reste on ne manque pas d'exposer gravement aux yeux du public les marques de la virginité de l'épouse.

JUMALA. Ancien Dieu des Lapons, & qui a aussi été connu sous le nom de Thor. Ce peuple regardait Jumala comme l'Etre suprême; il était représenté sous une forme humaine, couronné & assis sur une espèce d'autel; il avait une tasse sur les genoux, & dans cette tasse on déposait les offrandes. Les Lapons lui attribuaient un pouvoir absolu sur les hommes & sur les démons: le marteau dont il était armé servait à punir les méchans &

les mauvais génies. (*Voyez* IDOLATRIE des Lapons.)

JUMEAUX. (freres) La loi peut bien décider que le premier qui vient au monde sera regardé comme l'aîné ; mais ce qui se passe dans les entrailles de la mere lors de la conception & du terme de l'accouchement, sera toujours un secret impénétrable aux yeux des hommes.

JUNON. Les Mythologistes font Junon fille de Saturne, & de Rhée sœur & femme de Jupiter, & par conséquent Reine des cieux. Il n'y a point de Déesse du Paganisme qui ait été réverée par plus de peuples, & dont le culte ait été plus grand, plus solennel, & plus général. On lui rendait les honneurs religieux en Europe, en Afrique, en Asie, en Syrie, en Egypte. Elle était particulièrement vénérée à Argos, à Samos, à Stymphale, à Olympie, à Carthage & en Italie. Les Samiens prétendaient que Junon avait été nourrie chez eux, & qu'elle y avait pris naissance. Il la déclarerent leur protectrice, & lui bâtirent un Temple qui eut la plus grande célébrité. Celui que lui éleva la ville d'Argos était magnifique. » En entrant dans ce Temple, dit Pausanias, on voit assise sur un trône la statue de la Déesse d'une grandeur extraordinaire, toute d'or & d'ivoire. Elle a sur sa tête une couronne que terminent les graces & les heures ; elle tient une grenade d'une main, & de l'autre un sceptre, au bout duquel est un coucou. Les Prêtresses de Junon étaient

si respectées dans Argos, que l'on y comptait les années par celles de leur Sacerdoce. Une de leur principale fonction était de couvrir l'autel de la Déesse d'une certaine herbe qui venait sur les bords de l'Astérion : l'eau dont elles se servaient pour les sacrifices & les mystères secrets, se prenait dans la fontaine Eleuthérie, & il n'était pas permis d'en puiser ailleurs.

A Olympie la Reine des cieux recevait les plus grands honneurs. Seize Dames, choisies d'entre les plus qualifiées de la ville, avaient l'intendance des jeux qu'on y célébrait à sa gloire tous les cinq ans, & dans lesquels on lui consacrait un péplus, espece de robe sans manche, & toute brochée d'or. De jeunes filles disputaient le prix de la course, & les victorieuses obtenaient une couronne d'olivier.

Junon avait plusieurs Temples à Rome, & on lui en avait élevé dans presque toutes les villes d'Italie ; elle était sur-tout servie sous le titre de conservatrice, avec une dévotion singulière, à Lantivium sur le chemin d'Appius. Lorsque les Consuls de Rome entraient en exercice, ils devaient aller rendre leurs hommages à Junon Lanuvienne.

Cette fameuse Déesse présidait particulièrement à la conduite des nouvelles mariées à la maison de leurs maris, à l'oignement que faisait la fiancée au jambage de la porte de son fiancé, & enfin au secours qu'elle accordait à l'époux pour dénouer la ceinture virginale. Sans bless-

ser la décence : il n'est pas possible d'exprimer les autres circonstances du mariage pour lesquelles on implorait sa faveur.

Les Dames Romaines avaient une si grande vénération pour Junon, que souvent elles feignaient de la peigner & de la parer, & tenaient devant elle un grand miroir, comme si elles l'eussent servie à sa toilette. D'autres femmes, moins dévotes à la Reine des cieux qu'au maître de la foudre, allaient s'asseoir au Capirole, près de la statue de Jupiter, dans l'espérance d'avoir ce Dieu pour amant.

JUNONIES. Fête que les Romains célébraient en l'honneur de Junon. A l'occasion de quelques prodiges qui parurent en Italie, les Pontifes ordonnèrent que vingt-sept jeunes filles, en trois bandes, iraient par la ville en chantant un cantique composé par le Poète Livius. Pendant qu'elles se préparaient à ce pieux exercice dans le Temple de Jupiter Stator, la foudre tomba sur celui de Junon-Reine au mont Aventin. On consulta aussi-tôt les devins sur ce triste événement; ils répondirent que ce dernier prodige regardait particulièrement les Dames Romaines, qui devaient apaiser Junon par des offrandes & des sacrifices. Elles achetèrent un bassin d'or, qu'elles allèrent offrir à Junon dans son Temple, & les Décemvirs assignèrent un jour pour un service solennel qui fut ainsi ordonné.

» On conduisit deux vaches
» blanches du Temple d'Apollon
» dans la ville par la porte Car-

» mentale : on porta deux ima-
» ges de Junon-Reine, faites de
» bois de Cypres : ensuite mar-
» chaient vingt jeunes filles vé-
» tues de robes traînantes, &
» chantant une hymne en l'hon-
» neur de la Déesse. Les Décem-
» virs suivaient couronnés de lau-
» rier, & ayant la robe bordée
» de pourpre. Cette pompe, après
» avoir fait une pause dans la
» grande place de Rome, où
» les vingt-sept jeunes filles exé-
» cutèrent la danse de leur hym-
» ne, la procession continua sa
» route, & se rendit sans s'ar-
» rêter au Temple de Junon-
» Reine. Les victimes furent im-
» molées par les Décemvirs, &
» les images de Cypres furent pla-
» cées dans le Temple de la Di-
» vinité. «

JUNTE. Tribunal dont le Roi d'Espagne choisit les membres, & qu'il consulte sur les affaires les plus importantes. Il convoque & dissout cette assemblée, qui n'a que la voix du Conseil, & suit ou rejette ses décisions à sa volonté. Communément, après la mort du Roi, on établit un semblable Tribunal pour vaquer aux affaires du gouvernement jusqu'à ce que le nouveau Monarque en ait pris lui-même les rênes.

JUPITER. Selon la fable, fils de Saturne & de Rhée, frère & mari de Junon, & enfin le plus puissant des Dieux du Paganisme. En cette qualité, il n'est pas étonnant que son culte ait été le plus solennel & le plus universellement répandu. Les Egyptiens l'honoraient sous le nom de Jupiter Sérapis, les Assyriens sous celui

de Jupiter Belus, les Perses l'appelaient Jupiter Celus, les Ethiopiens, Jupiter Assabinus : les Gaulois, Jupiter Taranus ; mais le Jupiter de Crète était dans une plus singulière recommandation que les autres.

Cette Divinité avait trois fameux Oracles, celui de Dodone, celui de Lybie & celui de Trophonius. On lui immolait la chèvre, la brebis & le taureau, dont on devait toujours dorer les cornes. On lui offrait aussi de la farine, du sel & de l'encens, & le chêne & l'olivier lui étaient particulièrement consacrés. De tous les Temples élevés en l'honneur de ce Dieu, celui qui lui était dédié sur le mont Lycé, dans l'Arcadie, avait le plus de réputation.

On représentait ordinairement, Jupiter sous la figure d'un homme majestueux avec de la barbe, assis sur un trône, tenant la foudre de la main droite, & de l'autre une victoire, & à ses pieds une aigle avec ses ailes déployées.

JUPITER Ithomète. (fête de) Les peuples de Messène ne s'étaient point bornés à élever un Temple magnifique à Jupiter sur le mont Ithome, ils avaient aussi institué une fête annuelle en son honneur. Pendant cette solennité le peuple s'occupait à porter de l'eau du bas de la montagne dans un grand réservoir, qui avait été construit auprès du Temple, & sans lequel les Prêtres en auraient absolument manqué. C'est dans ce Temple qu'Aristomène sacrifia cent hommes à Jupiter.

JUPITER Lapis. Les anciens Ro-

mais adoraient Jupiter sous le nom de Lapis, (pierre) & c'était par ce nom qu'ils faisaient leurs sermens les plus solennels. » *Quid igitur censes ? jurabo per Jovem Lapidem, Romano vetustissimo ritu*, dit Apulée dans son traité » *de Deo Sacratiss.* »

JUREMENS. Nous n'entendons point parler dans cet article des Juremens & des blasphèmes contre lesquels saint Louis & ses successeurs ont fait les Réglemens les plus sévères, nous ne voulons rapporter que ces espèces de Jurons, qui furent familiers à quelques-uns de nos Rois, & à quelques particuliers d'une naissance & d'une bravoure distinguées.

Louis XI jurait, *Pasques-Dieu* ; Charles VIII, *jour Dieu* ; Louis XII, *le diable m'emporte* ; François I, *foi de Gentilhomme* ; Charles IX avait contracté l'habitude de toutes sortes de Juremens ; Henri IV, *ventre saintgris* ; le fameux la Trimouille, *le vrai corps de Dieu* ; Charles de Bourbon, *sainte Barbe* ; Philibert, Prince d'Orange, *saint Nicolas* ; la Roche-du-Maine, *tête de Dieu pleine de reliques*. Le peuple a conservé l'habitude de prononcer indifféremment *Vertugoi*, qui exprime, *par la vertu Dieu* ; *Sangoi*, qui signifie *par sang de Dieu* ; *morgoi*, qui veut dire, *par mort de Dieu* ; *jarnigoi*, qui est équivalent à *je renie Dieu*, & *maugré Dieu*, comme qui dirait *malgré Dieu*. Nos ancêtres proféraient sans scrupule *pardieu* : ils prétendaient que c'était le plus droit de tous les sermens : il est beaucoup mieux de n'en point faire.

JUREMENT. Tous les peuples ont juré par leurs Dieux & les ont pris à témoins de la vérité de ce qu'ils avançaient. Les Grecs & les Romains juraient par un Dieu, quelquefois par deux ensemble, & souvent par tous les Dieux. Les demi-Dieux étaient associés à cet honneur, & l'on jurait par Castor, Pollux, Hercule &c. Les femmes juraient par leurs Junons, & les hommes par leurs Génies. A Athènes, on jurait par Minerve, comme étant la protectrice de la ville, à Lacédémone par Castor & Pollux, en Sicile par Proserpine, & le long du fleuve Siméttre par les Dieux Palices. (*V. PALICES*) Les vestales juraient par Vesta, les femmes mariées par Junon, les laboureurs par Cérès, les vengeurs par Bacchus, les chasseurs par Diane. Bientôt on jura par les Temples des Dieux, par les marques de leur dignité, par leurs armes; ainsi l'on jura par les rayons du soleil, les foudres de Jupiter, l'épée de Mars, les traits d'Apollon, les flèches de Diane, le trident de Neptune, l'arc d'Hercule & la lance de Minerve. On s'accoutuma aussi à jurer par les personnes qui étaient chères, & par les différentes parties de son corps, comme par la tête, par la main droite. Les amans jurèrent comme ils jurèrent à présent, par les charmes, par les beaux yeux de leurs maîtresses, & les Romains eurent la bassesse de jurer par le génie, par le salut, par la fortune, par la Majesté & par l'éternité de l'Empereur. Suivant la Mythologie les Dieux de l'Olympe juraient

par le Styx, ce fameux fleuve de l'enfer.

JUREUR. Chez les Francs rivaux, celui contre lequel on formait une demande ou une accusation, pouvait dans beaucoup de cas se justifier, en jurant, avec un certain nombre de témoins, qu'il n'avait point fait ce qu'on lui imputait &, par ce moyen il était absous de l'accusation.

La loi des Allemands exigeait que jusqu'à la demande de six sols, on s'en purgeât par son serment & celui de deux Jureurs réunis. La loi des Frisons voulait sept Jureurs pour établir son innocence, en cas d'accusation d'homicide.

JURISCONSULTE. Pour porter légitimement ce titre il faut joindre à la connaissance du Droit celle de la Philosophie, & particulièrement celle de la Logique, de la Morale & de la Politique; il faut posséder la Chronologie & l'Histoire; l'intelligence, & la juste application des loix, dépendant souvent de la connaissance des tems & des mœurs des peuples. Il faut allier la théorie du Droit avec la pratique, connaître à fond les loix & leur origine, en pénétrer le sens & l'esprit, & n'avoir point de doutes sur les progrès & les révolutions de la jurisprudence.

Les anciens donnaient à leurs Jurisconsultes, le nom de Sages & de Philosophes, & plusieurs d'eux furent Législateurs. Moïse est le premier des Jurisconsultes. Dieu le choisit pour conduire son peuple & pour lui transmettre ses loix.

Les Jurisconsultes & Législateurs des Egyptiens furent les deux Mercurès & Amasis. Minos donna des loix à l'Isle de Crète ; & Licurgue aimait mieux être le Législateur de sa patrie , que son Souverain. Zoroastre fit accepter ses loix aux Perses , & Pirhagore les porta chez les Crotoniates , d'où elles passèrent chez les Thuriens , chez les Locriens & chez les Scythes : enfin les deux Jurisconsultes Philosophes, Dracon & Solon , publièrent les leur chez les Athéniens.

Les Jurisconsultes des Romains tirent leur origine du Droit de Patronage établi par Romulus , qui attachà la puissance de faire des loix à ceux en qui résidait le pouvoir suprême. Chaque Plébéien se choisissait un Patricien , qui l'aidait de ses conseils & prenait sa défense. Les loix s'étant multipliées elles furent sujettes à beaucoup de variations , & l'on fut obligé de nommer un certain nombre de personnes sages & instruites pour les interpréter : elles prirent le nom de Patrons , & ceux qui les consultaient , celui de Clients.

Souvent les Jurisconsultes se promenaient dans la place publique pour être à portée de donner conseil à ceux qui en avaient besoin. Il y avait des termes consacrés pour ces consultations. Le Client demandait au Jurisconsulte , *licet consulere* , & si le Jurisconsulte y consentait , il répondait , *consule*. Le Client après avoir expliqué son affaire , finissait en disant , *quaro an existimes* , ou bien *id jus est nec ne* &c. Là réponse du

Jurisconsulte était *secundum est qua proponuntur existimo* , placet , puto.

Dans les questions difficiles , on ne s'arrêta pas à la décision d'un seul Jurisconsulte. L'affaire était discutée en présence du peuple , ce qu'on appelait *disputatio fori* , & elle était décidée à la pluralité des voix.

On voit par-là que les Jurisconsultes de Rome étaient ce que sont parmi nous les Avocats consultants , avec cette différence que chez les Romains les Avocats plaids dans ne devenaient point Jurisconsultes , & que chez nous les Avocats expérimentés deviennent ce que les anciennes Ordonnances appellent *Advocati consiliarii*. Cependant du tems de la République Romaine l'emploi des Avocats était plus honorable que celui de Jurisconsulte , parce que c'était la voie pour parvenir aux premières dignités.

Sous le règne d'Auguste , les Jurisconsultes obtinrent en petit nombre le droit exclusif d'interpréter les loix , & de donner des décisions auxquelles les Juges seraient obligés de se conformer. Caligula voulut les détruire , mais Tibère & Adrien confirmèrent leurs privilèges.

JURISDICTION du Châtelet de Paris. Cette justice ordinaire de la Capitale du royaume , tient ses séances dans une partie de l'ancienne forteresse que Jules César fit construire lorsqu'il eut fait la conquête des Gaules. On est persuadé que ce Conquérant établit à Paris le Conseil Souverain des Gaules , & que le Proconsul

qui devait y présider demeurait à Paris. Julien fut nommé Proconsul des Gaules en 358, & il vint faire sa résidence à Paris. Sous le règne d'Aurélien, le premier Magistrat de cette ville se nommait *Præfektus urbis*, titre qu'il conserva sous Childéric & Clotaire III; mais en 666, il prit le nom de Comte de Paris. Charles le Simple en 884 inféoda le Comté de Paris à Hugues le Grand, & en 987 Hugues Capet le réunit à la couronne, mais ce Roi l'inféoda de nouveau à Odon son frere, à la charge de révision par le défaut d'hoirs mâles, ce qui arriva en 1032.

Les Comtes de Paris faisaient rendre la justice par un Prévôt. Autrefois nos Rois allaient au Châtelet rendre la justice en personne, on peut en voir la preuve dans la vie de S. Louis; & c'est par cette raison qu'il y a toujours un dais subsistant, prérogative qui n'appartient qu'à ce Tribunal.

Vers le commencement du treizieme siecle, tous les offices du Châtelet se donnaient à ferme, mais en 1254 ou environ, S. Louis réforma cet abus, & institua un Prévôt de Paris en titre: (V. PRÉVOT DE PARIS.)

Le Bailliage de Paris a été créé en 1522, pour la conservation des privileges royaux de l'Université & réuni à la Prévôté en 1526. En 1551 le Châtelet fut érigé en Présidial, & en 1674 le Roi supprima le Bailliage du Palais, à l'exception de l'enclos & plusieurs justices seigneuriales de Paris, & réunit le tout au Châte-

let, qu'il divisa alors en deux sieges, qu'on appella l'ancien & le nouveau Châtelet; mais en 1684, ces deux sieges furent réunis.

Les différentes Jurisdctions du Châtelet sont, la Prévôté & la Vicomté, le Bailliage ou Conservation, & le Présidial. On donne aux Lieutenans Particuliers au Châtelet le titre d'*Assesseurs civils, de Police & criminels*. Les attributions particulieres attachées à la Prévôté de Paris, ont leur effet dans toute l'étendue du royaume, à l'exclusion même des Baillifs & Sénéchaux & de tous autres Juges; il y en a quatre, savoir: 1°. Le privilege du sceau du Châtelet, qui est attributif de Jurisdiction. 2°. le droit de suite: 3°. La conservation des privileges de l'Université: 4°. Le droit d'Arrêt, que les Bourgeois de Paris ont sur leurs débiteurs forains.

Les Chambres d'audience du Châtelet, sont le Parc civil, le Présidial, la Chambre civile, la Chambre de Police, la Chambre criminelle, la Chambre du Juge auditeur; il y a aussi l'audience des Criées qui se tient deux fois la semaine dans le Parc civil, par un des Lieutenans Particuliers: il y a l'audience de l'Ordinaire qui se tient tous les jours où l'on plaide, excepté le jeudi, par un des Conseillers de la Colonne du Parc civil.

De tems immémorial il y a eu des Avocats au Châtelet. Le Prévôt de Paris en avait auprès de lui pour lui servir de Conseils, & dans une Ordonnance de l'hi-

lippe de Valois, du mois de Février 1327, il est dit, que les Avocats commis par le Prévôt ne pourront être en même-tems Procureurs; que nul ne sera reçu à plaider, s'il n'est juré suffisamment ou son nom écrit au rôle des Avocats. Les Avocats alors devaient attester par serment la vérité des faits qu'ils mettaient en avant dans leurs plaidoyers, & c'est sans doute là l'origine du serment que les Avocats au Châtelet prêtaient à chaque rentrée; car il y avait des Avocats qui n'avaient été reçus que dans ce siège, quoique les Avocats au Parlement eussent tous la liberté d'y plaider.

Dans ces premiers tems toute personne pouvait exercer l'office de Procureur au Châtelet, pourvu que trois ou quatre Avocats certifiassent sa capacité.

L'Université qui a ses causes commises au Châtelet, a deux Avocats qu'on appelle Avocats de l'université Jurés au Châtelet.

Avant 1366 il y avait déjà deux Avocats du Roi au Châtelet, le nombre en fut augmenté jusqu'à quatre en 1674, lors de la séparation en deux Tribunaux, & l'Edit de réunion de 1684 a conservé le même nombre. Un Edit de réglemeut de 1685, porte, que le plus ancien en réception des Avocats du Roi, tiendra toujours la première place en l'audience de la Prévôté, & assistera aux audiences de la Chambre civile & de la grande Police; que les trois autres, à commencer par le plus ancien d'entr'eux, assisteront successivement, chacun durant un

mois, à l'audience de la Prévôté, en seconde place; que les deux qui ne seront point de service à l'audience de la Prévôté, assisteront à celle du Présidial; que celui qui servira dans la seconde place à l'audience de la Prévôté, servira durant le même tems aux audiences de la petite Police, & que celui qui servira dans la seconde place en l'audience Présidiale, assistera à celles qui se tiendront pour les matieres criminelles. Le plus ancien des Avocats du Roi doit résoudre, en l'absence ou autre empêchement du Procureur du Roi, toutes les conclusions préparatoires & définitives sur les informations & procès criminels, & sur les procès civils qui ont accoutumé d'être communiqués au Procureur du Roi, & qu'elles seront signées par le plus ancien de ses Substituts, sans que ce Substitut puisse délibérer.

Les Avocats du Roi portent la robe rouge dans les cérémonies. Le jour de la fête du S. Sacrement, ils font la Police dans les rues de Paris, & ceux qui se trouvent en contravention aux réglemens de Police, sont condamnés à l'amende payable sans déport.

De tems immémorial le Châtelet a assisté aux cérémonies & assemblées publiques auxquelles les Cours assistent ordinairement, & y a eu rang, après les Cours Supérieures, & avant toutes les autres compagnies.

JURISDICTION des auditeurs du Châtelet. C'est un Juge royal qui connaît de toutes les affaires purement personnelles jusqu'à la

concurrence de cinquante livres une fois payées. On dit quelquefois la Jurisdiction des Juges auditeurs, parce qu'en effet ils étaient deux.

Il n'est pas plus aisé de remonter à la première institution des Juges auditeurs du Châtelet de Paris, que de découvrir celle du Prévôt de Paris, & l'on doit croire qu'ils tirent leur origine de l'établissement de la Jurisdiction de la ville de Paris, qui fut d'abord composée du Prévôt de Paris, du Lieutenant Civil, du Lieutenant Criminel, & de deux Conseillers auditeurs. Alors la justice s'exerçait à la diligence & au profit du Receveur du domaine, qui pour cet effet commettait lui-même ses Officiers, & s'il ne les autorisait pas dans leurs exactions, au moins ne prenait-il pas assez de précautions pour les empêcher. Vers le commencement du douzième siècle il paraît qu'il y avait au Châtelet deux Conseillers commis par le Prévôt de Paris, pour entendre les causes légères dans les basses auditoires : ces Conseillers après avoir assisté à l'audience d'en-haut, venaient tenir celle d'en-bas. On les nommait Auditeurs de témoins, & Enquêteurs ou Examineurs, parce qu'ils faisaient les enquêtes & examinaient les témoins. En 1265, le Roi S. Louis, ayant établi quelque réforme dans le Châtelet, ordonna qu'à l'avenir les Juges auditeurs seraient pourvus par le Prévôt de Paris, & dès ce tems ils avaient une sorte de Jurisdiction, puisque dans une Ordonnance de Philippe le Bel, du mois

de Novembre 1301, il leur est défendu de connoître du domaine du Roi, & de *terminer aucun gros méfait*. On trouve dans des Lettres du même Philippe le Bel, en date du 18 Décembre 1311, une défense à eux & à leurs Cleres ou Greffiers de s'entremettre en la fonction d'Examineurs ; & dans la Sentence du Châtelet, les Auditeurs & Conseillers qui avaient été appelés, sont dits *tous du Conseil du Roi au Châtelet*. Un règlement pour le Châtelet de l'année 1327, porte « qu'ils seront continuelle résidence en » leur siege du Châtelet, s'ils n'en » ont excuse légitime ; qu'en ce » cas le Prévôt les pourvoira de » Lieutenans : que ni eux, ni leurs » Lieutenans ne connaîtront de » causes excédentes vingt livres » parisis, ni pour héritages ; qu'ils » ne donneront ni décrets ni commission signées, sinon es causes » de leur compétence : qu'on ne » pourra prendre un défaut en bas » devant les Auditeurs, dans les » causes commencées en haut devant le Prévôt, & *vice versa* : » qu'on ne pourra demander au » Prévôt l'amendement d'une sentence d'un Auditeur, pour empêcher l'exécution par fraude, à » peine de quarante sols d'amende » que le Prévôt pourra néanmoins » diminuer : qu'il connaîtra sommairement & *de plano* de cet » amendement : enfin que les Auditeurs entreront au Siege, & se » leveront comme le Prévôt de » Paris. »

L'Ordonnance du Roi Jean, de l'année 1350 leur attribue le droit d'inspection sur les métiers & les

marchandises & sur le sel, sur les bouchers & chandeliers, & prononce qu'au défaut du Prévôt, ils connaîtront avec les maîtres des métiers de la bonté des marchandises amenées à Paris par les forains; par cette Ordonnance, ils sont autorisés à élire les Jurés de la marée & du poisson d'eau douce, & quatre prud'hommes pour faire la police sur le pain, sur lesquels ils devaient avoir inspection.

Dans des Lettres du même Roi, de 1354, il y a un des Auditeurs nommé spécialement Commissaire sur le fait de la marée.

Les Ordonnances de Charles V de 1364 & 1370, prescrivent aux Chirurgiens de Paris, qui seront appelés pour panser les blessés dans les Eglises & lieux privilégiés, d'en faire leur rapport au Prévôt de Paris ou aux Auditeurs.

Un règlement de l'année 1377, porte « que les Auditeurs seront « désormais élus par le Roi, qu'ils « auront des Lieutenans, que leurs « Greffiers prêteront serment entre les mains du Greffier & des « Auditeurs, que ceux-ci répondront de leur conduite... que « les Auditeurs & leurs Lieutenans viendront soir & matin au « Châtelet pour assister de leurs « conseils le Prévôt ou sous-Lieutenant, jusqu'à ce qu'il soit « heure de monter sur leurs sièges « des Auditeurs, à l'effet d'expédier les causes des *bonnes gens*, « & terminer les procès qui n'excéderont pas plus de vingt-sols « & qui ne pourront être appointés. »

Il est certain, (Joli, traité des

offices) que les Auditeurs assistaient aux grandes causes, & aux jugemens du Prévôt de Paris, depuis sept heures jusqu'à dix, & que depuis dix heures jusqu'à midi, ils jugeaient seuls, chacun en leur siège particulier; qu'en l'absence du Lieutenant Civil ils tenaient la Chambre civile, & qu'ils recevaient les maîtres de chaque métier & leur faisaient prêter serment.

En 1378, sous le règne de Charles V, les deux Auditeurs du Châtelet furent appelés avec les autres Officiers, pour faire le choix des quarante Procureurs au Châtelet. Charles VIII par son Ordonnance de 1485, leur attribue soixante livres parisis de gages, déclare qu'ils seront Conseillers du Roi au Châtelet, & prendront chacun la pension accoutumée.

Autrefois il y avait douze Procureurs en titre aux Auditeurs, qu'on appelait Procureurs d'en bas, un Greffier, un Receveur des épices, deux Huissiers & deux Sergens. Il n'est pas permis aux parties de plaider elles-mêmes leurs causes, ni aux Clercs des Procureurs de les défendre. Cela est contraire à l'article 4 de l'Ordonnance de 1425; il n'y a que les Procureurs au Châtelet, auxquels ont été réunis les offices de Procureurs d'en-bas, qui aient ce droit: néanmoins pour l'instruction des Clercs on tolère qu'ils y plaident.

Au sujet d'une contestation élevée entre les Auditeurs & le Lieutenant Criminel, il intervint un Arrêt du Parlement en date du

7 Février 1494, qui ordonne que les Auditeurs connaîtront des crimes incidens, & qu'ils les rapporteront, en jugeront en la Chambre du Conseil avec les Lieutenans & Conseillers au Châtelet. Ceci a été renouvelé par le règlement fait en la Chambre ou Conseil du Châtelet du 15 Février 1665.

Par l'Ordonnance de Louis XII de 1499, il est défendu aux Procureurs de traduire les causes des Auditeurs devant le Lieutenant Civil, avec injonction à ce Magistrat de les renvoyer aussi-tôt aux Auditeurs.

Un Arrêt du Parlement en date du 18 Juin 1552, réunit en un les deux Sieges des Auditeurs, & ordonne qu'à l'avenir les deux Juges tiendront alternativement le siege pendant trois mois; que celui qui ne siégera pas pendant ce tems servira de conseil à l'autre, & que les émolumens seront partagés entr'eux.

Le Roi François I, par son Edit de 1543, ordonna que les Sentences des Juges Auditeurs seraient exécutées jusqu'à vingt liv. parisis & au-dessous, & les dépens à quelques sommes qu'ils se puissent monter, nonobstant opposition & appellation quelconque: l'Arrêt du Parlement portant vérification de cet Edit, en date du mois de Novembre 1553, ordonne de plus que les Auditeurs prendront des épices pour le jugement des procès pendans par devant eux.

Charles IX, en 1572, confirma les Auditeurs dans leur Jurisdiction jusqu'à vingt cinq livres tournois; & pour bien connaître les

droits & les privileges de ces Juges, il faut avoir recours à cette Déclaration en forme d'Edit, qui se trouve dans Néron, où il est dit, que les Juges Auditeurs ont été créés premiers Conseillers au Châtelet, & par conséquent sont du corps d'icelui & sont lesdits Lieutenans & Auditeurs chacun en leur Jurisdiction, Lieutenans du Prévôt de Paris. L'Ordonnance de Louis XIII de 1629, porte » que » les Auditeurs établis au Châte- » let de Paris, pourront juger sans » appel jusqu'à cent sols entre » mercénaires, serveurs des au- » tres pauvres personnes, & les » dépens seront liquidés par même » jugement sans appel. «

En 1674, lors de la création du nouveau Châtelet, on établit quatre Juges auditeurs, mais une Déclaration de 1683 en fixe le nombre à deux, & porta jusqu'à cinquante livres leur attribution, & l'Edit de 1685 supprima les deux Juges & en créa un seul avec pareille attribution.

On assigne à trois jours devant le Juge auditeur: l'instruction est sommaire à son Tribunal; il ne peut entendre de témoins qu'à l'audience, où il doit tout juger, ou sur pieces mises sur le bureau, sans ministère d'Avocats & sans épices. Il ne peut prendre que cinq sols par Sentences définitive. Il répond les requêtes & donne des permissions d'assigner au premier jour, de saisir, arrêter, saisir gager dans les causes de sa compétence, connaît de payement de loyers de maisons & de l'exécution de ses Jugemens: ses Sentences s'exécutent nonobstant l'appel,

pel, même pour les dépens, & il est même défendu à la Cour de Parlement, aux Officiers du Châtelet & à tous autres Juges de donner aucunes défenses, ni surseance d'exécuter ses jugemens, à peine de nullité, & à tous Procureurs de les requérir, à peine de cent livres d'amende contre le Procureur qui a signé la requête, aux termes de la Déclaration du 6 Juillet 1683.

Tels sont les termes de l'Edit de création de cet office : « & pour rendre la justice au siege des Auditeurs du Châtelet, nous avons créé & érigé, créons & érigeons en titre d'office formé un notre Conseiller Auditeur au Châtelet de Paris, auquel nous avons attribué le même pouvoir, fonctions & droits dont jouissaient les précédens Juges auditeurs, conformément à notre Déclaration du sixieme de Juillet 1683 &c. »

L'appel des Sentences du Juge auditeur doit être relevé dans quinzaine & porté au Présidial, où il est jugé en dernier ressort.

JURISDICTION Consulaire. Elle est composée de Marchands & Négocians faisant actuellement le commerce, où l'ayant fait précédemment, qui, choisis pour faire la fonction de Juges pendant un an, doivent connaître dans leur ressort des contestations entre Marchands & Négocians pour les affaires qui ont rapport au commerce.

Les Grecs avaient des Juges (*jus dicentes nautis*) qui se transportaient eux-mêmes sur les ports, entraient dans les navires, &

terminaient les différens des particuliers, après avoir entendu leurs raisons. A Rome les Bouchers, les Boulangers & autres, avaient leurs Jurés, (*Primates professionum*) qui étaient Juges des différens entre gens de leurs corps. Cet usage est fondé sur le principe que pose Valere-Maxime, (liv. viij, chap. ix.) que sur chaque art il faut s'en rapporter à ceux qui sont experts. *Artis sua quibusque peritis de eadem arte potius cuipiam credendum.*

Les Marchands fréquentants la riviére, sont les premiers qui se sont réunis en confrairie à Paris : les Echevins de la ville mirent à leur tête un Prévôt de la marchandise de l'eau, & on l'a nommé depuis simplement le Prévôt des Marchands ; mais ni lui ni les Echevins n'ont eu de Jurisdiction sur tous les Marchands de Paris, mais seulement sur ceux fréquentants la riviére.

La plus ancienne Jurisdiction Consulaire est celle de Toulouse, dont l'Edit de création est de l'an 1549 : celle de Paris, composée d'abord d'un Juge & de quatre Cnssuls, choisis entre les Marchands, a été créée par Charles IX en 1563, & en 1566, il en créa d'autres dans les villes de Bordeaux, Rouen, Tours, Orléans & autres ; cependant par l'Ordonnance des Etats de Blois il fut ordonné qu'il n'y aurait de Consuls que dans les villes principales & capitales des Provinces où il y a un grand commerce.

Les Justices Consulaires sont royales : à Paris & dans plusieurs

autres villes, elles sont composées d'un Juge & quatre Consuls, & dans quelques-unes d'un Juge & de deux Consuls seulement. Le Juge est le chef du Tribunal, & les Consuls sont ses Conseillers. A Toulouse, à Rouen, ces Juges sont nommés Prieur & Consul; à Bourges, le Juge est nommé Prévôt. La Jurisdiction Consulaire de Lyon, appelée la Conservation, a pour chef le Prévôt des Marchands avec les Echevins, & plusieurs Assesseurs qui y font la fonction des Consuls.

Les Juge & Consuls siègent en robe avec le rabat: la robe consulaire n'est proprement qu'un manteau; mais à Paris depuis quelques années, les Juge & Consuls portent la robe comme les Gens du Palais. Dans chaque Jurisdiction Consulaire il y a un Greffier en titre, & plusieurs Huissiers. La charge ou fonction des Juge & Consuls dure un an. Trois jours avant l'expiration de l'année ils assemblent soixante Bourgeois, qui en élisent trente d'entr'eux, & ces trente Marchands élus, dont quatre sont choisis pour Scrutateurs, procèdent, avec les Juge & Consuls, à l'élection des cinq nouveaux qui doivent leur succéder. Le Juge doit avoir quarante ans, & les Juges au moins vingt-sept, à peine de nullité de l'élection. Pour être élu, il faut être Marchand ou l'avoir été, être natif & originaire du Royaume, & faire sa résidence dans la ville où se tient la Jurisdiction.

Par une Ordonnance de 1728 le Juge & les quatre Consuls

doivent être de commerce différent. A Paris ils prêtent serment à la Grand'Chambre du Parlement.

On a compté quelquefois à Paris dans une année jusqu'à cinquante-six mille Sentences rendues par les Juge & Consuls. Ils ne doivent prendre aucunes épices. Il n'y a point de Procureur en titre ni par commission aux Consuls: chacun y peut plaider sa cause. Cependant dans quelques Juridictions Consulaires il y a des Praticiens versés dans les affaires du commerce, qui sont avoués des Juges pour ce ministère.

Les Consuls peuvent juger au nombre de trois: les matières de leur compétence sont: 1°. tous billets de change faits entre Marchands & Négocians dont ils doivent la valeur. 2°. Ils connaissent entre toutes personnes des lettres de change, ou remises d'argent faites de place en place, parce que c'est une espèce de trafic qui rend celui qui tire ou endosse une lettre de change justiciable des Consuls. Cependant si celui qui a endossé une lettre de change n'est notoirement point Marchand, & qu'on n'ait pris ce détour que pour avoir la contrainte par corps contre lui, le Parlement reçoit quelquefois le débiteur appellant, comme de Juge incompetent, de la Sentence des Consuls.

3°. Les Consuls connaissent de tous différends pour ventes faites, soit entre Marchands de même profession pour revendre en gros ou en détail, soit à des Mar-

chands de quelqu'autre profession, artisans ou gens de métier, afin de revendre ou de travailler de leur profession; comme à des Tailleurs d'habits, pour étoffe, passemens, & autres fournitures: Boulangers & Pâtisiers, pour bled & farine: à des Mâçons, pour pierre, moilon, plâtre, chaux: &c. à des Charpentiers, Menuisiers, Charrons, Tonneliers & Tonneurs, pour bois: à des Serruriers, Maréchaux, Taillandiers, Armuriers, pour le fer: à des Plombiers, Fontainiers, pour du plomb; & autres semblables.

Toutes personnes qui achètent pour revendre, quand même ce serait des Ecclésiastiques, sont justiciables des Consuls; car en trafiquant, ils renoncent à leurs privilèges.

4°. Les femmes, Marchandes publiques de leur chef, & les veuves qui continuent le commerce de leurs maris, sont aussi justiciables des Consuls pour raison de leur commerce.

5°. Les Consuls connaissent des gages, salaires, pensions des Commissaires, facteurs, ou serviteurs des Marchands, pour le fait du trafic seulement.

6°. Du commerce fait pendant les Foires tenues dans le lieu de leur établissement, à moins qu'il n'y ait un Juge-conservateur des privilèges des Foires, auquel la connaissance de ces contestations soit attribuée.

7°. Ils peuvent connaître de l'exécution des Lettres-Patentes du Roi, lorsqu'elles sont incidentes aux affaires de leur compétence, pourvu qu'il ne soit pas

question de l'état & de la qualité des personnes.

8°. Les Gens d'Eglise, Gentilshommes, Bourgeois, Laboureurs, Vignerons, & autres qui vendent grains, vin, bestiaux, & autres denrées provenant de leur cru, ne sont pas pour cela justiciables des Consuls.

Les Sentences des Consuls s'exécutent sur papier timbré, & non sur parchemin; elles peuvent être exécutées par saisies de biens, meubles & immeubles: elles emportent la contrainte par corps: quand la condamnation n'excède pas cinq cens livres, elles sont exécutoires, nonobstant opposition & appelation quelconque; les autres sont exécutoires par provision en donnant caution. Les appellations interjetées vont directement à la Grand'Chambre du Parlement.

Il y a maintenant soixante-sept Jurisdictions Consulaires dans le Royaume.

JURTE. Habitation des Tartares qui sont en Sibérie. C'est une cabane formée par des échallars fichés contre terre, & recouverts d'écorce de bouleau, ou de peaux d'animaux, dans laquelle se réfugie une famille entière, pour se garantir des injures de l'air. Le milieu du toit est pratiqué en cône, afin que la fumée puisse sortir par cette ouverture. Quand un Tartare se déplaît dans un canton qu'il avait adopté, on qu'il n'y trouve plus le nécessaire, il abandonne sa Jurte avec sa famille, & va en construire une autre, dans un lieu plus commode.

JUS jurandum in acta. Serment particulier au Sénat de Rome, par lequel il promettait d'observer les Ordonnances de l'Empereur régnant & de ses prédécesseurs. Il en exceptait les Edits des Princes que le Sénat avait déclaré tyrans ; tels que Néron , Domitien , Maximin , & ceux dont la mémoire était odieuse , comme Tibère & Caligula.

JUSTICE. (Chambre de) Le Gouvernement Français a souvent fait rechercher les traitans soupçonnés d'avoir malversé dans leurs emplois. Depuis 1581 jusqu'en 1717 on a érigé à ce sujet plusieurs Tribunaux. » Mais , dit l'Auteur des Considérations sur les Finances, ces Chambres de Justice n'ont jamais procuré de grands avantages à l'Etat , & on les a toujours vu se terminer par de très-petits profits pour le Roi. « En 1665 on découvrit pour 384 millions 782 mille 512 livres de fausses ordonnances du comptant : on fit grâce aux coupables , & on les obligea seulement à payer quelques légères taxes.

JUSTICE. Dans le Royaume de Congo l'accusateur expose d'abord ses raisons devant le Juge , qui est assis à terre , une baguette à la main , & le dos appuyé contre un gros arbre. Il prête une oreille attentive au discours de l'accusateur , & n'écoute pas avec moins de tranquillité les raisons de l'accusé : ensuite il appelle les témoins ; s'ils tardent à paraître , la cause est remise à un autre jour ; s'ils répondent , il entend leurs dépositions , il pèse les té-

moignages des deux parties , & sans aucune notion de Jurisprudence , il prononce sa sentence suivant les règles de la nature & du bon sens. Cet arrêt est toujours juste. Celui qui gagne la cause paye une légère rétribution , & s'étend de son long le visage contre terre pour exprimer sa reconnaissance : il se retire avec ses amis , qui en chemin répètent le sujet du procès & sa décision : la partie condamnée s'éloigne aussi de son côté , mais sans murmures & sans ressentiment.

JUSTICE. Les Nègres de Sierra-Léona ont une façon assez singulière de rendre la Justice. Le Gouverneur ou suprême Juge de l'endroit tient ordinairement ses assemblées dans un *funfos*, espèce de galerie qui environne sa demeure : il est placé sur une espèce de trône qui s'élève un peu au-dessus de terre , & qui est couvert de belles nattes. Ses *Saltatesquis* ou Conseillers prennent séance auprès de lui sur des bancs. Les plaideurs sont appelés , & entrent avec leurs Avocats. On expose la cause , on va aux opinions ; & le Juge , à la pluralité des voix , prononce la sentence , qui doit être exécutée sur-le-champ. Les Avocats , qui portent le nom de *Troëns* , ont un masque sur le visage , & des cliquettes aux mains , des sonnettes aux jambes , & sur le corps une casaque ornée de plumes de différens oiseaux. (Voyez *SALTATESQUIS*.) Autrefois dans ce pays la dignité royale était héréditaire ; c'était alors le plus jeune des fils du Monarque qui devait lui succéder ,

& à son défaut le plus proche parent. Son installation était assez singulière, & mérite d'être connue. On se rendait en foule à sa maison, comme pour lui faire une simple visite, ensuite on le liait, & dans cet état il était conduit au palais du feu Roi, au milieu de tout le peuple qui le raillait en chemin, & qui avait même droit de le frapper à coups de verges. A son arrivée on le revêtait des ornemens royaux, & les premiers de la nation lui remettaient une hache entre les mains, pour lui faire entendre qu'un bon Roi doit être l'ennemi du crime & le punir.

Les Nègres de Sierra-Léona enterrent leurs Rois sur le bord des grands chemins, parce que, disent-ils, ceux qui ont vécu dans une condition supérieure au commun des hommes, doivent en être séparés après leur mort.

J U S T I C E des Cochinchinois. Ces peuples n'ont point de Jurisconsultes; ils ne connoissent point l'usage d'employer un Avocat pour plaider une cause que l'on peut défendre soi-même. Quiconque dans ce pays a un procès doit le plaider; & s'il arrivait qu'il rapportât son affaire d'une manière captieuse, ou qu'il la présentât sous un faux jour, on conclurait que cette infidélité lui a été suggérée par un autre, & l'on ferait d'exactes perquisitions pour découvrir l'auteur de ce mauvais conseil. Les Cochinchinois ont des règles établies par Confucius pour la décision des cas. Ces règles sont claires, simples & peu nombreuses; mais elles

suffisent à des Juges qui ont l'esprit de l'ordre & l'amour de l'équité dans le cœur. Ils ne connoissent point l'usage des tortures pour arracher aux coupables l'aveu de leurs crimes: on ne condamne à mort chez eux que lorsque les preuves sont évidentes, & ne laissent plus aucun doute sur le forfait. Ils aiment mieux sauver cent criminels, que de faire périr un innocent. Les genres de supplices se réduisent à étrangler ou à trancher la tête.

J U S T I C E des Siamois. A Siam on plaide par écrit; & avant de commencer une instance, il faut donner caution. Lorsque la requête a été examinée par les Juges, on fait venir les parties, & jusqu'à trois fois on leur propose un accommodement, & on les presse d'y consentir; s'ils refusent, on fait entendre les témoins: ensuite on va aux opinions; le Greffier fait la lecture du procès & des opinions de l'assemblée, & le Juge suprême prononce en termes généraux que telle ou telle partie sera condamnée par la loi, dont le Greffier lit l'article à haute voix.

Dans les cas embarrassans on a recours à la question. Quelquefois on fait passer les parties, pieds nus, à travers un bucher, & celui dont la plante des pieds résiste à l'action du feu gagne son procès. Souvent l'on emploie l'épreuve de l'huile bouillante ou de l'étain fondu, dans lesquelles les deux parties plongent la main. Dans l'épreuve de l'eau on conduait les plaideurs sur le bord d'une rivière: ils plantent chacun

une perche dans l'eau, & se laissent couler au fond : celui qui y demeure le plus long-tems gagne sa cause. Une autre épreuve qui tient à la superstition & à la fourberie des Prêtres ou Talapains Siamois, est celle des pilules. Ils en font avaler aux parties une certaine quantité avec d'affreuses imprécations. La preuve de l'innocence consiste à les garder dans son estomac sans les rendre. Si toutes ces épreuves ne suffisent pas, on livre les adversaires aux tigres, & celui qu'ils épargnent est réputé innocent : s'ils sont également déchirés tous deux, on décide qu'ils étaient tous deux coupables.

JUSTICE du Serrail. La Justice se rend dans le Serrail du grand Seigneur avec la même exactitude qu'elle s'administre dans tout l'Empire des Turcs. Les Sultanes y sont revêtues des charges de Ministres, de Chancelier, de grand Prévôt, & autres. On plaide devant elles : elles jugent & condamnent les coupables ; & comme ailleurs, la brigue, l'intérêt, la jalousie, la haine, dictent la plupart des jugemens. L'impudicité sur-tout est punie de mort. On enferme la criminelle dans un sac, & elle est précipitée dans la mer. Les plus légères fautes ne s'expiant que par le supplice des verges. Les postes les moins brillans, mais les plus recherchés du Serrail, sont ceux de gardes de la chambre : les plus belles filles en sont ordinairement en possession. Pendant le jour elles sont sentinelle à la porte de l'appartement du Sultan, & la nuit elles

couchent sur de petits lits dans les cabinets les plus proches. Il arrive presque toujours que les jeunes beautés, qui occupent ces portes parviennent à la sublime dignité de Sultanes.

JUSTICIER d'Aragon. (grand) C'est ainsi que l'on appelait le Président des Etats de ce Royaume : depuis qu'en 1035 il fut séparé de la Navarre, jusqu'en 1478 que Ferdinand V, Roi de Castille, réunir toute l'Espagne sous sa domination. Lorsque pendant ce long intervalle on inaugurait les Rois d'Aragon, le grand Justicier prononçait à haute voix : » Nos que valemo tanto como » vos, os hazemos nuestro Rey, » y senor, con tal que guardéis » nuestros fueros, se no, no. « *Nous qui sommes autant que vous, nous vous faisons notre Roi, à condition que vous gardiez nos loix, sinon, non.* Il est certain que le grand Justicier prétendait avoir le droit d'accuser son Souverain devant les Etats, & de présider au jugement ; mais l'histoire ne fournit aucun exemple qu'il se soit servi de ce privilège.

JUTURNA. Fontaine du Latium. Les Romains se servaient de l'eau de cette fontaine pour leurs sacrifices, & sur-tout pour ceux de Vesta, où il était expressément défendu d'en employer d'autres : c'est par cette raison sans doute qu'ils l'appelaient l'eau virginale. On trouve dans Virgile que la Naiade qui présidait à cette fontaine, était la sœur de Turnus. Elle fut, disent les autres Poètes, pour prix des sa-

veurs qu'elle avait accordées à Jupiter, élevée au rang des Divinités inférieures, & devint par-là la surintendante des lacs, des étangs, & des rivières d'Italie.

JUVENTAS. Cette Divinité des Romains présidait à la Jeunesse, depuis que les enfans avaient pris la robe appelée *prætexta*. Elle eut un Temple à Rome.

K

KAABA ou CAABAH. Maison quarrée que les Arabes Musulmans appellent en leur langue Mesged; mot dont on a fait Mesgida, puis Mesquita, & enfin Mosquée. C'est le Temple dans lequel les Mahométans adorent & prient Dieu, selon les cérémonies établies dans leur religion. Suivant la tradition orientale cette maison fut bâtie par Abraham & par Ismaël son fils, & c'est vers elle que les fideles doivent se tourner pour prier, dans quelque partie du monde qu'ils se trouvent. (*Voyez* KÉBLAH.) La Kaaba est construite de pierre commune, liées avec un mortier de terre rouge: une seule porte ouverte du côté oriental, lui communique le jour: cette porte est fermée par deux battans d'or massif, qui tiennent à des gonds de même métal. Les murailles de cet édifice, ainsi que les planchers d'en-haut & d'en-bas, sont couverts de lames d'or: le seuil de la porte est d'une seule pierre, sur laquelle les dévots viennent se frapper le front. Les murs en-dehors sont entièrement cachés par une étoffe noire qui ne laisse voir que la platte forme revêtu

d'or. (*Voyez* PÉLERINAGE de la Mecque.)

KABANI. C'est le nom qu'on donne dans le levant à un Officier dont les fonctions répondent en quelque façon à celles d'un Notaire parmi nous. Pour qu'un acte ait quelque force en justice, il faut nécessairement qu'il ait été dressé par un Kabani. Cet homme public a aussi l'inspection du poids des marchandises.

KABBADE. C'est une espèce d'habit militaire que portaient les Grecs modernes. Il était court, serré, sans plis, ne descendait que jusqu'au joint de la jambe, ne se-boutonnait qu'au bas de la poitrine avec de gros boutons, se ceignait d'une ceinture, & était bordé d'une frange, que la marche faisait paraître en ouvrant le Kabbade. On prétend que c'est le *Sagum* des Romains qui avait dégénéré chez les Grecs. L'empereur & le despote portent le Kabbade pourpre ou violet.

KABIN. C'est chez les Mahométans une espèce de mariage contracté pour un certain tems. Lorsqu'un homme veut épouser une femme pour un tems limité, il se rend avec elle chez le Cadi,

& promettre de lui donner une somme lorsqu'à l'expiration du terme il la renverra.

KADARIS. Hérétiques Mahométans qui nient les décrets de la Providence divine & la prédestination, & soutiennent que l'homme, comme agent libre, peut selon sa volonté faire de bonnes ou de mauvaises actions. Cette secte est entièrement opposée à celle des Jabaris.

KADESADELITES. C'est le nom de certains sectaires Mahométans qui reconnaissent pour chef un nommé Birgali-Effendi, qui a inventé plusieurs cérémonies qui se pratiquent aux funérailles. Lorsqu'on prie pour les âmes des défunts, l'Iman ou Prêtre crie de toute sa force aux oreilles du mort : » Ressouviens-toi qu'il n'y » a qu'un Dieu & qu'un Prophète. «

KADOLÉS. Les Hétruriens & les Pélasges nommaient ainsi leurs Prêtres, qui étaient les dépositaires des choses secrètes de la religion aux mystères des grands Dieux. Ils aidaient les principaux Ministres dans les fonctions des sacrifices & dans les fêtes qui se célébraient en l'honneur des morts. Les Kadolés chez les anciens Grecs tenaient la place des Camilles chez les Romains.

KADRI. Moines Turcs de la plus grande indécence, qui vont presque nus, pratiquent les plus grandes austérités, & forment des danses, qu'ils continuent pendant six heures de suite, & souvent tout le jour, en répétant sans cesse *hu, hu, hu*, qui est un des noms de Dieu, jusqu'à ce qu'ils

tombent à terre le corps couvert de sueur, & la bouche remplie d'écume. On a fait de vaines tentatives pour détruire cette secte de fanatiques, elle subsiste toujours.

KALENTAR. C'est dans la Perse le nom que l'on donne au premier Officier municipal d'une ville, dont la dignité répond en quelque sorte à celle de Maire en France. Il est chargé de la perception des impôts, & souvent il fait les fonctions de sous-Gouverneur.

KALIFAT. Ce mot Arabe signifie Vicaire ou successeur. C'est une dignité souveraine chez les Musulmans, qui donne un pouvoir absolu, & une autorité indépendante sur tout ce qui regarde la Religion & le gouvernement politique. Ce nom doit son origine à Aboubeker, qui après la mort de Mahomet fut choisi pour lui succéder, & qui prit le titre de Vicaire du Prophète, ou de l'envoyé de Dieu. Omar, qui régna après Aboubeker, sans quitter le titre de Kalife, ou Calife, prit celui d'Emir Alm'oumenin, c'est-à-dire, de Commandant des fidèles, & tous les successeurs de Mahomet l'ont conservé depuis. Les zelés Musulmans veulent que ce titre de Kalife signifie, *Vicaire de Dieu en terre*, parce que Dieu le donna à Adam, avant de l'avoir créé, par ces paroles qui se trouvent dans un chapitre de l'Alcoran : » établissons un Vicaire, ou » Lieutenant, qui tienne notre » place sur la terre. « Le siège des Kalifes fut d'abord établi à Médine en Arabie, où Mahomet

mourut & fut enterré. Ali son gendre le transféra à Coufah; il fut depuis fixé à Damas en Syrie, transporté encore à Coufah, puis à Anbar, près de la Chaldée, & enfin à Bagdat. Cette succession des Kalifes a duré jusqu'à l'an 655 de l'hégire, remède auquel les Tartares s'emparèrent de Bagdat & firent mourir Mostâzém, le dernier des Kalifes de la race des Abbassides, descendans d'Aboul 'A'bbas Saffah. Plusieurs Kalifes, prétendant descendre de cette illustre famille, ont obtenu cependant dans le Caire de grands honneurs de la part des Sultans d'Egypte; mais ces honneurs extérieurs regardaient particulièrement la Religion, & le nom de Kalifes qu'ils portaient, ne les empêchait pas d'être sujets des Sultans.

En qualité d'Iman, & de Chef souverain de la Religion Musulmane, le Kalife avait le droit de commencer la prière publique, tous les vendredis de chaque semaine, dans la principale Mosquée, & de faire prononcer le Kotbah, (*Voyez* КОТБАМ) ou sermon. Radhi, vingtième Kalife, de la maison des Abbassides est le dernier qui ait prononcé lui-même ce sermon. Il établit des *Khathibs*, qui remplirent cette fonction; mais ni lui ni ses successeurs, en santé, ne se dispensèrent jamais de commencer la prière. Les Kalifes devaient commander les armées & conduire en personne les pèlerins à la Mecque; ils donnaient des lettres patentes d'investiture, des robes, des épées, & des étendards aux

Princes Musulmans, qui ayant secoué leur autorité, voulaient bien encore se dire leurs vassaux: quelques sommes d'argent leur obtenaient ces lettres dont leur puissance les mettait en droit de se passer.

Ces Kalifes, sans autorité temporelle, mais Chefs suprêmes de la Religion, n'allaient à la Mosquée que montés sur des mules, dont les Sultans Selgiucides, quoique maîtres absolus dans Bagdat, tenaient humblement l'étrier, & conduisaient à pied la mule par la bride, jusqu'à ce qu'il plût au Kalife de leur permettre de monter à cheval. Il y avait toujours à une des fenêtres du palais des Kalifes, une pièce de velours de la longueur d'environ vingt coudées, qui pendait sur la place jusqu'à la portée de la main, & qu'on appelait la manche du Kalife. Chaque jour tous les Seigneurs de la Cour étaient obligés de venir baiser cette étoffe & de frapper avec le front, le seuil du palais. C'était ainsi que les Souverains réels des Musulmans nourrissaient l'orgueil excessif des Kalifes, dans le moment même qu'ils travaillaient à leur arracher ce qu'il leur restait encore de pouvoir. Nuls Princes dans l'univers n'ont été ni plus absolus, ni plus puissans, ni plus fastueux que les Kalifes; Mostâzém avait sept cents femmes dans son harem & elles étaient gardées par trois cents eunuques: mais sous le règne des Bouïdes en Perse, toute cette splendeur s'évanouit; on leur ôta jusqu'à leurs Visirs & on ne leur laissa qu'un simple Secrétaire, pour ré-

gler les affaires particulieres de leur maison. Bientôt ils furent réduits aux simples fonctions spirituelles de la Mosquée ; ils se virent déposés par les Sultans, & l'on en vit demander l'aumône. Ils firent souvent des efforts pour ressaisir l'autorité qui échappait de leurs mains , mais les Sultans Mamelucs , maîtres de l'Egypte , firent échouer toutes leurs tentatives ; ils se servaient d'eux pour se faire confirmer & autoriser auprès des Peuples , par des cérémonies , qui les rendaient respectables , ou pour priver de l'autorité royale ceux qui étaient déposés.

Les souverains Musulmans eurent long-tems une grande vénération pour les Kalifes ; l'Empereur Bajazet , envoya des présens au Kalife Motavakkel , l'an 797 de l'hégire , en le priant de vouloir le confirmer dans sa dignité royale par des Lettres Patentes.

Il y a eu aussi des Kalifes en Afrique & en Espagne , & dans l'Émen ou Arabie heureuse.

KALLAHOM. Officier du Royaume de Siam , qui a le département de la guerre , des fortifications , des armes , des arsenaux & des magasins. Sa charge lui donne le droit de commander les armées , mais les éléphants qui en font la principale force , sont sous la direction d'un autre Officier. Les voyageurs prétendent que le Roi de Siam entretient jusqu'à dix mille éléphants.

KALMUKS. C'est improprement que les Russes & les Tartares Mahométans , donnent ce nom au

peuple immense qui habite cette vaste région , qui s'étend depuis la mer Caspienne & la rivière Jaik jusqu'au mont Altay ; ils le regardent comme un affront & prétendent avoir plus de droit à celui de Mongols que leurs voisins. Ils s'appellent *Eluths*. Ils sont robustes , d'une taille médiocre & bien prise , la tête grosse & large , le visage plat , le teint olivâtre , les yeux noirs & brillans , le nez plat & presque au niveau des autres parties du visage , les oreilles fort grandes , peu de barbe , les cheveux noirs & aussi forts que le crin de leurs chevaux. Les femmes ont à peu près les mêmes traits , mais plus délicats. Les Eluths en général sont attachés aux principes naturels de l'honnêteté & ne cherchent point à nuire. Quoiqu'extrêmement courageux , ils ne s'adonnent pas au pillage , comme les Tartares leurs voisins , avec lesquels ils sont continuellement en guerre. Ils se permettent la pluralité des femmes , sans y comprendre les concubines qu'ils choisissent entre leurs esclaves , & peuvent épouser leurs plus proches parentes à l'exception de leur mere , encore peut-on présumer que l'âge les arrête plutôt que la loi. Le mariage d'un pere avec sa fille n'est pas rare parmi les Eluths. D'un autre côté , ils cessent de coucher avec leurs femmes si-tôt qu'elles ont atteint quarante ans , & ne les regardent plus que comme les premieres servantes de la maison. Les enfans des concubines passent pour légitimes & ont le même droit que les autres à l'héritage du pere ,

avec cette seule différence, que dans la famille d'un Kan ou d'un Chef de Tribu, le fils aîné des femmes légitimes succède avant ceux des concubines. Les enfans des femmes publiques sont regardés avec une sorte de mépris & succèdent rarement à leurs peres, par rapport à l'incertitude de leur naissance. Rien n'approche du respect que les enfans de tout âge & de toute condition rendent à leur pere; ils n'ont pas les mêmes égards pour leur mere. Ils pleurent long-tems un pere & se privent de tous les plaisirs, jusqu'à renoncer pendant plusieurs mois au commerce même de leurs femmes. Ils lui font de magnifiques funérailles & regardent comme le devoir le plus indispensable d'aller chaque année pleurer sur son tombeau.

KAMAETZMA. Divinité Indienne, que les Bramines disent être femme de leur Dieu Ixora: elle préside aux fruits & ressemble en tout à la Pomme des Romains. Chaque année on célèbre dans les Pagodes qui lui sont dédiées, une fête solennelle en son honneur. Tous les dévots viennent en foule lui faire des offrandes de fleurs & de fruits, qui sont sans doute les prémices de leur récolte: ils déposent ces présens dans son Temple & croient fermement que la Déesse ne dédaigne point de s'en nourrir; la fourbe de ces Prêtres, égale à celle des Ministres de Bel, si adroitement confondus par Daniel, sert à accréditer cette erreur. Dès que la nuit est venue, on fait sortir tous les Indiens de la Pagode,

dans laquelle on ne laisse qu'un jeune enfant, & on en ferme exactement la porte. Pendant la nuit un Prêtre rentre dans le Temple, par un chemin souterrain, il emporte tous les fruits, & emmène avec lui l'enfant, qu'il reconduit le lendemain matin, couronné de fleurs, dans l'endroit qu'il occupait la veille. Les portes s'ouvrent, le peuple rentre, & ne trouvant plus les offrandes, il crie *miracle* & redouble de dévotion pour son idole l'année suivante.

KAMEN. Ce mot signifie *roche* en langue Russe. Les Païens qui habitent la Sibérie, ont une singulière vénération pour les roches, & sur-tout pour celles qui leur paraissent d'une forme extraordinaire. Ils leur supposent le pouvoir de leur faire du mal, & dans cette idée ils font souvent un long circuit, pour n'en pas approcher. Lorsqu'ils veulent se les rendre favorables, ils attachent à ces rochers des choses de peu de valeur, mais considérables pour eux sans doute, puisqu'ils possèdent à peine le nécessaire.

KAMTSCHADALI. Peuples qui habitent près du golfe de Kamtschatka, au nord de la Sibérie. Ils sont d'une taille médiocre & portent une fort longue barbe. Leurs habits sont faits de peaux de zibelines, de loups, de rennes ou de chiens. L'hiver ils se retirent sous terre & l'été ils demeurent dans des cabanes élevées, où ils montent par des échelles. Leur nourriture ordinaire consiste en chairs d'animaux qu'ils tuent à la chasse, & en poissons qu'ils pê-

chent avec beaucoup d'adresse ; qu'ils mangent presque toujours crus & gelés & souvent même pourris. Ils conservent des provisions dans des fosses. Pour faire cuire ces alimens, ils les jettent dans des vases, où ils introduisent des pierres rougies au feu.

KAN. Titre que prennent les souverains ou Chefs des Tartares. Celui de Crimée est sous la protection des Turcs ; & soit que ses sujets se plaignent de lui, ou qu'il trouve le secret de s'en faire aimer, il n'en est pas moins chancelant dans cette place éminente, pour peu que la politique de la Porte exige qu'il soit déposé. Souvent il passe de la souveraineté à Rhodes, qui pour l'ordinaire lui sert d'exil & de tombeau. Cependant comme au défaut de la race Ottomane, les Kans de Crimée sont les légitimes successeurs à l'Empire, le Grand Seigneur n'oserait exterminer cette famille, & lorsqu'il dépose un Kan, il doit nommer pour lui succéder un Prince du même sang.

Le Kan des Tartares Koubans, s'est maintenu dans l'indépendance jusqu'à présent.

Le Kan des Tartares Mongules est plutôt l'allié des Chinois que leur vassal.

Ceux du Daghestan sont libres, & quoiqu'ils aient des Kans ils s'embarrassent peu de leur obéir.

Les autres Kans sont sous la protection de la Russie, ou Chefs d'une Nation libre & turbulente, qui ne reconnaît leur autorité qu'autant qu'il lui plaît.

KAN-JA. Fête solennelle que célèbre toutes les années le Roi

de Tunquin. Le jour destiné pour cette cérémonie, le Prince accompagné des principaux Seigneurs de la Cour se rend dans une grande pièce de terre hors la ville : là il prend la charrue & forme quelques sillons ; ses courtisans l'aident dans ce noble exercice, & les laboureurs continuent le travail. La fête est terminée par un superbe festin. Les Tunquiniens vraisemblablement ont emprunté cette cérémonie des Chinois, chez lesquels l'agriculture est dans le plus haut degré d'honneur. (V. AGRICULTURE) (fête de l').

KANGUE. C'est le nom d'un supplice fort en usage à la Chine. Il consiste à enfermer le cou du coupable entre deux pièces de bois, de la pesanteur depuis cinquante jusqu'à deux cens livres, suivant l'énormité du crime. Dans cet état le criminel ne peut voir ses pieds, ni porter ses mains à sa bouche, en sorte que souvent il succombe sous le poids de cette machine, & expire faute de nourriture, à moins que quelque personne charitable ne lui présente ses alimens. La nature du crime & le tems que doit durer le châtiment sont écrits sur un papier attaché à cet instrument. Le terme de la punition étant expiré, le criminel se présente devant le Juge qui a prononcé la sentence, il reçoit une forte réprimande & la bastonnade, après lesquelles il est remis en liberté.

* KANNO. C'est le nom sous lequel les habitans des pays intérieurs de l'Afrique, vers Sierra Leona, désignent l'Ette suprême. Ils veulent bien lui accorder la

toute-puissance, l'omniscience, l'ubiquité, l'immenfité, mais ils lui refusent l'éternité. Pour arranger leur système, ils prétendent qu'il mourra, & qu'il aura un successeur qui punira les crimes & récompensera les vertus. Malgré cette idée qu'ils ont de la Divinité, ils ne laissent pas de rendre un culte religieux à certains esprits, qu'ils nomment Jannanins, & qui selon eux habitent les tombeaux. (*Voyez JANNANINS.*) C'est à ces prétendus esprits que les Negres ont recours dans toutes leurs calamités, ce sont eux qu'ils consultent avant que de rien entreprendre de considérable. Chaque habitation a un lieu destiné pour y adorer le Jannanin tutelaire, & il est défendu aux femmes & aux enfans d'en approcher.

KANUN. C'est le nom d'un repas que les Russes font tous les ans sur les tombeaux de leurs parens : on appelle aussi de même la veille des grandes fêtes. Ce jour-là l'ancien de l'Eglise fait brasser de la biere pour la communauté, & la distribue à ceux qui ont donné à la quête qu'il ne manque jamais de faire auparavant. On ne célèbre pas bien cette solemnité & l'on ne perd absolument la raison dans ces sortes de repas.

KAPIGILAR-KEAJASSI. Colonel des gardes de sa Hauteffe, qui fait à la Porte les fonctions de Maître des Cérémonies, & qui est particulièrement chargé d'introduire toutes les personnes qui doivent avoir audience du Grand Seigneur. Cette charge est très-

lucrative ; celui qui en est revêtu, porte pour marque de sa dignité une veste de brocard à fleurs d'or, fourrée de zibelines, le gros turban comme les Visirs, & une canne à pomme d'argent. Le Kapi-gilar-Keajassi, remet au Grand Visir les ordres du Sultan & commande aux Capigis & aux Capigis-Bachis. (*Voyez ces deux mots.*)

KAPTUR. Pendant la diète convoquée pour l'élection d'un Roi de Pologne, on établit une commission de dix-neuf personnes choisies entre tous ceux de l'état, qui possèdent les plus éminentes dignités. Ce Tribunal juge en dernier ressort toutes les affaires criminelles, & il a particulièrement l'inspection sur les brouillons qui voudraient troubler la tranquillité publique. C'est cette commission que l'on nomme Captur, & dont le pouvoir cesse aussitôt que le Roi est élu.

KARDAN. Le fameux voyageur, Marco Polo, raconte que dans le Kardan, Province de Catay, aussitôt qu'une femme a mis au monde un enfant, elle se leve, elle lave son fruit & l'habille : Le mari se met au lit avec l'enfant, s'y tient pendant quarante jours & reçoit des visites, tandis que la femme apporte des bouillons, prend soin des affaires & nourrit l'enfant de son sein. Purchas observe, que Strabon, L. iv. rapporte la même chose des Espagnols, Apollonius des Tibériens, & Lérino des Brasiiliens.

KARESMA. Nom de certaines hôtelleries de Pologne, que l'on

trouve sur les grands chemins, ou dans les fauxbourgs des villes : ces Karesma sont composés d'une vaste & large écurie à deux rangs, au milieu de laquelle il reste un grand espace pour placer les chariots. Une grande salle à poêle & à cheminée reçoit indistinctement tous les voyageurs, à qui le maître du Karesma, soit Juif, soit payfan, vend le foin, l'avoine, la paille, la bierre & l'eau-de-vie, au profit de son Seigneur. Cette salle, les jours de fête, sert de lieu d'assemblée aux habitans de l'endroit, qui y boivent, mangent, dansent & fument, & ne s'en retirent qu'après avoir dépensé tout leur argent, & perdu le peu de raison qu'il est permis de leur supposer.

KARI-CHANG. Livre que les habitans de l'île de Formose ont en grande vénération, & au sujet duquel ils débitent une fable assez singulière. Un particulier, disent-ils, avait reçu de la nature un corps extrêmement difforme, & chaque jour ses compatriotes en prenaient occasion de l'injurier & de l'accabler d'opprobres. Indigné de leur procédé, il pria les Dieux de le recevoir au ciel, la première fois qu'il serait aussi grièvement insulté. Sa prière fut exaucée, il y monta, & sans doute qu'il fut reçu au nombre des Divinités; car quelque tems après, étant descendu dans l'île de Formose, il y apporta le Kari-Chang, qui est une règle de conduite, en vingt-sept articles, dont l'observation d'un seul devait attirer sur la tête des habitans les plus affreuses calamités, Pendant le tems

d'abstinence, imposé par ce Kari-Chang, il est défendu de bâtir des maisons, de vendre des peaux, de se marier, d'avoir commerce avec une femme, pas même avec sa femme légitime, de semer, de forger des armes, de faire quelque chose de neuf, de tuer des cochons, de donner un nom à un enfant nouveau né, & de se mettre en voyage, quand on n'est jamais sorti de chez soi. Tels sont les principaux articles du Kari-Chang.

KASIEMATZ. On donne ce nom au Japon à un quartier des villes, qui est particulièrement affecté aux courtisannes & aux filles de joie. C'est entre les mains des Directeurs de ces endroits de débauche, que les pauvres Japonais mettent leurs filles dès l'âge de dix ans; elles y apprennent à chanter, à danser, à jouer des instrumens, & à se rendre agréables aux libertins qui viennent les visiter. Le profit qui revient de ce honteux trafic appartient aux Directeurs. Ces filles perdues, au bout d'un certain tems peuvent se marier, & ne laissent pas de trouver quelquefois de très-bons partis. Pour sauver le blâme que les Japonais pourraient encourir, en épousant ces femmes, ils ont coutume de dire, que ce n'est pas la faute de ces malheureuses, si elles ont été prostituées par leurs parens. Au reste, les Directeurs de ces Kasiematz sont abhorrés dans tout l'Empire, & mis au même rang que les bourreaux.

KASMILLE. Divinité extrêmement révérée par les Samothraces, & à laquelle ils attribuaient à peu

près les mêmes fonctions dont Mercure était chargé chez les Grecs & les Romains.

KAT-CHERIF. Les Tutes appellent ainsi les Ordonnances émanées directement du Grand Seigneur. Ces mandemens sont écrits par des Secrétaires & marqués de l'empreinte du nom du Monarque, mais en cet état on les nomme simplement *Tura*; pour obtenir le nom de *Kat-Cherif*, il faut que le Sultan écrite de sa propre main au bas du *tura*, ces mots: « que mon commandement soit exécuté selon sa forme & te neut. » Lorsqu'un Turc reçoit un tel Kat-Cherif, il doit, avant de l'ouvrir, le porter à son front, & le baisser respectueusement après l'avoir passé sur ses joues, pour en essuyer la poussière.

KAVRE-YSAOUL. C'est un corps d'Huissiers à cheval qui fait partie de la garde ordinaire du Roi de Perse. Ces soldats sont au nombre de deux mille: ils doivent pendant la nuit veiller à la sûreté du palais. Quand le Monarque monte à cheval, ce sont eux qui écartent la foule, & lorsqu'il donne audience aux Ambassadeurs étrangers, ils ont soin que tout se passe dans l'ordre prescrit & en silence. Une de leurs plus importantes fonctions, c'est d'arrêter les Kams & les autres courtisans disgraciés & de leur trancher la tête lorsque le Prince l'ordonne.

KEAJA ou KIAHIA. Lieutenant des grands Officiers de la Porte Ottomane, dont le nom signifie proprement un député qui fait les affaires d'autrui. Les Janissaires & les Spahis ont leur

Kiahia, qui reçoit leur paye & la leur distribue. Le Muphti & les Bachas ont les leurs, qui sont comme les Surintendans de leur Cour particulière: mais le Kiahia du grand Visir est le plus considérable de tous: C'est par son canal que les grâces s'obtiennent, que les audiences se ménagent, & cet Officier, qui est toujours nommé par le Sultan, se voit caressé par tous les Ministres étrangers, qui n'oseraient rien proposer au grand Visir, sans en avoir auparavant communiqué avec lui. Lorsque le Kiahia quitte sa place, il est ordinairement honoré de trois queues. On dit communément à Constantinople, « le Kiahia est pour moi » le Visir, le Visir est mon Sultan, & le Sultan n'est pas plus » que le reste des Musulmans. «

KEBER. Nom d'une secte chez les Persans. On ne sait s'il sont Persans originaires, parce qu'il n'ont rien de commun avec eux que la langue. On les reconnaît sur-tout à leur longue barbe, & à la régularité de leur vie (*Voyez GAURES.*)

KÉBLAH. Point du ciel vers lequel tous les Orientaux dirigent leurs prières. Les Juifs se tournent du côté de Jérusalem, les Sabéens vers le méridien, & les Gaures, successeurs des Mages, vers le soleil levant. Les Musulmans ne pourraient légitimement prier, s'ils n'étaient pas tournés du côté de la maison sacrée, c'est-à-dire, vers le Temple de la Mecque; c'est pour cela que dans toutes les Mosquées, il y a une niche, qu'ils regardent constamment pendant leur dévotion.

KÉIROTONIE. Manière de donner sa voix à Athènes, par l'élévation des mains. Lorsqu'il était question d'élire des Magistrats dans cette Capitale de l'Attique, on assemblait le peuple, & chaque Citoyen élevait la main pour donner son suffrage : on les comptait alors, & la pluralité remplissait les charges vacantes. Cet usage fut suivi par les Romains dans plusieurs occasions. Dans les commencemens du Christianisme, lorsqu'il était nécessaire d'élire des Evêques & des Prêtres pour remplir les fonctions ecclésiastiques, les fidèles s'assemblaient, on proposait des sujets, & chacun élevait la main, pour donner sa voix.

KÉRAMIENS. Nom de certains sectaires Mahométans, qui croient que Dieu a des yeux, des pieds, des mains, & en un mot, qu'il a un corps, parce que leur faux Prophète, en parlant de l'Etre suprême, s'est servi de ces expressions métaphoriques dans son Alcoran. Ils tiennent cette grossière erreur de leur Chef Mohammed-Ben-Kéram.

KHAZINE. C'est ainsi qu'on nomme le trésor du Grand Seigneur, où sont déposés les registres des recettes, des comptes des Provinces. Tous les jours de Divan, on ouvre ce trésor pour y mettre ou pour en tirer quelque chose. Ceux qui sont chargés de ce premier dépôt doivent se trouver à l'ouverture des portes & des caisses. C'est le Tchaouch-Bachi, qui leve en présence la cire qui bouche le trou de la serrure : il la porte au grand Visir, qui la

baïse & l'examine ensuite ; il tire de son sein le sceau du Sultan, qu'il porte toujours sur lui, & le remet entre les mains du Tchaouch-Bachi. Cet Officier va sceller le trésor, & rapporter le sceau au grand Visir avec les cérémonies précédentes. Lorsque les Officiers du Sultan entrent dans le trésor où est déposé l'argent, les habits qui les couvrent ne doivent point avoir de poches.

KHAZKIL. Nom que les Musulmans donnent au Prophète Ezéchiel, qui est un de quatre grands Prophètes de l'ancien Testament. On trouve dans ses prophéties, particulièrement la captivité des Juifs, la ruine de Jérusalem, le retour de ce peuple dans sa patrie, & le rétablissement du Temple. Dans le chapitre de l'Alcoran, intitulé, *Bacrat*, on trouve ces paroles, qui ont rapport au Prophète Ezéchiel : » n'avez-vous pas » vu ou admiré ceux qui sorti- » rent de leur pays par milliers » pour se garantir de la mort ? » Dieu leur dit : mourez tous, & » ils moururent tous ; puis, il leur » rendit la vie. En vérité Dieu est » toujours prêt à faire des grâces » aux hommes, & cependant la » plupart d'entr'eux n'en font pas » reconnaissans comme ils le doivent. « Pour expliquer ce passage, Hossein Vâez rapporte l'histoire suivante. La peste s'étant manifestée dans la petite ville de Davatdan, une partie des habitans quitta ses foyers, & plusieurs d'entr'eux conserverent leur vie. Une partie de ceux qui demeurèrent, mourut. Une autre année la peste ayant repassé, tous les citoyens

citoyens quitterent la ville & emmenerent leurs troupeaux, pour se garantir de la mort. Lorsqu'ils furent arrivés dans une profonde vallée entre deux montages, deux anges, qui gardaient l'entrée & la sortie de ce lieu, leur annoncerent de la part de Dieu qu'ils allaient mourir : ils moururent en effet, avec leurs troupeaux. Sitôt que cette terrible marque de la puissance de Dieu fut venue à la connaissance des bourgades voisines, les habitans coururent pour rendre les derniers devoirs à ces cadavres, mais ils ne purent les enterrer, & fermentent avec une muraille les deux avenues de cette vallée. Bientôt les chairs furent consumées & il ne resta que les os. Après quelques années Khazkil, ou Ezéchiél, passant près de ce lieu & considérant ces os, fit cette priere à Dieu : « O Dieu ! » de même qu'il vous a plu de » manifester sur ceux-ci votre puissance avec terreur, regardez-les » maintenant avec un œil de clémence & de miséricorde. « Dieu exauça la priere du Prophète : il rendit la vie à ces corps ; mais la vue d'un si grand miracle ne toucha pas les Juifs ; ils conserverent la dureté de leur cœur, & ne payerent un si grand bienfait que par leur ingratitude. L'auteur Musulman exhorte ses freres à mettre cette histoire à profit.

KHUMANO-GOO. Billets que les Jammabos (*Voyez JAMMABOS*) vendent aux Japonois. Ces Goos sont des papiers sur lesquels ces fourbes tracent diverses figures de corbeaux, d'oiseaux de mauvais augure & de prétendus

caracteres magiques. Ils les distribuent aux dévots comme un préservatif assuré contre la puissance du malin esprit. Les plus renommés de ces billets viennent de l'endroit nommé Khumano, & c'est par cette raison qu'ils en portent le nom. La façon d'employer les Goos dans les épreuves, est d'en faire avaler à l'accusé un petit morceau avec une fort grande quantité d'eau ; s'il est coupable, le Goo lui cause d'effroyables douleurs dans les entrailles, & elles ne cessent que lorsqu'il a avoué son crime.

KI Ce mot en Persan & en Turc signifie Empereur. Le Roi de Perse, voulant donner un titre magnifique au Roi d'Espagne, le nomma *Ki*. Ispania, Empereur d'Espagne. Chez les Tartares Mongules, le mot *Ki* signifie un étendard : chez les Chinois, *Ki* est le nom de plusieurs villes, & celui de plusieurs mois lunaires.

KIAKKIAK. C'est le nom d'une Divinité adorée dans le Royaume de Pégu, & que les idolâtres qui l'habitent, honorent comme le Dieu des Dieux. Ils le représentent sous une figure humaine, qui a vingt aunes de longueur, & dans l'attitude d'une personne qui dort. Suivant la tradition du pays, ce Dieu est endormi depuis plus de six mille ans, & son réveil annoncera la destruction de ce monde. Cette fameuse idole est placée au milieu d'un Temple magnifique, dont les portes sont toujours ouvertes ; & l'entrée en est permise à tout le monde.

KIJOUN. Idole que les Israélites adorèrent dans le désert, &

que l'on a lieu de croire être la même que Moloch.

KILAKI ou **KILANI**. Nom de certains Tartares Orientaux, qui habitent les environs de l'embouchure du fleuve Amour. Ce peuple va exactement tout nud, & travaille, dit-on, en fer. Il a le secret d'apprivoiser les ours, & il s'en sert, comme nous faisons de nos chevaux.

KILARGI-BACHI. Grand Echanfon de l'Empereur des Turcs, qui est ordinairement tiré du corps des Ichoglans, & qui est toujours fait Bacha, lorsqu'il sort de charge. Le Kilatquer-Odari, Substitut du grand Echanfon, a sous sa garde la vaisselle d'or & d'argent du Serrail.

KING. Mot qui signifie *doctrine sublime*. Les Chinois donnent ce nom à cinq livres remplis de mystères incompréhensibles, de préceptes religieux, d'ordonnances légales & de traits d'histoire pour lesquels ils ont la plus grande vénération. Leurs Lettrés passent leur vie à débrouiller le cahos Indéchiffrable du premier livre, appelé U-King, qui n'est qu'un assemblage informe de figures hiéroglyphiques, auxquelles on peut faire signifier tout ce que l'imagination la plus déréglée est capable d'inspirer.

KINIAN-SUDDAR. Ces mots signifient à la lettre, *acquisition d'étoffe*. C'est une espèce de serment fort en usage parmi les Juifs. Il consiste à toucher l'habit ou le mouchoir des témoins qui assistent à un marché ou à une convention, & cette cérémonie assure la validité du marché ou de la

convention, & vaut le seing d'un Notaire; car la simple déposition d'un des témoins suffit pour faire condamner celui qui voudrait revenir contre son serment. Ordinairement ces sortes de marchés se font en présence de trois témoins.

KIOSCHE. Pavillon qui orne la plupart des jardins de Constantinople & des environs. » Les » Kiosches, dit M. Girardin, sont » les plus agréables bâtimens » qu'aient les Turcs: ils en ont » sur le bord de la mer & des » rivières, mais sur-tout dans » les jardins proche des fontai- » nes; & voici à peu-près leur » maniere. Ils élèvent un grand » fallon sur quantité de colon- » nes ou de figures octogonales » ou dodécagonales: ce fallon » est ouvert de tous côtés, & » on en ferme les ouvertures avec » de grands matelats qui s'élé- » vent & qui se baissent avec » des poulies du côté que vient » le soleil, pour préserver de la » chaleur pendant l'été; le pavé » est ordinairement de marbre, » & ils font au milieu & en plu- » sieurs coins différentes fontai- » nes, dont l'eau coule après sa » chute à travers le fallon par » quantité de petits canaux. Il » y a un lieu élevé qui règne » tout à l'entour, qu'on couvre, » pour s'asseoir, de riches tapis » & de grands carreaux faits des » plus riches étoffes de Perse & » de Venise; le plancher lam- » brissé est divisé en plusieurs » compartimens dorés & azurés » agréablement, sans représen- » ter pourtant aucune fleur, ni

» aucun animal, cette sorte de
 » peinture étant défendue parmi
 » les Turcs. Le frais, règne tou-
 » jours dans ces salons, qui sont
 » ordinairement élevés de terre
 » de cinq ou six marches. Les
 » plus riches de l'Empire en ont
 » dans leurs jardins, où ils dor-
 » ment après dîner en été, &
 » où ils entretiennent leurs amis
 » à leurs heures de loisir. »

KISLAR - AGA. Chef des Eunuques noirs, Surintendant des appartemens des Sultanes, & l'un des premiers Officiers du Serrail de Constantinople. Le Kislar-Aga a sous lui un grand nombre d'Eunuques noirs chargés de la garde des Odalisques, & qui veillent sans cesse sur ces jeunes victimes avec la plus scrupuleuse exactitude. Son crédit est égal à celui du Capigi-Bachi, ou grand-maître du Serrail. Comme ordinairement il est le favori du grand Seigneur, tous les Officiers de l'Empire cherchent à se ménager sa protection par de riches présents : les Sultanes de leur côté s'efforcent de lui plaire, & sont toujours prêtes à favoriser ses intrigues : en sorte que le Kislar-Aga, presque toujours ennemi du grand Visir, donne le branle à toutes les affaires, & en détermine le succès, selon son caprice ou ses intérêts.

KISTNERAPPAN. Divinité qui préside aux eaux chez quelques peuples idolâtres de l'Inde : c'est leur Neptune. Lorsque parmi eux il se trouve un malade prêt à rendre le dernier soupir, ils vont puiser de l'eau dans la plus prochaine rivière, & lui en versent

dans les mains, en priant à haute voix le puissant Dieu Kistnerappan d'offrir lui-même l'ame du Moribond à l'Etre suprême, & de permettre que l'eau qu'ils viennent de lui répandre dans les mains, le lave de toutes ses souillures.

KIU-GIN. C'est le nom que l'on donne à la Chine au second grade des Lettrés Chinois : & ce n'est qu'après l'examen le plus rigoureux, qu'il est possible d'y parvenir. Les Kiu-Gins portent une robe brune bordée d'une étoffe bleue, & un oiseau d'argent doré sur leur bonnet. Les Tin-Sé, Docteurs du troisième grade, sont choisis parmi les Kiu-Gins, qui peuvent parvenir à la dignité de Mandarins.

KIWASA. Idole adorée par les sauvages de la Virginie. On représente souvent Kiwasa avec une pipe à la bouche, & même il fume réellement. Un Prêtre se cache derrière l'idole, & fume adroitement pour elle. L'obscurité du lieu aide à la fourberie, & le peuple superstitieux & ignorant est trompé, & craindrait d'être désabusé. Kiwasa rend des oracles, on le consulte pour la chasse, & dans des occasions de moindre importance. Lorsqu'il est nécessaire de l'évoquer, quatre Prêtres se rendent au Temple du Dieu ; & par le moyen de certaines paroles mystérieuses, ils le conjurent ; Kiwasa descend alors sous la figure d'un beau jeune homme, & répond aux demandes qui lui sont faites, ensuite il reprend le chemin du ciel.

Les Virginiens adorent aussi le

soleil ; dès la pointe du jour , ils vont se laver dans une eau courante en son honneur , & ils lui font une offrande de tabac : ils reconnaissent un Dieu bienfaisant qui est dans les cieux , & dont les bénignes influences se répandent sur la terre ; il est éternel , heureux , parfait , tranquille , mais *souverainement indifférent*. Il répand ses biens sur les hommes sans choix , sans distinction , & les abandonne entièrement à leur franc arbitre. (S'il est ainsi , il est donc inutile de le prier ; mais les sauvages ne portent pas loin leurs réflexions.) Ils servent Kiwasa comme le Lieutenant de l'Etre suprême , qui trouble l'air , qui excite les tempêtes , & qu'il faut apaiser. On découvre là quelque chose de la doctrine du bon ou du mauvais principe. Quelques Virginiens disent que le Dieu éternel voulant créer le monde , créa d'abord les Dieux subalternes , qu'il établit pour le gouverner , qu'ensuite il créa le soleil , la lune & les étoiles ; & que les Dieux inférieurs créèrent l'eau , d'où ils tirèrent toutes les créatures ; que la femme fut formée avant l'homme , qu'elle eut commerce avec un de ces Dieux créateurs , & mit les hommes au monde. Les Virginiens , comme les autres sauvages , ont des Prêtres qui sont devins & magiciens , & à qui ils confient l'éducation de leur jeunesse. Dans tous les événemens favorables à la nation , ils allument un grand feu , autour duquel ils dansent , en remuant des gourdes & des petites

sonnettes. On pourrait inférer de là qu'ils rendent un culte religieux au feu. S'il vient chez eux un Ambassadeur ou quelqu'étranger considérable , ils ne manquent pas de lui offrir le calumer d'honneur & de paix ; & lorsqu'il va pour se reposer , deux des plus jolies filles du canton sont chargées de le deshabiller , & d'abord qu'il est au lit , elles s'y glissent doucement une de chaque côté , & croiraient violer les droits de l'hospitalité , si elles ne répondaient pas à ses desirs.

Les cérémonies du mariage & des funérailles des Virginiens sont fort peu remarquables. Ils croient l'immortalité de l'ame ; & qu'après cette vie , elle est , suivant ses mérites , heureuse ou malheureuse. Leur enfer est une grande fosse qu'ils placent aux extrémités de l'univers du côté du soleil couchant. C'est-là qu'elles doivent brûler , ou selon d'autres , qu'elles sont suspendues entre le ciel & la terre. Le paradis est aussi placé au soleil couchant derrière des montagnes : c'est-là que les bienheureux chantent , dansent , fument , & se réjouissent avec leurs ancêtres. Ce qu'il y a de singulier , c'est que cette résurrection n'est que pour leurs grands Seigneurs & leurs Prêtres , & que le peuple n'a pas droit d'y prétendre.

KIZILBACHE ou KÉZEILBAIS. Ce mot turc signifie tête-rouge , & c'est le nom que les Turcs donnent aux Persans , depuis qu'Ismaël Sofi , Roi de Perse , ordonna à ses soldats de porter un bonnet rouge , autour duquel il y

eût une écharpe à douze plis en mémoire des douze Imans, successeurs d'Ali, dont il prétendait descendre.

KNÉES. Nom d'une dignité héréditaire parmi les Russes qui répond à celle de Prince parmi les autres nations. Il y a en Russie trois classes de Princes. Ceux qui descendent de Volodimir I, ou qui ont été élevés au rang de Knées par ce Duc de Russie : ceux qui descendent de Souverains étrangers, & qui se sont établis en Russie ; & les troisièmes ceux qui ont été créés Princes par quelque grand Duc.

KNOUT. Supplice en usage chez les Russes. Le Knout est une courroie de cuir épaisse & dure de la longueur d'environ trois pieds & demi, attachée à un bâton long de deux pieds, par le moyen d'une espèce d'anneau qui le fait jouer comme un fléau. Dans les crimes légers on place le criminel sur le dos d'un autre homme, on leve sa chemise, & le bourreau lui applique autant de coups que le Juge l'a ordonné. A chaque coup le sang coule, & la chair s'élève de l'épaisseur d'un doigt. Dans les grands crimes la manière de donner le Knout s'appelle *pino* ; on lie les deux mains du patient par derrière, & par le moyen d'une corde on l'élève en l'air, de façon que ses pieds, auxquels est suspendu un poids considérable, ne touchent point à terre. Lorsqu'il est élevé, ses bras se démettent & viennent par-dessus la tête : alors le bourreau lui applique les coups ordonnés, & à chaque coup on

l'interroge sur son crime & ses complices. Si l'accusé a mérité la mort, on l'attache à une broche, & on le présente devant un grand feu, & pendant que son dos brûle, il est encore interrogé ; cependant si la preuve n'est pas claire contre l'accusé, pourvu qu'il puisse à tems éloignés, soutenir trois fois ces divers tourmens, il est renvoyé absous.

KOBODAI. C'est le nom qu'on donne au Japon à l'instituteur d'un certain ordre de Bonzes, à qui l'on rend les honneurs divins, & devant l'idole duquel on tient perpétuellement des lampes allumées. On ne fait trop par quelle prérogative le couvent de cet ordre sert d'asyle aux criminels.

KO-LAOS. Nom des grands Mandarins de la Chine ; ce sont ordinairement ceux qui se sont distingués dans les plus importantes charges de l'Empire qui parviennent à ce degré éminent. Ils deviennent Ministres, Conseillers du Prince, & Présidens des Tribunaux établis à Pékin. Leur autorité s'étend sur tous les autres Mandarins, dont ils examinent la conduite ; & c'est à l'Empereur directement qu'ils rendent compte des affaires qui leur sont confiées. Les Chinois, en général, ont le plus grand respect pour les Ko-laos.

KOLLOK. Fête que célèbrent avec beaucoup de cérémonies les habitans du Royaume de Pégu. A un jour marqué tout le peuple s'assemble dans une grande place, ou dans un champ hors la ville, pour former une danse mystérieuse en l'honneur des Divinités.

de la terre. Cette danse est ordinairement figurée par des femmes ; mais le plus souvent par des hermaphrodites , dont le nombre est très-considérable dans le pays. Ces personnages amphibies se mettent doucement en mouvement , puis peu à peu ils s'agitent ; mais sur la fin de l'exercice , ils tournent avec une telle vitesse , que l'œil a peine à les suivre. Ils tombent enfin , & pendant quelques minutes on les croirait morts. Ils reviennent de leur extase , & c'est alors qu'ils rendent compte à l'assemblée de la conversation familière qu'ils ont eue avec leurs Dieux. On s'amagine aisément combien ils débitent d'extravagances , & avec quelle attention & quel respect ils sont écoutés. Converser publiquement avec les Dieux , assure le droit d'en imposer aux mortels ; si l'on est persuadé de l'un , on ne doit pas refuser de croire l'autre.

KOLO. Nom que l'on donne en Pologne aux assemblées Provinciales qui se tiennent avant la Diète générale. La noblesse de chaque Palatinat ou Waywodie se rassemble dans une enceinte couverte de planches en pleine campagne , & délibère sur les matières qui doivent être traitées dans l'assemblée générale , & sur les instructions qu'elle veut donner aux Députés qui doivent y être envoyés. Il est rare que ces assemblées Kolo soient tranquilles , & se terminent sans qu'il y ait du sang répandu.

KOM. Grande ville de Perse dans l'Irac-Agémî , où il y a une superbe Mosquée qui ren-

ferme les tombeaux de Cha-Séfi , de Cha-Abas second , de Sidi-Fatima , petite-fille d'Ali , & de Fatima Zuhra , fille de Mahomer. Il y a dans cette Mosquée un grand nombre de chambres , où l'on reçoit , comme dans un sûr asyle , tous les débiteurs qui se trouvent malheureusement hors d'état de satisfaire leurs créanciers ; ils y sont nourris *gratis*.

KOMOS. Nom des Prêtres Ethiopiens qui remplissent dans le Clergé les fonctions de nos Curés , & qui ont une espèce de juridiction sur les autres Prêtres & Diacres , & même sur les Séculiers de leurs paroisses. Ils sont soumis à l'Abuna , seul Evêque d'Ethiopie , (voyez ABUNA) qui , nommé par le Patriarche d'Alexandrie , est indépendant du Souverain. Les Komos ne peuvent jamais devenir Abuna : ils ont la liberté de se marier.

KONQUER. Nom que les Hottentots donnent au chef de chaque peuple particulier qui compose la nation. Cette espèce de dignité est héréditaire ; mais il n'y a aucune distinction personnelle , ni aucun revenu attaché à cette place , si l'on en excepte le singulier honneur de porter une espèce de couronne de cuivre. Le Konquer commande les troupes pendant la guerre ; c'est lui qui traite de la paix ; les autres Capitaines lui sont subordonnés : mais avant de prendre possession de son emploi , il doit faire serment de ne jamais rien entreprendre contre le privilège des Capitaines & du peuple. Il y a apparence que pendant la

paix ce Konquer n'est qu'un chef inutile, & qui ne conserve pas la moindre autorité. C'est un vrai moyen pour perpétuer les guerres, ou pour en faire naître.

KOPIE. Espèce de lances à l'usage des Hussards & des Cavaliers Polonais. Elles ont à peu près six pieds de long. On les attache autour de la main avec un cordon, & on les lance à l'ennemi. Si le coup n'a point porté, on retire le trait au moyen du cordon. S'il a touché l'adversaire, on le laisse dans la blessure, on coupe le cordon, & l'on met le sabre à la main pour terminer le combat.

KORBAN. Sacrifice autrefois en usage parmi les Chrétiens orientaux. Il consistait à conduire avec cérémonie un mouton sur le parvis de la porte de l'Eglise. Le Prêtre sacrificateur bénissait du sel, & en faisait passer dans le gosier de la victime qu'il égorgeait après avoir récité quelques prières. Celui qui faisait cette offrande recevait quelques parcelles de la chair immolée; mais la plus considérable partie était dévolue au Sacrificateur.

KOTBAH. Prière qu'en Turquie & autres Etats Mahométans l'Imam fait tous les vendredis après midi dans la Mosquée pour la santé & pour la prospérité du Souverain. Les Princes Musulmans regardent cette prière comme une des plus précieuses prérogatives de la souveraineté.

KOTVAL. Nom d'un des premiers Magistrats de la Cour du Mogol. Il est chargé de la grande police de la ville de Dehli, &

ne doit compte de sa conduite qu'au Souverain. C'est lui qui punit l'ivrognerie & les débauches scandaleuses, & juge tous les sujets de la Capitale, tant dans le civil que dans le criminel. Il entretient un grand nombre d'espions, qui sous divers prétextes, s'introduisent dans les maisons des particuliers, & viennent lui rendre compte de tout ce qui s'y passe : chaque jour il fait son rapport à l'Empereur, qui prononce la peine due aux coupables qui lui sont déférés; car le Kotval ne peut rendre aucune sentence de mort contre personne, à moins que le Souverain ne l'ait confirmée à trois reprises différentes. Dans toutes les Provinces de l'Indoustan il y a de pareils Magistrats; & les Vice-Rois, qui y représentent l'Empereur, ont seuls le droit de prononcer les sentences de mort.

KOUAN-IN ou QUONIN. Divinité tutélaire de femmes, dans l'Empire de la Chine. Cette idole est représentée sous la figure d'une femme qui tient un enfant dans ses bras. Il n'en a pas fallu davantage à quelques Européens pour leur faire imaginer que c'était la sainte Vierge, tenant le Sauveur du monde; mais il est certain qu'avant la naissance de Jésus-Christ les dévotes Chinoises s'adressaient à cette idole pour cesser d'être stériles.

KOUROUK. Nom d'une tyranique & barbare proclamation qui se fait à Ispahan toutes les fois que le Roi de Perse doit sortir de la ville avec ses femmes. Quand ce Prince a résolu

de faire quelque promenade, ou d'entreprendre quelque voyage avec son Haram, on notifie trois jours d'avance aux habitants des endroits par lesquels il doit passer qu'ils aient à abandonner leurs maisons, & à s'éloigner des chemins, sous peine de mort. Lorsque le Monarque sort de son palais, ses Eunuques, le sabre à la main, visitent toutes les maisons, & massacrent impitoyablement tous ceux qu'ils y rencontrent. On peut dire que l'exécution d'un pareil ordre est le comble du despotisme, de la barbarie, & de la jalousie.

KRAALS. Les Hottentots nomment ainsi leurs villages, qui sont ordinairement composés d'une vingtaine de cabanes bâties en rond, les unes assez proches des autres. Ces cabanes sont construites de bois en forme de tour, & recouvertes de nattes de joncs : les portes en sont très-basses ; & au centre de cette hute il y a un trou qui sert de foyer, autour duquel la famille se range. Lorsque quelqu'un vient à mourir, ou que les paturages manquent pour les bestiaux, les Hottentots transportent ailleurs leur habitation. Chaque Kraal a son Capitaine héréditaire, qui avec les anciens juge les différens qui surviennent ; mais qui ne peut rien changer aux usages reçus. Ces Capitaines sont soumis au Konquer. (*Voyez KONQUER.*)

KRIGS ou **CHRISTINAUX.** Peuple nombreux que l'on trouve au fond de la baie d'Hudson. Ces sauvages sont grands, robustes, alertes, braves, endurcis au

froid & à la fatigue. Ils sont toujours en action, chantent, dansent, ou fument continuellement. On assure qu'ils n'ont point de demeures fixes, qu'ils errent indifféremment au milieu des forêts, & vivent de leur chasse.

KRUZMANN. C'est le nom d'une Divinité qu'adoraient autrefois les peuples des environs de Strasbourg. Kruzmann était représenté avec une masse & un bouclier ; & il y a tout lieu de croire que cette idole était celle d'Hercule que les Romains avaient fait connaître à ces idolâtres, & à laquelle ils rendaient un culte. Une de ces statues a été conservée à Strasbourg dans une chapelle de l'Eglise de S. Michel jusqu'en 1525 ; & l'on prétend que depuis le Conseil de la ville en fit présent à M. de Louvois, Ministre de la guerre sous Louis XIV.

KUBBÉ. Espèce de tour ou autre monument d'un travail léger que les Turcs élèvent sur les tombeaux des Visirs ou des Grands Seigneurs. Il n'est pas permis aux gens du peuple de jouir de cette distinction ; il ne doit avoir que deux pierres placées de bout, l'une à la tête & l'autre aux pieds. Le nom du défunt est gravé sur une de ces pierres, avec une courte prière, & l'on place au-dessus la figure d'un turban, & pour une femme quelque autre ornement.

KUGE. Mot Japonois qui revient à celui de Seigneur. C'est un titre fastueux que prennent tous les Prêtres du Japon, tant ceux qui remplissent des places éminentes à la Cour du Dairi,

ou Empereur Ecclésiastique, que ceux qui sont répandus dans les Provinces. Un habit différent les distingue des laïques, & cet habit change toutes les fois que le Prêtre parvient à un poste plus élevé. Les Dames de la Cour du Dairi (voyez DAIRI) ont aussi des habillemens qui les distinguent des autres femmes Japonoises.

KUL ou **KOOL**. Ce mot Turc signifie proprement un esclave. Tous les Turcs qui servent le Sultan, ou qui lui sont attachés, soit par leurs emplois éminens, ou même à titre de domestiques, prennent la qualité d'esclaves, qui les élève fort au-dessus de celle de sujets. Un esclave du grand Seigneur s'arroge le droit de maltraiter ceux qui ne sont que les sujets du Prince; mais un sujet qui insulterait un Kul serait sévèrement puni. Les Vifirs, les Bachas, portent le nom de Kul; & si on les en croit, dévoués entièrement au caprice de l'Empereur, ils se tiendraient tous heureux d'être étranglés par ses ordres, parce que ce glorieux martyre leur ouvrirait les portes du paradis de Mahomet.

KULKICHAIA. Nom du Lieutenant Général de la milice des Turcs; Officier qui tient le premier rang dans les troupes après l'Aga des Janissaires, & qui dans le Divan se place au-dessus de lui. Ces deux Généraux connaissent de toutes les contestations qui s'élèvent dans les différens corps de l'infanterie de l'Empire.

KUON-IN-PUSA. Nom d'une prétendue Divinité des Chinois, qui selon eux entend de mille lieues les prières des dévots qui l'invoquent.

KURILI. Peuple de Sibérie, qui habite la partie méridionale de la presqu'île de Kamtschaka. On soupçonne que c'est une colonie venue du Japon. Ces sauvages sont moins barbares que leurs voisins; leur pauvreté est extrême, ils vivent de leur pêche, & se couvrent des fourrures des animaux qu'ils tuent à la chasse. leur misère les a exempté jusqu'à ce jour de payer aucun tribut à la Russie. Ce qu'on fait plus particulièrement des Kurilis, c'est qu'ils sont dans l'usage de brûler leurs morts, & que les défenses répétées des Russes n'ont pu encore les en empêcher.

KURPIECKS. Nom de quelques Payfans, qui habitent un petit canton du Palatinat de Mazovie, en Pologne. Jusqu'à présent ils se sont maintenus dans une sorte d'indépendance. Ils vivent de leur chasse & du produit de leurs troupeaux, & dans les troubles si fréquens, qui minent la République, les Kurpiecks ne lui causent pas peu d'embarras.

KUTUKTUS. C'est le nom d'un des Vicaires du fameux Dalay-Lama: cette idole vivante, objet de l'adoration des peuples du Tibet. Autrefois le Kutukrus des Galmuks & des Mongales de l'ouest tenait sa Cour sur les bords du fleuve Amur. Aujourd'hui il campe avec une partie de ses sectateurs aux environs de la rivière d'Orchon. Il

était d'abord le subdélégué du Dalay-Lama auprès des Tartares du nord pour l'administration du culte religieux ; dans la suite il fit un schisme, se rendit indépendant, se déifia & s'immortalisa aux dépens de son ancien maître. Qui douterait maintenant de la divinité de Kuruktus serait en horreur à la nation qui l'adore. Il campe tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, toujours environné d'une garde nombreuse : il porte avec lui ses idoles les plus accréditées, & les place dans des tentes séparées. Quand ce Dieu prétendu change de camp, les fideles de sa secte viennent en foule recevoir ses bénédictions, & ils ne les obtiennent qu'en les payant. Un Auteur prétend que cette bénédiction s'administre en appliquant sur le front la main fermée, dans laquelle il y a un chapelet. Ce n'est qu'avec beaucoup d'appareil, & au son des instrumens que le Kuruktus paraît en public : on le conduit en procession à une tente de velours, ouverte par devant ; là il se place sur des coussins, arrangés sur une haute estrade, ses Lamas autour de lui : le peuple se prosterne ; les Lamas encensent les idoles qui se trouvent aux deux côtés du Kuruktus ; ils l'encensent lui-même, & ensuite toute l'assemblée. On présente aux Divinités sept coupes de porcelaine remplies de lait, de miel, de thé, d'eau-de-vie, &c. & l'on en met un pareil nombre aux pieds du grand

Pontife ; il en goûte, & fait distribuer le reste aux chefs des Tribus. Ces cérémonies achevées, il se retire de la manière qu'il est venu.

Il y a lieu de croire que la politique des Chinois a eu beaucoup de part à l'apothéose de Kuruktus. L'intérêt de cet Empire exigeait que la puissance étonnante du Dalay-Lama fût divisée. Au reste ce grand Pontife passe pour immortel dans l'esprit des peuples qui lui sont soumis. Ils croient fermement, qu'après avoir vieilli avec le déclin de la lune, il reprend sa jeunesse quand cet astre se renouvelle : tout le mystère de ce rajeunissement consiste sans doute à laisser croître sa barbe d'une lune à l'autre, & à ne la raser qu'au moment de chaque nouvelle lune. Son immortalité est fondée sur le dogme de la métempsychose. Celui qui est désigné successeur du Kuruktus, doit se tenir continuellement auprès du Pontife régnant, afin que l'ame de ce vieux Pontife forme, pour ainsi dire, la jeune à sa prochaine divinité : que la jeune ame s'entretienne tous les jours avec la vieille, s'empare de toutes ses qualités ; & qu'ainsi le jeune *s'identifie*, si l'on peut le dire, avec le vieux : car l'ame du vieux Kuruktus entre aussi-tôt après sa mort dans le corps de celui qui est désigné pour lui succéder. (*Voyez DALAY-LAMA.*)



L

LABADISTES. Disciples du fameux hérétique Labadie, qui parut dans le dix septieme siecle, & qui ayant été Jésuite, Carme, puis Ministre Protestant à Montauban & en Hollande, termina ses jours dans le Holstein en 1674. Telles sont les principales erreurs que l'auteur du supplément de Morery reproche aux Labadistes. 1°. Ils croyaient que Dieu pouvait & voulait tromper les hommes, & qu'il les trompait effectivement quelquefois. Ils alléguaient en faveur de cette opinion monstrueuse, divers exemples tirés de l'Ecriture Sainte, qu'ils entendaient mal, comme celui d'Achab, de qui il est dit, que Dieu lui envoya l'esprit de mensonge pour le séduire 2°. Ils ne regardaient pas l'Ecriture Sainte comme absolument nécessaire pour conduire les âmes dans les voies du salut. Selon eux le S. Esprit agissait immédiatement sur elles, & leur donnait des degrés de révélation tels qu'elles étaient en état de se décider & de se conduire par elles-mêmes. Ils permettaient cependant la lecture de l'Ecriture Sainte; mais ils voulaient que quand on la lisait, on fût moins attentif à la lettre qu'à une prétendue inspiration intérieure du S. Esprit, dont ils se prétendaient favorisés. 3°. Ils convenaient que le baptême est un sceau de l'al-

» liance de Dieu avec les hom-
 » mes, & ils ne s'opposaient pas
 » qu'on le conférât aux enfans
 » naissans dans l'Eglise; mais ils
 » conseillaient de le différer jus-
 » qu'à un âge avancé, puisqu'il
 » était une marque qu'on était
 » mort au monde & ressuscité en
 » Dieu. 4°. Ils prétendaient que
 » la nouvelle alliance n'admettait
 » que des hommes spirituels, &
 » qu'elle mettait l'homme dans
 » une liberté si parfaite, qu'il n'a-
 » vait plus besoin de la loi, ni
 » des cérémonies, & que c'était
 » un joug dont ceux de leur suite
 » étaient délivrés. 5°. Ils avan-
 » çaient que Dieu n'avait pas pré-
 » féré un jour à l'autre, & qu'il
 » était indifférent d'observer ou
 » non le jour de repos, & que
 » Jesus-Christ avait laissé une en-
 » tière liberté de travailler ce jour-
 » là comme le reste de la semaine,
 » pourvu que l'on travaillât dé-
 » vorément. 6°. Ils distinguaient
 » deux Eglises; l'une où le Chris-
 » tianisme avait dégénéré, & l'autre
 » composée des régénérés, qui
 » avaient renoncé au monde. Ils
 » admettaient aussi le règne de
 » mille ans, pendant lequel Jesus-
 » Christ viendrait dominer sur la
 » terre, & convertir véritable-
 » ment les Juifs, les Gentils &
 » les mauvais Chrétiens. 7°. Ils
 » n'admettaient point de présence
 » réelle dans l'Eucharistie; selon
 » eux ce Sacrement n'était que la
 » commémoration de la mort de

» Jesus-Christ, on l'y recevait
 » spirituellement lorsqu'on l'y re-
 » cevait comme on le devait. 8°.
 » La vie contemplative était se-
 » lon eux un état de grace & une
 » union divine pendant cette vie,
 » & le comble de la perfection.
 » Ils avaient sur ce point un jar-
 » gon de spiritualité que la tra-
 » dition n'a point enseigné, &
 » que les meilleurs auteurs de la
 » vie spirituelle ont ignoré : ils
 » ajoutaient qu'on parvenait à cet
 » état par l'entière abnégation
 » de soi-même, la mortification
 » des sens & de leurs objets, & par
 » l'exercice de l'oraison mentale. «
 Il y a encore quelques Labadistes
 dans le pays de Clèves.

LABARUM. C'est un étendart
 qu'on portait à la guerre devant
 les Empereurs Romains. Le Laba-
 rum était une longue lance, tra-
 versée par le haut d'un bâton,
 qui soutenait un riche voile de
 couleur de pourpre, orné de pier-
 reries & de franges. Les Romains
 prirent cet usage des peuples bar-
 bares qu'ils avaient vaincus. Jus-
 qu'au règne de Constantin le
 grand, il y eut sur le voile la
 figure d'un aigle, à laquelle ce
 Prince substitua une croix & le
 monogramme du nom de Jesus-
 Christ. Cinquante hommes, tirés
 de la garde de l'Empereur por-
 taient tour à tour le Labarum.

Quelques Historiens ont parlé
 de l'apparition du Labarum dans
 les nues; ils ont écrit que les gar-
 des qui le portaient ne pouvaient
 être blessés, & que tous les coups
 dirigés sur eux, atteignaient seu-
 lement le bois de l'étendart. Tous
 ces prodiges, inventés par des

imaginations brûlantes, n'ajou-
 tent rien à la gloire du règne de
 Constantin, qui tite son véritable
 lustre de la Religion Chrétien-
 nienne qu'il fit triompher de ses
 ennemis.

LABDACISME. Sorte de graf-
 seyment dans la prononciation.
 On reprochait ce défaut à Alci-
 biade & à Démosthène, mais ces
 personnages, fameux chacun dans
 un genre bien différent, avaient
 su suppléer par l'art à ce qui
 leur manquait à cet égard du
 côté de la nature. Les dames Ro-
 maines affectaient ce défaut, dont
 la mignardise plaisait sans doute
 aux Chevaliers Romains, car Ovi-
 de, leur disait, *in vitio decor est*
quædam male reddere Verba. Nos
 aimables François grassayaient
 sur la fin du dernier siècle. La
 mode du grasseyement est passée,
 & les dames de nos jours ont ado-
 pté des grâces plus mâles.

LABOURAGE. Les habitans de
 Lithuanie coupent dans l'été des
 rameaux d'arbres & de buissons,
 ils étendent ce bois sur la terre,
 & couchent par-dessus de la paille,
 pour le couvrir pendant l'hiver.
 L'été suivant ils y mettent le feu;
 ils sement sur la cendre & sur les
 charbons, & aussitôt ils passent
 la charrue par-dessus. C'est de
 cette façon qu'ils engraisent leurs
 terres, tous les six ou huit ans,
 ce qui leur procure d'abondantes
 récoltes.

LABYRINTHE d'Egypte. Se-
 lon Pomponius Mela, ce fameux
 Labyrinthe contenait trois mille
 appartemens & douze palais, dans
 une seule enceinte de murailles.
 Il était construit & couvert de

marbre. C'était un Temple immense, dans lequel se trouvaient renfermés des autels à l'honneur de tous les Dieux de l'Egypte. Le nombre des idoles que l'on y rencontra de tous les côtés, était prodigieux : cependant il était particulièrement consacré au soleil. Hérodote croit que cet étonnant édifice a été l'ouvrage de douze Rois, qui, régnant conjointement, voulurent laisser de concert ce monument à la postérité.

LAC. Les anciens Gaulois rendaient une espèce de culte aux Lacs, qu'ils regardaient, ou comme des Dieux, ou comme les demeures de leurs Dieux. Les Historiens font mention du fameux Lac de Toulouse, dans lequel ils jetaient soit en pièces de monnaie, soit en lingots, l'or & l'argent qu'ils avaient enlevé à l'ennemi. Le Gévaudan était célèbre par un Lac consacré à la lune, dans lequel toutes les années les peuples des pays circonvoisins venaient jeter des offrandes à la Déesse. Il y avait dans les Gaules, suivant Strabon, un Lac, appelé le Lac des deux corbeaux. Lorsqu'il s'élevait quelque contestation entre deux Gaulois, ils se rendaient sur le bord de ce Lac, & jetaient aux deux corbeaux qui y avaient fixé leur séjour, chacun un gâteau, & celui dont le gâteau était dévoré le premier, obtenait gain de cause.

LACHESIS. Une de trois Parques qui présidaient à la destinée des hommes. Lachésis, selon Hésiode, tient la quenouille, Clotho file les commencemens de la vie, & Atropos avec ses fatales

ciseaux coupe le fil de nos jours. Cette fable des Parques est sans doute une des plus heureuses fictions des Poètes.

LACHRIMA-CHRISTI. Nom que l'on a donné à un excellent vin Muscat, qui croît au milieu des cendres du mont Nésive dans le Royaume de Naples en Italie. On rapporte, qu'un Polonais ayant goûté de ce vin, s'écria : *ô Domine ! cur non etiam in terris nostris Lacrymatus es !* Seigneur, pourquoi n'avez-vous pas pleuré dans nos pays ?

LACINIENNE. Surnom que les Romains donnaient à Junon, tiré du promontoire *Lacinium*, où cette Déesse avait un Temple respectable par sa sainteté, dit Tite-Live, & célèbre par ses richesses. Cet auteur rapporte, que Fulvius Flaccus fut puni par une mort funeste & honteuse, pour avoir osé le piller ; & Cicéron dit quelque part, en plaisantant sans doute, qu'Annibal ayant projeté d'enlever de ce Temple une colonne d'or massif, il en fut détourné par un songe où Junon l'avertit d'abandonner ce projet, s'il voulait conserver le bon œil qui lui restait encore.

LACONICON. Étuve sèche, à l'usage des Grecs. L'étuve voutée pour faire suer ou le bain de vapeur, portait chez les Romains le nom de *Lépidarium*. Ces étuves se joignaient : leur plancher était creux & suspendu pour recevoir la chaleur d'un grand fourneau maçonné au-dessous. On bâtissait les *Laconiques* avec des pierres desséchées par le feu. L'an 729, Agrippa fit bâtir à Rome de magnifi-

ques étuves dans ce genre. Columelle prétend, que l'effet de ces bains est de dessécher le corps & de réveiller la soif.

LACONISME. Style animé & serré dont se servaient les anciens Lacédémoniens. Lorsque Philippe, pere d'Alexandre, eut vaincu les Spartiates, il leur envoya demander, s'ils ne voulaient pas le recevoir dans leur ville, ils répondirent simplement, *non*. Vexés par ce Monarque, ils lui écrivirent ces trois mots: « Denis est à Corinthe: « Denis, dépouillé du pouvoir souverain, était alors maître d'école dans cette ville, & c'était indirectement menacer Philippe du sort qu'éprouvait le tyran de Syracuse. Si ces républicains étaient fermes dans le malheur, ils étaient modestes lorsque la victoire les favorisait: après la mémorable journée de Platée, ils écrivirent à Sparte: « les Persans sont humiliés; « & maîtres d'Athènes, ils se contentèrent de mander à Lacédémone; » La ville d'Athènes est prise. Accordez-nous, disaient-ils aux Dieux, dans leurs prières, des choses belles & bonnes. »

LACTAIRE. (colonne) C'est au pied de cette colonne, élevée dans un des marchés de Rome, qu'on déposait les enfans trouvés pour leur avoir des nourrices. Les femmes de qualité venaient souvent enlever ces victimes infortunées pour les élever chez elles: les autres enfans dont personne n'avait voulu se charger, étaient nourris aux dépens du public.

LACTERNE ou LACTUCINE.

Les anciens Romains s'étaient forgé des Dieux & des Déeses, sous la protection desquels ils avaient mis les plus riches productions de la terre. Lacturne présidait aux fromens, dans l'instant où ils sont dans leur première sève & qu'ils commencent à s'amollir en forme de lait.

LADA. Mot de l'ancien Saxon, qui signifiait la manière de se laver d'une accusation, en produisant trois témoins. On trouve dans les loix du Roi Ethelred, trois sortes de purgation canonique, (*Lada simplex, triplex & plena*) dans la première, on s'en rapportait au seul serment de l'accusé; dans la seconde, il fallait entendre trois témoins pour la décharge, & peut-être était-il un des trois; on nommait les autres conjurateurs. A l'égard du nombre des témoins requis pour la troisième manière, appelée *Lada plena*, il serait difficile d'accorder entr'eux les auteurs, qui la plupart donnent leurs conjectures comme des faits avérés.

LAGAN. (le) C'était un droit que plusieurs nations s'arrogeaient jadis sur les hommes, les vaisseaux & les marchandises que la mer jetrait sur leurs côtes. Ce droit inhumain a subsisté dans le Comté de Ponthieu jusqu'au milieu du douzième siècle. Mais en 1191, le Roi Philippe Auguste, le Comte de Flandres, Philippe d'Alsace, Jean, Comte de Ponthieu, Idé, Comtesse de Boulogne, Bernard, Seigneur de St. Valery & Guillaume de Cayeu, abolirent conjointement cet usage

fi contraire à la religion & à l'humanité.

LAGÉNOPHORIES. Réjouissances en usage parmi le petit peuple d'Alexandrie du tems des Ptolomées. Elles tiraient leur nom de *Lagema*, bouteille, & de *Fero*, je porte ; parce que lorsqu'on se rendait chez ses amis pour y célébrer les Lagénophories, on devait y apporter quelques bouteilles de vin pour égayer la fête.

LAI. (frere) Homme pieux & non lettré, qui se donne à quelque monastere pour servir les Religieux. Ce frere qui porte un habit à peu près pareil à celui des Religieux, n'a point de place au chœur, ni de voix au chapitre ; il n'est ni dans les Ordres, ni même souvent tonsuré, & fait seulement vœu de stabilité & d'obéissance. Il y a aussi des freres Laïcs, qui sont religieux non lettrés, que l'on charge du soin du temporel & de l'extérieur du couvent, de la cuisine, du jardin, de la porte &c. ceux-ci font les trois vœux de Religion. Il faut remonter jusqu'à l'onzieme siecle pour trouver l'origine de l'institution des freres Laïcs. Vers ce tems l'on appelait ainsi les Religieux qui, trop peu lettrés pour devenir Cleres, s'appliquaient à divers travaux.

Dans les couvens de Religieuses, il y a des filles reçues pour servir les dames de chœur : on les appelle Sœurs Converses.

LAICOCÉPHALES. Nom qui fut donné par les Catholiques à quelques schismatiques Anglais, qui sous la discipline de Samson

& de Morisson, étaient contrains d'avouer, sous peine de prison & de confiscation de biens, que le Monarque qui tenait les rennes de l'Etat, était le Chef suprême de l'Eglise.

LAIS. Cette fameuse courtisane naquit à Hyccara, ancienne ville maritime de l'isle de Sicile. Elle avait sept ans lorsque Nicias, Général des Athéniens, ruina cette ville, & elle fut vendue avec les autres prisonniers & transportée à Corinthe. Son éclatante beauté lui attira les hommages de tous les grands personnages de la Grèce, Guerriers, Orateurs & Philosophes. Démosthène fut un de ses adorateurs, Diogène le Cynique obtint ses faveurs, & elle rendit heureux le Philosophe Aristippe ; mais elle ne put triompher de la continence de Xénocrate. Enfin Laïs s'étant rendue en Thessalie, pour y chercher un jeune Grec, dont elle était éprise, les Thessaliennes, en haine de sa beauté, la surprirent un jour dans le Temple de Vénus, & l'assommerent à coups de chaînes qu'elles rencontrèrent sous leurs mains. On lui éleva un magnifique tombeau sur les bords de la riviere Pénée, & le Temple où elle fut assassinée ne fut plus nommé que le Temple de Vénus profané. De pareils faits développent bien la dissolution des mœurs des Grecs.

LAITUE. Cette plante tient le premier rang entre les herbes de nos potagers, & les Romains en faisaient un de leurs mets favoris. D'abord ils mangerent les Laitues à la fin de leurs repas ; mais vers le tems du règne de

Domitien ; la mode changea , & elles furent servies comme entrées de table. Les Pythagoriciens prétendaient que l'usage des Laitues étouffait les feux de l'amour , & c'est pourquoi Callimaque assure que Vénus , après la mort de son cher Adonis , se coucha sur un lit de Laitues , pour tempérer la violence de sa passion. Musa , premier Médecin d'Auguste , guérit cet Empereur d'une sorte d'hypochondrie , par le simple usage des Laitues ; & le peuple Romain en reconnaissance lui dressa une statue auprès du Temple d'Esculape.

LALA. Mot qui chez les Turcs signifie tuteur ; c'est un titre que le Sultan donne au grand Visir & à quelques autres Officiers de l'Empire , parce qu'ils sont , dit Canremir , regardés comme les tuteurs & les gardiens des frères de la Hauteffe.

LALLUS. Nom que les anciens Romains donnaient à une certaine Divinité , que les nourrices invoquaient pour empêcher les enfans de crier , & pour les faire dormir. Elle présidait aux chansons qu'elles chantaient alors , ou aux contes qu'elles débitaient aux petits enfans.

LAMA. Nom que donnent à leurs Prêtres les peuples de la Tarrarie Chinoise. Ils vivent dans le célibat , laissent pendre leurs cheveux & ne portent point de pendants d'oreilles. On suppose qu'ils sont grands magiciens , & il n'y a point de prodiges qu'on n'attribue à la force de leurs enchantemens. Les Lamas , qui ordinairement savent à peine lire , sont néanmoins chargés de l'instruc-

tion du peuple : ils vivent en communauté sous les loix d'un supérieur , qui tient son autorité d'un grand Lama. (Voyez DALAI-LAMA) Ce Pontife suprême , adoré comme un Dieu dans la Tartarie , est un exemple effrayant de l'extravagance impie à laquelle peut être portée la superstition.

LAMANEUR. On appelle Lamanieurs des pilotes-pratiques des ports & des entrées des rivières , qui se chargent d'y faire entrer & sortir sûrement les vaisseaux. Il est dit dans l'Ordonnance de la Marine de 1681 , que » les Lamanieurs qui par ignorance au- » ront fait échouer un bâtiment , » seront condamnés au fouet , & » privés pour jamais du pilotage : » & qu'à l'égard de celui qui aura » malicieusement jetté un navire » sur un banc ou rocher , ou à la » côte , il sera puni du dernier » supplice , & son corps attaché à » un mât planté près le lieu du » naufrage. »

LAMAS. C'est le nom que les peuples qui habitent le grand Tibet donnent à leurs Prêtres. Comme la découverte de ce pays est assez récente , on n'en a jusqu'à présent que des notions imparfaites. On sait seulement que cette partie de l'Asie est gouvernée par ses Rois propres , & que le Souverain & ses sujets sont idolâtres. Ils donnent à l'Etre suprême le nom de Kinchok , & il y a apparence que c'est le Fo des Chinois. Ils adorent une autre Divinité , qu'ils appellent *Urghien* , & qui est , disent-ils , homme & Dieu , sans avoir jamais eu ni père ni mère. Ils la croient née d'une

d'une fleur, il y a sept cens ans; on voit dans le pays une statue de femme, avec une fleur à la main, qui passe pour la mere d'Urghien. Ils ont quelques Saints qu'ils prient, & se servent d'une sorte de gros chapelets, mais ils rejettent le dogme de la transmigration des ames & la polygamie, & se nourrissent indifféremment de routes sortes de viandes, en quoi ils diffèrent de tous les autres Indiens. Les Prêtres ou Lamas, portent un habit qui leur est propre. Ils sont tonsurés à la maniere du Clergé Romain: ils emploient le chant dans leurs cérémonies religieuses, présentent les offrandes aux Temples, y tiennent des lampes allumées, offrent à Dieu du bled, de l'orge, de la pâte & de l'eau, dans des vases d'une grande propreté, font profession d'un célibat perpétuel & passent leur vie à étudier leurs livres, qui sont en langage & en caracteres différens du vulgaire.

LAMENTATION funèbre. Ce terme exprime les cris de douleur & les gémissemens que l'on pouffait aux funérailles chez la plupart des peuples de l'antiquité. A la mort des Rois d'Egypte, tout le Royaume était en pleurs, & l'on n'entendait à leurs pompes funèbres que de tristes Lamentations. On se rappelle les fêtes lugubres d'Egypte & de Phénicie, où les femmes pleuraient la mort du Dieu Apis, & celle d'Adonis. Les Grecs imiterent merveilleusement cette pratique, qui était si analogue à leur génie, & elle passa chez les Romains, qui eurent des pleureurs & des pleureu-

Tome II.

ses à gages dans leurs cérémonies funèbres. Les Hébreux chantaient des cantiques lugubres à la mort des grands hommes, des Princes, des Héros, qui s'étaient distingués dans les armes & même à l'occasion des malheurs & des calamités publiques.

LAMIES. Les anciens appelaient ainsi certains spectres qu'ils supposaient aimer à se cacher dans les buissons, près des grands chemins, pour dévorer les passans. On les représentait avec un visage de femme. Ces Lamies imaginaires servaient de moyen aux nourrices pour effrayer les enfans & les empêcher de crier: devenus grands, ils redoutaient encore les spectres. Combien trouverions-nous dans notre siècle d'hommes faits, qui n'ont pu se dégager des impressions de frayeur qu'ils ont reçues de leurs nourrices?

LAMPADAIRE. Nom d'un Officier de l'Eglise de Constantinople, qui était chargé du luminaire de l'Eglise, & dont la plus honorable fonction était de porter un bougeoir élevé devant l'Empereur & l'Impératrice, lorsqu'ils assistaient au service divin. La bougie était entourée de deux cercles d'or pour l'Empereur, & celle qui était tenue devant l'Impératrice n'en n'avait qu'un. Les Patriarches de Constantinople ne manquèrent pas de s'arroger cette distinction, & c'est sans doute de là que vient l'usage de porter des bougeoirs aux Evêques lorsqu'ils Officient.

LAMPADATION. Sorte de question que l'on faisait souffrir aux Martyrs Chrétiens, lorsqu'ils

B b

étaient étendus sur le chevalet. Elle consistait en des lampes & des bougies allumées qu'on leur appliquait inhumainement aux jarrets.

LAMPADOMANCIE. Espece d'augure, ou divination dans laquelle on observait la forme, la couleur, & les divers mouvemens de la lumière d'une lampe, afin d'en tirer des présages pour l'avenir. Delrio rapporte à cette pratique la crédulité de quelques dévots, qui allument un cierge devant la représentation de S. Antoine de Padoue, dans l'espérance de retrouver les choses perdues.

LAMPADOPHORIES. Fête des Grecs pendant laquelle ils allumaient une grande quantité de lampes, en l'honneur de Minerve, de Vulcain & de Prométhée. Ce jour-là ils rendaient grâce à Minerve de leur avoir appris à se servir de l'huile, à Vulcain d'avoir inventé les lampes, & à Prométhée de les avoir rendues utiles, en dérochant le feu du ciel. Ensuite des hommes couraient avec des flambeaux à la main, pour obtenir les prix proposés. Celui dont le flambeau s'éteignait pendant la course, le remettait à un autre & celui-là seul gagnait le prix, qui arrivait avec son flambeau allumé.

LAMPE. Vaisseau où l'on fait brûler de l'huile, en y joignant une mèche de coton pour éclairer.

Chez les Romains, les Temples des Dieux étaient éclairés par des Lampes, elles étaient allumées pendant les fêtes & durant tous les actes de religion. Lorsque l'usage en fut plus répandu, on s'en

servit dans les maisons particulières aux jours de réjouissances, de noces & de festins. Enfin on en plaça dans les sépulchres, & plusieurs Romains chargèrent par leur testament leurs parens ou leurs affranchis de faire garder leurs corps, & d'entretenir perpétuellement une lampe allumée dans leurs tombeaux.

Lorsqu'on enterrait vive une Vestale, qui avait enfreint son vœu de chasteté, on mettait une Lampe dans son tombeau, qui brûlait jusqu'à ce que l'huile fût consumée.

Les Grecs & les Romains avaient des Lampes de veille, qui brûlaient toute la nuit. D'abord ces sortes de vases furent de terre cuite ou de bronze, mais le luxe s'étant introduit dans les Républiques, on en fit d'airain de Corinthe, d'argent & d'or; on en forma des lustres, des candélabres à plusieurs branches, qui devinrent l'ornement des palais.

Nous ne parlerons point de certaines Lampes inextinguibles, dont quelques modernes font honneur aux anciens. Ils n'eurent jamais le secret d'une huile, qui en brûlant, ne se consume pas; & tout ce qu'on raconte des tombeaux découverts en 1540, aux environs de Viterbe, où l'on trouva des Lampes, qui ne s'éteignirent qu'au moment qu'elles prirent l'air, est une vraie fable. Un feu follet, une vapeur, une fumée, sorties de la terre, ont sans doute induits les ouvriers en erreur. Il en faut dire autant de ces Lampes consacrées dans les Temples de Diane & de Jupiter Am-

Mon, qui brûlaient une année entière : les fourbes Ministres de ces Divinités auraient pu dire par quel moyen.

LAMPÉTIENS. Hérétiques qui parurent dans le septième siècle, & qui eurent pour Chef un certain Lampétius. Ils rejetaient absolument tous les vœux monastiques, & particulièrement celui d'obéissance, qu'ils soutenaient incompatible avec la liberté des enfans de Dieu. Du reste, ils adoptaient plusieurs dogmes des Ariens & n'astreignaient point les Religieux à porter des habits de telle forme ou de telle couleur.

LAMPROPHORE. Nom que dans la primitive Eglise on donnait aux Néophytes, pendant les sept jours qui suivaient leur baptême; il leur venait de la blancheur des habits qu'ils étaient obligés de porter durant cette semaine. Les Grecs donnaient aussi ce nom au jour de la résurrection du Sauveur; non-seulement parce que le jour de Pâques est un symbole de lumière aux Chrétiens, mais encore parce que ce jour-là on allumait un grand nombre de cierges dans toutes les maisons.

LAMPSAQUE. Ancienne ville de l'Asie Mineure, où l'on honorait d'un culte particulier Priape, l'infâme Dieu des jardins. On y voyait aussi un superbe Temple dédié à la Déesse Cybèle.

Alexandre ayant été grièvement insulté par les habitans de cette ville, s'avança jusque sous ses remparts, dans le dessein de la détruire, mais il fut détourné de ce

projet par la présence d'esprit d'Anaximène. Il se présenta devant le jeune conquérant, mais aussitôt qu'Alexandre aperçut le Philosophe: » je jure, s'écria-t-il de » ne point accorder ce que vous » venez me demander. . . . Eh » bien, dit Anaximène, je vous » demande de détruire Lampsa- » que. « Ce mot enchaîna la fureur d'Alexandre : il se crut lié par un serment irrévocable, & Lampsaque fut conservée.

LAMPÉRIES. Fête que pendant la nuit on célébrait à Palènes, en l'honneur de Bacchus. Elle suivait la clôture des vendanges. Alors toute la ville était illuminée, & l'on se faisait un plaisir de verser abondamment du vin à tous les passans.

Il est certain que lorsque la religion Chrétienne commença à s'élever sur les débris de l'idolâtrie, on fit usage des illuminations, non-seulement dans les fêtes prophétiques, mais même dans celles qui avaient rapport à la religion. Aux cérémonies du baptême des Princes, on faisait de superbes illuminations, & l'on pourrait croire que celle de la Chandeleur, dont le nom a tant de conformité avec les Lampéries des Grecs, n'était due qu'à une condescendance des Papes. Le Christianisme a tout sanctifié.

LANCE. C'était une arme offensive que portaient les anciens cavaliers, & qui avait la forme d'une demi-pique. On attribue l'invention des Lances aux Etrusques. Il n'était autrefois permis qu'aux personnes de condition libre, de porter la Lance dans les

armées ; elle était faite de bois de frêne , avec un fer fort aigu au bout , & une banderolle auprès du fer. L'usage des Lances cessa vers le tems de Henri IV.

LANCE. Symbole de la guerre chez les anciens Sabins : c'est par cette raison qu'ils représentaient leur Dieu Quirinus sous la forme d'une Lance. Les Romains figurèrent long-tems leurs Dieux par des Lances. Justin parle de plusieurs peuples , qui rendaient les honneurs divins à une Lance.

LANDGRAVE. Ce titre chez les Allemands signifie Juge ou Comte. Il était anciennement donné à des Juges qui rendaient la justice au nom des Empereurs dans l'intérieur du pays, tandis que les Maiggraves remplissaient les mêmes fonctions dans les Provinces sur les limites de l'Empire. Quelquefois on trouve dans les auteurs les Landgraves désignés sous le nom de *Comites Pastræ* & de *Comites Provinciales*. Peu à peu ce titre est devenu héréditaire , & les Landgraves se sont rendus souverains des pays dont ils n'étaient primitivement que les Juges. Les Landgraves reçoivent de l'Empereur l'investiture de leurs Etats : on en compte quatre dans l'Empire, savoir, ceux de Hesse, de Thuringe, d'Alsace & de Leuchtemberg, qui sont au rang des Princes : les autres Landgraves n'ont rang que parmi les Comtes ; ce sont ceux de Baar, de Brisgau, de Burgend, de Klergow, de Nellenbourg, de Sausseberg, de Sifgow, de Steveningen, de Stulingen, de Sungau, de Turgow, de Walgow.

LANDI. (foire du) cette foire se tient à S. Denis en France. Ce jour là tous les Tribunaux sont fermés & l'Université prend aussi vacances. C'est le Recteur qui ouvre le Landi. Autrefois cette foire se tenait à Aix-la-Chapelle, mais Charles le Chauve la transféra à S. Denis, lorsqu'il y déposa les clous & la couronne de notre Seigneur.

On appelle encore Landi une certaine rétribution que les maîtres recevaient de leurs écoliers, & qui consistait dans six ou sept écus d'or, renfermés dans un ciston & qu'on mettait dans un verre de crystal. Cet argent payait les frais auxquels était obligé le Recteur & ses supports pour l'ouverture de la foire.

LANDINOS. Les Espagnols appellent de ce nom les Indiens du Pérou qui ont été élevés dans les villes & dans les bourgs : ils savent la langue Espagnole, & s'appliquent tous à quelques métiers ; mais quoiqu'ils soient Chrétiens, & plus intelligens que ceux qui habitent les campagnes, on n'a pu encore détruire en eux divers préjugés qu'ils tiennent de leurs ancêtres. Par exemple, ils sont persuadés que la personne qu'ils épousent a peu de mérite s'ils la trouvent vierge. Lorsqu'un jeune homme a demandé une fille en mariage, & qu'elle lui est accordée, il vit avec elle comme s'il était son époux, & après cet essai, s'il se repent de son choix, il est le maître de se retirer. Ces Landinos ont une indifférence étonnante pour la mort, & ils voient les apprêts

du plus affreux supplice sans donner aucune marque de crainte.

LANDSASSE. C'est en Allemagne le citoyen dont la personne & les biens sont soumis à la Jurisdiction d'un Souverain qui relève lui-même de l'Empereur & de l'Empire, ou en général tout sujet médiat de l'Empire. En Saxe, en Hesse, dans la Marche de Brandebourg, dans la Bavière, & en Autriche, tous les sujets, tant ceux qui possèdent des terres & des fiefs que les autres, sont Landsasses, c'est-à-dire, qu'ils relevent du Prince à qui ces Etats appartiennent, & c'est par cette raison qu'on appelle ces Etats *territoria clausa*. La Franconie, la Souabe, le Rhin, la Wétéravie & l'Alsace, sont appelés *territoria non clausa*, parce que les possesseurs des fiefs de ces pays sont vassaux ou sujets immédiats de l'Empire, & ne sont soumis à aucune Jurisdiction intermédiaire. Un Prince vassal immédiat de l'Empire peut être Landsasse d'un autre, en raison des terres qu'il possède sur son territoire.

LANGAGE. C'est du différent génie des peuples que naissent les différens idiomes, & cette vérité prouve invinciblement qu'il n'y en aura jamais d'universel. Les hommes parleront une même langue, lorsqu'on pourra donner à toutes les nations les mêmes mœurs, les mêmes sentimens, les mêmes idées de vertu & de vice, & le même plaisir dans les images: mais la chose est impossible; la diversité des langues procède des climats que ces nations habitent,

de l'éducation qu'elles reçoivent, & de la forme de leur gouvernement. Le langage des Orientaux sera toujours embelli par des métaphores & des figures hardies, par des peintures animées de la nature, & par des comparaisons fréquentes. Celui des peuples du Nord se ressentira nécessairement des glaces du climat qu'ils habitent; & celui des Français, clair, élégant, poli, n'atteindra jamais à la chaleur des premiers, & ne tombera point, en général, dans le froid des seconds.

LANGUES. (multiplication miraculeuse des) Lisons la Genèse, & elle nous apprendra, que par l'avis exprès, & sous la direction du Créateur, le premier soin d'Adam fut de donner des noms aux animaux. (Gen. ij, 19, 20.) *Formatis igitur, Dominus Deus, de humo cunctis animantibus terra, & universis volatilibus cæli adduxit ea ad Adam, ut videret quid vocaret ea, omne enim quod vocavit Adam anima viventis, ipsum est nomen ejus: appellavitque Adam nominibus suis cuncta animantia, & universa volatilia cæli, & omnes bestias terra.* Telle est la véritable origine & de la société & du langage, malgré les audacieux raisonnemens de quelques Philosophes qui osent interpréter l'œuvre de Dieu par les délires de leur imagination. Empruntons les termes de M. Pluche, (*Spec. de la Nature, t. viij, p. 96 & suiv.*) pour donner une idée de la première multiplication des langues.

» Moïse tient tout le genre

B b iij

» humain rassemblé sur l'Euphrate
 » à la ville de Babel, & ne par-
 » lant qu'une même langue, en-
 » viron huit cens ans avant lui.
 » Toute son histoire tombait en
 » poussière devant deux inscrip-
 » tions antérieures, en deux lan-
 » gues différentes. Un homme
 » qui agit avec cette confiance,
 » trouvait sans doute la preuve,
 » & non la réfutation de ses
 » dates dans les monumens Eryp-
 » tiens qu'il connaissait parfaite-
 » ment; c'est l'exactitude de son
 » récit qui réfute par avance les
 » fables postérieurement introdui-
 » tes dans les annales Egyptien-
 » nes.

» Ce point d'histoire est im-
 » portant : considérons-le par par-
 » ties, & regardons toujours à
 » côté de Moïse si la nature &
 » la société nous offrent les ves-
 » tiges & les preuves de ce qu'il
 » avance.

» Les enfans de Noé multipliés
 » & mal à l'aise dans les rochers
 » de la Gordyenne où l'arche
 » s'était arrêtée, passèrent le Ti-
 » gre, & choisirent les fertiles
 » campagnes de Sinhar ou Sen-
 » nahar dans la basse Mésopo-
 » tamie, vers le confluent du
 » Tigre & de l'Euphrate, pour
 » y établir leur séjour, comme
 » dans le pays le plus uni & le
 » plus gras qu'ils connussent. La né-
 » cessité de pourvoir aux besoins
 » d'une énorme multitude d'habi-
 » tans & de troupeaux, les obli-
 » geant à s'étendre, & n'ayant
 » point d'objet dans cette plaine
 » immense qui pût être aperçu
 » de loin. *Bâtissons*, dirent-ils,
 » *une ville & une tour qui s'élève*

» *dans le ciel : faisons-nous une*
 » *marque reconnaissable pour ne*
 » *nous pas désunir en nous disper-*
 » *sant de côté & d'autre.* Manquant
 » de pierres, ils cuisirent des bri-
 » ques, & l'asphalte ou le bitume
 » que le pays leur fournissait en
 » abondance, leur tint lieu de ci-
 » ment. Dieu jugea à propos d'ar-
 » rêter l'entreprise en diversifiant
 » leur langage. La confusion se
 » mit parmi eux, & ce lieu en
 » prit le nom de Babel, qui si-
 » gnifie *confusion*. Y a-t-il eu
 » une ville du nom de Babel,
 » une tour connue qui ait accom-
 » pagné cette ville, une plaine
 » de Sinhar en Mésopotamie, un
 » fleuve Euphrate, des campagnes
 » infiniment fertiles & parfaite-
 » ment unies, de façon à rendre
 » la précaution d'une très-haute
 » tour, intelligible & raisonna-
 » ble? Enfin l'asphalte est-il une
 » production naturelle de ce pays?
 » Toure l'antiquité profane a
 » connu dès les premiers rems où
 » l'on a commencé à écrire, &
 » l'Euphrate, & l'égalité de la
 » plaine. Ptolomée, dans ses car-
 » tes d'Asie, termine la plaine de
 » Mésopotamie aux monts Sin-
 » har du côté du Tigre. Tous les
 » Historiens nous parlent de l'éga-
 » lité parfaite des terres du côté
 » de Babylone, jusques-là qu'on
 » y élevait les beaux jardins sur
 » quelques masses de bâtimens en
 » briques pour les détacher de la
 » plaine, & varier les aspects
 » auparavant trop uniformes. Am-
 » mien Marcellin qui a suivi l'Em-
 » pereur Julien dans cette con-
 » trée; Plin & tous les Géogra-
 » phes tant anciens que modernes,

» attestent pareillement l'étendue
 » & l'égalité des plaines de la
 » Mésopotamie , où la vue se
 » perd sans aucun objet qui la
 » fixe. Ils nous font remarquer
 » l'abondance du bitume qui y
 » coule naturellement, & la fer-
 » tilité incroyable de l'ancienne
 » Babylone. Tout concourt donc
 » à nous faire reconnaître les res-
 » tes du pays d'Eden, & l'exac-
 » titude de toutes les circonstan-
 » ces où Moïse s'engage. Toute
 » la littérature profane rend hom-
 » mage à l'Ecriture, au lieu que
 » les Histoires Chinoises & Egyp-
 » tiennes sont comme si elles
 » étaient tombées de la lune.

» Le crime que Moïse attribue
 » aux enfans de Noé n'est pas
 » comme les Septante l'ont tra-
 » duit, *de se vouloir faire un*
 » *nom avant la dispersion* ; mais
 » comme porte littéralement le
 » texte original, c'était de se
 » construire une habitation qui
 » pût contenir un peuple nom-
 » breux, & d'y joindre une tour
 » qui étant vue de loin, devînt
 » une figure de ralliement, pour
 » prévenir les égaremens & la
 » séparation. C'est ce qu'ils ex-
 » priment fort simplement en ces
 » termes : *Faisons-nous une mar-*
 » *que pour ne nous point défunir,*
 » *en nous avançant en diverses*
 » *contrées.* (Hébr. pen. ne forte.)

» L'inconvénient qu'ils vou-
 » laient éviter avec soin était
 » précisément ce que Dieu vou-
 » loit & exigeait d'eux. Ils sa-
 » vaient très-bien que Dieu les
 » appelait depuis un siècle & plus
 » à se distribuer par colonies d'une
 » contrée dans une autre, & ils

» prenaient des mesures pour em-
 » pêcher ou pour suspendre long-
 » tems l'exécution de ses volon-
 » tés. Dieu confondit leur lan-
 » gage ; il peupla peu-à-peu cha-
 » que pays, en y attachant les
 » habitans que l'usage d'une même
 » langue y avait réunis, & que
 » le désagrément de n'entendre
 » plus les autres familles avait
 » obligés d'aller vivre loin d'el-
 » les.

» L'état actuel de la terre &
 » toutes les histoires connues ren-
 » dent témoignage à l'intention
 » qui a de bonne heure partagé
 » les langues après le déluge.
 » Rien de plus digne de la sa-
 » gesse divine que d'avoir d'abord
 » employé pour peupler promp-
 » tement les différentes contrées
 » le même moyen qui lui sert
 » encore aujourd'hui pour y fixer
 » les habitans, & en empê-
 » cher la désertion. Il y a des
 » pays si bons, il y en a de si
 » disgraciés, qu'on quitterait les
 » uns pour les autres, si l'usage
 » d'une même langue n'était pour
 » les habitans des plus mauvais
 » une attache propre à les y re-
 » tenir, & l'ignorance des autres
 » langues un puissant moyen
 » d'aversion pour tout autre pays,
 » malgré les désavantages de la
 » comparaison. Le miracle rap-
 » porté par Moïse, peuple donc
 » encore aujourd'hui toute la terre
 » aussi réellement qu'au tems de
 » la dispersion des enfans de Noé :
 » l'effet en embrasse tous les sie-
 » cles.

» Un autre moyen de faire
 » sentir la justesse de ce récit
 » consiste en ce que la diversité

» des langues s'accorde avec les
 » dates de Moïse : cette diversité
 » devance toutes nos Histoires
 » connues ; & d'une autre part
 » ni les pyramides d'Egypte ,
 » ni les marbres d'Arondel , ni
 » aucun monument qui porte
 » un caractère de vérité , ne re-
 » monte au-dessus. Ajoutons ici
 » que la réunion du genre hu-
 » main dans la Chaldée avant la
 » dispersion des colonies , est un
 » fait très-conforme à la marche
 » qu'elles ont tenue. Tout part de
 » l'orient , les hommes & les
 » arts : tout s'avance peu-à-peu
 » vers l'occident , vers le midi ,
 » & vers le nord. L'Histoire mon-
 » tre des Rois & de grands éta-
 » blissemens au cœur & sur les
 » côtes de l'Asie , lorsqu'on n'avait
 » encore aucune connaissance d'au-
 » tres colonies plus reculées : cel-
 » les-ci n'étaient pas encore , ou
 » elles travaillaient à se former.
 » Si les peuplades Chinoises &
 » Egyptiennes ont eu de très-bon-
 » ne-heure plus de conformité
 » que les autres avec les an-
 » ciens habitans de la Chaldée ,
 » par leur inclination sédentaire ,
 » par leurs figures symboliques ,
 » par leurs connaissances en as-
 » tronomie , & par la pratique
 » de quelques beaux arts ; c'est
 » parce qu'elles se sont d'abord
 » établies dans des pays excel-
 » lemment bons ; où n'étant tra-
 » versées ni par les bois qui ail-
 » leurs couvraient tout , ni par
 » les bêtes qui troublaient tous
 » les établissemens à l'aide des
 » bois , elles se sont promptement
 » multipliées , & n'ont point perdu
 » l'usage des premières inventions.

» La haute antiquité de ces peu-
 » ples , & leur ressemblance ex-
 » tant de points , montrent l'unité
 » de leur origine , & la singu-
 » lière exactitude de l'Histoire
 » sainte. L'état des autres peu-
 » plades fut fort différent de cel-
 » les qui s'arrêteraient de bonne
 » heure dans les riches campa-
 » gnes de l'Euphrate , du Kian
 » & du Nil. Concevons ailleurs
 » des familles vagabondes qui ne
 » connaissaient ni les lieux ni
 » les routes , & qui tombant à
 » l'aventure dans des pays misé-
 » rables , où tout leur manque ,
 » point d'instrumens pour exercer
 » ce qu'elles pouvaient avoir re-
 » tenu de bon , point de confis-
 » tance ni de repos pour perfec-
 » tionner ce que le besoin actuel
 » pouvait leur faire inventer ; la
 » modicité des moyens de subsis-
 » ter les mettait souvent aux
 » prises , la jalousie les entre-
 » détruisait. N'étant qu'une poi-
 » gnée de monde , un autre pe-
 » loton les mettait en fuite. Cette
 » vie errante , & long-tems in-
 » certaine , fit tout oublier : ce
 » n'est qu'en renouant le com-
 » merce avec l'orient que les cho-
 » ses ont changé. Les Goths &
 » tout le nord n'ont cessé d'être
 » barbares qu'en s'établissant dans
 » la Gaule & dans l'Italie. Les
 » Gaulois & les Francs doivent
 » leur politesse aux Romains :
 » ceux-ci avaient été prendre leurs
 » loix & leur littérature à Athè-
 » nes. La Grèce demeura brute
 » jusqu'à l'arrivée de Cadmus ,
 » qui y apporta les Lettres Phé-
 » niciennes. Les Grecs enchantés
 » de ce secours , se livrerent à la

» culture de leur langue, à la
 » poésie & au chant : ils ne pri-
 » rent goût à la politique, à l'ar-
 » chitecture, à la navigation, à
 » l'astronomie, & à la peinture,
 » qu'après avoir voyagé à Mem-
 » phis, à Tyr, & à la Cour de
 » Perse : ils perfectionnent tout,
 » mais ils n'inventent rien. Il est
 » donc aussi manifeste par l'His-
 » toire profane que par le récit
 » de l'Ecriture, que l'orient est
 » la source commune des nations
 » & des belles connoissances. Nous
 » ne voyons un progrès contraire
 » que dans des tems postérieurs
 » où la manie des conquêtes a
 » commencé à reconduire des ban-
 » des d'occidentaux en Asie, «

LANISTES. On appelait ainsi à Rome les maîtres des Gladiateurs. Ils les exerçaient, ils les nourrissaient, ils les encourageaient, & les faisaient jurer de combattre jusqu'à la mort. Les Lanistes les fournissaient par paires au public.

LANTERNES. (fêtes des) Les Chinois ne s'accordent pas sur l'origine de cette fête. Le peuple pense qu'elle fut établie peu après la fondation de la Monarchie, par un Mandarin, qui ayant perdu sa fille, se mit à la chercher sur le bord d'une rivière avec des flambeaux & des lanternes que portaient une multitude d'habitans, dont il s'était fait aimer : mais les Lettrés prétendent que l'Empereur Kyé, dernier Monarque de la famille de Hya, se plaignant de la division des jours & des nuits, qui rend une partie de la vie inutile au plaisir, fit construire un palais sans fe-

nêtres, où il rassembla un certain nombre de personnes des deux sexes, qui étaient toujours nues ; & que pour y répandre la lumière, il y établit une illumination continuelle de flambeaux & de lanternes. La fête des Lanternes se célèbre le quinzième jour de la première lune. Alors toute la Chine est illuminée, tant dans les villes que dans les campagnes. Les côtes de la mer, les bords des rivières sont ornés de Lanternes peintes de toutes sortes de couleurs & de différentes formes. Par-tout on donne des spectacles au peuple, des feux d'artifices, & toutes sortes de divertissemens. La superstition qui étend ses droits sur-tout dans ce pays, entre pour quelque chose dans cette fête. Chaque chef de famille écrit en gros caractères sur une feuille de papier rouge, ou sur une tablette vernie, les mots suivans : » Tyen-ti, san-
 » hyay, van-lin, chin-tsay : c'est-
 » à-dire, au vrai Gouverneur du
 » ciel, de la terre, des trois li-
 » mites, & des dix mille intelli-
 » gences. « Cette inscription est placée sur une table, devant laquelle on met du bled, du pain, de la viande, & quelque autre offrande de cette nature ; ensuite on se prosterne à terre, & l'on offre de petits bâtons parfumés.

LANUVIUM. Properce rapporte que dans le territoire de cette ville du Latium, qui était située à quinze milles de Rome, il y avait un champ de divination, appelé *Solonius campus*. Ce champ servait d'asyle à un vieux & redoutable serpent, qui toutes les

années, au commencement du printems, venait demander de la nourriture à un jour fixe. Ce reptile ne voulait recevoir d'aliment que d'une main pure & chaste; & pour cet effet on choisissait entre les jeunes filles du lieu celle dont on croyait devoir moins suspecter la vertu. Le serpent ne manquait pas de dévorer celles qui avaient eu quelques faiblesses; mais il caressait les autres, recevait leurs présens, & les laissait retourner dans les bras de leurs parens, qui poussaient des cris de joie; parce que le retour de la jeune fille était un augure favorable, qui annonçait une abondante récolte au pays. Ne trouverions-nous pas dans nos anciennes Chroniques de prétendus prodiges qui pourraient merveilleusement figurer avec cette extravagance.

LANZO. C'est le nom du chef d'une secte de prétendus Magiciens fort estimés par les peuples du Tunquin. Ils assurent que ce Lanzo ou Lanthu n'a jamais eu de pere, & qu'il est demeuré soixante-dix ans dans le sein de sa mere, qui le conçut sans perdre sa virginité. Ses sectateurs, en relevant sa naissance par des prodiges, n'ont pas manqué de le faire créateur de toutes choses. Au reste ce fourbe qui ajouta ses erreurs à celles de Xaca, qui pour tromper les hommes, avait paru cinq cens ans avant lui, recommanda aux peuples sur toutes choses l'aumône, la charité, la fondation des hôpitaux & des retraites pour ses disciples. On consulte les chefs de cette secte

sur les affaires les plus importantes, & leurs réponses passent pour les arrêts du ciel.

LAOS. Le Royaume de Laos, qui est situé dans la presqu'île orientale de l'Inde, est assez peu connu. Quelques Missionnaires y ont cependant pénétré; mais ce qu'ils nous en rapportent est assez peu satisfaisant. Nous tirerons ce que nous en allons dire, des Lettres du Pere Marini.

Les habitans de Laos croient que le ciel est de toute éternité: ils le font supérieur à seize mondes terrestres, dont les plus élevés sont aussi les plus agréables. La terre est aussi éternelle; elle a souffert & souffrira encore nombre de révolutions. Dix-huit mille ans avant Xaca ou Xequia, (V. XACA.) la terre fut dissoute entièrement & réduite en eau. Un Mandarin, d'espèce divine, descendit du plus haut des mondes, & partagea d'un coup de sabre une fleur qui nageait sur l'eau: il en sortit une belle fille, dont le mandarin devint amoureux; mais il ne put fléchir sa pudeur: il se contenta de la regarder, & à force de coups d'oeils amoureux, la belle conçut, & devint mere de plusieurs enfans, sans cesser d'être vierge. Dans la suite, à dessein d'établir sa famille, il créa tout ce que nous voyons, & retourna au ciel, où il fut obligé de faire pénitence.

Avant le renouvellement de la terre quatre Dieux gouvernaient le monde; trois s'en allerent, & s'avancerent plus haut vers le nord pour jouir de la tranquillité. Le quatrième, & c'est sans doute

Xaca, regna encore quelques milliers d'années ; & voulant s'élever au plus haut point de perfection, il s'antécipit : (*Voyez NIREUPAN.*) mais avant tout, il ordonna qu'on lui bâtit des temples, & qu'on lui élevât des statues, promettant de remplir ces temples d'un écoulement de vertu, qui suppléerait au défaut de sa présence. Ce fut par ces influences que les idoles participèrent à la divinité de Xaca. Ainsi fut autorisée l'idolâtrie.

Lorsque le tems, que doit durer le gouvernement de Xaca sera expiré, il naîtra un autre Dieu qui renversera les temples & les idoles, brûlera les livres, & dictera de nouvelles loix. Les peuples de Laos disent singulièrement que Xaca s'est accommodé avec le Dieu des Chrétiens, auquel il a laissé tout l'occident. On entrevoit dans ce récit qu'ils ont quelque idée de la chute des premiers Anges.

LAPHISTIEN. Surnom de Jupiter, tiré du Temple qu'on bâtit en son honneur, & de la statue de pierre qu'on érigea sur le mont Laphistius en Béotie. (*Voyez LAPHISTIUS.*)

LAPHISTIUS mons. Montagne de Grèce dans la Béotie. Voici ce qu'en dit Pausanias, L. v. chap. xxxiv. » Il y a vingt stades, c'est-à-dire, deux milles & demi, » de Coronée au mont Laphistius, » & à l'aire de Jupiter Laphistien : la statue du Dieu est de pierre. Lorsqu'Athamas était sur le point d'immoler Hellé & Phrixus en cet endroit, on dit que Jupiter fit paraître tout à

» sous un bœuf à toison d'or ; » sur lequel ces deux enfans monterent & se sauverent. Plus haut » est Hercule nommé Charops, » c'est-à-dire aux yeux bleus. Les » Béotiens prétendent qu'Hercule » monta par-là, lorsqu'il traîna Cerbère, le chien de Pluton. «

Athamas était un Roi de Thèbes, qui ayant quitté sa femme Néphelée, épousa Ino en secondes noces ; Phrixus & Hellé, enfans de la première, craignant la fureur de cette nouvelle épouse, se saisirent d'un bœuf, à toison dorée, qui était comme le trésor de la famille, & s'enfuirent dessus. Hellé en traversant la mer y romba, & donna son nom à l'Hellespont. Phrixus aborda heureusement dans la Colchide, où il sacrifia son bœuf à Jupiter. Ce bœuf fut mis parmi les douze signes du zodiaque, & sa toison resta entre les mains d'Ætès, Roi du pays, qui la consacra au Dieu Mars. C'est cette fameuse toison d'or, si vantée dans la fable. Quelques auteurs prétendent que la toison d'or était un livre en parchemin, qui renfermait le secret de faire de l'or ; d'autres croient que cette fable tire son origine des belles laines que produisait la Colchide, & transforment le célèbre voyage des Argonautes, en une course de marchands, pour aller les enlever : enfin quelques-uns s'imaginent que Phrixus, fuyant sa marâtre, enleva les trésors de son père, sur un vaisseau dont la proue avait la figure d'un bœuf, & qu'Ætès à qui il les confia,

ne put empêcher Jason de s'en emparer.

LAPHRIENNE. Surnom donné à Diane, par les habitans d'Aroé, ville du Péloponnèse, après l'expiation du crime de Ménalippe & de Cométho, qui avaient prophété son Temple par leurs impudiques amours. *

LAPHYRE. Surnom de Minerve, qui signifie *dépouilles*, *butin*. On lui adressait des vœux pour obtenir la victoire sur ses ennemis & de riches dépouilles.

LAPIDATION. Ce supplice a été fort en usage chez les Hébreux, qui condamnaient leurs grands criminels à être lapidés. Lorsqu'un homme avait reçu sa Sentence, il était conduit hors la ville, ayant devant lui un Huissier avec une pique à la main, au haut de laquelle était un linge pour se faire remarquer de plus loin, & afin que ceux qui avaient quelque chose à dire pour la justification du coupable, le pussent proposer avant qu'on fût allé plus loin. Si quelqu'un demandait d'être entendu, tout le monde s'arrêtait, on ramenait le criminel en prison, & on écoutait ceux qui voulaient dire quelque chose en sa faveur. Lorsqu'il ne se présentait personne, on le conduisait au lieu du supplice, on l'exhortait à reconnaître & à confesser sa faute; » parce que ceux qui confessent leurs fautes, ont part au » siècle futur. » après cela, on le lapidait. La Lapidation se faisait de deux sortes, la première en assommant le coupable à coups de pierres, les témoins jettant les premières; la seconde, en le con-

duisant sur une hauteur escarpée; d'où on le précipitait, & on roulait ensuite une grosse pierre sur son corps: s'il ne montrait pas de sa chute, on l'achevait à coups de pierres. Ceci doit s'entendre des jugemens juridiques. Souvent les Juifs, emportés par leur zèle, lapidaient un blasphémateur, un idolâtre, un adultère, dans le lieu même où ils avaient reconnu le crime.

LAPITHES. (les) Diodore de Sicile, place ce peuple en Macédoine, près du mont Olympe, & Virgile dit, qu'il excellait à faire des mords, des caparaçons, & à bien manier un cheval; mais Plutarque ajoute, que quoique courageux, les Lapithes étaient si vains, que pour signifier un homme bouffi de vanité, on disait en proverbe, » il est plus orgueilleux qu'un Lapithe. »

LAPONS. (funérailles des) Aux usages du Christianisme les Lapons convertis mêlent une infinité de superstitions. Ils ne veulent pas faire la fosse du mort, & laissent dans le cimetière le traîneau sur lequel ils ont apporté le corps du défunt, avec tous les habits qu'il avait pendant sa maladie, son lit & généralement tout ce qui a pu lui servir. Trois jours après l'enterrement les parens donnent un grand festin; on y mange la chair de la renne, qui a traîné le mort jusqu'à la sépulture; les os de l'animal sont recueillis avec soin & mis dans un panier, sur lequel bien ou mal faite, on place la représentation d'un homme, & tout cela est enterré. On boit en-

suite jusqu'à s'enivrer à la santé du mort, & les fumées de la liqueur inspirent aux convives mille phrases éloquentes à l'honneur du défunt. L'anniversaire de l'enterrement est célébré par une égale débauche. Dans ces sortes d'orgies, ils ont l'usage de tremper leurs doigts dans de l'eau-de-vie & de s'en frotter le visage par manière d'expiation. Il semblerait que de même que tant de peuples, ils se croiraient souillés par l'approche d'un mort.

LAPONS. (funérailles des anciens) Ces anciens idolâtres portaient autrefois leurs morts dans les bois, ou dans des cavernes dont ils bouchaient l'entrée avec de grosses pierres. Dans le même endroit ils plaçaient une hache, un caillou & un morceau d'acier pour faire du feu, par la raison que le mort se trouvant dans les ténèbres devait avoir besoin de lumière; sa hache lui était nécessaire aussi pour se faire un chemin à travers l'épaisseur des forêts; car suivant une loi imposée aux morts, ils doivent arriver aux cieus par le fer & par le feu. C'est ainsi qu'ils raisonnent actuellement qu'ils ont entendu parler d'un jugement dernier.

LAPONS. (mariage des) Dans le pays le plus dur de notre globe, & dans la disette de toutes les commodités de la vie, le Lapon est toujours riche, parce qu'à la naissance d'un enfant, on lui donne un ou plusieurs rennes, & ce qui en provient, forme un troupeau qui, lorsqu'il se marie, fait sa dot & assure son établissement. Dans nos contrées civilisées, on

s'informe des richesses d'une fille, & si tout ce qu'on lui promet n'est point sujet à contestation : en Laponie, on compte les rennes & l'on examine si elles sont mâles ou femelles, robustes & en bon état. L'avarice est de tous les pays.

Un tiers, chargé de quelques bouteilles d'eau-de-vie, va demander la fille sur laquelle son ami a jeté les yeux pour en faire sa femme; mais ce dernier, qui l'accompagne, reste à la porte de la cabane. Il ne se présente aux parens que lorsque la demande est faite, que la liqueur a fait son effet, & qu'on est presque d'accord. La première entrevue avec la fille commence par un fort baiser sur la bouche, & par quelques présens. Ce sont ordinairement des langues de rennes. La belle Laponne fait semblant de tout refuser, en présence de ses parens, mais elle fait signe à l'amant de sortir, & tête à tête, elle accepte tout; cette conversation se termine par la permission de laisser coucher le galant auprès d'elle : sans cela elle doit jeter les présens à terre. Jusqu'à ce que le pere se soit décidé, il est nécessaire de ne pas épargner l'eau-de-vie, & souvent c'est cette liqueur qui nourrit son indécision. Enfin tout étant arrangé on se rend à l'Eglise pour recevoir la bénédiction nuptiale, c'est-à-dire, s'ils sont Chrétiens ou s'ils se donnent pour tels. Autrefois on prenait un morceau de fer & une pierre à feu, & l'on en tirait quelques étincelles, cela représentait symboliquement le mystère du mariage. Le mari est obli-

gé de servir son beaupere pendant une année, après laquelle il peut emmener sa femme avec sa dot. La polygamie a toujours été inconnue aux Lapons. Ils sont portés à la jalousie, cependant ils permettaient autrefois à leurs hôtes de passer la nuit avec leurs femmes, sans doute excités par l'envie d'avoir des enfans. Le baptême n'a rien de remarquable chez eux. Quand une femme est enceinte, ils décident par la lune si elle accouchera d'un garçon ou d'une fille. Une étoile qui devance la lune leur apprend si l'enfant vivra.

LARAIRES. Espece d'oratoire domestique, destinée chez les anciens Romains au culte des Dieux Lares de la famille. Les Dieux Lares de l'Empereur Marc-Aurèle étaient des statues d'or des grands hommes qui avaient été ses maîtres: il les conservait précieusement dans son Laraire. Souvent même pour les honorer, il visitait leurs tombeaux, & leur offrait des fleurs & des sacrifices. Les Romains le vingt-~~un~~ Décembre célébraient les fêtes nommées Lararies, en l'honneur des Dieux Lares.

LARES. On appelait de ce nom chez les Romains les Dieux domestiques, les Dieux du Foyer, les Génies protecteurs des maisons & les Gardiens des familles. Il semble que l'origine du culte des Lares est due aux Egyptiens, qui avaient coutume de conserver dans leurs maisons les corps embaumés des personnes qui leur avaient été chères. Cependant dans la suite la grande quantité de ces

corps leur devint importune, & ils furent obligés de transporter ailleurs ces cadavres, mais pleins de respect pour leurs ancêtres, ils ne laisserent pas de s'adresser à eux, comme à des Dieux bien-faisans, & toujours prêts à exaucer leurs prières. Bien-tôt toutes les maisons furent remplies de ces sortes de Dieux, & ceux d'entre le peuple qui ne crurent pas les ames de leurs ancêtres assez importantes pour les protéger efficacement, se choisirent des patrons parmi les grandes Divinités. On défendit d'abord à Rome d'adorer en particulier d'autres Dieux que ceux dont la République admettait le culte public; mais bientôt on se relâcha par politique, & l'on fut jusqu'à ordonner par une loi des douze tables de célébrer des sacrifices en l'honneur des Dieux Lares, (ou Pénates.)

LARGESSES. Dans les derniers tems de la République Romaine, lorsque la corruption des mœurs eut pris la place des vertus, ceux qui aspiraient aux charges, achetèrent les suffrages du peuple par d'immenses Largesses; elles consistaient en argent, en bled, en pois & en fèves, & elles devinrent enfin si prodigieuses, qu'elles ruinerent un grand nombre de familles. Les Empereurs Romains connurent ce triste moyen de s'assurer la multitude; ils prodiguèrent leurs trésors au peuple & surtout aux troupes qui les avaient placés sur le trône.

Autrefois dans certains jours solennels, nos Rois faisaient aussi de légères libéralités au peuple. On apportait des hanaps où des

coupes pleines de pieces d'or & d'argent, que l'on distribuait au public, après que les Hérauts avaient crié *Largeſſes*.

LARMES de la mariée. Ces Larmes en Hollande ſont composées de vin du Rhin & de ſucre, & on en envoie à ſes parens, à ſes amis & juſqu'à ſes moindres connoiſſances.

LARRONS. Nom que les anciens donnaient à certains braves qu'ils engageaient, & qui devaient toujours être prêts à les ſervir. La licence ſe mit bien-tôt dans ces troupes, qui ne s'occupèrent plus qu'à piller & à voler. Comme ces braves, qui devaient ſe tenir continuellement aux côtés de leurs chefs, en avaient de-là été appelés *Laterones* & par Ellipſe *Latrones*, on nomma *Latro*, tout voleur de grand chemin. On ſait combien il en coûta de peine à Hérode pour déloger les Larrons qui s'étaient réfugiés dans les rochers de la Trachonite, du tems de Jeſus-Chriſt.

LARVES. Les Romains appelaient *Larves* les ames des méchans, qu'ils ſuppoſaient errer çà & là, pour effrayer & tourmenter les vivans. Ils les nommaient auſſi *Lemures*.

LATJAR. Tarquin le ſuperbe ayant fait un traité d'alliance avec les peuples du Latium, propoſa, dans le deſſein d'en aſſurer la perpétuité, d'ériger un Temple commun, où tous les alliés, les Romains, les Latins, les Herniques, les Volſques, s'aſſemblerent tous les ans pour y faire une foire, ſe régaler les uns les autres, & y célébrer enſemble des fêtes & des

ſacrifices; ce qui fut exécuté & devint l'origine d'une fête appelée *Latjar*, en l'honneur de Jupiter *Latial*. Les Conſuls ajoutèrent un ſecond jour à cette fête, puis un troiſieme, lorſque le peuple Romain qui s'était retiré ſur le mont ſacré rentra dans Rome, & enfin un quatrieme, après la réconciliation des Patriciens & des Plébéiens, diviſés précédemment au ſujet du Conſulat. On nommait ces quatre jours *Feries latines*.

LATICLAVE. Tunique à large bordure de pourpre par devant, qui était un habillement de dignité chez les Romains. Cette tunique ſe portait ſans ceinture, & était un peu plus longue que la tunique ordinaire. Les Sénateurs, les Conſuls, les Préteurs & les Généraux qui obtenaient le triomphe, avaient droit de porter le Laticlave. Ce n'était qu'à l'âge de vingt-cinq ans que les fils des Sénateurs étaient honorés de cette marque de dignité; cependant Céſar permit à ſon neveu Octave de s'en décorer avant le tems preſcrit par les loix. Dans la ſuite le Laticlave devint une eſpece d'ordre que l'Empereur conférait à ſon choix aux Magiſtrats, aux Gouverneurs, aux Pontifes, & plus tard aux Chevaliers & même à toutes ſes créatures. Les dames eurent auſſi la permiſſion de porter le Laticlave.

LATIUM. Contrée de l'ancienne Italie. La fable nous dit que Saturne, ayant été chaffé du ciel, par ſon fils Jupiter, ſe cacha dans ce pays, ce qui eſt aſſez indifférent; mais Ovide nous rap-

porte que dans cette contrée féroce, on immolait tous les ans deux hommes à ce Dieu prétendu, & qu'on les précipitait dans le Tibre de la même manière que les Leucadiens précipitaient un criminel dans la mer; ce qui est d'une toute autre importance dans l'Histoire des Superstitions: cet auteur ajoute qu'Hercule passant par le *Lanum*, fut témoin de ce barbare sacrifice, qu'il en fut révolté, & qu'il engagea les habitans du pays à substituer des hommes de pailles à de véritables hommes.

LATOBIUS. Dieu des anciens Noriques, qu'on croit être le Dieu de la santé; car dans une inscription trouvée en Carinthie, on lit un vœu qu'une mère fait à cette Divinité pour la santé de son fils & de sa fille.

LATONE. La fable de Latone est assez embrouillée, & les Mythologistes ne s'accordent pas sur la patrie de cette Divinité: Hérodote la fait Egyptienne, & semble approcher le plus de la vérité. Elle eut de Jupiter Apollon & Diane, ce qui lui valut une place dans le ciel & la haine de Junon, qui la persécuta cruellement. Latone eut un Temple fameux à Buto en Egypte, & elle y rendit des Oracles. Delos & Argos lui bâtirent aussi des Temples, & les Gaulois lui rendirent de grands honneurs. Cette Déesse partageait avec Diane & Vénus les vœux & les respects des dames Romaines; on lui sacrifiait une genisse aux cornes dorées.

LAVATION. Fête que les Romains célébraient en l'honneur de

la mère des Dieux. Le jour de cette solennité, on portait sur un char la statue de la Déesse, & on allait la laver dans le ruisseau Almont, à l'endroit où il se jette dans le Tibre.

LAUDICËNI. Il y avait chez les Grecs & chez les Romains des gens de ce nom gagés pour applaudir aux pièces de théâtre & aux harangues publiques. Ces *applaudisseurs* avaient des maîtres qui leur enseignaient à donner leurs applaudissemens de concert, avec art & avec harmonie. On les plaçait sur les deux côtés du théâtre, à peu près de la façon que l'on distribue nos chœurs à l'opéra, & lorsque la pièce était achevée, ils formaient leurs *chorus* d'applaudissement & donnaient ainsi le ton au reste de l'assemblée. Ces gens ne manquaient pas d'offrir leurs services aux Orateurs, aux Poètes & aux acteurs, plus curieux d'acheter une vaine qu'une solide gloire. On ne connaît point chez nous de *laudicènes* en titre, chacun a les siens en particulier, qu'il achète plus ou moins cher; mais le vrai public n'est pas dupe, & les grands applaudissemens sont fort souvent comptés pour rien.

LAVEMENT des pieds. Cet usage est de la plus haute antiquité. Les Orientaux lavaient les pieds aux étrangers qui venaient de voyage, parce qu'autrefois on marchait les jambes nues, avec une simple sandale aux pieds. Abraham fit laver les pieds aux trois anges, & l'Ecriture offre un grand nombre d'exemples qui prouvent que cet usage était pres-

que

que général. Jesus-Christ , après la dernière cène qu'il fit avec ses Apôtres , daigna leur laver les pieds , & cette leçon d'humilité est devenue depuis un acte de piété. Quelques Eglises ont fort long-tems conservé l'usage de laver les pieds aux nouveaux baptisés. Il ne nous est resté de cette coutume que la cérémonie du Lavement des pieds le jour du jeudi Saint.

LAVEMENT des pieds chez les Grecs. Le jeudi Saint l'Evêque Grec lave ordinairement les pieds à douze Papas, qui dans cette cérémonie représentent les douze Apôtres , & ont chacun une robe de différentes couleurs. Le plus ancien des douze fait le personnage de S. Pierre , & prend la droite : un, qui doit , dit *Wheler*, avoir la barbe rousse , a le malheur de représenter Judas. L'Evêque après avoir changé d'ornement revient avec une serviette & un bassin , rempli d'eau & lave les pieds aux douze Papas. Celui qui représente S. Pierre refuse d'abord cet honneur , par ces paroles : « Seigneur » vous ne me laverez point les » pieds. « Mais le Prélat lui répond : » si je ne vous lave , vous » n'aurez point de part avec » moi. « Alors le Papas ne fait plus de résistance. Lorsque le Prélat vient à Judas , il feint de s'arrêter , comme pour lui donner le tems de se reconnaître , mais enfin il lui lave aussi les pieds & la cérémonie finit par quelques prières.

LAVERNE. Déesse des voleurs & des fourbes chez les Romains. Cette singulière Divinité avait un

Tome II,

autel proche une des portes de Rome , & sur la voie Salarienne il y avait un bois qui lui était consacré , & dans lequel ses fidèles sujets venaient partager leurs larcins , parce que sa situation & son obscurité favorisaient leur évasion de tous côtés. On adressait à Laverne des prières en secret & à voix basse : si ses adorateurs l'invoquaient pour faire réussir leurs mauvais desseins , d'autres la priaient pour être garantis du mal qu'elle pouvait faire , & quelques-uns enfin lui demandaient sa protection , parce qu'elle favorisait tous ceux qui redoutaient que leurs desseins fussent découverts.

LAU-KYUN. Philosophe Chinois , fondateur d'une secte appelée *Tau-tse*, du nom d'un livre composé par cet imposteur. Pour relever l'éclat de la naissance de Lau-Kyun , ses disciples assurent qu'il demeura quatre-vingt ans dans le sein de sa mère , & que pour en sortir , il s'ouvrit un passage par son côté gauche. On trouve dans les ouvrages de ce Philosophe des maximes & des sentences dignes de la morale la plus épurée , sur le mépris des richesses , sur l'élévation de l'ame , qui , dédaignant les choses terrestres , se suffit à elle-même. En parlant de la production du monde , il disait souvent : « *tay* (c'est-à-dire , la loi de raison) a produit un , un a produit deux , deux ont produit trois , & trois ont produit toutes choses. « Suivant sa doctrine , il faut que l'homme sage cherche à se délivrer de tout ce qui peut troubler la tranquillité de son ame , qu'il

C c

passé sa vie sans inquiétude & sans embarras, qu'il ne rourne jamais ses réflexions sur le passé, ni sa curiosité sur l'avenir: qu'il ne se livre ni à l'ambition, ni à l'avarice, ni aux autres passions, qui le feraient vivre plus pour la postérité, que pour lui-même. Lau-Kyun pense qu'il y a de la folie à chercher le bonheur d'autrui & le sien propre, aux dépens de son repos, parce que ce qu'on appelle bonheur dans le monde cesse de mériter ce nom, lorsque la paix de l'ame en reçoit la moindre altération. Les Prêtres de Lau-Kyun sont fort adonnés à la magie, & c'est à l'aide de leurs impostures qu'ils ont surpris la crédulité du vulgaire.

LAURENTALES. Fêtes célébrées par les Romains, en l'honneur d'Acca Laurentia, femme d'un certain berger Faustulus. Cette bonne paysanne, ayant trouvé les jeunes Princes Rémus & Romulus exposés sur les bords du Tibre, en eut pitié & les allaita.

LAURIER. Cet arbre était regardé comme divin chez les Grecs & comme l'arbre du bon Génie. Ces peuples tenaient pour un prodige un Laurier frappé de la foudre. Il entrait dans tous les mystères, dans toutes les cérémonies religieuses, & ses feuilles étaient un instrument de divination. On les jetait dans le feu, & si en brûlant elles rendaient beaucoup de bruit, c'était un présage heureux, si au contraire elles ne pétillaient point, ce signe était des plus funestes. Pour obtenir des songes sur la vérité desquels on pût compter, il fallait en se couchant

placer des feuilles de Laurier sous son chevet. Le Laurier protégeait les maisons devant la porte desquelles il était planté, & l'on en composait des couronnes pour les statues d'Esculape. Cet arbre était sur-tout consacré à Apollon, & l'on croyait qu'il communiquait l'esprit de prophétie & l'enthousiasme poétique; c'est pour cela qu'on en couronnait les Poètes & les vainqueurs aux jeux Pythiques. On ornait de Laurier les faisceaux des Dictateurs, des Consuls & des premiers Magistrats de Rome, lorsqu'ils avaient remporté quelque victoire. Dans les triomphes les Généraux en étaient couronnés & ils en portaient une branche à la main. Ceux qui mouraient en triomphant en étaient aussi décorés.

Chez les Grecs, ceux qui consultaient l'Oracle d'Apollon se couronnaient de Laurier, lorsqu'ils recevaient une réponse favorable. Chez les Romains les messagers qui apportaient d'heureuses nouvelles, en ornaient la pointe de leur javeline, les vaisseaux victorieux leur poupe, & l'on ne manquait jamais d'en entourer les lettres qui annonçaient de bons succès. Dans la mêlée un guerrier qui se rendait à son vainqueur lui présentait une branche de Laurier.

LAURIA. Les Romains nommaient ainsi la dépense qu'ils payaient pour l'entretien des Ambassadeurs étrangers pendant leur séjour à Rome. En arrivant dans la ville ces Ministres trouvaient un logement préparé, on leur fournissait tous les vivres néces-

faïres pour eux & pour leur suite , & souvent même on leur faïfait de riches présens.

LAWKS. Mot Russe qui signifie boutiques C'est ainsi que l'on appelle à Petersbourg un vaste bâtiment, qui appartient au Souverain, & dont les diverses portions sont louées chèrement aux marchands, pour y débiter leurs marchandises ; car il ne leur est pas permis d'en garder ni d'en vendre dans les maisons qu'ils habitent, hors de ce marché. Les loyers de ces boutiques produisent un revenu considérable au Gouvernement : mais cet avantage peut-il entrer en compensation avec l'inconvénient de voir en un seul jour les flammes ruiner sans ressource la fortune de dix mille particuliers. Ce malheur arriva en 1710, & malgré les sentinelles préposées pour la garde des Lawks. il peut encore arriver.

LÉANDRE. (tour de) fameuse par l'aventure de Léandre & d'Héro. Léandre était un jeune homme d'Abydos, & Héro était une jeune Prêtresse de Vénus, de la ville de Sestos. Ces deux villes vis-à-vis l'une de l'autre, occupaient les deux bords opposés du détroit de l'Helléspont, qui dans cet endroit n'a gueres plus de sept cens pas de largeur. Pendant la solennité d'une fête qui se célébrait à Sestos, Léandre eut occasion de voir la Prêtresse, qui le remarqua, & leurs cœurs furent aussitôt d'accord. L'intrigue de ces deux amans dura pendant toute la belle saison. Le jeune homme d'Abydos choisissait la nuit, pour passer l'Helléspont à la nage, & Héro

le recevait dans la tour où elle demeurait : les vents, commençant à exercer leurs ravages sur la mer, Léandre voulut imprudemment risquer le passage. Il périt dans les flots, & la tendre Prêtresse de Vénus, ne pouvant survivre à ce malheur, se précipita du haut de sa tour.

LÉBEDUS. Ville ancienne de l'Ionie, où l'on célébrait tous les ans de magnifiques fêtes, en l'honneur de Bacchus. Dans la suite cette ville fut ruinée par Lyfimaque, qui en transporta tous les habitans à Ephèse, mais ce lieu fut toujours extrêmement fréquenté par les étrangers, durant les fêtes du Dieu du vin, parce qu'alors il s'y trouvait des Comédiens.

LECANOMANCIE. Cette sorte de divination se pratiquait en jetant dans un bassin plein d'eau des pierres précieuses marquées de caracteres magiques & de lames d'or & d'argent aussi constellées, » de maniere, rapporte Glycas, » dans ses annales, qu'on entendait sortir du fond du bassin la » réponse à sa demande. « Les Turcs ont pratiqué long-tems cette espee de divination.

LECTEUR. Chez les Grecs & chez les Romains il y avait dans toutes les maisons un domestique, chargé particulièrement de lire pendant le repas. Quelquefois le chef de la famille prenait l'emploi de lecteur, & l'histoire nous apprend que l'Empereur Sévère prenait souvent la peine de lire lui-même aux repas de sa famille. Le tems de la lecture était principalement à souper, & même

quelquefois au milieu de la nuit, lorsqu'on se réveillait & qu'on n'était pas disposé à se rendormir. On promettait jadis à ses convives quelques lectures instructives des historiens, des Orateurs, & des meilleurs Poètes, comme on leur promet aujourd'hui l'insipide & ruineux divertissement d'un bre-lan ou d'un vingt-un. Les anciens cherchaient à nourrir leur esprit, les modernes s'efforcent de tuer le tems.

LECTEURS. On donne ce nom dans l'Eglise Romaine aux Clercs, revêtus d'un des quatre Ordres Mineurs. Les Lecteurs ont été choisis d'abord entre les plus jeunes enfans qui entraient dans le Clergé; car primitivement les parens consacraient de bonne heure leurs enfans à l'Eglise. Les Lecteurs servaient de Secrétaires aux Evêques & aux Prêtres, & s'instruisaient en écrivant & en lisant sous eux: ils lisaient dans l'Eglise les écritures de l'ancien & du nouveau Testament, soit à la Messe, soit aux autres Offices tant du jour que de la nuit, les Lettres des Evêques, les actes des Martyrs, & les Homélies des Pères. Outre cela ils étaient chargés de la garde des Livres, ce qui les exposait beaucoup dans les tems de persécution. La formalité de leur ordination marque qu'ils doivent lire pour celui qui prêche, chanter les leçons, & bénir le pain & les fruits nouveaux.

LECTISTERNE. C'était une cérémonie religieuse pratiquée par les anciens Romains dans les tems de calamité publique. On croit

trouver l'origine de cette cérémonie pendant l'année du Consulat de Brutus & de Valérius Publicola. L'an de Rome 354, les Duumvirs ordonnèrent le *Ledisterne* pour prier les Dieux de faire cesser une maladie contagieuse qui enlevait tous les bestiaux.

Pendant cette cérémonie on descendait toutes les statues des Dieux; on les couchait sur des lits autour des tables dressées dans leurs temples. Ils étaient servis pendant huit jours aux dépens du trésor public: les repas étaient somptueux, chaque citoyen, suivant ses facultés, tenait alors table ouverte, & l'étranger comme le Romain, y étaient bien reçus. On n'y faisait nulle distinction entre l'ami & l'ennemi. On ouvrait aussi les prisons, & tant que durait la fête, on se serait fait scrupule d'attenter à la liberté de quelqu'un.

LÉDA, fille de Thestie, & femme de Tyndare, Roi de Sparte. Jupiter en étant devenu amoureux, fit changer Vénus en aigle, & prit la figure d'un cigne, qui étant poursuivi par l'aigle, vint se réfugier dans le sein de Léda, qui, charmée des accens mélodieux de cet oiseau, en conçut deux œufs. De l'un sortirent Pollux & Hélène, & de l'autre Castor & Clitemnestre; les deux premiers passèrent pour fils de Jupiter; les deux autres reconnurent Tyndare pour leur père. (*Voyez CASTOR & POLLUX*, (jeux de) Cette histoire fabuleuse n'a point encore d'explication satisfaisante.

LÉGAT. C'est un Ecclésiastique

qui fait les fonctions de Vicaire du Pape , & qui exerce sa juridiction dans les lieux où il ne peut être présent. Dès le quatrième siècle les Papes envoyèrent des Légats aux Conciles généraux. Dans le douzième on distingue deux sortes de Légats , les uns étaient des Evêques & des Abbés du pays , les autres étaient envoyés de Rome : ces derniers se nomment Légats *à latere* , pour marquer que le Pape les avait envoyés d'auprès de sa personne. Les Légats *à latere* tiennent le premier rang : ce sont ordinairement des Cardinaux que le Pape tire du sacré College , & qui sont revêtus de la plénitude du pouvoir apostolique. Le Pape envoie aussi des Nonces & des Internonces ; mais les pouvoirs de ceux-ci sont moins étendus que ceux des Légats-Cardinaux.

On ne reconnaît en France de Légats que ceux qui ont la qualité de Légats *à latere*. Lorsque le Pape est obligé d'envoyer un Légat en France , il doit préalablement donner avis de la législation au Roi , des motifs qui l'engagent à envoyer un Légat , & lui demander si la personne , chargée de cet emploi , lui sera agréable. Le Légat arrivé en France avec la permission du Roi , lui fait présenter la bulle de sa législation contenant tous ses pouvoirs : le Roi donne des lettres-patentes sur cette bulle : ces deux pièces sont portées au Parlement , lequel en enregistrant l'une & l'autre , met les modifications qu'il juge nécessaires pour la conservation des droits du Roi , & des

libertés de l'Eglise Gallicane. Aufsi-tôt que les Légats ont reçu l'enregistrement de leurs bulles , ils promettent , en jurant au Roi par un écrit sous seing privé , qu'ils ne prendront la qualité de Légats , & n'en feront les fonctions , qu'autant qu'il plaira à Sa Majesté.

Le Légat , en signe de juridiction , fait porter devant lui sa croix levée : en Italie il la fait porter dès qu'il est sorti de Rome ; mais lorsqu'il est arrivé en France , il doit la quitter , & ne la reprendre qu'après la vérification de ses bulles : cependant il ne peut faire porter sa croix haute en présence du Roi. Il est d'usage en France de faire une entrée solennelle au Légat dans les villes de sa législation.

LÉGION. Les Légions Romaines furent d'abord composées des seuls citoyens Romains inscrits au rôle des tributs. Romulus qui les institua fixa chaque Légion à trois mille hommes d'infanterie , & à trois cents chevaux. Les Consuls portèrent ce nombre à quatre mille , ou quatre mille deux cents fantassins , & à trois cents cavaliers. Vers l'an 412 de Rome la Légion était de cinq mille hommes. Sous Auguste elle fut de six mille cent fantassins , & de sept cents vingt-six chevaux : après sa mort elle fut remise à cinq mille hommes , & à six cents chevaux : pendant le règne de Tibère elle fut réglée à six mille hommes de pied , & à six cents cavaliers : mais Septime-Sévère ayant voulu former , à l'imitation des Macédoniens , une pha-

lange ou bataillon carré de trente mille soldats, réduisit chaque Légion à cinq mille hommes.

Pendant la République le nombre des Légions fut limité à quatre : chaque Consul en commandait deux, avec autant des alliés. Après la prise de Cannes l'armée fut composée de huit Légions, chacune de cinq mille hommes ; & jusqu'à la destruction de Carthage on n'y reçut que des citoyens de la ville de Rome ; mais après la guerre des alliés, le droit de bourgeoisie ayant été accordé à toutes les villes d'Italie, on rejeta sur elles presque toutes les levées.

Les bornes de l'Empire, successivement reculées, il fallut augmenter le nombre des Légions, & pour-lors les Empereurs firent indistinctement des levées de soldats dans toutes les Provinces.

Romulus divisa chaque Légion en dix corps, nommés *manipules* ; nom tiré de l'enseigne qui était à la tête de ces corps, & qui n'était autre chose qu'une botte d'herbes attachée à un long bâton. On forma ensuite un corps particulier de trois *manipules*, & il fut commandé par un Tribun, & nommé *cohorte*, en sorte que la Légion, composée de trente *manipules*, fut partagée en dix cohortes ou régimens. Indépendamment des cavaliers, quatre sortes de soldats, qui tous quatre avaient différent âge, différentes armes, & différens noms, composaient la Légion. Ils étaient appelés Vélites, Hastaires, Princes & Triaires.

L'enseigne générale des Légions Romaines était une aigle les ailes déployées, tenant un foudre dans ses serres. Elle était posée sur un piedestal au haut d'une pique. Sa garde était commise au premier Centurion. Chaque cohorte avait son enseigne particulière faite en forme de bannière, d'une étoffe de pourpre où il y avait des dragons peints, & l'enseigne de la manipule portait des lettres qui désignaient la légion, la cohorte, & la centurie dont elle était. On distinguait les Légions en première, seconde, troisième, &c. selon l'ordre de leur levée ; & dans la suite elles portèrent le nom de leur fondateur, comme *Legio Augusta, Trajana, Gordiana*, &c. D'autres furent désignées par des épithètes, comme Légion foudroyante, Légion fulminante, &c. & même Légion *paillarde*, vice sans doute qui était propre à celle-là ; ou enfin par les noms des Provinces d'où elles étaient tirées, comme l'Illyrienne, la Gauloise, &c.

On nommait aîle la cavalerie de chaque Légion, parce qu'elle devait couvrir les flancs, de manière qu'elle en formait les ailes. On la divisait en autant de brigades qu'il y avait de cohortes. Si la cavalerie passait six cents chevaux, chaque brigade était de deux turmes ou compagnies de trente-trois chevaux chacune. La turme était divisée en trois décuries ou dizaines, qui avaient chacune un Centurion à leur tête.

Romulus établit trois cents hommes de cavalerie, qui furent appelés *céleres* : il les choisit dans

les plus nobles familles de Rome, & ce corps fut l'origine des Chevaliers Romains. Servius Tullius augmenta ce nombre jusqu'à dix-huit cens. On fournissait à chaque cavalier un cheval entretenu aux dépens de l'Etat. Dans la suite on admit des Plébéiens aisés dans la cavalerie ; mais ceux-ci durent se fournir de chevaux à leurs dépens. D'abord les cavaliers n'eurent pour armes qu'un simple bouclier de cuir de bœuf, & un faible javelot ; mais bientôt on les arma à la grecque, & leurs chevaux furent bardés au poitrail & aux flancs. Ils n'avaient point l'usage des étriers, & leurs chevaux n'étaient point ferrés.

Lorsque les Empereurs, pour s'attacher les Légions, crurent devoir faire des présents ou *donatifs* aux soldats, on eut toujours soin de former dix portions égales pour les dix cohortes, & l'on tira de chacune d'elles quelque chose que l'on déposait dans un onzième sac, pour payer les frais des funérailles des soldats qui venaient à mourir.

On ne doit pas oublier que quand une Légion avait remporté quelque avantage sur les ennemis, on ornait de lauriers les enseignes où était placé le portrait de l'Empereur, les étendards de la cavalerie, & les aigles romaines, & qu'on faisait brûler des parfums devant elles.

Au reste les soldats des Légions ne pouvaient commencer à servir qu'à l'âge de dix-sept ans, & à quarante-six on ne pouvait plus les contraindre à demeurer dans leurs corps. Le tems ordinaire du

service était fixé à seize ans. La discipline militaire était sévère ; le légionnaire ne pouvait se marier, ou du moins il ne lui était pas permis de mener sa femme en campagne. Pendant la paix il était occupé à fortifier des places, ou à réparer des grands chemins.

LÉGISFRAT. Un Légisfrat était autrefois en Suède un territoire soumis à un Légifère : le Roi n'y pouvait entrer sans garde, & on l'accompagnait en sortant jusques sur la frontière d'un autre Légisfrat. C'était en prenant ces sages précautions pour conserver leur liberté & leurs privilèges, que les Suédois rendaient hommage à leur Souverain.

LÉGISLATEUR. On entend par ce mot celui qui a le pouvoir de faire ou d'abroger les loix. En France le Roi est le Législateur ; à Geneve, c'est le peuple ; à Venise, à Gènes, c'est la noblesse ; en Angleterre ce sont les deux Chambres du Parlement & le Roi.

LÉGISTES. Ce fut sous le règne du Roi Philippe de Valois que les Légistes s'introduisirent dans le Parlement : ils y traînèrent à leur suite toutes les formalités qu'ils avaient puisées dans le droit, ce qui les rendit maîtres des affaires les plus compliquées, & donna naissance à la procédure.

LÉGITIMATION. C'est un acte par lequel un bâtard est reconnu enfant légitime.

Chez les Hébreux les bâtards n'héritaient point, & ils n'étaient admis dans l'Eglise qu'à la dixième

génération : ce peuple n'avait sou-
 crit à aucun moyen pour effacer
 le vice de leur naissance ; ces
 fruits infortunés de l'incontinence
 étaient également regardés comme
 inhabiles à succéder chez les Per-
 ses & chez les Grecs. A Rome
 la voie de l'adoption était ordi-
 nairement employée pour légiti-
 mer un enfant de famille ; c'est
 ce que l'on appelait *adrogation*.
 Un Romain qui adoptait un en-
 fant, l'enveloppait de son man-
 teau , & c'est de-là peut-être que
 vient l'usage de mettre sous le
 poile les enfans nés avant le ma-
 riage.

On trouve dans les loix de
 Constantin le Grand plusieurs for-
 mes de Légitimation : » L'une
 » qui était faite *proprio judicio*,
 » du pere naturel , c'est-à-dire ,
 » lorsque dans quelqu'acte public
 » ou écrit de sa main , & muni
 » de la signature de trois témoins
 » dignes de foi , ou dans un
 » testament , ou dans quelqu'acte
 » judiciaire , il traitait son bâ-
 » tard d'enfant légitime , ou de
 » son enfant simplement , sans
 » ajouter la qualité d'enfant na-
 » turel , comme il est dit dans
 » la Nouvelle cxvij , cap. ij : on
 » supposait dans ce cas qu'il y
 » avait eu mariage valable , &
 » l'on n'en exigeait pas d'autre
 » preuve. Cette Légitimation don-
 » nait aux enfans naturels tous
 » les droits des enfans légitimes ;
 » il suffisait même que le pere
 » eût rendu ce témoignage à un
 » de ses enfans naturels pour lé-
 » gitimer aussi tous les autres
 » enfans qu'il avait eu de la
 » même femme , le tout pourvu

» que ce fût une personne libre ,
 » & avec laquelle le pere aurait
 » pu contracter mariage. «

Une des loix de Constantin
 nous apprend que la Légitima-
 tion pouvait aussi se faire *per
 rescriptum Principis* , par lettres
 du Prince. Un autre loi de l'Em-
 pereur Zénon ordonne , » que si
 » un homme , n'ayant point de
 » femme légitime , ni d'enfans
 » nés en légitime mariage , épouse
 » sa concubine *ingénue* , dont il
 » a eu des enfans avant le ma-
 » riage , ces enfans seront légi-
 » timés par le mariage subséquent ;
 » mais que ceux qui n'auraient
 » point d'enfans de leur concu-
 » bine , nés avant la publication
 » de cette loi , ne jouiront pas
 » du même privilège , leur étant
 » libre de commencer par épou-
 » ser leur concubine , & par ce
 » moyen d'avoir des enfans légi-
 » times. «

Chez les Romains la Légiti-
 mation se faisait aussi *per obla-
 tionem curia* , c'est-à-dire , lorsque
 le bâtard était agrégé à l'ordre
 des Décurions ou Conseillers de
 ville , charge si pénible , qu'on
 avait cru devoir encourager par
 les plus grands privilèges ceux
 qui en étaient pourvus.

Quelquefois les Empereurs d'Al-
 lemagne ont accordé à certaines
 familles la faculté de légitimer
 les bâtards , & de les rendre ca-
 pables de successions , dérogeant
 à cet effet à toutes loix & con-
 stitutions de l'Empire. En confé-
 rant une certaine dignité de
 Comte Palatin , ils ont aussi donné
 le pouvoir à des gens de Lettres
 de faire des Docteurs , de créer

des Notaires , & de légitimer des bâtards.

LEL & POLEL. Les anciens Polonais adoraient Castor & Polux sous les noms de *Lel* & *Polel* , & ils les invoquaient comme les Dieux de la joie. Aujourd'hui même ils ont retenu ces deux noms , qu'ils prononcent à haute voix dans toutes les occasions de réjouissance. Ce peuple adorait Jupiter sous le nom de *Jassem* , Mars sous celui de *Liada* ou *Ladon* : Vénus s'appellait *Dzidzielia* , Pluton *Niam* , & il avait un Temple fameux à Gnesne : Diane était connue sous le nom de *Dziewanna* , & Cérès sous celui de *Marzanna*. Depuis l'extinction de l'idolatrie , les paysans de Silésie , Province voisine de la Pologne , s'assemblent dans les villages tous les ans le dix-sept de Mars , jour auquel le Duc Miecislaw I fit abattre les idoles ; ils forment la figure d'une femme ; ils la promènent jusqu'à un pont , & la jettent ensuite dans la rivière avec des imprécations.

LEMNISQUE. Espèce de couronne de fleurs entortillée de rubans de laine , dont les deux bouts pendaient & flottaient au gré du vent. Lorsqu'un esclave Gladiateur avait été plusieurs fois victorieux , le Préteur lui posait le Lemnisque sur la tête pour marque de son courage & de son affranchissement.

LEMNOS. C'est une île de la mer Egée , célèbre dans la fable , parce qu'elle reçut Vulcain , lorsque Jupiter & Junon le précipiterent du ciel à cause de sa laideur ; des sauterelles qui

ravagèrent souvent cette île , y donnerent lieu à une police assez singulière. Il fut ordonné à chaque habitant d'en ruer un certain nombre ; & de plus on établit un culte en l'honneur de certains oiseaux qui venaient audevant des sauterelles pour les dévorer.

LÉMURES. Génies malfaisans que les Payens croyaient être les âmes des morts inquiets qui revenaient pour tourmenter les mortels. On institua à Rome des fêtes pour les apaiser. Dans les *Lémuries* on offrait des sacrifices pendant trois nuits consécutives : tous les Temples étaient fermés , & l'on ne permettait point de mariages. Celui qui faisait l'office de sacrificateur devait être pieds nus , & tenait tous les doigts de la main joints au pouce , signe par lequel il prétendait écarter de lui les *Lémures* ; il se lavait les mains dans de l'eau de fontaine , prenait des fèves noires , & les mettait dans sa bouche , ensuite il les jetait derrière lui en proférant ces paroles : » Je me délivre par ces fèves moi & les miens. « A peine avait-il achevé cette espèce de conjuration que tous les assistans faisaient un affreux Charivari avec des poëles & autres vaisseaux d'airain. La cérémonie était terminée par une prière aux *Lémures* de laisser en paix les vivans. (*Voyez* LARES.)

LÉNÉENNES. (fêtes) Pendant l'automne ces fêtes étaient célébrées toutes les années dans l'Attique en l'honneur de Bacchus. Outre les cérémonies d'usage dans les autres fêtes de ce Dieu , celles-ci

étaient sur-tout remarquables , parce que les Poëtes y disputaient des prix , tant par des pieces composées pour faire rite , que par le combat de *Tétralogie* , c'est-à-dite , de quatre pieces dramatiques. De-là vient que dans ces fêtes on chantait : » Bacchus , » nous solemnisons vos fêtes , en » vous présentant les dons des » Muses en nos vers éoliens ; » vous en avez la premiere fleur ; » car nous n'employons point de » chansons usées , mais des hymnes nouveaux , & qui n'ont » jamais été entendus. «

LÉONIDÉES. Ces fêtes furent instituées en l'honneur de Léonidas , premier Roi de Lacédémone , qui se fit tuer avec la troupe qu'il commandait en défendant le passage des Thermopyles , pour obéir en quelque façon à l'oracle. Ses peuples , par reconnaissance , le mirent au nombre des Dieux. On rapporte qu'en partant de Sparte , sa femme lui ayant demandé s'il n'avait rien à lui recommander : » Rien , lui » répondit-il , sinon de te remarier » à quelque vaillant homme , afin » d'avoir des enfans dignes de » toi. «

LÉONTIQUES. (fêtes) Les Payens célébraient ces fêtes en l'honneur de Mithra , (voyez **MITHRA.**) pendant lesquelles on lui faisait divers sacrifices. Dans les mysteres de ce Dieu les hommes prenaient le nom de lions , & les femmes celui d'hyènes ; & comme le lion passe pour le Roi des animaux , ces mysteres en prirent le nom de Léontiques.

LESBOS, Île de la mer Egée

sur la côte de l'Asie mineure. Les descendans d'Oreste , fils d'Agamemnon , y établirent une colonie. Cette île eut jusqu'à neuf villes très-considérables. Les plus grands Musiciens de la Grèce étaient les Lesbiens , & les vins de ce pays le disputaient à tous les autres en bonté. Les mœurs de ces insulaires étaient si corrompues , que c'était un affront de reprochet à quelqu'un de vivre à la maniere des Lesbiens. Lesbos est bien déchue de son ancienne splendeur : les femmes du pays sont aimables , & n'ont pas moins de coquetterie que les autres femmes de la Grèce , mais elles mettent plus d'art & de décence dans leurs actions.

LESCHÉ. Nom d'un endroit particulier de chaque ville de la Grèce où les citoyens se rendaient tous les jours pour s'entretenir ensemble. On donnait aussi le même nom aux salles publiques de Lacédémone , dans lesquelles les Magistrats s'assemblaient pour régler les affaires de l'Etat. C'était dans ce lieu que le pere portait son enfant nouveau-né. Il était examiné par les anciens , qui , s'ils ne lui trouvaient aucune imperfection , ordonnaient qu'il fût nourri , & lui assignaient une des neuf mille portions pour son héritage ; si au contraire il était jugé difforme , on l'envoyait aux apothètes , c'est-à-dire , dans le lieu où l'on exposait les enfans : loi barbare , & qui selon nous , ternit la mémoire du législateur , quoiqu'elle ait été approuvée par Aristote.

LESGI. Nom d'un peuple du

Daghestan qui habite les montagnes les plus voisines de la mer Caspienne. Ces Tartares ont le tein basané, le corps robuste, le visage effroyable, les cheveux noirs, longs & gras, tombant sur les épaules. Quoiqu'ils ne soient pas Musulmans, ils ont l'usage de la circoncision. Armés de sabres & de pistolets, ils font des courses continuelles dans la Circassie, la Géorgie, & dans le pays des Tartares Nogais. Ils sont moins sous la dépendance que sous la protection du Roi de Perse, qui cependant a droit de nommer leur chef qu'ils appellent *Schemkal*.

LÉTHÉ. Rivière des enfers, selon les Poètes & les Mythologistes, dont les morts buvaient un trait qui leur faisait oublier le passé, les joies & les chagrins, les peines & les plaisirs qui les avaient affectés pendant leur vie mortelle. On l'appelle aussi le Fleuve d'oubli.

LÉTHRA. Lieu de la Zélande où les Danois s'assemblaient jadis tous les neuf ans au mois de Janvier, & où ils immolaient à leurs Dieux quatre-vingt-dix-neuf hommes, & autant de chevaux, de chiens & de coqs.

Dans un tems de calamité les Suédois sacrifièrent un de leurs Rois, comme le plus haut prix dont ils pussent racheter la faveur du ciel.

LETTRES Chinoises. Ce n'est pas un petit embarras que d'observer toutes les formalités requises, pour écrire une Lettre à la Chine. Si vous écrivez à une personne de distinction, vous devez

employer du papier blanc, plié & replié jusqu'à douze fois comme un écran de ce pays; mais il doit être orné de petites bandes de papier rouge. Vous commencez à écrire sur le second pli, & vous mettez votre nom au bas de la page. Le style varie suivant la qualité des personnes. Une Lettre respectueuse doit être courte. Il faut apposer son cachet dans deux endroits différents, au-dessous de son nom, & au-dessus du premier mot de la Lettre; quelquefois on l'enferme dans un petit sac de papier. Si celui qui écrit est en deuil, il met au-dessus de son nom une bande de papier bleu. La Lettre en cet état est mise dans un sac, qui porte un morceau de papier rouge, sur lequel est écrit *Nui-Han*, la Lettre est là-dedans. Ce paquet est enfermé dans un second sac de papier plus épais, avec une bande de papier rouge, qui porte le nom & la qualité de la personne à qui l'on écrit. La Province, la ville, la demeure se mettent au revers, en petits caractères. Les ouvertures au haut, sont cachetées à deux endroits, & entre les deux sceaux on écrit l'année & le jour que la Lettre a été écrite. Lorsque les Mandarins envoient des dépêches importantes à la Cour, ils attachent une plume au paquet, pour annoncer aux couriers qu'ils doivent marcher jour & nuit.

LETTRES Chinoises. (secte des) Suivant l'opinion la plus commune, ce sont quelques descendants de Noé qui ont fondé le vaste Empire de la Chine, environ 100 ans après le déluge, &

qui y établirent la religion naturelle.

La plupart des Lettrés Chinois reconnaissent un Etre suprême, qu'ils regardent comme le principe universel de toutes choses; il est l'objet de leur culte & ils l'adorent sous les noms de Chang-ti & de Tyen; qui tous deux signifient en Chinois souverain Empereur. Tyen préside au ciel, parce que le ciel est le plus excellent ouvrage de la première cause. Il est le Créateur de tout ce qui existe: il est indépendant & Tout-puissant; il connaît nos plus secrètes pensées, & rien n'arrive que par son ordre: il est saint, la justice n'a point de bornes; il récompense la vertu & punit le vice. Les Lettrés disent que leur Empereur Fo-Hi, offrait deux fois l'année des victimes en sacrifice à l'Etre suprême, & ils rapportent que ses successeurs se sont toujours crus Empereurs pour le commandement, maîtres pour l'instruction, & Prêtres pour les sacrifices. Ils croient l'existence des âmes après la séparation des corps. On voit bien dans leur doctrine que l'Etre suprême a créé tout de rien, mais on ne fait s'ils entendent par-là une véritable action qui donne l'existence à un être passible, qui n'existait pas. Au reste, ils ne nient pas la possibilité de l'éternité de la matière, & ne s'expliquent que confusément sur l'état futur des âmes.

La doctrine des Lettrés fut presque annihilée par les monstrueux dogmes de Lau-Kyun; qui naquit environ 600 ans avant Jésus-Christ. Cet imposteur établit à la

Chine le culte des démons, mais Confucius rendit à la religion son ancienne pureté, qui fut encore obscurcie par l'abominable culte des idoles, qu'introduisirent les sectateurs de Fo. (Voyez CONFUCIUS & FO) Enfin vers l'an 1400 Yong-lo, troisième Empereur de la race de Tay-Ming, nomma quarante-deux Docteurs, pour extraire des anciens livres, & particulièrement de ceux du Philosophe Confucius, tout ce qui pourrait former un Corps complet de Religion & de doctrine. Mais ces savans, au lieu de s'attacher scrupuleusement à la pureté des auteurs qu'ils commentaient, les expliquèrent d'une manière conforme à leurs propres opinions, & composèrent, sous le titre de *Nature* ou *Philosophie naturelle*, un ouvrage tout nouveau qui est devenu le fondement de la religion moderne.

Ces Lettrés donnent à la première cause le nom de *Tay-Ki*: ce *Tay-Ki*, disent-ils, est une chose qu'on ne peut exprimer; elle n'a point les imperfections de la matière, & l'on ne trouve point de nom qui lui convienne. Les mots *Tay-Ki*, signifient en langue Chinoise, le fait d'une maison, ainsi le *Tay-Ki*, en qualité de premier être, est à l'égard du premier être, ce que le fait d'une maison est à l'égard de tout l'édifice, il lie & conserve toutes les parties de l'univers. Ils le comparent aussi à la cime d'un arbre, à l'essieu d'un charriot: c'est le pivot sur lequel toute la machine de l'univers tourne, le pilier & le fondement de tout ce qui existe.

te : » ce n'est pas, ajoutent-ils, » un être chimérique, comme le » vuide des Bonzes, mais un être » réel, dont l'existence a précédé » toutes choses ; c'est le parfait » & l'imparfait, la terre, le ciel » & les cinq élémens. Le *Tay-Ki* » est une chose immobile & en » repos : lorsqu'il se remue il pro- » duit le *yang*, qui est une ma- » tière parfaitement subtile, acti- » ve & dans un mouvement con- » tinnel. Lorsqu'il est en repos, il » produit l'*in*, matière imparfaite » & grossière, qui n'a point de » mouvement. Du mélange de ces » deux premières matières naissent » les cinq élémens, qui, par leur » union & leur tempérament for- » ment l'univers, & la différence » des corps. De-là viennent les » vicissitudes continuelles de tou- » tes les parties de l'univers, le » mouvement des étoiles, l'im- » mobilité de la terre, la stérilité, » la fécondité des plaines : c'est » la cause de tous les changemens, » mais une cause ignorante, qui » ne connaît pas la régularité de » ses propres opérations.

» Ce *Tay-Ki* cependant, selon » eux, est le plus pur & le plus » parfait de tous les principes : il » n'a point de commencement ni » de fin : c'est l'idée, le modèle & » la source de toutes choses, l'es- » sence de tous les autres êtres ; » c'est la suprême intelligence qui » a tout produit. «

Sans chercher à éclaircir & à discuter toutes les contradictions qui se trouvent dans ce Système, il suffit de remarquer que c'est en conséquence du passage qui le termine, que les Chinois ont cru

devoir élever des Temples au *Tay-Ki*. Cependant quelques Lettrés sont demeurés inviolablement attachés aux premiers principes ; & cette différence d'opinion produisit en 1710, une vive dispute qui fut remise à la décision des Pères Missionnaires, qui étaient alors à Pekin. M. Maigret, Vicaire Apostolique du Fo-Kyen, exigea que l'Empereur déclarât s'il entendait par les mots *Tyen & Chang-ti le maître du ciel* & non le ciel matériel, & voici l'explication qu'en donna l'Empereur dans un Edit.

» Ce n'est point au ciel visible » & matériel que l'on offre des » sacrifices, mais uniquement au » Seigneur, & au Maître du ciel, » de la terre & de toutes choses ; » il faut donc donner le même » sens à l'inscription (*Chang-ti*) » qu'on lit sur les tablettes, de- » vant lesquelles on offre des sa- » crifices : c'est par un juste sen- » timent de respect qu'on n'ose » donner au souverain Seigneur le » nom qui lui convient ; & l'on est » dans l'usage de l'invoquer sous » les titres de *ciel suprême*, de » *bonté suprême*, du *ciel*, de *ciel* » *universel*, comme en parlant res- » pectueusement de l'Empereur, » au lieu de l'appeler par son pro- » pre nom, on emploie ceux de » *marches du trône*, & de *cour su- » prême de son palais*, les noms » différens dans les termes, sont » en effet les mêmes dans leur » signification. «

Tous les Lettrés s'indignerent alors de ce que les Européens les croyaient assez imbécilles pour honorer un être inanimé, un ciel visible & matériel. » En invo-

» quant *Tyen & Chang-ti*, dirent-
 » ils, nous invoquons le souve-
 » rain Seigneur du ciel, l'auteur
 » & le principe de toutes choses,
 » le dispensateur de tous les biens,
 » qui voit tout, qui fait tout, &
 » dont la sagesse gouverne l'uni-
 » vers : il serait absurde que nous
 » crussions qu'une famille, qu'une
 » Province, qu'un Empire, soient
 » sans maître indépendant : nous
 » croyons une intelligence, un
 » Être suprême qui régit l'univers
 » avec une sagesse égale à sa
 » justice. «

Cependant il est peu de Lettrés qui pensent actuellement de la sorte. Les uns cherchent à rapprocher & à concilier par des explications forcées, les différens systèmes. D'autres par préjugé d'éducation, par indulgence ou par politique fléchissent le genou devant les idoles.

LEVANA. C'était à Rome la Divinité tutélaire des enfans : elle y avait ses autels & on lui offrait des sacrifices. Cette Déesse présidait à l'action de celui qui levait les enfans de terre ; car chez les Romains lorsqu'un enfant était né, la sage-femme le posait à terre, & il fallait que le pere, ou quelqu'un de sa part le levât de terre & le prît entre ses bras sans quoi il passait pour illégitime.

LEVANTI. Soldat des galeres Turques, qu'il est quelquefois fort dangereux de rencontrer dans Constantinople. On voit souvent cette canaille se répandre dans les différens quartiers de cette ville, & estropier les payfans à grands coups de coutelas : c'est pourquoi le Gouverneur, qui n'a

pû jusqu'ici remédier à cet étrange abus, permet de se défendre contre les Lévantis, & on les range à la raison avec l'épée ou le pistolet. Les étrangers, pour éviter de semblables insultes, moyennant une médiocre rétribution, se font accompagner par un ou plusieurs Janissaires, & alors ils peuvent se promener en toute sûreté dans Constantinople.

LEUCADE. (saut de) Sur le sommet du promontoire de Leucade, on avait bâti un superbe Temple à Apollon, & suivant une ancienne coutume, chaque année le jour de la fête de ce Dieu on devait précipiter du haut de cette montagne un criminel condamné à mort. C'était un sacrifice expiatoire que les Leucadiens avaient promis au fils de Jupiter & de Latone ; dans la vue de détourner les fléaux dont ils pouvaient être menacés. Le coupable était conduit sur la pointe de la roche ; on lui attachait des ailes d'oiseaux & même des oiseaux vivans, pour le soutenir en l'air, & rompre le coup de la chute, & ensuite on le précipitait. Des hommes, dans des chaloupes l'attendaient au bas du précipice ; on le retirait précipitamment de la mer, & s'il en réchappait, on le bannissait à perpétuité, & on le conduisait hors du pays. Cette même roche, déjà fameuse par ce sacrifice sanglant, devint bien-tôt encore plus célèbre par le nombre d'amans désespérés, qui de leur propre mouvement se précipiterent de son sommet dans la mer pour guérir des fureurs de l'amour. Elle fut alors appelée *le saut des amoureux*. De

tous les pays on se rendait à Leucade, on faisait des sacrifices à Apollon, on se précipitait & l'on était guéri: les soins que les Prêtres prenaient pour sauver les extravagants sauteurs, accréditèrent long-tems ce fait, mais les accidens, qui enfin y arriverent, jetterent la roche de Leucade dans le discrédit, & les Prêtres se crurent obligés de faire racheter le vœu des amans par une somme d'argent.

LEUCOPHRINE. Surnom que les Magnésiens donnaient à Diane. Ils lui élevèrent un Temple magnifique, où elle était représentée avec plusieurs mammelles & couronnée par deux victoires.

LEUCOPHYLE. Plante fabuleuse, qui se trouvait dans le Phase, riviere de Colchide, à laquelle les anciens attribuaient la vertu d'empêcher les femmes de tomber dans l'adultère. Il fallait chercher cette plante dans le commencement du Printems: on ne devait l'arracher qu'au point du jour & lorsqu'on célébrait les mystères d'Hécate. Les maris jaloux avaient grand soin d'en jeter autour de leur lit, pour le préserver de toute tache.

LEUCOTHOÉ. La même qu'Ino, nourrice de Bacchus, qui se précipita dans la mer, pour se soustraire à la fureur d'Athamas son mari, Roi d'Orchomène. La fable nous dit, que les Dieux élevèrent Ino au rang des Divinités marines, & qu'ils lui donnerent le nom de Leucothoé. Les anciens Romains l'appelaient *Mahula*. Elle avait un autel dans le Temple de Neptune à Corinthe, & on

lui faisait des sacrifices, mêlés de lamentations & de larmes. Le Philosophe Xénophane, interrogé par les Eléates, s'ils devaient continuer de révéler de la sorte cette prétendue Divinité, leur répondit: » Si vous la croyez Déesse, vous » ne devez pas la pleurer: si vous » la tenez pour une mortelle, il » est inutile de lui offrir des sacrifices «

LEVÉE de soldats. La Levée des troupes est ou volontaire ou forcée: l'une se fait par engagement pour les troupes réglées, l'autre par le sort pour le service de la Milice.

Chez les Romains l'âge militaire était à dix-sept ans. Dans les premiers siècles de Rome, la taille du soldat était de cinq pieds dix pouces romains au moins, ce qui revient à cinq pieds quatre pouces de Roi. Dans la suite, il fallut se relâcher. Les Ordonnances réglaient la taille de nos Miliciens à cinq pieds. On recherche dans un soldat une physionomie fière, un œil vif, la tête élevée, la poitrine & les épaules larges, la jambe & le bras nerveux, & la taille dégagée. Différentes qualités distinguent les soldats des différentes nations. Le soldat Allemand est plus robuste, l'Espagnol plus sobre, l'Anglois plus farouche, le Français plus impétueux. La constance est le caractère du premier, la patience du second, l'orgueil du troisième, l'honneur du quatrième.

Lorsque les soldats Romains s'étaient enrôlés, on leur imprimait des marques ineffaçables sur la main, ils prêtaient serment & juraient de faire de bon cœur ce

qu'on leur commanderait, de ne jamais désertter, & de sacrifier leur vie pour la défense de l'Empire. Toutes ces anciennes pratiques militaires ont peut-être été mal à propos négligées ou abolies par les modernes.

Les engagemens ne mettent point à couvert des Décrets judiciaires. » Il est même défendu » d'enrôler des sujets prévenus de » la justice, des libertins, & » même ceux qui ont déjà servi, » s'ils ne sont porteurs de congés » absolus d'un mois de date au » moins. «

Le corps des Milices de France est entretenu en paix comme en guerre, plus ou moins nombreux, suivant les conjonctures & les besoins. Les Intendans des Provinces sont chargés de faire la levée des augmentations & des remplacements qui y sont ordonnés. Cette levée se fait par voie de tirage au sort entre les sujets miliciables.

» Les garçons sujets à la mi-
» lice, de l'âge de seize ans au
» moins, de quarante au plus, &
» les jeunes gens mariés au-dessous
» de vingt ans, de la taille de
» cinq pieds au moins, sains,
» robustes, & en état de servir,
» doivent, sous peine d'être dé-
» clarés fuyards, se présenter au
» jour indiqué par devant le Com-
» missaire chargé de la levée, à
» l'effet de tirer au sort pour les
» Communautés de leur résidence
» actuelle «

Dans les paroisses où il ne se trouve pas dans la classe des garçons & celle des mariés au-dessous de vingt ans, le nombre de quatre miliciables pour chacun des

miliciens demandés, on a recours aux hommes mariés au-dessus de l'âge de vingt ans & au-dessous de quarante.

Si dans une Communauté où il faut plusieurs miliciens, deux frères ayant père & mère se trouvent dans le cas de tirer, & que l'un d'eux tombe au sort, l'autre en est exempté pour cette fois.

LEUH. Nom du livre fameux où, suivant les fictions de l'Alcoran, toutes les actions des hommes sont écrites par le doigt des anges.

LEVIATHAN. C'est le nom de la baleine dont il est parlé dans Job, chap. xlj, il n'y a peut-être rien de si plaisant & de si ridicule que ce que les Rabins ont écrit de cette baleine. C'est, disent-ils, un grand animal qui fut créé dès le commencement du monde avec sa femelle, précisément le cinquième jour de la création : Dieu châtra le mâle, & tua la femelle, qu'il sala pour la conserver jusqu'à la venue du Messie, auquel elle sera présentée dans un grand festin. Quelques Juifs, qui ont senti toute l'absurdité de cette fable extravagante, se sont efforcés de nous la faire prendre comme une allégorie, & ils prétendent que par cet animal, leurs Docteurs ont voulu nous désigner le diable. C'est ainsi qu'ils expliquent la plupart des contes qui sont dans le Talmud.

LÉVITES. Prêtres des Hébreux, qui étaient de la tribu de Lévi. Il ne leur était pas permis de posséder des terres en propre & ils devaient vivre des offrandes qu'on fait à Dieu. Salomon fit le dénombrement.

nombrement des Lévites, & trouva qu'il y en avait trente-huit mille en état de servir; il en destina vingt-quatre mille au service journalier du Temple, sous les Prêtres supérieurs, six mille pour être Juges inférieurs dans les villes, & décider les différens points de religion qui ne se trouveraient pas d'une grande conséquence: quatre mille furent portiers-gardes du trésor du Temple, & les autres furent employés à chanter les louanges de Dieu.

LEXIARQUE. Magistrat d'Athènes, qui était particulièrement chargé de tenir un registre exact de l'âge & des qualités de l'esprit & du cœur de tous les citoyens, qui avaient droit de suffrage dans les assemblées.

Les Lexiarques étaient au nombre de six, & ils avaient trente Officiers subalternes pour les aider dans leurs fonctions.

Les Athéniens ne pouvaient avoir voix délibérative avant l'âge de vingt ans, mais lorsqu'à cet âge ils étaient une fois enregistrés, aucun prétexte léger ne pouvait les dispenser de se rendre dans les assemblées à l'heure indiquée: les Officiers des Lexiarques tendaient une corde, teinte d'écarlate, avec laquelle ils poussaient ceux qui arrivaient les derniers, & quiconque paraissait dans l'assemblée avec quelque grain de cette teinture, devait payer une amende, tandis qu'on récompensait de trois oboles la diligence des autres.

Les mauvais fils, les poltrons déclarés, les brutaux qui dans la débauche s'étaient emportés jus-

Tome II.

qu'à oublier leur sexe, les prodigues & les débiteurs du fisc n'étaient point inscrits sur les registres des Lexiarques.

LIA-FAIL. Nom d'une pierre qui servait au couronnement des anciens Rois d'Irlande. Les habitants de cette île avaient la superstition de croire que cette pierre, dont le nom signifie *pierre fatale*, poussait des gémissemens quand les Rois étaient assis dessus lors de leur couronnement. Une vieille prophétie du pays annonçait que par-tout où cette pierre serait conservée, il y aurait un Prince de la race des Scots sur le trône. Edouard I, Roi d'Angleterre, fit enlever cette pierre, & la mit en dépôt dans l'abbaye de Westminster, où l'on assure qu'elle est encore.

LIAGE. Ancien droit que le grand Bouteiller de France percevait sur les lies des vins qui se vendaient à broche en plusieurs celliers assis en la ville de Paris. Le Chapitre de Paris se prétendait exempt de ce droit pour ses sujets. Depuis la suppression de l'office de grand Bouteiller, on ne connaît plus à Paris le droit de Liage.

LIBANOMANCIE. Espece de divination qui se faisait par le moyen de l'encens. Pour obtenir des réponses à ses demandes, on jetait de l'encens dans le feu, afin que sa fumée portât jusqu'au ciel les prières que l'on adressait aux Dieux. Si ce qu'on souhaitait devait arriver, l'encens s'allumait aussi-tôt, même quand il ne serait pas tombé sur les flammes, le feu l'allait chercher pour le consumer; mais si la chose demandée

D d

ne devait pas avoir lieu, ou l'encens ne tombait pas dans le feu, ou le feu s'éloignait pour ne le pas consumer. Toutes les questions étaient du ressort de cet Oracle, excepté la mort & le mariage. On consultait ainsi les Dieux à Nymphée près d'Apollonie.

LIBATION. Lorsque les Grecs & les Romains offraient des sacrifices à leurs fabuleuses Divinités, ils les accompagnaient de Libations, c'est-à-dire, que le Prêtre épanchait avec cérémonie quelque liqueur sur l'autel. Ces mêmes peuples employaient aussi les Libations dans d'autres circonstances, comme dans les négociations, dans les traités, dans les mariages, dans les funérailles ; pour obtenir un heureux voyage, en se couchant & en se levant, & souvent même au commencement & à la fin des repas. Les Libations des repas consistaient à couper un morceau de viande & à le brûler en l'honneur des Dieux ; ou à répandre de l'eau, du vin, du lait, de l'huile, du miel, sur le foyer ou sur le feu, dans la même intention. C'était ordinairement aux Lares de la maison que l'on adressait ces offrandes. Avant de faire les Libations, on se lavait les mains & l'on récitait quelques prières, qui faisaient la partie essentielle de la cérémonie. Dans les funérailles on ne manquait pas de faire des Libations sur les tombeaux.

LIBELLATIQUES. Pendant les persécutions, il se trouva de lâches Chrétiens, qui, pour ne point sacrifier aux fausses Divinités, comme les Edits de l'Em-

pereur l'ordonnaient, achetaient à prix d'argent, des certificats, qui portaient qu'ils avaient renoncé à Jésus-Christ, & qu'ils avaient sacrifié aux idoles, quoiqu'ils n'en eussent rien fait. On lisait publiquement ces sortes de billets, & ceux qui les avaient achetés furent nommés Libellatiques. Ce n'était qu'après une longue & rigoureuse pénitence que l'Eglise recevait à la communion les Chrétiens timides qui s'étaient souillés de ce crime.

LIBENTINA. Déesse des plaisirs, chez les anciens Romains. C'est sans doute la même que Vénus Libentine, Déesse de la joie.

LIBER. Surnom donné à Bacchus, parce que le vin chasse les soucis & fait parler avec liberté. Comme les Hébreux avaient dans leur Temple une vigne d'or, & que leurs Prêtres se servaient d'instrumens de musique dans leurs cérémonies, quelques Païens se persuadèrent que les Juifs adoraient le Dieu Liber.

LIBÉRALES. (fêtes) Les Romains célébraient ces fêtes en l'honneur de Bacchus. Les femmes étaient chargées des cérémonies & des sacrifices de cette solennité. Elles se tenaient à la porte du Temple couronnées de lierre, ayant devant elles un foyer & des liqueurs composées de miel, & priant les dévots d'en acheter pour faire des libations à Bacchus. Pendant les Libérales on mangeait en public, & les Romains ne songeaient qu'à se réjouir.

LIBERATOR. Surnom que les,

anciens donnaient à Jupiter, lorsqu'après l'avoir invoqué dans quelque danger éminent, ils croyaient en être sortis par sa protection.

LIBÉRIES. Fêtes que les Romains célébraient le 17 Mars. Ce jour-là les enfans quittaient la robe de l'enfance, & prenaient la toge libre.

LIBERTÉ. Déesse des Grecs & des Romains ; les premiers l'invoquerent sous le nom d'Eleuthérie, & les seconds sous celui de Libertas. Elle eut des Temples, des autels & nombre de statues dans Rome. On la représentait ordinairement sous la figure d'une femme vêtue de blanc, tenant un bonnet de la main droite, & de la gauche une javeline ou verge, telle que celle dont les maîtres frappaient leurs esclaves dans la cérémonie de l'affranchissement. Autrefois Florence, Gênes, Bologne, portaient dans leurs drapeaux & dans leurs armoiries le mot Libertas.

LIBERTINS. Hérétiques qui parurent en Hollande & en Brabant, vers l'année 1526, & qui eurent pour chef un certain Quentin, Tailleur de la Province de Picardie, lequel prit pour disciple un nommé Coppin ou Choppin. Ces impies fanatiques prétendaient qu'il n'y a qu'un seul Esprit de Dieu, répandu dans l'univers, qui est & qui vit dans toutes les créatures, que cet esprit est notre ame qui meurt avec notre corps : que l'homme ne peut pécher, puisque c'est Dieu qui fait tout le bien & tout le mal, & qu'il n'y a ni enfer, ni paradis. Outre les blasphèmes qu'ils

vomissaient contre Jesus-Christ ; qu'ils soutenaient n'être autre chose qu'un je ne sai quoi composé de l'Esprit de Dieu & de l'opinion des hommes, ils ajouraient que la religion devait sa naissance aux politiques, intéressés à contenir les peuples dans le devoir : que la régénération spirituelle consistait seulement à étouffer tous les remords de la conscience, la pénitence à soutenir qu'on n'avait fait aucun mal, & qu'il était permis de feindre en matière de religion.

LIBITINE. Nom d'une Déesse qui, chez les Romains, présidait aux funérailles. C'était dans son Temple que l'on vendait toutes les choses nécessaires pour les pompes funèbres, & où l'on portait une certaine piece d'argent pour chaque personne que l'on enterrait ou qui était portée au bûcher. C'était par le moyen de ces pieces de monnoie qui entraient dans le trésor des Prêtres, que l'on savait exactement dans Rome le nombre des personnes mortes dans le cours de l'année. On tenait aussi un registre exact des noms. C'est par cette raison que Suetone écrit que sous le règne de Néron, on porta, pendant un automne, trente mille pieces au trésor de Libitine.

LIBRES. Hérétiques du seizième siècle qui adoptaient la plus grande partie des erreurs monstrueuses des Anabaptistes. Ennemis de tout gouvernement ecclésiastique & séculier, ils admettaient la communauté des femmes & regardaient comme saints les mariages contractés entre les freres.

res & les sœurs. Ils faisaient défense aux femmes d'obéir à leurs maris, lorsqu'ils n'étaient pas de leur secte, & se prétendaient dans l'impossibilité de pécher après le baptême, parce que, disaient ils, il n'y avait alors que la chair qui pêchât. Imbus de ce faux principe, ils se donnaient le nom d'hommes divinifiés.

LIBURNE. Les Romains nommaient ainsi un Huissier, qui appelait les causes qui devaient être plaidées dans le barreau. L'Empereur Antonin décida, que celui qui a été condamné par défaut, doit être écouté, s'il se présente avant la fin de l'audience, parce qu'on présume qu'il n'a pas entendu la voix de l'Huissier.

Les Romains appelaient aussi *Liburne* une sorte de frégate légère, de galiote ou de brigantin à voiles & à rames, qu'employaient les Liburniens pour courir les îles de la mer Ionienne.

LICIUM. Habit & ceinture particulière aux Officiers de Rome, établis pour exécuter les ordres des Magistrats. Le Licium des Licteurs était mêlé de différentes couleurs. Chez les Romains on cherchait le larcin chez autrui avec un bassin & une ceinture de filasse. *Per lancem Liciumque*, & » le larcin ainsi trouvé, s'appelait *conceptum furtum*, lance & » licio ; d'où vient dans le droit » *actio concepti*, parce qu'on avait » action contre celui chez qui l'on » trouvait la chose perdue.

LICNON. C'était le van mystique si célèbre dans les fêtes de Bacchus & sans lequel les Prêtres de ce Dieu ne les pouvaient cé-

lébrer convenablement. On appelait *Lichnophores* ceux qui étaient chargés de le porter dans les processions.

LICTEURS. On appelait ainsi des Huissiers qui marchaient devant les premiers Magistrats de Rome. Ils portaient une hache enveloppée dans un faisceau de verges pour être toujours prêts à exécuter les ordres qui leur étaient donnés, & quoiqu'ils fussent tout à la fois Sergens & bourreaux, ils devaient être de condition libre.

Les Licteurs étaient de l'institution de Romulus : les Dictateurs en avaient vingt-quatre ; les Consuls douze ; les Proconsuls, les Préteurs, les Généraux six ; les Préteurs de la ville deux, & les Vestales un seulement par honneur. Les fonctions étaient de contenir le peuple assemblé, & chaque tribu dans son poste, d'apaiser le bruit s'il s'en élevait, de chasser les murins de la place, & de dissiper la foule. Ils devaient aussi avertir le peuple de l'arrivée des Magistrats, afin que l'on eût le tems de se lever si l'on était assis, de descendre de cheval ou de chariot, & de mettre bas les armes qu'on portait. Dans les triomphes, ils marchaient devant le triomphateur. Au reste, il ne leur était pas permis d'écarter les femmes, ni de les faire descendre de chariot, ni elles ni leurs maris, lorsque les Magistrats devaient passer.

LIERRE de Bacchus. Arbrisseau de la Grèce spécialement consacré à Bacchus ; & si nous en croyons Plutarque, ce fut ce Dieu lui-même qui apprit à ceux qui

étaient épris de ses fureurs, à se couronner de ses feuilles, à cause qu'elles ont la vertu d'empêcher qu'on ne s'enivre. Horace & Virgile nous apprennent aussi qu'on couronnait les Poètes avec les feuilles du Lierre. Les Bacchantes en garnissaient leurs thyrses & leurs coëffures.

LIEUTENANT. C'est un Officier de Judicature qui tient la place du premier Officier de la Jurisdiction en son absence. Un Juge ne peut se créer à lui-même un Lieutenant, à moins que par le titre de son office ce pouvoir lui soit accordé.

Chez les Romains les Magistrats pouvaient commettre en tout ou en partie, à une ou plusieurs personnes, les fonctions dépendantes de leur office. Les Proconsuls, qui gouvernaient les Provinces, & dont l'autorité s'étendait sur les armes, la justice & les finances, avaient des Lieutenans particuliers pour chacune de ces fonctions: le Lieutenant pour les armes, nommé *Legatus*: celui pour la Justice, appelé *Aisesseur*, *Assessorum*, & un Questeur pour les affaires de Finances. Les Légats des Proconsuls étaient choisis par le Sénat: les Aisesseurs étaient à la nomination du Gouverneur.

L'appel du Commis ou Délégué général se relevait devant le supérieur du Magistrat qui l'avait commis.

Le pouvoir, appelé chez les Romains *mixtum Imperium*, ne pouvait pas être délégué indistinctement; car il comprenait deux parties.

» L'une attachée à la Jurisdiction & pour la manutention » d'icelle, qui emportait seulement droit de légère correction: cette première partie était » toujours censée déléguée à celui » auquel on commettait l'entière » Jurisdiction, mais non pas au » délégué particulier.

» La seconde partie du *mixtum Imperium*, qui consistait à » décerner des décrets, à accorder des restitutions en entier, » recevoir des adoptions, manumissions, faire des émancipations, mises en possessions, & » autres actes semblables, n'était » pas transférée à celui auquel » la Jurisdiction était commise; » parce que ces actes légitimes » tenaient plus du commandement » que de la Jurisdiction: le Mandataire de Jurisdiction ou Délégué général n'avait pas droit » de monter au Tribunal, & d'occuper le siege du Magistrat, » comme font présentement les » Lieutenans en l'absence du premier Officier du siege, & c'est » encore une raison pour laquelle » le Délégué général ne pouvait » faire les actes qui devaient être » faits *pro Tribunali*. On pouvait néanmoins déléguer quelques-uns de ces actes légitimes, pourvu que ce fût par » une commission expresse & spéciale. «

On appelait ces Juges délégués, Juges *pédanées*, parce qu'ils n'avaient point de Tribunal, & jugeaient *de plano*.

En France, sous la première & la seconde race de nos Rois, les Ducs & les Comtes qui avaient

l'administration de la Justice, le commandement des armes & le Gouvernement des Finances faisaient rendre la Justice en leur nom par des Clercs ou Lettrés qu'on appelait *Vicarii*, d'où sont venus les titres de Viguier, de Vicomte, de Prévôt & de Châtelain. Les uns & les autres ne pouvaient pas condamner à aucune peine capitale.

A l'avènement d'Hugues Capet à la couronne, la plupart des Vicomtes & autres Lieutenans des Ducs & des Comtes qui étaient établis hors des villes, usurperent la propriété de leurs charges à l'exemple des Ducs & des Comtes, ce que ne purent faire ceux des villes. Les Ducs & les Comtes, propriétaires de leurs Gouvernemens, commirent des Baillifs pour rendre la Justice en leur nom, & le Roi en fit autant dans les villes de son domaine. Ces Baillifs étaient d'épée, & devaient rendre la Justice en personne; le Prévôt de Paris ne pouvait se faire représenter par un Lieutenant qu'en cas d'absence d'absolue nécessité. Sous Philippe le Bel & Philippe V, à moins de l'expresse permission du Prince, aucun Juge ne put avoir de Lieutenant.

Cependant en 1327 le Prévôt de Paris avait un Lieutenant qui siegeait en son absence, & il lui fut permis de nommer des Lieutenans aux Auditeurs, en cas d'excuse seulement. A peu-près dans ce tems il y avait au Châtelet un Lieutenant Criminel, ce qui fit surnommer l'autre Lieutenant Civil.

Enfin le Gouvernement reconnu peu-à-peu la nécessité d'établir des Lieutenans.

En 1453 Charles VII voyant que les Baillis & les Sénéchaux n'étaient point idoines au fait de Judicature, leur ordonna d'établir de bons Lieutenans, sages; clercs & prud'hommes, qui seraient choisis par délibération du Conseil, & sans exiger d'eux aucune somme d'or ou d'argent ou d'autre chose; que ces Lieutenans ne prendront ni gages ni pensions d'aucuns de leurs justiciables, mais qu'ils seront salariés & auront gages: qu'ils ne pourront être destitués sans cause raisonnable; qu'à chaque Bailiage il n'y aura qu'un Lieutenant général, & qu'un Lieutenant particulier, & que ce dernier n'aura de puissance au siege qu'en l'absence du Lieutenant général.

Quelque tems après on ôta aux Baillis & aux Sénéchaux le pouvoir de commettre eux-mêmes leurs Lieutenans, & l'on érigea en titre formé des offices de Lieutenans, de Baillis & de Sénéchaux. Louis XII ordonna que les Lieutenans généraux des Baillis seraient Docteurs ou Licenciés en une Université fameuse.

Depuis ce tems il a été fait diverses créations de Lieutenans généraux & particuliers, de Lieutenans Civils & de Lieutenans Criminels, & de Lieutenans Criminels de robe-courte, tant dans les sieges royaux ordinaires, que dans les sieges d'attribution.

L'Edit de 1597, fait en l'assemblée de Rouen, ordonnait que nul ne sera reçu Lieutenant.

Général de Province qu'il ne soit âgé de trente-deux ans complets, & n'ait été Conseiller pendant six ans dans un Parlement ; mais l'Ordonnance de Blois ne requière que trente ans.

Le Lieutenant Civil tient le second rang entre les Officiers du Châtelet de Paris. On trouve dans les registres du Châtelet & aux actes publics un Jean Poiraut qualifié Lieutenant du Prévôt de Paris en 1321.

En 1369 il y avait deux Avocats du Châtelet qui faisaient alternativement la fonction de Lieutenant Civil.

L'Ordonnance de 1493 (art. lxxiiij.) défend au Prévôt de Paris de révoquer ses Lieutenans après qu'ils auront été une fois commis ; & cette Ordonnance doit être regardée comme l'époque de l'érection des Lieutenans en titre d'office. Il ne resta alors au Prévôt que le droit de choisir & nommer au Roi, par forme d'élection, trois sujets suffisans & capables pour être l'un d'eux pourvu par Sa Majesté vacation avenant de cet office, & il perdit ce droit de nomination par la vénalité des charges sous François I.

En 1556, Jean Moulner ou Mesnier paya au Roi 10000 écus d'or sol pour l'office de Lieutenant Civil, ce qui en évaluant l'écu à quarante-six sols, ferait 23000 livres, somme considérable pour ce tems-là.

En 1558 l'office de Président au Présidial fut réuni à celui de Lieutenant Civil. Depuis 1596 jusqu'en 1609, & depuis 1613 jusqu'en 1637, le Roi donna une

Déclaration portant que la charge de Lieutenant Civil ne pourrait plus être exercée avec celle de Prévôt des Marchands. On remboursa à la veuve du dernier titulaire 360000 livres : alors la charge de Lieutenant Civil fut mise en commission ; mais dès l'année 1643 le Roi la rétablit, & le prix en fut porté à 550000 l. En 1667 cette charge fut supprimée, & l'on créa deux offices, l'un de Lieutenant Civil, & l'autre de Lieutenant de Police.

En 1674 le Roi ayant créé un nouveau Châtelet qu'il démembra de l'ancien, y créa un Lieutenant Civil ; mais ce nouveau Châtelet fut supprimé en 1684, ainsi que l'office de Lieutenant Civil, qui fut réuni à l'ancien Châtelet. Pour jouir du bénéfice de cette réunion, le Roi ordonna que Jean Camus, resté seul Lieutenant Civil, payerait au Trésorier des revenus casuels une somme de 100000 livres, au moyen de quoi la charge de Lieutenant Civil demeurerait fixée à 400000 l. En 1710 elle fut fixée à 500000 livres.

« Le Lieutenant Civil est le second des Officiers du Châtelet, & le premier des Lieutenans de la Prévôté & Vicomté de Paris. C'est lui qui préside à toutes les assemblées du Châtelet, soit pour réception d'Officiers, enrégistremens, & autres affaires de la Compagnie.

C'est lui qui préside à l'audience du Parc civil, qui recueille les opinions, & prononce les jugemens, lors même que le Pré-

vôt y vient prendre place.

Il donne aussi audience les mercredi & samedi en la Chambre Civile, où il n'est assisté que du plus ancien des Avocats du Roi.

Toutes les Requêtes en matières civiles sont adressées au Prévôt de Paris, ou au Lieutenant Civil.

Il répond dans son hôtel les Requêtes, à fin de permission d'assigner dans un délai plus bref que celui de l'Ordonnance, ou à fin de permission de saisir, & autres semblables, ou pour être reçu appellant desdites Sentences des Juges ressortissans au Présidial : c'est aussi lui qui fait les rôles des causes d'appel qui se plaident le Jeudi au Présidial.

Il règle pareillement en son hôtel les contestations qui s'élèvent à l'occasion des scellés, inventaires ; & le rapport qui lui est fait par les Officiers, s'appelle *référé*.

Les procès-verbaux d'assemblée de parens pour les affaires des mineurs, ou de ceux que l'on fait interdire, & les procès-verbaux tendans au jugement d'une demande en séparation, se font aussi en son hôtel.

On lui porte aussi en son hôtel les testamens trouvés cachetés après la mort des testateurs, à l'effet d'être ouverts en sa présence, & en celle des parties intéressées, pour être ensuite le testament déposé chez le Notaire qui l'avait en dépôt, ou au cas qu'il n'y en eût point, chez le Notaire qu'il lui plaît de commettre. «

LIEUTENANT Criminel, Magis-

trat établi dans un siège royal pour connaître de toutes les affaires criminelles.

Le premier Lieutenant Criminel pourvu en titre, fut Jean de la Porte en 1494. Par Arrêt du Conseil du 14 Octobre 1684. La finance de cette charge fut fixée à 200000 livres. Un autre Arrêt du Conseil de 1699 la porta à 250000 livres. Mais par un autre Arrêt du Conseil du 18 Mars 1755, revêtu depuis de Lettres-Patentes du 29 Novembre 1756, le Roi, pour faciliter l'acquisition de cette charge à M. de Sartine, depuis Lieutenant Général de Police, & Maître des Requêtes, a réduit & modéré à la somme de 100000 livres toutes les finances qui pouvaient en avoir été payées ci-devant, & s'est chargé de rembourser le surplus montant à 150000 livres.

» Le Lieutenant Criminel du Châtelet est le Juge de tous les crimes & délits qui se commettent dans la Ville & Fauxbourgs, Prévôté & Vicomté de Paris, même par concurrence & prévention avec le Lieutenant Criminel de robe-courte, des cas qui sont de la compétence de cet Officier.

Dans le cas où le Lieutenant Criminel est Juge en dernier ressort, il doit, avant de procéder à l'instruction, faire juger sa compétence en la Chambre du Conseil.

Il donne audience deux fois la semaine, les mardi & vendredi, dans la Chambre Criminelle, où il n'est assisté d'aucuns Conseillers, mais seulement d'un des

Avocats du Roi; on y plaide les matieres de petit criminel, c'est-à-dire, celles où il s'agit seulement d'injures, rixes, & autres matieres légères qui ne méritent pas d'instruction.

Il préside aussi en la Chambre Criminelle au rapport des procès criminels qui y sont jugés avec les Conseillers de la Colonne qui est de service au criminel.

Le Lieutenant Criminel a toujours un Exempt de la compagnie de robe-courte avec dix Archers qui font le service auprès de lui en habit d'ordonnance dans l'intérieur de la Jurisdiction, pour être à portée d'exécuter ses ordres. Outre l'Huissier-Audien-cier, il a encore trois autres Huissiers, l'un à cheval, & les deux autres à verge qui se trouvent à l'entrée du Tribunal, d'où ils l'accompagnent jusqu'à son cabinet, & restent auprès de lui pour prendre ses ordres.

LIEUTENANT Criminel de Robe-Courte du Châtelet de Paris. C'est un des quatre Lieutenans du Prévôt de cette ville. Il est reçu au Parlement, & c'est le Doyen des Conseillers de la Grand'Chambre qui va l'installer au Châtelet, où il siege l'épée au côté, & avec une robe plus courte que la robe ordinaire des autres Magistrats.

Les fonctions de cet Officier sont illimitées: il paraît être chargé de la poursuite de toutes sortes de crimes & délits: il instruit ses procès sans assesseurs, & les juge à la Chambre Criminelle du Châtelet. Il n'y a point

de Procureur du Roi particulier pour lui, c'est celui du Châtelet qui en fait les fonctions.

LIEUTENANT de Roi. C'est un Officier qui commande dans une place de guerre en l'absence du Gouverneur.

LIEUTENANT-COLONEL, Second Officier d'un Régiment qui le commande en l'absence du Colonel. Le Roi choisit ordinairement les Lieutenans-Colonels entre les Officiers qui se sont le plus distingués par des actions de valeur, & par leur conduite; parce que les Régimens sont presque toujours sous la discipline de ces Officiers. Comme c'est un ancien Capitaine qui parvient à ce grade, il connaît la force de chaque compagnie, & en emploie les meilleurs soldats dans les occasions. Il fait mener le régiment au combat, & faire une retraite lorsqu'il y est forcé. Au siege d'une place il fait, en l'absence du Colonel, les mêmes fonctions que ce chef; il prend l'ordre du Lieutenant Général ou du Maréchal de Camp de jour. Il monte la tranchée, visite les postes, & fait exécuter les ordres qu'il a reçus. Son poste est à la gauche du Colonel, lorsque le régiment n'a qu'un bataillon; s'il est de plusieurs, le Colonel commande le premier, & le Lieutenant-Colonel le second.

Dans le régiment des Gardes Françaises, celui qui commande la Colonelle sous le Colonel, porte le titre de Capitaine-Lieutenant commandant la Colonelle. Dans les corps de cavalerie étrangère le Lieutenant-Colonel est le

premier Capitaine du régiment, & il le commande en l'absence du Colonel. Dans les régimens Français de cavalerie le Major fait les fonctions de Lieutenant-Colonel.

LIEUTENANT Général. Dans l'artillerie c'est un Officier supérieur, qui, sous les ordres du Grand-Maître, commande à toute l'artillerie dans les Provinces de son département : il a droit de faire emprisonner ou interdire les Officiers qui ont commis quelque faute dans l'exercice de leurs fonctions ; il se fait donner des inventaires des munitions qui se trouvent dans les magasins des places, & doit faire des tournées deux fois l'année, pour examiner les poudres & autres munitions. Il y a treize départemens d'artillerie dans toute l'étendue de la France.

LIEUTENANT Général de Police. Ce Magistrat est établi pour veiller au bon ordre, & faire exécuter les réglemens de Police. Il a le pouvoir de rendre des Ordonnances, portant réglemen dans les matieres de Police, qui ne sont pas prévues par les Ordonnances, Edits & Déclarations du Roi, ni par les Arrêts & Réglemens de la Cour. C'est à lui qu'est attribuée la connaissance de tous les quasi-délits en matiere de Police, & de toutes les contestations entre particuliers pour des faits qui touchent la Police.

Le premier Lieutenant de Police fut établi à Paris en 1667, & ceux des Villes de Provinces en 1669. Il connaît de tout ce qui regarde le bon ordre & la

sûreté de la Ville de Paris, de toutes les provisions nécessaires pour la subsistance de cette Ville, du prix, taux, qualités, poids, balances & mesures, des marchandises, magasins & amas qui en sont faits ; il régle les étaux des bouchers, les adjudications qui en sont faites ; il a la visite des halles, foires, marchés, hôtelleries, brelands, tabagies, lieux mal famés : il connaît des différens qui surviennent entre les arts & métiers, de leurs statuts & réglemens, des manufactures, de l'élection des maîtres & gardes marchands, communautés d'artisans, brevets d'apprentissage du fait d'imprimerie, des libelles & livres défendus, des crimes commis en fait de Police ; & il peut juger seul les coupables, lorsqu'il n'échet pas de peine afflictive ; enfin il a l'exécution des Ordonnances, Arrêts & Réglemens. Les appellations de ses Sentences se relevent au Parlement, & s'exécutent provisoirement, nonobstant opposition ou appellation.

LIEUTENANT Général des armées. C'est un Officier qui est immédiatement subordonné au Maréchal de France. Ce fut en 1633, sous le règne de Louis XIII, qu'on commença à connaître le titre de Lieutenant Général. Melchior Mitte de Chévrières, Marquis de Saint-Chamond, est le premier pour qui on trouve des pouvoirs de Lieutenant Général. Leur date est du 6 Février 1633.

La garde d'un Lieutenant Général est de trente soldats avec un sergent, commandés par un

Lieutenant. Ses appointemens montent à quatre mille livres par mois de quarante-cinq jours, y compris le pain de munition, deux aides-de-camp & ses gardes. Dans un siege le Lieutenant Général de service est à la droite de l'attaque, & le Maréchal de Camp à la gauche. En campagne le Lieutenant Général de jour a le pas sur tous les autres Lieutenans Généraux de l'armée, quoique leur grade soit plus ancien.

LIEUTENANT Particulier. Il y a deux Lieutenans Particuliers au Châtelet de Paris. Ils président alternativement de mois en mois, l'un à l'audience du Présidial, l'autre à la Chambre du Conseil; & en l'absence des Lieutenans Civil, de Police & Criminel, ils les remplacent dans leurs fonctions. Celui qui préside à la Chambre du Conseil tient tous les mercredis & samedis à la fin du Parc civil, l'audience de l'ordinaire, & ensuite celle des criées.

Ils peuvent avant l'audience rapporter en la Chambre du Conseil, & en la Chambre Criminelle les procès qui leur ont été distribués.

LIGATURE. Etat d'impuissance, causée par quelque charme ou maléfice. On trouve dans le Droit Canon & dans les Décrétales des Papes quantité de dissolutions de mariage ordonnées pour causes d'impuissance provenue de maléfice, & l'Eglise excommunie ceux qui par Ligature ou autre maléfice empêchent la consommation du saint mariage. On appelle communément ce maléfice, nouer l'éguillette (Voyez

EGUILLETTE nouer l') Les Rabins veulent absolument que Cham ait donné cette maladie à son pete Noé, & que la plaie dont Dieu frappa Abimelech, Roi de Gerare & son peuple, pour l'obliger à rendre à Abraham sa femme Sara, qu'il avait enlevée, fut cette impuissance répandue dans les deux sexes.

Delrio prétend qu'on peut donner cette Ligature pour un jour, pour un an, pour toute la vie; mais il n'explique ni comment ce nœud se forme, ni comment il peut être dénoué.

Kempfer dit, que cette Ligature extraordinaire est en usage chez les peuples de Macassar, de Java & de Siam, & ce qu'il en rapporte de plus singulier, c'est qu'au moyen de cette Ligature, un homme lie une femme ou une femme un homme, de façon qu'ils ne peuvent avoir de commerce avec une autre personne que celle avec laquelle ils sont liés. Ceux qui firent ces contes à Kempfer, lui dirent qu'on peut faire cette Ligature en fermant une serrure, en faisant un nœud, ou en plantant un couteau dans le mur, dans le moment que les époux sont unis: ils ajoutèrent que la Ligature n'a plus de vertu, si l'époux urine à travers un anneau.

Voici le passage de Kempfer.

Puella amastum vel conjux maritum Ligatura, absterget à concubitus actu, priapum indutio, ut seminis quantum potest excipiat. Hoc probe convolutum sub limine domus suæ in terram sepeliet, ibi quam diu sepultum reliquerit, tam diu ejus hasta in nullius præter

quam sui (fascinantis) servitium obediēt, & prius ab hoc nexu non liberabitur quam ex clauſtro liminis liberetur ipſum linteum. Vice verſā vir leſti ſociam ligaturus, menſtruatū ab ea linteum comburito ex cineribus cum propriā urinā ſubactis efformato figuram Priapi, vel ſi cineres (peut-être faut-il Mentulæ) junculæ fingendæ non ſufficiēt, eoſdem ſubigito cum parte terræ quam recens perminxerit. Formatum iconem cauſe exſiccato, ſic cumque aſſervato loco ſiccato humorem contrahat. Quam diu ſic ſervaveris, omnes arcus dum ad ſcopum ſociæ collimaverint, momento contabefcent. Ipſe vero dominus abrunum hunc ſuum prius humectato. Quandiu ſic manebit, tandiu ſuſpenſo nexu Priapus ipſi parebit, quin & alios, quot quot ſæmina properantes admiſerit.

Tout ceci doit être fondé ſur un pacte tacite.

On trouve dans les tranſactions Philoſophiques N^o. 268, la deſcription d'une autre Ligature que M. Maſſhal apprit d'un Brachmane de l'Indouſtan.

« Si l'on coupe en deux, dit-il, le petit ver qui ſe trouve dans le bois appelé *Lukerata* ou *Kara*, enſorte qu'une partie de ce ver remue, & que l'autre demeure ſans mouvement : ſi l'on écreaſe la partie qui remue, & qu'on la donne à un homme avec la moitié d'un eſcargot, & l'autre moitié à une femme, ce charme les empêchera l'un & l'autre d'avoir jamais commerce avec une autre perſonne »

LIGURIE. (la) Ancienne Province de la Gaule Cispadane, qui

comprenait ce que nous appellons aujourd'hui le Marquiſat de Saluces, une partie du Piémont & du Marquiſat de Montferrat, toute la côte de Gênes, la Principauté de Monaco, & partie du Comté de Nice & du Duché de Milan, au-deſſus du Pô. Les peuples qui habitaient ce pays, tiraient leur origine des Celtes ; ils paſſaient pour être vigoureux, amateurs du travail & vivaient de lait, de fromage, & d'une boiſſon faite avec de l'orge. Si nous en croyons Virgile, Claudius & Servius, ils étaient faux, fourbes & menteurs.

LILITH. Spectre de nuit qui, ſuivant la ſuperſtition de quelques Juifs, enleve & tue les enfans ; c'eſt par cette raiſon, que ceux qui ſont imbus de cette extravagante idée, ont grand ſoin de mettre ſur de petits billets, au quatre coins de la chambre, ces mots, *Adam & Eve, Lilith ſors d'ici*, avec le nom de trois anges, & ils ſe perſuadent qu'avec cette précaution, ils garantiffent l'enfant de tout ſortilège. Il eſt bon d'observer, d'après les fables des Rabbins, que cette Lilith était la première femme d'Adam, qui ayant refusé de ſe ſoumettre à ſon mari, le quitta & ſ'en alla en l'air par un ſecret de magie, qui conſiſtait à prononcer le grand nom de Dieu *Jehova*, ſelon les myſteres de la Cabale. C'eſt cette Lilith que les ſuperſtitieux d'entre les Juifs redoutent comme un ſpectre qui ſe préſente aux yeux ſous la forme d'une femme, & qui peut nuire à l'enfantement.

LIMBE. Les Japonais admet-

tent une sorte de purgatoire ou de Limbe pour les petits enfans. Ce Limbe, auquel préside un Juge, est situé, disent-ils, au fond d'un lac nommé Fakone, qui se trouve sur la route de Nangasaki à Jédo, résidence du Cubo-Sama. Les ames des petits enfans qui meurent avant d'avoir atteints leur septième année y entrent & y sont tourmentées jusqu'à ce qu'elles soient rachetées par les libéralités que les dévots font aux Bonzes, qui par leurs prières sont seuls en droit de fléchir la Divinité qui gouverne ce Limbe. On voit sur les bords de ce lac une grande quantité de chapelles, à la porte desquelles des Moines mendiants vous implorent d'une voix lamentable en faveur des ames souffrantes des jeunes enfans. En proportion de l'aumône, chaque voyageur reçoit de certains papiers, où sont écrits les noms de plusieurs Dieux. On va, tête nue, les jeter dans le lac, après avoir pris la peine de les attacher à une pierre, afin que la pesanteur les fasse pénétrer jusqu'au Limbe. Une haute pyramide marque précisément l'endroit où il est placé.

LIMA. Déesse qui, chez les anciens, présidait au seuil des portes.

LIMYRE. Fameuse fontaine de Lycie, dont les Oracles attiraient une quantité prodigieuse de pèlerins sur ses bords. Celui qui voulait consulter l'Oracle, jetait quelque nourriture aux poissons qui étaient en grand nombre dans la fontaine, si les poissons se jetaient avec avidité sur ce qu'on leur offrait, on ne pouvait pas

souhaiter de présage plus heureux, si au contraire ils repoussaient la nourriture avec leur queue, on devait tout redouter de ce terrible augure. Pour courir moins de risques, il fallait sans doute se trouver des premiers sur les bords de la fontaine. Ainsi le destin de bien des hommes a dépendu de l'appétit de quelques poissons.

LINDAU. C'est une ville libre & Impériale, dans la Suabe, avec une célèbre abbaye de Chanoinesses, dont la fondation est attribuée à Albert, Maire du Palais de Charlemagne. Dans la suite l'Abbesse devint Princesse de l'Empire, & eut elle-même son propre Maire. Pour entrer dans ce Chapitre, il faut que les Chanoinesses fassent preuve de trois races. Elles ne portent point d'habits qui les distinguent, elles peuvent se marier & ne sont tenues qu'à chanter au chœur & à dire les heures canoniales.

Cette ville jouit du droit de battre monnaie; elle a pour chef un Bourguemestre & un Stad-aman, qu'elle élit tous les deux ans du Corps des Patriciens ou des Plébéiens, pour gouverner avec le Sénat & huit Tribuns du peuple, sans l'aveu desquels Tribuns, on ne peut résoudre aucune affaire concernant la religion, la guerre, la paix ou les alliances. On change les Magistrats tous les ans. Cette ville fait un assez grand commerce en froment, en sel, & en fer.

LINGAM. Idole obscène que l'on remarque dans presque toutes les pagodes des Indiens. C'est le

Priape de l'antiquité. Les Joguis, qui sont les sectateurs particuliers de cette affreuse Divinité, portent le Lingam pendu à leur cou, & lui offrent assiduellement les prémices de tous leurs repas. Rien n'est plus contraire à la décence & à l'honnêteté que la situation dans laquelle ils représentent cette double figure. Il est certain que rien n'exprime mieux la fécondité de la nature que l'union des deux sexes & l'expression que l'on donne à la figure de Priape, mais l'on s'étonnera toujours que les hommes aient tellement perdu la pudeur, qu'ils n'aient fait aucune difficulté de porter processionnellement les parties de leurs corps, qui ne doivent se découvrir que dans une extrême nécessité. On trouve de ces immodestes représentations dans les pagodes, sur les grands chemins & dans les maisons. Les femmes se prostituent à l'honneur du Lingam. Les Joguis ne dédaignent pas dans certains cas d'être les Vicaires de leur Dieu, & les Indiens tirent une sorte de vanité lorsque leurs femmes ou leurs filles sont les objets de ces abominables prostitutions.

Difons-le en passant, dans les fêtes de *Liber* ou Bacchus, on portait licentieusement le sexe de l'homme sur un chariot, & on le promenait ainsi dans les villes & dans les campagnes, c'est S. Augustin, qui en fait la remarque. Les femmes de Babylone se prostituaient en l'honneur de Mylita, la Vénus des Chaldéens. Un étranger entraînait dans le Temple & moyennant la plus légère rétri-

bution, il choisissait celle qui lui semblait le plus à son gré. Cet argent appartenait à la Déesse, & la femme ne pouvait ni le refuser, ni en exiger davantage. Pareille infamie avait lieu dans l'isle de Chypre. Priape eut jadis des adorateurs chez les Juifs : l'Ecriture nous apprend, qu'Asa chassa sa mere Maacha de la Cour, parce qu'elle avait élevé un autel à Priape, qu'il fit briser & brûler proche le torrent de Cédron, 2. Paral. chap. xv. v. xvj. L'Egypte était remplie de Temples dédiés à Priape, qui était regardé par ce peuple comme le symbole de la grandeur, de l'abondance, de la fertilité, de l'union, de la force, de la vigueur & de la santé. Chez les Romains il n'était pas seulement invoqué pour la propagation du genre humain, on le priait encore de féconder les terres. Sa statue servait dans la suite d'épouvantail aux oiseaux, & les Poètes & les Philosophes, qui prenaient assez de liberté avec les autres Dieux, le traitèrent assez cavalièrement. On peut consulter Horace. Serm. L. 1. *Olim truncus*, &c.

LION. Cet animal était particulièrement consacré à Vulcain, par rapport à son tempérament tout de feu. Dans les processions qui se faisaient pendant les fêtes de Cybèle, on portait l'effigie d'un Lion, à cause, disait-on, que les Prêtres de cette Déesse, avaient trouvé le secret d'appri-voiser ces fiers animaux.

LION. Les Arabes prétendent que la chair du Lion cuite dans du vinaigre rouge, & mangée en

suite , provoque aux plaisirs du mariage , & leurs Astrologues regardent la constellation du Lion comme la plus malheureuse de toutes ; aussi pour exprimer la confiance que l'on doit avoir dans la providence , les Arabes disent que la portion des biens qu'elle a assignée par son décret ne peut nous échapper , quand bien même elle serait attachée au front du Lion , où l'on place la principale étoile.

LI-PU ou LI-POU. C'est ainsi que l'on nomme le suprême Tribunal de la Chine ; il est composé de tous les Magistrats , qui sont au-dessus des Mandarins & des Ministres de l'Empire. Cette Cour supérieure est particulièrement chargée de veiller sur la conduite des Officiers & des Magistrats des Provinces ; elle doit écouter les plaintes des peuples , & rendre compte à l'Empereur de tous les jugemens qu'elle prononce , afin qu'il les ratifie. Le bon ou mauvais témoignage que ces Juges rendent de la probité & des talens des Magistrats , Ministres & Officiers subalternes , presse ou éloigne leur avancement.

LISTE Civile. On appelle Liste civile la somme annuelle que le Parlement d'Angleterre accorde au Roi , pour l'entretien de sa maison & autres dépenses de la couronne. Jusqu'au Roi Guillaume , la Liste civile n'avait été portée qu'à six cens mille livres sterling , & le Parlement l'augmenta de cent mille livres en faveur de ce Prince ; maintenant elle est portée à près d'un million sterling.

LIT de Justice. On entend par ce terme le trône où le Roi est assis lorsqu'il siege en son Parlement. Dans les premiers tems de la Monarchie , lorsque les assemblées de la nation se renaient en pleine campagne , nos Rois y siégeaient sur un trône d'or , mais depuis que le Parlement a tenu ses séances dans l'intérieur d'un palais , au trône d'or on a substitué un dais & des coussins. Mais par Lit de Justice on entend plus particulièrement une séance solennelle du Roi en son Parlement , pour y délibérer sur des affaires importantes de l'Etat. On croit que ces séances n'ont commencé qu'en 1369 , lorsqu'il fut question de faire le procès à Edouard , Prince de Galles , fils du Roi d'Angleterre. On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici un précis des cérémonies qui s'observent dans les Lits de Justice.

» Lorsque le Roi vient au Par-
» lement , le grand Maître vient
» avertir lorsqu'il est à la Sainte
» Chapelle , & quatre Présidens à
» Mortier , avec six Conseillers
» laïcs , & deux Clercs , vont le
» recevoir & saluer au nom de la
» Compagnie ; ils le conduisent
» en la Grand-Chambre , les Pré-
» sidens , marchant à ses côtés ,
» des Conseillers derrière lui , &
» le premier Huissier entre les deux
» Massiers du Roi.

» Le dais & le Lit de Justice
» du Roi est placé dans l'angle de
» la Grand-Chambre ; sur les
» hauts sieges , à la droite du
» Roi , sont les Princes du Sang ,
» les Pairs Laïcs ; au bout du der-

» nier banc se met le Gouver-
» neur de Paris.

» A sa gauche aux hauts sieges
» sont les Pairs Ecclésiastiques &
» les Maréchaux de France venus
» avec le Roi.

» Aux pieds du Roi est le grand
» Chambellan.

» A droite, sur un tabouret,
» au bas des degrés du siege royal,
» le grand Ecuyer de France, por-
» tant au col l'épée de parement
» du Roi.

» A gauche sur un banc, au-
» dessous des Pairs Ecclésiasti-
» ques, sont les quatre Capitaines
» des Gardes du Corps du Roi, &
» le Commandant des Cent-Suif-
» ses de la Garde.

» Plus bas sur un petit degré
» par lequel on descend dans le
» Parquet, est assis le Prévôt de
» Paris, tenant un bâton blanc en
» sa main.

» En une chaire à bras couverte
» de l'extrémité du tapis de ve-
» lours violet, semé de fleurs-de-
» lis, servant de drap de pied au
» Roi, au lieu où est le Greffier
» en chef aux audiences publi-
» ques, se met présentement M.
» le Chancelier, lorsqu'il arrive
» avec le Roi, ou à son défaut
» M. le Garde des Sceaux.

» Sur le banc ordinaire des Pré-
» sidents à Mortier, lorsqu'ils sont
» au Conseil, sont le premier
» Président & les autres Présidents
» à Mortier, revêtus de leur épi-
» toge. Avant François I, M. le
» Chancelier se plaçait aussi sur
» ce banc au-dessus du premier
» Président; il s'y place même
» encore, lorsqu'il arrive avant le
» Roi, & jusqu'à son arrivée qu'il

» va se mettre aux pieds du trône.
» On tient que ce fut le Chance-
» lier du Prat qui introduisit pour
» lui cette distinction de sieger
» seul, il le fit en 1527: cepen-
» dant en cette même année &
» encore en 1536, on retrouve le
» Chancelier sur le banc des Pré-
» sidents.

» Sur les trois bancs ordinai-
» res, couverts de fleurs-de-lis,
» formant l'enceinte du Parquet,
» & sur le banc du premier & du
» second barreau du côté de la
» cheminée, sont les Conseillers
» d'honneur, les quatre Maîtres
» des Requêtes en robes rouges,
» les Conseillers de la Grand-
» Chambre, les Présidents des En-
» quêtes & des Requêtes, tous en
» robes rouges, de même que les
» autres Conseillers au Parle-
» ment.

» Dans le Parquet, sur deux
» tabourets, au-devant de la
» chaire de M. le Chancelier, sont
» le grand Maître & le Maître des
» Cérémonies.

» Dans le même Parquet, à ge-
» noux devant le Roi, deux Huif-
» fiers - Massiers du Roi, tenant
» leurs masses d'argent doré, &
» six Hérauts d'Armes.

» A droite sur deux bancs;
» couverts de tapis de fleurs-de-
» lis, les Conseillers d'Etat &
» les Maîtres des Requêtes venus
» avec M. le Chancelier, en robes
» de satin noir.

» Sur un banc en entrant dans
» le Parquet, sont les quatre Se-
» crétaires d'Etat.

» Sur trois autres bancs à gau-
» che dans le Parquet, vis-à-vis
» les Conseillers d'Etat, sont les
» Chevaliers.

» Chevaliers & Officiers de l'ordre du S. Esprit, les Gouverneurs & les Lieutenans Généraux des Provinces, & les Baillis d'Épée que le Roi amène à sa suite.

» Sur un siege à part, le Bailli du Palais.

» A côté de la forme où sont les Secrétaires d'Etat, le Greffier en Chef revêtu de son épitoge, un bureau devant lui couvert de fleurs-de-lis, à sa gauche un des principaux Commis au Greffe de la Cour, servant en la Grand'Chambre, en robe noire, un bureau devant lui.

» Sur une forme derrière eux, les quatre Secrétaires de la Cour.

» Sur une forme derrière les Secrétaires d'Etat, le grand Prévôt de l'Hôtel, le premier Ecuyer du Roi, & quelques autres principaux Officiers de la Maison du Roi.

» Le premier Huissier en robe rouge, assis en sa chaise à l'entrée du Parquet.

» En leurs places ordinaires, les Chambres assemblées au bout du premier barreau, jusqu'à la lanterne du côté de la cheminée; avec les Conseillers de la Grand'Chambre & les Présidents des Enquêtes & des Requêtes, sont les trois Avocats du Roi & le Procureur Général, placé après le premier d'entre eux.

» Dans le surplus des barreaux, des deux côtés & sur quatre bancs que l'on ajoute derrière le dernier barreau du côté de la cheminée, se mettent les Con-

Tome II.

» seillers des Enquêtes & Requêtes qui sont tous en robe rouge.

» Lorsque le Roi est assis & couvert, le Chancelier commande par son ordre, que l'on prenne séance, ensuite le Roi ayant ôté & remis son chapeau, prend la parole.

» Anciennement le Roi proposait lui-même les matières sur lesquelles il s'agissait de délibérer. Henri III le faisait presque toujours: mais plus ordinairement le Roi ne dit que quelques mots, & c'est le Chancelier, ou à son défaut, le Garde des sceaux, lorsqu'il y en a un, qui propose.

» Lorsque le Roi a cessé de parler, le Chancelier monte vers lui, s'agenouille pour recevoir ses Ordres; puis étant descendu, remis à sa place, assis & couvert, & après avoir dit que le Roi permet qu'on se couvre, il fait un discours sur ce qui fait l'objet de la séance, & invite les Gens du Roi à prendre les conclusions qu'ils croiront convenables pour l'intérêt du Roi & le bien de l'Etat.

» Le premier Président, tous les Présidents & Conseillers mettent un genouil en terre, & le Chancelier leur ayant dit, le Roi ordonne que vous vous leviez, ils se levent & restent debout & découverts: le premier Président parle, & son discours fini, le Chancelier monte vers le Roi, prend ses ordres le genouil en terre, & descendu & remis en sa place, il dit que l'intention du Roi est qu'on fasse la lecture des Lettres dont il

E-c

» s'agit ; puis s'adressant au Gref-
 » fier en chef, ou Secrétaire de la
 » Cour qui, en son absence, fait
 » ses fonctions, il lui ordonne de
 » lire les pièces, ce que le Gref-
 » fier fait étant debout & cou-
 » vert.

» La lecture finie, les Gens du
 » Roi se mettent à genoux, M.
 » le Chancelier leur dit, que le
 » Roi leur ordonne de se lever ;
 » ils se levent & restent debout
 » & découverts, le premier Avo-
 » cat Général porte la parole, &
 » requiert selon l'exigence des
 » cas.

» Ensuite M. le Chancelier re-
 » monte vers le Roi, & le genouil-
 » le en terre, prend ses ordres, ou
 » comme on disait autrefois, son
 » avis, & va aux opinions à M.
 » M. les Princes & aux Pairs
 » Laïcs ; puis revient passer de-
 » vant le Roi, & lui fait une
 » profonde révérence, & va aux
 » opinions aux Pairs Ecclésiasti-
 » ques & aux Maréchaux de Fran-
 » ce, puis descendant dans le Par-
 » quer, il prend les opinions de
 » M. M. les Présidens : (autrefois
 » il prenait leur avis après celui
 » du Roi) ensuite il va à ceux qui
 » sont sur les bancs & formes du
 » Parquer, & qui ont voix déli-
 » bérative en la Cour & dans les
 » barreaux Laïcs, & prend l'avis
 » des Conseillers des Enquêtes &
 » Requêtes.

» Chacun opine à voix basse,
 » à moins d'avoir obtenu du Roi
 » la permission de parler à haute
 » voix.

» Enfin après avoir remonté
 » vers le Roi, & étant redescen-
 » du, remis à sa place, assis &

» couvert, il prononce : le Roi en
 » son lit de justice a ordonné &
 » ordonne qu'il sera procédé à
 » l'enregistrement des Lettres sur
 » lesquelles on a délibéré ; & à la
 » fin de l'Arrêt il est dit, fait en
 » Parlement le Roi y étant en son
 » Lit de Justice. «

» Autrefois le Chancelier prenait
 deux fois les opinions ; il les de-
 mandait d'abord de sa place, &
 chacun opinait à haute voix ; c'est
 pourquoi lorsque le Conseil s'ou-
 vrait, il ne demeurait dans la
 chambre que ceux qui avaient
 droit d'opiner & on en faisait sor-
 tir jusqu'aux Prélats qui avaient
 accompagné le Roi, & ils ne ren-
 traient que lors de la prononcia-
 tion de l'Arrêt. Présentement soit
 qu'on ouvre les portes, ou qu'on
 opine à huis clos, M. le Chance-
 lier n'en va aux opinions qu'une
 seule fois. La séance finie, le Roi
 sort avec les mêmes cérémonies
 qui ont été observées à son en-
 trée.

LIT des anciens Romains. Ce
 peuple, d'abord austère & belli-
 queux, ne coucha pendant l'aurore
 de sa grandeur, que sur de la
 paille & des feuilles d'arbres sé-
 ches : quelques peaux de bêtes
 sauvages leur servaient de couver-
 tures ; dans les beaux jours de la
 République il s'écarta peu de cette
 respectable simplicité, mais l'ex-
 emple des nations qu'il avait
 vaincues le livra bien-tôt à tous
 les raffinemens de la mollesse. Aux
 feuilles séches succéderent les ma-
 telas de la laine de miler & les
 plumes du plus fin duvet. Au bois
 commun dont était composée la
 charpente du Lit, on substitua les

bois d'ébène, de cèdre & de citronnier, enrichis de figures & d'ouvrages de marqueterie : on en vit d'ivoire & d'argent massif & les couvertures furent de pourpre, rehaussées d'or. Ces Lits étaient à peu près construits comme ces canapés qu'on appelle *baignoirs*.

LIT Nuptial. Ce Lit préparé par les mains de l'hymen était toujours dressé chez les Romains pour la nouvelle mariée, dans une salle située à l'entrée de la maison, & qui était décorée des portraits des ancêtres de l'époux. Ce Lit était toujours placé dans cette salle, parce que c'était le lieu où dans la suite la nouvelle épouse devait se tenir pour coudre & pour faire des étoffes. On l'appellait *Genialis*, parce qu'il était particulièrement consacré au Dieu, qui présidait à la naissance des hommes.

LITANIES. On appelle Litanies des processions & des prières que l'Eglise ordonne quelquefois pour apaiser la colère de Dieu, pour l'engager à faire cesser quelques calamités publiques, ou pour le remercier de ses bienfaits.

En 590, lorsqu'une peste cruelle ravageait Rome, S. Grégoire, Pape, ordonna une Litanie ou procession à sept bandes qui devaient se mettre en marche au point du jour le mercredi suivant, sortant de diverses Eglises pour se rendre à sainte Marie Majeure. La première bande était composée du Clergé, la seconde des Abbés avec leurs Moines, la troisième des Abbesses avec leurs Religieuses, la quatrième des enfans, la

cinquième des hommes laïques, la sixième des veuves; la septième des femmes mariées.

Il y a grande apparence que de cette procession générale est venu l'usage des processions qui se font encore le jour de S. Marc, & qu'on appelle *la grande Litanie*.

Les Litanies sont aussi une formule des prières qu'on chante dans l'Eglise en l'honneur des Saints.

LITÉS. Homère appelle ainsi les prières qu'il fait filles de Jupiter. « Ces Déeses, dit-il, sont » âgées, boiteuses, tiennent toujours les yeux baissés & paraissent toujours rempantes & toujours humiliées; elles marchent » après l'injure; car l'injure altère; pleine de confiance en » ses propres forces, les devance » d'un pied léger, parcourt la terre » & la ravage insolemment. Les » humbles prières la suivent pour » guérir les maux qu'elle a causés. Celui qui les respecte & » qui les chérit, en reçoit les plus » grands bienfaits, elles l'écourent à leur tour dans ses besoins, » & portent avec efficacité, ses » vœux & ses supplications, aux » pieds du trône de Jupiter. » Quelle sublimité dans ce morceau, & quelle leçon pour les hommes!

LITHOMANCIE. Sorte de divination par les pierres, dont on n'a que de faibles enseignemens, puisqu'on n'en trouve des traces que dans des ouvrages supposés à Zoroastre & à Orphée : cependant on ne peut se refuser à transcrire ce qu'en dit ce dernier dans ce poème qu'on lui attribue. » Cette pierre, s'appelle *fidérités*, & a le don de la pa-

» role ; elle est un peu raboteuse ;
 » dure , pesante , noire , & a des
 » rides qui s'étendent circulaire-
 » ment sur sa surface. Apollon
 » donna cette pierre à Hélénius
 » le Troyen. Quand celui-ci vou-
 » lait employer la vertu de cette
 » pierre , il s'abstenait pendant
 » vingt-un jours du lit conju-
 » gal , des bains publics , & de
 » la viande des animaux : ensuite
 » il faisait plusieurs sacrifices , il
 » lavait la pierre dans une fon-
 » taine , l'enveloppait pieusement ,
 » & la portait dans son sein.
 » Après cette préparation qui ren-
 » dait la pierre animée , pour
 » l'exciter à parler , il la prenait
 » à la main , & faisait semblant
 » de la vouloir jeter. Alors elle
 » jetait un eri semblable à ce-
 » lui d'un enfant qui desire le
 » lait de sa nourrice. Hélénius
 » profitant de ce moment , inter-
 » rogeait la pierre sur ce qu'il
 » voulait savoir , & il en rece-
 » vait des réponses certaines ; c'est
 » sur ces réponses qu'il prédit la
 » ruine de Troye sa patrie. »

On trouve dans l'Ecriture que Moïse défendit souvent aux Israélites d'ériger des pierres pour objet de leur culte , & il est à croire que les Chananéens & les Phéniciens consultaient ces pierres comme des oracles. Ces pierres sont connues dans l'antiquité sous le nom de *batiles* , ou pierres animées qui rendaient des oracles.

Il y a des gens assez superstitieux pour se persuader que l'Améthiste , portée sur soi , a la vertu de faire connaître les événemens futurs par les songes.

LITHUANIENS. Ce peuple s'était fait du feu une Divinité à laquelle il rendait un culte journalier , & qu'il entretenait religieusement dans ses Temples. Le tonnerre attirait les hommages , & les arbres des forêts lui inspiraient une telle vénération qu'il n'osait les couper , & qu'il était convaincu qu'en y touchant , il serait exposé à une mort certaine , où tout au moins à la privation de quelque membre. Les Lithuaniens conservaient des serpens & des vipères , & immolaient des coqs à ces reptiles ; souvent ils leur offraient des libations de lait. Leur fête la plus solennelle se célébrait vers le mois d'Octobre , tems destiné à sacrifier des victimes à leurs Dieux , dont les chairs servaient à traiter leurs amis pendant plusieurs jours. Ainsi que dans l'enfance de presque toutes les nations , ils faisaient des captifs à la guerre ; le plus jeune était brûlé vif à l'honneur de leurs Divinités , & offert en holocauste , dit un Auteur , pour l'expiation de leurs péchés.

LITIÈRE. Les Romains se servaient de deux différentes voitures portatives ; l'une portée par des mulets , se nommait *basterna* , l'autre par des hommes , s'appellait *lætica*.

La *basterna* était ordinairement dorée & vitrée des deux côtés , & soutenue sur un brancard par deux mulets. La *Litière* , appelée *lætica* , était communément ouverte , quoiqu'il y en eût de fermées ; elle était portée par des esclaves , & les hommes s'en ser-

vaient. Il y en avait de plus ou de moins magnifiques, selon le goût & le luxe, & bientôt les Dames s'en servirent, & pour lors ces sortes de Litières devinrent plus petites, & furent entièrement découvertes.

D'après ce que nous venons de dire, on voit bien que la hasterne des Romains a donné l'idée de nos Litières portées par des mulets & par des chevaux, & que nos chaises vitrées, portées par des hommes, se rapportent en quelque manière à la *lectica* de ce peuple fameux.

Au reste l'invention des voitures portées par des hommes ou par des chevaux, est due aux Rois de Bithynie. Sous le règne de Tibère les esclaves se faisaient porter par d'autres esclaves inférieurs; mais sous Alexandre Sévère les Litières firent place aux chars.

On appelait aussi *lectica* des chaises de chambre, vitrées de toutes parts, où les Dames Romaines se tenaient, travaillaient, & parlaient à tous ceux qui se présentaient. Auguste avait une de ces chaises où il s'enfermait pour travailler.

LITOMANCIE. Espèce de divination pratiquée par les anciens. On rassemblait un certain nombre d'anneaux que l'on poussait les uns contre les autres; & suivant le son plus ou moins aigu qu'ils rendaient, on tirait de bons ou de mauvais présages pour l'avenir. Tel était un des moyens que la superstition aveugle offrait jadis pour connaître la volonté des Dieux.

LITRE. C'est une bande de velours noir sur laquelle on pose les écussons des armes des Princes & autres Seigneurs lors de leurs obsèques, ou une simple bande noire que l'on trace sur les murs en dedans & en dehors de l'église avec les armes.

Le d'oïr de Litre est un des principaux droits honorifiques, ou grands honneurs de l'église, & n'appartient qu'aux Patrons & aux Seigneurs Haut-Justiciers du lieu où l'église est bâtie.

L'usage des Litres a commencé lorsque les armoiries sont devenues héréditaires. Le Patron Ecclésiastique peut mettre les armes de son église, & non celles de sa famille.

La largeur ordinaire de la Litre est d'un pied & demi, ou deux pieds au plus: on en met de plus larges pour les Princes. Les écussons d'armoiries sont éloignés de douze pieds les uns des autres.

Le fondateur d'une chapelle bâtie dans une aile de l'église, dont un autre est Patron ou Haut-Justicier, ne peut avoir de Litre que dans l'intérieur de sa chapelle, & non dans le chœur, ni dans la nef, ni au-dehors de l'église.

LITS de table. Les Romains ne s'asseyaient pas comme nous pour manger, ils se couchaient sur des Lits plus ou moins semblables aux Lits que l'on voit dans nos salles. Leur corps était élevé sur le coude gauche, & ils mangeaient de la main droite: leur dos reposait sur des coussins.

Avant la seconde guerre punique les Romains prenaient leurs repas sur de simples bancs de bois. Scipion l'Africain apporta à Rome l'usage de ces Lits appelés *punicani*, qui étaient simples, rembourrés de paille, & couverts de peaux de chèvre ou de mouton. Ils devinrent à la mode; & du tems d'Auguste on en voyait encore chez les gens d'une médiocre condition. La coutume de se baigner souvent s'étant introduite, elle rendit les Lits plus nécessaires, & engagea les hôtes à en faire préparer à leurs convives par galanterie ou par magnificence. Les festins que l'on donnait quelquefois aux Dieux, & pendant lesquels on les couchait sur les Lits, firent bientôt de ce meuble utile un objet de luxe & de vanité. D'abord les Dames Romaines, qui mangèrent toujours avec les hommes, refusèrent par pudeur de prendre leurs repas sur des Lits; mais elles perdirent peu à peu leur scrupule avec leur modestie; & dans la dépravation des mœurs qui regna depuis les premiers Césars jusqu'à l'année 310 de l'Ere Chrétienne, elles adoptèrent la coutume des hommes.

LITURGIE. Mot qui en grec signifie sacrifice, & qui dans un sens plus strict, désigne en général aujourd'hui le sacrifice extérieur pratiqué dans la Religion Chrétienne, les prières & les règles prescrites pour la célébration de ce sacrifice, & toutes les cérémonies qui s'y rapportent.

Depuis que l'homme a reconnu une Divinité, & qu'il a senti la nécessité de lui rendre des hommages, il y a eu sans doute des Liturgies: mais quelle fut celle d'Adam? Suivant le récit de Moïse (Gen. chap. iij, v. 10.) le culte de notre premier pere fut un sacrifice de priere, d'offrande, d'expiation, de reconnaissance & d'espérance. Ses fils offrirent des sacrifices; mais s'ils suivirent la même Liturgie, on en peut conclure que Caïn n'avait pas cette droiture d'intention, qui seule était nécessaire dans ces premiers âges du monde. Le successeur d'Abel fut l'auteur d'une Liturgie, & sous lui (Gen. ch. iv, v. 26.) on commença d'invoquer le nom de l'Eternel.

Sous Abraham la circoncision fut instituée comme un signe de l'alliance entre Dieu & l'homme. Moïse, pendant le séjour des Hébreux dans le désert, rectifia & fixa le culte; mais David releva les solemnités religieuses par des hymnes sacrées mises en musique. Sous le Roi Salomon la Liturgie devint immense, & le culte pompeux. Jéroboam proposa sans doute aux Israélites une nouvelle Liturgie pour le culte des Dieux de Béthel & de Dan.

Enfin Jesus-Christ vint au monde, & ce divin auteur d'une Religion toute divine, établit par ses discours une Liturgie & des cérémonies religieuses, également simples & édifiantes.

L'Eglise Grecque a quatre Liturgies, celle de S. Jacques, de S. Marc, de S. Jean Chryso-

tôme & de S. Basile ; mais les deux dernières sont celles dont elle fait le plus communément usage. Ce qu'il y a de plus remarquable dans la Liturgie de S. Chrysostôme, c'est la cérémonie préparatoire qui se fait à la Prothèse, petit autel placé à gauche en entrant dans le sanctuaire, qui sert à préparer le sacrifice qu'on doit offrir sur le grand autel.

Le Célébrant, accompagné d'un Diacre, qui porte le pain & le vin avec le calice & la patène, se rend à la Prothèse ; il prend le pain, & le perce en croix avec un couteau ; & pendant cette cérémonie il récite plusieurs passages de l'Ecriture qui ont rapport à la passion du Sauveur. Le Diacre verse ensuite du vin & de l'eau dans le calice, & le Célébrant prend tour à tour plusieurs pains qu'il élève en l'air, & qu'il place à côté du premier. Ces pains sont censés être les portions séparées de la sainte Vierge, de saint Jean-Baptiste, & de plusieurs autres Saints, auxquels le Prêtre les offre, en prononçant le nom de chacun d'eux. Il offre ensuite plusieurs autres pains pour l'Evêque, pour plusieurs Prêtres & Diaques, pour les fondateurs de l'Eglise, & particulièrement pour les personnes qui sont recommandées au saint Sacrifice. Après différentes prières & beaucoup d'encensemens on transporte processionnellement les espèces de la Prothèse au maître-autel, & les Grecs rendent à ce pain, qui n'est pas encore consacré, les mêmes hommages qu'au corps de Jésus-Christ.

Les anciens Rasciens & les Valaques communiaient autrefois avec un petit enfant de pâte, dont chacun des communians prenait un membre, ou une petite partie : ce singulier usage s'est conservé dans plusieurs Eglises des frontières de la Transilvanie, du côté de la Pologne. En Rascie on célèbre l'Eucharistie avec un gâteau sur lequel est peint l'agneau pascal.

Lorsque les Goths & les Suèves, anciens habitans de l'Espagne, eurent embrassé la Religion Chrétienne, ils se servirent, dit-on, d'une Liturgie compilée, à ce qu'on croit, par Isidore, Evêque d'Hispal ou de Séville, & qui était connue sous les différens noms d'*Officium Gothicum*, *Toletanum* & *Mozarabicum*. Dans la suite on prétendit les astreindre à suivre la Liturgie Romaine ; les Goths s'y opposèrent, & on eut recours à un duel pour décider qui l'emporterait de la Liturgie Romaine ou de la Mozarabique. Le champion Romain fut vaincu ; mais les partisans de la Liturgie Romaine ne cédèrent pas la victoire pour cela, & demandèrent qu'on fit l'épreuve du feu. On jeta les deux Liturgies dans un brasier ; la Romaine fut brûlée, la Gothique resta, dit-on, saine & entière, mais cela n'empêcha pas que cette dernière ne fût abolie.

La haute Eglise d'Angleterre, appelée l'Eglise Anglicane, a conservé dans l'Eucharistie beaucoup d'usages de l'Eglise Latine ; le saint Sacrement posé sur l'au-

tel, le communiant vient le recevoir à genoux.

» En Hollande les communians » s'asseient autour d'une table » dressée dans l'ancien chœur de » leurs Temples, le Ministre » placé au milieu, bénit & rompt » le pain, il remplit & bénit aussi » la coupe, il fait passer le plat » où sont les morceaux de pain » rompu à droite, la coupe à » gauche; & dès que les assistans ont participé à l'un & à l'autre des symboles, il leur fait une petite exhortation, & les bénit; une seconde table se forme, & ainsi de suite. «

Dans les Eglises Protestantes d'Allemagne, & dans la plupart de celles de Suisse, on va processionnellement auprès de la table, on reçoit debout la communion: le Pasteur, en distribuant le pain & le vin, prononce un passage de l'Ecriture, ensuite il monte en chaire, fait une prière d'actions de grace, bénit l'assemblée & la congédie, après le chant du cantique de Simeon.

A Rinsburg les collégiens ne communient qu'une fois l'année; ils font un repas entrecoupé de prières, & ils le terminent par l'Eucharistie ou fraction, suivant la simplicité des premiers tems de l'Eglise.

Les Quakers, les Piétistes, les Anabaptistes, les Méthodistes & les Moraves, ont des pratiques absolument différentes dans la célébration de l'Eucharistie. Par exemple, » les Moraves ne croient » leur communion efficace, qu'au- » tant qu'ils entrent par la foi » dans le trou mystique du Sau-

» veur, & qu'ils vont s'abreu- » ver à cette eau miraculeuse, à » ce sang divin qui sortit de son » côté percé d'une lance, qui est » pour eux cette source d'une eau » vive, jaillissante en vie éternelle, qui prévient pour jamais » la soif, & dont Jesus-Christ » parlait à l'obligeante Samari- » taine. «

Martin Luther qui soutenait que la Messe n'était pas un sacrifice, fit les plus grands changemens dans la Liturgie des Catholiques. Il conserva les Introits des Dimanches, des Fêtes de Pâques & de la Pentecôte, le *Kyrie eleison*, le *Gloria in excelsis*, la plupart des Collectes, l'Epître, le Graduel, le Symbole de Nicée; mais il rejetta l'Offertoire, comme une abomination. Il prescrivit qu'on ne versât que du vin dans le calice; & qu'après avoir préparé le vin & le pain, le Ministre récitât la Préface, & qu'ensuite il prononçât les paroles dont Jesus-Christ s'est servi dans la cène. Il décida qu'immédiatement après ces paroles le chœur chanterait le *Sanctus* & *Benedictus qui venit*, &c. qu'on ferait l'élévation du pain & du vin, laquelle serait suivie du *Pater*, & aussi-tôt du *Pax Domini*, qu'il regardait comme une absolition publique des péchés des communians. Luther défendit expressément aux Ministres de rompre l'hostie, & d'en mettre une parcelle dans le calice. Il ordonna qu'après s'être communiqué le Ministre donnerait au peuple la communion, pendant laquelle on chanterait l'*Agnus Dei*, &

qui serait suivie du *Quod ore sumpsimus*, du *Benedicamus Domino*, & de l'*Alleluia* en musique. Telles furent les changemens que Luther fit dans la Messe : ils en ont depuis souffert beaucoup d'autres , & il n'y a peut-être pas deux Eglises Luthériennes qui actuellement soient d'accord entr'elles sur la maniere de dire la Messe.

Chaque Eglise , ou plutôt chaque Etat Protestant , a sa Liturgie particuliere.

LITUUS. Bâton augural des Romains , recourbé par le bout comme une crosse , & plus gros dans cette courbure.

Le Lituus est de l'invention de Romulus , qui en créant trois augures , le leur donna pour marque de leur dignité , & le porta lui-même , comme chef de ce collège : depuis les augures durent toujours le tenir dans la main , lorsqu'ils prenaient les auspices sur le vol des oiseaux.

LIVONIENS Autrefois les habitans de Livonie , esclaves de maîtres barbares , lorsqu'ils commettaient quelque faute , étaient , suivant l'usage du pays , battus de verges jusqu'au sang. Etienne Battori , Roi de Pologne , entra dans cette Province en 1576 , & la rangea sous son obéissance. Il voulut commuer la peine de verges en une médiocre amende ; mais tous les habitans vinrent se jeter à ses pieds pour le supplier de ne rien changer à leurs coutumes. « Nous avons éprouvé , » dirent-ils , que les innovations , » loin d'apporter quelque soulagement à notre sort , n'ont

» fait qu'aggraver nos maux. »

LIVOURNE , ville d'Italie , dans le Pisane , & faisant partie des Etats du Grand Duc de Toscane. Dans l'origine ce n'était qu'un chétif village au milieu d'un marais , que les Génois cédèrent à Côme I , Grand Duc de Toscane , en échange de Sarfane , ville Episcopale , qu'il abandonna à ces Républicains. Sous les yeux de ce Souverain éclairé , Livourne devint bientôt une ville considérable , riche , peuplée & commerçante : son port devenu franc , y attire une prodigieuse multitude d'étrangers. On n'y visite jamais les marchandises ; & les médiocres droits imposés sur elles , se levent par balles , de quelque grosseur & de quelque valeur qu'elles soient. Un Tribunal rend avec exactitude , désintéressement & impartialité , la justice à tous les négocians. Toute secte , toute religion est reçue dans Livourne , & y jouit de la plus profonde tranquillité. Les Génois crurent tromper le Grand Duc en échangeant un village contre une ville ; mais ils s'abusèrent étrangement. Par-tout où se trouve un bon port & la liberté du commerce , il est aisé de bâtir des palais.

LIVRE brûlé. Les anciens Romains ordonnaient quelquefois que certains Livres fussent brûlés , & cette sorte de flétrissure a long-tems été en usage parmi eux. Le premier Auteur flétri par ce genre de punition fut un nommé Rabienus ; ses ennemis , outrés des satyres qu'il avait lancées contr'eux , obtinrent un Sénatus-Consulte ,

par lequel il fut ordonné que tous les Ouvrages que Rabienus avait composé pendant plusieurs années seraient recherchés pour être brûlés. On dit que cet Auteur, ne pouvant survivre à ses Ouvrages, s'enferma dans un tombeau, & y mourut de douleur.

LIVRÉES. On appelait ainsi les habits que nos Rois donnaient aux Evêques & aux grands Seigneurs du Royaume, lorsqu'ils tenaient leur Cour plénier aux fêtes de Noël & de Pâques. Ils étaient tous alors défrayés, & le Monarque les admettait à sa table. Il semble que cet usage s'est conservé jusqu'à nos jours, puisque les grands Officiers de la Couronne, & ceux qui possèdent quelque charge importante, reçoivent du maître de la chambre aux deniers une certaine somme, pour les grandes Livrées de la Maison du Roi.

LIVRES Divins. Les Musulmans comptent cent quarante-quatre Livres divins dictés ou donnés par Dieu lui-même à ses Prophètes, savoir dix à Adam; cinquante à Seth; trente à Enoch; dix à Abraham; un à Moïse, qui est le Pentateuque, tel qu'il était avant que les Juifs & les Chrétiens l'eussent corrompu; un à Jesus-Christ, & c'est l'Evangile; à David un, qui comprend les Pseaumes, & un à Mahomet, qui est l'Alcoran. Quiconque rejette ces Livres, ou même un mot de ces Livres, est réputé infidèle. Quand Dieu parle lui-même, & non quand d'autres parlent de Dieu à la troisième personne, c'est selon les Mahométans une

preuve de la divinité du Livre.

LLACTA-CAMAYU. Les Péruviens, du tems des Incas, nommaient ainsi un Officier dont la fonction était de monter sur une petite tour, & d'y annoncer au peuple assemblé dans la place la partie du travail à laquelle il devait s'occuper le jour suivant. L'agriculture était ordinairement l'objet de ce travail, ainsi que les ouvrages publics. Tantôt on déterminait de cultiver les terres du soleil, & d'autresfois celles de l'Empereur; ou bien d'employer le tems à travailler les terres des laboureurs, des veuves & des orphelins.

LLAMA. Nom que les Péruviens donnent à certains moutons de leur pays, que les Espagnols appellent *carneros*. Ces animaux ont depuis quatre jusqu'à cinq pieds & demi de haut; leur tête est petite en proportion de leur corps; ils ont la lèvre inférieure fendue au milieu, comme celle des lievres, le col long & courbé en bas, le pied fendu, & armé d'un éperon, dont ils se servent pour s'accrocher dans les rochers. Ils sont couverts d'une laine longue, blanche, grise & roussâtre par tache, dont les Indiens font une espèce de fil. Avant l'arrivée des Espagnols au Pérou on se servait seulement de Llamas pour porter tous les fardeaux, & aujourd'hui ils partagent cette fatigue avec les chevaux, les ânes & les mules. Ils peuvent porter jusqu'à cent livres pesant, font par jour quatre lieues d'Amérique, n'ont pas besoin d'être ferrés, & se contentent pour leur

nourriture de l'herbe qu'ils rencontrent dans les campagnes.

LLAUTU. Ancien diadème des Incas du Pérou; il était composé d'une bandellette de la largeur d'un doigt, qui était attachée des deux côtés sur les tempes par un ruban rouge.

LOANGO. Le Roi de ce pays est regardé comme un Dieu par ses sujets; & quoiqu'ils admettent un Etre suprême, ils se persuadent qu'il est au-dessous de lui de se mêler des affaires d'ici-bas, & ils prétendent qu'il fait régir le monde par des Vicaires vivans, dont leur Roi est un des plus considérables. Lorsque ce Prince veut boire, un Officier lui présente la coupe; & tournant la tête, il fait grand bruit avec une sonnette quand son maître porte la liqueur à sa bouche. Aussi-tôt l'assemblée se prosterne en se cachant le visage, & ne se relève que lorsque le Roi a bu; car il y va de la vie pour quiconque verrait boire Sa Majesté. Telle est la bisarrerie du respect qu'exige ce *Prince-Dieu*. Il prend ses repas dans une maison destinée à cet usage; & quand il a mangé, il sonne & se retire. Si l'on demande aux nègres pourquoi cette cérémonie, ils vous répondent que leur Roi mourrait incontinent si quelqu'un le voyait ou boire ou manger. Il se pourrait que ce que l'on regarde comme une superstition extravagante, ne fût en effet qu'une précaution pour prévenir les attentats contre la vie du Prince, & que cette coutume eût pris naissance après

l'assassinat de quelque Roi du pays pendant son repas.

LOFNA. Déesse des anciens Goths, dont la fonction était de réconcilier les époux & les amans brouillés.

LOGISTES. Magistrats d'Athènes, préposés pour recevoir les comptes de tous ceux qui sortaient de charge. Ils avaient sous eux les Euthynes, qui recevaient les comptes, les examinaient, les dépouillaient & en faisaient leur rapport aux Logistes. On élisait les Euthynes & l'on tirait au sort les Logistes. Si ces derniers trouvaient que le comptable était coupable de délit, son cas était évoqué au Tribunal qui jugeait les criminels: car les Logistes & les Euthynes ne connaissaient que du fait des affaires pécuniaires.

LOGOMACHIE. Mot Grec qui signifie proprement dispute de mots, dans laquelle les disputans ne s'entendent pas, ou dispute accompagnée d'injures, sur des choses de nulle importance. Les Théologiens, les Philosophes, les Littérateurs de tous les siècles offrent des exemples de Logomachie. Sans parler des pieuses Logomachies, qui fournirent matière à de vives disputes entre quelques Chrétiens Grées & des Chrétiens Latins, pouvons-nous nous empêcher de rire, lorsque nous voyons de savans critiques disputer avec acharnement, pour savoir si le poisson qui engloutit le Prophète Jonas, était mâle ou femelle: pour savoir lequel des deux pieds le pieux Enée mit le premier sur le territoire Latin: pour savoir exactement quelle était la véritable

forme des agraffes des anciens Romains, & mille autres minurtes de pareille importance ? La plume de quelques Théologiens s'est savamment exercée sur ces questions frivoles, s'il convient aux Ecclésiastiques de nourrir leur barbe & aux Evêques de porter des anneaux. Certains personnages ont gravement disputé pour savoir, si la plante dont l'ombre réjouit si fort Jonas était des citrouilles ou du lierre. On formerait aisément un très-gros volume d'une partie médiocre de toutes les Logomachies, qui déshonorent les savans de notre siècle, & qui retardent les progrès des sciences.

LOGOTHETE. Officier de l'Eglise Grecque, qui à Constantinople était chargé de rédiger par écrit tout ce qui concernait les affaires de l'Eglise, tant de la part des grands que de celle du peuple: il avait en sa garde le sceau du Patriarche.

On nommait aussi grand Logothete un Officier du palais Impérial, qui mettait en ordre toutes les dépêches de l'Empereur, & généralement tout ce qui avait besoin du sceau. C'était une espèce de Chancelier.

LOI contre les débiteurs. Dans le Royaume de Pégu en Asie, lorsqu'un débiteur n'a pas satisfait à sa promesse, le créancier commence par le retenir prisonnier dans sa maison: si cet arrêt, qui est regardé comme l'affront le plus sanglant au Pégu, ne peut forcer le débiteur à s'acquitter, le créancier envoie chercher sa femme & ses enfans, les fait lier à sa porte,

où ils sont exposés aux ardeurs du soleil, jusqu'à ce que le débiteur ait payé sa dette. On se rappelle que par une Loi des douzables, il était permis à un Romain de retenir un créancier en prison chez lui.

LOI criminelle. C'est la Loi qui statue les peines des divers crimes & délits dans la société civile.

» Il y a, dit M. de Montesquieu, quatre sortes de crimes. » Ceux de la première espèce, » choquent la religion; ceux de » la seconde, les mœurs; ceux de » la troisième, la tranquillité; » ceux de la quatrième, la sûreté » des citoyens. Les peines doivent » dériver de la nature de chacune » de ces espèces.

» Il ne faut dans la classe des » crimes qui intéressent la religion, que ceux qui l'attaquent » directement, comme sont tous » les sacrilèges simples: car les » crimes qui en troublent l'exercice, sont de la nature de ceux » qui choquent la tranquillité des » citoyens ou leur sûreté, & doivent être renvoyés à ces classes.

» Pour que la peine des sacrilèges simples soit tirée de la » nature de la chose, elle doit » consister dans la privation de » tous les avantages que donne la » religion; telles sont l'expulsion hors des Temples, la privation de la société des fidèles » pour un tems ou pour toujours, » la fuite de leur présence, les exécutions, les détestations, » les conjurations.

» Dans les choses qui troublent » la tranquillité, ou la sûreté de

» l'Etat, les actions cachées sont
 » du ressort de la justice humaine.
 » Mais dans celles qui blessent la
 » Divinité, là où il n'y a point
 » d'action publique, il n'y a point
 » de matière de crime, tout s'y
 » passe entre l'homme & Dieu,
 » qui fait la mesure & le tems de
 » ses vengeances. Que, si, con-
 » fondant les choses, le Magis-
 » trat recherche aussi le sacrilège
 » caché, il porte une inquisition
 » sur un genre d'action où elle
 » n'est point nécessaire, il détruit
 » la liberté des citoyens, en ar-
 » mant contre eux le zèle des
 » consciences timides & celui des
 » consciences hardies. Le mal est
 » venu de cette idée, qu'il faut
 » venger la Divinité; mais il faut
 » faire honorer la Divinité, & ne
 » la venger jamais. Si l'on se
 » conduisait par cette dernière
 » idée, quelle serait la fin des
 » supplices ! si les Loix des hom-
 » mes ont à venger un Etre in-
 » fini, elles se régleront sur son
 » infinité, & non sur les faibles-
 » ses, sur les ignorances, sur les
 » caprices de la nature humaine.

» La seconde classe des crimes,
 » est de ceux qui sont contre
 » les mœurs : telles sont la vio-
 » lation de la continence publique
 » ou particulière, c'est-à-dire, de
 » la Police, sur la manière dont
 » on doit jouir des plaisirs atta-
 » chés à l'usage des sens, & à
 » l'union des corps. Les peines de
 » ces crimes doivent être tirées de
 » la nature de la chose. La pri-
 » vation des avantages que la so-
 » ciété a attachés à la pureté des
 » mœurs, les amendes, la honte
 » de se cacher, l'infamie publi-

» que, l'expulsion hors des villes
 » & de la société; enfin toutes les
 » peines qui sont de la jurisdic-
 » tion correctionnelle, suffisent
 » pour réprimer la témérité des
 » deux sexes. En effet ces choses
 » sont moins fondées sur la mé-
 » chanceté, que sur l'oubli ou
 » mépris de soi-même.

» Il n'est ici question que de
 » crimes qui intéressent les mœurs :
 » non de ceux qui choquent aussi
 » la sûreté publique, tels que
 » l'enlèvement & le viol, qui sont
 » de la quatrième espèce.

» Les crimes de la troisième
 » classe, sont ceux qui choquent
 » la tranquillité. Les peines doi-
 » vent donc se rapporter à cette
 » tranquillité, comme la priva-
 » tion, l'exil, les corrections &
 » autres peines qui ramènent les
 » esprits inquiets, & les font ren-
 » trer dans l'ordre établi.

» Il faut restreindre les crimes
 » contre la tranquillité, aux cho-
 » ses qui contiennent une simple
 » lésion de Police : car celles qui
 » troublent la tranquillité, atta-
 » quent en même-tems la sûreté,
 » doivent être mises dans la qua-
 » trième classe.

» Les peines de ces derniers cri-
 » mes sont ce qu'on appelle des
 » supplices. C'est une espèce de
 » talion, qui fait que la société
 » refuse la sûreté à un citoyen,
 » qui en a privé ou qui a voulu
 » en priver un autre. Cette peine
 » est tirée de la nature de la cho-
 » se, puisée dans la raison, &
 » dans les sources du bien & du
 » mal. Un citoyen mérite la mort
 » lorsqu'il a violé la sûreté, au
 » point qu'il a ôté la vie. Cette

» peine de mort est comme le
» remède de la société malade.

» Lorsqu'on viole la sûreté à
» l'égard des biens, il peut y
» avoir des raisons pour que la
» peine soit capitale ; mais il
» vaudrait peut être mieux , & il
» serait plus de la nature , que la
» peine des crimes contre la sû-
» reté des biens, fût punie par la
» perte des biens , & cela devrait
» être ainsi si les fortunes étaient
» communes ou égales ; mais com-
» me ce sont ceux qui n'ont point
» de biens qui attaquent plus vo-
» lontiers celui des autres , il a
» fallu que la peine corporelle
» suppléât à la pécuniaire , du
» moins l'on a cru dans quelques
» pays qu'il le fallait.

» S'il vaut mieux ne point ôter
» la vie à un homme pour un
» crime, lorsqu'il ne s'est pas ex-
» posé à la perdre par son atten-
» tat, il y aurait de la cruauté à
» punir de mort le projet d'un
» crime ; mais il est de la clé-
» mence d'en prévenir la consom-
» mation , & c'est ce qu'on fait
» en infligeant des peines mo-
» dérées pour un crime non con-
» sommé. «

Nous n'avons pu nous refuser à la satisfaction de transcrire ce morceau lumineux de l'Esprit des Loix, qu'on peut nommer le code de Montesquieu.

Loi cruelle. Une des plus anciennes Loix des Indiens idolâtres, est celle, qui veut que les femmes se brûlent sur le corps de leurs maris. Quoique cet usage perde de sa force dans l'Inde, il y a encore des Provinces où il existe dans toute sa vigueur. Les femmes de

Bisnagat seraient réputées infâmes, si elles survivaient à leurs maris. On les voit marcher en triomphe, couronnées de fleurs & dans l'appareil le plus éclatant jusqu'au lieu de l'exécution. Lorsqu'elles y sont arrivées avec leurs parens & leurs amis, elles boivent, mangent, chantent, dansent, & ordonnent tranquillement qu'on leur prépare le bûcher dans une fosse carrée, tout près de laquelle il y a une élévation en terre de cinq ou six pieds : c'est de-là, qu'après s'être lavées dans l'eau la plus prochaine, elles se précipitent dans les flammes, sur les corps de leurs époux. Celles qui se défont de leur courage, ont la précaution de faire tendre une pièce de drap entre l'élévation & le bûcher. Les femmes du commun se font enterrer à côté du cadavre de leur mari, on maçonne promptement la fosse, & lorsqu'on est arrivé à une certaine hauteur, un ami passe subilement une corde au cou de la femme & l'étrangle : aussi-tôt les deux corps sont couverts de terre.

Sans rechercher ce qui a pu donner lieu à cette Loi cruelle, il est aisé de trouver pourquoi cet usage s'est perpétué jusqu'à nos jours. Une femme qui prend le parti de survivre à son époux, devient l'exécration de sa famille & même de toute la nation. Il faut qu'elle souffre qu'on lui rase la tête, & qu'on la dépouille de tous ses bijoux. Plus de plaisirs, plus de joie pour elle ; elle devient l'esclave des esclaves de sa maison : au lieu que lorsqu'elle se détermine à ce barbare sacrifice, tous

ses parens viennent la féliciter sur le bonheur dont elle va jouir, & sur la gloire qu'elle répand sur toute la tribu. Bien plus, les Prêtres ne manquent pas de l'assurer qu'à l'instant qu'elle se précipitera dans le feu, Ram (*Voyez Ram*) lui révélera tous les secrets de l'avenir ; & que son ame après plusieurs transmigrations, arrivera à la félicité éternelle.

D'un côté l'opprobre & l'humiliation, & de l'autre la gloire soutenue par le fanatisme, en faut-il davantage pour étourdir la raison & pour inspirer les actions les plus courageuses ?

Loi Divine. Les Loix Divines sont celles de la religion, qui sans cesse rappellent l'homme à Dieu, qu'il aurait oublié à chaque instant : elles sont contenues dans l'Ancien Testament & dans le Nouveau. On donne le nom de Loi Ancienne à celle que Dieu lui-même donna à Moïse sur le mont Sinaï ; & que ce Législateur des Juifs, nous a transmise dans l'Exode, le Lévitique, les nombres & le Deutéronome. Les Rois de Judée devaient en écrire une copie de leur propre main, & tous les sept ans, les Prêtres faisaient au peuple une lecture de cette Loi, à la fête des Tabernacles.

Loi du talion. On appelle ainsi la Loi qui veut que l'on inflige au coupable une peine toute semblable au mal qu'il a fait à un autre. Cette Loi tire son origine des Loix des Hébreux. Il est dit dans la Genèse, chap. ix. N°. 6. » qui » aura répandu le sang de l'homme, son sang sera répandu ; »

& dans l'Exode, chap. xxj, en parlant de celui qui a maltraité un autre, il est dit, qu'il » rendra » vie pour vie, œil pour œil, dent » pour dent, main pour main, » pied pour pied, brûlure pour » brûlure, plaie pour plaie, meur- » trissure pour meurtrissure, « & dans le Lévitique, chap. xxiv, il est dit pareillement, » que celui » qui aura frappé & occis un » homme, mourra de mort, que » celui qui aura occis la bête, » rendra le pareil : « c'est-à-dire, bête pour bête.

On voit dans les Loix de Solon, que celui qui avait arraché le second œil à un homme qui avait déjà perdu le premier, devait être condamné à perdre les deux yeux.

A Rome la Loi du talion était comprise dans ce que les Romains appellerent la Loi des douze tables. Un homme qui privait tout citoyen d'un membre devait perdre le pareil, s'il ne s'accommodait avec sa partie.

Loi naturelle. » La Loi natu- » relle, dit Cicéron (Liv. II des » Loix) n'est point une inven- » tion de l'esprit humain, ni un » établissement arbitraire que les » peuples aient fait, mais l'im- » pression de la raison éternelle » qui gouverne l'univers. L'ou- » trage que Tarquin fit à Lucrece, » n'en était pas moins un crime, » parce qu'il n'y avait point en- » core à Rome de Loi écrite con- » tre ces sortes de violences. Tar- » quin pécha contre la Loi natu- » relle qui était Loi dans tous » les tems, & non pas seulement

» depuis l'instant qu'elle a été
 » écrite. Son origine est aussi an-
 » cienne que l'Esprit Divin : car
 » la véritable, la primitive & la
 » principale Loi, n'est autre que
 » la souveraine raison du grand
 » Jupiter. »

La Loi naturelle est la première religion de tous les hommes ; c'est l'ordre éternel & immuable qui doit servir de règle à toutes nos actions : ses préceptes sont écrits dans nos cœurs en caractères si beaux & avec des expressions si lumineuses qu'il n'est pas possible de les méconnaître ; si nos passions nous les cachent, elles ne les effacent jamais, parce qu'ils sont ineffaçables ; & pour le prouver, il ne faut que jeter les yeux sur un homme qui transgresse volontairement l'un de ces préceptes dans quelque occasion importante ; il avouera, s'il est sincère, qu'il a senti qu'il agissait contre ses propres principes, contre les lumières de sa raison, & il ne pourra dissimuler qu'il est en proie à de secrets remords. Demandez à celui qui a eu la force de résister aux tentations d'insulter à la Loi naturelle, s'il ne ressent pas une joie intérieure. C'est ce qu'expriment ces remarquables paroles de saint Paul, (chap. ij. ép. aux Rom.) » les Gentils qui n'ont
 » point de Loi, sont naturelle-
 » ment les choses qui sont de la
 » Loi ; n'ayant point de Loi, ils
 » font leur Loi à eux-mêmes ; ils
 » montrent l'œuvre de la Loi écri-
 » té dans leurs cœurs, leur con-
 » science leur rendant témoignage
 » & leurs pensées entr'elles s'ac-
 » cusant ou s'excusant. »

C'est par la Loi naturelle que nous discernons le bien d'avec le mal ; mais nous ne pouvons remplir tous les devoirs qu'elle nous prescrit, sans les secours surnaturels de Dieu, fruits des mérites de Jésus-Christ. Elle nous dicte qu'il faut croire qu'il y a un Dieu, qu'il faut honorer son père & sa mère, s'abstenir de tuer, de dérober, de rendre de faux témoignages ; en un mot elle nous enseigne qu'il ne faut pas faire à autrui, ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit à nous-mêmes.

Loi remarquable. En 1645, Alexis Michaelowicz, Czar de Russie, rendit une Ordonnance qui ne peut être assez louée : elle porte en substance que : » lors-
 » qu'un noble commettrait un
 » crime, toute sa famille serait re-
 » gardée comme coupable de n'a-
 » voir pas assez veillé sur sa con-
 » duite, & que si le crime méri-
 » tait la mort, les parents du cri-
 » minel perdraient douze degrés de
 » noblesse & n'hériteraient point
 » de son bien : » ainsi l'honneur & l'intérêt forçaient les parents de veiller sur la conduite les uns des autres. Les pauvres étaient assistés, parce qu'on craignait que la misère ne les conduisit au crime : les pères n'abandonnaient pas leurs fils à l'effervescence de l'âge.

Loi royale. Avant l'année 1660, le Gouvernement du Royaume de Dannemarck était partagé entre un Roi électif, le Sénat & les Etats. Le Monarque n'avait en quelque façon d'autres prérogatives que celles de présider au Sénat & de commander les armées ; mais Charles Gustave, Roi de Suède,

Suède, étant entré en Danemarck sous prétexte de secourir Frédéric III, contre les grands de la nation; le peuple, fatigué de la pesanteur du joug que lui imposait la Noblesse, se réunir pour déférer au Roi une puissance absolue & héréditaire : on lui remit toutes les anciennes capitulations qui limitaient son pouvoir, & l'on fit serment de le maintenir dans l'exercice des droits illimités qu'on venait de lui céder. C'est cette capitulation de 1660 qu'on appelle en Danemarck la Loi Royale; elle contient quarante articles, dont les principaux sont » que les » Rois héréditaires de Danemarck » & de Norwege, seront regardés » par leurs sujets comme les seuls » Chefs suprêmes qu'ils aient sur » la terre ; qu'ils seront au-dessus » de toutes les Loix humaines, & » ne reconnaîtront dans les affaires » civiles & ecclésiastiques d'autre » supérieur que Dieu seul : qu'ils » jouiront du droit suprême de » faire & d'interpréter les Loix, » de les abroger, d'y ajouter & » d'y déroger; de donner ou d'ôter » les emplois à leur volonté ; de » nommer les Ministres & tous les » Officiers de l'Etat ; de disposer » & des forces & des places du » Royaume ; de faire la guerre » avec qui & quand ils le jugeront » à propos ; de faire des traités ; » d'imposer des tributs ; de déterminer & régler les cérémonies » du service divin ; de convoquer » des Conciles ; & enfin, suivant » cette Loi, le Roi réunit en sa » personne tous les droits éminens » de la souveraineté tels qu'ils » puissent être, & les exerce en

Tome II,

» vertu de sa propre autorité. La » Loi le déclare majeur dès qu'il » est entré dans sa quatorzième » année ; dès ce moment il déclare publiquement lui-même » qu'il est son maître & qu'il ne » veut plus se servir de tuteur ni » de curateur : il n'est tenu ni à » prêter serment, ni à prendre » aucun engagement, sous quelque nom ou titre que ce puisse » être, soit de bouche ou par écrit » envers qui que ce soit : le même » pouvoir doit appartenir à la » Reine héréditaire. Si dans la » suite des tems, la couronne passe » à quelque Princesse du sang » royal ; si quelqu'un de quelque » rang qu'il fût, osait faire ou » obtenir quelque chose qui fût » contraire à cette autorité absolue, tout ce qui aura été ainsi » accordé & obtenu sera nul & de » nul effet, & ceux qui auraient » obtenu de pareilles choses seraient punis comme coupables du » crime de lèze Majesté. »

C'est la seule Loi du Royaume à laquelle il ne soit pas permis au Roi même de déroger.

Loi Salique. C'est la Loi des Francs ou des premiers Français. Entre le grand nombre d'articles dont cette Loi est composée, le plus célèbre est celui qui se trouve au titre LXII de *alode* : il prononce l'exclusion des femmes en faveur des mâles dans la succession de la terre *Salique*, de *terrâ vero Salica nulla portio hereditatis mulieri veniat, sed ad virilem sexum tota terræ hereditas perveniat.*

Dans les pays où la Loi Salique était observée, il était per-

mis d'y déroger & de rappeler les filles à la succession des terres *Saliques*. Le pere conduisait sa fille devant le Comte, ou le Commissaire, & disait : » ma chere » fille, un usage ancien & impie » ôte parmi nous toute portion » paternelle aux filles, mais ayant » considéré cette impiété, j'ai vu » que, comme vous m'avez été » donnés tous de Dieu également, » je dois vous aimer de même; » ainsi, ma chere fille, je veux » que vous héritiez par portion » égale avec vos freres, dans toutes mes terres. &c.

La Loi Salique est regardée comme une des Loix fondamentales du Royaume, pour l'ordre de succéder à la couronne, à laquelle l'héritier mâle le plus proche est appelé à l'exclusion des filles, en quelque degré qu'elles soient.

Loi sévère. Dans les commencemens du Christianisme en Pologne, il subsistait une Loi terrible contre les adultères & les fornicateurs. Nous rapporteons en latin ce qu'en dit l'Evêque de Mersebourg, qui vivait dans ce tems, *Si quis, dit-il, in hoc regno alienis abuti uxoribus, vel fornicari præsumit, hanc vindictæ subsequentis pœnam protinus sentit. in pontem mercati is ductus, per sollem testiculi clavo affligitur, & novacula propè posita, his moriendi, sive de his absolvendi dura electio sibi datur.* Ce Prélat ne dit point quelle était en pareil cas la punition des femmes; mais il nous apprend que du tems de Miecislav, & avant qu'il se fit Chrétien, on les punissait de leurs

infidélités de la maniere suivante: *si meretrix inveniebatur, in genitali suo turpi & miserabili pœna circumcidebatur, idque, si sic dict licet praputium in foribus suspenditur, ut intrantis oculus in hoc offendens, & futuris rebus eo magis sollicitus esset & prudens.*

On arrachait alors deux dents à ceux qui étaient convaincus d'avoir mangé de la viande dans le carême. On croit que c'est dans ce dixieme siecle que s'établit cette coutume qui a long-tems subsisté en Pologne, de tirer le sabre à demi hors du fourreau, lorsque le Prêtre lisait l'Evangile à la Messe, afin de prouver que l'on était prêt de défendre jusqu'à la mort la religion Chrétienne.

LOIX. Les premieres Loix furent sans doute celles que les peres de famille établirent dans leur maison; mais lorsque ces familles vinrent à s'augmenter & que plusieurs se rassemblèrent dans des villes, il fallut une autorité plus forte que la puissance paternelle pour contenir ces sociétés nombreuses. Les besoins réciproques, & la nécessité toujours renaissante d'élever un rempart contre les entreprises du plus fort, formerent de plusieurs villes réunies des associations, sous les noms, de puissance monarchique, aristocratique, & démocratique (Voyez ces titres.) Ceux qui furent à la tête de ces nouveaux Etats établirent des Loix, & créèrent des Magistrats pour les faire observer. Moïse est le plus ancien de tous les Législateurs; outre la Loi du Décalogue, qu'il reçut de

Dieu même, il donna aux Juifs des Loix cérémonielles pour le culte divin & des Loix politiques pour le Gouvernement civil. Chez les Egyptiens, les Rois étaient eux-mêmes soumis aux Loix, dans lesquelles leur nourriture & jusqu'à leurs moindres occupations étaient marquées, & ils ne pouvaient s'écarter de la Loi, sans encourir comme le moindre de leurs sujets la peine qu'elle prononçait contre le coupable. On attribue à Osiris l'institution du culte religieux en Egypte, du partage des terres, de la distinction dans les conditions. Ce fut lui qui défendit toute prise de corps contre les débiteurs, & qui bannit toute expression fleurie des plaideurs. Amasis décerna la peine de mort contre le meurtrier volontaire, le parjure, le calomniateur, & le citoyen qui pouvant secourir un citoyen le laisserait assassiner.

Minos, Roi de Crète, voulut que ses sujets mangeassent en commun, & que tous les enfans fussent élevés ensemble. Le fameux Licurgue à l'exemple de Minos, établit dans sa République la communauté des tables, & l'éducation publique de la jeunesse : il établit un Sénat, comme une puissance médiatrice entre l'autorité des Rois & les égaremens du peuple. Il bannit l'or & l'argent de Lacédémone, partagea toutes les terres entre les citoyens, permit la pluralité des femmes, & par ses Loix sévères, fit des Spartiates un peuple de guerriers, qui, si nous l'osons dire, s'élevaient souvent par leur

courage héroïque au-dessus de l'humanité.

Dracon, le premier Législateur d'Athènes, fit des Loix de sang : les fautes les plus légères y étaient punies de mort. Solon réforma ces Loix tyranniques, & son premier soin fut d'anéantir toutes les dettes ; il permit aux citoyens de tester, & aux femmes dont les maris étaient reconnus impuissans, d'en choisir d'autres dans leur famille ; un adultère pouvait être tué impunément ; il était défendu de confier la tutelle d'un enfant à son plus proche héritier, & l'homme oisif encourait des peines sévères prononcées par la Loi. Les débauchés n'avaient pas le droit de donner leur voix en public, lorsqu'on traitait des intérêts de la République dans les assemblées, & celui qui crevait l'œil à un borgne devait perdre les deux yeux. Les Romains eurent d'abord leurs Loix royales, faites par Romulus & par ses successeurs, ensuite, vers l'an 300 de Rome, ils en tirèrent de la Grèce, dont ils composèrent leur Loi des douze tables, parce qu'elle fut écrite sur douze tables d'airain. Les Loix romaines sont toutes renfermées dans les livres de Justinien. Ils les portèrent dans tous les pays dont ils firent la conquête & particulièrement dans les Gaules. Lorsque les peuples du nord se répandirent dans l'Europe, ils y introduisirent leurs Loix. Clovis publia la Loi Salique. La Loi Gombette fut faite par Gondebaud, Roi de Bourgogne. Nous devons à Théodoric ce qui nous reste des Loix Ripuaires, & de

celles des Allemands & des Bavarois. Nos capitulaires sont, les Loix de la première & de la seconde race de nos Rois, & sous la troisième race on leur donna les noms d'Ordonnances, Edits & Déclarations.

LOIX Civiles. Ce sont celles que promulgue un Souverain pour assurer autant qu'il est possible le bien commun de ses sujets. Elles doivent être écrites d'un style précis, exempt de subtilités, sans ornemens, sans détails d'exceptions & de modifications; sans artifice, sans contrariétés avec les Loix politiques du même peuple, & sans effet rétroactif. Ces Loix doivent faire connaître particulièrement les Loix naturelles, leur donner un nouveau degré de force par les peines que le Souverain inflige à ceux qui les violent; expliquer ce qu'il y a d'obscur dans les maximes du Droit naturel; modifier en diverses manières l'usage des Droits que chacun a naturellement, & déterminer les formalités que l'on doit suivre pour poursuivre son Droit devant les Tribunaux.

Alfred, Roi d'Angleterre, qu'un Auteur célèbre nomme la merveille & l'ornement de tous les siècles, dressa pour son peuple un corps de Loix Civiles, pleines de sagesse & de douceur: il s'y assujettit lui-même, & disait, « que ce serait en vain qu'il tâcherait d'obliger ses sujets à leur observation, si les Juges, si les Magistrats, si lui-même n'en donnait le premier exemple. » (*Voyez* Loix d'Alfred.)

LOIX Civiles contraires à la

Loi Naturelle. Platon, Liv. ix, des Loix, dit: « Si un esclave se défend & tue un homme libre, il doit être traité comme un parricide. » Cette Loi Civile ordonne la punition de la défense naturelle.

Henri VIII, Roi d'Angleterre, fit une Loi qui condamnait un homme sans que les témoins lui eussent été confrontés, & cette Loi était absolument contraire à la défense naturelle. Le même Monarque en fit une autre qui condamnait à mort toute fille, qui ayant eu un mauvais commerce avec quelqu'un, ne le déclarerait point au Roi avant de l'épouser: cette Loi violait la défense de la pudeur naturelle.

La Loi d'Henri II qui condamnait à mort un fille dont l'enfant a péri, lorsqu'elle n'a pas déclaré sa grossesse au Magistrat, est également contraire à la défense naturelle.

Il y avait jadis une Loi en Angleterre qui permettait à une fille de sept ans de se choisir un mari. Cette Loi prevenait ridiculement la maturité du corps & de l'esprit.

Chez les Romains un pere pouvait obliger sa fille à répudier son mari, quoiqu'il eût consenti au mariage. Cette Loi était contraire à la nature qui ne permet pas que le divorce soit mis entre les mains d'un tiers.

Par une Loi des Bourguignons, si la femme ou le fils de celui qui avait volé, ne révélait pas le crime, il était réduit en esclavage. C'est une Loi barbare, que celle qui oblige une femme

ou un fils à se porter accusateur d'un pere ou d'un mari.

La Loi *Recessu inde* permettait aux enfans de la femme adultère, ou à ceux de son mari, de l'accuser & de mettre à la question les esclaves de la maison. Loi inique, qui pour conserver les mœurs, renverse la nature. (*Voyez Montesquieu*, Liv. xxvj, ch. iij, & iv.)

Loix contre les blasphémateurs. Le Droit divin condamne les blasphémateurs à la mort. *Qui blasphemaverit nomen Domini, morte moriatur, lapidibus obruet eum omnis multitudo, sive ille civis, sive peregrinus fuerit.* (Lev. xxiv, 16.) Dieu décerna lui-même cette peine contre un blasphémateur qui fut lapidé. » Que d'exemples » de sévérité, dit avec force un » Auteur moderne, (M. de Frémenville) qui n'ont point corrigé » les hommes ! Quelle fureur infernale les possède pour s'attaquer à Dieu même, & à ce que la Religion a de plus sacré ! Qu'ils périssent à jamais ces démons » visibles : que les abysses éternels s'entr'ouvrent pour les engloutir, afin que la terre déjà trop chargée de malédictions, n'ait plus de tels coupables, ni le ciel de tels ennemis. »

Les Loix Romaines punissaient le blasphémateur du dernier supplice : *Jurans per aliquod membrum Dei, aut per capillos Dei, aum ultimo damnamus supplicio*, (dit la Nouvelle 77.)

Suivant l'ancienne discipline de l'Eglise le blasphémateur demeurait debout pendant sept se-

maines durant la Messe, comme un excommunié. Le septieme Dimanche il restait comme les précédens à la porte de l'Eglise, avec cette différence qu'il était pieds nuds, sans manteau, & la corde au col. Il était de plus obligé de nourrir chaque Dimanche deux ou trois pauvres selon ses moyens, & de jeûner les vendredis au pain & à l'eau. Grégoire IX qui prononce cette peine dans le chapitre *Statuimus de maledicis*, veut même que si le blasphémateur refuse la pénitence canonique, on lui interdise l'entrée de l'Eglise ; & qu'après sa mort il soit privé de la sépulture ecclésiastique.

Les Turcs condamnent les blasphémateurs à des amendes considérables, & ceux qui sont convaincus de ce crime, reçoivent outre cela quelquefois jusqu'à soixante coups de bâton.

Les Ordonnances de nos Rois prononcent les plus fortes peines contre les blasphémateurs. L'article xxxvj. de l'Ordonnance du premier Juillet 1727, porte ce qui suit : » Défend Sa Majesté, » en conformité de l'Ordonnance » du 20 Mai 1686, à tous cavaliers, dragons & soldats, de » jurer & blasphémer le saint » nom de Dieu, de la Ste Vierge, ni des Saints, sur peine, » à ceux qui tomberont dans ce » crime, d'avoir la langue percée d'un fer chaud ; voulant » Sa Majesté que les Officiers de » la troupe dont ils seront, soient » tenus, aussi-tôt qu'ils en auront » connaissance, de les remettre » au Prévôt étant à la suite d'icel-

» le, ou au Major du Régiment
 » pour leur faire subir la peine
 » susdite. »

Loix d'Alfred. (anciennes)
 Alfred le plus grand des mortels,
 le plus vertueux des Rois qui ont
 occupé le trône de l'Angleterre,
 & le plus digne des respects &
 de la reconnaissance des Anglais :
 Alfred fut négociateur & combattre ;
 il polia sa patrie, il fonda les
 Jurés, partagea son Royaume en
 Comtés, & le premier il en-
 couragera ses sujets au commerce.
 Il institua des Milices, il établit
 des Conseils & des Tribunaux
 de Justice, & fit des Loix dou-
 ces, mais qui furent sévèrement
 exécutées.

Suivant les Loix d'Alfred le
 sacrilège était puni par l'ampu-
 tation de la main : le crime de
 haute trahison contre le Roi, &
 de basse trahison contre la per-
 sonne d'un Comte ou d'un Sei-
 gneur ou d'un rang inférieur,
 était puni de mort ; mais cette
 peine pouvait se changer en amen-
 de. Chaque personne, depuis le
 Roi jusqu'à l'esclave, & chaque
 membre du corps étaient taxés
 à un certain prix, en sorte que
 suivant la qualité de la personne
 tuée ou offensée, l'amende était
 plus ou moins forte. Quand on
 ne payait pas la somme fixée,
 par rapport à des fautes moins
 considérables, la Loi du Talion
 avait lieu, *œil pour œil & dent
 pour dent*. On fouettait les pay-
 sans coupables. Un autre Loi dé-
 fendait d'acheter homme, che-
 val ou bœuf, sans un répondant
 du marché. Un citoyen, con-
 vaincu de parjure, devait livrer

ses armes, se remettre entre les
 mains d'un de ses parens, passer
 quarante jours en prison, & subir
 la peine qui lui était ensuite
 imposée par l'Evêque. S'il résis-
 tait, ses biens étaient confisqués :
 s'il fuyait, il était déchu de la
 protection des Loix, excommu-
 nié, & sa caution était punie à
 discrétion par l'Evêque.

Celui qui débauchait la femme
 d'un homme qui avait douze cens
 schelings de bien, devait payer
 cent vingt schelings au mari :
 l'amende était moins forte si la
 fortune était plus médiocre.

Alfred introduisit la manière
 de juger par les Jurés ; il statua
 que les Thanes ou Barons seraient
 jugés par douze de leurs Pairs,
 les autres par onze Pairs & par
 un Thane du Roi, & un simple
 citoyen par douze de ses Pairs.

Il partagea le Royaume en Shi-
 res ou Comtés ; les Comtés con-
 tenant plusieurs centaines de fa-
 milles, en centaines, appelées
Hundreds, & chaque centaine en
 dixaines. Les dix chefs de ces dix
 familles étaient obligés de répon-
 dre de la bonne conduite les uns
 des autres : les maîtres répondaient
 pour leurs domestiques, les ma-
 ris pour leurs femmes, les peres
 pour leurs enfans au-dessous de
 quinze ans. Si quelqu'un de la
 dixaine menait une vie scanda-
 leuse, on l'obligeait de donner
 caution de son changement ; s'il
 n'en trouvait pas, la dixaine le
 faisait mettre en prison : ainsi les
 chefs répondaient pour leurs dixai-
 nes, les centaines pour les dixai-
 nes, & toute la Province pour
 les centaines. Bien plus les pro-

priétaires des maisons répondaient pour l'étranger qui avait passé plus de trois jours chez eux. (*Voyez WIRÉGILS & WITTÉNA-GÉMOT.*)

LOIX Russiennes. (anciennes) Rien ne porte plus de lumières sur les mœurs des siècles & des nations que la connaissance des Loix en vigueur dans ces tems reculés. Voici quelques-unes de ces Loix tirées du Manuel des Juges; elles doivent être de 1584, sous le règne d'Iwan IV, premier Czar.

» Lorsqu'un homme sera condamné à payer une amende d'un rouble, il payera au Juge deux *altins*, (ce qui revient à deux sols & demi de France) & un *denaïng* au Notaire, ce qui fait un sol.

» Si deux personnes qui plaident l'une contre l'autre, viennent à l'audience, & s'accorment avant que le Juge ait prononcé, elles ne payeront pas moins les sommes marquées ci-dessus. Si le Juge condamne l'accusé à se justifier par les armes, & lui désigne le rendez-vous, ce qu'il a seul le droit de faire, l'accusé lui payera cinquante *denaïngs* & deux *altins*, quand même les parties s'accommoderaient sans se battre. Si l'accusateur & l'accusé se battent, le vaincu payera au vainqueur la somme qu'on lui demandait, donnera soixante sols au Juge, avec ses armes, & cinquante *denaïngs* au Greffier.

» Un homme accusé d'avoir mis le feu à une maison, d'avoir

» tué quelqu'un, ou d'avoir volé, doit se justifier par le duel. S'il est vaincu, son accusateur peut exiger ce qu'il a de plus précieux. Les Juges prendront sur son bien les sommes mentionnées ci-dessus, & lui feront subir un supplice proportionné au crime qu'il aura commis.

» Les meurtriers doivent être punis de mort.

» Les espions, les blasphémateurs, ceux qui retiennent des gens libres en esclavage, ceux qui mettent secrètement dans les maisons des particuliers des choses qui leur appartiennent à eux-mêmes, & disent ensuite qu'on les leur a volées; ceux enfin qu'on peut convaincre de fortilege & de magie, doivent subir le dernier supplice.

» Un homme convaincu pour la première fois de vol, recevra le knout, (*V. KNOUT.*) & sera condamné à l'amende.

» Celui qui sera surpris, volant pour la seconde fois, sera puni de mort, s'il n'a pas un bien suffisant pour donner la valeur de ce qu'il voulait prendre, & pour payer en même tems les Juges.

» Un homme accusé de vol se justifiera par les armes: s'il est vaincu, ses biens & sa personne appartiendront à son accusateur.

» Si l'on surprend un homme suspect dans le vol, il faut qu'il fasse affirmer, par deux personnes d'une probité connue, qu'il n'avait jamais volé, sinon il sera puni de mort, &

» ses biens seront adjugés à son
» accusateur.

» Les Sentences qu'on prendra
» par écrit seront payées un rou-
» ble, & le Juge recevra neuf
» *denaings* pour son salaire ; le
» Notaire, trois : celui qui est
» chargé d'apposer le cachet du
» Czar, recevra un *altin*.

» Les Juges inférieurs ont seule-
» ment le pouvoir de condamner à
» une amende provisoire ; & pour
» le fond de l'affaire, ils doivent
» renvoyer aux Juges supérieurs.

» Celui qui veut accuser quel-
» qu'un d'un crime capital, doit
» venir à Moscow se présenter
» devant le Juge, & lui dire
» qu'il demande que *tel* soit cité
» en Justice. On envoie un ser-
» gent chercher l'accusé : si l'ac-
» cusé n'avoue pas son crime, on
» demande des rémoins à l'accu-
» sateur, & on fait convenir l'ac-
» cusé & l'accusateur qu'ils s'en
» rapporteront à leur témoignage.
» L'accusé peut récuser les ré-
» moins & demander le duel : les
» Juges sont obligés de le lui
» accorder. Ils peuvent tous deux
» substituer d'autres combattans
» à leur place. Il ne leur est pas
» permis dans ce combat de faire
» usage de l'arc & de la flèche.
» Leurs armes offensives sont le
» javelot, la lance, la hache &
» le poignard. Leurs armes dé-
» fensives sont la cuirasse, le bou-
» clier, & la cotte d'armes.

» Le rémoignage d'un homme
» noble a plus de poids que celui
» de six personnes d'un bas étage.

» Chacun doit plaider sa cause
» lui-même.

» Les Juges sont tenus de

» rendre la justice *gratis*.

» Ceux qui se croient mal ju-
» gés, peuvent en appeler au
» Prince. «

LOIX pour réprimer le luxe
de la table. Il était ordonné chez
les Lacédémoniens que les tables
ne seraient composées que de
quinze personnes, & que la dé-
pense se ferait à frais communs.
Les Athéniens mangeaient ensem-
ble tour à tour dans le Pryta-
née, mais aux dépens du public.
Chez les Romains la première
Loi du Tribun Orchius régla à
neuf personnes seulement le nom-
bre des conviés. Peu de tems
après le Sénat défendit aux Ma-
gistrats & aux premiers citoyens
de dépenser au-delà de cent
vingt sols pour chaque repas qui
se donneraient après les jeux Me-
galésiens, & d'y servir d'autre
vin que celui du pays. Le Con-
sul Fannius étendit cette Loi à
tous les festins ; il ordonna de
ne recevoir que trois personnes
étrangères à sa table les jours
ordinaires, & cinq les jours de
nones & de foire. La dépense fut
fixée à cent sols par repas les jours
de fêtes publiques, à trente sols
les jours de nones & de foire, &
à dix sols les jours ordinaires.

L'Empereur Auguste permit aux
citoyens de Rome de s'assembler
jusqu'à douze, & d'employer jus-
qu'à deux cens sols par chaque
repas ordinaire ; trois cens pour
les repas de fêtes, & mille festi-
cettes pour ceux des noces & du
lendemain.

En France les Capitulaires de la
seconde race, & les Ordonnan-
ces de St. Louis ne portent que

sur l'intempérance. Un Edit de Philippe le Bel de l'année 1294 défend de donner dans un grand repas plus de deux mets & un entre-mets : il permet les jours de jeûne seulement de servir deux potages aux harengs, & deux mets ou un seul potage & trois mets. Il ne veut pas que l'on serve dans un plat plus d'une piece de viande, ou d'une seule sorte de poisson; & déclare que toute grosse viande sera comptée pour un mets; mais que le fromage ne sera répuré mets, que lorsqu'il sera en pâte ou cuit dans l'eau.

Charles IX, par un Edit de de 1563, règle aussi le prix des vivres & les repas. Il porte :
 « Qu'en quelques noces, festins,
 « ou tables particulieres que ce
 « soit, il n'y aura que trois ser-
 « vices, savoir; les entrées, la
 « viande ou le poisson, & le des-
 « sert: qu'en toutes sortes d'en-
 « trées, soit en potage, fricaf-
 « sée ou pâtisserie, il n'y aura
 « au plus que six plats, & au-
 « rant pour la viande ou le pois-
 « son, & dans chaque plat une
 « seule sorte de viande; que
 « ces viandes ne seront point
 « mises doubles, comme deux
 « chapons, deux lapins, deux
 « perdrix pour un plat; que l'on
 « pourra servir jusqu'à trois pou-
 « lets ou pigeonneaux, les gri-
 « ves, bécassines, & autres oi-
 « seaux semblables, jusqu'à qua-
 « tre, & les allouettes & autres
 « especes semblables, jusqu'à une
 « douzaine: qu'au dessert, soit
 « fruits, pâtisserie, fromage ou
 « autre chose, il ne pourra non
 « plus être servi que six plats, le

» tout sous peine de deux cens
 » livres d'amende pour la pre-
 » miere fois, & quatre cens li-
 » vres pour la seconde. « En cas
 de contravention il y avait des
 peines & des amendes portées,
 non-seulement contre les chefs
 de famille, mais même contre
 les conviés & contre les cuisiniers.

La dernière Loi en France concernant la somptuosité des repas est de l'année 1629; il y est dit qu'à l'avenir il n'y aura que trois services d'un simple rang chacun, & de six pieces au plus dans chaque plat, & que les traiteurs ne pourront prendre qu'un écu par tête pour les noces & les festins.

Loix somptuaires. Les premières Loix somptuaires connues sont celles de Lycurgue, qui voulant réprimer l'excès du vivre & des habits, ordonna le partage égal des terres, & défendit l'usage de la monnoie d'or & d'argent.

Chez les Romains la première Loi somptuaire est celle du Tribun Orchius. Cette Loi règle le nombre des convives qu'on peut avoir; mais elle ne fixe point la dépense qu'il est permis de faire; elle ordonne aux citoyens de fermer leurs portes pendant le tems des repas, afin que l'ostentation ne les engage pas à trop de superfluités. La même Loi défend aux femmes, sans distinction, de porter des habits d'étoffes de différentes couleurs, & des ornemens d'or qui excèdent le poids d'une demi-once. Elle leur défend aussi d'aller en carrosse, à moins que ce ne soit pour assister à quelques cérémonies publi-

ques, ou pour un voyage éloigné au moins d'une demie-lieue de la ville ou du bourg où elles font leur demeure.

Jules-César, voyant le luxe porté à son comble, défendit par un Edit l'usage des habits de pourpre & des perles, à l'exception de quelques personnes de distinction, auxquelles il permit d'en porter dans les grandes cérémonies : il proscrivit aussi les litieres.

Tibère défendit aux hommes l'usage des habits de soie ; & sous le règne de Néron il ne fut permis à personne de porter la couleur pourpre.

Le luxe croissant toujours de plus en plus, les Empereurs Valentinien & Valens défendirent à toutes personnes quelconques de faire broder leurs habits, & se réserverent le droit d'envoyer à la pêche du poisson qui servait à teindre la pourpre ; ils firent faire cet ouvrage dans leur palais.

Enfin la dernière Loi somptuaire chez les Romains est de 460 sous le règne de l'Empereur Léon. Ce Prince, par son Edit, défend à toutes personnes d'enrichir de perles, d'émeraudes ou d'hyacinthes, leurs baudriers, le frein des brides ou les selles de leurs chevaux. La même Loi défendit à tous autres que ceux qui étaient employés auprès du Prince, de faire aucuns ouvrages d'or ou de pierreries, à l'exception des ornemens permis aux Dames, & des anneaux que les hommes & les femmes avaient droit de porter. Ceux qui étaient pris en con-

travention de la Loi, étaient condamnés à une amende de cent livres d'or, & punis du dernier supplice.

Loix somptuaires de la Chine. Les femmes sont si fécondes, & l'espèce humaine se multiplie à un tel point dans l'Empire de la Chine, que les terres, quelque cultivées qu'elles soient, suffisent à peine pour la nourriture des habitans. Cette considération a constamment engagé les Souverains de ce pays à arrêter la progression du luxe par des Loix sévères. » Nos anciens, dit dans » une Ordonnance un Empereur » de la famille des Tang, renaient » pour maxime, que s'il y avait » un homme qui ne labourât » pas, une femme qui ne s'occupât point à filer, quelqu'un » souffrait le froid ou la faim » dans l'Empire.... » Et sur ce principe il fit détruire une infinité de monastères de Bonzes. Un autre Empereur de la vingtunième Dynastie, à qui on présentait des pierres précieuses trouvées dans une mine, la fit fermer sur le champ, & ne souffrit pas que son peuple s'occupât d'un travail ingrat, qui ne pouvait ni le nourrir, ni le vêtir. » Lors- » que dix hommes mangent le » revenu des terres contre un laboureur, disait Kiayventi, c'est » le moyen qu'il y ait bien des » gens qui manquent d'alimens. »

Loix somptuaires des Français. Charlemagne est le premier de nos Princes, qui porta ses regards sur les funestes effets d'un luxe immodéré, & qui songea à le réprimer. En 808 il défendit à

toutes personnes de vendre ou acheter le meilleur *sayon* ou robe de dessous , plus cher que vingt sols pour le double , dix sols le simple , & les autres à proportion , & le rochet qui était la robe de dessus étant fourré de martre ou de loutre, trente sols , & de peau de chat dix sols , le tout à peine de quarante sols d'amende.

En 1294 , Philippe le Bel défendit aux bourgeois d'avoir des chars, de porter des fourrures, de l'or, des pierres précieuses, & aux Clercs de porter fourrure ailleurs qu'à leur chaperon, à moins qu'ils ne fussent constitués en dignité. Par cette Ordonnance, il règle les habits que chacun doit avoir par an : savoir, les Ducs, Comtes & Barons, de 6000 livres de rente, & leurs femmes, quatre robes : les Prélats, deux robes, & une à leurs compagnons, & deux chapes par an : les Chevaliers de trois mille livres de rente & les Banniers, trois paires de robe par an, y compris une robe pour l'été, & les autres citoyens à proportion. Défense est aussi faite aux bourgeois, aux Ecuyers & aux Clercs de brûler des torches de cire : l'aune des plus chères étoffes est fixée à vingt-cinq sols.

En 1506 Louis XII défendit d'avoir chez soi plus de trois marcs d'ouvrages d'orfèvrerie : mais cet Edit, nuisant au commerce fut révoqué quatre ans après.

En 1485 , Charles VIII , défendit de porter aucune sorte de draps d'or, d'argent, ou de soie à tous ses sujets. Les Chevaliers ayant 1000 livres de rente pu-

rent cependant se vêtir d'étoffe de soie, & les Ecuyers de damas ou satin figuré. Le velours fut défendu expressément.

François I en 1543 , défendit à tous l'Princes, Seigneurs, & autres personnes, à l'exception du Dauphin, & du Duc d'Orléans, de se vêtir d'aucun drap, ou roile d'or ou d'argent, & de porter aucunes profilures, broderies, passemens d'or ou d'argent, velours, ou autres étoffes barrées d'or ou d'argent, soit en robes, saies, pourpoints, chausses, bordure d'habillement, ou autrement, en quelque sorte ou maniere que ce soit, sinon sur des harnois, à peine de mille écus d'or sol d'amende, de confiscation, d'être punis comme infracteurs des Ordonnances.

Enfin depuis François I, nos Rois n'ont cessé de rendre des Ordonnances contre les excès du luxe, qui, malgré leurs soins patriotiques, n'a cessé de s'élever à un point d'extravagance qui confond tous les états, & ruine les familles les plus opulentes.

LOKE. C'est le nom que les anciens peuples du Nord donnaient au démon. Loke était, selon leur mythologie, le calomniateur des Dieux, l'artisan des tromperies, l'opprobre du ciel & de la terre. Il était fils d'un fameux géant, & avait une femme nommée *Signie*, qui lui donna plusieurs enfans. Il eut aussi plusieurs fils de la géante *Angerbone*, messagere des malheurs, savoir, le loup *feneris*, le grand serpent *Migdard*, & *Héla* le mort. Le démon Loke succomba enfin dans

une guerre qu'il avait entreprise contre les Dieux ; ils le firent prisonnier , & l'attachèrent avec les intestins de son fils & suspendirent sur sa tête un serpent dont le venin lui tombe goutte à goutte sur le visage. Cependant sa femme Signie est assise auprès de lui , & reçoit ces gouttes dans un bassin qu'elle va vider ; alors le venin tombant sur le visage de Loke , le fait hurler & frémir avec tant de force que la terre en est ébranlée. Telle était , suivant l'opinion de ces idolâtres , la cause des fréquens tremblemens de terre.

LOLARDS. Nom de quelques hérétiques qui parurent en Allemagne au commencement du quatorzième siècle , & qui eurent pour chef un certain Lolhard Walter. Ils rejettaient le baptême , comme inutile , ainsi que la pénitence , le sacrifice de la messe , l'extrême-onction & les satisfactions propres pour les péchés , soutenant que celles de Jesus-Christ suffisaient. Lolhard fut brûlé vif à Cologne en 1312.

LOLOS. Les Macassarais partagent la Noblesse en trois ordres. Les *Dacus* tiennent le premier rang dans l'Etat & forment le premier ordre de la Noblesse : ils possèdent des fiefs qui relevent de la couronne & qui lui sont dévolus faute d'hoirs mâles. Ils doivent entretenir continuellement un certain nombre de soldats & à la première requisition être prêts à suivre le Roi à la guerre. Les Nobles du second ordre se nomment *Carrés* , titre qui revient peut-être à celui de Comte ou de Marquis ,

enfin les *Lolos* composent le troisième ordre : ce sont de simples Gentilshommes , auxquels le Monarque du pays confère ce titre héréditaire.

LOMBARDS. (maison des) C'est un bureau , établi à Amsterdam , où tous ceux qui sont pressés d'argent peuvent en emprunter sur des effets. Il y a dans ces bureaux des estimateurs qui décident de la valeur du gage qu'on présente , & de la somme qu'on peut prêter dessus , qui est ordinairement des deux tiers du prix que vaut l'effet. On délivre un billet qui porte l'intérêt qu'on doit payer , & le tems auquel on doit retirer le gage. Ce tems passé , il est vendu au plus offrant & dernier enchérissent , & le prêt & l'intérêt levé , le surplus est rendu au propriétaire. Le moindre intérêt est fixé à six pour cent par an. Ce Lombard est appelé par les Hollandais *Bank vanleeninge* , c'est-à-dire , banque d'emprunt. Après un an & six semaines , tous les effets qui y sont portés , se vendent publiquement , à moins qu'on ne paye l'intérêt de l'année écoulée.

Au dessous de cent florins , l'intérêt de la somme prêtée se paye à raison d'un pennin par semaine de chaque florin , ce qui revient à seize & un quart pour cent par an. Depuis cent jusqu'à cinq cens florins , on paye l'intérêt à 6 pour cent par an.

LORD. C'est un titre d'honneur que les Anglais donnent à ceux qui sont nobles de naissance & de création , & qui sont de plus revêtus de la dignité de Baron.

L'origine de ce mot est bien glorieuse, il signifiait autrefois en Anglo-Saxon, un homme qui donne du pain à d'autres, pour faire allusion à la charité & à l'hospitalité des anciens Nobles.

On donne en Angleterre, mais seulement par politesse, le titre de Lord aux fils de Ducs & de Marquis, & aux fils aînés des Comtes. Ceux qui possèdent des emplois sont aussi appelés Lords, & l'on dit le Lord chef de la justice, le Lord Chancelier, le Lord du trésor, le Lord de l'amirauté &c. Le Lord haut Amiral d'Angleterre, est un des grands Officiers de la couronne, & ses prérogatives sont si considérables, que c'est presque toujours un des fils cadets du Roi, ou un Prince de son sang, qui possède cette charge. Le Lord grand Maître de la maison du Roi, a le gouvernement civil des domestiques du Roi dans le bas, & non dans la chambre & passé l'escalier. La marque de son office est un bâton blanc, qu'à la fin de chaque règne il dépose sur le tombeau où le corps du Roi est placé, cérémonie par laquelle il congédie tous les Officiers qui servaient sous lui.

Il y a aussi dans tous les Comtés ou Provinces d'Angleterre des Lords chargés par le Roi de commander la milice de la Comté, & de régler toutes les affaires militaires qui la concernent.

LORDANE. C'est le nom que les Anglais donnent à tout riche fainéant, qui tranche du grand Seigneur. Ce nom vient de ce qu'Ethelred II, Roi d'Angleterre, ayant permis aux Danois de s'é-

tablir dans son Royaume, & d'y vivre avec une sorte d'indépendance, ces nouveaux venus y vécutent dans l'inaction & la fainéantise, & traitèrent avec hauteur & mépris les habitants du pays. On les appelait Lords Danes, c'est-à-dire Lords Danois; de-là vient le terme de *Lordane*.

LORD Maire. C'est le premier Magistrat de la ville de Londres dont le pouvoir ne dure qu'une année. Il a la juridiction souveraine sur la ville, les fauxbourgs & la Tamise. On porte toujours devant lui l'épée de justice. Le Roi ne peut entrer dans Londres sans sa permission, & dans ce cas il doit la traverser sans suite. Le Lord Maire a beaucoup d'Officiers qui composent sa cour; il faut qu'il soit membre d'un des douze corps de métiers établis dans la ville; il est tiré par élection du corps des Aldermans, qui sont les Echevins, & au nombre de vingt-six. Ceux-ci possèdent cette place à vie. Pour être élu Lord Maire, il faut avoir été Shérif, charge on ne peut pas plus désagréable, dont la fonction consiste à mettre les ordres du Roi à exécution, & à faire exécuter les Sentences de mort: en outre les Shérifs sont les gardiens des prisons, & ils sont responsables envers les créanciers des sommes que leur doivent les prisonniers, qui trouvent le secret de s'échapper.

Le Lord Maire a un magnifique palais, qui ne lui sert que pour les cérémonies: le jour de sa réception, il y régalé le Roi & les Seigneurs. En 1356, un Maire,

nommé Picard, eut l'honneur de voir à sa table quatre Monarques, Edouard III, Roi d'Angleterre, le malheureux Jean, Roi de France, David II, Roi d'Ecosse, & un Lusignan, Roi de Chypre.

On lui donne mille liv. sterling par an pour sa table, & pour ses plaisirs, une meute de chiens entretenue, & le privilège de chasser dans les trois Provinces de Middelfex, Suffex, & Surrey. Au couronnement du Roi, il fait l'office de grand Echançon. Lorsque Jacques I fut invité à venir prendre possession de la couronne, le Lord Maire signa le premier acte qui en fut fait, avant les Pairs du Royaume. Il est Commandant en chef des milices de la ville de Londres, & le tuteur des orphelins. Le titre de Lord est un titre de politesse, car le Maire de Londres n'est pas Pair du Royaume.

LOTARIUS. C'est le nom qu'à Rome on donnait à un homme qui se rendait des premiers aux spectacles, & prenait une place favorable & commode, qu'il cédait ensuite à quelque personne riche pour une légère rétribution.

LOTTERIES des Romains. Nous devons aux Romains l'invention des Lotteries en général, mais nous n'avons en vue dans cet article que de parler de celles qui se tiraient à Rome pendant les Saturnales & dont tous les billets, distribués gratis aux conviés, gagnaient quelques prix. On tirait ordinairement ces Lotteries avant de se mettre à table, & c'était une adresse galante que l'on employait pour faire agréer

des présens aux personnes invitées.

Auguste fit souvent tirer de ces sortes de Lotteries, mais les lots ne consistaient ordinairement qu'en différentes bagatelles. Néron, dans les jeux qu'il fit célébrer pour l'éternité de l'Empire, créa des Lotteries publiques en faveur du peuple. Chaque jour on tirait mille billets & un seul lot que le hazard faisait tomber entre les mains du moindre citoyen suffisait pour assurer sa fortune.

L'Empereur Héliogabale mit de la plaisanterie dans les Lotteries dont il gratifia le peuple Romain. La moitié des lots était composée de choses utiles & l'autre moitié de choses fortes & risibles, par exemple un homme gagnait six esclaves, tandis que l'autre ne remportait que six mouches : l'un tirait un vase d'or ou d'une composition précieuse, & l'autre un vase de terre.

Louis XIV en 1685 renouvella dans sa Cour les anciennes Lotteries des Romains. Toutes les personnes nommées pour le voyage de Marly, obtinrent des lots, qui avaient été travaillés par les plus industrieux artistes de Paris.

LOTUS. Plante qui croit en Egypte au bord du Nil, & qui a cela de particulier, qu'à l'apparition du soleil elle se montre sur la surface de l'eau, & s'y replonge dès qu'il est couché. Cette remarque que firent de bonne heure les Egyptiens, les engagea à consacrer cette fleur à cet astre brillant, le premier & le plus grand des Dieux qu'il aient adoré. On la trouve sur la tête du Dieu

Osiris, sur celle de la plupart des autres divinités Egyptiennes & particulièrement sur celle des Prêtres, qui voulurent toujours dans tous les pays partager les honneurs divins avec les Dieux qu'ils servaient. Les Rois d'Egypte portaient des couronnes composées de fleurs de Lorus, & on voit cette fleur avec sa tige dans la main de quelques idoles.

LOUAGE. On dir vulgairement que morts & mariages rompent tous baux & Louages, mais ce vieux axiome ne doit pas être pris à la lettre : après la mort ou le mariage, soit du bailleur ou du preneur, les baux subsistent dans leur entier, & les héritiers des uns & des autres, sont dans l'obligation de les tenir; il est vrai que ces différens cas peuvent apporter quelque changement, par exemple lorsque le propriétaire demande à occuper lui-même sa maison, lorsqu'il est nécessaire de la réparer, ou lorsque le locataire la dégrade & en fait un mauvais usage, dans ces circonstances le locataire d'une maison peut être évincé avant la fin de son bail.

LOUISIANE. Ce grand pays de l'Amérique septentrionale est situé entre le nouveau Mexique, le Canada & la Floride : les différens peuples qui l'habitent peuvent bien mettre quarante mille guerriers sous les armes. Ces sauvages sont d'une belle taille, & sont fort affables envers les étrangers; amis fidèles de leurs alliés, ils ne pardonnent jamais à leurs ennemis. Lorsqu'on arrive chez eux ils viennent vous recevoir au dé-

barquement, ils vous donnent la main & vous présentent le calumet de paix. Si-tôt que vous avez fumé ils vous questionnent sur le sujet de votre voyage, sur le tems que vous avez mis en route, sur celui que vous comptez passer dans le pays, & sur-tout si vous avez femmes & enfans. Dès le matin de l'arrivée des étrangers, le chef du village harangue les sauvages en ces termes. » Jeunes » gens & guerriers, ne soyez » point fous, aimez le maître de » la vie, chassez pour faire vivre » les Français qui nous apportent » nos besoins; & vous jeunes filles, » ne soyez point dures, ni ingrates de votre corps, vis-à-vis des » guerriers blancs pour avoir de » leur sang; c'est par cette alliance » que nous aurons de l'esprit comme eux & que nous serons redoutés de nos ennemis. «

Le sol de la Louisiane est excellent, & produit abondamment quantité de choses nécessaires à la vie. Les sauvages n'épousent ordinairement qu'une femme, dont ils sont fort jaloux. Lorsqu'un sauvage passe par un village & qu'il n'a point de femmes, il loue une fille pour une ou deux nuits, car les filles, disent leurs parens, sont libres de leur corps. Il n'en est pas de même des femmes. Si une femme est surprise en adultère, le moins qui puisse lui arriver, c'est d'être répudiée; alors le mari abandonne la cabane; il se charge des garçons & la femme emmène les filles, & doit rester un an sans se remarier, car pendant ce tems son mari peut la reprendre. Rien de plus simple que

les cérémonies du mariage dans ces contrées : le futur époux fait des présens au pere ; en vivres & en pelleteries. On fait un festin auquel tout le village est invité, on chante les exploits des ancêtres du marié, & le mariage est achevé. Ces sauvages établissent l'ancienneté de leur origine par les femmes, comme la seule absolument certaine. Lorsqu'un mari est convaincu par les yeux de l'infidélité de sa femme, il fait en sorte que les parens d'un & d'autre côté se ménagent la même certitude, ensuite le chef du village ordonne en secret à tous les habitans de s'armer de baguettes ; on forme une danse générale, au fort de laquelle, la femme adultère est saisie, jetée à terre, & cruellement frappée sur le dos & sur le ventre ; celui qui l'a séduite éprouve le même traitement. Après cette correction, les coups cessent, & le mari, après de sanglants reproches, coupe les cheveux de sa femme & la présente en cet état à son complice, en lui disant : « voilà maintenant ton épouse. » Le coupable est le maître d'accepter ce présent, mais il faut qu'il quitte le village. Si une femme séduit un homme, ce sont les femmes qui se chargent de la vengeance : si on ne les arrêtaient, la malheureuse expierait sous les coups de baguettes.

Ces sauvages adorent le grand esprit, & craignent beaucoup le diable. A l'égard de l'autre vie, ils pensent que s'ils n'ont point pris la femme d'aujourd'hui, s'ils n'ont volé, ni tué personne, ils iront après leur mort dans un pays ex-

trêmement fertile, où ils ne manqueront ni de femmes, ni d'endroits propres pour la chasse ; que si au contraire ils ont fait les fous, s'ils se sont moqués du grand esprit, qu'ils appellent *Souf-bièche*, ils seront relégués dans un pays ingrat, rempli d'épines & de ronces, où il n'y aura ni chasse, ni femmes.

LOUP. On ne voit point de Loups en Angleterre. En 961 ou environ, ils descendaient en troupe des montagnes du pays de Galles, & ces animaux carnaciers, enlevaient les troupeaux des campagnes & en dévoraient les habitans. Le Roi Edgar, voulant délivrer ses sujets de ce terrible fléau, remit aux Gallois le tribut d'argent & de bétail qu'ils avaient coutume de lui payer, moyennant une redevance de trois cents têtes de Loups par année. Il fit aussi publier une amnistie générale pour toute sorte de crimes, à la charge d'apporter une certaine quantité de langues de Loups proportionnée à la nature du crime. En moins de trois années, tous ces cruels animaux furent détruits.

LOUP-GAROU. L'absurde opinion du menu peuple & des gens de la campagne leur a fait croire qu'il y avait des esprits malins, qui, travestis en Loups, couraient les champs & les rues pendant la nuit. Cette idée les conduisit bientôt à imaginer que les hommes pouvaient être changés en Loups & reprendre ensuite leur forme naturelle. On trouve dans Pline des preuves que cette opinion superstitieuse régnait de son tems :
elle

elle subsistait encore en France sur la fin du seizième siècle, puisqu'un arrêt du Parlement de Dôle de 1574, » condamne au feu un » nommé Gilles Garnier, lequel » ayant renoncé à Dieu, & pro- » mis par serment de ne plus ser- » vir que le diable, avait été » changé en Loup-garou. « La Religion & la philosophie peu à peu ont déraciné ces idées superstitieuses & extravagantes.

LOUVETIER de France. (grand) Cette charge n'est pas fort ancienne ; cependant on trouve déjà un grand Louvetier en 1467. Cet Officier prête serment de fidélité entre les mains du Roi, & il a la surintendance de tout ce qui concerne la Louveterie.

LOUVRE. (honneur du) C'est ainsi qu'on nomme en France le privilège d'entrer dans les maisons royales, en carrosse. Cette prérogative n'est connue que depuis l'année 1607, que le Duc d'Epéron étant entré en carrosse dans la cour du Louvre sous prétexte d'incommodité, le Roi voulut bien lui accorder cette permission pour l'avenir, quoique les Princes du sang eussent seuls ce privilège. En 1609, le Duc de Sully obtint la même distinction, & sous la régence de Marie de Médicis, cet honneur s'étendit à tous les Ducs & Officiers de la couronne, qui en jouissent jusqu'à présent.

L U A. Divinité romaine qui présidait aux expiations. Après un combat contre les Volques, le Consul Romain, au rapport de Tite-Live, L. viij, consacra à la Déesse Lua les armes des morts,

Tome II,

qui se trouverent sur le champ de bataille, ce qui prouve qu'il était d'usage de faire des expiations après un combat, & que le droit de faire l'offrande des armes des morts, appartenait au Consul, pour expier son armée du sang humain répandu.

LUCANIENS. Peuple de l'Italie méridionale. Elien nous assure que les Lucaniens avaient une loi qui condamnait à l'amende ceux qui refusaient de loger les étrangers qui arrivaient dans leurs villes, après le coucher du soleil. On croit que l'ancienne Lucanie est à présent la partie du Royaume de Naples, qui comprend la Basilicate, une partie de la Principauté Citérieure, & une portion de la Calabre moderne.

LUCARIES. Fêtes que célébraient les anciens Romains, en mémoire de ce qu'ayant été battus par les Gaulois, ils s'étaient retirés dans un bois, & y avaient trouvé un sûr asyle. Elles prenaient leur nom d'un bois sacré (Lucus) situé entre le Tibre & un chemin appelé *via Salaria*. Quelques auteurs prétendent au contraire que cette solemnité devait son origine aux offrandes en argent qu'on était dans l'habitude de faire aux bois sacrés qui portaient le nom de *Luci*, & Plutarque observe que ce jour-là on payait les Comédiens du produit des coupes réglées, qui se faisaient dans le bois dont il est question.

LUCERNE. (Canton de) La ville de Lucerne, capitale de ce Canton, est située à l'entrée des hautes montagnes des Alpes, à

G g

l'extrémité du pays d'Argaw, & s'élève en amphithéâtre sur le lac de ce nom. Elle est de médiocre grandeur, fortifiée à l'antique & bâtie à la moderne. Une loi faite pour son embellissement, c'est qu'aucun étranger ne peut s'y établir, qu'il n'ait auparavant acheté une vieille maison, qu'il ne l'ait fait démolir & rebâtir à neuf suivant un plan prescrit par la Police. Ses Eglises & ses ponts sont superbes. Le peuple de Lucerne est le premier qui entra dans l'alliance des trois Cantons d'Uri, de Schwitz & d'Unterwalde. Fatigué d'être sous le joug appesanti de la maison d'Autriche, il saisit l'occasion qui se présenta pour le briser. La ville de Lucerne était l'entrepôt des marchandises qui se tiraient d'Italie pour passer en Allemagne : ce commerce lui était fructueux & depuis le mont saint Godard en traversant le pays d'Uri, & s'embarquant sur la rivière de Reuss pour entrer dans le Rhin, ce commerce était une source abondante de richesses entre différens peuples, qui profitaient de ce passage. En haine des trois Cantons réunis les Ducs d'Autriche, empêchèrent toute communication entre ces républicains & la ville de Lucerne. Le Sénat de cette ville fit de fortes représentations à ce sujet, mais elles ne furent pas écoutées. Ce déni de justice porta les Lucernois à conclure, à l'insçu des Ducs Otton & Albert, un traité de neutralité & d'amnistie, avec les trois Communes d'Uri, de Schwitz & d'Unterwalde. Le Duc Albert, indigné de ce traité, qu'il

regardait comme un premier pas vers la révolte, pratiqua en sa faveur quelques citoyens obscurs, qui devaient embrâser la ville; mais le complot fut découvert, & les traîtres à l'instant punis. Le Sénat appella à son secours ses nouveaux alliés, & la ville, devenue libre par cette assistance, entra dans l'alliance des trois Cantons, qui lui accorderent la préséance.

Le Gouvernement de Lucerne est aristocratique : toute l'autorité est entre les mains des Nobles. Tout ce qui habite ce Canton est sujet; la souveraineté réside dans le Sénat. Ce Sénat est partagé en grand & petit Conseil : le grand Conseil représente le Souverain; le petit Conseil, composé seulement de trente-six Sénateurs, exerce la puissance. Les chefs de l'Etat sont les Prêteurs ou Avoyers, qui sont alternatifs : les Bannerets, qui sont les chefs de la milice, & les Boursiers qui sont les Receveurs des finances.

L'Etat de Lucerne exerce sa souveraineté sur un district d'environ quinze lieues de longueur, & sur sept de largeur; il est tout Catholique, & c'est dans Lucerne que réside le Nonce du Pape. Le pays est divisé en quinze Bailliages; il confine à l'orient aux trois Cantons d'Unterwalde, de Schwitz & de Zug, & des trois autres côtés au Canton de Berne & à cette Seigneurie commune qu'on appelle les Bailliages libres, & qui fut conquise en 1415 par les huit Cantons Suisses sur le Duc Frédéric d'Autriche. Le Canton de Lucerne a le troisième

rang dans les dières Helvétiques.

LUCIANISTES. Hérétiques du second siècle qui reconnaissaient pour chef un certain *Lucianus* ou *Lucanus*. Ils croyaient l'ame mortelle & matérielle, & enseignaient qu'il ne fallait point se marier, de crainte d'enrichir le Créateur. Du tems des Ariens il parut aussi d'autres Lucianistes qui disaient que le Pere avait toujours été Pere, & qu'il en avait pu avoir le nom avant que d'avoir produit son Fils, parce qu'il avait la vertu de le produire. Cette erreur supposait celle des Ariens au sujet de l'éternité du Verbe.

LUCIFER. Nom que les Poètes donnent à l'étoile de Vénus; c'est, disent-ils, le fils de la belle Aurore, le chef & le conducteur des astres, & celui qui prend soin des courriers & du char du soleil. Les chevaux de main étaient consacrés à ce Dieu.

LUCIFÈRE, surnom de Diane. Les Grecs l'invoquaient dans les douleurs de l'accouchement de leurs épouses. On la représentait, couverte d'un grand voile, parsemée d'étoiles, portant un croissant sur la tête, & tenant à la main un flambeau élevé.

LUCIFÉRIENS. Ces schismatiques du quatrième siècle eurent pour chef Lucifer, Evêque de Cagliari, qui soutenait qu'on ne devait point recevoir dans l'Eglise les Evêques, qui tombés dans l'hérésie, reconnaissaient leurs erreurs, & qui se sépara de la communion des Evêques Catholiques, qui ne voulurent point

adhérer à son sentiment. Lucifer fut le plus formidable ennemi des Ariens; & suivant ce que saint Augustin semble indiquer, il devint hérétique, & enseigna à ses disciples que l'ame était transmise aux enfans par leurs peres.

LUCINE. C'est le nom qu'on donnait à Junon lorsqu'on l'invoquait pour obtenir d'elle un heureux accouchement. Elle ne manquait jamais de se rendre auprès des femmes en travail qui l'appelaient; elle les assistait & leur procurait une prompte délivrance. Les Parques, quoiqu'elles ne fussent pas appellées, avaient grand soin d'y accourir de leur côté, pour se rendre maîtresses de la destinée de l'enfant, au moment de la naissance. Les femmes Romaines lui consacraient des couronnes & des guirlandes. On représentait Junon-Lucine comme une matrone, qui tenait une coupe de la main droite, & une lance de la gauche. Elle était quelquefois figurée tenant de la main gauche un enfant emmailleuré, & de la droite une fleur faite en lys. On lui donnait aussi une couronne de dictamme, parce qu'on se persuadait que cette plante avait la vertu de procurer une heureuse délivrance. Lucine avait un autel fameux à Rome où les femmes enceintes venaient offrir des parfums & des sacrifices.

LUCQUES, ville d'Italie sur le Serchio, & capitale d'une petite République dont le Gouvernement est aristocratique. L'an 576 de Rome cette ville fut déclarée colonie Romaine. Après la

décadence de l'Empire Romain elle fut soumise aux Goths , & ensuite aux Lombards , qui en furent maîtres jusqu'au règne de Charlemagne ; enfin , après avoir passé successivement sous la domination de plusieurs Etats & de divers Princes , elle recouvra sa liberté en 1450 , & elle a eu le bonheur de la conserver jusqu'à présent. La république de Lucques est sous la protection de l'Empereur ; son chef est nommé Gonfalonnier : (*voyez ce titre.*) il porte un bonnet ducal de couleur cramoisi , bordé d'une frange d'or. Les principales richesses de ce petit pays , qui a environ trente-un milles de long , sur vingt-cinq de large , consistent en vin , olives , lupins , phaseoles , chataignes ; millet , lin & soie , denrées qui étendent considérablement le commerce des Lucquois chez l'étranger. Il y a à Lucques un *office d'abondance* , où l'Etat prend l'argent des particuliers à cinq pour cent , & il le négocie en toutes sortes de marchandises dans la Flandre , la Hollande & l'Angleterre , ce qui lui rapporte un très-grand profit. Il prête aussi du bled aux habitans qui en manquent , & se contente d'en recevoir le prix à différens termes. Tous les fours sont à la République , & nul ne peut cuire ailleurs son pain.

LUCULLIENS. (*jeux*) Lorsque Lucullus eut chassé le fameux Mitrivate du pont , il s'appliqua à rendre à ce Royaume sa première splendeur , & il y réussit. Les peuples de la Province d'Asie , pour lui marquer combien ils étaient

reconnaissans de ses bienfaits , instituèrent en son honneur des jeux publics , qui furent nommés *Luculliens*. La reconnaissance avait établi ces fêtes , l'envie les fit supprimer.

LUCUMON. L'ancienne Etrurie se divisait en douze peuples sous la conduite chacun d'un chef particulier , qu'on appelait Lucumon , & l'un de ces chefs jouissait d'une autorité plus grande que les autres. Les privilèges des Lucumons étaient de s'asseoir en public dans une chaire d'ivoire , d'être précédés par douze Licteurs , de porter une tunique de pourpre enrichie d'or , & sur la tête une couronne d'or avec un sceptre , au bout duquel pendait une aigle.

LUGUBRE. Oiseau de Brésil de la grosseur d'un pigeon , d'un plumage gris-cendré , & dort le cri est véritablement lugubre. Les Brésiliens ont beaucoup de vénération pour cet oiseau qui ne se fait entendre que la nuit , & qui , selon eux , leur vient apporter des nouvelles des morts. Lery , voyageur Français , rapporte qu'un jour , en passant par un village , il scandalisa tous les habitans , parce qu'il se moqua de la superstitieuse attention avec laquelle ils écoutaient le cri de cet oiseau. » Laisse-nous , & tais-toi , lui dit un vieillard en colère , ne nous empêche pas d'apprendre les nouvelles que nos ancêtres nous font annoncer. «

LUNE. Cette planète , ainsi que le Soleil , a été l'objet des adorations de presque toutes les nations de la terre. Les Orientaux l'ont révéérée sous le nom d'Ura-

bie & de Céleste ; les Egyptiens sous le symbole du bœuf Apis ; les Phéniciens sous le nom d'As-tarté ; les Perses sous le nom de Militra ; les Arabes sous le nom d'Alizat ; les Africains sous celui du Dieu Lunus , & enfin les Grecs & les Romains sous le nom de Diane. L'Ecriture sainte parle souvent du culte impie que les peuples rendaient à la Reine du ciel.

La Lune fut toujours l'objet des craintes des nations superstitieuses ; ses influences furent redoutées , & de-là les conjurations des Magiciennes de Thes-salie & de Crotone , de-là les sortilèges. Les Gaulois avaient un oracle de la Lune desservi par des Druidesses dans l'isle de Sain, située sur la côte méridionale de la basse Bretagne.

LUNULE. Ornement que les Patriciens portaient à Rome sur leurs souliers comme une marque de leur qualité & de l'ancienneté de leur race. On prétend que cet ornement représentait la lettre C , pour conserver le souvenir des cent Sénateurs établis par Romulus.

LUNUS. Ce Dieu du Paganisme n'est autre que la Lune , à laquelle les peuples ont donné tantôt un nom masculin , tantôt un nom féminin , & dont ils ont fait quelquefois une divinité hermaphrodite. Les Egyptiens sont les premiers qui en ont fait un Dieu & une Déesse.

LUPERCALES. Cette fête fut instituée par Evandre , natif d'Arcadie , en l'honneur du Dieu Pan. Il éleva un Temple à cette Di-

vinité sur le mont Palatin qu'il avait choisi pour établir la colonie qui s'était mise sous sa conduite. Il régla les sacrifices qui lui seraient offerts , & ordonna des courses de gens nus portant des fouets dans la main , dont il leur serait permis de frapper ceux qu'ils rencontreraient. Ces courses tiraient leur origine de celles que faisaient dans la Grèce les bergers qui couraient lascivement de côté & d'autre , en frappant les spectateurs avec leur fouet.

Romulus renouvella ces fêtes , & institua des Prêtres , qu'il fit appeler Luperques , à qui il donna pour habits des peaux de brebis , & en cet état ils furent autorisés à courir les rues , & à insulter les passans pendant la solennité des Lupercales.

Sur la fin de la République cette indécente cérémonie passa de mode , & l'on ignore par quelle politique Auguste voulut rétablir cette fête ridicule. Elle était encore en vigueur l'an 496 de Jésus-Christ , & excita l'indignation du Pape Gélase , qui fit des efforts pour en obtenir l'abolition. Au reste on peut faire une remarque avec Plutarque , c'est que les femmes , loin de se sauver à l'approche des Luperques , cherchaient à en recevoir quelques coups , dans la persuasion où elles étaient qu'elles deviendraient fécondes si elles étaient stériles , ou qu'elles accoucheraient heureusement si elles étaient enceintes.

Lorsque les Luperques offraient des sacrifices , il fallait qu'il se

trouvât à la cérémonie deux jeunes garçons de famille noble qui se missent à rire avec éclat lorsque l'un des Luperques leur avait touché le front avec un couteau sanglant, & qu'un autre le leur avait essuyé avec de la laine trempée dans du lait. Peut-on regarder comme des actes religieux ces cérémonies indécentes & ridicules.

LUPIN, sorte de graine que l'on mangeait autrefois avec de la saumure & du vinaigre. Les Comédiens & les Joueurs à Rome se servaient souvent de Lupins au lieu d'argent; & afin d'obvier aux friponneries, on imprimait dessus une certaine marque qui désignait la valeur réelle de cette monnaie fictive, laquelle n'avait cours que dans ces différentes sociétés. Horace, (Epit. vij, L. j.) dit qu'un homme sensé connaît la différence qu'il y a entre l'argent & les Lupins.

*Nec tamen ignorat quid distent
ara Lupinis.*

Et Plaute, (Pœnulus, act. iij, scène ij.) dit plaisamment :

*Aga, agite, inspice, aurum est.
Col. profecto, spectatores comi-
cum.*

*Macerato hoc pingues fiunt auro,
in barbaria boyes.*

» Aga, c'est de l'or. Col. ma
» foi, Messieurs, c'est de l'or
» de comédie; c'est de cet or
» dont on se sert en Italie pour
» engraisser les bœufs. «

Une Loi de Justinien (Liv. j,

Cod. titre de *Alcatoribus*.) nous prouve que les joueurs se servaient de Lupins au lieu d'argent, comme nous nous servons de jettons. » Si quelqu'un, dit la Loi, » a perdu des Lupins ou d'autres » marques, celui qui a gagné ne » pourra s'en faire payer la va- » leur. «

LUSITANIENS. Anciens peuples de l'Espagne, dont Strabon fait mention. » Ils aimaient mieux, » dit-il, subsister de brigandages » que de labourer la terre fertile » de leur pays: ils vivaient d'ail- » leurs très-simplement & très- » sobrement, n'usaient que d'un » seul mets à leurs repas, se bai- » gnaient dans l'eau froide, se » chauffaient avec des cailloux » rougis au feu, & ne s'habillaient que de noir. Ils commerçaient en échange, ou se servaient quelquefois de lames d'argent pour leurs achats, dont ils coupaient des morceaux. Ils exposaient leurs malades sur les chemins publics, afin que les passans qui sauraient des remèdes à leur état, pussent les leur indiquer. Du reste, les Lusitaniens étaient pleins de valeur, & les Romains les fournirent moins par la force, que par la ruse & l'artifice.

LUSTRAL. (jour) C'était chez les Grecs & chez les Romains le jour où les enfans nouveaux nés recevaient leur nom & la cérémonie de leur lustration; mais les auteurs ne fixent pas également quel était ce jour: les uns prétendent que le jour Lustral tombait le neuvième jour de la naissance, pour un garçon, & le huitième

ême pour une fille ; d'autres affu-
rent que c'était le cinquième jour,
après la naissance , sans distinc-
tion de sexe , & plusieurs établis-
sent que c'était le dernier jour de
la semaine où l'enfant était né.
Quoiqu'il en soit de ces diffé-
rentes opinions , lorsque ce jour
était arrivé , les accoucheuses ,
après s'être purifiées elles mêmes ,
en lavant leurs mains , prenaient
l'enfant dans leurs bras , & fai-
saient avec lui trois fois le tour
du foyer , pour marquer son en-
trée dans la famille , & le mettre
en même tems sous la protection
des Dieux de la maison , auxquels
le foyer servait d'autel , ensuite
on lui répandait sur le corps quel-
ques gouttes d'eau Lustrale ; on
recevait les présens que les amis
ne manquaient pas d'apporter , &
qui servaient à témoigner la joie
qu'ils ressentaient à l'occasion de
cet heureux événement , & ce
grand jour était terminé par un
superbe festin. On ne doit pas ou-
blier que si l'on célébrait la nais-
sance d'un garçon , la porte du
logis était couronnée d'une guir-
lande d'olive , & que si c'était
celle d'une fille , dont on fit la
fête , on y attachait des échevaux
de laine , symbole des ouvra-
ges auxquels le sexe doit s'appli-
quer.

LUSTRATION. Cérémonies
sacrées , qui accompagnaient tou-
jours certains sacrifices ; & dont
les anciens idolâtres se servaient
pour purifier les villes , les champs ,
les troupeaux , les maisons , les
armées , les enfans , les personnes
souillées de quelques crimes , par
l'infestation d'un cadavre ou par

quelqu'autre impureté.

Ces Lustrations se faisaient de
trois manières différentes , ou par
le feu , le souffre allumé & les
parfums , ou par l'eau qu'on ré-
pandait , ou par l'air qu'on agitait
autour de la personne qu'on vou-
lait purifier.

Il y avait des Lustrations pu-
bliques , il y en avait de particu-
lières. Dans les Lustrations publi-
ques , on conduisait trois fois la
victime autour de la ville , du
Temple , de l'armée ou du camp ,
& l'on brûlait des parfums. Les
Lustrations particulières n'étaient
accompagnées que de peu de cé-
rémonies. Dans les célèbres Lus-
trations publiques que les Ro-
mains appelaient *armi lustræ* ,
tout le peuple en armes s'assem-
blait au champ de Mars , on en
faisait la revue , & on l'expiait
par un sacrifice au Dieu Mars , à
qui on immolait une truie , une
brebis & un taureau.

Les Lacédémoniens chaque an-
née purifiaient leur Roi , la fa-
mille royale , & toute l'armée ;
ensuite les soldats se partageaient
en deux troupes & donnaient le
spectacle d'un combat simulé.

Dans les Lustrations des trou-
peaux , les bergers Romains atro-
faient une partie de leur bétail
avec de l'eau & brûlaient de la
sabine , du laurier & du souffre ;
ils faisaient ensuite trois fois le
tour de leur parc ou de leur ber-
gerie , & ils terminaient leurs cé-
rémonies par offrir à la Déesse
Palés du lait , du vin cuit , un
gâteau , & du millet.

On purifiait les maisons avec de
l'eau & des parfums , composés

de laurier, de genièvre, d'olivier, de sabine & quelques autres plantes, ensuite on immolait ordinairement un cochon de lait.

On purifiait aussi les enfans nouveaux nés, quelque tems après leur naissance, & cette cérémonie était une sorte de Lustration.

LUSTRATION. Les Péruviens se préparaient à leur Lustration générale par un jeûne de vingt-quatre heures, pendant lequel ils s'abstenaient du commerce des femmes. Cette Lustration avait pour but de purifier l'ame des infirmités qu'elle contracte dans le corps humain. La nuit qui suivait ce jeûne, ils s'occupaient à pétrir dévotement une certaine pâte, nommée *Cancu*, dont ils formaient des boules, qu'ils faisaient cuire dans une marmite de terre, & dans une de ces boules, ils répandaient plusieurs gouttes de sang, tiré d'entre les sourcils & des narines de quelques jeunes enfans. Avant que le jour parût, chacun se frottait la tête, le visage, l'estomac, les épaules, les bras & les cuisses avec cette pâte, pour se purifier. Le chef de chaque famille prenait aussi de cette pâte dont il frottait la porte du logis, & il y laissait la boule attachée, pour prouver la purification de tous ceux qui étaient dedans. Le grand Prêtre du soleil faisait la même cérémonie dans le palais du Prince & dans le Temple : les Prêtres inférieurs allaient par son ordre purifier tous les endroits sacrés. Sitôt que le soleil dardait ses premiers rayons, toute la nation l'adorait. Un Ynca du

sang royal se présentait dans la grande place richement vêtu, & tenant à la main une lance garnie de plumes de diverses couleurs & d'anneaux d'or. Il y trouvait quatre hommes armés aussi de lances, qu'il touchait de la sienne, comme pour les consacrer par cet attouchement. Ceci fait, il leur déclarait que le Soleil les avait choisis pour chasser de la ville toutes les infirmités & les souillures. Pendant que ces hommes visitaient tous les quartiers, les habitans sortaient de leurs maisons en se frottant le corps, & secouant leurs habillemens, & poussaient des cris de joie. Les Ministres du Soleil rassemblaient tous les maux dont le peuple venait de se débarrasser, & les chassaient à plusieurs lieues de la ville. La même nuit ces Yncas couraient routes les rues avec des flambeaux allumés, pour chasser aussi les maux auxquels on est exposé pendant la nuit, comme les lances avaient chassé les maux du jour. Les flambeaux à demi consumés étaient jetés dans la rivière où le peuple s'était lavé ; & si malheureusement on en rencontrait un sur ses bords, on s'en éloignait, comme s'il eût été pestiféré. Cette Lustration annuelle & générale était terminée par des actions de grace & des sacrifices au Soleil.

LUTHÉRIENS, Sectateurs de Martin Lothar ou Luther, né à Isleb dans le Comté de Mansfeld le 10 Novembre 1483. Il entra dans l'Ordre des Augustins en 1508, prit à Wittemberg le bonnet de Docteur en 1512, & commença à combattre les Théolo-

giens Scholastiques en 1511, & à soutenir contr'eux des Thèses sur le libre arbitre, sur les bonnes œuvres, & sur les traditions humaines. Vers ce tems le Pape Léon X, ayant besoin d'argent pour fournir aux dépenses que lui occasionnait le rétablissement de l'Eglise de saint Pierre, fit prêcher des indulgences, & donna cette commission aux Dominicains, à l'exclusion des Augustins qui avaient toujours été chargés de cette tâche. Cette préférence irrita Jean Stanpiz, Vicaire général des Augustins, qui ordonna à Luther de décrier en chaire les nouveaux Prédicateurs d'indulgences. Le Docteur de Wittemberg s'en acquitta avec ce zèle amer qu'inspirent l'honneur d'un Ordre dont on est membre, sa gloire propre, & le plaisir que la malignité humaine goûte à écraser des rivaux. Il avait un champ vaste; il le parcourut sans s'arrêter. Les Dominicains faisaient un trafic honteux des indulgences; elles étaient afferméées, & les fermiers employaient les plus détestables fraudes pour retirer l'intérêt de leur argent: ils tenaient leurs comptoirs dans les cabarets, tandis que les Prédicateurs faisaient retentir la chaire de vérité des plus horribles blasphèmes; & que pour prouver l'efficacité des indulgences qui devaient délivrer des peines du purgatoire & assurer du salut, ils osaient proférer que « quand on » aurait violé la sainte Vierge, » on serait absous en achetant ces » indulgences. » Luther commença par attaquer l'abus des indulgen-

ces, ensuite il attaqua les indulgences même, qui n'étaient capables que de faire de lâches Chrétiens. Il avança qu'elles étaient de nulle valeur, & fut jusqu'à contester aux Papes le pouvoir d'en donner. C'était lever l'étendard de la révolte; aussi la Cour de Rome traita-t-elle Luther en fils rebelle, & il fut excommunié. Alors il ne garda plus de mesures: il composa son Livre de *la captivité de Babylone*, exhorta tous les Souverains à secouer le joug du Pape, proscrivit les Messes privées, quitta l'habit monastique, fit brûler une bulle de Léon X, & les Décrétales dans la place publique de Wittemberg, se maria avec une Religieuse qu'il avait débauchée, & dont il eut trois enfans, & enfin mourut le 18 Février 1546, âgé de soixante-trois ans.

Luther soutenait que tout se fait par nécessité, que le libre arbitre n'est qu'une chimère, que la foi seule suffit pour nous sauver, & que cette foi consiste en une confiance entière aux mérites de la mort du Sauveur: il ajoutait qu'avoir de la foi, c'est croire que Jésus-Christ, ayant souffert pour nos péchés, il ne nous reste plus rien à faire pour les expier, & qu'ainsi avec cette foi vive ils ne nous seraient point imputés. Il disait qu'un fidèle, avec cette foi, ne pouvait être damné, quand même il le voudrait; que le manquement de foi était l'unique péché mortel, dans l'état duquel toutes nos œuvres sont des œuvres de mort jusqu'à nos bonnes actions; qu'ainsi les vertus

des Payens, qui n'avaient point été éclairés du flambeau de la foi, étaient au rang des vices. Il niait l'infailibilité des Conciles, & rejettrait la subordination entre les Prêtres & les Evêques. Il regardait comme impossible l'observation des Commandemens de Dieu, les préceptes stricts de l'Evangile comme de simples exhortations, qu'on pouvait suivre ou ne pas suivre; & les jeûnes de l'Eglise, l'abstinence des viandes, les vœux monastiques, & le célibat des personnes consacrées à Dieu, comme nullement obligatoires: au reste Luther n'admettait que deux Sacremens, le Baptême & l'Eucharistie: il soutenait d'ailleurs que le Baptême n'efface point les péchés, & que dans l'Eucharistie il n'y a point, après la consécration, de transsubstantiation, c'est-à-dire, de changement d'une substance à une autre. Il avouait la présence réelle de Jesus-Christ dans le Sacrement; mais il niait qu'alors il ne restât plus ni pain ni vin: il voulait que les deux substances y fussent en même-tems, & n'admettait la présence réelle que dans le moment de la communion. De plus cet Hérésiarque rejettrait la pénitence, sur-tout comme elle se pratique dans l'Eglise, les indulgences, les images, & la Messe qu'il ne croyait ni un sacrifice, ni un sacrifice propitiatoire pour nous.

De cet amas d'erreurs qui constituent le Luthéranisme, sont sorties trente-neuf sectes différentes, dont on peut voir les noms dans le Dictionnaire de

Trévoux. (T. I, p. 475.)

De tous les Protestans il est certain que les Luthériens sont ceux qui paraissent les moins éloignés de l'Eglise Catholique. On appelle Luthérien mitigé celui qui suit la doctrine de Luther adoucie; Luthérien rigide, celui qui soutient encore l'ancien Luthéranisme de Luther; & Luthériens-Zuingliens, ceux qui faisant un mélange de la doctrine de Luther & de celle de Zuingle se tolèrent mutuellement, & tâchent de rapprocher les deux partis.

LUTIN. Demandez aux gens superstitieux & ignorans ce que c'est qu'un Lutin, il vous diront que c'est un esprit malin, inquiétant, nuisible, qui ne paraît que de nuit pour tourmenter & faire du mal. Toutes les nations ont donné dans cette extravagance, routes ont connu des Lutins, des fantômes, des spectres, des revenans. Il n'est aucune ville en France où l'on ne vous raconte les faits singuliers de quelque Lutin remarquable. Paris a eu son Moine Bourru, Toulouse la Mala-Bestia, Orléans le Mulet-Odet, Blois le Loup-garou, Tours le Roi Hugon, Dijon, Fort-Epaule, &c. Nous ne finirions pas si nous voulions recueillir toutes ces sortises.

LUTTE. Combat de deux hommes corps à corps. La Lutte ne fut d'abord sans doute qu'un exercice grossier, & dans lequel la force des muscles décida la victoire. C'est la première manière de se battre. Thésée établit des écoles publiques de Palestres dans la Grèce, où des maîtres enseigne-

rent l'art de joindre la force à l'adresse dans la Lutte. Comme il était question de faire valoir dans ce combat toute la force & toute la souplesse des membres, on eut recours aux frictions & aux onctions qui pouvaient, en facilitant la transpiration & la circulation du sang, distribuer abondamment les esprits animaux dans tous les muscles du corps. Après ces onctions les Luteurs se frottaient de poussière, & ainsi préparés, ils en venaient aux mains. Ils se proposaient de renverser & de terrasser leur adversaire; & pour y parvenir, ils employaient la force, l'adresse & la ruse. Lorsqu'un athlète terrassé entraînait son antagoniste dans la chute, le combat se continuait couchés sur le sable, jusqu'à ce que l'un des deux, gagnant le dessus, contraignît son adversaire à s'avouer vaincu. Quelquefois deux athlètes se saisissaient les mains, se croisaient les doigts, & ne se quittaient que lorsqu'il y en avait un qui demandait quartier. C'était ordinairement le prélude des autres combats.

Les prix que l'on proposait aux Luteurs dans les jeux publics ne leur étaient remis qu'à certaines conditions. Il fallait combattre trois fois, & retrasser au moins deux fois son adversaire pour obtenir la palme.

LUXE des Romains. Dans les siècles brillans de Rome, qui ne furent pas ceux de la vertu, un homme se croyait pauvre si tous ses apparemens ne reluisaient d'émaux d'un travail exquis, & si les marbres d'Alexandrie ne

brillaient d'incrustations Numidiennes. Le sage Sénèque, dans son Epître 115, appréciait ces divers ornemens à leur juste valeur. » Semblables, dit-il, à des » enfans, & plus ridicules qu'eux, » nous nous laissons entraîner à » des recherches de fantaisies, » avec une passion aussi coûteuse » qu'extravagante. Les enfans se » plaisent à amasser, à manier » de petits cailloux polis qu'ils » trouvent sur le bord de la mer; » nous, hommes faits, nous sommes fous de taches & de variétés de couleurs artificielles, » que nous formons sur des colonnes de marbre, amenées à » grands frais des lieux arides » de l'Egypte ou des déserts » d'Afrique, pour soutenir quelque galerie. Nous admirons » de vieux murs que nous avons » enduits de feuilles de marbre, » sachant bien le peu de prix » de ce qu'elles cachent, & ne » nous occupant que du soin de » tromper nos yeux, plutôt que » d'éclairer notre esprit. En incrustant de dorures les planchers, les plafonds & les toits » de nos maisons, nous nous reposons de ces illusions mensoyngeres, quoique nous n'ignorions pas que sous cet or il n'y a que du bois sale, vermoulu, pourri, & qu'il suffit de changer contre du bois durable, & proprement travaillé. » Que de choses auraient à dire sur ce sujet les Sénèques de notre siècle ! Mais sans prendre le ton du Philosophe Romain, jettons un coup d'œil sur les diverses progressions du Luxe des

appartemens chez ces conquérans du monde.

D'abord on couvrit les murs, les planchers, les toits, les pavés, les frises, & autres parties des temples, des palais, & des bâtimens des particuliers, avec un certain enduit ou incrustation, (*testorium opus*) dont on distinguait quatre sortes principales. La première espèce d'enduit se faisait ou avec de la chaux, & alors on ne s'en servait que pour blanchir, ou avec de l'arène mêlée de chaux, ou avec du marbre battu & pulvérisé. Cette simplicité ne dura pas plus long-tems que le siècle des Curtius & des Fabricius.

La seconde espèce d'incrustation, qui prit bientôt faveur, consistait en des feuilles de marbre qui s'appliquaient sur la surface des murs. Peu après on s'avisa de peindre ou de teindre le marbre, & ce fut pendant le règne de Claude; mais sous celui de Néron on poussa le luxe jusqu'à le couvrir d'or, & à le mettre en compartimens, sur lesquels on faisait des figures de diverses sortes de fleurs, de plantes & d'animaux: les tables furent décorées de la sorte, & les fameux marbres de Numidie & de Synnada en Phrygie furent teints en pourpre & chargés d'or.

Cette étonnante somptuosité n'avait pas encore acquis le degré de force où elle pouvait atteindre, & pour y parvenir, on inventa la troisième sorte d'incrustation qui se pratiquait en deux manières, la première en couvrant, tant en dedans qu'en dehors, les murs

d'un palais de simples feuilles d'or ou d'argent battu, & la seconde en y appliquant des lames solides de l'un ou de l'autre métal. La dorure du Temple de Jupiter Capitolin par Domitien, coûta plus de douze mille talens, ou cent-seize millions de nos livres. Du tems de Propertius toutes les maisons des gens opulens de Rome étaient bâties de marbre de Ténare, & les planchers étaient d'ivoire sur des poutres dorées. Lorsque Tiridate, Roi d'Arménie, vint voir Néron à Rome, cet Empereur fit revêtir intérieurement de lames d'or tout le théâtre de Pompée. Vers ce tems on s'avisa d'incruster des perles & des pierres précieuses dans les parquets des appartemens. ●

Enfin le quatrième genre d'incrustation consistait en ouvrages de marqueterie & de mosaïque, dans lesquels entraient toutes sortes d'émaux, faits sur des tables d'or ou de cuivre, propres à recevoir toutes sortes de couleurs & de figures par le feu.

Après ce détail, pourrions-nous légitimement nous plaindre du faste qu'étaient à nos yeux les favoris de Plutus?

LYCÉEN, (Jupiter) Les Arcadiens croyaient que ce Dieu avait été nourri par trois Nymphes sur le mont Lycée, dans un petit canton nommé Crétée, & c'est de-là qu'il avait reçu le surnom de Lycéen. Les hommes ne pouvaient, sans profanation, pénétrer dans l'enceinte de ce canton consacré à Jupiter: les bêtes sauvages, poursuivies par les chasseurs, y trouvaient un sûr

style , & les Prêtres sacrifiaient à la Divinité avec le plus grand mystère.

LYCÉES. Fêtes qu'on célébrait en Arcadie , & qui avaient beaucoup de ressemblance avec les Lupercales des Romains. Le prix des combats qu'on y donnait était une armure complète d'airain. On pense qu'à cette solennité on immolait une victime humaine , & que Lycaon était l'instituteur de ces fêtes. Il y avait aussi d'autres fêtes de ce nom qui se célébraient en l'honneur d'Apollon , en reconnaissance de ce que ce Dieu avait purgé de loups tout le pays d'Argos.

LYCURGÉES. Fêtes que les Lacédémoniens consacrèrent en l'honneur de Lycorgue , auquel ils élevèrent un Temple après sa mort ; & ils ordonnerent qu'on lui fit des sacrifices anniverfaires comme à un Dieu. Heureux , si constamment pénétrés de reconnaissance pour les bienfaits de

leur législateur , ils n'avaient pas transgressé ses ordonnances. En perdant de vue les loix de Lycorgue , les Spartiates perdirent l'Empire de la Grèce.

LYDIENS. (jeux) Exercices inventés par les peuples de Lybie , qui après la prise de leur Capitale , vinrent se réfugier dans l'Etrurie , où ils apportèrent leurs cérémonies & leurs jeux. De ce nombre sont le palet , pour l'exercice duquel les Romains prirent le goût le plus décidé , & les jeux de hazard , comme les dez , qui ruinèrent souvent les familles les plus opulentes de Rome.

LYMBES. Les Théologiens ont consacré ce nom pour désigner le lieu où les ames des saints Patriarches étaient détenues avant que Jésus-Christ y fût descendu après sa mort & avant sa résurrection , pour les délivrer & pour les faire jouir de la béatitude éternelle.

Fin du Tome second.

T A B L E

DES MATIERES

Contenues dans ce second Volume du Dictionnaire des Mœurs, Usages & Coutumes des Peuples des quatre Parties du Monde.

Nota. Pour donner plus de facilité aux recherches des Lecteurs, nous avons cru devoir ranger tous les mots de ce Dictionnaire sous neuf titres différens : sçavoir, les Juifs ; les Chrétiens Catholiques Romains ; les Grecs Schismatiques ; les Hérétiques, les Musulmans ; les Idolâtres ; les Superstitions ; les Loix différentes, & les Mœurs, Coutumes & Usages particuliers. En jettant les yeux sur ces articles, on trouvera aisément le mot qu'on voudra consulter.

L E S J U I F S.

F

FAUX MIRACLES de quelques Juifs modernes.

Fêtes chez les Juifs.

Fiançailles. On trouve des traces de cette cérémonie dans la Genèse.

Flagellation. Punition qui n'emportait aucune tache d'infamie.

Funérailles des Juifs.

G

GALILÉENS. Juifs qui eurent pour chef Judas de Galilée.

Garizim. Montagne de la Palestine où les Samaritains élevèrent un Temple pour l'opposer à celui de Jérusalem.

Gâteau. Usage des femmes Juives.

Gehenne. Lieu dans le voisinage de Jérusalem où les Juifs allaient sacrifier à Moloch leurs enfans qu'on faisait passer par le feu.

Genèse. Premier Livre de l'ancien Testament.

Gerbes. (offrande de) Cérémonies que les Hébreux observaient à ce sujet.

Ghet. Nom que les Juifs donnent à l'acte par lequel ils répudient leurs femmes.

Gilgul. Ce que les Juifs entendent par ce mot, qui signifie roulement.

H

HARDALA. Cérémonie que les Juifs observent pour terminer le jour du Sabbat.

Habits des Juifs.

Hagada. Priere que récitent les Juifs la veille de leur pâque.

Haste. Pique dont les Juifs ont connu l'usage.

Hauts-lieux. Les Hébreux y brûlaient de l'encens devant les idoles.

Hazard. L'ancien Testament prescrit de se servir du sort ou du hazard en certaines occasions.

Héliognostiques. Juifs qui reconnaissaient le soleil pour Dieu, & qui l'adoraient.

Hémérobaptistes. Juifs qui niaient la résurrection des morts, & qui se baignaient tous les jours.

Hérodiens. En quoi ils diffèrent des autres Juifs.

Hofanna. Nom d'une priere des Juifs.

Huile d'onction. Celle dont les Hébreux se servaient pour l'onction de leurs Rois.

I

ISAUM. Nom du mariage qu'un frere contracte avec la veuve de son frere.

Images. Horreur des Juifs pour les images.

Imposition des mains. Ancienne

cérémonie Judaïque.

Impureté. (loi contre l')

Influence des astres. Les Juifs y croyaient.

Inspecteurs. Officier des Synagogues qui a l'œil sur les leçons & sur les prieres.

J

JEÛNE d'Héraclius. Son origine. Jeûnes des Juifs.

Jiar. Huitieme mois de l'année civile des Juifs.

Job. Célèbre Patriarche.

Jubilé. C'était chez les Juifs la cinquantieme année qui suivait la révolution de sept semaines d'années.

Jugement de zèle. Droit que chacun avait de tuer celui qui renonçait au culte du vrai Dieu.

Juges. Quels ils furent chez les Juifs.

K

KIOUN. Idole que les Israélites adorerent dans le désert.

Kinian-Suddar. Serment fort en usage parmi les Juifs.

L

LAPIDATION. Supplice fort en usage chez les Hébreux.

Léviathan. Nom de la baleine dont il est parlé dans Job. Réveries des Rabbins à ce sujet.

Lévites. Prêtres des Hébreux.

Lilith. Spectre de nuit, qui suivant les réveries des Juifs, enleve la nuit & tue les enfans.

LES CHRETIENS CATHOLIQUES ROMAINS.

F

FAMILIERS. Nom que l'on donne en Espagne & en Portugal à certains Officiers de l'Inquisition.

Fête-Dieu. Institution de cette Fête.

Fête du saint Sacrement. La même que la précédente. Cérémonies qui s'observent à Rome à la procession qui se fait ce jour-là.

Fêtes chez les Chrétiens.

Fiançailles. Cérémonies de l'Eglise qui précèdent celles du mariage.

Fierre. (lever la) Action d'un criminel admis à porter la chaise de saint Romain, Archevêque de Rouen.

Filles Pénitentes. Leur établissement à Paris, & leurs anciens statuts.

Flagellation. Peine imposée aux Religieuses indociles.

Freres Lais, autrement Freres Convers. Leur origine.

Fulmination. Cérémonie de l'excommunication.

Funérailles des Chrétiens.

Funérailles du Pape.

G

GAUMINE. Mariage contracté devant le Prêtre, mais malgré lui.

Génuflexion. Usage fort ancien dans l'Eglise.

Gilbertins. Ancien Ordre de Religieux en Angleterre où l'on

ne recevait que des gens qui eussent été mariés.

Golgotha. Nom du lieu où Jésus-Christ fut crucifié près de Jérusalem.

Grabataire. Nom des premiers Chrétiens qui différaient de recevoir le baptême jusqu'à la mort.

Grace. Privilege qu'avaient autrefois les Evêques d'Orléans de donner des lettres de grace à tous les criminels, lorsqu'ils prenaient possession de leur Evêché.

Grace. On a autrefois donné ce titre à l'Evêque Prince de Liège.

Graces. Prières que nous adressons à Dieu après nos repas.

Gutiel. Petite Province de la Mingrèlie, où regne un petit Souverain qui se dit Chrétien & indépendant.

H

HABITS sacrés.

Héréniques. Anciens Clercs tonsurés de l'Irlande qui étaient particulièrement chargés de recueillir les revenus ecclésiastiques & de les distribuer.

Hierarchie. Les divers chœurs des Anges qui composent la milice céleste.

Hiérarchie. Les différens ordres des fideles qui forment la société chrétienne.

Hyperdulie. Culte que nous rendons à la Mere de Dieu.

I

ILLUMINÉS. Nom que les premiers Chrétiens donnaient à ceux qui venaient de recevoir le baptême.

Images. L'Eglise Romaine ne défère qu'un culte relatif aux images.

Immaculé. Les Catholiques appellent immaculée la Conception de la sainte Vierge.

Immunités des Eglises. Droit d'asyle.

Imposition des mains.

Indulgence. Rémission donnée par les Papes de la peine due aux péchés.

Indult. Grace que le Pape accorde aux Rois, aux Prélats, aux Communautés, &c. pour la collation des bénéfices.

Infideles. On donne ce nom à ceux qui ne sont pas baptisés, & qui ne croient point les vérités de la Religion Chrétienne.

Inhumation. Quand on a commencé à inhumér dans les Eglises.

In partibus. On sous-entend *infidelium*. Evêque dans un pays occupé par les infideles.

Inquisiteurs. Juges de l'Inquisition.

Inquisition de Goa. Ses terribles formalités.

Intercesseur. Nom d'honneur que l'on accordait autrefois à quelques Evêques dans l'Eglise d'Afrique.

Interdit. Censure Ecclésiastique.

Internonce. Envoyé extraordinaire de la Cour de Rome chez une
Tome II.

Puissance étrangère.

Interprète. Officier Ecclésiastique dans la primitive Eglise.

Intronisation. Entrée d'un Prélat en possession de son trône Episcopal.

Intronisation des Papes. Cérémonie qu'on y observe.

J

JEUDE-SAINT. Cérémonie de ce jour en Angleterre.

Jourdain. Jésus-Christ y recut le Baptême.

Jubilé.

K

KÉIROTONIE. Elévation des mains pour donner autrefois sa voix dans l'élection des Evêques.

L

LAI. (frere) Homme pieux & non lettré qui se donne à quelque monastere pour servir les Religieux.

Lampadation. Supplice que les idolâtres faisaient souffrir aux Martyrs Chrétiens.

Lamprophore. Nom que dans la primitive Eglise on donnait aux Néophytes, les sept premiers jours de leur baptême.

Lecteurs. Clercs de l'Eglise Romaine.

Légit. Ecclésiastique qui fait les fonctions de Vicaire du Pape.

Libellatiques. Chrétiens timides qui achetaient des certificats comme ils avaient sacrifié aux idoles.

Lindau. Il y a dans cette Ville

H h

un célèbre Chapitre de Chanoinesses.

Litanies. Processions & prieres que l'Eglise ordonne pour appaiser la colere de Dieu.

Liturgie. Ce mot désigne le sacrifice extérieur pratiqué dans la Religion Chrétienne, & les règles prescrites pour la célébration de ce sacrifice. Différentes Liturgies chez les Catho-

liques, les Grecs & les Protestans.

Livrées. Habits que nos Rois donnaient aux Evêques & aux grands Seigneurs de leur Cour.

Lymbes. Nom que les Théologiens donnaient à un lieu où les ames des anciens Patriarches étaient détenues avant que Jesus-Christ y fût descendu.

LES GRECS SCHISMATIQUES.

F

Feu saint des Grecs. Origine de cette superstition.

Funérailles des Mingréliens.

G

GÉORGIENS. (mariage des) Cérémonie qui s'y observent.

Grecs. (mariage des) Cérémonies qui s'y observent.

Grecs. (cérémonies funèbres des)

H

HAGIOSIDERE. Instrument dont se servent les Grecs pour appeler les fideles au service divin.

Hétychastes. Moines Grecs contemplatifs.

Hydrontaires. Anciens Officiers de l'Eglise Grecque, dont la fonction était de faire l'eau bénite.

Hypapant. Nom que les Grecs donnent à la fête de la Purification de la Vierge.

I

IBÉRIENS. Chrétiens Schismatiques du Levant. Leur créance & leurs cérémonies.

Ikéguo. Nom que les Ethiopiens & les Abyssins donnent aux Généraux de leurs Ordres Monastiques.

Images. Les Grecs reprochent aux Latins de ne point porter assez de respect aux images.

Immersion. (baptême par) Usage de l'Eglise Grecque.

J

JEAN-BAPTISTE. (saint) Les Grecs célèbrent sa fête.

Jeûnes des Grecs.

Jourdain. (bain du) Cérémonie indécente & ridicule des Chrétiens de Syrie.

Jussa. (mariage des Arméniens de)

K

KANUN. Repas que les Russes font tous les ans sur les tombeaux de leurs parens.

Komos. Prêtres Ethiopiens.

Komos. Sacrifice autrefois en usage
chez les Chrétiens Orientaux.

L

LAMPADAIRE. Nom d'un Officier de l'Eglise de Constantinople.

Lapons. (funérailles des)

Lavement des pieds. Cérémonie du Jeudi-Saint.

Logothere. Officier de l'Eglise Grecque qui rédigeait par écrit toutes les affaires.

Lucifériens. Schismatiques du quatrième siècle.

LES HÉRÉTIQUES.

F

FAGOT. Certains Hérétiques Anglais devaient porter un fagot sur leur épaule en rentrant dans le sein de l'Eglise.

Familistes. Hérétiques de Hollande, dont la secte prenait le nom de Famille d'amour, ou de Charité.

Flagellans. Secte qui parut en Bohême vers l'an 1261 & en 1309.

Floriens ou Floriniens. Hérétiques du second siècle de l'Eglise.

Fratricelles, Frérotts, ou petits Freres. Moines vagabonds du treizième siècle qui prêchèrent plusieurs erreurs.

Freres de Bohême. Hérétiques du quinzième siècle qui se séparèrent ouvertement des Calixtins.

Freres blancs. Hérétiques qui parurent en Prusse vers le quatorzième siècle.

G

GABRIELITES. Secte particulière d'Anabaptistes qui parut en Poméranie vers l'an 1530.

Gaianites. Hérétiques du sixième

siècle qui adoptèrent toutes les erreurs de Julien d'Halicarnasse chef des Phantastiques.

Gnosimaques. Hérétiques qui se déclarent ennemis des sciences.

Gnostiques. Hérétiques du second siècle de l'Eglise qui se permettraient les plus abominables dissolutions.

H

HADRIANISTES. Hérétiques des premiers siècles de l'Eglise.

Hélicites. Hérétiques du septième siècle qui vivaient dans la solitude.

Helvidiens. Hérétiques qui enseignaient que Marie, mere de Jésus, cessa d'être vierge, & eut plusieurs autres enfans de Joseph.

Henriciens. Hérétiques qui infectèrent la France dans le douzième siècle.

Héracléonites. Gnostiques qui reconnaissaient pour chef un certain Héracléon.

Hérésie.

Hérétique.

Hermiens. Hérétiques du second siècle qui enseignaient que Jé-

H h ij

- fus-Christ** ne monta point au ciel avec son corps.
- Hermogéniens.** Hérétiques du second siècle de l'Eglise.
- Hernuthers** ou **Moraves.** Fanatiques du présent siècle. Origine & mœurs de cette nouvelle société.
- Hershusiens.** Hérétiques du seizième siècle qui adoptèrent une partie des dogmes des Ariens.
- Hésitans.** Nom qu'on donna à ceux d'entre les Eutychiens & les Acéphales qui rejeterent le Concile de Chalcédoine.
- Hétéronsiens.** Hérétiques qui enseignaient que le Fils de Dieu était d'une autre substance que son Pere.
- Hiéracites.** Moines hérétiques de l'Egypte qui niaient la résurrection de la chair.
- Hofmanistes.** Hérétiques qui prétendaient que le Christ n'était pas né d'une vierge.
- Hommes intelligens.** Hérétiques du quinzième siècle qui infestèrent la Flandre de leur af freuse doctrine.
- Homuncionistes.** Hérétiques qui soutenaient que Jésus-Christ n'était qu'un pur homme.
- Homuncionites.** Autres Hérétiques.
- Huguenot.** Sobriquet que les Catholiques Romains ont donné aux Protestans Calvinistes.
- Hussites.** (les) Sectateurs de Jean Hus qui fut brûlé vif au Concile de Constance en 1415.
- Hutites.** Hérétiques ou anti-Luthériens qui annonçaient que le jour du jugement approchait.
- Hydroparastates.** Hérétiques qui voulaient qu'on se servît d'eau au lieu de vin dans l'Eucharistie.
- Hypsitariens.** Hérétiques du quatrieme siècle qui révéraient le feu & les éclairs.

I

ICONOCLASTES ou **Briseurs d'images.** Hérétiques du septieme siècle.

Illuminés. Hérétiques qui parurent en Espagne vers l'an 1575, & que les Espagnols appellaient *Alambrados*.

Impanateurs. Nom que les Catholiques donnent aux Luthériens.

Infernaux. Hérétiques du seizieme siècle qui soutenaient que Jésus-Christ était descendu aux enfers, & y avait souffert avec les damnés.

Infralapsaires. Quelle était leur hérésie.

Interim. Formulaire de foi & de discipline proposé par Charles-Quint aux Protestans en 1548.

Isochrise. Mot qui signifie égal à Jésus-Christ, & qui devint le nom de certains Hérétiques du sixieme siècle.

J

JADALBAOTH. Nom que les Nicolaïtes donnaient à une certaine Divinité qu'ils révéraient.

Joachimites. Hérétiques du douzieme siècle qui furent condamnés par plusieurs Conciles.

Jovinianistes. Hérétiques du quatrieme & du cinquieme siècles, dont les erreurs furent condam-

nées en 390 au Concile de Milan.
Jubilé des Luthériens.

L

LABADISTES. Disciples de Labadie, hérétiques du dix-septième siècle qui croyaient que Dieu pouvait & voulait tromper les hommes, & qu'il les trompait quelquefois.

Laicocephales. Nom donné par les Catholiques à quelques Hérétiques Anglais.

Lampétiens. Hérétiques du septième siècle qui rejettaient les vœux monastiques.

Libertins. Hérétiques Hollandais qui se firent connaître vers l'an 1526.

Libres. Hérétiques du seizième siècle.

Lolards. Hérétiques Allemands qui se firent connaître au commencement du quatorzième siècle. Ils rejettaient le baptême & la pénitence, &c.

Lucinianistes. Hérétiques du second siècle qui croyaient que l'âme était mortelle, & matérielle.

Luthériens. Hérétiques du commencement du quinzième siècle.

LES MUSULMANS.

F

FATE-HA. Mot arabe, qui signifie commencement. C'est le nom du premier chapitre de l'Alcoran.

Fathimites. Descendans du faux Prophète Mahomet par Fathime sa fille qui épousa Ali.

Fetfa. Nom que les Musulmans donnent aux sentences & aux décisions que leur Muphti donne par écrit.

Foulis. Nègres Mahométans de la rivière de Gambra en Afrique.

Funérailles des Nègres Musulmans.

Funérailles des Persans.

Funérailles des Turcs.

G

GANCHE. Sorte de supplice chez les Turcs.

Gehennem. Ce nom chez les Arabes Musulmans signifie *enfer*. Sa description.

Gennah. Nom que les Musulmans donnent au paradis.

Ghiaber. Nom de mépris que les Persans donnent aux adorateurs du feu.

Gionulis. Soldats Turcs qui forment un corps de cavalerie aux ordres des Vifirs.

Gioussach. Nom que les Musulmans Orientaux donnent à une pierre mystérieuse.

Ginn. Démon qui, selon les Musulmans, a un corps fait d'une matière plus subtile que le nôtre, telle que l'élément du feu. Leurs rêveries à ce sujet.

Giumaat. Nom que les Musulmans donnent au vendredi, jour qu'ils ont consacré à Dieu.

H

HABIL & CABIL. Nom que les Arabes donnent à Abel & à Caïn son frere. Fables extravagantes à ce sujet.

Hafizler. Dévot Turc pour lequel les Musulmans ont la plus grande vénération.

Haiſtites. Hérétiques Musulmans qui croient avec les Chrétiens que Jesus-Christ a pris un corps réel, & qu'il s'est incarné dans le tems, quoi qu'il fût éternel.

Hagi ou Haji. Fidele Musulman qui a fait le pèlerinage de la Mecque.

Hairétites. Hérétiques Musulmans qui, à l'exemple des Pyrrhoniens, affectent de douter de tout.

Haken-ben-Hachen. Nom d'un fameux imposteur qui parut en Arabie vers l'an 162 de l'Hégire. Son histoire.

Hambéliens. Hérétiques Musulmans. Ils sont en petit nombre.

Hanbalite. Secte Musulmane qui croit que Mahomet montera un jour sur le trône de Dieu.

Harai. Tribut que payent aux Turcs tous ceux qui ne professent pas la Religion de Mahomet.

Haram. Nom que les Turcs donnent à toutes les choses défendues par la loi. L'appartement des femmes s'appelle par cette raison *Haram*.

Harb. Ce mot en Arabe signifie guerre, réglemeut de Mahomet au sujet des jours où l'on pouvait se battre.

Haſtratsch. Amende pécuniaire

que les Turcs imposent à ceux qui ne se trouvent point au rendez-vous militaire.

Hégire. Mot Arabe qui signifie fuite. Les Musulmans commencent à compter leurs années du jour que Mahomet fut contraint de s'enfuir de Médine.

Hekim-Eſſendi. Premier Médecin du Grand Seigneur.

Hizrevi ou Hérévi. Fondateur d'un Ordre de Religieux Turcs. Ils sont orgueilleux & libertins.

Hôtellerie. Vaste bâtiment qui se trouve sur tous les grands chemins de l'Empire des Turcs.

Houame ou Houaine. Hérétiques Mahométans répandus dans l'Arabie.

Houris. Femmes destinées aux plaisirs des Musulmans dans le paradis, selon l'Alcoran.

Houſtalars. Chef des jardins du Grand Seigneur.

Huſſein ou Ali-Ben-Huſſein. Petit-fils d'Aly, quatrième Iman. Fable qu'on raconte de lui.

I

ICHOGLAN. Pages du Grand Seigneur. Leur éducation & leur service.

Imad-Kurchud. Saint Mahométan.

Images. Les Musulmans ont les images en horreur.

Iman. Celui qui préſide aux aſſemblées des mosquées.

Imaret. Maison bâtie auprès des mosquées pour recevoir les voyageurs.

Imbrikdar-Aga. Officier qui présente l'eau au Sultan pour se purifier.

Imprimerie de Constantinople.
Inoculation. Comment elle se pratique en Turquie.

Introduction du Mahométisme chez les Bukkariens.

Isires. Hérétiques Mahométans qui soutiennent que l'Alcoran de Mahomet a été créé.

Islamisme. C'est le nom que les Musulmans donnent à leur religion.

Ismaélite. Nom que l'on donne aux descendans d'Ismaël, fils d'Abraham & d'Agar.

J

JAA-BACHI. Officier Turc chargé de faire la levée des enfans de tribut.

Jabayahites. Hérétiques Musulmans qui enseignaient que la science de Dieu ne s'étend pas à toutes choses.

Janissaires. Le premier & le plus redoutable corps de l'infanterie Turque.

Jasides. Voleurs du Curdistan.

Java. Les peuples de Java sont Musulmans pour la plupart.

Jean-Baptiste. (saint) Ce qu'en racontent les Turcs & les Persans.

Jeanne. (isle de sainte) Les peuples qui l'habitent sont Mahométans.

Jésides. Nom que les Musulmans donnent à quelques Hérétiques qu'ils distinguent en blancs & en noirs.

Jeûne du jour d'Aschoura. Pourquoi institué.

Job. Ce que les Arabes racontent de lui.

Jouissance. (contrat de) Fort en usage chez les Musulmans.

Juifs. Ce qu'il en est dit dans l'Alcoran, & ce que les Musulmans pensent de ce peuple.

K

KAABA OU CAABAH. Maison ou Temple dans lequel les Mahométans adorent & prient Dieu.

Kabin. Espèce de mariage que les Musulmans contractent pour un tems limité.

Kadaris. Hérétiques Mahométans qui nient les décrets de la Providence divine & la prédestination.

Kadéfadélites. Sectaires Mahométans.

Kadri. Moines Turcs de la plus grande indécence.

Kalifat. Dignité souveraine chez les Musulmans.

Kapigilar-Keajassi. Colonel des gardes de la Haute-esse, qui fait aussi les fonctions de maître des cérémonies.

Kat-Chérif. Ordonnance du Grand Seigneur.

Kavre-Ysaoul. Corps d'Huissiers à cheval qui fait partie de la garde du Roi de Perse.

Keaja ou Kiahia. Lieutenant des grands Officiers de la Porte Ottomane.

Keber. Nom d'une secte chez les Persans.

Kéblah. Point du ciel vers lequel les Musulmans dirigent leurs prières.

Kéramiens. Nom de certains sectaires Mahométans qui croient que Dieu a des yeux, des mains, &c.

Khazine. Nom que l'on donne

au trésor du Grand Seigneur.
 Khazkil. Nom que les Musulmans
 donnent au Prophète Ezéchiél.
 Ce qu'ils en racontent.

Ki. Mot qui en Persan & en
 Turc signifie Empereur.

Kilargi-Bachi. Grand Echanfon de
 l'Empereur des Turcs.

Kiosche. Pavillon qui orne la plu-
 part des jardins de Constan-
 tinople.

Kissar-Aga. Chef des Eunuques
 noirs du Serrail.

Kizilbache ou Kézeilbais. Mot qui
 signifie tête rouge, & que les
 Turcs donnent aux Persans.

Kom. Grande ville de Perse où
 il y a plusieurs tombeaux.

Kotbah. Prière que les Imâns ré-
 citent tous les vendredis pour
 la prospérité du Souverain.

Kourouk. Proclamation qui se fait
 à Ispahan toutes les fois que

le Souverain sort de son pa-
 lais.

Kubbé. Monumens que les Turcs
 élevent sur les tombeaux des
 Visirs ou des Grands Seigneurs.

Kul ou Kool. Mot Turc qui signi-
 fie proprement esclave.

Kulkichaia. Lieutenant Général
 de la Milice des Turcs.

L

LALA. Mot qui chez les Turcs
 signifie tuteur.

Levanti. Soldat des galeres Tur-
 ques.

Leuh. Livre où toutes les actions
 des hommes sont écrites par le
 doigt des Anges.

Livres divins. Les Musulmans
 comptent cent quarante-quatre
 Livres divins dictés ou donnés
 par Dieu à ses Prophètes.

LES IDOLÂTRES.

F

FABULINUS. Nom que les Ro-
 mains donnaient au Dieu de
 la parole.

Fagutal. Surnom de Jupiter, parce
 qu'un hêtre poussa par hasard
 dans un de ses Temples.

Faim. Divinité du Paganisme
 créée par les Poètes.

Fa-Mit-Tay. Divinité des peuples
 de Laos qui doit succéder au
 Dieu Xaca.

Fanus. Dieu des Phéniciens, pro-
 tecteur des voyageurs.

Fascinus. Espece de Divinité chez
 les Romains, dont on suspen-
 dait l'image au col des enfans

pour les garantir du prétendu
 maléfice appelé *Fascinum*.

Faviens. Jeunes Romains qui cou-
 raient indécemment dans les
 rues de Rome pendant les fêtes
 du Dieu Faune.

Faunales. Fêtes que les Romains
 célébraient en l'honneur du
 Dieu Faune.

Faunes. Divinités des forêts, &
 qui ne différaient point des
 satyres.

Februa. Surnom que les anciens
 donnaient à Junon lorsqu'ils
 la prenaient pour la Déesse des
 purifications.

Februa ou Februes. Nom de la
 fête des purifications.

- Fécondité. Déesse prise quelquefois pour la terre, (Tellus) & d'autrefois pour Junon par les Romains.
- Fées. Êtres imaginaires sortis du cerveau des Romanciers.
- Fékis. Ancienne compagnie d'aveugles florissante au Japon.
- Félicité. Divinité dont le culte fut admis fort tard chez les Romains.
- Férales. Fêtes des Romains à l'honneur des morts.
- Férétrius. Surnom que Romulus donna à Jupiter.
- Féries. Jours consacrés au repos chez les Romains.
- Féronia ou Féronie. Déesse à qui les Romains avaient donné l'intendance des bois, des jardins & des vergers, & qui était la patronne des affranchis.
- Férule. Plante dans laquelle les Grecs disaient que Prométhée avait emporté le feu du ciel.
- Fête de l'Homme chez les Japonais. Sa description.
- Fête des Esprits chez les peuples de l'Isle de Ceylan.
- Fête des Gâteaux Lunaires chez les Chinois.
- Fête d'Hussin chez les Persans.
- Fête du Chatir. Réception d'un val de pied du Roi de Perse.
- Fête du Soleil. Son ancienne pompe chez les Péruviens.
- Fête sanglante. Affreux combat chez les Japonais.
- Fêtes chez les Romains & les Grecs.
- Fêtes funèbres des Sauvages du Mississipi & du Canada.
- Fêtes Lunaires célébrées par les Chinois.
- Fêtes publiques chez les Tartares Mongols.
- Fétiche. Nom que les Nègres de la côte de Guinée donnent à tout ce qui leur plaît de diviniser dans la nature.
- Fétiches. Trafic qu'en font les Prêtres des Nègres.
- Feu sacré adoré par les Perses, les Chaldéens, les Grecs, les Romains & les Egyptiens.
- Feu sacré chez les Perses.
- Fidélité. Respectable Divinité des Romains : on ne lui immolait point d'animaux.
- Fidius. Dieu de la bonne-foi chez les Romains.
- Figuier de Navius. Les Romains croyaient que le destin de la ville était attaché à cet arbre.
- Fils des Dieux. Nom que les anciens donnerent à tous les enfans naturels des Princes qu'ils mirent au nombre de leurs Dieux.
- Fils du feu & de la fumée. Singulier usage des Insulaires de l'Isle de Socotora en Afrique.
- Flamine. Prêtre ou Sacrificateur chez les Romains : ses fonctions & ses privilèges.
- Flèche d'Abaris. Ce que la fable en raconte.
- Flore. Nymphé de la fable.
- Floridiens. Peuples idolâtres qui rendent un culte au Soleil & à la Lune.
- Fluonie. Fausse Divinité qui chez les Romains présidait à l'écoulement périodique du sexe.
- Flyns. Idoles des anciens Vandales-Obolistes qui habitaient la Lusace.
- Fo, Foé ou Fué. Fameuse Divinité Chinoise. Prodiges dont

on orne sa naissance.

Foi. Divinité dont Numa-Pompilius introduisit le culte dans Rome.

Fontinales. Fêtes que les Romains célébraient en l'honneur des Nymphes.

Force. Divinité allégorique des anciens Payens.

Forcidies. Fêtes pendant lesquelles les Romains immolaient des vaches à leurs fausses Divinités.

Formosans. Cérémonies du mariage des habitans de l'isle de Formose.

Fotoques. Nom que portent les grands Dieux du Japon.

Fotei. Divinité que les femmes implorent au Japon pour devenir fécondes.

Foudre. Les peuples l'ont adorée.

Fourmi. Ces insectes étaient honorés par les Thessaliens, & les Grecs se croyaient les descendants des fourmis de la forêt d'Egine.

Fraude. Selon les Mythologues fille de l'Enfer & de la Nuit.

Fréya ou Frigga. Une des Principales Divinités des anciens Saxons.

Friga. Divinité des Goths & des peuples d'Irlande. C'était la Vénus des Grecs & des Romains.

Fruâéséc. Divinité qui chez les Romains présidait à l'abondance des récoltes.

Fudo. Saint Japonais.

Fugales. Fêtes licentieuses des Romains.

Fulgora. Si l'on en croit Sénèque, Divinité qui présidait aux éclairs, aux foudres & au tonnerre.

Funérailles d'Alexandre le Grand.
Funérailles de l'Empereur du Mexique.

Funérailles des Arabes.

Funérailles des Chinois.

Funérailles des Egyptiens.

Funérailles des Gaures.

Funérailles des Grecs.

Funérailles des Japonais.

Funérailles des peuples du Tunquin.

Funérailles des Romains.

Funérailles des Sauvages d'Amérique.

Funérailles du Roi de Benin.

Funérailles du Samorin ou Roi de Calcut.

Fureur. Divinité allégorique des Poètes Latins.

Furies. Divinités infernales, filles de l'Achéron & de la Nuit.

Furine. Déesse des voleurs chez les Romains.

G

GABALE. Divinité adorée autrefois à Emèse & à Héliopolis.

Galatée. Nymphé de la Mer, fille de Nérée & de Doris.

Galaxie. Fête en l'honneur d'Apollon.

Galles. Prêtres de Cybèle. Leurs impostures.

Ganga-Gramma. Démon que craignent beaucoup les Indiens, & en l'honneur duquel ils font une horrible procession.

Gange. (le) Rêveries que les Indiens racontent au sujet de ce fleuve.

Ganjam. Ville du Mogolistan, célèbre par une pagode.

Ganymède. Ce qu'en raconte la fable.

Gardien de l'or d'Apollon. Ministre subalterne du tems d'Apollon à Delphes.

Garmanes. Solitaires Indiens qui composaient une branche des Gymnosophistes.

Garrouda. Oiseau auquel certains Indiens rendent un culte.

Gaures. Anciens descendans des adorateurs du feu en Perse.

Gautes. (religion des) Ce qu'ils pensent de la création, & ce qu'ils racontent de Zoroastre leur législateur.

Géans. Ce qu'en dit la Mythologie.

Génétyllides. Déeses qui avaient des statues dans le Temple de Vénus Colliade.

Génial. Nom que les Payens donnaient aux Divinités qu'ils supposaient présider à la génération.

Génies. Ce qu'en ont pensé les Romains.

Génita-Mana. Déesse qui présidait aux enfans, & à laquelle les Romains sacrifiaient un chien.

Gerreaus. Nom que les peuples de l'isle de Ceylan donnent aux planetes qu'ils regardent comme des Divinités.

Géroesties. Fêtes qui se célébraient dans l'isle Doubée en l'honneur de Neptune.

Géronthréas. Fêtes célébrées en l'honneur du Dieu Mars.

Géryon. Ce qu'en rapporte la fable.

Giwon. Divinité Japonaise à qui on s'adresse dans les maladies, & sur-tout quand on est attaqué de la petite vérole.

Glaucus. Dieu marin. Ce qu'en

raconte la fable réduit à la vérité historique.

Gnide. Ville de la Carie, fameuse par la statue de Vénus de la main de Praxicelle, & par les fêtes qu'on y célébrait chaque année.

Gnomes. Peuple invisible que les Cabalistes disent habiter sous la terre.

Goguis. Moines du Japon; hommes extraordinaires.

Golkonde. Temple élevé dans cette ville à la petite vérole.

Gorgades. Isles de la côte occidentale de l'Afrique, où des Auteurs placent le séjour des Gorgones.

Gorgones. Sentimens des Auteurs touchant ces prétendues femmes de la fable.

Graces. (les) Les plus charmantes Divinités de la fable.

Gris-Gris. Sorte de Talisman fort en usage chez les Nègres.

Gryphon. Animal fabuleux consacré à Jupiter, à Némésis & au Soleil.

Guanches. Ancien peuple de l'isle de Ténérif. Ce qu'on fait de leurs usages.

Guébres. Descendans des anciens Persis. Leur religion, leurs coutumes.

Gymnosophistes. Philosophes Indiens qui passaient leur vie dans la contemplation, & qui croyaient l'immortalité de l'ame & la métempsychose.

H

HADRIANALES. Jeux institués en l'honneur de l'Empereur Hadrien.

- Halies.** Fêtes que les Rhodiens célébraient en l'honneur du Soleil.
- Haloa.** Fêtes célébrées par les Athéniens en l'honneur de Cérès Haloa.
- Hamadriade.** Nymphes qui suivant la Mythologie habiraient dans des arbres, & mouraient avec eux.
- Hammon.** Surnom donné à Jupiter qui avait un Temple fameux dans les sables de la Lybie.
- Hanscrit.** Langue savante dans laquelle les Indiens prétendent que Dieu dicta les préceptes de sa religion à Brahma.
- Hanuman.** (Siri) Nom d'un singe en grande vénération chez les Indiens. Son histoire.
- Har.** Nom que les Indiens donnent à la dixième & dernière incarnation de la seconde personne de leur Trinité.
- Harpies.** Monstres de la fable.
- Harpocrare,** Dieu du silence. Ce que pense M. Pluche de ce Dieu qu'il croit une figure symbolique.
- Hebdomées.** Fêtes qu'on célébrait à Delphes en l'honneur d'Apolon.
- Hébé,** Déesse de la jeunesse.
- Hécalésies.** Fêtes instituées par les Grecs en l'honneur de Jupiter.
- Hécate.** Opinions différentes des Auteurs touchant cette Divinité du Paganisme.
- Hécatésies.** Fêtes en l'honneur d'Hécate.
- Hécatombe.** Sacrifice de cent bœufs.
- Hécatonphoneuse.** Fête célèbre de cent victimes chez les Grecs.
- Hécatonphonies.** Sacrifices qu'offraient chez les Messéniens ceux qui avaient tué cent victimes à la guerre.
- Hégémone.** Nom d'une des deux Graces des Athéniens.
- Heimdall.** Fête de Dieu des Gorgons, fils de neuf vierges qui sont sœurs.
- Héla,** Déesse de la mort chez les Scandinaves.
- Hélène.** Les Grecs lui ont bâti un Temple.
- Hélicades.** Fêtes que les anciens célébraient en l'honneur du Soleil.
- Hellories.** Fêtes que les Crétois célébraient en l'honneur d'Europe, que Jupiter enleva sous la figure d'un taureau blanc.
- Hémus.** Fils de Borée & d'Orithie, suivant la Mythologie.
- Hennil.** Fête de l'idole des Vandales.
- Héraclées.** Fêtes en l'honneur d'Hercule célébrées dans presque toute la Grèce.
- Hératélée.** Fête que les Grecs & les Romains faisaient à Junon le jour de leurs mariages.
- Hercule.** Demi-Dieu du Paganisme, fils de Jupiter & d'Alcmène : ses travaux & l'explication qu'en donne M. Pluche.
- Hercule-Gaulois.** Bien différent du premier.
- Hère-Martée.** Déesse qui présidait aux héritages chez les Romains.
- Herculien.** (nœud) Nom que les Romains donnaient au nœud de la ceinture de la nouvelle mariée, & que le mari, en

- invoquant Junon , avait seul droit de dénouer
- Hérées. Fêtes célébrées dans la Grèce en l'honneur de Junon.
- Hérésides. Prêtresses qui desservaient le Temple de Junon l'Orgienne.
- Hermacuries. Fêtes célèbres en l'honneur de Pélops , fils de Tantale.
- Hermanubis Statue Egyptienne qui réunissait les attributs de Mercure & d'Anubis.
- Hermaphrodite. Fils de Vénus & de Mercure , aimé de la Nympe Salmacis.
- Hermathene. Figure emblématique qui représentait Mercure & Minerve.
- Hernéées. Fêtes solennelles des Grecs en l'honneur de Mercure.
- Hermeros. Statue qui représentait Mercure & l'Amour.
- Hermés. Anciennes statues de Mercure.
- Hermharpocrates. Statues de Mercure avec une tête d'Harpocrate , Dieu du silence.
- Hermhéraclé. Statue de Mercure avec la massue d'Hercule & la peau de lion.
- Hermioné. Fameuse ville du Péloponèse où il se trouvait un superbe Temple de Cérès , & un grand nombre d'autres.
- Hermode. Ancienne Divinité des peuples du nord.
- Hermopan. Statue de Mercure avec les attributs du Dieu Pan.
- Hermofiris. Statue qui représentait Mercure & Osiris.
- Hermules. Statues de Mercure.
- Héros ou demi-Dieu. Ce qu'en pensaient les anciens.
- Herte ou Herthe. Divinité adorée par quelques peuples de la Germanie.
- Hérules. Idolâtres d'Allemagne qui sacrifiaient des victimes humaines à leurs fausses Divinités.
- Hespérides. Nymphes de la fable. Ce que Virgile en dit.
- Hestices. Sacrifices que l'on offrait à la Déesse du feu dans la Grèce , & sur-tout à Corinthe.
- Heures. Filles de Jupiter & de Thémis selon la fable. Leurs fonctions & honneurs que leur rendaient les anciens.
- Hiéracoposques. Prêtres Egyptiens qui étaient chargés de nourrir les Eperviers consacrés à Osiris.
- Hiérocéryce. Nom du chef des Hérauts sacrés dans les mystères de Cérès.
- Hiérocoraces. Nom des corbeaux sacrés chez les Perses.
- Hiéroglyphe. Source du culte que les Egyptiens rendirent aux animaux.
- Hiérogrammarées. Prêtres Egyptiens qui expliquaient les mystères de la religion , & qui en réglaient les cérémonies.
- Hiéromnemon. Nom que les Grecs donnaient aux Présidens des sacrifices ou Gardiens des archives.
- Hiérophante. Grand-Prêtre de Cérès chez les Athéniens.
- Hilaries. Fêtes en l'honneur de Cybèle célébrées toutes les années avec beaucoup de pompe par les Romains.
- Hiphialtes ou Epialtes. Nom donné à de prétendues Divinités rustiques , qui s'introduisaient la nuit dans le lit des

- hommes & des femmes.
- Hippocraties. Fêtes célébrées par les Arcadiens en l'honneur de Neptune équestre.
- Hippolytion. Temple bâti par Phèdre en l'honneur de Vénus.
- Hippone. Déesse des chevaux & des écuries.
- Hobal. Nom d'une ancienne idole de Syrie.
- Holocauste. Sacrifice des Payens dans lequel la victime devait être entièrement consumée.
- Homorien. (Jupiter) Les habitants de Crotone & de Sybaris lui avaient fait bâtir un Temple à frais communs.
- Honneur. Divinité des anciens Romains.
- Hordicidies. Fêtes que les anciens célébraient en l'honneur de la terre.
- Horey. Nom que donnent au Diable les Nègres de la côte occidentale d'Afrique.
- Horta. Nom que les Romains donnèrent à Hercilie, femme de Romulus, à laquelle ils rendirent les honneurs divins.
- Horus. Dieu Egyptien, fils d'Osiris & d'Isis.
- Hofies. Nom des cinq premiers sacrificateurs du Temple de Delphes.
- Hospita. Surnom que les Egyptiens donnaient à Vénus.
- Hostie. Les Romains en distinguaient de deux sortes.
- Hostilina. Prétendue Déesse qui veillait à la fertilité des terres.
- Hyacinthas. Fêtes que les Grecs célébraient toutes les années en l'honneur d'Apollon & d'Hyacinthe.
- Hyades. Nourrices de Bacchus.
- Hyale. Nymphes de Diane.
- Hybristiques. Fêtes que les Arcadiens célébraient en l'honneur des femmes qui avaient défendu Argos.
- Hydre. Monstre de la fable.
- Hydria. Vase percé de tous les côtés qui représentait le Dieu des eaux chez les Egyptiens.
- Hydrophories. Pompe funèbre des Athéniens, & des éginettes en mémoire de ceux qui avaient péri dans le déluge de Deucalion.
- Hygiène. Divinité des Grecs qui présidait à la santé des hommes.
- Hymen. Dieu du mariage. Ce que la fable en raconte.
- Hymnia. Surnom que les Arcadiens donnaient à Diane.
- Hyperthre. Nom d'un Temple découvert & en plein air.
- Hypbials. Divinités champêtres des Grecs.
- Hypoprophètes. Vicaires des Prophètes.
- Hyfius. Surnom que les Grecs donnaient à Apollon.

I

- I**ACCHUS. Surnom que les Grecs donnaient à Bacchus.
- Icades. Fêtes que les Philosophes Epicuriens célébraient toutes les années en mémoire d'Epicure.
- Icele. Dieu de la fable, fils du Sommeil.
- Ichné. Surnom que les Payens donnaient à Thémis, Déesse de la Justice & à Némésis.
- Icidiens. Les Payens appelaient ainsi leurs Dieux pénaux.
- Ida. Montagne sur laquelle, sui-

- vant la fable, Pâris jugea les trois Déeses.
- Idée.** Surnom que les Payens donnaient à Cybèle.
- Idolâtrie des Lapons.**
- Idole Mexicaine.**
- Idoles du Tunquin.**
- Idoles châtiés.** Comment les Chinois traitent leurs idoles.
- Ilissiades.** (Muses) Pourquoi nommées ainsi.
- Ilithye.** Déesse des Romains qui présidait aux accouchemens.
- Immolation.** Nom que les idolâtres employaient pour désigner la simple consécration d'une victime.
- Imporçitor.** Divinité des Romains qui présidait à la troisième façon du labour des terres.
- Imprécations.** Déeses des Payens.
- Impudence.** Les Athéniens élevèrent un Temple à l'Impudence & à l'injure.
- Impureté.** Combien de Divinités les Payens s'étaient forgées pour favoriser l'impureté.
- Incube.** Nom que les Payens donnaient à certains esprits lascifs qui, disaient-ils, venaient faire violence aux femmes pendant la nuit.
- Incubo.** Démon familier, gardien des trésors de la terre.
- Indigete.** Nom que les anciens donnaient à plusieurs de leurs Dieux.
- Inferix.** Sacrifices & offrandes que les anciens faisaient sur les tombeaux des morts.
- Inférieur.** Espèce de libation que faisaient les Romains lorsqu'ils mettaient un tonneau en perce.
- Ingen.** Divinité moderne du Japon. Singulier oracle.
- Initié.** Celui qui, après certaines épreuves, était admis à la célébration des cérémonies & des mystères.
- Intercidone.** Divinité des forêts adorée par les Romains.
- Ionides.** Nymphes qui avaient un Temple près de la ville d'Héraclée.
- Iris.** Divinité de la fable. Ses fonctions dans le ciel.
- Irminful ou Irmanfœule.** Fameuse idole des Saxons.
- Ischénies.** Fêtes en l'honneur d'Ischénus qui se dévoua pour le salut de son pays.
- Isiaques.** Prêtres de la Déesse Isis. Leur hypocrisie.
- Isis.** Fêtes d'Isis.
- Isis, Déesse des Egyptiens.**
- Isis.** (fête du vaisseau)
- Illinois.** Peuple de la côte d'Or. Leurs superstitions.
- Istuten.** Un des principaux Dieux qu'adorent les idolâtres de l'Indoustan. Ce qu'on en raconte.
- Ityphallores.** Nom que l'on donnait chez les Romains aux Ministres des Orgies.
- Iwangis.** Prétendus forciers des îles Moluques.
- Ixora.** Fameuse Divinité Indienne, & l'une des trois qui forment leur prétendue Trinité.
- Ixoretta.** Nom que quelques Docteurs Indiens donnent au germe du monde. Fable à ce sujet.

J

JABI. Nom d'un Royaume de Guinée dont les habitans rendent un culte divin à une rivière.

Jaca. Nom que les peuples de

- Piste de Ceylan** donnent au diable.
- Jaddéles.** Nom des Prêtres de l'isle de Ceylan.
- Jagas, Gagas ou Giagues.** Peuple idolâtre & féroce.
- Jagas.** (fête des)
- Jagarnat,** Nom de la principale Pagode de toutes les Indes.
- Jakutes.** Peuple idolâtre de la Sibérie.
- Jammabos.** Hermites Japonois de la secte des Sintos.
- Jannanins.** Nom que les Nègres de quelques parties de l'Afrique donnent à certains esprits qu'ils croient être les ames de leurs ancêtres.
- Jannaes.** Fêtes que les Romains célébraient en l'honneur de Janus.
- Janvier.** Ce mois était dédié au Dieu Janus.
- Janus.** Le plus ancien Roi & le plus ancien Dieu de l'Italie.
- Janus.** (Temple de) Il fut bâti par Romulus.
- Japonois.** (origine fabuleuse des)
- Japonois.** (mariage des)
- Jasion.** Demi-Dieu du Paganisme.
- Jaso.** Déesse de la fable, fille d'Esculape.
- Jébis ou Jésibu,** Dieu du Japon qui préside aux eaux.
- Jékire.** Suivant les Japonois c'est un esprit malin qui répand les maladies sur la terre.
- Jemma O.** Nom que les Japonois donnent au Monarque de leur enfer.
- Jéne.** Divinité Japonoise qui veille sur les ames des vieillards & des personnes mariées.
- Jésumi.** Acte solennel d'abjuration du Christianisme au Japon,
- Jou-jou.** Nom que les Nègres donnent à leurs idoles.
- Juga ou Jugatine.** Surnom que les Romains donnaient à la Déesse Junon.
- Juhles.** Nom que les habitans de la Laponie donnent à certains esprits Aériens.
- Juibas.** Nom des Prêtres des peuples de l'isle de Formose.
- Jumala.** Divinité des Lapons.
- Junon.** Une des plus grandes Déeses du Paganisme.
- Junonies.** Fêtes que les Romains célébraient en l'honneur de Junon.
- Jupiter.** Le plus puissant des Dieux du Paganisme.
- Jupiter-Ithomète.** (fête de) Célébrée par les habitans de Messene.
- Jupiter-Lapis.** Nom sous lequel les anciens Romains adoraient ce Dieu.
- Jurement.** Tous les peuples idolâtres ont juré par leurs Dieux.
- Juturna.** Fontaine du Latium où les Romains allaient puiser de l'eau pour les sacrifices.
- Juventas.** Divinité des Romains qui présidait à la jeunesse.

K

- KAMAETZMA.** Divinité Indienne, que les Bramines disent être femme de leur Dieu Ixora.
- Kamen.** Roche révéree par les habitans Payens de la Sibérie.
- Kan-ja.** Fête solennelle du Tunquin.
- Kannon.** Nom que certains peuples des pays intérieurs de l'Afrique donnent à l'Etre suprême.
- Kari Chang.** Livre sacré des habitans.

- tans de l'isle de Formose.
- Kasmille. Divinité révéree par les Samothraces.
- Khumano-Goo. Billets superstitieux que les Jammabos vendent chèrement aux idolâtres du Japon.
- Kiakkiak. Divinité adorée dans le Royaume de Pégu.
- King. Nom que les Chinois donnent à cinq Livres de leurs Philosophes.
- Kistnerappan. Divinité qui préside aux eaux chez les idolâtres de l'Inde.
- Kiwafa. Idole des Virginiens.
- Kobodai. Instituteur d'un ordre de Bonzes au Japon, auquel on rend les honneurs divins.
- Kollok. Fête célébrée par les habitans du Royaume de Pégu.
- Kouan-In ou Quonin. Divinité tutélaire des femmes dans l'Empire de la Chine.
- Kruzmann. Fausse Divinité adorée autrefois par les habitans des environs de Strasbourg.
- Kuon-in-Pusa. Divinité Chinoise.
- Kutuktus. Idole vivante. Vicaire du fameux Dalay-Lama.
- L**
- L**ac. Les Gaulois rendaient un culte religieux aux lacs.
- Lachésis. Une des trois Parques qui présidaient à la destinée des hommes.
- Lacinienne. Surnom que les Romains donnaient à Junon.
- Laçterne ou Laçtucine. Déesse des Romains qui présidait aux bleds.
- Lallus. Nom d'une Divinité Romaine qui empêchait les en-
- fans de crier, & qui les faisait dormir.
- Lama. Prêtres de la Tartarie Chinoise.
- Lamas. Prêtres des peuples qui habitent le Tibet.
- Lampadophories. Fêtes pendant lesquelles les Grecs allumaient un grand nombre de lampes en l'honneur de Minerve.
- Lampsaque. Ville de l'Asie mineure ou l'infâme Priape était adoré d'un culte particulier.
- Lampréries. Fête qu'on célébrait à Palènes en l'honneur de Bacchus.
- Lanternes. (fêtes des) Origine de cette fête Chinoise.
- Lanuvium. Ce que les Romains racontaient d'un serpent qui avait fixé sa demeure près de cette ville.
- Lanzo. Chef d'une secte de Magiciens fort estimés par les peuples du Tunquin.
- Laos. Idolâtrie des peuples de ce Royaume.
- Laphistien. Surnom donné à Jupiter.
- Laphistius. Montagne de Grèce dans la Béotie. Ce qu'en dit Pausanias.
- Laphrienne. Surnom donné à Diane.
- Laphyre. Surnom de Minerve.
- Laraire. Oratoire domestique destiné chez les Romains au culte des Dieux Lares de la famille.
- Lares. Dieux domestiques des Romains.
- Larves. Les Romains appelaient Larves les ames des méchans.
- Latiar. Fêtes que les anciens Romains célébraient avec leurs alliés en l'honneur de Jupiter-Latiar.
- I i
- Tome II.*

- Latium. Contrée d'Italie où se fixa Saturne, en l'honneur duquel on précipitait des hommes dans le Tibre.
- Latobius. Dieu des anciens Noriques.
- Latone. Ce qu'en rapporte la fable.
- Lavation. Fêtes que les Romains célébraient en l'honneur de la Mere des Dieux.
- Laverne. Déesse des voleurs.
- Lau-Kyun. Philosophe Chinois, fondateur d'une secte qu'on appelle *Tau-Tsé*.
- Laurentales. Fête célébrée dans l'ancienne Rome en l'honneur d'Acca-Laurentia, femme du berger Faustulus.
- Laurier. Les anciens regardaient cet arbre comme divin.
- Léda. Ce qu'en dit la fable.
- Lel & Poliel. Noms sous lesquels les anciens Polonais adoraient Castor & Pollux.
- Lemnos. Île de la mer Egée.
- Lémures. Génies malfaisans que les anciens croyaient être les ames des morts inquiets.
- Lénéennes. (fêtes) Les habitans de l'Attique les célébraient en l'honneur de Bacchus.
- Léonidées. Fêtes instituées en l'honneur de Léonidas, Roi de Lacédémone.
- Léontiques (fêtes) célébrées en l'honneur de Mithra.
- Léthé. Nom d'une rivière des Enfers.
- Léthra. Nom d'un lieu où les anciens Danois immolaient des victimes humaines.
- Lettrés Chinois. (secte des) Leurs opinions.
- Lévana. C'était à Rome la Divinité tutélaire des enfans.
- Leucade. (saut de) Sacrifice sanglant qu'on y faisait.
- Leucophrine. Surnom que les Magnésiens donnaient à Diane.
- Libation. Les Grecs & les Romains en faisaient usage dans leurs sacrifices.
- Libentina. Déesse des plaisirs chez les Romains.
- Liber. Surnom donné à Bacchus.
- Libérales. Fêtes que les Romains célébraient en l'honneur de Bacchus.
- Liberator. Surnom de Jupiter.
- Libériques. Fêtes que l'on célébrait à Rome lorsque les enfans prenaient la robe virile.
- Liberté. Déesse des Grecs & des Romains.
- Libitine. Déesse des Romains qui présidait aux funérailles.
- Licnon. Van mystérieux dans les fêtes de Bacchus.
- Lietre. Consacré à Bacchus.
- Limbe. Purgatoire des Japonais pour les petits enfans.
- Lima. Divinité qui présidait au seuil des portes.
- Limyre. Fontaine qui rendait des oracles.
- Lingam. Idole obscène des Indiens.
- Lion. Animal consacré à Vulcain.
- Litès. C'est ainsi qu'Homère nomme les prières qu'il fait filles de Jupiter.
- Lithuaniens. Peuple du Nord qui adorait le feu.
- Lituus. Bâton augural des Romains.
- Loango. Le Monarque de ce pays est regardé comme un Dieu par ses sujets.

Lofna. Déesse des anciens Goths.
 Loke. Nom que les anciens peuples du Nord donnaient au démon.

Lua. Divinité Romaine qui présidait aux expiations.

Lucaries. Fêtes des anciens Romains.

Lucifer. Nom que les Poètes donnaient à l'étoile de Vénus.

Lucifère. Surnom de Diane.

Lucine. Surnom de Junon sous lequel les femmes invoquaient cette Déesse pour obtenir un heureux accouchement.

Lugubre. Oiseau en grande vénération chez les Brésiliens.

Lune. Elle a été l'objet de l'adoration de beaucoup de peuples.

Lunus. Dieu du Paganisme.

Lupercales. Fêtes en l'honneur du Dieu Pan.

Lustral. (jour) Cérémonies de ce jour chez les Grecs & chez les Romains.

Lustration. Cérémonie sacrée qui accompagnait la plupart des sacrifices des anciens.

Lustration. Chez les Péruviens.

Lycéen. (Jupiter) Respect que les peuples de l'Arcadie avaient pour son Temple.

Lycées. Fêtes que l'on célébrait en Arcadie, & qui avaient beaucoup de ressemblance avec les Lupercales des Romains.

Lycurgées. Fêtes que les Lacédémoniens célébraient en l'honneur de Lycurgue leur législateur.

LES SUPERSTITIONS.

F

FASCINATION. Maléfice produit par une imagination forte qui agit sur un esprit ou sur un corps faible.

Fatuaire. Nom que les Romains donnaient aux personnes qui seignaient d'être inspirées.

Favisses. Lieux souterrains du Capitole où les Romains déposaient par respect les vieilles statues cassées.

Feu de la saint Jean, a été une occasion de pratiques superstitieuses.

Feu sacré.

Féve. Regardée comme impure par plusieurs peuples.

Feux-follers, Idée superstitieuse des

payfans au sujet de ces exhalaisons.

Figure ronde. Les anciens regardaient comme sacré tout ce qui avait la figure ronde.

Flagellans. Fanatiques de Bohême qui faisaient des processions, & se donnaient publiquement la discipline.

Fong-Chui. Superstition des Chinois au sujet de la position de tous leurs édifices.

Foudre. Superstition des peuples au sujet de ses effets extraordinaires.

G

GALÉOTES. Devins de Sicile & d'Afrique qui se disaient descendus d'Apollon.

Gastromantie. Espece de divination ridicule & faite réellement pour le peuple.

Généthliaques. Nom que les anciens donnaient aux Astrologues qui dressaient des horoscopes, & qui prédisaient l'avenir par le moyen des astres.

Géomantie. Sorte de divination par des cercles & par des lignes.

Gnatie Superstition des habitans de cette ville.

Goetie. Affreuse Sorcellerie qui n'avait pour but que de faire du mal & de porter au crime.

Grymoire. Il y a encore des hommes qui sont persuadés qu'il existe un Grymoire.

Gyromancie. Sorte de divination.

H

HARUSPICINE. Art de deviner par l'inspection des entrailles des victimes. Ses règles.

Hellequin. Le peuple donnait ce nom à certains Chevaliers qu'ils prétendaient voir combattre pendant la nuit.

Hépatoscopie. Sorte de divination des Payens par l'inspection du foie des victimes dans les sacrifices.

Hiéromantie. Toutes sortes de divinations qu'on tirait des victimes offertes aux Dieux en sacrifice.

Hippomanès. Les anciens donnaient ce nom à une certaine liqueur qu'ils supposaient couler des parties naturelles de la jument, & qui entraient dans la composition des différens magiques.

Horoscope. Jusqu'à quel point d'extravagance a été portée la fureur des horoscopes.

Hydromantie. Art de deviner par le moyen de l'eau.

Hystérolite. Pierre d'une forme singulière à laquelle les Payens rendirent les honneurs divins.

I

ICHTYOMANCIE. Art de deviner les choses futures par l'inspection des entrailles des poissons.

Influence des astres. Superstition des anciens à ce sujet.

Ityphalle. Petite balle en forme de cœur, à laquelle les Romains attribuaient diverses qualités merveilleuses.

J

JONGLEURS. Magiciens des Sauvages de l'Amérique septentrionale.

Jours heureux & malheureux. Toutes les nations ont été infectées de cette superstition.

L

LAMIES. Nom de certains spectres que les anciens supposaient se cacher près des grands chemins pour dévorer les passans.

Lampadomancie. Sorte de divination par l'observation des mouvemens de la lumière d'une lampe.

Leucophyle. Plante fabuleuse qui empêchait, dit-on, les femmes de tomber dans l'adultère.

Libanomancie. Sorte de divina-

tion qui se faisoit par le moyen de l'encens.
 Ligature. Etat d'impuissance causé par quelque maléfice.
 Lithomancie. Sorte de divination par les pierres.

Litomancie. Divination par le moyen de certains anneaux que l'on poussait les uns contre les autres.
 Loup-garou.
 Lutin. Superstition des peuples.

LOIX DIFFÉRENTES.

F

FEMMES. Les anciens Romains avaient une espèce de Tribunal domestique qui veillait sur la conduite des femmes.

Fille enceinte. (serment de la) Ce que c'est en Angleterre.

Flagellation. Supplice du fouet chez les Grecs & chez les Romains.

Forjurement. Ancienne espèce d'abdication en Normandie.

Fossé. Il n'est pas permis en France à un Noble de faire un fossé autour de sa maison sans Lettres-Patentes du Roi.

Fraude. Une loi du Mogol condamne un marchand qui a voulu frauder les droits du Prince à les payer double.

Fraude. Crime capital au Japon.

Fuséau. Chez les anciens Polonois on envoyait une peau de lièvre, une quenouille & un fuséau à celui qui avait fui dans une bataille.

G

GABELLE. Ordonnances concernant cette imposition.

Gage. Loix de Philippe-Auguste

& de Philippe V, dit le Long, au sujet des gages que prenaient les Juifs pour sûreté de l'argent qu'ils prêtaient.

Gageure. Usitée chez les Romains & les Grecs. Ce que les Juges en pensent.

Galérien. Depuis quel tems on condamne en France aux Galères.

Gite. (droit de) En quoi il consistait en France.

H

HABEAS. corpus. Loi d'Angleterre qui donne à un prisonnier la liberté d'être élargi sous caution.

Hachée. Sorte de punition infamante à laquelle on condamnait autrefois les gens de guerre.

Harmosyniens. Officiers Lacédémoniens chargés de veiller à la loi qui ordonnait aux femmes mariées de porter en public un voile, & aux filles d'y paraître le visage découvert.

Haro. (clameur de) Exclamation usitée en Normandie pour invoquer le secours du Prince ou la protection de la Justice.

Havage. Droit de prendre dans les marchés sur les fruits autant que la main en peut tenir.

Herban. Cri public par lequel un Souverain faisait armer ses vassaux.

Homicide. Loix de tous les peuples contre l'homicide.

I

IMPURETÉ. Loix des Juifs contre l'impureté.

Impureté. Loi des Musulmans empruntée de celle des Juifs.

Inceste. Loi des Hébreux contre l'inceste.

Indire aux quatre cas. (droit d') Ancien privilège de plusieurs Seigneurs.

Infanticide. Loix des Hébreux, des Romains & des peuples modernes contre ce crime.

Injures. Loi des Romains contre les injures.

Injures. Loi des Français contre les injures.

Insolvabilité. Loi qui subsiste à Genève contre ceux qui sont morts insolubles, & contre leurs héritiers.

Interdiction du feu & de l'eau. Mort civile chez les Romains qu'on appelait *legitimum exilium*.

Inter duos leones. Justices Ecclésiastiques qui se tenaient aux portes des Eglises.

JUGEMENT criminel. Comment on y procédait chez les Athéniens.

Jugement de la Croix. En usage dans le neuvième siècle.

Jugement par le duel. Quelle en était la loi.

Jumeaux, (freres) Ce que la loi

décide par rapport au droit d'aînesse.

Junte. Nom d'un fameux Tribunal Espagnol.

Juremens. Loix contre les juremens.

Jureur. Loi des Allemands & des Francs ripuaires.

Jurisculte. Ce qu'ils doivent savoir, & ce qu'ils étaient chez les Romains.

Jurisdiction du Châtelet de Paris.

Jurisdiction des Auditeurs du Châreler.

Jurisdiction Consulaire.

Justice. (Chambre de) en France.

Justice. Comment elle est rendue dans le Royaume de Congo.

Justice chez les Nègres de Sierra-Léona.

Justice des Cochinchinois.

Justice des Siamois.

Justice du Serrail de Constantinople.

Justicier d'Aragon. (Grand)

K

KANQUE. Supplice fort en usage à la Chine.

Kaptur. Fameux Tribunal en Pologne pendant l'inter règne.

Knoute. Supplice en usage chez les Russes.

L

LÉGITIMATION. Acte par lequel un bâtard est reconnu enfant légitime.

Loi contre les débiteurs dans le Royaume de Pégu.

Loi criminelle. Ce qu'en dit l'Auteur de l'Esprit des Loix.

Loi cruelle chez les Indiens à l'occasion des femmes qui deviennent veuves.

Loi divine.

Loi du Talion chez les Juifs, les Grecs & les Romains.

Loi naturelle. Ce qu'en dit Cicéron.

Loi remarquable en Russie.

Loi royale en Dannemark.

Loi Salique. Loi des premiers Français.

Loi sévère en Pologne.

Loix.

Loix civiles chez tous les peuples.

Loix contre les blasphémateurs

chez les différentes nations.

Loix d'Alfred, (anciennes) Roi d'Angleterre.

Loix Russiennes. (anciennes) Elles sont de l'année 1584, sous le règne d'Iwan IV, premier Czar.

Loix pour réprimer le luxe de la table chez différens peuples.

Loix somptuaires chez les Romains.

Loix somptuaires de la Chine.

Loix somptuaires des Français.

Lucaniens. Loi de ce peuple qui condamnerait à l'amende ceux qui refusaient de loger les étrangers.

DIGNITÉS, MŒURS, COUTUMES, ET USAGES PARTICULIERS.

F

F ACTIONS. Les Romains appelaient ainsi les troupes de combattans qui couraient sur des chars dans les jeux du cirque.

Faïsseaux Marques d'honneur & d'autorité chez les Romains.

Falbalas. Bandes d'étoffes plissées & festonnées qui servent d'ornement aux robes & aux jupes de nos Dames.

Faquin. (courir le) Jeu fort en usage parmi les jeunes Romains qui se destinaient à l'état militaire.

Farce. Représentation de scènes grossières où la décence & le bon sens sont sans cesse violés.

Fard. Son origine.

Fare, la Fare. Ancienne fête des Français.

Faste. Magnificence des Rois & des personnes en place.

Faste des Dames Romaines.

Fastes. Calendrier des Romains; où jour par jour étaient marqués leurs jeux & leurs cérémonies.

Fauconnier de France. (Grand) Origine de cette charge.

Faveurs. Quelles étaient les faveurs dont les Dames Françaises récompensaient leurs champions dans les tems de la Chevalerie.

Fauteuil (droit de) dans les places de guerre.

Féal. Epithète que le Roi donne à ses Vassaux, aux Officiers de sa Maison, & aux Officiers de ses Cours.

Fécial. Nom que les anciens Romains donnaient à l'Officier qui était chargé de déclarer

- la guetie ou de négocier la paix.
- Femmes publiques. Leur grand nombre en Perse.
- Férêtre. Nom de certains lits sur lesquels les Romains transportaient les corps morts au lieu de la sépulture.
- Fescennius. (vers) Ils étaient grossiers & obscènes, & on les chantait aux noces chez les Romains.
- Festin Chinois. Détail de tout ce qui s'y pratique.
- Festin. Quels ils étaient chez les Rois dans les premiers tems de la Monarchie.
- Festin des morts. Comment il se célèbre chez les Hurons & les Iroquois.
- Festin des Rois de Perse. Sa magnificence.
- Festin Royal. Fête donnée à Louis XV par la ville de Paris.
- Fêtes Européennes. Fête donnée à Tortose en 1480. Fête donnée à Bayonne par Catherine de Médicis. Fête donnée à Lisbonne en 1610. Fête donnée à Londres.
- Feu de la saint Jean. Réjouissance à Paris & en d'autres villes.
- Feu & eau. Les Romains en présentaient aux nouvelles mariées lorsqu'elles entraient pour la première fois dans la maison de leurs époux.
- Fiacre. Nom que l'on donne à Paris aux Carrosses qui se tiennent sur les places pour le service du public.
- Fils de la terre. Ecolier d'Oxford en Angleterre, qui a la commission de satyriser les Membres de cette Université.
- Filz de saint Fiacte. Mal qui prenait à l'anus. Ce que c'était.
- Fitz. Vieux mot Français qui à la lettre signifie fils.
- Flammeum. Voile qui chez les Romains couvrait la tête des jeunes filles le jour de leurs noces.
- Flèche. Les anciens Tartares mettaient leur nom sur les flèches qu'ils tiraient.
- Flèche de lard. Ancienne coutume d'Angleterre.
- Floraux. (jeux) Etablissement de cette Académie.
- Folgar. Danse des Nègres.
- Follis. Monnoie d'argent autrefois en usage à Constantinople.
- Fontaines de vin. Quand l'usage a commencé de distribuer du vin au peuple les jours de réjouissance.
- Fornacales. Fêtes instituées par Numa en l'honneur de la Déesse qui présidait aux fours.
- Fortune. (la) Divinité aveugle & bisarte que les Romains regardaient comme la dispensatrice des biens & des maux.
- Foulis. Nègres de la rivière de Gambia en Afrique. Leur justice.
- Fous. (fête des) Profanation de nos Eglises pendant cette ancienne fête.
- Fous. Bouffons de nos Rois.
- Francs. (les) Leur origine.
- Fraternité d'armes. Elle est de la plus haute antiquité.
- Frere. Les Empereurs Collègues chez les Romains se donnaient le nom de freres.
- Frondeurs. Les meilleurs ont été ceux des isles Baléares, aujourd'hui

d'hui Majorque & Minorque.
Fusils. Armes à feu : quand en usage.

G

GADUNCE. (Royaume de)
Mœurs des peuples de ce petit pays de l'Afrique

Gage de bataille. Défi que l'on faisait autrefois pour un combat.

Gages des Officiers chez les Romains & chez les Français.

Galates. Peuples de l'Asie mineure. Leurs mœurs & leurs usages.

Gallas. Singulière politesse de ce peuple envers les étrangers.

Galles. (les) Brigands d'Afrique qui font sans cesse des courses contre les Abyssins.

Galois (confrairie des) Elle s'éleva en Poitou vers le quinzième siècle.

Gambeson ou Gobeson. Cotte d'armes ou grand jupon qu'on portait autrefois sous la cuirasse.

Ganerbinat. Pacte de confraternité en Allemagne.

Gant. Antiquité des gants & leurs divers usages.

Gants de Notre-Dame. Singulière déclaration de guerre dans la Lorraine.

Garant. On en exigeait autrefois dans les traités de paix.

Garde. Les Romains divisaient les vingt-quatre heures en huit gardes.

Garde des Sceaux de France. Un des grands Officiers de la Couronne. Ses fonctions & ses prérogatives.

Garde-Robe. (Grand-Maître de la) Création de cette charge. Ses fonctions & ses droits.

Gardes à pied de la Maison du Roi de France.

Gardes de la Manche.

Gardes de la Prévôté de l'Hôtel.

Gardes de la Porte.

Garnison. Depuis quel tems on laisse des garnisons dans les villes en tems de paix.

Garum. Ancien ragoût des Grecs & des Romains.

Gaulois. (les) Combien peu l'on est instruit touchant l'état de l'ancienne Gaule.

Gaze de Cos. Etoffe de soie très-fine teinte en pourpre.

Gazettes. Quand leur usage a commencé en Eutope.

Gazette Chinoise. L'Empereur y rend compte du motif de toutes ses actions.

Géans. Il n'y a point de peuple entier de géans.

Géles. Peuple de la Médie si lâche que les femmes commandaient despotiquement à leurs maris.

Gendarme. Origine du corps des Gendarmes de la Garde, & de la Gendarmerie de France.

Général d'armée. Ses devoirs & son autorité chez les Grecs & chez les Romains.

Gènes. (République de) Ses commencemens, son ancienne puissance & son état actuel.

Genève. Gouvernement actuel de cette ville.

Gens du Roi. Ceux qui sont chargés des intérêts du Roi & du Ministère public dans un Siège royal. Leurs fonctions, leurs droits & leurs prérogatives.

Gentilhomme. Noble d'extraction. Comment on les distingue.

- Gentilshommes de la Chambre.** (premiers) Leur origine & leurs fonctions.
- Gentilshommes servans.**
- Gentilshommes ordinaires de la Maison du Roi.**
- Géorgiens.** (mœurs des)
- Germain.** (mœurs des anciens)
- Girouette.** En France autrefois il n'y avait que la Noblesse qui eût le droit de mettre des girouettes sur ses maisons.
- Gladiateur.** On en distinguait douze sortes chez les Romains.
- Glaris.** (canton de) Quel est son Gouvernement.
- Golkonde.** Sa situation.
- Golkonde.** (singulière tribu du peuple de)
- Golkonde.** (Pagode de) Temple élevé à la petite vérole.
- Gonfalon ou Gonfanon.** Ancienne bannière de l'Eglise.
- Gonfalonier.** Ancien chef du Gouvernement de Florence.
- Gose.** Facteurs de Russie qui vendaient autrefois les marchandises dont le Prince s'était réservé le débit.
- Goths.** (les) Leur origine & leurs mœurs.
- Gourmandise.** Jusqu'où poussée à Rome.
- Gouvernement militaire de l'Indoustan.**
- Gouvernement moderne de la Perse.**
- Grace.** Excellent usage des Maldives pour obtenir grace.
- Grand.** Titre de dignité.
- Grand Conseil du Roi de France.** Ses prérogatives.
- Grand Conseil.** Singulière audience.
- Grand-Maitre de l'Artillerie.** Son origine, ses fonctions & ses privilèges.
- Grand-Maitre de France.** Premier Officier de la Couronne.
- Grand-Maitre des Arbalétriers de France.** Ancien Officier de la Couronne.
- Grand-Maitre des Cérémonies.** Quand institué : ses fonctions.
- Grands Audienciers de France.** Premiers Officiers de la grande Chancellerie. Leurs titres & leurs droits.
- Gratification.** Récompense que le Parlement d'Angleterre accorde à ceux qui exportent certaines marchandises.
- Grenadiers.** Leur établissement dans l'Infanterie Française.
- Grifons.** (les) Leur Gouvernement.
- Guaça.** Province de l'Amérique méridionale. Admirable police en faveur des voyageurs.
- Guançavelica.** Fameuse minière de Mercure.
- Guatimala.** Indiens qui habitent cette contrée.
- Guet.** (mot du) Chez les Romains.
- Gueux.** (les) Sobriquet donné aux Confédérés des Pays-Bas en 1566.
- Gueux.** (Tribu des) Méprisable Tribu qui existe dans l'isle de Ceylan.
- Gymnase.** Fameux édifices où s'exerçaient les Athlètes chez les Grecs & chez les Romains.
- Gymnastique.** Science de l'exercice des corps.
- Gymniques.** (combats) Exercices célèbres chez les Grecs & chez les Romains.

Gymnopédie. Nom d'une danse fort en usage chez les Lacédémoniens, & qui devait son institution à Licurgue.

Gynécée. Magasins répandus dans les Provinces Romaines où l'on conservait des habits, des meubles, &c.

Gynécologue. Nom d'un Magistrat d'Athènes chargé de veiller sur les mœurs des Dames.

H

HABE. Sorte de vêtement des Arabes.

Habits. Réflexions intéressantes sur les habits.

Habits (divers) des Français.

Habits des Romains.

Hagenstolzen. Nom qu'on donne aux Célibataires dans le bas-Palatinat.

Hagenstolzen-recht. Droit que certains Princes d'Allemagne imposent sur les vieux garçons.

Halebarde. Ancienne arme offensive.

Halecret. Corselet de fer battu plus léger que la cuirasse.

Halleres. Masses de pierre ou de plomb dont les Grecs se servaient dans leurs exercices.

Hamac. Lit suspendu dont les Sauvages de l'Amérique équinoxiale font usage.

Hamaxobiens. Ancien peuple de la Sarmatie Européenne.

Han. Grand bâtiment où se retirent les marchands & les voyageurs dans tout le Levant.

Hanse. Nom donné à quelques villes d'Allemagne qui s'unirent autrefois pour protéger le commerce.

Hansegrave. Nom d'un Magistrat de Ratisbonne.

Harangue. Quelle chez les anciens & chez les modernes ?

Haraux. (donner le) Ruse de guerre.

Hareng. Histoire de la pêche du hareng.

Hastaires. Soldats Romains qui furent substitués aux Vélites.

Hauber. Ancienne armure défensive.

Hawamaal. Poème des Celtes Scandinaves. Sa morale.

Heiduque. Nom d'un Fantassin Hongrois.

Hélepole. Instrument de guerre des anciens. Sa description.

Hallaste. Magistrat du plus important & du plus nombreux Tribunal d'Athènes : il interprétait les loix.

Hellanodiques. Magistrats Grecs qui présidaient aux jeux Olympiques. Leurs fonctions.

Hellénodices. Directeur des jeux Agonistiques. Ses fonctions.

Helvétie ou Suisse. Description de ce pays : fondement de la liberté de ce peuple.

Hémédromes. Sentinelles qui chez les anciens veillaient à la sûreté des villes. C'étaient aussi des couriers.

Hémine. Mesure des Romains.

Hennin. Coëffure ridicule des Dames Françaises du quinzième siècle.

Heptacomètes, autrement Mossiniens. Peuple barbare qui habitait les bords du Pont-Euxin.

Heptarchique (Gouvernement) établi en Angleterre par les Anglo-Saxons.

Hérault d'armes. Comment dans

- l'ancienne Chevalerie on parvenait à cet emploi.
- Hetmann.** Titre que l'on donne au Général des Cosaques de l'Ukraine.
- Hétrusques.** Peuple de l'ancienne Hétrurie. Difficulté insurmontable pour expliquer leurs inscriptions.
- Hidalgo.** Titre que prennent les Gentilshommes Espagnols.
- Hipparque.** Nom du Commandant de la Cavalerie chez les Athéniens.
- Hippocentaure.** Homme & cheval. On doit cette extravagance aux Poëtes.
- Hippomanès.** Liqueur que les anciens supposaient couler des parties naturelles de la jument.
- Hirpes.** Prêtres Romains, ou plutôt bateleurs, qui, dit-on, marchaient nuds pieds sur des charbons ardents sans se brûler.
- Histoire des Princes.** Comme on compose l'Histoire des Empereurs de la Chine.
- Histrion.** Farceur que les Romains faisaient venir de l'Etrurie pour les jeux scéniques.
- Hoblers ou Hobilers.** Gens sur les côtes qui tenaient toujours un cheval prêt, en cas d'invasion, pour en donner avis.
- Hoeken.** Ancienne faction en Hollande.
- Hollande.** Gouvernement actuel de cette République.
- Hollande.** (nouvelle) Malheureux habitans de ce pays.
- Hommage.** Serment de fidélité que doit faire à son Seigneur tout vassal qui possède un fief.
- Hommes d'armes.** Gentilshommes qui combattaient à cheval armés de toutes pièces.
- Hommes libres.** Ceux qui n'étaient point soumis à la servitude de la Glèbe.
- Homme nouveau.** Ce qu'il était dans la République Romaine.
- Hondreous.** Titres que l'on donne aux Nobles de l'isle de Ceylan.
- Hongrie.** (la) Ancien Gouvernement de ce Royaume.
- Hongrois.** Mœurs des anciens Hongrois.
- Honorable.** Titre que l'on donnait aux personnes qui avaient passé par les charges de Magistrature.
- Hôpital pour les enfans trouvés fondé à Madrid par Philippe IV.**
- Horde.** Troupe d'Arabes errans.
- Horloge à eau ou Clepsydre.** Les anciens s'en servaient pour mesurer le tems que les Avocats devaient employer pour leurs plaidoyers.
- Hormus.** Danse des Lacédémoniens exécutées par les garçons & par les filles.
- Horrea.** Magasins publics établis dans les villes & sur les chemins publics de l'Empire Romain.
- Hospitalité.** Vertu favorite des anciens peuples.
- Hospitalité.** (droit d') Les Romains avaient un appartement particulier pour recevoir leurs hôtes.
- Host.** Ce que c'était que le service d'Host.
- Hôtellerie.** On en trouve sur les grands chemins de l'Empire Ottoman.

Hottentots. Peuple qui habite le Cap de Bonne-Espérance.

Hottentots. (mariages des)

Hottentots. (funérailles des)

Huile bouillante. Les habitans de l'isle de Ceylan emploient l'huile bouillante dans leurs épreuves.

Huissier. Origine de ce Ministre de la Justice. Quels ils étaient chez les Romains, & quels ils sont dans nos Tribunaux.

Huissiers de la Chambre du Roi. C'est le plus ancien corps de la Maison du Roi.

Huns. Peuples nombreux qui habitaient la Tartarie Occidentale. Leurs mœurs.

Hupu ou Houpou. Tribunal de la Chine qui a le département des Finances.

Huracas. Nom que les Espagnols donnent à certains trésors cachés par les anciens habitans de l'Amérique.

Hurons. (les) Mœurs de ces peuples de l'Amérique dans la nouvelle France.

Hus ou Huée. Cri autrefois en usage en France pour avertir de courir sur les malfaiteurs.

Huscanaouiment. Noviciat qu'on fait subir aux jeunes Virginiens que l'on destine à être Prêtres ou Devins.

Hussards. (les) Quand connus en France. Leurs habillemens, leurs mœurs, leur façon de combattre.

Hydriephores. Femmes des étrangers qui résidaient à Athènes.

Hymnes consacrés aux louanges des Dieux chez les Payens.

Hyperboréens. Incertitude des Auteurs au sujet de ce peuple.

Hypogée Sorte de tombeau creusé dans la terre.

Hystéropotme. Voyageurs qu'on avait cru morts, & qui revenaient. Leur réception chez les Grecs.

I

IATRALIPTE. Officier du Gymnase chargé d'indiquer les athlètes.

Ichthyophages. Mangeurs de poissons. Plusieurs peuples ont porté ce nom.

Iconique. (statue) On en élevait en l'honneur des athlètes.

Ides. Terme dont se servaient les Romains pour compter & distinguer certains jours du mois.

Illustre. Titre que dans la décadence de l'Empire on donnait aux Consuls & aux grands Officiers de l'Etat.

Ilotes. Esclaves des Lacédémoniens. Comment ils étaient traités.

Imirette. Tribu déshonorant que paye aux Turcs le Roi de ce petit pays.

Imblocation. Manière d'enterrer les corps morts des excommuniés.

Immunité. Exemptions que les Grecs accordaient à ceux qui avaient rendu des services essentiels à l'Etat.

Imperator. Titre d'honneur que les Romains donnaient à leurs Généraux.

Impératrice. Epouse de l'Empereur.

Impériales. (villes) Leur origine.

Impôt en faveur du Théâtre ; chez les Romains.

- Impôt** sur les recettes théâtrales.
- Impôts.** Taxe pour le mariage des filles du Roi d'Angleterre.
- Imprecations** des anciens. Il y en avait de publiques.
- Inauguration** des Rois d'Aragon. (ancienne)
- Inca.** Nom que l'on donnait aux anciens Rois du Pérou & aux Princes de leur sang.
- Incendies** Association contre les ravages du feu.
- Incestueux.** Mariages incestueux des Persans.
- Incognito.** Usage en Italie par rapport à l'incognito.
- Incurables.** (Hôpital pour les) Admirable fondation à Londres.
- Indigénat.** Lettres de naturalisation en Pologne.
- Infant.** Titre d'honneur des Princes d'Espagne & de Portugal.
- Infanterie.** Troupes qui combattent à pied.
- Infule.** Ornement de tête des Pontifes Payens.
- Innocens.** (fête des) Ancienne profanation de ce jour.
- Innocation.** Petite vérole que l'on communique artificiellement aux enfans.
- In pace.** Mot latin qui désigne une prison chez les Moines. Horreurs à ce sujet.
- Inquisiteurs** de Venise. Juges du plus terrible Tribunal qui ait été établi dans aucune République.
- Inscription.** Quelles elles ont été primitivement chez tous les peuples.
- Inspecteurs.** Officiers Français chargés de la revue des troupes.
- Institor.** Revendeur à gages chez les Romains.
- Institution** du Conseil du Roi de France.
- Intendans** de Commerce. Ce qu'ils étaient chez les anciens : leur origine & leurs fonctions en France.
- Intendans** des Provinces. Leur antiquité & leurs fonctions actuelles.
- Intercessio.** Terme latin qui chez les Romains signifiait l'opposition que tout Magistrat était en droit de faire pour arrêter les propositions de ses collègues.
- Interlope.** Commerce de contrebande.
- Interrex.** Sénateur Romain entre les mains duquel était déposée l'autorité suprême pendant la vacance du trône durant la Monarchie, & sous la République en cas d'anarchie, & au défaut d'un Dictateur.
- Inter-Roi.** Titre que l'on donne au Primat en Pologne pendant la vacance du trône.
- Introducteur** des Ambassadeurs. Ses fonctions.
- Investiture.** Mise en possession d'une province, d'un fief, d'un champ.
- Investiture** singulière du Duché de Carinthie.
- Irénarque.** Ancien Officier de l'Empire Grec qui allait faire observer les loix dans les diverses Provinces.
- Irlande.** (payfans d') Leurs mœurs.
- Iroquois.** Sauvages du Canada. Leurs mœurs.
- Iselastiques.** (jeux) Honneurs

rendus à l'arhère qui sortait vainqueur de ces jeux.

Isles Canaries. Mœurs des anciens habitans de ces isles.

Ispahan. (cassé d') Ce qui se passe dans ce lieu public.

Isthmiques. (jeux) Leur institution.

Itégue. Nom de l'épouse de l'Empereur d'Abyssinie.

Ivrognerie.

I

JACQUE. Ancienne casaque militaire qu'on mettrait par-dessus le haubert, & que les Français ont long-tems portée.

Jaloses. Mœurs de ce peuple de la Nigritie dans l'Afrique.

Janaconas. Droit que les Indiens payent aux Espagnols pour la permission de changer d'habitation.

Jardins. Ceux des anciens & ceux des modernes.

Jarrieres. Ornement des Dames Romaines.

Javeline. Arme redoutable des anciens.

Javelot. Espece de dard dont se servaient les troupes légères des Romains.

Jetton. Origine des jettons, & à quel usage ils ont été successivement employés.

Jeu. Fureur de tous les peuples pour le jeu.

Jeu de la Mourre. Ce que c'est.

Jeûnes. Toutes les nations ont établi des jeûnes.

Joux. Chez tous les peuples du monde la Religion a été le motif apparent de leur institution.

Joux des enfans de Rome.

Joux Juvenaux ou Néroniens institués en l'honneur de l'Empereur Néron.

Jongleurs. Bateleurs de l'onzième siècle.

Joug. (passer sous le) Ce que c'était chez les Romains.

Juego de Canas. Jeu de cannes en usage chez les Espagnols.

Juges chez les Romains.

Juges portés. Officiers de Cavalerie & de Dragons.

Juidah. (Royaume de) Mœurs des Nègres de ce pays.

Juillet. Cinquième mois de l'année des Romains.

Juin. Fêtes de ce mois chez les Romains.

Jurte. Habitation des Tartares qui sont en Sibérie.

K

KADOLÉS. Prêtres des Hétruviens & des Pélasges.

Kalantar. Officier Persan, dont la dignité répond à celle de Maire en France.

Kallahom. Officier du Royaume de Siam.

Kalmuks. Leurs mœurs.

Kamtchadali. Peuple du nord de la Sibérie.

Kan. Titre que prennent les Souverains ou chefs des Tartares.

Kardan. Province de Catay. Usage des femmes de ce pays.

Karesma. Nom de certaines hôtelleries de Pologne.

Kasematz. Lieu de prostitution au Japon.

Kéirotonie. Manière de donner sa voix à Athènes par l'élévation des mains.

Kilaki ou Kilani, Tartares Orien-

taux qui apprivoisent des ours.
Kiu-Gin. Nom du second ordre des Lettrés Chinois.
Knées. Nom de dignité héréditaire parmi les Russes.
Kolaos. Nom des grands Mandarins de la Chine.
Kolo. Assemblées provinciales de la Pologne.
Konquer. Nom du chef des Hottentots.
Kopie. Lance à l'usage des Hufards & Cavaliers Polonais.
Kotval. Un des premiers Magistrats de la Cour du Mogol.
Kraals. Nom que l'on donne aux villages des Hottentots.
Krigs ou Christinaux. Peuple de la baie d'Hudson.
Kuge. Titre Japonois qui revient à celui de Seigneur.
Kurili. Peuple de la Sibérie.
Kuspiecks. Payfans du Palatinat de Mazovie en Pologne.

L

LABARUM. Etendard qu'on portait à la guerre devant les Empereurs Romains.
Labdacisme. Sorte de grasseyement dans la prononciation qu'on reprochait à quelques Grecs.
Labourage. Comment labourent les habitans de Lithuanie.
Labyrinthe d'Egypte.
Lachrima Christi. Bon mot d'un Polonais au sujet du vin de ce nom.
Laconicon. Etuve sèche à l'usage des Grecs.
Laconisme. Style animé & serré dont se servaient les anciens Lacédémoniens.
Lactaire (colonne) élevée dans

un des marchés de Rome.
Lada. Maniere de se laver d'une accusation chez les Saxons.
Lagan. (le) Droit affreux que quelques nations s'arrogeaient sur les hommes, & les marchandises que la mer jettait sur les côtes.
Lagénophories. Réjouissances en usage parmi le petit peuple d'Alexandrie.
Lais. Fameuse courtisane Grecque.
Laitues. Fameux mets chez les Romains.
Lamaneur. Pilotes-pratiques des ports & des entrées des rivières.
Lamentation funèbre. Gémissemens que l'on poussait aux funérailles de presque tous les peuples de l'antiquité.
Lampe. Son usage chez les Grecs & les Romains.
Lance. Arme offensive que portaient les anciens Cavaliers.
Landgrave. Titre d'honneur chez les Allemands.
Landi. (foire du) Elle se tient à saint Denis en France.
Landinos. Nom que les Espagnols donnent aux Indiens du Pérou qui savent leur langue.
Landfasse. Citoyen Allemand dont la personne & les biens sont soumis à un Souverain qui relève de l'Empereur & de l'Empire.
Langage. Il tient du génie des peuples.
Langues. (multiplication miraculeuse des)
Lanistes. A Rome les maîtres des Gladiateurs portaient ce nom.

Lapithes.

- Lapithes. (les) Peuples de Sicile , leur orgueil.
- Lapons (funérailles des anciens) idolâtres.
- Lapons. (mariages des)
- Largeſſes. Dons que faiſaient au peuple les Empereurs Romains.
- Larmes de la mariée. Uſage chez les Hollandois.
- Larrons. Nom que les anciens donnaient à certains braves toujours prêts à les ſervir.
- Laticlave. Habillement de dignité chez les Romains.
- Laudicæni. Gens gagés chez les Grecs & chez les Romains pour applaudir les Pièces de Théâtre.
- Lavement des pieds. Uſage de la plus haute antiquité.
- Lauria. Nom que les Romains donnaient à la dépenſe qu'ils payaient pour l'entretien des Ambaſſadeurs étrangers.
- Lawks. Nom que l'on donne à Pétersbourg aux boutiques des Marchands.
- Léandre. (tout de) Fameuſe par l'aventure de Léandre & de Héro.
- Lecteur. Ses fonctions chez les Romains.
- Lectiſterne. Cérémonie religieuſe des anciens Romains dans les tems de calamités publiques.
- Légion. Comment les légions étaient compoſées chez les Romains.
- Légiſtrat. Territoire en Suède où le Roi ne pouvait entrer autrefois ſans garde.
- Légiſlateur.
- Légiſtes. Quand introduits dans les Parlemens.
- Lemniſque. Couronne de fleurs qu'on poſait ſur la tête des Gladiateurs qu'on affranchiſſait.
- Lesbos. Les femmes de cette iſle ſont belles.
- Leſgi. Peuple du Dagheſtan.
- Lettres Chinoiſes. Formalités pour les bien écrire.
- Lettrés Chinois.
- Levée de Soldats chez les différens peuples.
- Lexiarque. Magiſtrat d'Athènes.
- Lia-Fail. Nom d'une pierre qui ſervait au couronnement des anciens Rois d'Irlande.
- Liage. Ancien droit du grand Boucciller de France.
- Liburne. Huiffier des Romains qui appellait les cauſes.
- Licium. Habit particulier aux Officiers de Rome.
- Liſteurs. Huiffiers qui marchaient devant les premiers Magiſtrats de Rome.
- Lieutenant. Officier de Judicature qui tient la place du premier Officier abſent chez les Romains & chez les François.
- Lieutenant de Roi.
- Lieutenant - Colonel d'un régiment.
- Lieutenant-Général d'Artillerie.
- Lieutenant-Général de Police.
- Lieutenant-Général des armées.
- Ligurie. (la) Quels en ont été les premiers habitans.
- Li-Pu ou Li-Pou. Nom que l'on donne au ſuprême Tribunal de la Chine.
- Liste Civile. Somme annuelle accordée au Roi par le Parlement d'Angleterre.
- Lit de Juſtice. Cérémonies qui ſ'y obſervent.
- Lit Nuptial. Il était dreſſé chez les Romains dans une ſalle à l'entrée de la maiſon.
- Litiere. Voiture des Romains.

514 TABLE DES MATIERES.

- Litre.** Bande de velours noir sur laquelle on pose les écussons des armes des Princes morts.
- Lits de table.** Quels ils étaient chez les Romains.
- Livoniens.** Ils étaient & sont encore esclaves.
- Livourne.** Origine de cette ville.
- Livre brûlé.** Les Romains faisaient brûler les mauvais Livres.
- Llacta-Camay.** Les Péruviens nommaient ainsi un Officier qui annonçait au peuple la partie du travail à laquelle il devait s'occuper le lendemain.
- Llama.** Nom que les Péruviens donnent à certains moutons de leur pays qui leur servent à porter des fardeaux.
- Llautu.** Ancien diadème des Incas du Pérou.
- Logistes.** Magistrats d'Athènes proposés pour recevoir les comptes de tous ceux qui sortaient de charges.
- Logomachie.** Mot grec qui signifie proprement dispute, dans laquelle les disputans ne s'entendent pas.
- Lolos.** Nom de la troisième classe de la Noblesse chez les Macassarais.
- Lombards.** (maison des) Bureau d'Amsterdam où l'on va emprunter de l'argent sur des gages.
- Lord.** Nom que les Anglais donnent à ceux qui sont nobles de naissance & de création.
- Lordane.** En Angleterre on appelle ainsi un riche fainéant qui tranche du grand Seigneur.
- Lord-Maire.** C'est le premier Magistrat de la ville de Londres.
- Lotarius.** Homme qui à Rome se rendait au Théâtre, & prenait une place qu'il échangeait à un autre pour de l'argent.
- Loterie des Romains.**
- Lotus.** Plante du Nil qui formait la couronne des Rois d'Egypte.
- Louage.** Loi à ce sujet.
- Louisiane.** Mœurs des habitans de ce pays.
- Loup.** Pourquoi il n'y en a plus en Angleterre.
- Louvetier de France.** (grand) Charge fort ancienne.
- Louvre.** (honneur du) Quand ce privilège a commencé.
- Lucerne.** (Canton de) Son Gouvernement est aristocratique.
- Lucques.** Gouvernement de cette République.
- Luculliens (jeux) institués par Lucullus** lorsqu'il eut chassé Mitridate du Royaume de Pont.
- Lucumon.** Chef des anciens peuples de l'Etrurie.
- Lunule.** Ancien ornement des Sénateurs de Rome.
- Lupins.** Jettons, dont à Rome les Comédiens & les Joueurs se servaient au lieu d'argent.
- Lusitaniens.** Mœurs de cet ancien peuple de l'Espagne.
- Lutte.** Combat de deux hommes corps à corps.
- Luxe des Romains.**
- Lydiens. (jeux) Les Romains s'y exerçaient.**

Fin de la Table des Matieres.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre : *Dictionnaire Historique des Mœurs, Usages & Coutumes Civiles, Militaires & Politiques; des Cérémonies & Pratiques Religieuses & Superstitieuses, tant anciennes que modernes des Peuples des quatre parties du monde.* L'esprit & le cœur humain y sont retracés dans une infinité de tableaux, où ils paroissent avec tous leurs écarts & leurs excès, quand ils ne sont point dirigés & réglés par les lumières de la révélation divine : je n'y ai rien trouvé d'ailleurs qui doive en empêcher l'impression. A Paris ce 13 Janvier 1772.

GENET, Docteur de la Maison
& Société de Sorbonne.

363100
5BN





